

Le Scorpion du Nil

Gedge, Pauline

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



PAULINE
GEDGE

Le Scorpion du Nil



Illustration de M. G. G.

PAULINE GEDGE

Le Scorpion du Nil

(The house of dreams)

Roman traduit de l'anglais par Claude Seban



STOCK

1

Mon père était un mercenaire, un géant blond aux yeux bleus entré en Égypte pendant l'époque des troubles, quand le chancelier syrien Yarsou faisait régner sa loi et que les étrangers parcouraient le pays à leur guise en pillant et violant. Il resta un temps dans le Delta, travaillant là où on l'embauchait, car ce n'était pas un hors-la-loi et il ne voulait pas se mêler aux bandes errantes de prédateurs. Il garda le bétail, foula le raisin, sua dans les carrières de boue où l'on fabriquait les briques. Puis quand le père de notre grand dieu Ramsès, l'Osiris Sethnakht Glorifié, arracha le pouvoir à l'immonde Syrien, mon père saisit l'occasion et s'engagea dans les rangs de l'infanterie. À travers les villes et les villages éparpillés le long du Nil, il poursuivit les groupes de pillards désorganisés. Il les arrêta et les exécuta, jouant son rôle dans le rétablissement d'une Maât affaiblie et presque anéantie par les êtres qui s'étaient fiévreusement disputé le trône d'Égypte pendant des années et dont aucun ne méritait le nom d'Incarnation divine.

Parmi la vermine avinée que l'unité de mon père exterminait, il y avait parfois des Libous appartenant comme lui à la tribu des Timhious, des hommes blonds aux yeux clairs venus dans le Double Pays non pour l'enrichir ou s'y construire une existence honnête, mais pour voler et tuer. C'étaient des animaux solitaires et, comme des animaux, mon père les abattait sans remords.

Un après-midi torride du mois de *Mésoré*, sa troupe campa aux abords d'Assouat, au nord de la ville sainte de Thèbes. Les soldats étaient sales, fatigués, affamés et n'avaient plus une goutte de bière. Le capitaine envoya mon père et quatre de ses compagnons réquisitionner les provisions dont pouvait disposer le chef du village. En passant devant une des maisons de terre crue, ils entendirent des hurlements aigus de femmes et des cris d'hommes. Craignant le pire, l'instinct aiguisé par des semaines d'une guerre d'escarmouches, ils s'engouffrèrent dans le minuscule vestibule et se retrouvèrent au milieu d'une foule de villageois à demi ivres qui titubaient et battaient des mains. Quelqu'un tendit un pot de bière à mon père. « Rendez grâce ! entendit-il crier au-dessus du vacarme. J'ai un fils ! » Tout en buvant avidement, il se fraya un chemin à travers la cohue et tomba nez à nez avec une petite femme olivâtre aux traits délicats qui berçait

un ballot vagissant dans ses bras ensanglantés. C'était la sage-femme ; c'était ma mère. Mon père la dévisagea longuement. À sa manière posée et placide, il jugea, réfléchit. Les habitants se montrèrent chaleureux. Le maire offrit aux soldats une quantité généreuse de blé malgré les maigres réserves du village ; les femmes vinrent au campement laver leur linge sale. Assouat était un beau village paisible aux valeurs traditionnelles où les terres cultivables étaient riches, les arbres ombrageux et le désert intact.

Le jour où la troupe reprit sa marche vers le sud, mon père se rendit dans la maison où ma mère vivait avec ses parents et ses trois frères. Il apporta le seul objet de valeur qu'il possédât, une lanière de cuir ornée d'un minuscule scarabée en or, qu'il avait trouvée dans la boue d'un affluent du Delta et portait depuis à son poignet musclé. « Je suis au service du Dieu bon, dit-il à ma mère en posant le scarabée dans sa petite main brune. Mais lorsque je serai libéré, je reviendrai. Attends-moi. » Et en croisant le regard doux mais impérieux de cet homme dont les cheveux semblaient tissés dans la robe même de Rê, dont la bouche promettait des plaisirs qu'elle n'avait pas encore goûtés, même si leurs fruits l'aidaient à nourrir sa famille, elle acquiesça sans mot dire.

Il tint parole. Blessé deux fois dans l'année qui suivit, il fut finalement congédié, payé, et reçut les trois *aroures* de terres qu'il avait demandées dans le *nome* d'Assouat. On lui affermaient les champs à la condition qu'il soit prêt à reprendre du service actif à tout moment, et il devait verser un dixième de ses récoltes dans les coffres de Pharaon. Mais il avait obtenu ce qu'il voulait : la citoyenneté égyptienne, une terre et une jolie femme qui participait déjà à la vie du village et grâce à qui il gagnerait plus aisément la confiance de ses habitants.

Tout cela, je l'appris naturellement de ma mère. Leur rencontre, l'attirance immédiate entre le soldat taciturne, las des combats, et la petite villageoise vigoureuse composaient une histoire romanesque dont je ne me lassais pas. Les ancêtres de ma mère habitaient Assouat depuis des générations, s'occupant de leurs affaires et remplissant leurs obligations religieuses dans le petit temple d'Oupouaout, dieu chacal de la guerre et protecteur de leur nome. Naissances, mariages et morts tissaient autour d'eux et de leurs voisins un vêtement étroit, simple et rassurant. De la famille de mon père, ma mère ne savait pas grand-chose, car il ne parlait jamais d'eux. « Ce sont des Libous qui vivent là-bas, quelque part », disait-elle, indiquant l'ouest d'un geste vague avec l'indifférence des vrais Égyptiens pour tout ce qui se trouve au-delà de leurs frontières. « C'est d'eux que tu tiens tes yeux bleus, Thu. C'étaient sans doute des gardiens de troupeaux, des nomades. » Mais en regardant mon père réparer un outil agricole à la

leur de la lampe à huile, assis en tailleur sur le sol sablonneux de notre pièce de réception, en voyant ses épaules puissantes et ses bras musclés luisants de sueur, je n'en croyais pas un mot. Ses ancêtres étaient beaucoup plus vraisemblablement des guerriers, des hommes farouches attachés au service de quelque prince libou barbare et qui le défendaient dans les interminables razzias entre tribus.

Je rêvais parfois que mon père avait du sang noble dans les veines et que mon grand-père était un de ces princes. À la suite d'une dispute violente, il avait banni son fils qui, sans amis et sans foyer, avait fini par échouer sur la terre bénie d'Égypte. Un jour, il recevrait un message lui annonçant qu'il était pardonné, nous chargerions nos quelques biens sur un âne, vendrions la vache et le bœuf et partirions pour une cour lointaine où un vieillard couvert d'or accueillerait mon père à bras ouverts en sanglotant. Ma mère et moi serions frottées d'huiles douces, vêtues d'étoffes chatoyantes, parées d'amulettes de turquoise et d'argent, et tout le monde s'inclinerait devant moi, la princesse longtemps disparue. Assise à l'ombre de notre palmier, je regardais mes bras bruns, mes longues jambes maigres toujours maculées de la poussière du village, et je me disais que le sang qui battait presque imperceptiblement dans les veines bleutées de mes poignets m'ouvrirait peut-être un jour la voie de la richesse et du rang. Mon frère Pa-ari, qui avait un an de plus que moi et beaucoup plus de sagesse, se moquait de moi : « Petite princesse de la poussière, disait-il en souriant. Reine des roselières ! Crois-tu vraiment que, si père était un prince, il se serait contenté de quelques misérables aroures dans ce coin perdu ou qu'il aurait épousé une sage-femme ? Allez, debout ! Va donc abreuver la vache. Elle a soif. » J'allais alors détacher Doux-yeux-précieux, et je la conduisais au fleuve, une main sur son épaule douce et chaude. Tandis qu'elle buvait l'eau vivifiante, je contemplais mon reflet dans les profondeurs limpides du Nil ; mes cheveux noirs ondulés entouraient d'un nuage indistinct mon visage trop maigre, et mes étranges yeux bleus n'étaient plus qu'un scintillement, chargé de messages mystérieux par le lent mouvement de l'eau. Une princesse ? Oui, peut-être. Pourquoi pas ? Je n'osais jamais interroger mon père sur cette possibilité. Il se montrait affectueux, me prenait sur ses genoux pour me raconter des histoires, on pouvait aborder avec lui tous les sujets, mais rien de son passé ne filtrait jamais. L'interdit était tacite mais réel. Je crois qu'il inspirait une crainte respectueuse à ma mère, qui l'aimait toujours avec passion malgré l'usure des ans. C'était certainement le cas pour les villageois. Ils avaient beau lui faire confiance, compter sur sa participation à l'administration du village et savoir qu'il aidait les Medjaious de la région à maintenir l'ordre dans les environs, ils ne le traitèrent jamais aussi familièrement qu'un vrai villageois. Ses longs cheveux d'or, ses yeux calmes étonnamment bleus

proclamaient toujours l'étranger.

Il n'en allait guère différemment pour moi. Je n'aimais pas beaucoup les petites filles du village et leurs fous rires, leurs jeux simples, leurs bavardages innocents, ennuyeux, qui se limitaient à la vie du village. Elles me le rendaient bien. Avec la méfiance des enfants pour quiconque est différent d'eux, elles me tenaient à l'écart. Peut-être craignaient-elles le mauvais œil. Je ne faisais naturellement rien pour arranger les choses. J'étais hautaine, supérieure sans le vouloir, occupée par des questions qui dépassaient les bornes de leur compréhension. Pa-ari était mieux accepté. Bien qu'il fût plus grand et plus fin que les autres enfants du village, la malédiction des yeux bleus lui avait été épargnée. Il avait hérité de ma mère les yeux marron et les cheveux noirs des Égyptiens, et de mon père une autorité innée qui en faisait le chef de ses camarades d'école. Mais commander ne l'intéressait pas : c'étaient les mots qui séduisaient son cœur. Les terres accordées à un mercenaire pouvaient passer à son fils si celui-ci embrassait le métier de son père, mais Pa-ari voulait devenir scribe. « J'aime la ferme et la vie de village, me dit-il un jour. Mais un homme qui ne sait ni lire ni écrire dépend de la sagesse et des connaissances des autres. Il ne peut se former d'opinion personnelle que sur les aspects matériels de sa vie quotidienne. Un scribe a accès aux bibliothèques, son esprit s'élargit ; il peut juger le passé et agir sur l'avenir. »

Lorsqu'il eut quatre ans, mon père l'emmena à l'école du temple. Lui-même ne savait ni lire ni écrire, et devait avoir recours au scribe du village pour évaluer ses récoltes et calculer l'impôt annuel qu'il devait acquitter. Il ne nous dit pas ce qu'il avait en tête quand il prit Pa-ari par la main et l'entraîna sur le chemin brûlé de soleil qui menait à la demeure d'Oupouaout. Peut-être voulait-il simplement veiller à ce que l'on ne puisse escroquer son héritier lorsque son tour viendrait de labourer les quelques champs qui nous nourrissaient. Je me souviens de les avoir regardés s'éloigner dans la lumière du petit matin, debout sur le seuil. « Où père emmène-t-il Pa-ari ? demandai-je à ma mère qui arrivait derrière moi, un panier rempli de linge sale calé sur la hanche.

— À l'école, répondit-elle. Sois gentille, Thu, cours chercher le natron. Nous devons laver ce linge, puis porter le pain à cuire au four. »

Je ne bougeai pas.

« Je veux y aller aussi, dis-je.

— Impossible ! fit-elle en riant. D'abord parce que tu es trop jeune, et ensuite parce que les filles ne vont pas à l'école. Elles apprennent à la maison. Maintenant, va vite chercher le natron. Je pars devant. »

Le temps que ma mère batte la lessive sur les pierres, au bord du Nil, qu'elle frotte de natron le linge grossier tout en bavardant avec les autres femmes, mon père était rentré et reparti aux champs. Quand nous revînmes du fleuve, je le vis courbé, la houe à la main, ses mollets nus caressés par les feuilles vertes du blé. J'aidai ma mère à étendre le linge sur une corde tendue dans notre pièce de réception – elle était à ciel ouvert, comme toutes les autres dans le village. Puis je la regardai plier et pétrir la pâte pour notre repas du soir. J'étais silencieuse et pensive, sensible à l'absence de Pa-ari qui avait animé mes journées de jeux et de petites expéditions parmi les papyrus et la végétation des berges du Nil.

Lorsque ma mère partit pour le four du village, je m'élançai en sens inverse, quittant le sentier qui sinuait le long du fleuve entre Assouat et le village voisin, pour suivre tant bien que mal le canal d'irrigation qui arrosait les quelques arpents de mon père. En me voyant approcher, il se redressa en souriant, une main calleuse en visière devant les yeux. Je m'arrêtai, hors d'haleine.

« Quelque chose ne va pas ? » demanda-t-il. Enlaçant une de ses cuisses robustes, je me serrai contre lui. Pour une raison que j'ignore, j'ai gardé un souvenir très vif de cet instant. Souvent, ce ne sont pas les événements importants, les moments dont nous nous disons que nous ne les oublierons jamais, qui nous restent en mémoire, mais des incidents infimes, insignifiants, qui ne retiennent pas notre attention sur le coup mais nous reviennent ensuite sans cesse, plus réels à mesure que le temps passe. C'est ce qui se produisit ce jour-là. Je sens encore contre ma joue les poils soyeux qui couvraient sa peau tannée, je vois encore onduler doucement le blé dont le vert tendre tranchait sur le beige aride du désert, et j'ai encore dans les narines l'odeur rassurante de sa sueur. Je me reculai pour le regarder.

« Je veux aller à l'école avec Pa-ari, dis-je.

— Non, répondit-il en s'essuyant le front avec un coin de son pagne maculé de terre.

— L'an prochain, père, quand j'aurai quatre ans.

— Non, Thu, répéta-t-il en souriant. Les filles ne vont pas à l'école.

— Et pourquoi pas ?

— Parce qu'elles restent à la maison et apprennent auprès de leur mère à être de bonnes épouses et à s'occuper des enfants. Lorsque tu seras plus grande, ta mère t'enseignera comment aider les bébés à venir au monde. Ce sera la tâche qui te reviendra dans ce village. »

Je fronçai les sourcils, m'efforçant de comprendre, et une idée me vint à l'esprit.

« Si je demande à Pa-ari et qu'il accepte de rester à la maison et d'aider les bébés, je pourrai aller à l'école à sa place ? »

Mon père riait rarement mais, ce jour-là, il rit à gorge déployée, la tête renversée en arrière, et le son en fut répercuté par la rangée de palmiers languissants qui séparait sa terre du sentier du village. Il s'accroupit et me prit le menton. « Je plains déjà le garçon qui demandera ta main ! dit-il. Il faut que tu apprennes ta place, mon petit cœur. La patience, la docilité, l'humilité, voilà les qualités d'une bonne épouse. Rentre vite à la maison maintenant, et accompagne ta mère quand elle ira chercher Pa-ari. » Il me planta un baiser dans les cheveux et se détourna. J'obéis en traînant les pieds, me sentant vaguement insultée par son rire, bien que trop jeune pour en comprendre la raison.

Ma mère me guettait anxieusement au bout du chemin, un panier au bras. « Laisse ton père tranquille quand il travaille ! dit-elle d'un ton sec. Dieux, que tu es sale, Thu ! Et nous n'avons plus le temps de te laver. Que vont penser les prêtres ? Allez, viens ! » Elle ne me donna pas la main et, ensemble, nous dépassâmes nos terres et d'autres champs, tous cultivés, marchant entre la ligne ondoyante des palmiers à gauche et la végétation touffue de la rive à droite, fraîche et attirante, à travers laquelle on apercevait parfois le large lit argenté du fleuve.

Au bout de quelques minutes, les champs prirent abruptement fin, la végétation se clairsema, et le temple d'Oupouaout apparut, dressant ses piliers de grès vers le bleu uniforme du ciel, invulnérable au soleil qui martelait ses murs. Depuis ma naissance, j'y venais les jours de fête du dieu, je regardais mon père présenter nos offrandes et me prosternais à côté de Pa-ari quand la fumée de l'encens s'élevait en colonnes miroitantes au-dessus de la cour intérieure. J'avais vu les processions solennelles des prêtres, entendu leur chant profond retentir dans l'air immobile. J'avais regardé les danseuses tourner et s'incliner, frapper le sistre de leurs doigts délicats pour attirer l'attention du dieu sur nos prières. J'avais attendu, assise sur le débarcadère du temple, les pieds dans l'eau, tournant le dos à l'avant-cour pavée, pendant que mes parents présentaient leurs requêtes. Pour moi, c'était à la fois un endroit mystérieux, plein de secrets menaçants, et le centre de Maât dans nos vies, le métier à tisser spirituel sur lequel les divers fils de notre existence étaient fermement fixés. Le rythme des journées du dieu était le nôtre, une pulsation imperceptible qui réglait le flux et le reflux des affaires villageoises et familiales.

À l'époque des troubles, une bande d'étrangers était venue. Ils avaient campé dans l'avant-cour et fait flamber d'immenses feux dans la cour intérieure ; ils avaient bu et festoyé dans le temple, torturé et tué un prêtre qui protestait, mais ils n'avaient pas osé violer le sanctuaire, ce lieu qu'aucun d'entre nous n'avait jamais vu et où vivait

le dieu. Car Oupouaout était le seigneur de la guerre, et ils avaient craint de le mécontenter. Une nuit, remplis d'une juste colère, le chef du village et tous les hommes adultes avaient pris les armes et attaqué les brigands alors qu'ils dormaient sous les belles colonnes d'Oupouaout. Les femmes avaient passé la matinée du lendemain à laver les pierres maculées de sang et aucun villageois ne révéla jamais où étaient enfouis les cadavres. Nos hommes étaient fiers et braves, les dignes serviteurs du seigneur de la guerre. Le grand prêtre avait ensuite offert un sacrifice d'excuse et de rétablissement pour reconsacrer le bâtiment. Cela s'était passé avant que mon père et sa troupe ne dressent leurs tentes aux abords du village et ne se mettent en quête de bière.

J'aimais le temple. J'aimais l'harmonie des colonnes qui conduisaient l'œil vers le vaste ciel d'Égypte. J'aimais le cérémonial des rites, l'odeur des fleurs, de la poussière et de l'encens, le luxe de l'espace, les beaux vêtements amples des prêtres. Sans m'en rendre compte à l'époque, c'était moins le dieu lui-même qui me fascinait que les richesses dont il était entouré. J'étais sa fille dévouée bien entendu – je l'ai toujours été – mais je m'intéressais moins à lui qu'à l'existence différente que j'entrapercevais et qui me faisait rêver.

Ma mère et moi pénétrâmes dans la cour extérieure où d'autres mères attendaient en devisant à voix basse, accroupies ou debout. Une suite de petites pièces ouvrait sur la cour, et de l'une d'elles s'élevaient des voix enfantines entonnant un chant sonore, qui laissa place à un brouhaha excité au moment de notre arrivée. Ma mère salua gaiement les femmes qui répondirent par une inclination de tête. Bientôt, un groupe d'enfants sortit pêle-mêle de la salle. Tous portaient un sac fermé par un cordon. Pa-ari courut vers nous, les yeux brillants. Quelque chose cliquetait dans son sac. « Mère ! Thu ! Je me suis bien amusé. » Il se laissa tomber sur le sol, et nous nous assîmes près de lui. Ma mère prit du pain noir et de la bière d'orge dans son panier. Pa-ari accepta sa part avec gravité, et nous nous mîmes à manger. Les autres familles en faisaient autant, et la cour résonnait de nos bavardages.

Alors que nous finissions notre repas, un prêtre s'avança vers nous ; son crâne rasé et son large bracelet d'or étincelaient sous le soleil de midi. Il était chaussé de sandales blanches, et ses pieds étaient d'une extraordinaire propreté. Je le contemplai, émerveillée. C'était la première fois que je voyais un des serviteurs du dieu d'aussi près. Il me fallut un moment pour reconnaître en lui le scribe qui cultivait des terres à l'est du village. Je l'avais vu avec des cheveux bruns bouclés, maculé de la boue de l'inondation ou, ivre, chantant à tue-tête dans la rue du village. J'appris plus tard qu'il y avait aussi parmi les hommes du dieu des paysans comme mon père, qui consacraient trois mois par an au service du temple. Ils portaient alors

du lin fin, se lavaient quatre fois par jour, se rasaient régulièrement tout le corps et accomplissaient les rites et les devoirs que leur indiquait le grand prêtre. Ma mère se leva et s'inclina devant lui en nous faisant signe de l'imiter. Je réussis un petit salut gauche. Je ne pouvais détacher mon regard du khôl noir qui soulignait ses yeux, de la surface lisse de son crâne. Il sentait très bon. Il nous salua avec affabilité et posa la main sur l'épaule de Pa-ari.

« Tu as un fils intelligent, déclara-t-il à ma mère. Ce sera un bon élève. Je me réjouis d'être son maître.

— Merci, répondit-elle en souriant. Mon mari viendra te payer demain.

— Rien ne presse, dit le prêtre avec un léger haussement d'épaules. Aucun de nous ne va nulle part. »

À ces mots, je frissonnai sans savoir pourquoi. D'une main hésitante, je touchai la large écharpe bleue des prêtres lecteurs qui lui couvrait la poitrine.

« Je veux aller à l'école », dis-je timidement. Il me jeta un regard mais sans répondre.

« À demain, Pa-ari, fit-il avant de s'éloigner.

— Tu dois apprendre à ne pas te mettre en avant, Thu, dit ma mère d'un ton sévère. Ramasse les restes et mets-les dans le panier ; il est temps de rentrer. N'oublie pas ton sac, Pa-ari. » Nous quittâmes la cour, nous mêlant aux familles qui se dirigeaient comme nous vers le village. Je me glissai près de mon frère.

« Qu'y a-t-il dans ton sac, Pa-ari ?

— Mes leçons, répondit-il d'un air important en le secouant. Nous peignons les caractères sur des fragments de poterie. Je dois les étudier ce soir avant d'aller me coucher pour pouvoir les répéter en classe demain.

— Je peux les voir ? »

Ma mère, que la chaleur rendait sans doute irritable, parla à sa place. « Certainement pas ! Cours dire à ton père de rentrer manger, Pa-ari. Quand nous serons à la maison, vous irez faire la sieste tous les deux. »

À compter de ce jour, mon frère partit pour l'école tous les matins à l'aube, et tous les midis nous allâmes lui apporter du pain et de la bière. Les jours du dieu et les jours sacrés, il n'étudiait pas. Nous allions jouer à nos jeux d'enfants au bord du Nil ou dans le désert. Il avait bon caractère, mon frère, et il me décevait rarement quand je lui demandais d'incarner Pharaon pour pouvoir être sa reine et me pavaner drapée dans un bout d'étoffe loqueteux, des feuilles piquées dans les cheveux et une vrille de vigne ornée de plumes d'oiseau autour du cou. Assis sur une pierre en guise de trône, il prononçait des déclarations, et je donnais des ordres à des serviteurs imaginaires.

Nous essayions parfois d'associer d'autres enfants à nos fantaisies, mais ils se lassaient vite et nous abandonnaient pour aller se baigner ou quémander une promenade à dos d'âne au village. Quand ils jouaient avec nous, ils récriminaient contre le fait que je sois toujours la reine et qu'ils n'aient jamais l'occasion de me commander à leur tour. Pa-ari et moi nous amusions donc ensemble, et les mois passaient.

Quand j'eus quatre ans, je suppliai encore mon père de me laisser aller à l'école et me heurtai à un nouveau refus catégorique. Il m'expliqua qu'il pouvait déjà difficilement se permettre d'y envoyer Pa-ari. Payer pour ma scolarité était hors de question, et d'ailleurs quelle fille apprenait jamais quoi que ce fût d'utile hors de chez elle ? Je boudai quelque temps. Assise dans un coin de notre pièce de réception, je regardais mon frère penché sur ses bouts de poterie, son ombre mouvante projetée sur le mur par la flamme vacillante de la lampe. Il ne voulait plus jouer au Pharaon et à sa reine. Il s'était lié d'amitié avec des garçons du village qui allaient à l'école comme lui et souvent, après la sieste de l'après-midi, il disparaissait pour aller pêcher ou chasser les rats dans les greniers avec eux. J'étais solitaire et jalouse, mais ce ne fut qu'à l'âge de huit ans qu'il me vint à l'esprit que, si je ne pouvais aller à l'école, elle pouvait peut-être venir à moi.

Ma mère m'avait alors sérieusement prise en main.

J'apprenais à préparer le pain, qui constituait notre aliment de base, à cuisiner des soupes de lentilles et de haricots, à griller le poisson et cuire les légumes. Je l'aidais à faire la lessive au bord du fleuve, foulais les pagnes de mon père et nos robes épaisses, battais le linge sur les pierres luisantes, heureuse de sentir le ruissellement de l'eau sur ma peau brûlante, le limon du Nil entre mes doigts de pied. Je faisais fondre la graisse pour les lampes et raccommodais méticuleusement les pagnes de mon père avec les fines aiguilles en os de ma mère. Je l'accompagnais quand elle rendait visite à ses amies. Assise en tailleur sur la terre battue de leur minuscule salle de réception, je sirotais la tasse de vin de palme qu'elle m'accordait pendant qu'elle bavardait et riait, parlait des nouvelles grossesses du village, de la fille d'un tel courtisée par le fils d'un tel, de la femme du répartiteur d'impôts, cette effrontée, qui s'était assise trop près du fils du chef de village. Leurs voix m'enveloppaient, me plongeaient dans une sorte de stupeur, si bien que j'avais souvent le sentiment que j'étais là depuis toujours, que le liquide sombre dans ma tasse, le sable sous mes cuisses, les lents ruisselets de sueur sur mon cou faisaient partie d'un charme qui me retenait prisonnière. Certaines femmes étaient enceintes, et je jetais des regards furtifs sur leur corps déformé. Elles aussi faisaient partie du charme, de cet enchantement qui me condamnerait à rester l'une d'elles.

Une nuit, ma mère me réveilla. En ouvrant les yeux, je la vis penchée au-dessus de ma paillasse, une chandelle à la main. Pa-ari dormait de son côté, inconscient de ce qui se passait. On entendait des murmures dans la salle de réception. « Debout, Thu, dit-elle avec douceur. Je dois aller accoucher Ahmose. C'est ma tâche, et ce sera un jour la tienne. Tu es assez grande pour m'aider et commencer à apprendre le métier de sage-femme. N'aie pas peur, ajouta-t-elle alors que je cherchais mon fourreau à tâtons. La naissance se passera bien. Ahmose est jeune et en bonne santé. Viens ! »

Je la suivis d'un pas mal assuré, encore dans mes rêves. Le mari d'Ahmose était assis dans un coin de la pièce, l'air mal à l'aise, et mon père lui tenait compagnie en clignant les yeux. Ma mère prit le sac qu'elle gardait toujours prêt à côté de la porte, et nous sortîmes. L'air était frais, la lune brillait haut dans un ciel sans nuage, et les feuilles de palmier découpaient leur ombre immense sur l'obscurité. « Cela devrait nous rapporter une oie et un coupon de lin », commenta ma mère. Je gardai le silence.

Comme toutes les autres, la maison d'Ahmose se composait d'une simple pièce de réception à ciel ouvert, avec au fond des marches qui menaient aux chambres. Quand nous franchîmes le seuil, pieds nus, nous fûmes saluées avec excitation par la mère et les sœurs de la parturiente qui attendaient, accroupies sur leurs talons, une cruche de vin devant elles. Ma mère plaisanta un instant avec elles avant de monter dans la chambre à coucher du couple. C'était une petite pièce agréable faite de briques de boue, décorée d'un tapis tissé et de tentures. Une grande lampe de pierre brûlait près de la paillasse où se trouvait Ahmose, vêtue d'une robe de lin ample. Elle ne ressemblait pas à la jeune femme souriante que je connaissais. Son front luisait de sueur, et elle avait des yeux immenses. Elle tendit la main vers ma mère quand celle-ci posa son sac et s'avança vers elle.

« Il ne faut pas avoir peur, Ahmose, dit ma mère d'un ton apaisant. Étends-toi maintenant. Thu ! Viens ici. »

J'obéis à contrecœur. Me prenant la main, elle la posa sur le ventre distendu d'Ahmose. « C'est la tête du bébé. Tu la sens ? Là, très bas. C'est bon signe. Et voici ses petites fesses. Tout se présente bien. Tu devines sa forme ? » J'acquiesçai de la tête, à la fois fascinée et dégoûtée par le contact de cette peau brillante, tendue sur cette colline mystérieuse. Alors que je m'écartais, un frisson la parcourut, et Ahmose remonta les genoux en poussant un gémissement. « Respire à fond », ordonna ma mère. Quand la contraction fut passée, elle demanda à Ahmose depuis combien de temps elle était en travail.

« Depuis l'aube », répondit la jeune femme. Ma mère prit un pot d'argile dans son sac. L'odeur rafraîchissante de la menthe se répandit dans la pièce quand elle en ôta le bouchon. Tournant alors Ahmose

avec douceur sur le côté, elle massa ses fesses fermes avec la pommade qu'il contenait. « Cela va hâter la naissance, dit-elle. Tu peux t'accroupir, Ahmose. Essaie de rester calme. Parle-moi. As-tu des nouvelles de ta sœur qui habite en amont du fleuve ? Elle va bien ? »

Péniblement, Ahmose se redressa et s'adossa au mur. Elle parla d'une voix entrecoupée, s'interrompant quand les contractions la secouaient. Ma mère l'encourageait, guettant le moindre signe de changement, et je fixais moi aussi ses immenses yeux terrifiés, les veines qui saillaient à son cou, son corps boursoufflé et souffrant.

Cela fait aussi partie du charme, pensai-je, saisie de peur, en la regardant trembler et crier de douleur dans la lueur vacillante de la lampe. C'est une autre pièce de la prison. À huit ans, j'étais sans doute trop jeune pour exprimer en ces termes l'émotion qui me submergeait, mais je me souviens avec acuité de ce que j'éprouvai, de la façon dont mon cœur chavira. Voilà donc quel serait mon lot dans la vie : réconforter des femmes terrifiées dans des masures obscures au milieu de la nuit, leur frotter les fesses, leur introduire des médicaments dans le vagin comme ma mère était en train de le faire. « J'utilise un mélange de fenouil, d'encens, d'ail, de jus de *sert*, de sel frais et de déjections de guêpes, m'expliqua-t-elle par-dessus son épaule. C'est un des remèdes qui provoquent l'accouchement. Il y en a d'autres mais ils sont moins efficaces. Je t'apprendrai à les préparer tous, Thu. Tu te débrouilles très bien, Ahmose. Pense à la fertilité de ton mari quand il te verra avec son nouveau fils dans les bras !

— Je le déteste, fit Ahmose d'un ton venimeux. Je ne veux plus jamais le revoir. »

Je pensais que ma mère serait choquée, mais elle ne réagit pas. Mes jambes ne me soutenaient plus, et je m'assis sur le sol tiède. À deux ou trois reprises, la mère d'Ahmose ou une de ses sœurs vinrent jeter un coup d'œil dans la pièce, échangèrent quelques mots avec ma mère, puis s'éclipsèrent. Je perdis la notion du temps. Il me sembla que je flottais dans cette antichambre des Enfers depuis toujours ; la douce et aimable Ahmose se mua en un esprit dément, et l'ombre déformée de ma mère se penchait au-dessus d'elle comme un démon malveillant. « Viens ici ! » ordonna-t-elle soudain, dissipant l'illusion. J'obéis avec répugnance, et elle me fit tenir une épaisse toile de lin sous Ahmose. « Regarde ! dit-elle. C'est le sommet de la tête du bébé. Pousse, Ahmose ! C'est le moment ! » Dans une dernière plainte, celle-ci fit ce qu'on lui demandait, et l'enfant glissa dans mes mains. Il était jaune et rouge, couvert de liquides corporels. Je restai bêtement à genoux, le regardant agiter ses petits membres. Ma mère lui administra des tapes vigoureuses et, après un long hurlement, il se mit à pleurer. Elle le passa délicatement à Ahmose qui tendait déjà les bras vers lui, un faible sourire aux lèvres. Quand elle le pressa contre

sa poitrine, il tourna la tête, cherchant son sein à l'aveuglette. « Tu n'as pas de souci à te faire, dit ma mère. Il a crié « ni ni » et pas « na na » ; il vivra. C'est un garçon, Ahmose, et parfaitement constitué. Mes félicitations ! » Elle prit un couteau, et ses doigts visqueux se refermèrent sur le cordon ombilical. J'en avais assez vu. Marmonnant quelques mots, je quittai la pièce. Les femmes se levèrent d'un bond quand je passai parmi elles. « C'est un garçon », réussis-je à dire. Elles s'élancèrent alors vers l'escalier en poussant des cris de joie.

Je sortis dans la fraîcheur de l'aube. Appuyée contre le mur de la maison, je respirai avec délice l'odeur pure de la végétation, du sable poussiéreux et celle, plus faible, du fleuve qui me parvenait par bouffées. « Jamais ! murmurai-je avec véhémence au ciel pâlisant. Jamais ! » J'ignore ce que je voulais dire, mais cela concernait confusément les prisons, le destin et les vieilles traditions de mon peuple. Je passai les mains sur ma poitrine plate, mon ventre concave, comme pour m'assurer que mon corps m'appartenait toujours ; j'enfonçai mes orteils dans la couche de sable que le vent apportait régulièrement du désert ; j'inspirai avec avidité la petite brise qui annonçait le prochain lever de Rê. Derrière moi, j'entendais le bavardage animé et incompréhensible des femmes et les protestations intermittentes du nouveau-né. Ma mère ne tarda pas à me rejoindre, son sac à la main, et dans les premières lueurs du jour, je vis qu'elle me souriait.

« Elle est inquiète pour son lait, remarqua-t-elle alors que nous nous mettions en route. Toutes les mères ont les mêmes préoccupations. Je lui ai laissé une bouteille de poudre d'os d'espadon qu'elle devra chauffer dans de l'huile et appliquer sur sa colonne vertébrale. Mais elle n'a rien à craindre, elle a toujours été en bonne santé. Eh bien, qu'en as-tu pensé, Thu ? N'est-ce pas merveilleux d'aider un nouvel être à venir au monde ? Lorsque tu auras assisté à davantage de naissances, je te laisserai l'occuper de mes patientes. Et bientôt, je te montrerai comment préparer les médicaments dont je me sers. Tu seras aussi fière de ton travail que moi. »

Je regardai le sentier paisible bordé d'arbres dont les contours se dessinaient de plus en plus nettement maintenant que Rê s'apprêtait à s'élancer au-dessus de l'horizon. « Pourquoi a-t-elle dit qu'elle haïssait son mari ? demandai-je d'un ton hésitant. Je croyais qu'ils étaient heureux ensemble.

— Toutes les femmes en travail maudissent leur époux parce qu'il est la cause de leurs souffrances, répondit ma mère en riant. Mais dès que celles-ci prennent fin, elles oublient ce qu'elles ont enduré et accueillent leur homme dans leur lit avec autant d'empressement qu'avant. »

Je frissonnai. Les autres femmes oubliaient peut-être la douleur,

mais je savais que ce ne serait jamais mon cas. Et je savais aussi que je ne ferais jamais une bonne sage-femme en dépit de mes efforts. « Je veux apprendre les médicaments », déclarai-je, et je n'eus pas besoin de poursuivre, car ma mère me serra dans ses bras. « Tu apprendras, mes petits yeux bleus. Tu apprendras », dit-elle d'un ton triomphant.

Je ne compris que bien plus tard à quel point l'expérience de cette nuit contribua à cristalliser le mécontentement qui, j'en suis certaine, était le mien de naissance. Sur le moment, je sus seulement que l'animalité pure de l'accouchement me dégoûtait, que je n'enviais pas à Ahmose la vie de soins constants que promettait l'arrivée de cet enfant et que tout le processus m'inspirait un profond sentiment de panique. Je me sentais coupable parce que ma mère était ravie de l'intérêt dont je faisais preuve, alors que j'étais seulement fascinée par les potions, les onguents et les élixirs qu'elle préparait dans le cadre de son métier. J'éprouvai naturellement de la fierté quand elle m'admit pour la première fois dans la minuscule pièce, bâtie tout en haut de la maison par mon père, où elle dosait ses plantes et faisait ses préparations. Mais cette fierté tenait à mon besoin ardent d'apprendre, d'acquérir des connaissances, car comme l'avait dit Pa-ari, le savoir donnait le pouvoir. Cette officine sentait toujours les huiles parfumées, le miel, l'encens et l'odeur prenante des plantes écrasées.

Ma mère ne savait ni lire ni écrire. Elle travaillait à l'œil et à la main, une pincée de ci, une cuillerée de ça, selon les recettes que lui avait transmises sa propre mère. Assise sur un tabouret, je regardais et j'écoutais, inscrivant tout dans ma mémoire. J'assistai avec elle à d'autres naissances ; je commençai par porter son sac et, bientôt, je lui passai les médicaments avant même qu'elle ne les réclame, mais ma répugnance resta la même et, à la différence de ma mère, jamais je ne fus émue par le premier cri d'un nouveau-né. Je me suis souvent demandé si je n'avais pas une déficience, si quelque composante de la féminité n'avait pas refusé de prendre racine lorsque j'étais moi-même dans le ventre de ma mère. Je luttais contre mon sentiment de culpabilité en m'efforçant de lui donner toute satisfaction.

Je m'aperçus vite que le travail de ma mère ne se limitait pas à celui d'accoucheuse. Des femmes venaient furtivement chez nous pour d'autres raisons, et elle prêtait une oreille compréhensive à leurs murmures. Sans révéler de secrets particuliers, elle m'en parlait de manière générale.

« On peut provoquer un avortement grâce à un mélange de dattes, d'oignons et de fruits d'acanthé écrasés que l'on fait macérer dans du miel avant de l'appliquer sur la vulve, disait-elle, par exemple. Mais je pense que ce traitement doit être accompagné d'une potion de bière âpre, d'huile de ricin et de sel. Sois très prudente si l'on te demande ce genre de prescriptions, Thu. Beaucoup de femmes

viennent me voir à l'insu de leur mari et sans leur accord. Comme c'est aux épouses que je me dois en premier, je tâche de les contenter de mon mieux, mais il faut savoir être discrète. D'ailleurs, il est préférable de prévenir la conception que d'avoir à intervenir quand le mal est fait. »

Je dressai l'oreille. « Et comment peut-on s'y prendre ? » demandai-je en m'efforçant de dissimuler mon excitation. Il me semblait voir apparaître une fissure dans la porte de prison qui se refermait inexorablement sur moi au fil des ans.

« Ce n'est pas facile, répondit-elle sans comprendre l'importance de la question. Je conseille en général un sirop épais de miel et de gomme *d'auyt* dans lequel on a fait tremper des pointes d'acacia. Il faut broyer celles-ci d'abord, les jeter au bout de trois jours et introduire le sirop dans le vagin. Mais cela peut attendre, dit-elle brusquement en me jetant un regard en biais. Tu dois apprendre à aider les débuts de la vie avant d'étudier comment l'empêcher de se former. Passe-moi le pilon qui est sur cette assiette. Ensuite tu iras voir si ton père est rentré des champs et veut se laver. »

Mon père l'obligeait sans doute à mettre ses connaissances en application sur elle-même, car elle n'eut que Pa-ari et moi comme enfants. Je les entendis se disputer à ce sujet une nuit où la chaleur de *shemou* m'empêchait de dormir. D'abord simple murmure, leurs voix enflèrent peu à peu sous l'effet de la colère.

« Nous avons un fils et une fille, disait mon père. Cela suffit.

— Pa-ari ne veut pas être paysan mais scribe. Qui cultivera la terre quand tu seras trop faible ? Quant à Thu, elle se mariera et c'est pour la maison de son mari qu'elle exercera le métier que je lui enseigne. Nous n'aurons personne pour prendre soin de nous dans notre vieillesse, poursuit ma mère d'une voix rendue stridente par la peur. Et j'aurai honte de m'en remettre à la bonté de nos amis ! Je t'obéis, mon époux, j'évite d'être enceinte, mais mon ventre vide m'afflige !

— Silence, femme ! ordonna mon père de ce ton qui nous imposait l'obéissance à tous. Mes trois aroures ne produisent pas assez pour nourrir d'autres bouches. Nous sommes pauvres mais dignes. Si tu remplis cette maison d'enfants, notre pauvreté s'accroîtra et nous perdrons le peu d'indépendance dont nous jouissons. D'ailleurs... » Il baissa la voix, et j'eus du mal à l'entendre. « Qu'est-ce qui te fait penser qu'Assouat est aussi calme et sûr qu'il y paraît ? Comme toutes les femmes, tu ne vois pas plus loin que le sentier du fleuve où tu vas laver le linge, et tu ne prêtes l'oreille qu'aux papotages des autres épouses. Les hommes du village ne valent guère mieux. Ils envoient les colporteurs et les ouvriers itinérants à leurs épouses pour qu'elles leur achètent leurs marchandises ou les embauchent, et comme ils sont

bornés et se méfient de quiconque n'est pas né ici, ils ne se soucient pas d'écouter ce que ces hommes ont à raconter. Moi, j'ai vu l'Égypte. Je ne traite pas avec mépris les étrangers de passage. Je sais que les tribus de l'Est s'infiltrèrent dans le Delta à la recherche de terres pour leurs troupeaux et qu'il y a des troubles. Il se peut que cela soit sans conséquence, mais il se peut aussi que le Dieu bon ordonne à tous ses soldats de quitter leurs champs pour défendre leur pays. Comment te débrouillerais-tu alors si tu avais de jeunes enfants à nourrir en plus de ton métier de sage-femme ? Si j'étais tué, Pharaon reprendrait la terre, car, comme tu le dis, il y a peu de chances que Pa-ari suive mes traces. Réfléchis à mes paroles en silence, car je suis fatigué et j'ai besoin de sommeil. » J'entendis ma mère grommeler quelque chose et pousser un soupir résigné, puis le silence se fit.

Couchée sur le dos, les yeux ouverts sur l'obscurité étouffante, j'imaginai les étrangers s'insinuant lentement sur la terre fertile du Delta – une région que je n'avais jamais vue et dont j'avais à peine entendu parler –, je les imaginai coulant lentement le long du Nil vers mon village comme la boue noire de l'Inondation. Cette vision très vive me remplit d'excitation. Assouat cessa soudain de me paraître le centre du monde pour devenir un point insignifiant dans une immensité menaçante. Je ne me sentis pourtant ni perdue ni en danger. Je me demandai à quoi ressemblaient ces individus redoutables, le Delta, la ville sainte de Thèbes où demeurait Amon, le roi des dieux ; et je descendais le Nil en barque vers la légendaire capitale septentrionale du Dieu bon quand je m'endormis enfin.

2

Comme je l'ai dit, j'avais huit ans quand l'idée me vint que, si je ne pouvais pas aller à l'école, elle devait venir à moi. Je commençai à travailler avec ma mère à peu près au même âge, et il me fallait accomplir quantité de corvées ménagères. Le besoin d'apprendre continuait pourtant de me tarauder sans répit ; c'était une sorte d'exaspération sourde qui revenait me lacer dans mes rares moments de loisir. Mon plan fut simple. Pa-ari me servirait de professeur. Il devait déjà en savoir long car cela faisait cinq ans qu'il prenait le chemin de l'école du temple. Un après-midi où notre maison et le village tout entier somnolaient dans la chaleur ardente de l'été de Rê, je tirai ma paillasse près de la sienne et scrutai son visage. Il ne dormait pas. Couché sur le dos, les deux mains derrière la tête, il suivait mes mouvements du regard dans la pénombre. Il me sourit quand je me penchai vers lui.

« Non, je ne te raconterai pas d'histoire, dit-il. Il fait trop chaud. Pourquoi ne dors-tu pas, Thu ? »

— Plus bas, murmurai-je. Ce n'est pas une histoire que je veux, aujourd'hui. J'ai une grosse faveur à te demander, Pa-ari.

— Dieux tout-puissants ! gémit-il en se soulevant sur un coude. Quand tu prends ce ton cajoleur, ça n'annonce rien de bon. De quoi s'agit-il ? »

Je le regardai me sourire avec indulgence, ce frère que j'adorais, ce jeune homme plein de noblesse qui commençait à parler comme mon père avec une assurance ne souffrant pas la discussion. Je n'avais pas de secret pour lui. Il savait ma répugnance pour le métier de sage-femme, ma fascination pour les potions de ma mère, mon sentiment de solitude quand les autres filles du village me repoussaient en minaudant et en pouffant, les rares fois où j'essayais de jouer avec elles. Il savait aussi que cette même solitude m'inspirait le besoin de me croire la fille d'un prince libou disparu. Il me traitait avec une gentillesse inhabituelle entre frères et sœurs.

« Je veux savoir lire et écrire, dis-je d'une voix étranglée par l'émotion et la gêne. Apprends-moi, Pa-ari. Ça ne te prendra pas longtemps, je te le promets ! »

Il me dévisagea, stupéfait, puis son sourire s'accrut. « Ne dis pas de bêtises, Thu. Ces connaissances ne sont pas faites pour les filles.

Elles sont précieuses. Mon professeur dit que l'écriture est sacrée, que le monde entier, les lois et l'histoire sont nés de la prononciation de mots divins par les dieux, et qu'un peu de cette force reste enclose dans les hiéroglyphes. Quelle serait l'utilité de ce pouvoir pour une apprentie sage-femme ? »

Je vibraï à ses paroles, imaginant presque l'émotion que devait procurer cette maîtrise. « Et si je ne devenais pas sage-femme ? fis-je d'un ton pressant. Suppose qu'un riche marchand passe un jour dans un beau bateau, que ses serviteurs perdent une rame, qu'ils soient obligés de passer la nuit ici, à Assouat, et que le marchand me voie sur la rive en train de faire la lessive ou de nager. Alors, il s'éprend de moi, il m'épouse et, plus tard, son scribe tombe malade, et comme il n'y a personne pour écrire ses lettres, il me demande de prendre la palette à sa place. Et moi, je reste muette de honte parce que je ne suis qu'une pauvre villageoise sans éducation, et je lis le mépris sur son visage ! » Emportée par mon récit, j'éprouvais cette honte, voyais l'expression de commisération de mon mari inconnu, mais j'eus brusquement la gorge sèche. Mon histoire était en partie vraie ; j'étais effectivement une pauvre villageoise sans éducation. Cette pensée me donna l'impression d'avoir une pierre sur le cœur. « Pardonne-moi, Pa-ari, murmurai-je. Sois mon professeur, je t'en prie, parce qu'il n'est rien que je désire plus au monde que de partager ton savoir. Même si je ne dois être qu'une sage-femme de village, ta peine ne serait pas perdue. S'il te plaît ! »

Un silence se fit entre nous. Je contemplai mes mains, consciente de son regard posé sur moi. Il restait parfaitement immobile, et je pouvais presque l'entendre penser.

« J'ai neuf ans, dit-il enfin d'un ton paisible. Je ne suis que le fils d'un paysan soldat, et pourtant le meilleur élève de la classe. À seize ans, j'aurai la possibilité de travailler pour les prêtres d'Oupouaout. Le mot m'assurera un poste de scribe si je le souhaite. Mais à quoi te serviraient ces connaissances ? Tu es déjà insatisfaite, elles ne pourraient que t'apporter une plus grande souffrance.

— Je veux lire ! dis-je en lui secouant le bras. Je veux savoir des choses ! Je veux être comme toi, Pa-ari, et pas un individu impuissant, privé de choix, condamné à rester à Assouat jusqu'à la fin de ses jours. Donne-moi le pouvoir ! »

Impuissante... condamnée... c'étaient des mots d'adulte venus d'une partie de moi qui ignorait que je n'étais qu'une fillette dégingandée de huit ans encore intimidée par les géants régnant sur son univers. Des larmes de frustration me montèrent aux paupières. J'avais élevé la voix, et cette fois ce fut Pa-ari qui me rappela à l'ordre en mettant un doigt sur ses lèvres.

« D'accord ! souffla-t-il en levant la main dans le geste universel

de soumission. Que les dieux me pardonnent cette sottise ! Je t'apprendrai.

— Oh, merci, Pa-ari ! fis-je avec ferveur, ma détresse envolée. On peut commencer tout de suite ?

— Ici, dans le noir ? Franchement, tu es fatigante, Thu. Nous commencerons demain, et en cachette. Quand père et mère dormiront, nous irons nous installer au bord du fleuve, et je te dessinerai les caractères dans le sable. Ensuite, je te montrerai mes fragments de poterie. Mais je t'avertis, si tu ne te concentres pas, je ne me fatiguerai pas longtemps. Et maintenant, dors ! »

Heureuse, je remis docilement ma paillasse à sa place et m'y étendis, brusquement rompue de fatigue comme après une longue marche. Ce fut avec un immense plaisir que je fermai les yeux et m'abandonnai au sommeil. La respiration de Pa-ari s'était déjà approfondie. Jamais je ne l'avais aimé davantage.

Je passai la matinée du lendemain à prier avec incohérence qu'aucun bébé ne choisisse cet après-midi-là pour naître ; que je puisse cuire notre pain du soir dans l'un des fours du village sans devoir attendre et prendre ainsi du retard dans mes autres tâches ménagères ; que Pa-ari ne soit pas trop fatigué ni ronchon en revenant de l'école pour tenir sa promesse après avoir pris son gâteau d'orge et sa bière. Mais tout se déroula sans anicroche en ce jour mémorable du mois *d'épîphi*. Nous montâmes tous deux docilement dans notre chambre où nous attendîmes avec nervosité que nos parents succombent au sommeil. Il me sembla qu'une éternité s'écoulait avant qu'ils se taisent, mais finalement Pa-ari donna le signal du départ et prit son sac en veillant à ne pas faire sonner les précieux bouts d'argile qu'il contenait. Quittant furtivement la maison, nous nous retrouvâmes dans la rue du village déserte, chauffée à blanc par un soleil aveuglant.

Rien ne bougeait. Même les trois chiens du désert, beige comme le sable qui les avait engendrés, restaient vautrés sans un mouvement dans l'ombre mince d'un petit acacia, ayant oublié leur quête incessante de nourriture. Personne ne se montrait dans l'entrée sombre des maisons grises. Aucun oiseau ne chantait ou ne voletait dans la végétation étiolée des berges. On aurait dit que tous les êtres vivants avaient disparu comme par enchantement et que le village resterait à jamais désert sous l'œil éclatant de Rê.

La crue du Nil n'avait pas encore commencé. Il coulait avec une lente majesté, épais et brun, entre des rives dénudées. Nous gagnâmes un endroit où l'on ne pouvait nous voir ni du village ni de la route qui passait entre le fleuve et les habitations. Il n'y avait pas d'herbe là où Pa-ari s'arrêta, seulement une cuvette de sable ombragée par un sycamore. Il s'assit et je l'imitai, le cœur battant d'excitation. Nos

regards se rencontrèrent.

« Tu es toujours décidée ? » demanda-t-il.

Je hochai la tête et déglutis, incapable de parler. Tirant alors sur le cordon de son sac, il en vida le contenu à côté de lui.

« Il te faut d'abord apprendre les symboles des dieux, déclara-t-il avec solennité. Sois attentive, c'est une question de respect. Voici l'emblème de la déesse Maât qui apporte la justice ; sa plume symbolise la vérité et l'équilibre de la loi, de l'ordre et de la rectitude dans l'univers. Il ne faut pas la confondre avec les deux rémiges d'Amon, le dieu puissant qui a sa splendide demeure dans la ville sainte de Thèbes. » Pa-ari dessina à nouveau, puis me tendit la branche dont il se servait. « À toi, maintenant, » Je m'exécutai, captivée, tandis qu'une voix intérieure me murmurait : Ça y est enfin, Thu ; c'est là, à ta portée. Assouat a cessé d'être ton monde.

J'appris vite, buvant les informations comme si mon âme était la terre craquelée d'Égypte, et les symboles de Pa-ari le déluge vivifiant de l'Inondation. Je retins vingt noms de dieux ce jour-là, et toute la soirée je les repassai dans mon esprit en vaquant à mes tâches, me les murmurai tout bas en aidant ma mère à préparer lentilles et figues sèches pour le dîner. « Si tu me parles, Thu, je ne t'entends pas, finit-elle par dire d'un ton acerbe. Et si tu récites tes prières, j'aimerais que tu attendes que ton père ait allumé la bougie devant le tabernacle. Tu as l'air fatigué, mon enfant. Tu vas bien ? »

Oui, j'allais bien. J'expédiai mon repas, ce qui me valut une autre réprimande de mon père, car j'étais impatiente d'aller dormir pour hâter l'arrivée de l'après-midi suivant. Cette nuit-là, je rêvai de symboles dorés scintillants que j'appelais et renvoyais à volonté comme s'ils avaient été mes serviteurs.

Je ne perdis pas mon enthousiasme. Les jours passèrent, épiphi céda la place à Mésoré, puis vinrent le nouvel an et les crues bénies du Nil. Quand je me rendis compte que je ne tombais pas malade, que les dieux n'allaient pas me punir de ma présomption, que Pa-ari ne m'abandonnerait pas, je cessai de dévorer mes leçons avec frénésie. Mon frère était un professeur patient. Les beaux signes qui se pressaient sur ses fragments de poterie en un amas confus commencèrent à prendre un sens, et je pus bientôt anonner les antiques maximes et conseils de sagesse qu'ils composaient : « La perte d'un homme, c'est sa langue » ; « Apprends de l'ignorant aussi bien que du sage, car il n'a pas été fixé de limites à l'art ; aucun artiste n'atteint la perfection » ; « Ne passe pas de jour dans l'oisiveté ou tu seras fouetté. »

Écrire se révéla beaucoup plus difficile. Je n'avais ni peinture ni morceaux de terre cuite. Le professeur de Pa-ari distribuait ce matériel à l'école du temple et ramassait ce qui n'avait pas été utilisé à la fin du

cours. Mon frère refusa tout net de dérober ce dont j'avais besoin. « Je serais déshonoré et renvoyé si l'on me prenait, objecta-t-il quand je lui suggérai de fourrer quelques fragments de poterie vierges dans son sac. Je ne le ferai pas, même pour toi. Pourquoi ne peux-tu écrire sur le sable mouillé avec un bâton ? » Je le fis, naturellement, mais de mauvaise grâce. Il me fut par ailleurs impossible de me servir de ma main droite, car je faisais tout avec la gauche, y compris tenir le bâton. Après avoir insisté, Pa-ari renonça en voyant les résultats. Mon écriture était maladroite, laborieuse, mais je persévérerai, couvrant les rives du Nil de hiéroglyphes, les traçant du doigt sur les murs et le sol ou même dans les airs, le soir, quand je m'étendais sur ma paillasse. Rien d'autre ne comptait. Ma mère s'émerveillait de ma nouvelle docilité ; mon père me taquinait parce que j'étais souvent perdue dans mes rêveries. Je me montrais en effet obéissante et silencieuse. Mon impatience et mon insatisfaction avaient disparu, car les réalités de ma vie extérieure étaient devenues entièrement accessoires comparées à mon existence intérieure.

Je me moquais désormais que les filles du village m'évitent. Je me sentais leur supérieure et m'accrochais à mon instruction précieuse comme à un talisman capable de me protéger de toutes les menaces. Les petits événements qui constituaient notre vie quotidienne, mariages et morts, fêtes des dieux et jours de jeûne, naissances, maladies et scandales ne me semblaient plus des manifestations de ma prison. Je n'avais plus l'impression d'être prise au piège quand j'accompagnais ma mère chez ses amies et que je les écoutais bavarder et rire en buvant du vin de palme. Il me suffisait de me retirer en moi-même, de continuer à sourire et hocher la tête tout en épelant silencieusement le nom des plantes que j'avais pilées et fait macérer le matin même pour les onguents de ma mère. Je regardais son visage brun animé, son large sourire, les petites rides autour de ses yeux, et je pensais : j'en sais plus que toi ; moi, je n'ai pas besoin d'aller chez le ramasseur de plantes acheter celles que je veux. Je pourrais écrire leur nom, le nombre de feuilles que je désire et le prix que je suis prête à payer, puis aller m'asseoir au bord du fleuve, les pieds dans l'eau, en attendant la réponse. Oui, j'étais arrogante, mais ce n'était pas l'arrogance froide du mépris ou de la suffisance. Je ne m'imaginais pas meilleure que les parents que j'aimais ou que les femmes qui nous rendaient visite, avec leurs plaisanteries et leurs ennuis, leur courage et leur stoïcisme. J'étais simplement différente. J'avais toujours eu conscience de cette différence, comme Pa-ari, et cela me poussait à m'enorgueillir en secret de ce qui masquait mon sentiment d'insécurité.

Le temps passa. Quand Pa-ari eut treize ans et moi douze, il troqua les fragments de terre cuite et la peinture pour le papyrus et

l'encre. Ce jour-là, mon père lui offrit un pagne d'homme d'un blanc éclatant coupé dans un lin de sixième classe qui venait tout droit du marché des tisserands de la sainte Thèbes. Il était si fin qu'il colla à mes doigts quand je le pris pour l'admirer. « Tu pourras le mettre quand tu iras à l'école, déclara mon père. Les belles choses sont faites pour être utilisées et non conservées pour les grandes occasions. Mais apprends à le nettoyer convenablement, et il te durera longtemps. » Pa-ari l'étreignit, puis se recula gauchement.

« Je regrette de préférer les mots à la terre, dit-il, les poings serrés derrière le dos.

— Inutile de t'excuser, fit mon père avec douceur. Il paraît que le sang ne ment pas, mon fils. Ta grand-mère était une femme de paroles ; elle écrivait et racontait des histoires. Si le Dieu bon m'appelle de nouveau à la guerre, je ramènerai un esclave pour travailler la terre.

— À qui racontait-elle ces histoires ? » intervins-je, passionnée par cette révélation inattendue. J'aurais aussi bien pu économiser ma salive, car mon père m'ébouriffa les cheveux et répondit avec son sourire énigmatique :

« Aux membres de sa famille, bien entendu. Mais ne va pas imaginer que nous avons besoin d'entendre des histoires, ma Thu. Les talents d'accoucheuse et de guérisseuse sont bien plus utiles à une femme que l'art de divertir. »

Je n'étais pas d'accord mais n'osai pas le dire. J'admirai de nouveau le pagne de Pa-ari et m'émerveillai de sa texture serrée. « Il est digne d'habiller un prince, murmurai-je.

— En effet, approuva mon père, ravi. Sache toutefois qu'il y a encore cinq catégories au-dessus de celle-ci, et que le lin porté dans la maison du roi est si fin que l'on devine le contour des membres au travers. » Ma mère renifla bruyamment, mon père l'embrassa en riant et Pa-ari emporta son présent pour aller l'essayer.

Plus tard, lorsque après avoir nagé et mangé, nous allâmes regarder Rê se coucher sur le désert, il sortit son premier rouleau de papyrus de l'épaisse étoffe de lin qui le protégeait, et le déroula sur le sable. « C'est une prière à Oupouaout, dit-il avec fierté. Je crois que je me suis bien débrouillé. Il est beaucoup plus facile d'écrire avec le porte-plume du scribe qu'avec des pinces. Mon professeur m'a promis que je pourrai bientôt prendre sous sa dictée en dehors des cours. Il me paiera ! Tu te rends compte !

— Oh, Pa-ari ! m'exclamai-je en caressant la surface lisse et sèche du papier. C'est merveilleux ! » Les lettres gracieuses et symétriques étaient d'un noir de jais, mais la lumière du soleil couchant qui baignait le désert environnant teintait le papyrus d'un rouge sang. Je roulai avec soin son œuvre et la lui tendis. « Tu seras un grand scribe,

honnête et intelligent, dis-je. Une perle au service d'Oupouaout. »

Il me sourit, puis offrit son visage au vent chaud du soir qui s'était levé. « Il me sera peut-être possible de te procurer du papyrus, dit-il. Quand je commencerai à travailler pour mon professeur, il m'en donnera assez pour accomplir ma tâche, et si j'écris très petit, il m'en restera une feuille de temps à autre. Autrement, je pourrais peut-être t'en acheter ; toi aussi, d'ailleurs. Est-ce que maman ne partage pas ses gains avec toi parfois, maintenant que tu es devenue si compétente ? »

Sa question était parfaitement innocente ; pourtant mon vieux sentiment de désespoir me submergea tout à coup, si violent que je me mis à trembler. Je pris en même temps une conscience intense, sensuelle, de tout ce qui m'entourait : la splendeur de Rê, rouge orangé au-dessus des dunes de sable mouvant qui s'étendaient à l'infini ; le vent sec, sans odeur, qui écartait les cheveux de mon visage et plaquait des grains de sable sur ma robe froissée ; la respiration paisible de mon frère et le mouvement lent de sa poitrine. Saisie d'une peur panique, j'eus envie de fuir, de courir dans le désert pour aller me jeter dans les bras avides de Rê et y mourir. « Dieux ! murmurai-je.

— Qu'y a-t-il, Thu ? » demanda Pa-ari en me jetant un regard perçant.

Je fus incapable de répondre. Mon cœur battait douloureusement, mes mains se contractaient dans le sable. Je luttai pour retrouver mon calme et, quand l'émotion reflua, j'appuyai mon front contre mes genoux.

« J'ai douze ans, Pa-ari, dis-je d'une voix étouffée. Presque treize. Dans quel rêve stupide ai-je vécu ? Je suis devenue femme il y a quelques mois ; mère et moi sommes allées au temple offrir le sacrifice. J'étais si fière... Elle aussi. « Bientôt, tu mettras au monde tes propres enfants », a-t-elle dit. Je n'ai pourtant pas réagi sur le moment. À quoi m'auront donc servi toutes ces années d'études ? J'étais toute à mon émerveillement, à la joie d'apprendre. Je me disais que les portes de ma prison s'ouvriraient, mais pas une seule fois je ne me suis demandé ce qu'il y avait de l'autre côté. » J'eus un rire dur. « Nous savons ce qui m'attend, n'est-ce pas, Pa-ari ? Une autre prison. Des gains ? Oui, mère me récompense souvent. Je m'occupe des préparations, je veille à ce que son sac soit garni et bien en ordre, je tranquillise les femmes, lave les nouveau-nés, noue les cordons ombilicaux ; et j'étudie sans cesse avec toi. J'en apprends tant... » Je lui étreignis le bras. « Oh, Pa-ari ! Un jour, un jeune villageois viendra à notre porte avec des présents, et père m'annoncera qu'Untel a demandé ma main ; il me dira le nombre d'aroures et de moutons qu'il possède, et que c'est un bon parti. Que pourrai-je répondre ?

— Je ne te comprends pas, fit Pa-ari en se dégageant. Tu m'effraies, Thu. Quand cela se produira, tu refuseras si ce n'est pas ce

que tu veux.

— Tu crois ? murmurai-je. Je dis non. Le temps passe. Un autre homme arrive, un peu moins jeune que le premier sans doute, et je dis encore non. Combien de fois pourrai-je refuser avant que les hommes cessent de venir à notre porte et que je devienne le genre de femmes que les autres raillent et méprisent ? Une de ces vieilles desséchées qui sont un fardeau pour leur famille et une honte pour elles-mêmes ?

— Dans ce cas, tu dis oui à l'un d'eux et tu te résignes, dit Pa-ari. Tu as toujours su que ton destin était de devenir la sage-femme du village et, avec de la chance, de te marier et de profiter des fruits de ton travail avec ton époux.

— Oui, répondis-je avec lenteur. Je le savais, mais pas vraiment. Tu comprends ? Je ne le savais pas vraiment jusqu'à maintenant, jusqu'à cet instant précis, et cette idée m'est insupportable ! »

Il continua à me dévisager. « Alors, que veux-tu ? demanda-t-il avec douceur. Pour quoi d'autre es-tu faite, Thu ? Il est trop tard pour chercher à devenir une des danseuses ou des chanteuses d'Oupouaout. L'apprentissage commence à six ans et, d'ailleurs, il faut que ta mère ait pratiqué cet art avant toi. T'apitoyer ainsi sur ton sort n'est pas digne de toi. La vie est agréable dans ce village. » Je poussai un soupir. Le terrible désespoir qui m'avait accablée se dissipait.

« C'est vrai, reconnus-je. Mais je ne veux pas passer le reste de ma vie ici. Je veux voir Thèbes, porter du lin fin, épouser un homme qui fera autre chose que rentrer à la fin de la journée couvert de sueur et de terre pour manger des lentilles et du poisson. Ce n'est pas une question de richesse ! m'écriai-je avec passion en voyant son expression. Je ne sais pas ce que c'est, mais si je ne pars pas d'ici, j'en mourrai ! »

Il eut un petit sourire, et je me rendis compte que pour une fois il ne me comprenait pas, qu'il ne pouvait partager la tempête d'appréhension qui m'avait secouée. Pa-ari avait des ambitions modestes et réalistes en accord avec son caractère paisible. Il ne se perdait pas dans des rêves stériles. « Tu exagères un peu, tu ne crois pas ? me reprocha-t-il gentiment. Il faudrait plus que la déception d'une vie passée ici pour te tuer, Thu. Intérieurement, tu es aussi solide que ces rocs du désert qui supportent les attaques du soleil et du vent génération après génération. Tu es une jeune femme obstinée. » Il se leva et me tendit la main. « Rê s'est enfoncé dans la bouche de Nout, remarqua-t-il. Rentrons avant qu'il ne fasse complètement nuit. As-tu un plan pour échapper au ventre étouffant d'Assouat ?

— Non, aucun », répondis-je sèchement, refroidie par son ton railleur. Et je m'éloignai à grands pas vers les champs et le sentier obscur, vers le village abandonné à la tranquillité du soir.

Mais mon cri de souffrance dans le désert, sincère et déchirant, fut entendu des puissances invisibles qui gouvernent nos destinées. Parfois, dans l'existence, un moment d'angoisse pure qui jaillit à l'improviste d'un *ka* tourmenté peut monter comme une flèche jusqu'au royaume des dieux. Interrompant leurs importants débats, ils tournent alors leurs yeux immortels vers celui qui les a dérangés. « Tiens, c'est Thu, disent-ils. Qu'a donc cette enfant ? Ce n'est pas une plainte ordinaire. Elle n'est donc pas heureuse de la destinée qui lui a été réservée ? Eh bien, tissons-en-lui une autre, avec des tentations, des décisions, des joies et des chagrins différents de ceux dont cette petite sotte ne veut pas. Nous déplierons devant elle la carte d'un autre avenir qu'elle pourra choisir si elle le souhaite. » Et ainsi, imperceptiblement, les roues grinçantes du destin s'engagent sur un autre chemin, et nous ne nous rendons compte que bien des années après que nous avons choisi d'être emportés par elles dans une nouvelle direction.

Je ne me tins naturellement pas ce raisonnement à douze ans. Ce ne fut que plus tard que je vis, que je sentis l'impulsion mystérieuse donnée à ma vie ce jour-là par mon accès de désespoir. Je repris mes études avec Pa-ari. Que pouvais-je faire d'autre ? Inutiles ou pas, elles étaient ma drogue, le baume avec lequel je tâchai d'apaiser ma révolte. Je pense cependant que dès ce moment ma première destinée commença à s'étioler comme une pousse étouffée par la montée d'une plante plus vigoureuse, tandis que la nouvelle prenait forme.

Trois mois passèrent et, par un après-midi torride, j'entendis une nouvelle qui piqua ma curiosité. Ma mère et sa meilleure amie étaient assises à l'ombre du mur de notre maison avec, devant elles, un pichet de bière et un bol d'eau où elles trempaient des morceaux de tissu pour se rafraîchir. J'étais étendue sur une natte à côté de ma mère et, paresseusement appuyée sur un coude, je les regardais tordre le linge mouillé sur leurs cuisses brunes, leur robe remontée sur les hanches, les bras luisants d'eau. Plus loin, de l'autre côté de la place du village qui cuisait au soleil, la végétation poussiéreuse s'inclinait vers le fleuve, parfaitement immobile. La chaleur et ce moment rare d'oisiveté me plongeaient dans une stupeur rêveuse qui n'était pas désagréable. Je venais d'avoir treize ans, et mon corps prenait timidement des courbes féminines. J'observais ces changements – la vallée naissante entre mes seins, moite de sueur ; l'arrondi modeste de ma hanche sous ma main –, bercée par la voix des femmes qui échangeaient des propos insignifiants et sans intérêt pour moi. De temps à autre, ma mère me tendait le linge trempé que je me passais sur le visage ; mais ni l'une ni l'autre ne m'adressait directement la parole, ce dont je me félicitais. Je sirotais ma bière en pensant vaguement aux nouveaux charmes de mon corps, à Pa-ari resté à

l'école pour prendre sous la dictée de son professeur, à mon père qui s'était rendu à une réunion des anciens du village. La récolte était faite, et la terre morte brûlait sous le feu de l'été. Mon père s'ennuyait souvent pendant cette saison. Il n'avait encore jamais été appelé à travailler à un des projets de construction de Pharaon comme tant d'autres avant lui, mais on disait que l'Égypte était encore trop pauvre pour bâtir de grands monuments. Ma mère et son amie parlaient de la terrible famine qui nous avait frappés au temps de l'usurpateur syrien Yarsou, avant que le Dieu bon Sethnakht et son fils Ramsès, notre Incarnation actuelle et le troisième à porter ce nom illustre, n'aient entrepris de remettre le pays sur la voie de la vraie Maât. Le sujet de la famine revenait souvent l'été, et les femmes du village en discutaient avec inquiétude avant de passer à des sujets plus légers.

« Elle avait été annoncée, tu sais, disait l'amie de ma mère. L'oracle de Thèbes avait prévenu l'Osiris et ce vice-roi étranger de malheur, mais je suppose qu'il y avait tant de désordres dans le pays que personne n'y a fait attention. On ne se soucie pas de la famine quand on risque d'être massacré dans son lit. »

Ma mère émit un grognement neutre et s'appuya contre le mur en épongeant son cou et ses seins opulents. Je vis ses yeux se fermer. Elle n'aimait pas ce genre de conversation, préférant de beaucoup disséquer les petits défauts et les secrets inoffensifs de ses voisins.

« Il paraît qu'un voyant doit venir à Assouat, poursuivit son amie. Un prophète très célèbre, consulté par Pharaon en personne. Il veut s'entretenir avec notre oracle, celui du temple du seigneur Oupouaout, naturellement.

— À quel propos ? murmura ma mère, les yeux toujours clos.

— Eh bien, il semble que le Grand Horus construit une flotte de navires pour aller commercer dans le Pount, la mer Rouge et même l'océan Indien. Comme Oupouaout est un dieu de la guerre, Pharaon désire savoir s'il peut faire partir cette expédition sans risque. Après tout, il a dû mener trois guerres en douze ans, ajouta-t-elle d'un ton de conspirateur. Il ne veut sûrement pas que ses navires soient attaqués à leur retour quand ils seront chargés des trésors dont il a tant besoin ! »

Ma mère ouvrit les yeux. « Et comment sais-tu ce dont a besoin notre Incarnation divine ? dit-elle d'un ton sec. Cela ne nous regarde pas. Finis ta bière, impertinente, et raconte-moi plutôt comment se débrouillent tes fils à l'école. »

Son amie ne se décontenança pas. Si elle était la compagne favorite de ma mère, c'était justement parce qu'elle ne se laissait pas intimider. Elle se redressait, prête à riposter, quand je l'interrompis.

« Quand doit venir ce voyant ? demandai-je. Il restera longtemps ? Est-ce qu'il lira l'avenir des villageois après avoir consulté l'oracle d'Oupouaout ? » Ma léthargie s'était envolée, remplacée par

une étrange surexcitation.

Elle me sourit, et ses dents blanches étincelèrent dans son visage cuivré. « Je ne sais pas, reconnut-elle. Mon mari dit qu'il arrivera d'ici une semaine. Les prêtres nettoient et prient comme si Pharaon en personne devait apparaître. Interroge Pa-ari, il sera certainement capable de t'en apprendre davantage.

— Ne te mets pas d'idées absurdes en tête, Thu, déclara ma mère. Même si cet homme accepte de faire des prédictions, son prix sera élevé et il n'en sera pas question pour toi, mon petit agneau bêlant. » Pour adoucir ses propos, elle me resservit de la bière. « Je te vois mal lui offrir tes services d'aide sage-femme ! »

Je lui fis une grimace, haussai les épaules d'un air résigné et vidai ma tasse, l'esprit en ébullition. Que pouvais-je offrir à cet homme pour le convaincre de regarder dans mon avenir et de me dire une fois pour toutes si je quitterais jamais le village ? Après s'être gentiment moquées de moi, les deux femmes reprirent leur conversation. « Il paraît qu'un certain homme s'est glissé chez toi tard un soir pour te demander une poignée de colocase, chuchota l'amie de ma mère. Oh, je sais que tu ne parleras pas, mais c'est délicieusement amusant. »

Que l'homme en question désire guérir de sa stérilité m'importait peu ; je cessai d'écouter la conversation de plus en plus somnolente des deux femmes. Roulant sur le dos, les deux mains sous la tête, je fixai le bleu impitoyable du ciel. Il faudrait que je demande confirmation de l'information à Pa-ari, que je m'assure que ce n'était pas une simple fable, déformée à force d'être colportée. Mais si ce puissant prophète devait effectivement venir, que pourrais-je lui offrir ? Qu'accepterait-il ? Je ne possédais aucun objet de valeur : trois robes ; un peigne en os pour retenir mes cheveux ; un collier de perles d'argile peintes en jaune ; un joli petit coffret en cèdre que mon père m'avait rapporté une année de Thèbes et où je rangeais des plumes, des pierres dont la forme bizarre m'avait plu, des fleurs séchées et une peau de serpent, ratatinée mais très belle, trouvée dans le désert. Je savais que rien de tout cela ne ferait l'affaire. Je pensai fugitivement à voler quelque chose, mais même le maire du village – riche selon nos critères puisqu'il avait un esclave, dix aroures de terre et trois filles hautaines qui exhibaient leurs robes colorées et leurs jolis rubans – était bien pauvre en comparaison des nobles qui déposaient sans doute des monceaux d'or et d'argent aux pieds d'un voyant aussi célèbre. Que faire ? me demandai-je en poussant un soupir.

L'ombre diminuait. Rê s'était déplacé dans le ciel et me caressait les pieds de ses doigts brûlants. Je m'assis, les genoux repliés, et une idée audacieuse me vint alors, une idée si scandaleuse que j'en eus le souffle coupé. Je dus hoqueter, car ma mère se tourna vers moi. « Je vais aller à la rencontre de Pa-ari », dis-je en évitant son regard. Elle

ne protesta pas, et je traversai hâtivement la place du village, poussiéreuse et aveuglante.

Une fois dans l'ombre mince des arbres, je ralentis le pas. Je ne croisai personne en cet après-midi suffocant, hors du temps, et si je l'avais fait je ne m'en serais pas rendu compte. Qu'avais-je à offrir ? Ma personne, bien sûr. Ma virginité. Elle n'avait de toute façon aucune valeur à mes yeux. Je ne la préservais pas comme les autres filles pour un des nigauds du village, pour un mari sans mérite. J'avais remarqué leurs chuchotements et leurs regards en coulisse quand passait un garçon à la peau brune, musclé par le travail des champs. Mais je voyais plus loin qu'elles. Je savais à quoi ressembleraient ces beaux adolescents vingt ou trente ans plus tard ; il me suffisait de regarder les muscles noués de leur père, leur dos courbé, leurs mains déformées, leur visage ravagé par le soleil impitoyable et un labeur écrasant. De tous les hommes du village, mon père semblait être le seul à se soucier de son corps. Il tirait à l'arc et nageait avec vigueur dans le fleuve afin de garder un dos droit et des muscles allongés. Sur lui aussi pourtant, la dureté de son existence commençait à laisser des marques. Non, je ne voulais pas de cette vie. Je troquerais mon corps contre un coup d'œil sur mon avenir, et le sacrifice me paraissait en valoir la peine. Les hommes aimaient les filles jeunes, je le savais. J'avais entendu leurs conversations, leurs rires gras quand ils vidaient des pots de bière les jours de fête du village. Je n'étais pas sans charme avec ma poitrine naissante, mes longues jambes, mes hanches étroites ; et mes étranges yeux bleus émoustilleraient sûrement un homme sans doute habitué à voir cette couleur exotique à Thèbes et dans le Delta, mais qui ne s'attendrait pas à la rencontrer ici. Si cela se savait, ma mère mourrait de honte ; mon père me frapperait ; je serais montrée du doigt dans le village. Mon cœur se mit à battre à tout rompre.

J'étais arrivée au temple. La demeure sacrée d'Oupouaout se dressait avec grâce, éblouissante de blancheur sous le soleil. Je m'assis dans une flaque d'ombre à l'écart du sentier, contemplant l'édifice avec ce mélange de ravissement et de révérence qu'il m'avait toujours inspiré. J'aurais aimé m'installer au bord du canal de pierre pour tremper mes pieds dans l'eau, mais le soleil brûlait, et le fleuve était de toute façon à son niveau le plus bas. Le silence le plus total régnait à l'intérieur du temple comme dans la maigre végétation qui m'entourait. J'attendis.

Beaucoup plus tard, je vis Pa-ari apparaître sous le pilier, contourner l'extrémité du canal et s'avancer vers moi. Comme à l'accoutumée, il était vêtu d'un simple pagne blanc et marchait pieds nus. Le sac qu'il portait ne contenait plus de fragments de poterie, car il utilisait maintenant la palette du scribe, des pots d'encre rouge et

noire et des pinceaux de différentes tailles qui appartenaient au temple et ne devaient pas sortir de son enceinte. Ah, il était grand et beau, mon frère ! Sa peau avait la couleur de la terre, du désert au crépuscule. Il avançait d'un pas assuré, bien droit, la tête haute, et le soleil faisait briller son épaisse chevelure noire. Avec un pincement de cœur, je me rendis brusquement compte qu'il était un de ces garçons du village que les filles regardaient en riant bêtement. Oui, il était l'un d'entre eux, mais je priais les dieux que l'âge ne le recroqueville pas, qu'il demeure toujours droit et plein de sève. J'allai à sa rencontre, prise d'un brusque accès de timidité. À ma vue, un sourire détendit son visage sérieux.

« Tu dois beaucoup t'ennuyer pour n'avoir pas mieux à faire que de rester accroupie sous un arbre, dit-il. Rien de grave n'est arrivé à la maison, j'espère ?

— Non, répondis-je en lui prenant le bras. Mais j'ai entendu dire qu'un grand voyant allait venir à Assouat. C'est vrai ?

— Eh bien, oui, en effet, fit-il avec étonnement. Le premier prophète lui-même ne l'a appris qu'hier par un message venu de Thèbes. Les nouvelles vont décidément vite dans les villages ! Attends que je devine, poursuivit-il d'un ton ironique. Dame Thu veut absolument rencontrer cet homme, c'est bien ça ? Elle souhaite toujours qu'on lui épelle son avenir comme un enfant à son premier jour d'école. »

Je soulevai un petit nuage de poussière de mes orteils nus, à la fois flattée et contrariée d'être aussi transparente pour mon frère. « Quelque chose dans ce goût-là, reconnus-je. Que disent les prêtres ?

— Que cet homme arrivera dans trois jours, qu'il ne quittera sa barque que pour s'entretenir avec le premier prophète, qu'il sera gardé par des troupes royales et ne recevra aucun villageois à l'exception du maire du village qui transmettra les salutations respectueuses d'Assouat au Seigneur du Double Pays. Je te suggère donc de ne plus y penser, Thu. Tant qu'il sera ici, je n'aurai ni cours ni tâches à accomplir dans le temple. Nous pourrions aller à la pêche aux anguilles et étudier à notre aise. » Il s'interrompit brusquement et ouvrit son sac. « J'ai un cadeau pour toi, annonça-t-il. Tiens ! » Il me mit dans les mains deux feuilles de papyrus lisses et fragiles, puis un minuscule pot d'argile scellé. « De la poudre pour faire de l'encre et un pinceau que mon professeur a jeté. Il est usé mais tu peux encore en tirer quelque chose. Le papyrus et l'encre m'ont été donnés en récompense de mon bon travail, conclut-il avec fierté. Ils sont à toi.

— Oh, merci, Pa-ari ! murmurai-je, émue, en serrant ces trésors contre mon cœur. Je peux essayer tout de suite ?

— Pas question, répondit-il avec fermeté. Je suis affamé, épuisé et assoiffé. Demain matin, si mère n'a pas besoin de toi, nous nous

éclipserons pour aller travailler sous notre sycomore. »

Je ne pensai plus à la visite de l'oracle de toute la journée.

3

Trois jours plus tard, j'étais avec Pa-ari dans la foule excitée des villageois quand la barque du prophète s'engagea dans le canal et parcourut avec lenteur la courte distance séparant le fleuve du débarcadère du temple. J'avais déjà vu des embarcations royales, des bateaux rapides arborant les couleurs impériales, bleu et blanc, qui emmenaient vers le sud lointain des hérauts chargés de messages pour le vice-roi de Nubie. Ils dépassaient vite Assouat, ne laissant derrière eux que leurs remous qui venaient mourir sur la berge. Il y avait aussi de grandes péniches lourdement chargées transportant le granit des carrières d'Assouan mais elles étaient rares, car l'on construisait peu. On racontait qu'autrefois la circulation ne s'arrêtait ni jour ni nuit ; bateaux de commerce et de plaisance encombraient le fleuve, et les allées et venues des hérauts employés par les centaines d'administrateurs et de fonctionnaires qui dirigeaient l'Égypte étaient incessantes. En regardant la barque du prophète buter contre le débarcadère, je fus prise de nostalgie pour une époque que je n'avais jamais connue et je m'effrayai du lent déclin de mon pays, dont je n'avais eu jusqu'alors que vaguement conscience. Replié sur lui-même, le village continuait sa vie somnolente, mais quand on se mettait à parler des événements extérieurs, c'était pour évoquer le passé glorieux, craindre les menaces présentes et des désastres futurs. Au milieu de la foule curieuse qui m'écrasait contre Pa-ari, je résolus de demander à mon frère de me faire lire des rouleaux historiques. Je voulais connaître l'Égypte d'un autre point de vue que la place du village.

L'embarcation était d'un blanc immaculé, elle avait un mât et des ramures en cèdre poli ; un vent sec agitait par intermittence le drapeau impérial qui flottait à sa cime. Le planchéiage décrivait une courbe élégante de la proue à la poupe et s'incurvait vers l'intérieur aux deux extrémités, s'épanouissant en une fleur de lotus bleue, dont les pétales ornés de filets d'or brillaient d'un éclat fascinant sous le soleil. Au milieu du bateau, les lourds rideaux qui fermaient la cabine semblaient tissés d'or eux aussi, car ils étincelaient pareillement. De somptueux cordons à glands rouges pendaient, prêts à les retenir quand ils seraient relevés. Haut à la proue, le timonier agrippait sa barre, indifférent aux exclamations et aux cris de la foule.

Les soldats nous ignoraient, eux aussi. Ils étaient six, trois de chaque côté de la cabine, de grands étrangers coiffés d'un casque à cornes, la barbe noire, le regard perçant, qui contemplaient d'un air dédaigneux le ciel au-dessus de nos têtes. Ils portaient de longs pagnes blancs qui ne laissaient deviner que la forme de leurs cuisses massives, et leur poitrine nue s'ornait d'un collier de cuir clouté. Ils avaient une épée au poing et un grand bouclier rond à l'avant-bras. Mon père avait cette allure-là autrefois, songeai-je avec fierté. Il défendait Pharaon. Il combattait pour l'Égypte. Mais contre qui au juste ces hommes étaient-ils censés défendre l'illustre oracle ? Contre les paysans inoffensifs que nous étions ? Contre des attaques lancées à partir des berges entre Pi-Ramsès et Assouat ? Un des soldats changea de pied d'appui. Ce geste me le rendit brusquement humain, et je décidai que l'escorte n'était là que pour le prestige et la montre. Se pouvait-il donc que l'oracle fût aussi arrogant que célèbre ? Il était important que je le sache.

Un frémissement d'attente parcourut la foule quand elle vit les rideaux de la cabine onduler, puis s'écarter. Un prêtre *ouab* apparut, les attacha et s'inclina devant le personnage qui s'avavançait. Je retins mon souffle.

Un silence atterré s'abattit, car ce fut une momie qui sortit de l'obscurité de la cabine et s'immobilisa sur le pont. L'homme, si c'en était bien un, était emmaillotté de la tête aux pieds dans des linges blancs. Le manteau qui l'enveloppait cachait aussi ses mains, et son visage lui-même disparaissait dans l'ombre d'un volumineux capuchon. Le capuchon se redressa, tourna à droite, puis à gauche, et je fus certaine que la présence invisible qu'il dissimulait nous mesurait du regard.

Quand l'homme s'engagea sur la passerelle, j'aperçus un pied enveloppé de bandages blancs et je me sentis défaillir. Le voyant avait une maladie, une horrible maladie défigurante qui le rendait trop monstrueux pour les yeux du commun des mortels. J'allais renoncer à mon plan insensé. C'était plus que je ne pouvais affronter. D'ailleurs, voir dans toute leur réalité la barque, l'apparat et les soldats en sueur avait déjà fait voler en éclats mes rêveries stupides. Je remarquai alors que le grand prêtre d'Oupouaout et ses servants avaient quitté l'enceinte du temple et attendaient l'étrange invité du dieu devant le pylône, entourés de minces fumées d'encens. Je me détournai.

« Où vas-tu ? murmura Pa-ari.

— À la maison. Je ne me sens pas bien.

— Tu veux toujours savoir combien de temps le Voyant doit rester ici ? insista-t-il. Je vais à l'école avec les acolytes. Ils me le diront. »

J'hésitai, réfléchis, puis acquiesçai avec résignation. Même si

l'homme avait trois têtes et une queue, je ne pouvais plus rester dans l'ignorance de mon sort. J'affermirais ma résolution.

« Rappelle-toi que tu n'as rien à offrir, Thu », chuchota Pa-ari à mon oreille.

Je cherchai son regard, qui ne m'apprit rien, mais j'eus la nette impression qu'il se doutait de ce que j'étais prête à faire. Je me faufilai à travers la foule et courus jusqu'au village. L'atmosphère était devenue oppressante, et l'air si chaud que j'avais du mal à respirer.

Pa-ari et ma mère revinrent beaucoup plus tard, et je fus sévèrement réprimandée pour n'avoir pas préparé le repas du soir alors que je me trouvais seule à la maison. Mais prise elle aussi dans l'effervescence suscitée par la visite du notable, ma mère ne me punit pas. Quand j'eus emmené notre vache boire au fleuve et que je l'eus traitée, nous mangeâmes du pain et de la soupe à la lueur rougeoyante du crépuscule. Puis, à mon étonnement, mon père voulut de l'eau fraîche. Je la lui apportai et le regardai se laver avec soin pendant que ma mère tortillait des mèches pour la lampe et que Pa-ari rêvait, assis en tailleur sur le seuil. Père me demanda ensuite ses sandales et une cruche de notre meilleur vin de palme.

« Où vas-tu ? » s'enquit ma mère en lui jetant un regard soupçonneux. Il lissa ses cheveux mouillés et répondit en plaisantant : « Je compte aller séduire une des filles nubiles du maire. Ta jalousie est adorable, ma sœur. Pour ne rien te cacher, j'ai envie d'une petite conversation entre soldats avec les Shardanes. Cela fait longtemps que je n'ai pas eu l'occasion de rencontrer des hommes de mon espèce. Ne m'attends pas pour aller te coucher.

— Hum ! » marmonna ma mère, mais je voyais qu'elle était ravie. Quand il eut enfilé ses sandales, il souleva la cruche de vin et proposa à son fils de l'accompagner.

C'était un honneur inattendu, car Pa-ari ne pourrait prendre part en égal aux affaires des hommes qu'à seize ans. « Oh, merci, père ! s'exclama-t-il en se levant d'un bond. Ça me plairait beaucoup. » Ils partirent sur-le-champ. La voix excitée de mon frère s'évanouit, et la nuit tomba.

Ma mère s'endormit bien avant qu'ils ne rentrent, mais assise sur mon lit dans la chambre que Pa-ari et moi partagions, je luttai contre le sommeil jusqu'à entendre leurs pas mal assurés dans l'escalier. Mon père se rendit directement dans sa chambre. Pa-ari entra et avança à tâtons dans le noir.

« Ça va, murmurai-je. Je ne dors pas. Je veux que tu me racontes tout, Pa-ari. C'était intéressant ?

— Très », répondit-il, et je sus à sa voix pâteuse qu'il était légèrement ivre. Il se laissa tomber sur sa paillasse avec un soupir de satisfaction qui remplit un instant l'air de vapeurs de vin. « Les

Shardanes sont des hommes redoutables, Thu. Je n'aimerais pas avoir à les combattre. Ils m'en imposaient, mais père a plaisanté et bu avec eux devant leurs tentes et parlé de sujets qui m'étaient si étrangers que je n'ai pu qu'écouter. C'est un grand homme que notre père. Si tu l'avais entendu raconter certains de ses exploits pendant la période des troubles ! J'avais du mal à y croire !

— Eh bien, qu'as-tu appris ? » coupai-je sèchement, jalouse de son ton admiratif. Je voulais qu'il n'aime et n'admire que moi. « Où se trouvent leurs tentes ? Combien sont-ils à garder le Voyant la nuit ? Dort-il sur sa barque ou ailleurs ? Combien de temps reste-t-il ? »

Un long silence me répondit. Je craignis un instant que Pa-ari ne se fût endormi, mais je l'entendis changer de position sur son lit. « Je t'ai traitée d'obstinée, un jour, dit-il enfin avec calme mais d'un ton triste et plein de déception. Je crois que tu es dure aussi, et pas toujours très sympathique. Tu as ton cadeau, n'est-ce pas ? Quelque chose de honteux, d'inavouable. Ne me mens pas, je le sais ! »

Je ne dis rien. J'attendis. Un froid terrible, une sorte de paix mortelle s'étaient emparés de moi, car c'était notre relation qui était en jeu. Allait-il m'aider ou prendre ses distances, juste un peu mais suffisamment pour détruire l'intimité qui avait été la nôtre et définir notre affection en d'autres termes, moins indulgents ? Il y avait de la colère et de la tristesse dans son ton quand il me donna enfin les informations dont j'avais besoin.

« Il y a deux tentes, plantées de ce côté-ci de l'enceinte du temple. Deux soldats gardent le Voyant qui dort dans sa cabine, sur la barque. Les autres ne sont pas de service. Ils resteront deux nuits, puis largueront les amarres pour Pi-Ramsès à l'aube du troisième jour. En passant par le fleuve et en remontant le canal à la nage, tu devrais parvenir à ton but. Les gardes ne sont là que pour la parade. »

Je ne le remerciai pas. Je devinais que ce serait l'insulter. Mais le froid qui avait glacé mon *ka* s'était dissipé, et je me sentais obscurément sale. « Je t'aime, Pa-ari », murmurai-je bien plus tard d'une voix hésitante. Il ne répondit pas, soit qu'il se fût endormi, soit qu'il eût décidé de m'ignorer.

Toute la journée du lendemain, je réfléchis à un plan. Le village resta désert, car les habitants couraient au temple dès qu'ils avaient un moment de libre pour tâcher d'apercevoir la silhouette sinistre qui avait disparu sous le pylône et frappé leur imagination. Mon père, lui, dormit tard et partit dans le désert sans donner d'explication. Pa-ari alla retrouver ses amis, tandis que mère et moi nous réfugiâmes dans la relative fraîcheur de son officine pour broyer et ensacher les dizaines de feuilles qui séchaient, accrochées au plafond. Nous parlions peu, et je pus élaborer mille plans, tous plus fantastiques les uns que les autres, jusqu'à ce qu'elle m'ordonne d'aller faire tremper les lentilles

pour le repas du soir et d'arrêter de rêvasser. Soupirant intérieurement, j'obéis. J'avais renoncé à toutes mes idées fantaisistes ; j'irais vers mon destin simplement, sans subterfuge. Après tout, que pouvait-il m'arriver, au pire ? Être arrêtée et reconduite honteusement chez mon père.

Celui-ci rentra au crépuscule, le torse et les bras couverts de sang séché, un cadavre de chacal sur l'épaule. Du sang frais dégouttait encore de la gueule et du museau de la bête sur son dos musclé. Il la jeta devant la porte avec son arc et deux flèches souillées. « J'ai faim ! clama-t-il en riant à ma mère, horrifiée. Ne reproche pas à un homme le divertissement d'un après-midi, femme ! Tu m'apporteras de la bière, Thu ; je vais aller laver cette charogne dans le fleuve. Puis, quand j'aurai bu et mangé, ajouta-t-il en fermant la bouche de ma mère d'un baiser, toi et moi ferons l'amour ! »

Il s'éloigna d'un pas énergique et, plus tard, en le regardant s'ébattre dans le Nil, je compris que la soirée passée avec les soldats lui avait fait retrouver pour un temps l'homme qu'il avait renoncé à être, délibérément mais peut-être avec quelques regrets, lorsqu'il avait résolu d'épouser ma mère. C'était un bel homme que mon père, droit, honnête et fort. Pourtant, dans mon arrogance, j'eus pitié des choix qu'il avait faits.

Nous mangeâmes ensemble, assis sur nos nattes. Le soleil se coucha sur le désert, et ma mère alluma une lampe. D'un ton respectueux mais encore plein de gaieté, mon père récita les prières du soir adressées à Oupouaout, notre protecteur, ainsi qu'à Anhour, Amon et au puissant Osiris. Puis ma mère et lui s'éloignèrent sous les étoiles tandis que Pa-ari et moi montions dans notre chambre. Il s'affaira à ranger sa palette en me tournant le dos. « C'est la dernière nuit que le Voyant passe ici, remarqua-t-il sans me regarder. Es-tu revenue à la raison, Thu ?

— Si tu veux savoir si je vais ou non aller à la rencontre de ma destinée, ce soir, la réponse est oui », répondis-je avec hauteur. Ces mots flottèrent entre nous, plus solennels que je ne l'avais voulu, et je conclus gauchement : « Ne sois pas en colère, Pa-ari, je t'en prie.

— Je ne suis pas en colère. Mais j'espère que les soldats t'arrêteront, te fouetteront et te traîneront à la maison en te couvrant de honte. Tu sais que tout le monde ignore ce qui se cache sous ses sinistres bandages blancs, n'est-ce pas ? Et s'il n'était pas humain ? Tu n'as donc pas peur ? Bonne nuit, Thu. »

Il me sembla que la moitié de la nuit s'était écoulée quand mes parents revinrent enfin, mais ce n'était sans doute qu'une impression. Pa-ari s'était vite endormi. J'avais écouté le rythme régulier rassurant de sa respiration et, au-dehors, le silence de cette nuit d'été chaude et paisible. Oui, j'avais peur, mais j'apprenais que la peur pouvait

paralyser votre esprit, se nourrir d'elle-même comme une maladie jusqu'à vous rendre incapable de bouger, vous ôter toute fierté. Et sans fierté, que suis-je ? pensais-je confusément. Très loin, un chacal hurla, un cri d'angoisse strident, et je me dis que c'était peut-être le compagnon de la bête tuée par mon père. J'entendis son pas dans l'escalier et le rire bas, provocant de ma mère. Je me demandai s'ils s'étaient allongés ensemble sur la terre tiède des champs ou près du Nil, dans l'ombre profonde de la végétation. Lorsque tout fut redevenu silencieux, je quittai furtivement la maison.

Le vent caressa mes membres nus et souleva mes cheveux. La pleine lune brillait haut dans le ciel, et je m'arrêtai pour lui rendre hommage, levant les bras vers le fils de Nout, la déesse du ciel, et vers les étoiles, ses enfants de rang inférieur. Puis je pris le chemin obscur qui menait au temple. Mon exaltation à me trouver dehors, libre et seule, s'estompa alors un peu, car une agitation inquiétante semblait animer les frondaisons noires des palmiers au-dessus de ma tête ; je me rappelai que les esprits des morts négligés se pressaient parfois dans l'ombre profonde des nuits de pleine lune, et qu'ils m'épiaient peut-être jalousement. Le sentier lui-même n'avait plus son aspect riant de la journée ; la lumière pâle lui donnait une apparence surnaturelle, et comme dans un rêve il semblait me conduire vers une destination imprévisible. Mais c'est justement pour ça que je suis ici, me dis-je avec fermeté, gardant délibérément les yeux rivés sur mes pieds tandis que les palmes murmuraient leurs avertissements et jetaient sur mon corps leur entrelacs d'ombres. Je veux prévoir. Je veux savoir.

Je devinai plus que je ne vis la tache grisâtre des deux immenses tentes dressées contre l'enceinte du temple, et je m'immobilisai, le cœur battant, prête à fuir. Mais rien ne bougeait. Un peu plus loin sur ma droite, j'apercevais vaguement la jolie proue recourbée de la barque. Le silence régnait, là aussi. Le fleuve était très bas et le canal à moitié vide. Trempée de sueur tout à coup, je quittai en courant le sentier pour le couvert de la végétation, au bord du Nil. En regardant à travers les branches, je vis que Pa-ari avait dit vrai. Un soldat se tenait devant le rideau d'entrée de la cabine, tourné vers moi, et son compagnon était certainement posté de l'autre côté. Eh bien, j'irais à la nage et je me hisserais à bord. Un intense sentiment d'excitation m'envahit alors, me donnant envie de chanter de joie, et c'est en souriant de plaisir que je me glissai dans l'eau noire et brasillante.

J'étais une très bonne nageuse, capable de me déplacer sans presque rider la surface du fleuve. Savourant sa fraîcheur soyeuse, sa résistance lisse, soutenue par cette étrange exaltation, j'atteignis le canal et m'y engageai avec précaution. La masse noire de la barque grossit peu à peu, puis elle me surplomba ; ma main rencontra le bois,

et je me reposai un instant, appuyant ma joue mouillée contre le cèdre odorant. Rien ne comptait plus pour moi alors que le frisson de l'aventure. Une partie de mon être s'exprimait enfin, s'épanouissait et, accrochée à cette embarcation, les lèvres caressées par le fleuve, les yeux fixés sur sa surface miroitante, je sus que je ne serais jamais plus la même. « Loué sois-tu, Hapy, source du pouvoir fécondant de l'Égypte », murmurai-je aux eaux noires, puis mes doigts trouvèrent une prise, et je m'arrachai aux bras du dieu.

Escalader le bateau, fait de planches superposées fut un jeu d'enfant. J'eus un peu plus de mal à me hisser par-dessus le rebord qui s'incurvait vers l'intérieur mais, ensuite, il me suffit de rouler rapidement sur le pont pour me retrouver plongée dans une obscurité bienvenue.

Je restai longtemps recroquevillée contre un rouleau de cordage, tâchant que mon corps brun se confonde avec lui. L'embarcation me parut immense à la lueur trompeuse de la lune, et j'avais l'impression que la cabine reculait quand je voulais évaluer la distance. Tout était noir, gris ou de couleur sombre. Je vis les deux gardes dont l'un scrutait les buissons, tandis que l'autre surveillait le temple et le sentier menant au village voisin.

J'étais presque sèche. Avec prudence, m'aplatissant sur le pont, je me mis à ramper vers la cabine. Le reflet de la lune dans mes yeux aurait seul pu me trahir, car ma peau avait la couleur du bois poli sur lequel je me déplaçais. Si l'un des hommes jetait un regard dans ma direction, il me suffirait de m'immobiliser jusqu'à ce qu'il se détourne. Mes genoux et mes coudes commençaient à me faire mal, mais je n'y prêtais aucune attention. J'étais parfaitement silencieuse. Je respirais à peine. Et la même ivresse courait toujours dans mes veines. Je me sentais toute-puissante, un animal sûr de sa proie. Le contact soyeux des rideaux contre ma main tendue me rappela à la réalité. Je me redressai à demi, soulevai la lourde tenture et entrai.

L'intérieur de la cabine était très sombre. Immobile, retenant mon souffle, je tâchai de percer l'obscurité. On apercevait vaguement la forme d'un lit, un amoncellement de draps ; des coussins éparpillés un peu partout, et une lampe posée sur la table de chevet. Aucun mouvement n'animait le paquet de draps, aucun son n'en sortait, et je me demandai un instant si la cabine n'était pas vide. Je ne savais plus que faire. J'avais mis toute ma volonté à atteindre ce but, et maintenant que j'y étais parvenue, j'hésitais. Fallait-il que je m'approche du lit et réveille le dormeur, s'il y en avait un ? Mais que sentirais-je sous mes doigts ? Une épaule ferme d'homme ou quelque chose d'horrible que je ne pourrais identifier ? Et s'il criait et que les gardes accourent et me tuent avant de s'apercevoir que je n'étais qu'une petite villageoise ? Suffit ! me dis-je avec sévérité. Tu n'es pas

une simple villageoise ; tu es dame Thu, fille d'un prince libou dépossédé. Ce vieux rêve me fit sourire mais ne me réconforta pas longtemps. Je commençais à sentir une présence dans la petite pièce, comme si l'être étendu sur le lit savait que j'étais là et lisait mes pensées. Je frissonnai, consciente brusquement du temps qui passait. Il fallait que je fasse quelque chose. J'avancai d'un pas.

« Reste où tu es. » La voix était grave et singulièrement atone. J'entendis un froissement de draps. L'être s'asseyait, mais je ne vis rien d'autre que la silhouette de sa tête. Je reculai mon pied. « Tu as jeté un sort à mes gardes ou, comme tous les paysans, tu as l'art de te faufiler en rampant là où ta présence n'est pas souhaitée. »

Bien que la voix au moins fût humaine, mon appréhension ne se dissipa pas. « Je n'ai pas rampé, ripostai-je, contrariée que ma voix tremblât. J'ai nagé et grimpé.

— Ah oui ? dit l'ombre en se redressant. Alors, tu peux regagner ton taudis de la même manière. À en juger par ta voix, tu es une jeune femelle. Je ne propose pas de charmes d'amour, ne prépare pas de philtres pour les amants indifférents, ne prononce pas d'incantations pour détourner la colère des parents rendus furieux par la paresse ou la désobéissance de leurs enfants. Va-t'en ! Si tu m'obéis sur-le-champ, je ne te ferai pas fouetter ni ramener chez toi de façon déshonorante. »

Mais je n'étais pas parvenue jusque-là pour battre honteusement en retraite. Je n'avais plus rien à perdre, et je répondis en combattant le malaise qui m'étreignait toujours : « Je ne désire rien de tout cela et, si j'en avais besoin, je pourrais probablement me débrouiller toute seule. Ma mère a le savoir des plantes, et moi aussi. J'ai une requête à te présenter, Illustre. »

Cette fois, je perçus de l'amusement dans son ton. « Il n'y a que Pharaon qui soit l'Illustre, et il est impossible de me flatter, car je connais ma valeur. Il semble en revanche que tu te fasses une idée exagérée de la tienne. Que peut savoir des plantes une gamine illettrée habitant ce trou perdu d'Égypte ? Et quelle requête exceptionnelle peut-elle avoir à présenter ? Vais-je m'en préoccuper ou vais-je me rendormir ? »

J'attendis, les mains nouées derrière le dos comme si je m'apprêtais à recevoir une réprimande. L'air de la cabine était confiné, et il y flottait un léger parfum de jasmin qui me donnait le vertige. Mes genoux et mes coudes écorchés m'élançaient, et je sentais couler entre mes seins et le long de ma colonne vertébrale l'eau qui dégouttait encore de mes cheveux mouillés. Je craignais qu'il n'y eût une flaque à mes pieds. Les yeux plissés, je m'efforçais de percer l'obscurité tout en redoutant ce que je découvrirais. Les draps bruirent de nouveau. L'homme se leva. Il était très grand. « Très bien, déclara-t-il avec lassitude. Présente ta requête. »

Ma gorge se dessécha. « Tu es un oracle, fis-je d'une voix rauque. Je veux que tu voies pour moi. Dis-moi mon avenir, maître ! Dis-moi si je suis condamnée à passer ma vie à Assouat. Je dois savoir !

— Quoi ? Tu ne demandes pas le nom de ton futur époux ? Tu ne veux pas connaître le nombre de tes enfants ou la durée de tes jours ? Quelle enfant es-tu donc ? Une sale gamine mesquine et insatisfaite, peut-être, dévorée d'ambition et pleine d'arrogance ? » Il se tut et prit une immobilité de pierre. « Mais peut-être pas, reprit-il. Le simple désespoir existe aussi. Quel est ton présent ? Que peut bien avoir à offrir une bouseuse d'Assouat en échange de l'importante révélation qu'elle demande si allègrement ? Une poignée de plantes amères ? »

C'était le cœur du problème. Je déglutis, la gorge douloureuse. « Il n'y a qu'une chose assez précieuse à mes yeux pour que je puisse te l'offrir », réussis-je à dire. Je n'allai pas plus loin, car il m'interrompit d'un grand éclat de rire qui lui secoua les épaules. C'était un rire âpre, douloureux, le rire de quelqu'un qui n'avait pas l'habitude de la gaieté.

« Je sais ce que tu vas me proposer, petite paysanne. Je n'ai pas besoin de l'eau et de l'huile pour le prédire. Dieux ! Tu es pauvre, tu as les mains et les pieds calleux, tu pues la vase, et tu es sans doute nue. Et tu pensais m'offrir ta personne ? Quelle extraordinaire arrogance ! Quelle insultante ignorance ! Je crois qu'il est temps que nous te regardions. » Il découvrit un petit brasero où rougeoyaient des braises qui n'éclairèrent que ses mains.

Je me raidis. Il y avait quelque chose d'anormal, d'effrayant dans ces mains. Il se pencha au-dessus de la lampe, et la lumière jaillit dans la cabine. Le lit était de bois sombre, marqueté d'or, et ses pieds imitaient les pattes d'un animal. Les draps froissés étaient plus fins et plus blancs que tout ce que je connaissais. La lampe devait être en albâtre. Je n'avais jamais vu cette pierre, mais j'en avais entendu parler ; je savais sa fragilité et qu'elle pouvait être fine au point de laisser deviner en transparence la silhouette d'une main ou le dessin peint à l'intérieur d'un bol ou d'une lampe. Le tapis sur lequel je me tenais était rouge...

Et ses yeux aussi. Ses pupilles semblaient deux gouttes de sang, et l'iris était d'un rose scintillant. Son corps avait la couleur du drap noué autour de sa taille ; il était blanc, complètement blanc, tout comme la longue chevelure qui lui tombait aux épaules. La lumière de la lampe n'allumait de reflets ni dans ses cheveux ni sur son corps. C'était une blancheur si absolue qu'elle ne réfléchissait rien. Je contemplais la mort, un démon dont toute la vie se concentrait dans ces horribles yeux rouges qui m'observaient avec attention.

Par bonheur, j'avais les mains derrière le dos, car avant que j'aie pu m'en empêcher, mes doigts cherchaient l'amulette que ma mère me

prêtait parfois. Elle représentait la déesse Nephtys donnant du pouvoir au signe *chen* et protégeait son porteur de tous les maléfices. Mais l'amulette n'était pas à mon poignet, et je regrettai de ne pas l'avoir volée avant de me glisser hors de la maison. J'étais sans défense devant ce monstre, cette créature de l'autre monde, et je compris en un éclair que si je montrais de l'horreur ou de la crainte il me ferait tuer sur-le-champ. Ses yeux ensanglantés me le disaient. Les ongles plantés dans les paumes, je me forçai à ne pas crier, à ne pas bouger, à soutenir son regard repoussant. Il me fixa longtemps, sans un mouvement, puis il sourit.

« Bien, dit-il à voix basse. Très bien. Il y a du courage sous cette insolence. Approche. J'ai la vue faible. » J'obéis, les jambes tremblantes, et à mesure que j'avancais son sourire s'effaça. Il sembla perdre un peu de sa maîtrise de soi. « Tes yeux sont bleus, murmura-t-il. Et tu as les traits délicats, un corps souple aux articulations fines. Parle-moi de ta famille. Garde ! » Cette fois, je ne pus retenir un cri, mais le danger était passé. L'ombre du soldat se dessina sur le rideau.

« Tout va bien, maître ?

— Oui. Apporte une cruche de bière et va demander des gâteaux au miel dans le temple. » L'ombre disparut, et j'entendis des pas sur la passerelle. « Assieds-toi ici, à côté de moi », ordonna le Voyant. Ma terreur s'atténuait mais pas la répulsion qu'il m'inspirait, et je ne pouvais détacher les yeux de son visage. J'étais épuisée.

« Je refuse ton présent, poursuivit-il avec un demi-sourire. Je ne convoite pas les jeunes filles, pas plus que les femmes d'ailleurs. J'ai appris il y a bien longtemps que le désir brouille les visions. Mais cela ne m'afflige pas. Le pouvoir est plus satisfaisant et durable que le sexe.

— Alors, tu ne me révéleras pas mon avenir ! » m'écriai-je avec désespoir.

En guise de réponse, il me prit la main, et suivit les lignes de ma paume d'un index froid et exsangue. « Qui es-tu pour avoir le droit d'être déçue ? répliquât-il. Je n'ai pas dit que je ne te prédirai pas ton avenir mais seulement que je ne voulais pas de ton cadeau. Tu te fais une idée extravagante de ta valeur, petite paysanne... Des yeux bleus », murmura-t-il à part lui. Lâchant ma main, il prit un drap sur le lit et m'ordonna de m'en couvrir. « Rares sont ceux qui m'ont vu, reprit-il. Mes serviteurs, Pharaon et les grands prêtres quand je rends hommage aux dieux. Quoique tu ne t'en rendes pas compte, je t'ai fait un grand honneur. Il y en a que j'ai tués pour m'avoir surpris. Tu le savais, n'est-ce pas ? » Et comme j'acquiesçai, il ajouta d'une voix rauque : « Ne l'oublie jamais ! En raison de ce que je suis, je place la fidélité au-dessus de tout.

— Et qu'es-tu, maître ? » osai-je demander. Il me regarda avant de répondre, une expression impénétrable sur le visage. La bougie

grésilla, et je vis deux petites flammes cramoisies vaciller dans ses yeux.

« Je ne suis ni un démon ni un monstre. Je suis un homme », dit-il enfin avec un soupir. Et en cet instant précis, ma répulsion s'évanouit pour laisser place à une pitié sincère, pas la pitié teintée de mépris que j'avais éprouvée pour mon père au bord du Nil, mais une émotion adulte pleine de douceur. J'oubliai un peu – très peu – mon égoïsme démesuré. Le Voyant se reprit vite. « Parle-moi de tes ancêtres, ordonna-t-il d'un ton brusque.

— Ma mère est égyptienne de naissance et sage-femme à Assouat comme sa mère avant elle. Mon père, lui, a été un mercenaire libou avant de cultiver la terre. Il a combattu pour l'Osiris Sethnakht contre les envahisseurs, et si notre Horus d'Or actuel le demandait il se battrait encore. C'est un vaillant homme que notre père.

— Tu as donc une sœur ?

— Non, un frère qui s'appelle Pa-ari. Père voudrait qu'il hérite de ses aroures à sa mort, mais il préfère être scribe. Il est très intelligent.

— Tu es donc leur seule fille ? Et je suppose que tu seras sage-femme toi aussi ? »

Je m'écartai de lui. On aurait dit qu'il avait appuyé la pointe d'un couteau sur une plaie ouverte. « Non ! Je ne veux pas ! J'ai toujours désiré un autre sort, quelque chose de mieux, mais je suis déjà prise au piège ! Je suis l'apprentie de ma mère, une bonne fille qui sera la bonne épouse d'un bon villageois... et tout cela me fait horreur ! »

Il me prit par le menton et plongea de nouveau son regard dans mes yeux bleus, qui semblaient le fasciner.

« Calme-toi, dit-il. Et que désires-tu donc ?

— Pas ça ! Je voulais aller à l'école, mais père a refusé, et c'est Pa-ari qui m'a appris à lire... » Il croisa les bras, et je remarquai qu'il portait une lourde bague en or, un serpent qui s'enroulait paresseusement autour de son doigt.

« Vraiment ? Tu es décidément pleine de surprises, ma belle paysanne... Tiens ! Tu ne te savais donc pas belle ? Ma foi, je ne te l'aurais peut-être pas dit non plus si j'étais ton père. » Il se dirigea rapidement vers un coffre dont il sortit un rouleau de papyrus qu'il me jeta. « Puisque tu prétends savoir lire, lis ça. »

J'étais en train de le dérouler quand le garde revint. Le Voyant lui ordonna de déposer les rafraîchissements au pied du rideau, et j'en profitai pour jeter un coup d'œil sur le texte. L'écriture était serrée et élégante, si bien que je faillis m'asseoir pour admirer tout à mon aise la calligraphie. Mais je ne voulais pas échouer à cette épreuve. Le temps que l'homme prenne le plateau et revienne vers le lit, j'avais parcouru le contenu du rouleau. Je le regardai avec hésitation.

« Eh bien, vas-y !

— « À l'éminent maître Houi, voyant et prophète des dieux, salut ! Après m'être rendu sur ton ordre dans tes domaines du Delta et avoir discuté avec les intendants chargés des terres, du bétail, des esclaves et des céréales, j'estime comme suit tes biens à cette récolte : cinquante aroures de terres ; six cents têtes de bétail ; cent esclaves ; des greniers pleins de blé ; trois cent cinquante jarres de Bon Vin de la Rivière-de-l'Ouest. Pour ce qui est du litige qui t'oppose à ton voisin concernant le bornage du champ de lin, j'ai demandé un jugement au maire de Licht qui entendra les plaidoiries avant la fin du mois. Quant à... » Il me prit le papyrus de la main et le laissa s'enrouler.

« Très honnête, commenta-t-il. Tu n'avais donc pas menti. C'est ton frère qui a accompli ce miracle ? Sais-tu que même dans le harem du grand dieu, rares sont les femmes qui savent compter sur leurs doigts, sans parler de lire ? As-tu aussi appris à écrire ? » Je regardai la bière et les gâteaux du coin de l'œil.

« Pas très bien, répondis-je. Je n'avais rien pour m'entraîner. »

Il avait dû deviner où se portait mon attention, car il m'indiqua le plateau d'un geste. Fidèle à l'éducation sévère de ma mère, je le servis le premier et lui tendis le pot de bière et le plat de pâtisseries. Il les refusa tous les deux et me regarda vider mon récipient et mordre avidement dans les gâteaux. Je n'en avais jamais goûté d'aussi légers ni d'aussi sucrés. Je me forçai à manger doucement. Il continuait à m'observer, un pied sur le lit, un coude posé sur le genou et la joue appuyée contre sa main. Puis, brusquement, il se leva et alla prendre un second rouleau dans le coffre.

« Que prescrirais-tu pour un mal de tête qui a été violent et aigu pendant trois jours ? » demanda-t-il. J'arrêtai de manger, consciente d'être de nouveau mise à l'épreuve. Depuis l'instant où il avait allumé la lampe et vu mes yeux bleus, il ne cessait de me sonder. Je répondis sans trop de difficulté.

« Coriandre, genièvre, pavot et *sames* broyés avec de l'armoïse et mélangés avec du miel.

— Comment l'administres-tu ?

— Traditionnellement, il faut l'appliquer sur la tête du patient comme un cataplasme, dis-je avec hésitation. Mais ma mère obtient de meilleurs résultats en le faisant avaler. » Son rire âpre et sec retentit dans la cabine.

« Ta mère a beau n'être qu'une paysanne, elle n'est pas dépourvue de sagesse ! Et de quoi peut-on se servir pour assouplir le *met* ? » J'ouvris de grands yeux. Du met, dépendait la santé de tous les nerfs et les vaisseaux sanguins.

« Trente-six ingrédients entrent dans la composition du cataplasme. Dois-je les citer tous ?

— Impertinente ! Sais-tu utiliser le pavot ?

— Sous toutes les formes.

— Connais-tu les applications de l'antimoine ? Non ? Du plomb ? Du sulfate de plomb ? Du soufre ? De l'arsenic ? Non plus ? Tu aimerais apprendre ? »

Je posai ma tasse de bière.

« Ne te moque pas de moi, s'il te plaît, implorai-je en réprimant une soudaine envie de pleurer. J'aimerais beaucoup apprendre.

— J'ai vu ton visage dans l'huile il y a trois mois, Thu, dit-il avec douceur. Je faisais une prédiction pour Pharaon, je me concentrais sur lui, et quand je me suis penché sur le bol, tu étais là avec tes yeux bleus, tes lèvres bien incurvées, ta chevelure noire voluptueuse. J'ai entendu murmurer dans mon esprit « Thu, Thu », puis tu as disparu. Je n'ai pas besoin de lire ton avenir. Le destin nous a présentés l'un à l'autre pour des raisons encore inconnues. Mon nom est Houi, mais tu m'appelleras maître. Veux-tu apprendre ? »

Trois mois plus tôt ! Mon cœur battait à tout rompre. Trois mois plus tôt, j'avais regardé le soleil se coucher sur le sable rouge du désert avec Pa-ari et crié mon désespoir. Les dieux m'avaient entendue. Un frisson, léger comme une fleur au fil de l'eau, me parcourut, et je fus remplie de révérence. Un autre sentiment m'étreignit en cet instant, la vague prémonition d'un malheur, mais ce fut fugitif.

« Je vais être ta servante ? dis-je dans un souffle. Tu vas m'emmener loin d'ici ?

— Oui. Je pars à l'aube. L'équipage a déjà reçu ses ordres. Il faut que tu acceptes de m'obéir en tout, Thu. »

J'acquiesçai de la tête avec fièvre. Tout arrivait maintenant à la vitesse du khamsin. La tempête n'avait pas encore éclaté, mais son imminence m'épouvantait. Est-ce vraiment ce que tu veux ? me demandais-je avec affolement. Tu as enfin le choix. Vas-tu tendre les bras pour saisir ta chance ou courir retrouver les nouveau-nés et les plantes, le vin de palme et les ragots, la poussière du village sur tes pieds nus, les prières du soir de père dans notre petite maison, sa tête blonde à la lueur de la lampe, la compagnie de Pa-ari pendant ces heures délicieuses au bord du fleuve... Pa-ari...

Je fondis en larmes. La fatigue et l'excitation, la peur et la tension eurent finalement raison de moi. Houi attendit sans un geste que mes pleurs tarissent, puis il se leva.

« Rentre dire à ton père d'être au pied de cette passerelle une heure avant l'aube, dit-il. Accompagne-le avec tout ce que tu souhaites emporter d'Assouat. S'il refuse, tu resteras ici, car je dois partir dès le lever de Rê quoi qu'il advienne. Va, maintenant. Tu as deux heures. »

Il me congédiait. Je quittai la cabine en trébuchant et descendis la passerelle. L'air sentait bon après l'atmosphère confinée du bateau ;

il m'apportait des odeurs qui m'étaient plus précieuses que je ne l'avais supposé jusqu'alors : celles de la boue du Nil, des herbes sèches, de la poussière et du fumier, et celle sèche et pure du désert. Je ne courus pas jusqu'au village. Je marchai, en sanglotant tout le long du chemin.

Le lever du soleil ne se devinait encore qu'à un amincissement ténu de l'obscurité quand mon père et moi nous immobilisâmes au pied de la passerelle de la barque et répondîmes au qui-vive du garde. Nous n'avions pas échangé un seul mot sur le sentier qui m'emmenait loin de tout ce que j'avais connu. Ma mère était sortie du sommeil à contrecœur quand je l'avais secouée d'une main impatiente. Les cheveux dépeignés et les yeux gonflés, elle avait allumé une bougie et s'était assise sur la paille, tandis que je leur racontais avec fébrilité ceux des événements de la nuit que je voulais qu'ils connaissent. Mon père avait été pleinement réveillé dès que je l'avais touché, à la façon des soldats aguerris. Il m'écouta en silence avec une expression d'abord déroutée, puis contrariée et attentive. Lorsque j'eus fini, j'attendis, mâchoire et poings serrés à l'idée que Rê allait bientôt renaître du ventre de Nout, et que dès qu'il apparaîtrait à l'horizon, de l'autre côté du fleuve, mes espoirs s'évanouiraient. Mon père prit le pagne grossier qu'il avait jeté sur le sol la veille, et essuya avec un calme délibéré la sueur qui perlait à son front et sur sa nuque. « Tu as pleuré », observa-t-il. Ma mère laissa alors libre cours à un flot de reproches mêlés de sollicitude.

« Vilaine fille ! s'exclama-t-elle. Aller traîner sous la lune et chercher les ennuis comme une prostituée ! Et les soldats, tu y as pensé ? Tu risquais de te faire violer ou pis encore. Tu es donc possédée ! Es-tu bien sûre de ne pas avoir rêvé tout cela, ma douce ? Les jeunes filles s'imaginent parfois des choses bizarres. Comment as-tu osé parler au Voyant et nous couvrir de honte à ce point, petite insolente ? » Dans son agitation, elle laissa glisser le drap qui l'enveloppait, dévoilant sa taille plissée et des seins généreux frémissant de peur et d'indignation. Mon père le releva aussitôt et elle le tint machinalement sous son menton.

« Tais-toi », ordonna-t-il. Elle obéit en nous foudroyant tous les deux du regard. « Je viendrai, reprit-il après avoir scruté mon visage. Mais si tu nous joues un de tes tours ou si tu as rêvé tout cela pour jeter le trouble dans notre ka, je te battrai jusqu'au sang. Va m'attendre dehors. » Alors que je me dirigeai vers ma chambre, j'entendis ma mère dire : « Tu as tort de te plier à ses caprices. Elle est rebelle et fantasque. Il faut la marier le plus tôt possible et mettre un

terme à ces sottises dangereuses ! »

Pa-ari avait manifestement été réveillé par les éclats de voix. Je cherchai sa main à tâtons et la serrai. « Oh, Thu ! murmura-t-il. Qu'as-tu fait ? J'ai essayé de ne pas m'endormir. Je voulais veiller jusqu'à ton retour mais... Que s'est-il passé ? »

Je lui racontai tout, excepté que le Voyant n'était pas sous la protection particulière des dieux en raison de la faiblesse d'esprit qui rendait certaines personnes sacrées, mais à cause de son corps grotesque. Il m'enlaça, et je me blottis dans ses bras, la bouche contre son cou, respirant l'odeur musquée de sa peau qui était devenue pour moi synonyme d'amitié et de fidélité. « Alors, tu vas avoir ta chance finalement, ma drôle de sœur, dit-il, un sourire dans la voix. Écris-moi aussitôt que tu le pourras pour me donner de tes nouvelles. »

Je n'avais pas envie de le laisser. J'aurais voulu marcher jusqu'à la barque et faire route vers le Delta sans quitter l'étreinte rassurante de ses bras. Je me levai pourtant pour aller prendre le coffret de cèdre contenant mes trésors et le panier où se trouvaient ma plus belle robe et quelques pièces de lin. « Je n'aurai pas besoin des services d'un scribe, déclarai-je. Je pourrai t'écrire moi-même. Et il faudra que tu me répondes, Pa-ari, car tu me manqueras plus que les autres. Au revoir. » Étreignant mes quelques biens, je me dirigeai vers la porte.

« Que la plante de tes pieds soit ferme », dit-il, prononçant l'antique formule de bénédiction, et j'emportai dans mon cœur ses mots et le son de sa voix. Mon père était déjà dehors, respirant l'air étrangement immobile qui précède toujours l'aube. Il ne me parla pas et nous traversâmes la place du village en silence. Je ne jetai pas un seul regard en arrière. Je m'étais déjà juré de ne jamais revenir à Assouat.

Le garde paraissait fatigué et irascible ; son visage ne se détendit qu'en reconnaissant mon père. « Alors, pas de vin de palme pour rompre ton jeûne ce matin ? » dit-il en plaisantant. Nous l'entendîmes interroger le Voyant à l'intérieur de la cabine, mais sa réponse ne nous parvint pas. Puis il souleva le rideau et nous fit signe de monter.

La pièce était pleine d'ombres. L'unique lumière provenait du petit brasero dont le maître s'était servi pour allumer la lampe, éteinte à présent. Le parfum du jasmin frappa de nouveau mes narines, mais cette fois je le respirai avec plaisir car il annonçait ma vie future. Je discernai vaguement les contours désormais familiers de la table, du coffre, des coussins et du lit.

Le Voyant se leva, mais nous ne vîmes qu'une colonne grise complètement enveloppée de linges amples. Mon père s'inclina, et je pensai avec un sursaut que je n'avais pas songé à le faire lors de ma première visite.

« Je te salue, dit la voix assourdie par les étoffes. Je suis le voyant

Houi. Je ne désire pas particulièrement connaître ton nom. C'est sans importance.

— Pour toi, peut-être, maître, mais mon nom est vital à mes yeux et à ceux des dieux aussi, je l'espère. Si tu ne souhaites pas l'entendre, je le tairai. Va t'asseoir au fond, Thu. » J'obéis, très fière de mon père. Il avait parlé avec dignité, sans se montrer intimidé par cette vision menaçante. « Ma fille m'a dit que tu lui as offert un poste dans ta maison, poursuivit-il d'un ton prudent. Je l'aime et je veux qu'elle soit heureuse, je suis donc ici pour te demander en quoi consistera sa tâche.

— J'avais l'impression que c'était moi qui t'avais convoqué, remarqua sèchement Houi. Je sais cependant ce que tu redoutes en secret. Je n'ai pas de concubines et je n'achète pas non plus les services de prostituées. La virginité de ta fille ne craint rien dans ma maison. Je me propose même de la surveiller avec plus de vigilance que tu ne sembles le faire. Thu a de l'intelligence et de l'ambition. Je cultiverai la première et lui apprendrai le bon usage de la seconde. De son côté, elle m'aidera dans la préparation des médicaments et dans mes études sur la nature et les propriétés des minéraux. Elle écrira à sa famille une fois par mois. Si passé ce délai tu n'as rien reçu, tu pourras t'adresser à ton maire et m'assigner à comparaître. En échange de son travail, je te paierai un *deben* d'argent et veillerai à ce que tu hérites des prochaines aroures de terres *khato* autour d'Assouat. » J'eus un hoquet de surprise. Avec un *deben* d'argent, on pouvait nourrir neuf personnes pendant une année entière.

Mon père me jeta un regard sévère. « Voilà qui n'était pas bien élevé », dit-il. Je sentis brusquement l'odeur de sa sueur, forte, âcre, agressive. « Thu n'est pas à vendre, fit-il avec froideur. Et ton offre n'est pas une dot. De plus, comme aucun paysan d'Assouat n'est près de mourir, aucune terre ne retournera de si tôt à Pharaon. Thu n'est pas à vendre ! » Je crus entendre un rire étouffé sous le capuchon.

« Je ne l'achète pas, espèce de benêt, je te dédommage du travail qu'elle ne pourra plus accomplir en tant qu'assistante de ta femme. Et n'aie pas l'impudence de douter de mes visions. D'ici un an, cinq aroures de terres deviendront *khato*. Elles seront à toi, et j'y ajouterai un esclave pour t'aider à les cultiver. »

Père resta longtemps silencieux. « Tu es bien impatient d'emmener ma fille, maître, dit-il enfin à voix basse. Pourquoi ? Les grandes cités d'Égypte regorgent de filles nobles bien élevées qui sont aussi intelligentes et ambitieuses que Thu et qui seraient bien moins longues à former. Quels sont tes véritables motifs ? » Houi lui tint tête et répondit d'un ton poli où perçait la menace :

« Il ne t'appartient pas de questionner la volonté des dieux. Je te dirai cependant que j'ai vu ta fille il y a trois mois dans l'huile de

divination. Je ne savais rien d'elle à l'exception de son nom jusqu'à ce qu'elle surgisse devant moi cette nuit, ruisselante et parfaitement nue. » Quel besoin avais-tu de lui révéler ce détail ! pensai-je avec révolte. Tu ne cherches qu'à me taquiner et à le contrarier. Mais mon père ne fit pas de commentaire. « Je n'essaie pas de manipuler le destin, poursuivit Houi. Je me contente de lire les messages des dieux, de les faire connaître quand je le juge bon et d'attendre qu'ils se réalisent. J'ignorais ce que signifiait ce visage dans l'huile. Les dieux ont choisi cette nuit pour juxtaposer leur volonté à celle de Thu. Je dis la vérité », conclut la silhouette grise avec un haussement d'épaules résigné. Mon père se détendit ; un faible sourire éclaira son visage.

« Je refuse l'argent, déclara-t-il. Mais je prendrai la terre... si elle devient khato. Et l'esclave. »

Houi alla chercher sur la table un rouleau qu'il lui tendit. « Tu mets donc mon talent de voyant à l'épreuve, paysan. Tu le fais avec plus de subtilité que je n'en aurais attendu de ta part, et non sans esprit. Je ne te transformerai donc pas en crapaud, ajouta-t-il avec un rire rauque. Voici le document qui concrétise ma promesse. L'argent reste à ta disposition si tu en as besoin un jour. Debout, Thu ! Dis au revoir à ton père. » L'accord était conclu. Le rouleau était entre les mains de mon père. Le Voyant était désormais mon maître.

Je levai les yeux vers le visage de mon père, si familier, si rassurant. Prenant mon menton dans sa paume calleuse, il m'observa un instant. « Tu es certaine que c'est ce que tu veux, Thu ? Tu peux encore changer d'avis et rentrer à la maison avec moi. » Je me jetai dans ses bras et l'étreignis.

« Non, répondis-je. Si je revenais, je m'interrogerais toujours sur la destinée que j'ai refusée. Dis au revoir à mère pour moi. Je n'ai pas pu le faire parce qu'elle était bouleversée. Et dis à celui qui emmènera boire Doux-yeux-précieux qu'elle n'aime pas le coin boueux à côté du village ; elle préfère la plage de sable un peu plus au nord. Dis à Pari... » Mon père se dégagea et mit un doigt sur mes lèvres.

« Je comprends. Je t'aime, Thu. » Il posa un baiser sur mes cheveux, salua Houi et écarta le rideau qui se referma avec un bruissement. J'entendis le salut qu'il adressa au garde, son pas lourd sur la passerelle, puis plus rien.

Absorbée par ce qui se passait dans la cabine, je n'avais pas fait attention à l'animation régnant sur le bateau : des bruits de course sur le pont, le choc sourd des cordages, des ordres qui claquaient. Le grincement du bois sur le bois m'apprit que l'on rentrait la passerelle, puis je sentis la barque frémir. Houi et moi nous regardâmes. Je serrais toujours le panier et le coffret contre ma poitrine.

« C'est tout ce que tu emportes ? demanda-t-il d'un air incrédule.

— C'est tout ce que j'ai.

— Dieux ! s'exclama-t-il. C'est propre, au moins ? Je ne veux ni poux ni puces ici. Oh, pour l'amour de Seth, ne recommence pas à pleurer. Si tu veux voir Assouat disparaître, tu ferais bien d'aller sur le pont. Nous descendons le canal, et nous nous dirigerons ensuite vers le nord. Moi, je vais dormir. »

Je ne voulais pas voir Assouat disparaître. L'excitation ou le chagrin auraient été trop forts. Le Voyant avait ôté son manteau et dénouait ses cheveux blancs. Un terrible instant, je crus qu'il allait m'ordonner de le rejoindre dans son lit, mais il enleva une chemise et un pagne qui lui arrivait aux chevilles, puis se désemmaillota les pieds. La fatigue me donnait le vertige.

« Eh bien ? fit-il avec impatience. Tu sors ?

— Non, murmurai-je au prix d'un effort. Je veux dormir, maître.

— Parfait ! Il y a tous les coussins nécessaires par terre, et tu trouveras des draps pliés à côté du coffre. J'espère que tu auras le sommeil paisible. »

Je ne pense pas qu'il me souhaitait de bien dormir. Il craignait simplement que je ne ronfle. Je me confectionnai tant bien que mal un lit avec les coussins, m'enroulai dans un drap et m'effondrai, nerveusement épuisée. Une faible lumière commençait à filtrer à travers les fentes des rideaux. Je jetai un coup d'œil dans la direction du prophète ; ses yeux étaient posés sur moi. Je me tournai vers le mur pour ne pas voir leur iris rouge et m'endormis presque aussitôt.

Je me réveillai dans la même position après un rêve incohérent que j'oubliai sitôt sortie du sommeil. Hébétée, je cherchai à tâtons le bord de ma paillasse mais ne rencontrai sous ma main que des étoffes douces. Une chaleur étouffante régnait dans la pièce qui baignait dans une lumière diffuse. J'avais dormi trop longtemps, et mère serait furieuse que j'aie négligé mes tâches. Je vis alors le lit soigneusement fait à l'autre bout de la cabine et l'homme assis à la table, une palette de scribe près de ses doigts livides. Il portait un pagne plissé qui lui arrivait aux genoux ; un collier de scarabées verts et bleus d'un travail très soigné entourait son cou, et le contrepoids, un Œil-d'Horus noir cerclé d'or, reposait entre ses omoplates. À son doigt, un serpent, en or lui aussi, scintillait à chacun de ses mouvements. Je l'observai, les yeux mi-clos. La nuit précédente, il m'avait paru mystérieux, effrayant, sans âge et pas tout à fait humain. À présent que Rê flambait dans le ciel, il restait mystérieux mais beaucoup moins effrayant, et incontestablement humain. Les poils blancs de ses aisselles brillaient de transpiration ; il avait une petite meurtrissure bleuâtre sur le haut du bras, impressionnante sur cette peau décolorée, et il avait ôté une de ses sandales et travaillait un pied croisé sur l'autre. Je ne voyais que son profil, mais la ligne de son menton était ferme et pure.

« J'ai tourné le sablier sept fois depuis que tu t'es endormie, dit-il sans lever la tête. Nous avons mangé, les rameurs se sont reposés, nous avons dépassé la ville maudite et vu deux crocodiles sur la rive, ce qui est un bon présage. Tu as de quoi te sustenter et boire à côté de toi. »

Je me redressai et bus avec avidité. Il y avait également sur le plateau de la bière et un plat garni de pain, de pois chiches et de tranches de canard arrosées d'huile. Malgré la touffeur, je m'y attaquai avec appétit. « Qu'est-ce que cette cité maudite ? demandai-je.

— Ne parle pas la bouche pleine, répondit-il distraitemment. C'est un amas de ruines où règnent la solitude et la chaleur. Personne ne veut y vivre bien que les paysans aient le droit d'emporter les pierres pour en faire des meules ou étayer leurs canaux d'irrigation. Un pharaon condamné a construit cette ville et y a vécu en défiant les dieux, mais ils se sont vengés et, à présent, Akhetaton n'est plus habitée que par les rapaces et les chacals. Tu as les mains grasses. Il y a de l'eau dans ce bol près du mur. » Nouant gauchement le drap autour de moi, j'allai me rincer les doigts, puis pris le pot de bière.

« Que fais-tu, maître ? » demandai-je. Il s'appuya sur le dossier de sa chaise, posa précautionneusement son porte-plume sur la palette et me regarda : de minces rides autour de ses yeux sanguinolents, un sillon profond allant de l'aile du nez à la commissure des lèvres donnaient une expression cynique à un visage par ailleurs intéressant.

« C'est une question que tu ne dois jamais me poser, répondit-il avec froideur. En fait, tu ne dois pas parler sans mon autorisation, Thu. J'ai examiné tes possessions pendant ton sommeil. Mets la robe. J'ai fait jeter par-dessus bord la loque que tu portais en arrivant. Lorsque nous nous amarrerons pour la nuit, tu pourras aller te laver dans le fleuve. Jusque-là, tu devras rester sale. Va t'amuser sur le pont, mais ne bavarde pas avec mes serviteurs. J'ai ordonné que l'on installe une tente contre le mur de la cabine pour que tu puisses être à l'ombre. »

Je regardai autour de moi et ne vis nulle part mon précieux coffret, le seul lien qui me rattachait encore à ma famille et à mon enfance. « Maître ! m'écriai-je. Je peux poser une question ? » Il hocha la tête. « Mon coffret...

— Il est dans ton panier, répondit-il d'un ton méprisant. J'ai pensé qu'il y serait plus en sûreté. Maintenant, habille-toi et va-t'en. » Je pris ma robe, la meilleure et la seule que je possédais, puis j'hésitai, gênée de me montrer nue devant lui en plein jour. « Si j'avais voulu te violer, stupide gamine, j'aurais déjà pu le faire une dizaine de fois, s'exclama-t-il avec impatience. Je me demande bien d'ailleurs ce qui peut te faire penser que tu es si séduisante. Je t'ai clairement dit la nuit dernière quand tu te pavais nue comme la main que ton corps

maigrelet ne m'intéressait pas le moins du monde. Dehors ! » Furieuse, je laissai tomber le drap et enfilai ma robe.

« Je ne me pavanais pas », lançai-je avant de sortir en écartant le rideau d'un geste large.

Le bord de la barque n'était qu'à quatre pas, et je m'immobilisai, aveuglée par le soleil. Nous avançons lourdement mais à bonne allure au milieu du fleuve, entre des berges sablonneuses piquées de palmiers pelés. Au-delà, on apercevait des maisons de briques crues serrées les unes contre les autres et des champs craquelés par la chaleur. Un bœuf brun buvait, plongé jusqu'aux genoux dans l'eau boueuse. Un bâton à la main, un petit paysan nu, la peau aussi sombre que celle de sa bête, nous regarda passer en écarquillant les yeux. Dans le lointain, les collines désertiques avaient des reflets dorés dans la brume de chaleur. Le ciel était chauffé à blanc. Tandis que je me dirigeais d'un pas hésitant vers l'endroit où les rameurs pesaient sur les avirons au rythme scandé par le capitaine, le village disparut pour laisser place à des terres incultes traversées par un sentier qui sinuait le long du Nil. J'étais déçue. J'aurais pu être en train de regarder Assouat et ses environs à bord du bateau de pêche de mon père.

Le pont était brûlant sous mes pieds nus. Les rameurs m'ignorèrent, mais le capitaine me fit la faveur d'un petit signe de tête. J'allai à l'avant où la proue s'incurvait gracieusement au-dessus de ma tête. Des vaguelettes cristallines transpercées de soleil s'écartaient devant l'étrave et, au sommet du mât, le drapeau portant les couleurs bleu et blanc de l'empire claquait dans le vent du nord, dominant en été. Bien qu'il fût desséchant, sentir son souffle sur ma peau était un plaisir après l'air étouffant de la cabine. Devant moi, le fleuve décrivait une longue courbe, puis disparaissait hors de vue. Je me réfugiai donc sous la tente blanche que Houi m'avait fait installer et m'assis sur les coussins qui jonchaient le pont en poussant un soupir de satisfaction. Ce n'était pas le moment de penser à Assouat, de me laisser envahir par la nostalgie ; mieux valait me rappeler mon envie désespérée de partir et la manière dont les dieux m'avaient exaucée. Je réfléchis au vague sentiment de culpabilité qui s'insinuait en moi et compris qu'il était dû à mon oisiveté inhabituelle. Ma mère n'aurait guère approuvé que je me prélassse sur des coussins de satin comme une aristocrate pendant que les rameurs peinaient et ahanaient sous mes yeux. Je vais aller regarder le timonier sur son perchoir, me dis-je, mais j'étais dans les bras de l'indolence et je m'y abandonnai avec bonheur.

Je dus somnoler, car quand le maître m'appela, j'eus l'impression que le soleil s'était rapidement abaissé vers l'ouest. Je me levai aussitôt et remarquai des changements sur les rives paisibles du fleuve. Nous passions devant une maison telle que je n'en avais jamais

vu. Elle avait son propre débarcadère comme si l'habitant en était un dieu, et le terrain planté d'arbres qui l'entourait était d'un vert étonnant ; il fallait qu'il y ait de nombreux serviteurs pour tirer l'eau du Nil en décrue. J'aperçus des colonnes blanches comme des os et un mur de pierre. Jetant un coup d'œil en aval, je vis un autre domaine. Brusquement, je me sentis une étrangère dans mon propre pays, une paysanne fruste aux ongles noirs, qui n'avait pas la moindre idée de la façon dont les gens vivaient dans ces demeures d'une beauté féerique. Cette fois, lorsque j'entrai dans la cabine, je m'inclinai devant Houï.

Enveloppé d'un drap, il était étendu sur le lit qu'il avait trempé de sueur. L'atmosphère confinée et son odeur âcre où l'on devinait la senteur du jasmin rendaient l'air presque irrespirable. Je pensai fugitivement aux chambres minuscules où j'avais aidé aux accouchements avec ma mère. Il y régnait souvent la même odeur.

« Pourquoi ne sors-tu pas, maître ? dis-je sans réfléchir. Rê descend dans la bouche de Nout, et le vent sera bientôt plus frais.

— Tu n'as aucun savoir-vivre, Thu, marmonna-t-il. Je t'ai dit de ne pas me poser de questions. Tu n'as pas non plus à me donner de conseils sauf si je t'en demande, ce qu'aux dieux ne plaisent. Il m'est impossible de sortir tant que Rê parcourt le ciel. Être au contact de ses rayons, si peu que ce soit, me cause des souffrances aussi abominables que s'il venait poser sa bouche contre ma peau. » Voyant que j'avais honte de mes paroles inconsidérées, il sourit « Si j'étais né dans une famille de paysans comme toi, mon père m'aurait tué ou j'aurais succombé aux coups de Rê lui-même. Parfois, surtout quand je dois voyager dans des conditions de confort rudimentaire comme maintenant, je regrette que ce n'ait pas été le cas. La lune est plus à mon goût que le puissant Rê, et c'est à Thot, le dieu à qui elle appartient, que j'ai juré fidélité. Nous nous arrêterons ce soir aux abords de la ville de Khmoun, et tu auras peut-être envie d'aller voir la sépulture secrète de tous les ibis que l'on a apportés là pour qu'ils reposent sous sa protection. En attendant, assieds-toi à côté de moi et lis ces rouleaux, dit-il en désignant la table du doigt. Ce sont des rapports sans importance de mon trésorier et des lettres d'un ami de Nubie ; je connais leur contenu. Essaie de déchiffrer les mots que tu n'as jamais vus.

— Puis-je parler, maître ?

— S'il le faut.

— Permets-moi de te baigner. Il y a un bol plein d'eau et des linges. J'ai l'habitude de veiller au bien-être des femmes en travail. Je pourrais faire que tu te sentes mieux.

— C'est la première fois que l'on me compare à une poule couveuse, dit-il en éclatant de rire. Assieds-toi, Thu, et lis ! »

Je me mis donc à épeler les textes, parfois avec facilité mais plus

souvent avec une humiliante difficulté. Les leçons de Pa-ari ne m'en avaient pas appris autant que je l'avais cru dans ma vanité. Houi me corrigeait d'un ton rude mais sans méchanceté. Tandis que nous travaillions, la lumière s'adoucit peu à peu pour devenir d'un rose tendre. Puis le balancement de la barque cessa et j'entendis qu'on tirait la passerelle.

« Puis-je entrer, maître ? C'est moi, Kenna, dit quelqu'un derrière le rideau.

— Entre. »

L'homme qui apparut était vêtu d'un pagne blanc très simple galonné de jaune. Un ruban, jaune lui aussi, lui ceignait le front et retombait sur son dos nu. Il portait des sandales de paille, un bracelet d'argent, et sentait bon l'huile de safran. Je supposai que l'embarcation des serviteurs avait également accosté, et que ce personnage au nez aristocratique et au regard hautain devait être le grand intendant de Houi.

« Parle, ordonna le Voyant.

— Le soleil va bientôt descendre sous l'horizon, et les feux ont été allumés pour le repas. Viendras-tu au fleuve pour que je te lave ? Un servent du temple de Noun attend ton bon plaisir sur la rive. Le grand prêtre serait heureux de t'accueillir à sa table ce soir. »

Kenna n'était donc que le serviteur personnel du maître. Quel luxe inouï devait donc entourer le grand intendant ? Je me sentis brusquement insignifiante. Houi me congédia d'un geste de la tête. « Va te baigner dans un endroit écarté, dit-il. Ensuite, tu iras manger dans l'autre embarcation. Kenna, tu veilleras à ce qu'elle ait ce qu'il lui faut, une fois que tu te seras occupé de moi. Promène-toi dans Khmoun le temps que tu voudras, Thu. À partir de maintenant, tu voyageras avec les serviteurs. Kenna reprendra sa place habituelle à mes côtés. »

Je reposai les rouleaux sur la table, saluai Houi et passai devant le hautain Kenna qui me jeta un regard malveillant. J'étais donc reléguée dans la barque des serviteurs. À quoi t'attendais-tu donc ? me dis-je, furieuse, en descendant la passerelle. À ce que l'on te montre immédiatement respect et déférence, dame Thu ? Réveille-toi ! Tu ne les obtiendras pas sans effort. Eh bien, soit, me jurai-je en respirant avec bonheur l'air du soir. Je travaillerai et j'y arriverai.

Le spectacle qui s'offrait à mes yeux dissipa mon irritation. La barque était amarrée à l'extrémité d'une large baie bordée d'acacias et de sycomores. Un peu en retrait de la plage, des serviteurs bavardaient gaiement à côté de feux pétillants. Je supposai que les rameurs s'étaient joints à eux, car les avirons, rentrés, étaient suspendus au-dessus de la ligne de flottaison. Au-delà des bateaux, baignée par la leur sanglante du couchant, s'étendait la plus grande ville que j'eusse

jamais vue. Des débarcadères menaient à des jardins dissimulés derrière des murs de boue au-dessus desquels des arbres laissaient pendre leur feuillage. Des embarcations légères de toutes sortes se balançaient à leur poste d'amarrage. Ici et là, on apercevait une route qui s'enfonçait dans une palmeraie, réapparaissait pour longer un groupe de huttes et disparaissait de nouveau. Derrière les maisons, les huttes et les arbres, je discernai les pylônes et les hautes colonnes de plusieurs temples. Je savais que dans le saint des saints de l'un d'entre eux se trouvait le tertre sacré qui avait surgi le premier des eaux primordiales du Noun, le chaos originel, le tertre où Thot, dieu de la sagesse et de l'écriture, patron de tous les scribes, s'était engendré lui-même et était apparu sur une fleur de lotus. Je pensai alors à mon scribe favori, mon cher Pa-ari, et souhaitai avec ferveur qu'il fût là avec moi pour voir la demeure de son dieu.

Je suivis la rive en m'éloignant de la ville et des barques. Prenant un des sentiers âniers qui sillonnaient les sous-bois desséchés, j'arrivai à un marais isolé. Des roseaux se dressaient sur ses bords, pareils aux lances fragiles de soldats disparus, mais quand je les eus traversés, je sentis un sable ferme sous mes pieds. Le soleil s'était couché et l'obscurité s'épaississait, assombrissant le fleuve. Je m'avançai dans son eau paisible. Je n'avais pas de natron pour me laver, mais je fis de mon mieux, me frottant vigoureusement avec du sable et me frictionnant le cuir chevelu. Quand j'eus fini, je ne distinguais plus la berge d'en face. Un silence total m'environnait. Dans l'eau jusqu'à la taille, je fermai les yeux et priai : « Oh, Oupouaout, dieu puissant de la Guerre, mon protecteur ! Aide-moi dans ma bataille avec moi-même et avec cette Égypte inconnue que je découvre. Accorde-moi la victoire et la réalisation de mes désirs les plus chers. » Je n'avais pas encore rouvert les yeux que le hurlement d'un chacal, tout proche, me fit sursauter. Oupouaout m'avait entendue.

Quand je regagnai les embarcations, la nuit était tombée et j'avais faim. Contournant la barque du maître, où je vis briller une lampe dans la cabine, je me dirigeai vers les feux crépitants des serviteurs. On ne s'aperçut pas immédiatement de ma présence, puis Kenna quitta son tabouret et s'avança vers moi. « Il paraît que tu entres au service du maître en tant que domestique personnelle et apprentie, déclara-t-il sans préambule. Ne crois surtout pas que cela t'autorise à prendre de grands airs. Tu ne dureras pas longtemps, alors reste humble. Tu tomberas de moins haut lorsqu'on te renverra à la boue dont tu sors. Le maître a parfois de ces lubies, mais il se lasse vite de jouer les seigneurs généreux, ajouta-t-il en me toisant avec insolence. Te voilà prévenue ! Tu trouveras de la soupe de lentilles, du pain, des oignons et de la bière là-bas. Tu dormiras avec les autres sur le pont de la barque. Je vais demander que l'on t'y prépare une paillasse et une

couverture. » Il tourna les talons et fut bientôt plongé dans une discussion animée avec un homme en qui je reconnus le capitaine de l'embarcation de Houi.

Si j'avais été plus âgée, si j'avais eu une idée de la corruption régnant dans la noblesse, des rivalités acharnées entre serviteurs de haut rang et des complots ourdis par des courtisans sans scrupules, j'aurais compris, et que Kenna marquait son territoire comme un chien du désert lève la patte contre un rocher et que, désespérément amoureux de son maître, il était jaloux de quiconque risquait de le détrôner dans son affection. Mais je n'étais qu'une paysanne candide que ses paroles cruelles blessèrent. Tout en me servant de la soupe dans un récipient d'argile et en garnissant de tranches d'oignon le lourd pain d'orge, je me répétais avec détermination que Houi avait vu mon visage dans le bol de divination et que j'avais confiance en ma valeur, quelle que pût être l'opinion des autres. Je me jurai de rendre la monnaie de sa pièce à Kenna. Je corserais son vin d'assez de pavot pour lui donner l'air ivre. J'assaisonnerais sa nourriture de certains sels qui lui liquéfieraient les intestins. Tout en parlant, il suivait des yeux mes moindres mouvements.

J'allai me mêler aux serviteurs assis auprès d'un des feux. Ils s'écartèrent de bon cœur et montrèrent à mon endroit une curiosité amicale. Il y avait là des cuisiniers, les domestiques chargés de nettoyer les embarcations et la cabine du maître, les rameurs et les soldats qui n'étaient pas de service. Leurs tentes étaient dressées un peu plus loin, mais ils goûtaient le plaisir de la compagnie. Le garde qui avait fait entrer mon père et moi dans la cabine du Voyant me reconnut et m'accueillit avec bonté. Pleine de reconnaissance, je me détendis auprès de ces gens que je comprenais et, quand la nuit s'approfondit et que les feux moururent, je les suivis sur la barque et m'endormis paisiblement sur la paille que m'avait fait apporter le méprisant Kenna. Je n'allai pas visiter la sépulture des ibis. Me promener seule dans cette ville immense ne me disait rien. Je me promis qu'un jour je reviendrais en grand apparat entourée de cent serviteurs, et que je découvrirais avec Pa-ari toutes les merveilles de la demeure sacrée de Thot.

Je passai les deuxième et troisième jours en compagnie des domestiques. Houi ne me fit pas appeler, et je me demandais si je devais m'en réjouir ou m'en inquiéter. Mes compagnons ne parlaient pas de sa difformité. C'était le seul mot qui me venait à l'esprit pour qualifier son aspect fantastique. Sa mère ou lui-même avaient-ils été maudits avant sa naissance ? Ou était-ce la manifestation extérieure du don de voyance qui lui avait été accordé par les dieux ? C'était impossible à dire.

Comme Kenna restait sur la barque du maître, je passai

d'agréables moments sous l'immense tente de notre embarcation. Nous avançons vers le nord à une allure régulière ; les villages et les bourgades, les champs abandonnés et les palmiers flétris, le désert brûlant au-delà des terres cultivées et les puissantes falaises qui protégeaient l'Égypte défilaient devant nous avec une majesté rêveuse. Je regardais et somnolais, parlais et écoutais, dormais et mangeais, gagnée par un sentiment de bonheur à peine teinté de nostalgie. La plupart des villages que nous dépassions ressemblaient à Assouat de sorte que j'avais parfois l'impression qu'un charme immobilisait la barque, et que c'était mon village qui repassait devant mes yeux comme un mirage. Mais à d'autres moments, quand à la fin d'une journée torride mes camarades et moi partagions un repas simple et buvions de la bière en bavardant, assis sur le sable frais, Assouat me paraissait lointain et presque irréel. J'étais en train de trouver un équilibre.

L'après-midi du quatrième jour, nous arrivâmes dans la plaine de Gizeh, et je contemplai en silence les imposantes pyramides qui se dressaient dans le désert. J'en avais déjà entendu parler. Mon père me les avait décrites une ou deux fois, mais rien de ce qu'il m'avait dit ne m'avait préparée à leur taille, à leur noblesse grandiose. Mes compagnons, qui les avaient vues à de nombreuses reprises, les regardèrent à peine. Mais je me mis à rêver des dieux dont c'étaient les tombes et à me demander à quoi ressemblait l'Égypte en ces temps reculés. Je ne les quittai pas des yeux tout le jour, émerveillée et troublée, et elles étaient encore vaguement visibles quand nous fîmes halte dans la cité d'On.

Khmoun était un campement comparé à la splendeur de la demeure de Rê. Nous approchions du Delta, et des bateaux marchands sillonnaient le fleuve. Une grande animation régnait aussi sur les quais de la ville. Les domaines des nobles se succédaient le long du Nil aussi loin que portait le regard et, derrière, le grand temple de Rê faisait monter vers le bleu profond du ciel la fumée de l'encens et les psalmodies des prêtres.

Le maître avait ordonné que nous mouillions sur la rive ouest. La ville s'étendait sur la rive orientale, et celle de l'ouest était consacrée aux morts. Je pense que ce choix lui était dicté par sa rancœur contre Rê, prêt à le brûler à la moindre occasion. Quelle qu'en fût la raison, nous dînâmes sans notre entrain habituel, sensibles à la présence des tombes creusées derrière nous dans l'immense solitude du désert. Je n'avais pas envie de voir la ville. Je n'avais pas envie de quitter la sécurité de la barque. Comme un animal effrayé terré dans son trou, je m'accrochais à ce que je connaissais et tâchais de me préparer à une autre révolution dans mon existence. Mon insatisfaction, mes rêves d'évasion semblaient les pauvres inventions d'un enfant qui joue avec

des poupées et se voit brusquement confier un véritable nouveau-né. Je mourais d'envie de sentir la main rassurante de Pa-ari dans la mienne.

Cette nuit-là, quand les feux s'éteignirent et que les conversations sans suite de mes compagnons cessèrent, je ne parvins pas à trouver le sommeil. Étendue sur le dos, je contemplai le scintillement sinistre de l'Horus rouge au milieu de ses constellations d'étoiles. Demain, nous serions dans le Delta et dans moins de deux jours, je verrais la maison du maître. Je ne voulais pas penser à l'avenir, pas plus que m'appesantir sur le passé. Le présent suffisait. Je fermai les yeux mais sans résultat. Alors, enfilant mon fourreau, je descendis à terre.

Un garde m'interpella, puis me laissa passer en me conseillant la prudence. On m'avait dit que les lisières du Delta n'étaient pas sûres, que les tribus orientales vaincues trois fois par Pharaon s'infiltraient toujours en Égypte malgré les forteresses frontalières de Silsileh et de Djahi, en Palestine du Nord, et qu'elles faisaient paître leurs troupeaux sur des terres appartenant aux Égyptiens. Les Libous du désert de l'Ouest, qui s'étaient alliés avec les peuples orientaux pour conquérir de force le Delta, continuaient de razzier les villages jouxtant la riche région de vignobles et de vergers du Delta. Il y avait des meurtres, des vols, des blessés, et l'armée ne pouvait patrouiller partout à la fois. Les Medjaious faisaient leur possible, mais ils n'étaient formés qu'à assurer la police dans les villages et à régler les problèmes intérieurs ; les prédateurs du désert étaient trop forts pour eux. Tout cela m'avait troublée et désorientée. J'avais cru que l'Osiris Sethnakht glorifié, le père de notre Pharaon, avait assuré la sécurité intérieure de l'Égypte et que notre Horus d'Or actuel avait chassé à jamais les étrangers hors de nos frontières. La vigilance croissante des soldats à mesure que nous descendions vers le nord n'avait pas étonné mes compagnons. J'aurais aimé discuter de ces questions avec mon père, mais je commençais à soupçonner qu'il n'était pas le puits de science que j'avais imaginé et que son ignorance était aussi grande que l'avait été la mienne.

Cela dit, nous n'étions pas encore dans le Delta mais tout près du cœur de la cité d'On, loin des limites orientales ou occidentales des terres cultivées. Et puis, je n'avais pas l'intention de m'éloigner beaucoup, seulement de me fatiguer un peu physiquement pour parvenir à dormir. Je longeai le fleuve, progressant sans difficulté à la lumière blême de la lune.

Arrivée à un banc de sable dégagé, je m'apprêtai à rebrousser chemin quand je l'aperçus. Les bras levés, la tête rejetée en arrière, il était debout dans le fleuve argenté, et sa chevelure blanche cascadaît sur ses épaules comme une écume irisée. Baigné dans la pâle clarté répandue par son dieu, abandonné à son adoration ou à la transe de la

divination, il était d'une beauté si saisissante que je m'immobilisai, le souffle coupé. Puis je voulus m'éclipser sans bruit, mais une brindille dut casser sous mes pieds, car il se retourna.

« Es-tu là pour espionner, prier ou chercher l'aventure, ma petite paysanne ? demanda-t-il. Tu t'entends bien avec mes domestiques ? Mais tu voulais peut-être repartir sournoisement à Assouat comme un cheval mal dressé retourne à son écurie ? » Je ne le connaissais pas encore assez bien pour savoir comment interpréter ses propos. En dépit du clair de lune fantomatique qui nimbait son corps, je ne distinguais pas son visage.

« Je suis tombée sur toi par hasard, maître, répondis-je. Je n'avais pas l'intention de t'espionner.

— En es-tu sûre ? D'après Kenna, pourtant, tu poses beaucoup de questions à tes nouveaux amis. Se pourrait-il que j'aie eu tort de te faire confiance ? » L'accusation était si injuste que je restai sans voix. Il me vint à l'esprit qu'il me soumettait une fois de plus à une sorte d'épreuve. J'en fus irritée. « Mais Kenna a de violents préjugés quand il s'agit de toi, reprit-il d'un ton uni. Il ne t'aime pas du tout.

— Eh bien, moi non plus ! ripostai-je. Il ne devrait pas me juger sur une seule rencontre.

— C'est sans importance. Kenna n'est qu'un serviteur. Son opinion ne m'intéresse pas. N'est-ce pas, Kenna ? »

Je fis volte-face. Kenna était derrière moi, les vêtements du Voyant dans les bras. Je regardai son visage ; c'était un masque impassible.

« Oui, maître, approuva-t-il d'une voix atone.

— Bien. » Houi était sorti de l'eau et s'avavançait vers nous, entièrement nu. C'est vrai, pensai-je avec un sursaut. Kenna et moi ne sommes rien, à peine plus que des esclaves, des êtres insignifiants. J'aurais dû baisser les yeux, mais j'étais fascinée par la pâleur de son ventre musclé, ses fesses hautes et rondes, le membre qui pendait entre ses cuisses puissantes. Gênée, intriguée, excitée, irritée, j'étais incapable à quatorze ans de reconnaître les premiers frémissements de ma sexualité, et ce n'est qu'aujourd'hui, quand je repense avec tristesse à mon passé, que je vois là la naissance d'une passion trouble qui allait colorer le reste de mon existence. Je sentis une brusque tension chez Kenna, puis il me contourna et se mit à éponger l'eau qui ruisselait comme du lait sur le corps de Houi. Il avait des mouvements doux et impersonnels, mais je serrai les dents en le regardant. Houi m'observait. Il continua de le faire pendant que son serviteur le vêtait. Lorsqu'il eut fini, Houi le congédia abruptement. Kenna s'inclina et disparut aussitôt dans l'obscurité.

« Es-tu heureuse, Thu ? demanda le maître, d'un ton plein de sollicitude cette fois. Regrettes-tu d'avoir lié ton destin au mien ? » Je

secouai la tête. « Tant mieux, reprit-il. Maintenant, nous allons nous asseoir sur cette herbe morte, mon petit poulain rétif, sous ces arbres morts, et je vais te raconter une histoire. » À ma stupéfaction, il s'assit par terre et me fit signe de l'imiter. « Je vais te raconter la création du monde, commença-t-il. Ensuite, tu t'endormiras sans peine, n'est-ce pas ? Là, appuie-toi contre moi. Au début, ou plutôt avant qu'il n'y ait un début, Noun, le chaos, régnait partout. Et avec lui, il y avait Houh, l'éternité ; Kouk, l'obscurité ; Amon, l'air... » Sa voix était hypnotique, volontairement apaisante et réconfortante, mais son récit captivant me tint éveillée, du moins un certain temps. Il m'expliqua qu'Aton, fils du chaos qu'était le Noun, s'était créé par un acte de volonté et avait apporté la lumière pour dissiper Kouk, l'obscurité. Aton était donc parfois Rê-Aton, le phénix toujours renaissant. Il dit aussi qu'Aton, qui était seul, s'était accouplé avec son ombre et avait ainsi engendré les dieux. Sa voix se mêlait aux images que le sommeil faisait naître dans mon esprit. Je me rendais vaguement compte que je m'étais affaissée contre lui et qu'il m'entourait de son bras. Puis je n'entendis plus qu'un chant monotone, et je me sentis soulevée, portée, étendue sur ma paillasse avant de sombrer dans l'oubli béni du sommeil.

5

Le souvenir de ces journées passées sur le fleuve me serre toujours la gorge, car j'étais encore une enfant pleine d'espoir, confiante dans les dieux et les hommes. Juste après On, le Nil se divise en trois bras principaux et en d'autres, plus petits, qui vont se jeter dans la Grande-Verte. Nos barques s'engagèrent dans la branche du nord-est, les Eaux-de-Rê, et assise en tailleur sur le pont, j'assistai à un lent miracle. Peu à peu en effet, l'aridité et la sécheresse de l'été cédèrent la place à la douceur du printemps. L'air se chargea de l'odeur des plantes. Des bosquets de papyrus se pressaient sur les rives verdoyantes ; un vent frais faisait onduler et murmurer leurs hampes d'un vert profond et leur feuillage délicat. Partout la fertilité régnait ; partout des oiseaux s'attroupaient, tournoyaient, sifflaient et voletaient. Des grues blanches et des ibis attendaient, pétrifiés, au bord du fleuve, apparemment aussi stupéfaits que moi de la vie luxuriante qui les entourait. L'eau était omniprésente : elle étincelait par intervalles entre les arbres touffus ; s'étendait, bleue et calme, dans les canaux d'irrigation ; ondulait dans les étangs où plongeaient de petits enfants bruns. Respirant avec délice une odeur sucrée que je finis par associer aux vergers, dépouillés en cette saison, je me dis qu'il n'était nullement étonnant que des tribus étrangères convoitent ce paradis. Les troupeaux qui nous regardaient passer d'un œil indifférent étaient gras et pleins de santé. Les Eaux-de-Rê devinrent les Eaux-d'Avaris. Dans le rougeoiement d'un soir parfait, nous dépassâmes le temple de Bastet, la déesse-chatte, et nous allumâmes nos feux, bercés par le susurrement ininterrompu des insectes. La ville somnolente dont le puissant Osiris Ramsès II avait fait la plus belle cité du monde n'a plus de secrets pour moi aujourd'hui, et il m'est difficile de retrouver les émotions qui furent les miennes le lendemain après-midi, quand je découvris ses faubourgs. Je crois que j'éprouvai de la déception, car j'ignorais que l'Osiris avait bâti Pi-Ramsès à l'est de l'ancien site d'Avaris où les taudis branlants des pauvres s'entassaient autour du temple de Seth, protecteur de Ramsès, et saluaient le voyageur venant d'On par leur vacarme, leur poussière et leur crasse. Je n'avais jamais vu pareille misère. Avant que j'aie réussi à en détourner le regard, un amas de ruines avait remplacé les masures. J'appris plus tard que c'étaient les vestiges d'une cité encore

plus ancienne, dont le nom s'était perdu au cours des âges. Un train de péniches marchandes me dissimula la rive. Son équipage échangea des insultes grossières avec le nôtre avant d'obliquer vers la rive pour nous laisser le passage. Une foule d'embarcations de toutes sortes encombraient maintenant le fleuve ; chacune tâchait de profiter du moindre espace libre, et l'air retentissait de jurons. Lorsque la circulation devint plus facile, les ruines avaient disparu et nous arrivions au grand canal dont Ramsès avait entouré son palais-cité. Là, nous dûmes patienter, car l'embranchement était obstrué par les bateaux. Mais après beaucoup de cris et d'invectives, ils s'écartèrent devant nous et nous nous dirigeâmes lentement vers la droite.

Ma déception se mua bientôt en émerveillement. Sur notre gauche, c'était un fouillis d'entrepôts, d'ateliers, de greniers et de magasins bourdonnant de vie. Le canal s'était élargi pour former un large bassin divisé par des quais. On y chargeait et déchargeait des cargaisons de toutes sortes. Il y avait des enfants partout, de petits êtres nus à demi sauvages qui couraient comme des rats sur les marchandises et s'interpellaient d'une voix aiguë.

Au-delà, la ville révélait un autre aspect d'elle-même. Jardins et vergers entouraient les maisons blanches des fonctionnaires et de la petite noblesse, des marchands et des négociants étrangers. Elles respiraient la tranquillité et une modeste aisance.

Un peu plus loin, le bassin se resserrait, et cette fois il était gardé par des embarcations légères où se trouvaient des soldats en armes. Quand, devant nous, le capitaine de mon maître eut répondu à leur sommation, elles s'écartèrent juste assez pour nous laisser passer, et nous pénétrâmes dans le lac de la Résidence, le domaine privé de Pharaon, on ne voyait pas grand-chose. Le mur sud du palais était bien trop haut pour rien révéler de ce qui s'étendait de l'autre côté, et il semblait s'allonger à l'infini. Il tourna finalement à angle droit, cédant la place à des jardins impeccablement entretenus. De grandes embarcations se balançaient, amarrées à un débarcadère de marbre d'un blanc éblouissant. L'or et l'argent étincelaient sur leur coque, leur mât, leur cabine exquisément damassée, et, sur toutes, flottait le drapeau bleu et blanc de l'empire. C'étaient les propres barques de Pharaon. En voyant les couleurs arborées par le bateau de Houi, les gardes massés sur le débarcadère saluèrent. Nous les dépassâmes, et le rempart se dressa de nouveau devant nous.

Lorsqu'il prit fin, nous longeâmes d'autres domaines. Mais ceux-là étaient différents. Les demeures étaient invisibles, dissimulées derrière un mur d'enceinte par-dessus lequel des arbres laissaient pendre leurs branchages vers le Nil ; seules les feuilles raides des palmiers pointaient vers le ciel. Leur débarcadère était en marbre et donnait sur une esplanade pavée qui précédait un pylône d'entrée sans doute bien

surveillé. Les personnages qui comptaient en Égypte – vizirs, trésoriers, majordomes, surveillants, grands prêtres et nobles héréditaires – vivaient là. Ces gens connaissent Pharaon, me dis-je tandis que la barque se dirigeait vers la rive. Je vais voir des gens qui parlent avec l'Horus d'Or en personne.

Des serviteurs accoururent pour amarrer l'embarcation de Houi et installer la passerelle. Derrière eux, un homme imposant sortit de l'ombre du pylône et s'avança vers les marches du débarcadère. Il avait une démarche lourde mais non dépourvue de dignité et de grâce. Tout chez lui était rond, depuis ses gros avant-bras ornés de bracelets d'argent jusqu'à sa taille importante et ses mollets. Son crâne lisse luisait au soleil ; du henné orange teignait ses lèvres charnues, et un pendant d'oreille se balançait contre son cou épais. D'un œil froid, souligné de khôl, il observa la bousculade qui commençait sur le débarcadère. Puis il lança un ordre sec, et mes compagnons cessèrent aussitôt de se pousser pour descendre les premiers à terre.

Houi sortit de sa cabine, enveloppé dans son linceul blanc, comme toujours quand il se montrait en public. Il monta les marches du débarcadère, le gros homme le salua et ils disparurent ensemble sous le petit pylône. Kenna et certains des serviteurs de la maison les suivirent un instant plus tard, puis ce fut la ruée. Emportée par la foule, je quittai la barque, traversai l'esplanade, brûlante sous mes pieds nus, et franchis l'entrée. Mes amis s'égaillèrent alors, manifestement heureux d'être rentrés. Et je me retrouvai seule.

Derrière moi, des hommes s'activaient encore à décharger les embarcations. Je restai un instant immobile, me sentant perdue et déplacée dans mon fourreau sale et presque en loques. Deux allées s'ouvraient devant moi. Celle de droite s'enfonçait sous les arbres, et l'on entrapercevait un mur à travers le feuillage. Je supposai qu'elle conduisait aux appartements des serviteurs, car c'était par là qu'ils s'étaient éloignés. L'autre sentier, bordé de parterres de fleurs soignés, partait tout droit entre des buissons touffus et des palmiers qui masquaient la vue. Je fus tentée de suivre les gens que je connaissais, de chercher le réconfort auprès d'eux, mais je décidai rageusement que, puisque personne ne m'avait dit où aller, j'irais où bon me plairait.

Je pris donc l'allée centrale et parvins bientôt à un endroit dégagé où se trouvaient des sièges et une fontaine qui tombait en cascadant dans un grand bassin circulaire. Une haie d'épineux l'entourait. Jetant un coup d'œil timide par-dessus, je découvris d'un côté un étang à poissons ombragé par un vieux sycomore et couvert de feuilles de lotus. De l'autre, la haie enfermaient complètement une piscine qui servait sans doute à la natation, car une petite cabane tendue de rideaux se dressait à une extrémité, et quelqu'un avait abandonné une

tunique en lin et une tasse vide sur sa margelle de pierre. Contournant la fontaine, je poursuivis mon exploration. Je dépassai un kiosque, un petit sanctuaire abritant une table d'offrandes en pierre, évidée à un bout, et une statue exquise de Thot, le dieu à tête d'ibis, qui me fixa de ses minuscules yeux noirs. Je m'inclinai devant lui.

Puis les arbres s'éclaircirent, et je parvins à un portail ouvrant sur une grande cour pavée. La maison était là, dressant ses colonnes blanches magnifiquement décorées d'oiseaux exotiques et de plantes grimpantes qui s'enroulaient jusqu'au toit. Je voyais aussi, derrière d'autres arbres, le reste du mur d'enceinte, d'une hauteur dissuasive, qui entourait la propriété. La porte qui y était percée sur ma droite conduisait sans doute elle aussi au secteur des domestiques – cuisines, greniers et peut-être écuries, bien que je n'imagine pas Houi prendre plaisir à conduire un char. Une fois de plus, j'hésitai. Devais-je entrer dans le vestibule et annoncer ma présence ? J'apercevais un garde ou un portier assis sur un tabouret à l'ombre d'une colonne. Je jouai fugitivement avec l'idée de rentrer chez moi et d'en finir avec cette situation humiliante. Comment Houi avait-il pu m'oublier après nos conversations capitales... Elles l'avaient été pour moi, en tout cas.

Je revins sur mes pas, goûtant l'ombre fraîche, striée de lumière, du petit bois et le silence qui m'environnait. En arrivant à la fontaine, je franchis la haie pour aller m'asseoir près de l'eau limpide de la piscine. J'avais soif et peur, mais je pensai résolument à la façon dont Oupouaout avait exaucé ma prière, et cela me réconforta. Il me serait toujours possible d'aller sur les marchés de Pi-Ramsès pour me faire embaucher comme domestique. Ma mère m'avait appris la valeur de la propriété. J'entrerais au service d'un des riches marchands dont, du Nil, j'avais admiré les maisons. Un jour où je froterais le carrelage devant sa porte, son fils apparaîtrait, un jeune homme séduisant et solitaire. Nos regards se croiseraient, il verrait mes yeux bleus qui l'intrigueraient, puis l'obséderaient. Son père aurait beau tempêter et sa mère pleurer, un contrat de mariage finirait par être signé... Je rêvassai longtemps ainsi pour tromper mon angoisse, tandis que l'eau scintillait, capturant la lumière du soleil, et qu'un étrange chat m'observait de son regard myope et fixe, assis à l'ombre de la haie.

Puis, soudain, je vis un homme accourir, écarlate et hors d'haleine.

« Tu t'appelles bien Thu, n'est-ce pas ? Les dieux soient loués ! s'exclama-t-il quand j'acquiesçai. Où étais-tu passée ? Voilà une heure que je te cherche. J'ai pensé que tu devais être avec les autres serviteurs et j'ai fouillé les dépendances. Tu n'es pas censée venir ici sans autorisation du maître. Ces jardins sont réservés à sa famille. Suis-moi.

— Sa famille ? répétais-je. Houi a une famille ?

— Bien sûr, répondit l'homme avec irritation. Sa mère et son père se sont retirés sur leurs terres aux environs d'On. Si tu désires en savoir davantage, tu devras l'interroger toi-même à tes risques et périls. Les serviteurs n'ont pas à questionner leurs supérieurs, sauf en ce qui concerne leurs tâches. Le maître n'aime pas les commérages. Tu sors vraiment de ta campagne, hein ? »

Je me tus, malgré les mille questions qui me brûlaient les lèvres. Je m'étais imaginé le maître enfermé dans une solitude hautaine, autonome, s'étant engendré lui-même pour ainsi dire. Une famille ? Ses parents étaient-ils des monstres comme lui ? Le serviteur avait pris un sentier qui passait entre l'enceinte du domaine et les arbres, et nous traversâmes en diagonale la cour aveuglante pour atteindre l'entrée. Le gardien ne nous prêta pas la moindre attention.

Après les colonnes, on pénétrait dans une immense pièce au sol carrelé, fraîche et sombre après la fournaise du dehors. Des traits de lumière tombaient de plusieurs petites fenêtres percées sous le plafond. L'ameublement était sobre et élégant : quelques chaises en cèdre marquetées d'or et d'ivoire, des tables basses au plateau de faïences bleues et vertes. En revanche, des scènes de banquet colorées couvraient les murs. Mais je n'eus pas l'occasion de les admirer, car je suivais mon guide, dont les sandales claquaient avec énergie. Nous passâmes devant un groupe d'hommes dont Houi faisait partie. S'il me vit, il ne le montra pas ; seule sa tête encapuchonnée bougea.

Au bout du vestibule s'ouvrait une immense double porte. Tout de suite à gauche, il y avait un escalier et, à droite, un couloir desservant des pièces bien fermées surveillées par un garde. En face, à vingt pas, une haute ouverture carrée donnait sur une galerie et des jardins s'étendant jusqu'au mur d'enceinte.

Mais mon attention se fixa immédiatement sur l'homme qui se levait de derrière son bureau, au pied de l'escalier. Je reconnus en lui celui qui avait accueilli le Voyant à son arrivée. On aurait dit qu'une petite montagne s'ébranlait. S'il avait été impressionnant près du débarcadère, il était terrifiant maintenant. Il m'examina de ses yeux noirs impénétrables, puis croisa ses bras énormes sur son torse massif et poussa un soupir qui fit frémir sa boucle d'oreille. « Va ! » ordonna-t-il au serviteur qui m'accompagnait. Celui-ci s'inclina et disparut. « Tu es donc Thu, reprit l'homme d'un air résigné. Tu es aussi une petite poison. Cette maison est dirigée avec rigueur, et tu n'es plus libre de te déplacer à ton gré. Le maître m'a donné des instructions concernant ton statut et la façon de te traiter ; ne te plains donc pas des ordres que l'on te donnera. Si tu as des questions à poser, tu t'adresseras à moi ou à Disenk. Tu n'aborderas le maître sous aucun prétexte à moins qu'il ne te fasse appeler. C'est compris ? » Je hochai la tête avec vigueur. Sa voix grondante n'incitait pas à la

désobéissance. « Parfait. Suis-moi, à présent. »

Il monta l'escalier avec une agilité surprenante, et je lui emboîtai docilement le pas. Il ne m'avait pas dit son nom, sans doute parce qu'il me jugeait trop insignifiante. Au sommet des marches, nous suivîmes presque jusqu'au bout un corridor sombre qui desservait des pièces, puis ouvrant une des nombreuses portes, il me fit signe d'entrer. Je clignai les yeux éblouie par la lumière qui pénétrait à flots dans la pièce par une grande fenêtre en face de moi. Je découvris ensuite un lit en bois couvert de draps fins et de coussins, une table et une lampe en albâtre, deux chaises et un immense éventail en plumes appuyé contre le mur. Il y avait aussi deux beaux coffres aux garnitures de bronze et, au milieu de tout ce luxe, une petite femme mince vêtue d'un fourreau immaculé, les cheveux retenus par un ruban rouge. Elle me sourit et s'inclina devant mon compagnon. « Voici Thu, Disenk, dit-il d'un ton brusque. Tu peux commencer par lui faire prendre un bain. Racle un peu de cette boue d'Assouat et épile-lui les sourcils. » Il partit sans attendre de réponse.

Disenk et moi nous observâmes. Elle souriait toujours, les mains derrière le dos, semblant attendre quelque chose. Je ne savais pas encore que c'était à la personne ayant le rang le plus élevé qu'il revenait d'engager la conversation. J'attendis donc moi aussi, interdite, puis, pour dissimuler ma gêne, j'allai à la fenêtre. Elle surplombait l'entrée et, au-dessous de moi, un des hommes que j'avais vus dans le vestibule montait dans une litière. Il tira les rideaux, quatre esclaves le soulevèrent et s'éloignèrent en direction du portail. Je me décidai à parler. « Qui est le gros homme qui m'a amenée ici ? Il m'a dit que, si j'avais des questions à poser, je devais m'adresser à lui ou à toi.

— C'est Harshira, l'intendant du maître, répondit-elle aussitôt. C'est lui qui administre la maison et s'occupe de toute la comptabilité du maître. Sa parole fait loi.

— Ah ! fis-je, un peu intimidée. Où sont mes affaires, Disenk ? Mon panier et mon coffret ?

— Ici, en sécurité, répondit-elle en soulevant le couvercle d'un des coffres. Le maître n'oublie rien. Aimerais-tu aller aux bains ? » Elle se montrait polie. L'intendant lui avait déjà ordonné de m'y conduire. Comme si me laver tous les soirs dans le Nil ne suffisait pas !

« Pas vraiment, mais j'irai s'il le faut, répondis-je. J'aimerais surtout savoir où je vais dormir. Et puis, j'ai soif. »

Un petit pli barra son front lisse. « Mais cette chambre est la tienne, dit-elle avec un geste large. Tu dormiras ici.

— Je la partage avec toi ? » demandai-je en cherchant des yeux la paillasse que je supposais m'être destinée.

Elle éclata de rire.

« Non, Thu. Elle est toute à toi. Je dors à côté. Veux-tu de l'eau, de la bière ou du vin ? Il y a aussi du jus de raisin et de grenade.

— Toute à moi ? » murmurai-je. Je n'avais jamais imaginé des pièces aussi vastes ni une pareille opulence. J'avais cru que je serais logée avec les autres serviteurs. Je revis la chambre que j'avais partagée avec Pa-ari. Bien qu'elle me parût grande, elle aurait tenu quatre ou cinq fois dans celle-ci. « De la bière », répondis-je dans un souffle. Disenk ouvrit la porte et cria un ordre. Quelques instants plus tard, un petit garçon apportait un plateau qu'elle prit et posa près du lit.

« Il y a des raisins secs et des amandes si tu as faim, dit-elle en remplissant ma tasse. Ensuite, il nous faudra aller au bain. Harshira n'oublie jamais rien, lui non plus ! » La bière était claire, sans le moindre dépôt. Dès que j'eus fini de boire, Disenk me tendit le plat de fruits secs.

« Vas-tu être ma compagne ou ma gardienne ? demandai-je en enfournant une grosse poignée de ce mélange appétissant. J'aimerais connaître ma position, Disenk. » Je vis de nouveau une expression peinée plisser son front.

« Pardonne-moi, Thu, dit-elle, l'air si désolé que je crus un instant l'avoir offensée. Une dame ne parle pas la bouche pleine. Elle n'enfourne pas non plus des quantités de nourriture qui lui déforment les joues. C'est laid et inconvenant. » Je la dévisageai, sentant monter en moi l'irritation que j'éprouvais toujours à m'entendre donner des conseils ou réprimander.

« Je ne suis pas une dame, répliquai-je. Tout le monde se tue à me le rappeler depuis que j'ai quitté Assouat. Je suis une paysanne. Pourquoi devrais-je essayer d'être quoi que ce soit d'autre ? » Je me hâtai toutefois d'avaler et ne me resservis pas malgré l'envie que j'en avais.

« Tu es très belle, dit Disenk avec douceur. Pardonne-moi de te contrarier, mais j'ai pour instructions de raffiner et de polir cette beauté. J'espère que tu ne trouveras pas mes leçons trop humiliantes. Je n'ai que de bonnes intentions. » Ce compliment m'apaisa. À l'exception d'une remarque faite en passant par le maître, personne ne m'avait encore jamais dit que j'étais belle. Dans mon village, les filles n'étaient pas encouragées à la vanité. On la disait mère de la paresse et de l'égoïsme dans un univers où l'on prisait avant tout le labeur et l'obéissance. Pa-ari lui-même n'avait guère fait que me taquiner sur mes yeux bleus.

« Je croyais que j'étais ici pour aider le maître dans ses travaux, dis-je avec prudence. Pourquoi dois-je apprendre ces frivolités ? » Elle baissa les yeux ; ses cils noirs palpitèrent sur le grain fin de sa joue.

« Je ne suis que ta servante personnelle, murmura-t-elle. Harshira

n'a pas jugé bon de m'informer des desseins du maître te concernant. Maintenant, si tu t'es restaurée, nous partons aux bains.

— Ma servante personnelle ? répétais-je d'un air incrédule, prête à éclater de rire. On me donne une servante ? »

Pour toute réponse, elle sourit poliment et ouvrit la porte.

« Il est temps d'y aller », dit-elle avec fermeté.

Il y avait également un escalier à cette extrémité du couloir. Les marches étaient étroites et aboutissaient dans une petite cour intérieure paisible ombragée par un palmier dattier. Celle-ci communiquait avec la cour pavée et immédiatement à gauche de la porte s'ouvrait une petite pièce sombre au sol en pente, occupée en son centre par une dalle de pierre surélevée. Il y faisait humide et frais. Il y avait contre les murs de grandes jarres remplies d'eau qui répandaient un parfum doux et subtil, et des niches sombres pleines de pots mystérieux. « Enlève ta robe, s'il te plaît », demanda Disenk de ce ton à la fois poli et impérieux que je devais vite apprendre à connaître. Puis elle disparut. Mal à l'aise, j'ôtai mes vêtements usés et me sentis aussitôt vulnérable. J'eus envie de sortir dans la lumière de l'après-midi qui baignait le seuil de la pièce, mais je craignis d'être épiée par des yeux invisibles.

J'hésitais encore quand Disenk revint, accompagnée de deux esclaves chargées de brocs et de serviettes de lin, et d'un jeune homme vêtu d'un pagne court. En le voyant s'avancer vers moi, je reculai, effarée, me couvrant instinctivement le sexe de mes mains. Son examen fut toutefois on ne peut plus impersonnel. « Très sec, marmonna-t-il en passant la main sur mon mollet. Très calleux, ajouta-t-il d'un ton méprisant après m'avoir pétri un pied un court instant. Il ne faut pas me demander de miracles, Disenk.

— De l'huile de ricin et du sel marin pour commencer, ordonna celle-ci. Il faut lui poncer les pieds. Pour sa peau, huile d'olive et miel devraient suffire.

— Et tous ces poils ! grommela-t-il en palpant ma colonne vertébrale d'une main experte. De belles lignes, tout de même.

— Tu serais bien aimable de garder tes réflexions pour toi, lançai-je d'un ton sec bien que mourant de honte. Je trouve déjà assez pénible d'être obligée de me laver comme si j'étais sale alors que je me baigne tous les jours dans le fleuve. Je ne supporterai pas que l'on me traite comme une vache sur la place du marché ! » Il eut un sourire étonné et me regarda en face pour la première fois.

« Pardonne-moi, dit-il d'un ton cérémonieux. Je ne fais que mon travail.

— Comme Disenk, fis-je, dissimulant mon humiliation derrière la colère.

— Comme Disenk », approuva-t-il en s'inclinant. Avant de quitter

la pièce, il choisit plusieurs pots dans une des niches. Disenk fit un geste. Toujours indignée, je montai sur la dalle et les esclaves se mirent au travail. Elles me vidèrent leur broc sur la tête, me frictionnèrent vigoureusement avec des grains de natron et me rincèrent. Mes cheveux furent lavés, frottés d'huile d'olive, puis enveloppés dans une serviette. Après m'avoir séchée avec douceur, les deux femmes me conduisirent dans la cour intérieure, me saluèrent et disparurent aussi silencieusement qu'elles étaient arrivées.

Docilement, des picotements partout sur la peau, je m'étendis sur la table portable installée sous le palmier. Disenk s'agenouilla près de moi, une pince à épiler à la main. « Cela va être douloureux, prévint-elle. Mais dorénavant je t'épilerai le pubis deux fois par semaine, et tu auras moins mal. Je te raserai les jambes et les aisselles tout à l'heure. » J'acquiesçai de la tête, puis regardai le feuillage de l'arbre se découper sur un ciel rosissant. La douleur fut effectivement vive, et je résistai au désir de m'arracher à cet instrument de torture. « Pardonne-moi, Thu, mais tu ne dois plus aller nager dans le fleuve, reprit Disenk, la tête penchée sur mon ventre. D'abord parce que l'eau seule ne suffit pas à laver et adoucir ta peau, ensuite parce qu'une dame ne s'expose pas au soleil de peur que sa peau ne s'assombrisse et ne la fasse ressembler à une paysanne. Tu as la peau trop brune. Pour qu'elle devienne d'une pâleur séduisante, tu dois rester à l'intérieur ou marcher à l'ombre d'un parasol. Je hâterai le processus en te frottant de poudre d'albâtre. »

J'avais envie d'échapper à ces élancements insupportables, d'enfiler ma vieille robe élimée et de faire un pied de nez à Disenk et à son snobisme, de m'enfuir loin de toutes ces absurdités, mais les dés étaient jetés et ma métamorphose avait commencé. Chaque morsure de cette impitoyable pince m'éloignait un peu plus de mes origines et, finalement, j'acceptai la souffrance, serrai les dents et gardai le silence.

Lorsqu'elle en eut terminé avec mon pubis, Disenk s'attaqua à mes sourcils, tirant un peu sa petite langue rose à force de concentration. Puis, aidée par une esclave qui lui présentait un bol d'eau bouillante, elle me rasa avec un rasoir de cuivre affilé. Quand elle se redressa enfin, je voulus me lever mais elle secoua la tête et adressa un geste impérieux à quelqu'un que je ne voyais pas. Le jeune homme était de retour. Je poussai un soupir. « C'est mieux, observa-t-il en posant ses pots par terre. Tourne-toi, Thu. » Une huile fraîche coula sur mon dos, et il commença à me masser les épaules. Je sentis tous mes muscles se détendre. Être une dame n'est peut-être pas si pénible que ça, après tout, me dis-je en fermant les yeux.

Beaucoup plus tard, alors que j'étais épuisée et de nouveau affamée, on me lava encore les cheveux, puis Disenk me glissa une

paire de sandales en papyrus aux pieds, me drapa dans une ample pièce de lin, et nous retournâmes dans ma chambre paisible. Le soleil avait depuis longtemps quitté la fenêtre, et le ciel rougeoyant cédait rapidement le pas à la nuit. Ma table de chevet croulait sous des plats dont l'odeur me fit saliver. Disenk ôta les couvercles. Il y avait du poisson grillé et du pain chaud, du jus de raisin et des figues juteuses, des poireaux dans une sauce blanche. Sans attendre, je m'attablai sous l'œil attentif de Disenk. Le poisson fondait dans la bouche, et le goût du poireau était relevé par un ingrédient que je ne connaissais pas. Je m'efforçai cette fois de manger avec délicatesse.

Avant de déguster les figues, je voulus boire un peu d'eau dans le bol qui se trouvait sur la table, mais Disenk secoua la tête. « C'est un rince-doigts, expliqua-t-elle en me tendant le jus de fruit. Lorsque tu t'es lavée et que tu veux recommencer à manger, je t'essuie les mains avec cette petite serviette. »

Brusquement, j'en eus assez, et je dus refouler les larmes qui me montaient aux paupières.

« Je suis épuisée, Disenk. Je sais que c'est mal de gâcher la nourriture, mais je ne peux pas finir ce repas.

— Ce que tu ne manges pas est renvoyé aux cuisines ou donné aux mendiants dans les temples de la ville, ma chère Thu. Ne t'inquiète pas pour ça. Viens te coucher. » Elle écarta la table et ouvrit mon lit. « Si tu te réveilles dans la nuit et que tu aies besoin de quelque chose, je dors devant ta porte, dans le couloir », ajouta-t-elle.

Je m'étendis avec délice, et elle rabattit le drap sur moi. Il était évident que nous n'allions pas réciter de prières. Je me demandai quels étaient les protecteurs de la maison. Thot, sûrement, car j'avais vu sa statue dans le jardin, mais qui devais-je prier de bénir mon repos ? Quels autres dieux gardaient les habitants de la demeure de Houi pendant la nuit ?

Disenk baissait la natte de roseau devant la fenêtre, plongeant la pièce dans l'obscurité. « Tu as de l'eau fraîche à portée de main, dit-elle en ramassant les reliefs du repas. Je te laisse les figues au cas où tu aurais faim cette nuit. Veux-tu que l'on te fasse la lecture pour t'endormir ? »

Étonnée, je refusai. Elle sourit, s'inclina et sortit en refermant doucement la porte derrière elle.

À demi endormie, je me dis que je devrais me lever et me tourner vers le sud où, à bien des kilomètres de cette chambre et dans une autre vie, au bout du chemin poussiéreux que j'avais foulé tant de fois de mes pieds nus, se dressait le temple paisible et gracieux d'Oupouaout. J'aurais dû me prosterner, prononcer les paroles de gratitude et d'humilité que je devais au dieu qui avait accédé à ma prière. Mais je n'avais pas envie de bouger. Le massage habile du

jeune homme m'avait agréablement endolori les muscles ; j'avais l'esprit plein à déborder d'images, de visages inconnus, d'instructions, d'attentes, et j'étais repue. Mes yeux se fermèrent. Ma mère nous a appris qu'il ne faut jamais demander à quelqu'un d'autre d'accomplir une tâche que l'on peut faire soi-même, pensai-je, savourant la douceur du coussin sous ma tête. Mais il semble qu'ici, ce soit tout l'inverse et que l'on reconnaisse une dame au peu qu'elle fait par elle-même.

Ne deviens pas paresseuse ni suffisante, Thu, murmura une voix au fond de moi. Des dangers t'attendent peut-être que seule une robuste paysanne sera capable d'affronter. Oublie ta fierté et apprends les leçons de Disenk. Obéis à ceux qui te sont supérieurs. N'oublie jamais que ton père est un paysan, pas un aristocrate, et que le dieu qui t'a élevée peut te rejeter tout aussi rapidement dans la fange. Mais il ne le fera pas, me dis-je avant de m'endormir. Il y a un lien privilégié entre Oupouaout et moi, car il est dieu de la guerre et je suis une lutteuse.

Je fus tirée du sommeil par le bruit de la natte que l'on relevait et, au moment où je me redressais, un rayon de soleil tomba sur mon lit. Disenk me salua d'un sourire et posa sur mes genoux un plateau où se trouvaient du jus de raisin, du pain frais et des fruits secs. Je bus avec avidité en regardant par la fenêtre d'un œil inquiet. Rê avait déjà parcouru près de la moitié de sa course dans le ciel, et je n'avais certainement pas le droit d'être encore couchée. Disenk attendait sans mot dire, les mains croisées.

« Tu crois que je commence à travailler aujourd'hui ? » demandai-je. Elle me répondit aussitôt, et je commençai alors à comprendre que c'était à moi de prendre l'initiative de la conversation.

« Lorsque tu seras baignée et habillée, tu devras aller voir Harshira, déclara-t-elle. Je ne sais rien d'autre. Je regrette. »

Mon cœur se serra, et j'eus brusquement moins d'appétit. Je n'avais pas particulièrement envie de me retrouver face à l'intimidant intendant de Houi. J'avais eu vite fait de transformer ma chambre en cocon et Disenk en protectrice. Me reprochant intérieurement ma couardise, je trempai mes doigts dans le bol aussi élégamment que je le pus et les tendis à ma compagne, qui les sécha avec une expression satisfaite. J'apprenais vite. « Il faut encore retourner aux bains ? » dis-je en feignant l'effroi. Cette fois, elle eut un sourire franchement amusé et, l'espace d'un instant, je vis la vraie Disenk sous le masque de sa fonction.

« Oui, confirma-t-elle. Et ce sera pareil tous les matins. D'abord une friction à la poudre d'albâtre pour t'éclaircir la peau, ensuite un bain et un massage, et pour terminer une séance de maquillage dont je suis une spécialiste. » Elle me tendit un drap dans lequel je m'enveloppai. « Une fois que l'état de ton corps me satisfera, cette routine ne te paraîtra plus aussi pénible, Thu. Ne m'en veuille pas, ajouta-t-elle, à demi sérieuse, en s'agenouillant pour me chausser. Je ne fais qu'exécuter les souhaits du maître qui me sont transmis par Harshira. » Poussant un soupir, je la suivis dans le couloir.

Les mêmes esclaves s'occupèrent de moi ; le même jeune homme me frictionna et me pétrit les muscles, et je fus de nouveau rasée mais pas épilée, à mon profond soulagement. Cela dura moins longtemps que la veille, et je m'avouai avec un sentiment de culpabilité que j'y

prenais un certain plaisir.

De retour dans ma chambre, je vis que l'on avait installé une jolie petite table sous la fenêtre. Elle sentait l'odeur légère du cèdre et s'ornait d'une belle incrustation d'or représentant Hathor, la déesse de la jeunesse et de la beauté. Son visage serein me regardait, et le soleil étincelait sur ses cornes de vache gracieusement recourbées. Disenk me fit signe de m'asseoir. Elle libéra un crochet, et la moitié du plateau se souleva autour de charnières habilement dissimulées, révélant un compartiment plein de pots, de pinceaux et de cuillers. Disenk en disposa avec adresse un assortiment sur l'autre moitié de la table et posa un miroir de cuivre sur mes genoux. « Que vas-tu faire ? demandai-je.

— Étant donné ta jeunesse, il n'est pas utile de te maquiller beaucoup, mais tout le monde devrait se farder les yeux de khôl pour les protéger et les embellir ; et les lèvres ont elles aussi besoin de soins. Chaque soir, je t'enduirai le visage d'huile et de miel. Le jour, la simple propreté suffira. » Tout en parlant, elle examinait le contenu de deux pots minuscules qu'elle tint à hauteur de ma joue, le sourcil froncé, pour juger de l'effet.

« Montre », demandai-je. Les pots contenaient de la poudre de khôl, gris foncé dans un cas, verte dans l'autre.

« Tu as les yeux bleus, dit-elle. Le vert est donc exclu. » Elle versa un peu d'eau dans une coupelle, y ajouta la poudre grise qu'elle mélangea délicatement avec un bâtonnet en os imitant un roseau. Elle avait des gestes gracieux mais pleins d'adresse, et je me demandai pour la première fois d'où elle venait et qui l'avait formée. « Ferme les yeux, s'il te plaît », ordonna-t-elle. Mes paupières frémirent au contact inhabituel du pinceau qui glissa ensuite vers mes tempes. Un court instant, je sentis l'haleine de Disenk, une odeur de cumin qui n'avait rien de désagréable. « Tu peux les rouvrir, Thu. Je vais également te mettre un peu d'ocre rouge sur les lèvres. Écarte-les légèrement. À présent, regarde-toi ! »

Tremblante, je levai le miroir de cuivre et poussai une exclamation de surprise. Je contemplais une créature exotique dont les yeux surtout frappaient, des yeux bleus dont le khôl soulignait à présent l'étonnante clarté. Mes pommettes me donnaient soudain un air aristocratique, ma peau brune avait l'éclat de la santé, et j'avais les lèvres rouges et pulpeuses. « C'est de la magie », murmurai-je. Mon reflet mima mes paroles ; les yeux se rétrécirent, pleins de séduction, puis s'agrandirent. J'étais fascinée. Disenk rit doucement, manifestement contente du compliment.

« Cela n'a rien de magique, Thu. N'importe quelle maquilleuse compétente est capable de rendre beau ce qui est vraiment laid, mais s'occuper de toi n'exige aucun talent. Tu es une tâche facile. »

Quelque chose dans ces mots me glaça. Je reposai lentement le miroir. J'aurais voulu lui demander pourquoi l'on me bichonnait ainsi. Après tout, Houi ne m'avait emmenée à Pi-Ramsès que pour être sa servante. À moins qu'il n'eût d'autres intentions ? Avait-il menti quand il avait dit à mon père qu'il veillerait sur ma virginité avec plus de vigilance que lui ? Me préparait-on pour sa couche ? J'eus brusquement du mal à respirer. Disenk me coiffait d'une main assurée, mais je n'y prenais plus aucun plaisir.

« Je suis flattée de l'intérêt que le maître veut bien me manifester, dis-je avec effort. Tous ses serviteurs ne bénéficient certainement pas des mêmes attentions. » Le peigne continua à glisser sans saccades dans ma lourde chevelure.

« Tous les serviteurs de cette maison doivent être présentables et acceptables, répondit-elle. Pardonne-moi, Thu, mais quand je t'ai vue hier pour la première fois, j'aurais pu te prendre pour une esclave des cuisines. Beaucoup d'invités importants viennent ici. Les domestiques doivent refléter le goût et l'élégance de leurs maîtres. »

Son explication me rassura mais ne me convainquit pas entièrement. Tous les serviteurs ne disposaient certainement pas d'une chambre somptueuse, puisque Disenk elle-même dormait dans le couloir. N'avait-elle pas en outre déclaré être ma domestique personnelle aussi bien que mon professeur ? Je résolus d'interroger Harshira quoique j'en tremblasse d'avance. Disenk était en train de nouer autour de mon front un ruban bleu dont elle disposa les extrémités sur mes épaules. Brisant ensuite le cachet de cire d'un nouveau pot, elle y trempa un bâtonnet en os qu'elle me passa derrière les oreilles, au creux du cou et des coudes, puis dans les cheveux. La senteur légère mais prenante de l'huile de safran se répandit dans la pièce. « Voilà ! fit-elle avec une satisfaction évidente. Maintenant, la robe, les sandales, et tu seras prête. »

Elle m'enfila le fourreau avec adresse, sans toucher mon visage. L'étoffe en était blanche et fine, plus douce que tout ce que je connaissais, y compris la tunique que mon père avait rapportée si fièrement à Pa-ari. Elle moulait les rondeurs timides de mon corps comme si elle n'avait été faite que pour moi. Une fente pratiquée sur le côté permettait la marche. Je me regardai avec admiration et méfiance dans le miroir tandis que Disenk me mettait mes sandales. « Souviens-toi que tu ne dois pas faire de grandes enjambées, Thu, dit-elle en se reculant pour examiner son ouvrage d'un œil critique. Le fourreau n'autorise que des petits pas gracieux et distingués ; tu t'y habitueras vite. Une dame ne galope pas. » Elle alla à la porte et appela. Un jeune garçon arriva aussitôt et salua. « Il va te conduire à Harshira », dit-elle. Je la quittai en ayant l'impression que l'on m'arrachait aux bras de ma mère.

Je suivis le petit esclave en trébuchant. Contrariée à chaque pas par le fourreau, je courais le danger de tomber sur le nez à tout instant. Au bout du couloir, je m'arrêtai. J'en avais assez. « Attends ! » criai-je à mon guide. J'examinai les points de couture au-dessus de la fente. Ils étaient serrés. Ma mère aurait approuvé la qualité du travail. Je réussis cependant à les relâcher et à en défaire quelques-uns. Le fourreau était maintenant fendu jusqu'au genou, mais je m'en moquais. Le garçon me fixait, les yeux écarquillés, comme si j'étais en train de me déshabiller. « Qu'est-ce que tu regardes ? » lançai-je sèchement, mi-contrariée, mi-effrayée de ma témérité. Il tendit les mains vers moi, paumes vers le ciel, en signe de soumission et d'excuse, puis se détourna.

En arrivant au pied de l'escalier, je rassemblai mon courage, m'attendant à trouver l'intendant au même endroit que la veille, mais il n'y avait personne à sa table. L'esclave la dépassa, se dirigea vers le jardin de derrière et le mur d'enceinte en laissant à droite la grande salle de réception, puis tourna de nouveau à gauche pour suivre un couloir intérieur. Nous n'allâmes pas loin. Une porte close nous barrait le passage. L'enfant frappa, entra, m'annonça d'une voix forte, puis se retira et disparut. Je pénétrai dans la pièce.

Elle était baignée de lumière, et je me rendis immédiatement compte qu'elle se trouvait directement sous la mienne. Par la fenêtre, je voyais en effet la cour principale, le portail et les arbres au-delà. Un jardinier disparut dans l'ombre, des outils sur l'épaule, et un jeune homme passa d'un pas nonchalant. J'entendis le bruit de ses sandales sur les dalles.

C'est un bon emplacement pour le bureau d'un intendant, me dis-je en saluant Harshira. Il peut surveiller les allées et venues de tout le monde. Rien ne lui échappe durant le jour. Je me demande où il dort.

L'intendant était assis derrière une table massive encombrée de rouleaux de papyrus de toutes tailles. Il avait aussi à sa droite une jatte en argent remplie de grenades mûres et, à sa gauche, une cruche de vin. Des armoires et des coffres occupaient la moitié des deux murs latéraux du sol au plafond. L'autre moitié était occupée par deux portes. L'une donnait sans doute dans la grande salle, et l'autre menait sûrement aux appartements du maître. Mes observations s'arrêtèrent là, car l'homme me fit signe d'avancer. Il y avait une chaise à côté de moi, mais il ne m'invita pas à m'asseoir. Le visage impassible, il m'examina de la tête aux pieds. Ses mains chargées de bagues et étonnamment délicates pour un homme de sa corpulence étaient posées à plat sur le bureau.

« Est-ce que tu vas bien ? » demanda-t-il enfin. J'acquiesçai. « Tant mieux, reprit-il. Aujourd'hui, tu dicteras une lettre à ta famille pour le leur dire. Tu passeras ensuite le reste de l'après-midi avec un

scribe adjoint qui commencera à t'apprendre à écrire et verra ce que tu es capable de lire. Après le repas du soir, que tu prendras dans ta chambre en compagnie de Disenk, tu feras des exercices avec le professeur d'éducation physique du maître. Puis tu suivras un cours d'histoire. C'est tout. Tu as des questions ? »

Et comment ! J'en avais des dizaines, mais je me sentais toute petite sous ce regard impénétrable ; j'avais l'impression d'être une gamine surprise à voler des gâteaux au miel dans un plat réservé aux invités. Reprends-toi, Thu ! m'ordonnai-je. Dis-toi que tu es une princesse et que cet homme n'est rien, un inférieur dont tu peux régler le sort d'un mouvement de ta superbe tête. Je m'humectai les lèvres, me demandant un instant si je n'étais pas en train de me mettre de l'ocre rouge sur la langue, ce qui me donnerait l'air plus stupide encore.

« J'en ai effectivement plusieurs à te poser, finis-je par dire avec une assurance qui m'étonna. Si j'y suis autorisée, bien entendu. » J'avais eu un ton plus ironique que je ne le voulais et, haussant un de ses sourcils bien épilés, il leva un doigt pour m'indiquer que je pouvais poursuivre. Je pris une profonde inspiration. « Pourquoi dois-je suivre des leçons d'histoire ?

— Parce que tu es une petite fille ignorante.

— Je nage tous les jours dans le Nil. Pourquoi dois-je prendre de l'exercice ?

— Parce que sinon tu finirais par devenir flasque et peu attirante. » Je me rapprochai du bureau sans m'en rendre compte.

« Excuse-moi, Harshira, mais quelle importance que je sois jolie ou non ? Je suis ici pour aider le maître dans ses travaux, n'est-ce pas ? Et pourtant, on m'accoutre et on me bichonne comme... comme une concubine ! » Je m'aperçus avec fureur que je rougissais. En dépit de ma nature impulsive, j'étais profondément imprégnée de la morale stricte de mon éducation paysanne, et je voyais encore avec quelle expression désapprobatrice ma mère m'avait reproché de vouloir parler d'une villageoise à la conduite inconvenante. Pour mes voisins d'Assouat, « concubine » était synonyme de paresse et de dépravation. Un homme pouvait parfaitement accueillir une femme sans ressources dans sa maison, coucher avec elle, lui faire des enfants, mais il devait avoir de bonnes raisons, et le goût des aventures ne figurait pas sur la liste. Il fallait que son épouse légitime soit stérile ou trop mal en point pour accomplir les tâches qui lui revenaient, et la femme en question trop pauvre pour avoir d'autres recours. Quand les villageois parlaient du harem de Pharaon, c'était toujours en estimant qu'il fallait à notre souverain de nombreux héritiers potentiels pour préserver le trône d'Horus, si ridicule que fût pareille explication.

Harshira sourit. Ses joues énormes se soulevèrent ; ses yeux noirs

perdirent un instant leur imperturbabilité. « Le maître t'a-t-il fait une promesse de ce genre ? »

Promesse ? Cet homme croyait-il donc que la condition de concubine était quelque chose de désirable, d'enviable ? « Sûrement pas ! m'exclamai-je.

— Alors, pourquoi t'inquiètes-tu ? Ta vanité serait-elle déçue ? Je t'assure que ta virginité ne risque rien dans cette maison. Fais ce qu'on te demande comme une petite paysanne obéissante. Remercie ta chance, apprends tant que tu en as la possibilité, et laisse le reste à ceux qui en savent plus long que toi. Autre chose ? Non ? » Il frappa sur un petit gong de cuivre placé derrière lui. La porte de droite s'ouvrit aussitôt et un serviteur apparut. « Va dire à Ani de m'honorer de sa présence s'il en a le loisir. » L'homme s'inclina et disparut. Réduite au silence, je regardai par la fenêtre avec une feinte nonchalance, notant du coin de l'œil que Harshira avait posé les coudes sur son bureau et m'observait avec attention, le menton sur le bout de ses doigts. Brusquement, il éclata de rire, un grondement retentissant qui me fit sursauter. « Nous verrons, dit-il. Oui, nous verrons. » Il se versa du vin, le huma et but avec un plaisir évident. Puis il déroula un des rouleaux qui jonchaient la table et se mit à lire en m'ignorant totalement.

Je restai immobile, luttant contre la colère qui m'envahissait. Il me traitait si différemment de la petite armée de serviteurs qui s'occupait de moi sous la supervision de Disenk que j'étais désorientée. Comme s'il cherchait délibérément à m'empêcher de me prendre pour la dame que Disenk s'efforçait de créer. C'est peut-être le cas, me dis-je, le regard fixé sur la longue boucle d'oreille en or qui tremblait contre son cou taurin. L'un tend les sucreries, l'autre manie le fouet. Mais à quelle fin ? Dans quelle étrange école suis-je tombée ? J'en restai toutefois là de mes réflexions, car la porte s'ouvrit derrière moi.

L'homme qui s'avancait en souriant n'avait pas le moindre signe distinctif. On avait l'impression qu'il fallait le regarder à plusieurs reprises pour être certain de le reconnaître. Il était de taille moyenne ; sa carrure n'avait rien de remarquable, et ses traits étaient parfaitement réguliers. Même les rides qui encadraient sa bouche auraient pu être sculptées par un artiste médiocre prenant son modèle dans une foule d'hommes d'âge mûr. Il portait une perruque noire simple qui lui arrivait aux épaules, une tunique blanche et un pagne de la même couleur. Je l'aurais croisé dans la rue sans lui jeter un regard ou, pis encore, sans remarquer sa présence. Ses yeux étaient aussi impénétrables que ceux de Harshira, mais contrairement à eux, ils ne laissaient rien deviner de l'intelligence de leur possesseur. C'était un homme que l'on oubliait, que l'on ignorait, dont la présence ne provoquerait jamais de sentiment d'infériorité ou d'arrogance. Seul

avec lui dans une pièce, on se montrerait entièrement soi-même.

« Voici Thu », annonça Harshira quand ils se furent salués. À mon étonnement, le scribe s'inclina aussi devant moi.

« Je te salue, Thu », dit-il d'une voix grave et mélodieuse qui me rappela celle du chantre d'Assouat dont les chants de louange s'élevaient dans le sanctuaire secret d'Oupouaout et résonnaient jusque dans la cour intérieure. Je ne l'écoutais jamais sans en avoir la gorge serrée. « Je suis Ani, le premier scribe du maître. Je crois que tu as une lettre à me dicter aujourd'hui. Puis-je l'emmener tout de suite ? demanda-t-il en se tournant vers l'intendant.

— Bien entendu. Va, Thu, et tâche d'être brève et cohérente. Le temps d'Ani est plus précieux que tes paroles. » Je lui décochai un regard que je voulais meurtrier, mais il me répondit par un sourire. Après lui avoir adressé un salut contraint, je suivis le scribe.

Nous n'allâmes pas très loin. Le bureau d'Ani se trouvait dans le même couloir que celui de l'intendant, mais la vue y était plus agréable, car il donnait sur les jardins de derrière. Un étroit chemin pavé se perdait entre des buissons touffus, et les grands arbres qui poussaient contre le mur d'enceinte baignaient la pièce d'une lumière verte rafraîchissante. Elle contenait un bureau, des chaises et des étagères soigneusement étiquetées où s'entassaient des centaines de rouleaux. Il y régnait une atmosphère paisible, et je me détendis un peu.

« Assieds-toi, Thu, je t'en prie, dit Ani avec bonté en me désignant un siège. Je vais préparer ma palette. » Sans avoir l'attitude hautaine de Harshira, il se déplaçait et parlait néanmoins avec une tranquille assurance. Je le regardai installer sa palette sur le bureau, décapsuler l'encre et choisir un pinceau adapté. Il prit une feuille de papyrus dans la liasse posée près de lui, ouvrit un tiroir et se mit à la lisser vigoureusement avec un polissoir. Sa palette était en bois ordinaire, rayée et tachée ; ses pinceaux n'avaient aucun ornement, mais le polissoir était taillé dans un ivoire crémeux incrusté d'or, la poignée luisant doucement sous l'effet de l'usage. Il le reposa avec tendresse sur le bureau, prit sa palette et vint s'asseoir sur le sol près de moi. Les yeux fermés, il récita silencieusement la prière rituelle à Thot, le patron de tous les scribes et le dieu qui avait donné les hiéroglyphes à son peuple. Je pensai avec intensité à Pa-ari et éprouvai un élan d'affection pour cet homme qui trempait maintenant son pinceau dans l'encre. Il me regarda en souriant, et je n'eus soudain plus la moindre idée de ce que j'allais dire. Je me raclai la gorge, cherchant désespérément mes mots.

« N'aie pas peur, dit-il, devinant sans doute mon embarras. Je suis un instrument, rien d'autre. Vois-moi comme cela, et parle avec ton cœur à ceux que tu aimes. Pardonne-moi, Thu, mais ton frère est-il

déjà assez instruit pour lire cette lettre à tes parents ? » J'admirai son tact.

« Je suppose que le maître t'a déjà tout appris de moi et de ma famille, répondis-je tristement. Oui, Pa-ari est déjà un scribe accompli. Il va encore à l'école mais remplit déjà les fonctions de scribe pour les prêtres de notre temple. Il lira la lettre à mes parents. Mais je ne sais pas comment commencer ni par quoi ! Il y a tant à dire !

— Peut-être une formule consacrée conviendrait-elle pour le début, proposa Ani. « À mes parents affectueux, de la part de leur fille respectueuse, salut. Que les bénédictions du puissant Oupouaout soient sur vous et sur mon frère Pa-ari. « Cela suffira-t-il ?

— Oui, merci. » La tête penchée, il se mit à écrire vite et d'une écriture nette. Que devais-je raconter d'abord ? Mon voyage ? La maison ? Fallait-il que j'annonce fièrement que l'on m'avait donné une servante personnelle ? Non. Je devais être diplomate et ne pas leur parler comme si je leur étais désormais supérieure. Les doigts crispés sur les bras de mon siège, je regardai le lin fin et immaculé de ma robe, sentis la caresse du ruban bleu sur mes épaules nues, le goût légèrement amer de l'ocre rouge sur mes lèvres.

Et d'un seul coup, je pris pleinement conscience de ce que ma destinée avait d'étrange et de merveilleux. Jusque-là, j'avais vécu une sorte de rêve éveillé. Dehors, un souffle de vent agita un court instant les arbres. Je sentais le parfum de l'huile de safran sur mon corps, l'odeur douce du bois de cèdre. Quand il eut fini d'écrire, Ani se redressa, le pinceau levé, et je remarquai pour la première fois l'œil d'Horus en argent qui reposait entre les plis de sa tunique. C'était mon univers à présent, avec sa complexité, ses mystères et ses surprises. Je n'étais plus une petite paysanne courant pieds nus le long du Nil. J'habitais un cocon différent dont émergerait un être différent.

Je me mis à marcher de long en large, les mains pressées l'une contre l'autre. « J'ai tant à vous raconter, commençai-je. Mais je dois d'abord vous dire que je vous aime et que vous me manquez. Je suis bien traitée, si bien même que vous ne me reconnaîtriez pas. La maison du Voyant est merveilleuse. J'ai une chambre pour moi toute seule, un lit avec des draps fins... » Appuyée contre la croisée, les yeux clos, j'entendais vaguement le froissement du papyrus. Un flot de paroles me venait aux lèvres. Je leur parlai de Disenk, de la nourriture et du vin ; je décrivis Harshira, ce que j'avais entraperçu de Pi-Ramsès à partir du fleuve, l'animation excitante, effarante qui y régnait ; je racontai la fontaine et les bassins, les autres domestiques, la barque de Pharaon attachée au débarcadère de marbre du palais.

Puis brusquement, tout fut dit, et il ne me resta que le sentiment de ma solitude. J'imaginai le visage de Pa-ari quand il lirait le rouleau à mes parents, à la faible lueur de la chandelle. J'entendais sa

voix paisible dans la pièce minuscule. Attentif et silencieux, mon père garderait ses pensées pour lui-même, comme toujours. Ma mère pousserait des exclamations de temps à autre, penchée en avant, les yeux brillant d'admiration ou de désapprobation. Mais moi, j'étais ici, ici ! Je n'étais pas assise avec eux sur une natte de chanvre grossière en train d'écouter avec envie les aventures incroyables de quelqu'un d'autre. « Tu me manques plus que tout, Pa-ari, conclus-je. Écris-moi vite. »

Tremblant de fatigue, me sentant vide mais paisible, je regagnai mon siège. Ani ne fit naturellement aucun commentaire sur ce déluge de paroles qui avait dû lui paraître incohérent. L'encre sécha vite. Le scribe enroula le papyrus qu'il alla poser sur le bureau, puis il appela à voix basse. La porte s'ouvrit aussitôt et un serviteur entra.

« Nettoie mon pinceau et prépare de l'encre fraîche, ordonna Ani. Dis à Kaha que je l'attends. » Le serviteur s'inclina et sortit avec la palette. « Un des hérauts du maître emportera ta lettre, expliqua Ani en avançant ma question. Ta famille n'aura rien à payer, bien entendu. Dans un mois, tu m'en dicteras une autre. Ah ! voici mon assistant, le scribe Kaha, fit-il en désignant d'un geste le jeune homme qui venait d'entrer. C'est lui qui est chargé de t'instruire. Il est curieux et plutôt impoli, ce qui est regrettable parce qu'il est aussi assez intelligent. Kaha, je te présente Thu, ton élève. »

Le jeune homme sourit et me dévisagea avec une franche curiosité. « Je te salue, Thu, dit-il. Ne fais pas attention aux propos de mon maître. Il a peur que je ne le surpasse un jour en intelligence et en compétence. J'ai déjà plus d'esprit que lui. » Ani poussa un grognement.

« Tu commenceras par les rouleaux dont nous avons parlé, dit-il à son assistant. Allez dans le jardin. Cette enfant a besoin d'air.

— Merci, vénérable scribe », fis-je avec timidité tandis que Kaha prenait un paquet de rouleaux et me poussait dehors. Ani m'adressa un sourire absent et retourna à son bureau.

« Je ne pense pas avoir jamais la chance de devenir premier scribe, déclara Kaha avec insouciance tandis que nous nous dirigeions vers le flot de lumière qui entraît par la porte de derrière. Je parle trop. Je ne me fonde pas assez dans ce qui m'entoure. J'ai trop d'opinions et j'aime trop les exprimer. » Nous prîmes à gauche, et je clignai les yeux, aveuglée par l'éclat du soleil. Kaha claqua des doigts, et l'esclave assis à l'ombre près de la porte accourut aussitôt avec un parasol. Il nous emboîta le pas, tenant au-dessus de nos têtes le dôme jaune dont les glands rouge sang dansaient devant nos yeux. Nous tournâmes le coin de la maison et traversâmes la cour principale. Je me demandai si Harshira nous observait de sa fenêtre et faillis me retourner pour vérifier. « Nous allons nous installer confortablement

près de l'étang à poissons, déclara Kaha pendant que l'esclave ouvrait le portail. Il y fera frais, et nous ne serons pas dérangés. »

Je l'entendis à peine, heureuse d'être enfin dehors, de voir le ciel bleu entre les feuilles des palmiers, de sentir l'air chaud sur ma peau. J'aurais aimé ôter mes sandales une fois franchies les dalles brûlantes de la cour, mais Kaha continuait à marcher, prenant l'allée sinueuse qu'il me semblait avoir parcourue des *hentis* plus tôt. Puis, par un passage ménagé dans la haie, nous arrivâmes au bord de l'étang, sombre et immobile, dont la surface était à peine ridée par le voilement des insectes. Des feuilles de lotus et de nénuphars flottaient, élégamment incurvées. Il n'y avait naturellement pas de fleurs, car ce n'était pas la saison. « Apporte des chasse-mouches, de l'eau et des nattes, ordonna Kaha au serviteur. Va demander du papyrus et ma deuxième palette dans mes appartements. » M'adressant un de ses grands sourires, il ajouta sur le ton de la confiance : « Je préférerais de la bière, mais nous ne voulons pas nous obscurcir l'esprit, n'est-ce pas ? Alors, tu es donc la petite paysanne que Houi a ramenée d'Assouat ? » Une fois encore, il m'examina des pieds à la tête mais, pour une raison ou une autre, cela n'avait rien d'insultant. « Il paraît que tu as la langue bien pendue et que tu es têtue. Il paraît aussi que le maître a rêvé de toi ou t'a vue dans une vision, poursuivit-il avant que j'aie pu protester. Tu en as de la chance ! Mais rien de tout cela ne me concerne. On m'a confié la tâche de faire ton éducation, tâche qui n'a rien de désagréable si tu manifestes effectivement un peu d'intelligence. Tiens, lis-moi ça. »

Je pris le rouleau qu'il me tendait.

« Kaha, dis-je avec lenteur, je suis lasse de m'entendre traiter avec mépris de « petite paysanne d'Assouat ». Les paysans sont la colonne vertébrale de l'Égypte. Sans eux, le pays s'effondrerait en moins d'une semaine. La sueur de mon père irrigue cette maison, et je te prie de ne pas l'oublier. D'ailleurs, conclus-je maladroitement, mon père est un Libou, et il a été soldat avant de cultiver la terre. Je ne descends pas d'une famille de paysans.

— Tu refuses donc que l'on méprise en toi la paysanne, non parce que tu es fière d'en être une, mais parce que tu es convaincue d'avoir le sang un tout petit peu plus bleu que tes voisins d'Assouat, s'exclama-t-il en riant. La langue bien pendue et vaniteuse en plus ! Lis, princesse libou. Si tu me parais aimer et respecter le mot écrit autant que moi, je te pardonnerai tous tes défauts. » Sa clairvoyance m'irrita, mais j'appréciai assez sa franchise. Tout en parcourant le texte du regard, je me demandai quand on cesserait enfin de me mettre à l'épreuve.

C'était le récit d'un engagement militaire qui avait eu lieu des *hentis* auparavant, pendant le règne d'un pharaon appelé

Touthmôsis I^{er}. Le narrateur était un de ses généraux, Ahmès pen-Nekheb. La langue était difficile, pittoresque, légèrement archaïque, et j'eus vite du mal à déchiffrer les caractères. Les leçons de Pa-ari m'avaient demandé moins d'efforts, car il s'agissait de règles de morale et de conduite exprimées en termes simples. Ce rouleau contenait des noms de lieux et de tribus dont je n'avais jamais entendu parler, des descriptions, des exposés et des explications. Quand je trébuchais sur un mot, Kaha attendait. Lorsque je m'arrêtais, incapable de lire, il m'aidait. « Décompose le mot en ses éléments sacrés, disait-il. Prie ; devine ; pénètre dans le sanctuaire de ce travail. » Il ne plaisantait plus. Il était attentif et grave. Lorsque je fus parvenue tant bien que mal à la fin du rouleau, il me le reprit. « Maintenant, répète-moi son contenu », ordonna-t-il. J'obéis, le regard posé sur l'étang où les ailes des libellules scintillaient sous les doigts de Rê. Le serviteur était revenu. En silence, il avait déroulé les nattes, posé les cruches d'eau dans l'herbe et les chasse-mouches à portée de notre main, puis il était allé s'asseoir sous un arbre, à une distance discrète.

« Pas trop mal, commenta Kaha quand je me fus tue. Mais tu ne t'es même pas donné la peine de te rappeler le nombre de prisonniers. »

Je répondis avec humeur, car je pensais m'être bien débrouillée : « Est-ce vraiment nécessaire ? Je suis destinée à être une assistante, pas un scribe. Et puis, tout le monde peut lire ce compte rendu. Les scribes prennent sous la dictée, ils n'ont pas à apprendre les textes par cœur et à les réciter.

— Un scribe doit avoir bien des compétences, répondit Kaha après m'avoir jeté un regard perçant. Suppose que le rouleau qu'il a rédigé ait été envoyé à son destinataire, et que quelques jours plus tard son maître lui demande quels en étaient les termes exacts ?

— Les scribes adjoints ne passent-ils pas leur temps à établir des copies ? ripostai-je. Il lui suffit de lire celle qui a été établie.

— Ne te montre pas stupide, Thu, fit-il en roulant les yeux. Parfois, après un entretien avec un collègue, un fonctionnaire a besoin qu'on lui rappelle ses propos bien qu'il ait ordonné à son scribe de ne rien noter.

— Tu veux dire qu'un scribe doit parfois avoir les yeux et les oreilles d'un espion ?

— Bravo ! fit-il d'un ton sarcastique. Et maintenant, si tu as suffisamment honte de ta prétentieuse naïveté, nous allons continuer la leçon. J'ai constaté que tu étais à peu près capable de lire, mais sais-tu écrire ? » Il posa la palette sur mes genoux, ouvrit le pot d'encre et me mit un pinceau dans la main droite. J'eus envie de justifier ma maladresse avant même de commencer, de lui expliquer que j'avais étudié en secret, que je n'avais que rarement eu l'occasion

de m'exercer sur du papyrus, trop coûteux, mais je m'interdis fermement ces plaintes méprisables. Transférant le pinceau de ma main droite à la gauche, je le trempai dans l'encre et attendis. Puis, comme le silence se prolongeait, je levai la tête. Kaha m'observait.

« La main gauche, hein ? murmura-t-il. Personne ne m'avait dit que tu étais une enfant de Seth.

— Et alors ? ripostai-je. Mon père est gaucher, lui aussi ; cela nous est plus naturel. C'était un grand soldat, et il servait mon dieu, le puissant Oupouaout, et non Seth, l'insubordonné, le dieu du chaos ! Ne me juge pas ainsi, Kaha ! » J'ignorais si j'étais furieuse ou blessée. Je m'étais déjà heurtée à ce genre de préjugés, mais pas souvent, et je ne m'attendais pas à les rencontrer ici, dans cette maison raffinée où les habitants ne se réunissaient pas pour réciter les prières du soir et ne semblaient pas commencer la journée en remerciant Amon ou Rê.

Un jour, dans un accès d'exaspération, ma mère s'était exclamée : « Je me dis parfois que Seth est ton véritable père, Thu ! Tu es toujours en train de chercher les ennuis. » Et une autre fois, alors que je rentrais des champs au coucher du soleil, j'avais croisé dans le village un vieillard sénile qui marmottait tout seul. Fatiguée, affamée, pressée de rentrer chez moi, je l'avais à peine remarqué mais lui s'était tu, le doigt pointé vers moi, et il avait été si pressé de s'écarter de mon chemin qu'il était tombé. Cela m'avait d'abord laissée perplexe, car la place était déserte et je me trouvais assez loin de lui. Puis, alors que j'hésitais, l'écoutant me crier des imprécations, étalé de tout son long dans la poussière, je vis que la lumière du soleil couchant étirait mon ombre qui se tordait comme un serpent difforme à ses pieds. Je compris alors, et courus chez moi, déroutée et confuse.

Ces émotions m'étreignaient de nouveau et, voyant mon trouble, Kaha me fit une petite grimace d'excuse.

« Cela n'a rien de honteux, je t'assure, dit-il. J'ai simplement été pris au dépourvu. Sais-tu que Seth n'a pas toujours été un dieu maléfique, qu'il est le protecteur de ce nome et que la cité de Pi-Ramsès lui est dédiée ? » Je secouai la tête, pleine d'étonnement. Pour les villageois, Seth avait toujours été un dieu qu'il fallait apaiser si nécessaire, éviter si possible et craindre en toutes occasions. « Le grand Osiris Ramsès II, le dieu aux cheveux roux et à la longue vie, était dévoué à Seth et il a construit cette ville à sa gloire. Seth a les cheveux roux lui aussi... et pour autant que nous sachions, il pourrait très bien avoir les yeux bleus, conclut-il en plaisantant. Allons, courage, Thu ! Si Seth t'aime, tu seras invincible. » Il but un peu d'eau et choisit un rouleau. « Reprenons, maintenant. »

Je ne voulais pas être une enfant de Seth. Je voulais rester fidèle à Oupouaout, mon bienfaiteur. L'encre avait séché sur mon pinceau. Je le retrempai dans l'encrier, chassant les mouches qui devenaient

plus nombreuses avec la fin de l'après-midi, et je m'apprêtais à écrire, le cœur battant.

Je ne fus pas brillante. Mes caractères étaient trop grands, mal formés, et je les traçais avec une insupportable lenteur. Kaha ne se moqua pas de moi. Un changement subtil s'était produit dans son attitude. Attentif et patient, il me corrigeait avec soin, me laissant avancer à mon rythme sans montrer d'énervement. Je pense que mes efforts lui en imposaient. Au bout de quelques heures de pâtés, de crampes à la main et de frustration, il m'enleva doucement le pinceau et la palette. « C'est bien suffisant pour aujourd'hui, dit-il en me tendant à boire. La dictée était difficile, Thu, mais il fallait que j'établisse ton niveau. Je devrais te faire travailler sur des fragments de terre cuite, mais nous continuerons sur papyrus. Houi est assez riche pour t'en fournir autant que tu en auras besoin ! » Il me sourit, et je lui rendis son sourire, « En revanche, tu lis assez bien. Il paraît que tu as aussi des talents de guérisseuse ?

— Ma mère est la sage-femme et le médecin d'Assouat, répondis-je. Je peux écrire de longues listes de remèdes sans commettre une seule faute, mais je me rends compte que je ne sais rien d'autre.

— Tu ne resteras pas ignorante longtemps. » Il fit un signe à l'esclave qui attendait toujours sous son arbre. « Pour le moment, va dîner dans ta chambre. Je crois que nous allons renoncer au cours d'histoire pour aujourd'hui. Tu es fatiguée, et tu dois encore passer entre les mains de Nebnefer.

— Est-ce qu'il va me battre ? m'écriai-je, effrayée. Pourquoi ?

— Nebnefer est l'entraîneur du maître, expliqua Kaha en riant. Il est l'une des rares personnes autorisées à le voir dévêtu. Je ne pense pas qu'il te fera tendre l'arc ou lancer le javelot, mais il t'obligera à toutes sortes de contorsions extraordinaires pour te conserver ta bonne santé et ta souplesse. Pars, à présent. » Je me levai et massai la crampe qui me tordait brusquement le mollet.

« Si tu me donnais une vieille palette et du papyrus, je pourrais m'exercer pendant mes heures de loisir, proposai-je.

— C'est interdit, dit-il avec fermeté.

— Et pourquoi ?

— Ton éducation doit être surveillée en toutes circonstances, répondit-il avec un geste résigné. Sous peine d'être sévèrement puni, je dois veiller à ce que tu ne lises ni n'écrives qu'en ma présence ou celle d'Ani.

— C'est absurde ! Houi s'imagine-t-il que je vais le calomnier dans des lettres secrètes à ma famille ?

— Oh, je ne crois pas, répondit Kaha avec un sourire. Seul le plus fieffé imbécile compromettrait sa place dans cette maison de façon aussi idiote. Je pense plutôt que le maître ne veut pas que tu prennes

de mauvaises habitudes. Il est presque impossible de s'en défaire ensuite. File, maintenant. Disenk doit t'attendre. » Il avait de nouveau son ton ironique et légèrement condescendant. Je le saluai sans mot dire et m'éloignai, suivie par l'esclave qui m'abrita de nouveau de son parasol, bien que le cercle ardent de Rê touchât l'horizon.

Je marchais avec gêne un pas devant lui quand une pensée me vint subitement à l'esprit qui me fit aussitôt oublier sa présence. J'étais bien stupide et naïve, en effet ! Houi n'avait naturellement pas à craindre que j'envoie des lettres désagréables à ma famille. Comme l'avait remarqué Kaha, il aurait été idiot de ma part de compromettre mes chances ; et puis, où aurais-je trouvé un messenger pour les lui porter ? Il m'était quasiment impossible de me rendre seule en ville, et je n'avais pas un sou pour le payer. On me surveillait ; mes paroles et mes actes étaient soupesés, faisaient l'objet de rapports ; je ne devais pas être laissée seule. Houi tenait certainement à avoir à son service un personnel parfaitement éduqué. C'était compréhensible et logique. Si je devais l'aider dans quelque domaine que ce soit, il fallait que je sois au moins aussi cultivée que Kaha. L'idée était décourageante. Mais il y avait autre chose, et, tandis que je longuais la maison pour gagner la porte de derrière, je tournai et retournai la question dans mon esprit sans trouver de réponse. Que me réservait l'avenir ? Je savais maintenant sans l'ombre d'un doute que la lettre maladroite et enthousiaste que j'avais adressée à ma famille ne serait pas scellée avant d'avoir été lue par le maître. Ani, son instrument, son employé, son premier scribe, le dépositaire de ses secrets, l'homme invisible à la voix mélodieuse dont on oubliait si facilement la présence dans une réunion ou une pièce... Ani la lui avait sûrement apportée sur-le-champ. J'éprouvai un brusque accès de haine pour le scribe, mais cela ne dura qu'un instant. Ani était le confident parfait, et j'aurais fait la même chose à la place du maître. Mais pourquoi perdrait-il son temps à lire la lettre insignifiante d'une de ses servantes, d'une enfant qu'il avait comblée de tant d'attentions qu'elle aurait difficilement pu trouver à se plaindre ? Pour me connaître mieux ? Que lui importait ? Si je lui donnais satisfaction, c'était tant mieux ; dans le cas inverse, il lui suffisait de me renvoyer chez moi.

Pourquoi se donner tant de mal pour une jeune paysanne dont il était aisé de se débarrasser ?

J'étais arrivée devant ma porte. Disenk vint à ma rencontre en souriant. Une odeur agréable de nourriture flottait dans la pièce, et plusieurs petites lampes à la flamme régulière repoussaient la nuit tombante. Toujours absorbée dans mes pensées, je saluai ma servante, la laissai laver mes doigts tachés d'encre, m'ôter mon fourreau froissé, m'enfiler une tunique ample, me brosser les cheveux et me conduire à la table dressée. Je réfléchissais fiévreusement, pensant à Ani, à la

présence mystérieuse de Houi qui semblait rayonner dans toute la maison bien qu'on l'aperçût rarement. On me prépare à devenir autre chose qu'une modeste assistante, finis-je par conclure. Mais quoi ? L'idée m'excitait et me terrifiait à la fois. Je n'adressai pas la parole à Disenk de tout le repas, et elle garda le silence.

Quand j'eus terminé, il faisait nuit noire au-dehors, et je ne voyais que la masse sombre des arbres se découpant sur un ciel légèrement plus clair. « Quelle est la suite du programme, Disenk ? » demandai-je finalement en poussant un soupir. Elle commença à entasser les plats.

« Nebnefer a exprimé le désir de t'examiner et de te parler de ton entraînement physique, mais il ne te fera pas travailler ce soir. À partir de demain, tu t'exerceras tous les matins avant le bain. Il va venir te voir ici. » Comme c'est aimable de sa part ! faillis-je dire.

Un esclave vint débarrasser et, un peu plus tard, on frappa à la porte. Disenk alla ouvrir et s'inclina devant un petit homme trapu aux mouvements vifs. Je me levai, le saluai et, par défi, me déshabillai avant même qu'il ne me le demande. Il eut un sourire approbateur. Je commençais à prendre l'habitude d'être regardée de la tête aux pieds par des inconnus, et je ne bronchai pas. Son examen fut aussi impersonnel que celui du masseur.

« Bonne souche paysanne, décréta-t-il. Mais ni épaisse ni lourde. Des os fins et solides, de longues jambes, une bonne musculature. C'est normal à ton âge. Je suis Nebnefer, à propos.

— Tu es le premier dans cette maison à dire quelque chose de flatteur sur mon origine paysanne, répondis-je d'un ton ironique.

— Tu n'as pas que du sang de fellah égyptien dans les veines, observa-t-il avec un petit rire. Mais il n'y a rien à reprocher aux corps de paysans. D'où viennent les honnêtes soldats de Pharaon sinon des champs d'Égypte ? Tu ferais une bonne coureuse, Thu, ou une nageuse, mais j'ai seulement pour tâche d'entretenir tes muscles.

— Alors, je pourrai nager ? demandai-je, pleine d'espoir.

— Oui, tous les matins dans la piscine, sous ma direction. Ensuite, un peu de tir à l'arc pour que ces jolis seins restent bien hauts et quelques autres exercices. Nous nous retrouverons dans le jardin demain matin avant le déjeuner. Dors bien. » Il pivota sur les talons et sortit en claquant la porte derrière lui.

« Entretenir tes muscles »... « des jolis seins bien hauts »... Je me tournai vers Disenk.

« Je veux voir le maître. Immédiatement ! Va le lui dire, Disenk. » Elle joignit les mains, une expression torturée sur le visage. « Pardonne-moi, Thu, mais c'est impossible, fit-elle d'une voix aiguë. Ce soir, il reçoit des invités qui vont arriver d'un instant à l'autre. Patiente, et je transmettrai ta demande à Harshira demain matin.

— J'ai été patiente, et personne ne répond à mes questions. Je

veux parler à Houi ! » Elle tressaillit en m'entendant l'appeler par son nom.

« Si tu vas le voir maintenant, il sera furieux, insista-t-elle en fronçant ses petits sourcils soignés. Il ne sera pas disposé à t'écouter avec calme. Attends demain, je t'en prie. » Son inquiétude me parut exagérée, mais je me dis qu'elle avait sans doute raison.

« Oh, c'est entendu, fis-je à contrecœur. Je patienterai une nuit de plus. Mais parle à Harshira demain, Disenk ; je me sens mal à l'aise dans cette maison. » Visiblement soulagée, elle se mit à bavarder de choses et d'autres, puis, après m'avoir mise au lit et avoir éteint les lampes, elle me souhaita bonne nuit, me laissant aux pensées qui continuaient de tourbillonner dans mon esprit.

Elle n'avait pas menti. Un peu plus tard, j'entendis des voix et des éclats de rire dans la cour, puis le luth, les tambours et les crotales se mirent à jouer une musique mélodieuse quelque part à l'intérieur de la maison. Elle me parvenait faiblement, me parlant d'un aspect de la vie de Houi dont j'ignorais tout. Je me demandai s'il y aurait des danseuses. Celles du temple d'Oupouaout étaient pleines de dignité et de grâce ; vêtues de la longue robe de lin et des sandales fines du rituel et du respect, un sistre à la main, elles exécutaient les figures prescrites pour louer et invoquer le dieu. Au village, j'avais entendu dire que, dans les divertissements profanes, les danseuses se produisaient souvent nues, pailletées d'or, des anneaux scintillants aux orteils. Elles pouvaient sauter la hauteur d'un homme et se courber en arrière jusqu'à toucher leurs talons de la tête. Le vent de la nuit m'apportait la musique par bouffées et faisait claquer la natte de roseau contre ma fenêtre. J'eus envie de me glisser dans le couloir, de me guider aux pulsations sourdes des tambours et d'aller me joindre aux invités dont les cris et les applaudissements se mêlaient à présent au son aigu du luth. Mais Disenk dormait devant la porte et, avec son irrésistible politesse, elle me convaincrat de regagner mon lit. Quelqu'un passa en courant sous ma fenêtre ; un hibou hulula soudain dans le jardin. Je m'assoupis.

Il faisait toujours nuit quand le tapage des invités qui portaient me tira de mon sommeil. « Hé ! Ce n'est pas ta litière, c'est la mienne ! » cria un homme. Un rire féminin haut perché lui répondit.

« Partageons-la, alors, proposa une femme d'une voix un peu épaisse. Les coussins ont l'air moelleux, et mon mari est déjà parti avec la nôtre. Que dois-je faire, Harshira ? »

Parfaitement réveillée brusquement, j'entendis l'intendant répondre avec assurance :

« Si Son Altesse veut bien patienter un instant dans la salle de réception, je vais la faire raccompagner par une des litières du maître. »

Son Altesse ? Je courus à la fenêtre. Soulevant la natte avec précaution, je vis un groupe de personnes éclairé crûment par les torches embrasées que tenaient des esclaves. Quatre porteurs nubiens attendaient leurs ordres à côté d'une litière dorée posée par terre. Le torse scintillant de bijoux, le visage très maquillé, un homme en jupe rouge s'y appuyait avec nonchalance, un large sourire aux lèvres. Autour d'eux, d'autres invités sortaient de la maison en bavardant gaiement et montaient dans les litières venues les chercher. Harshira me tournait le dos. Il parlait à une femme vêtue d'un fourreau plissé froissé et éclaboussé de vin. Une des bretelles de sa robe s'était déchirée, dénudant un sein brun luisant de sueur. Le cône de parfum qui coiffait sa longue perruque tressée lui avait glissé sur l'oreille, et l'huile s'était répandue sur sa joue, se mélangeant de khôl au passage. « Merci, Harshira, mais je veux rentrer avec le général », disait-elle en tapotant l'épaule de l'intendant d'une main rougie de henné. L'homme au pagne rouge s'esclaffa. S'écartant de la litière, il lui baisa la main, posa un autre baiser sur ses lèvres, puis la ramena avec fermeté vers la maison en adressant un signe de tête à Harshira.

« Le général rentre seul, Altesse, dit-il en plaisantant. Attends gentiment ici. Harshira va s'occuper de toi. » Il ajouta quelque chose que je ne compris pas et revint seul vers la litière. Il y monta, et sa main, aussi ornée de bijoux que sa large poitrine, saisit le rideau. « Bonne nuit, Harshira. Fourre-la dans une des litières de Houi et fais-la accompagner par un garde. » L'intendant s'inclina, le rideau se ferma, puis un ordre claqua, les Nubiens soulevèrent la chaise et disparurent dans l'obscurité.

Je laissai retomber la natte et m'accroupis sous la fenêtre. J'étais scandalisée et émoustillée à la fois. Il arrivait à tout le monde de s'enivrer, je le savais. C'était un passe-temps agréable pour ceux qui avaient des heures de loisir à tuer. Mon père revenait souvent à la maison le pas chancelant, et ma mère avait parfois l'œil brillant à la fin de ses longs après-midi passés à boire du vin avec ses amies.

Mais ce que j'avais vu était différent. L'ébriété de cette femme m'avait choquée. Lorsque l'on se soûlait dans mon village, on n'en continuait pas moins à observer les convenances élémentaires, alors que cette princesse – je lui supposais ce rang en raison de son titre – avait fait preuve du plus grand laisser-aller, ne montrant qu'indifférence pour son apparence et affichant sans pudeur sa convoitise pour l'homme en rouge. On aurait dit que rien ne comptait au monde qu'elle et ses désirs. Quel égoïsme, quelle arrogance ! pensai-je avec une pointe de jalousie. Et je me demandai quel effet cela faisait d'être si riche, si au-dessus de la censure et des contraintes morales ordinaires que l'on pouvait parler et agir à sa guise.

Brusquement, j'enviai cette femme. Oh ! pas pour son

relâchement plutôt écœurant, mais pour sa situation. Je voulais dîner en compagnie d'invités, applaudir les danseuses, échanger des mots d'esprit avec les nobles assis à côté de moi, flirter avec l'homme en rouge, picorer d'un air délicat dans mon assiette servie par un esclave attentif à mes moindres désirs. Je voulais être ramenée en litière dans mon grand domaine, et donner moi-même des dîners sur le Nil à bord de grandes barques couvertes de fleurs. Je voulais avoir de nombreux amants, susciter la jalousie et l'admiration, ne plus jamais être celle qu'égratigne l'épine de l'envie.

Au matin, je dis à Disenk que je n'avais plus envie de voir le maître, qu'une bonne nuit de sommeil avait dissipé toutes mes inquiétudes. Il était vrai que l'on ne me faisait aucun mal. On s'occupait au contraire de moi avec une attention scrupuleuse. Trop scrupuleuse. Mais tant que je n'aurais pas de véritable sujet de plainte, je ferais taire mes inquiétudes vagues ; ce qui ne m'empêcherait pas de rester sur mes gardes, d'ouvrir grand mes yeux et mes oreilles. J'avais beau être naïve, je savais que l'on ne se donnait pas autant de peine pour une vulgaire domestique. Mais j'en profiterais ; je jouerais le jeu jusqu'à ce que le maître en change les règles.

Mes journées se déroulèrent désormais selon un emploi du temps rigide. À l'aube, Nebnefer venait me chercher ; nous traversions la maison endormie et gagnions la piscine dont la surface était toujours parfaitement lisse en cette heure silencieuse. Je faisais alors des longueurs tandis que les rayons roses de Rê devenaient des traits ardents et que Nebnefer me criait instructions et remontrances.

J'en vins à soupirer après le moment où il me laissait à la porte du bain. Disenk me réconfortait avec de l'eau parfumée, et les mains assurées du masseur détendaient mes muscles douloureux. La nourriture qui m'attendait dans ma chambre me semblait alors digne des dieux. Après mon repas, Disenk me maquillait et m'habillait en m'expliquant la mode et les bonnes manières, la façon de mettre les bijoux et de coiffer les perruques, de monter dans une litière et d'en descendre avec grâce, de s'adresser avec la déférence appropriée aux prêtres et à la noblesse. J'écoutais sans mot dire en m'efforçant de ne pas me demander en quoi ces bavardages pouvaient me concerner, sauf si j'attirais l'œil d'un jeune noble.

Une fois vêtue, j'allais étudier avec Kaha, parfois dans le jardin mais plus souvent dans son bureau minuscule, qui était en fait le vestibule des appartements dévolus au premier scribe. Le matin, je lisais les rouleaux qu'il choisissait. Il s'agissait en général de vieux récits se terminant par une morale – le genre de contes que toutes les mères racontent à leurs enfants – ou de textes en rapport avec mon cours d'histoire de l'après-midi. Mais de temps à autre, il y avait des comptes domestiques, des commandes de lin ou de vin, d'amulettes et de bijoux.

Après le repas de midi, que je prenais dans ma chambre, nous changions de place ; je m'asseyais à son bureau et m'efforçais de noter ce qu'il me dictait. Mon écriture s'améliora lentement grâce à sa patience, et je commençai à avoir mon style propre. Peu à peu, j'appris à lui faire confiance et à l'admirer. Il me taquinait beaucoup, me surnommait sa « petite princesse libou », dépréciait souvent mes efforts et me félicitait si rarement que j'en vins à priser ses compliments et à travailler dur pour les mériter. Je suppose que j'en vins à l'identifier à mon cher Pa-ari, car il était jeune, drôle et plein d'énergie. C'est peut-être la raison pour laquelle il ne m'inspira jamais aucune attirance physique. Je le considérais comme un frère aîné, mais un frère redoutable, car je devinais que son maître Ani écoutait avec attention ce qu'il avait à dire de moi, et que cela remontait donc jusqu'à Houi.

Lorsque, à force d'écrire, j'avais des crampes au poignet et m'étais en général arrangée pour tacher d'encre ma joue ou ma robe, nous partagions une bière et des gâteaux *shat*. Puis Kaha commençait la leçon d'histoire. C'était un professeur divertissant. Il me récitait tous les jours la liste des pharaons à la manière d'une poésie, m'invitant ensuite à choisir celui dont le nom m'intriguait. Il me racontait alors sa vie, son caractère, son œuvre, ses guerres et ses amours. Une fois par semaine, il faisait le point de mes connaissances oralement et par écrit. Si je m'en tirais bien, il me donnait un scarabée d'argile, d'une couleur différente chaque fois. Je les mettais dans le coffret que j'avais apporté d'Assouat, et ma collection grandit.

Le soir, après avoir mangé dans ma chambre, servie par Disenk qui veillait à ce que je me tienne comme si j'étais à un grand banquet, nous nous promenions toutes les deux dans les jardins ou nous étendions près de l'étang aux lotus jusqu'au coucher du soleil. Puis nous rentrions, et elle jouait du luth, chantait ou m'apprenait quelques pas de danse.

Pendant de nombreuses semaines, dès qu'elle soufflait les bougies et me souhaitait bonne nuit, je m'endormais, épuisée. Mais peu à peu, à mesure que les leçons me devenaient plus faciles et que je m'habituais à cette routine invariable, il m'arriva de plus en plus souvent de quitter mon lit pour aller me mettre à la fenêtre. Les arbres frissonnaient de l'autre côté de la cour obscure ; les bruits de la ville me parvenaient faiblement, à peine une rumeur indistincte et lointaine. Des embarcations glissaient parfois sur le Nil, invisibles, et j'entendais le cri du capitaine, le clapotis des rames. Une nuit, une barque passa, si brillamment illuminée que ses lampes éclairèrent les arbres d'une lueur vacillante. Il y eut des éclats de rire et de voix, des cris de terreur feinte et le battement frénétique du tambour. Tandis que ce vacarme joyeux s'éloignait et que le silence se refermait sur le

fleuve, je pensai à la princesse ivre et au général en rouge. Se trouvaient-ils à bord ? La princesse avait-elle réussi à attirer le général dans son lit, ou ne s'était-il agi que d'un désir d'un soir provoqué par le vin ? Je ne le saurais jamais. J'étais un insecte pris dans la résine, un morceau de bois flotté échoué dans un coin secret du lac de la résidence alors que le fleuve continuait de couler sans moi vers la Grande-Verte.

À plusieurs reprises, j'observai en cachette l'arrivée et le départ des invités du maître, les litières aux couleurs gaies et les esclaves noirs. Je crus un jour voir le général traverser seul la cour obscure, mais je dus me tromper. Je rêvai deux fois de lui, un personnage romanesque en rouge. Pendant la journée, j'évitais toutefois de trop penser à tous ces gens. Bien qu'il me déplût de l'admettre, ils étaient aussi inaccessibles que Pharaon en personne, et je ne voulais pas augmenter l'agitation dans laquelle me plongeait mon isolement forcé. Je ne savais plus quels rêves nourrir.

Je vis plusieurs fois le maître se rendre à la piscine très tard la nuit, pareil à une apparition au clair de lune et toujours suivi de Kenna. Je n'avais pas envie d'aller le déranger. Peut-être apprenais-je la patience. S'il avait levé les yeux vers ma fenêtre, je n'en aurais été qu'à moitié surprise, car j'avais l'impression qu'il savait parfaitement que je l'observais. Mais il ne le fit jamais, ce qui me soulageait et me décevait à la fois.

Tous les mois, je dictais une lettre à ma famille, sachant très bien que Houi en pèserait chaque mot, et réprimant le désir enfantin de le critiquer outrageusement. Au début, cette tâche me rappela avec acuité ma famille, ma maison et les gens du village si bien que j'éprouvais une bouffée de nostalgie et un tumulte d'émotions. Mais à mesure que le temps passait, mon ancien univers perdit de sa substance et mes parents devinrent peu à peu des figures figées, dépourvues de réalité. Ils m'envoyaient de temps à autre un rouleau écrit par Pa-ari, quand ils en avaient les moyens. Mon père et ma mère m'adressaient leurs salutations affectueuses mais ne dictaient manifestement rien à mon frère, car c'était son style qui imprégnait toute la lettre. Il me parlait des naissances et des fiançailles intervenues dans le village, des récoltes, de ses études, de la vie du temple à laquelle il participait désormais étroitement en sa qualité de scribe. Et il me décrivait aussi une des danseuses, fille d'un voisin, qui perdait sa gaucherie d'adolescente et acquérait des rondeurs intéressantes. J'eus la gorge serrée en lisant ce passage, car, de façon égoïste et irrationnelle, je ne voulais partager l'affection de mon frère avec personne. Il me disait aussi qu'il n'allait plus très souvent regarder le soleil se coucher sur le désert. Ce n'était plus pareil sans moi. Je lui manquais beaucoup. Me manquait-il aussi ou menais-je

une vie si pleine et si satisfaisante que je n'avais pas le temps de penser à lui ? Sous ces mots affectueux, je sentais son inquiétude ; et je me demandais si le maître la percevait aussi, car j'étais certaine qu'il lisait ces lettres avant moi. Elles n'étaient pas cachetées bien entendu : les paysans n'utilisaient pas de cire, pas de cylindres-sceaux ni de bagues gravées. En lisant les caractères noirs tracés par Pa-ari, j'avais soudain peur d'oublier progressivement ses traits, de n'avoir plus que des souvenirs figés de lui parce que nous n'aurions plus de nouvelles expériences à partager. Je savais pourtant que je ne le reverrais probablement pas avant de nombreuses années, plus jamais peut-être. Je rangeais ses rouleaux dans mon coffret et je les relisais souvent, m'efforçant de garder vivants dans ma mémoire ma mère, fine et impatiente ; mon père, taciturne et séduisant ; nos voisins frustes, curieux et enjoués.

Mes jours se déroulaient donc selon cet emploi du temps immuable. Shemou céda la place à Akhet, la saison des crues qui débutait par le nouvel an, premier jour du mois de Thot. Tout le monde fêtait cet événement, maîtres et domestiques. La maison et le jardin de Houi retentirent du vacarme des réjouissances, les adorateurs du dieu se pressèrent en nombre sur le fleuve. Le bruit de la ville parvenait jusque dans ma chambre, mais je ne fus pas autorisée à me mêler à la foule. Je n'eus même pas le droit d'aller dans le jardin. Furieuse et déçue, je restai assise à ma fenêtre en compagnie de Disenk tandis que les autres serviteurs, ceux avec qui j'avais partagé mes repas et mes nuits pendant le voyage d'Assouat, qui m'avaient acceptée parmi eux avec bonté, se réunissaient gaiement sous les arbres pour manger et boire à la gloire de Thot. Je supposais qu'ils m'avaient oubliée depuis longtemps. Les serviteurs importants de la maison, Harshira, Ani, Kaha et les autres, banquetaient dans la salle de réception de Houi, à l'écart des esclaves et des domestiques des cuisines. Quant à Houi lui-même, je ne le vis pas. En sa qualité de devin, il passait probablement la journée dans le temple de Thot où les prêtres du dieu devaient le consulter sur l'année nouvelle ; et il s'était sans doute préparé à cette occasion par le jeûne et l'isolement.

Le mois de Thot s'écoula, puis ceux de *Paophi* et d'*Athyrr*. La crue monta haut cette année-là. Isis avait pleuré d'abondance, et les récoltes seraient riches. La saison d'Akhet se termina par le mois de *Khoiak* ; commença alors *Peret*, la période de la décrue et des semis. Pour la première fois de ma vie, j'étais éloignée des rites lents et séculaires qui liaient les paysans à la terre. À Assouat, mon père et ses voisins parcouraient leurs champs tous les jours pour juger de la qualité du limon déposé par le fleuve ; ils s'enfonçaient dans la boue fertile et discutaient de ce qu'il convenait de planter dans chaque parcelle. Ici, dans la demeure de Houi, je menais une vie tout aussi

répétitive, mais je ne m'apercevais du passage des mois qu'à la diminution de la chaleur et à une humidité plus grande qui attirait des nuages de moustiques dans le jardin.

Six mois après mon arrivée dans le Delta, mes leçons avec Kaha prirent un nouveau tour. Je commençais à lire avec aisance, et mon écriture s'améliorait de jour en jour, mais ce fut en histoire que les changements se manifestèrent. Un après-midi où nous étions assis près de la piscine, assourdis par le coassement des grenouilles, au lieu de me réciter la liste des rois comme à son habitude, Kaha me tendit un rouleau qu'il me demanda de lire. C'était assez simple. « Cent sept mille esclaves, commençai-je. Sept cent cinquante mille aroures ; cinq cent mille têtes de petit et de gros bétail ; cinq cent treize bosquets et jardins de temple ; quatre-vingt-huit navires ; cinquante-trois ateliers et chantiers... » Je m'interrompis et jetai un regard interrogateur à Kaha.

« Continue, dit-il d'un ton brusque.

— Cent soixante-neuf villes en Égypte, au pays de Koush et en Syrie. Pour Amon, soixante-dix mille talents d'or et deux millions de talents d'argent par an. Cent quatre-vingt-cinq mille sacs de grain par an. » La liste était courte. Je relus les chiffres en silence.

« Qu'as-tu récité, à ton avis ? demanda Kaha.

— Un genre d'inventaire, répondis-je en haussant les épaules. Étant donné qu'il est fait mention d'Amon, je suppose qu'il s'agit de... des tributs qu'on lui verse. » L'énormité des chiffres me stupéfiait. Kaha chassa d'un geste impatient les mouches qui tournaient autour de la cruche d'eau.

« Tu as raison. C'est la liste des biens appartenant aux dieux d'Égypte. Écoute avec attention, Thu. Je vais t'énumérer des chiffres. Quand j'aurai fini, il faudra que tu notes par écrit ceux dont tu te souviens. » Je pris une profonde inspiration et me préparai à me concentrer. Ces exercices de mémoire étaient souvent difficiles, et je m'agaçais alors de la facilité avec laquelle Kaha semblait retenir sans effort des séries de chiffres apparemment illimitées. « En Égypte, une personne sur cinquante appartient aux temples, commença-t-il d'une voix distincte. Ils ont cent sept mille serviteurs dont quatre-vingt-six mille cinq cents pour le seul Amon de Thèbes, soit sept fois autant que Rê. Répète ! » J'obéis, m'interdisant de penser pour ne m'appliquer qu'à me rappeler ce qu'il disait. « Bien, approuva-t-il. Sur les sept cent cinquante millions d'aroures de terres appartenant aux temples, Amon en détient cinq cent quatre-vingt-trois mille. C'est cinq fois plus que les cent huit mille aroures de Rê dans la ville d'On, et neuf fois plus que Ptah à Abydos. Amon possède quatre cent vingt mille des cinq cent mille têtes de bétail, partagées en cinq troupeaux. » Je fermai les yeux, me répétant fiévreusement ces chiffres. « Amon possède quatre-

vingt-trois des quatre-vingt-huit navires ; quarante-six des cinquante-trois ateliers et chantiers. Sur les cent soixante-neuf villes détenues par les dieux en Syrie, au pays de Koush et en Égypte, cinquante-six sont à lui. Il est le seul dieu à posséder des villes étrangères. Tu es perdue ? » J'ouvris les yeux et lui souris, mais j'avais au creux de l'estomac un pincement d'angoisse qui n'avait rien à voir avec l'exercice.

« Tu as oublié les bosquets et les jardins, remarquai-je d'un ton triomphant. Combien appartiennent à Amon ? »

Il ne me rendit pas mon sourire. « Quatre cent trente-trois, petite insolente. Maintenant, répète l'ensemble. »

À ma stupéfaction et à l'étonnement de Kaha, je crois, je ne commis pas une seule erreur. On aurait dit que les informations qu'il m'avait données étaient allées se loger dans des niches de mon cerveau toutes prêtes à les recevoir. « Sainte Isis ! murmurais-je. Quelle richesse ! Soixante-dix mille talents d'or ! Et tout cet argent, Kaha ! Dix millions six cent mille deben ! Je...

— Un deben d'argent suffit à nourrir neuf personnes pendant un an, coupa-t-il. Au dernier recensement fiscal de Pharaon, l'Égypte comptait cinq millions trois cent mille habitants. Le tribut annuel d'argent reçu par Amon nourrirait l'ensemble de la population pendant dix-neuf ans. Il possède dix-sept fois plus d'argent, vingt et une fois plus de cuivre, sept fois plus de bétail, neuf fois plus de vin et dix fois plus de navires que n'importe quel autre dieu. » Il s'exprimait d'un ton neutre sans me quitter des yeux. Mon estomac noué devenait douloureux.

« Amon est un dieu puissant, dis-je. Tu m'as enseigné qu'il y a des hentis de cela, quand l'Égypte était occupée par des envahisseurs barbares, Amon avait fortifié le bras du grand Osiris, le prince Sekenenrê de Thèbes. Grâce à l'aide du dieu, il chassa les Hyksos et rendit le pays à son peuple. En gage d'amour et de reconnaissance, le prince fit d'Amon le plus grand dieu d'Égypte. Il mérite nos offrandes. » Je pensais à Oupouaout, le dieu bien-aimé d'Assouat, et aux dons que lui apportaient les villageois les jours de fête en fonction de leurs moyens : des fleurs, du pain frais, des pigeons, du lin tissé avec dévotion et parfois un bœuf entier ; les hommes consacraient en outre un peu de leur temps à labourer, ensemer et moissonner le petit lopin de terre appartenant au dieu.

« Bien sûr », convint Kaha d'un ton où perçait le sarcasme. Mais Pharaon n'est-il pas l'Horus d'Or, l'incarnation du dieu sur terre ? En raison de sa divinité, ne mérite-t-il pas également nos offrandes et celles des prêtres, qui sont aussi ses serviteurs ? »

J'ignorais où il voulait en venir, mais la conversation me mettait mal à l'aise. J'aurais souhaité qu'il en restât là, devinant sans doute que j'allais perdre encore un peu de mon innocence.

« Je suppose, répondis-je prudemment. Pharaon est sans aucun doute un dieu, lui aussi.

— Alors, pourquoi les temples sont-ils exemptés de l'impôt ? Pourquoi l'état du trésor royal a-t-il de quoi scandaliser tout Égyptien qui aime et respecte son roi ? J'ai un autre cours d'histoire à te donner, Thu. Écoute bien, et souviens-toi des chiffres que tu as appris aujourd'hui, car ils déshonorent ce pays béni. » Il parlait sans colère mais avec une intensité vibrante. « Pharaon reçoit un dixième des animaux et de toutes les récoltes de grain grâce aux terres de l'État, aux droits et monopoles, et aux réquisitions. Mais il ne peut toucher à l'immense richesse des dieux. Sur ce dixième, il doit rémunérer les fonctionnaires, faire marcher l'administration de l'Égypte, payer l'armée, entretenir ses maisons et ses harems, et apaiser en permanence les serviteurs des dieux dont l'avidité est insatiable et le pouvoir quasi absolu. » Il avait posé son chasse-mouches et croisé les mains sur ses genoux. Il était parfaitement détendu.

« Je ne comprends pas, dis-je. Pharaon est Amon sur terre ; il est l'Horus de l'Horizon, glorieux dans sa majesté, l'arbitre et le défenseur de Maât en Égypte. S'il y a un déséquilibre, il doit y remédier. Ce n'est pas pour autant que lui, un dieu, nuirait aux autres dieux.

— Il ne peut y remédier, objecta Kaha avec calme. Après le Dieu bon Sekenenrê vinrent des rois forts qui régnèrent avec la sagesse, la miséricorde et le pouvoir divins. Ils adorèrent Amon. Année après année, ils lui témoignèrent leur reconnaissance en déversant des richesses dans ses coffres. Mais ils se réservèrent le droit de nommer ses prêtres, car ils savaient que, si le dieu était parfait, ses serviteurs ne l'étaient pas. Grâce à cela, l'harmonie régna en Égypte, l'harmonie de Maât ; le temple et le palais œuvraient ensemble pour le bien de l'Égypte, Pharaon occupait le sommet de la pyramide et n'était comptable qu'envers le dieu lui-même. Mais, à présent, il doit rendre des comptes à ses prêtres, qui sont arrogants et corrompus. Ils se moquent d'Amon et de Pharaon. Ils engraisent. Pharaon ne nomme plus les grands prêtres, car la charge passe de père en fils comme si servir dans le temple était une carrière et non une responsabilité. Les prêtres des dieux inférieurs donnent leurs filles en mariage aux prêtres d'Amon, ce qui a créé une sorte de réseau. Le grand prêtre d'Amon règne désormais sur tous les autres prêtres... et sur Pharaon. »

J'étais choquée et désorientée. Mon père nous avait appris à considérer Pharaon comme un dieu sur terre. Il pouvait, voyait et savait tout, commandait la crue et la décrue du Nil, préservait Maât. Les serviteurs des dieux étaient des hommes pleins de sagesse eux aussi, dont le premier devoir était de permettre à Pharaon d'exécuter la volonté des dieux et de lui rendre hommage comme à l'incarnation vivante de tout ce qu'ils tenaient pour sacré. La parole de Pharaon

faisait loi, son souffle apportait la chaleur et l'abondance à l'Égypte. « Pourquoi Pharaon ne renvoie-t-il pas tous les grands prêtres cupides pour les remplacer par des hommes plus méritants ? demandai-je, si triste que j'avais envie de pleurer.

— Cela lui est impossible, répondit Kaha d'un ton bref. Ils sont plus riches que lui, plus unis que les fonctionnaires de son administration, plus en mesure d'influencer son entourage que lui-même. Ils assurent en plus le paiement des artisans qui travaillent à construire son tombeau.

— Et l'armée ? Il pourrait convoquer ses généraux et leur ordonner de chasser les prêtres. » Je pensais à la fidélité indéfectible de mon père envers Pharaon.

« Une armée doit être payée et, pour le faire, Pharaon doit souvent recourir à l'aide financière des prêtres. En outre, l'armée égyptienne est aujourd'hui composée de plusieurs milliers d'étrangers et de mercenaires. S'ils ne reçoivent pas leur solde, ils n'obéiront pas aux ordres. Les projets royaux – la construction d'un temple, par exemple, un voyage dans le Pount ou une expédition commerciale – ne peuvent être réalisés qu'avec l'approbation des prêtres. Pharaon ne peut se permettre leur refus. L'an dernier, un nouveau calendrier des fêtes a été inscrit sur les murs de son nouveau temple de Medinet Habou. On fête désormais Amon tous les trois jours, en plus des occasions habituelles. Personne ne travaille ces jours-là, Thu. C'est un décret stupide, et j'aimerais croire que Ramsès n'a pas eu le choix. Un jour, je t'emmènerai dans les temples de Pi-Ramsès et tu verras de tes yeux les montagnes de pierres précieuses et d'or entassées dans leur trésor », conclut-il en se levant. Je l'imitai, me sentant lourde et gauche. « Pour demain, je veux que tu réfléchisses à ce que je t'ai appris et que tu me proposes des idées pour restaurer Maât en Égypte, dit Kaha. Va maintenant. » Je m'inclinai maladroitement et m'en fus, hébété, comme s'il avait mis du pavot dans ma bière.

Je ne pouvais chasser de mon esprit les chiffres qu'il m'avait fait réciter. Le reste des activités strictement planifiées de la journée me fut pénible : promenade avec Disenk, dîner dans les règles de l'art, leçon de musique avec le luthiste de Houi qui s'agaçait toujours de me voir jouer de la main gauche. Je tâchai de me dire que Kaha pouvait se tromper, que son interprétation de la situation n'engageait que lui, mais la fumée grise de la tristesse s'enroulait autour de mon cœur, me picotait le ventre, m'envahissait l'esprit.

Je pleurais l'innocence de mes parents, l'ignorance confiante des villageois qui croyaient en l'omnipotence de Pharaon et savaient que le Taureau puissant réglerait tout ce qui n'allait pas. Se pouvait-il donc que la divinité de Pharaon ne soit qu'un mensonge, qu'il soit aussi faible, plus faible même, que les autres hommes ? Je reculai devant

cette pensée comme devant une flamme nue. On m'avait enseigné que l'uræus sacré, le cobra dressé de la Double Couronne, cracherait son venin contre quiconque voudrait nuire au roi. Pourquoi Ouadjit, dame des incantations, défenseur des rois, n'arrosait-elle pas ces prêtres vénaux de son poison vertueux ? Amon avait-il triomphé de son pouvoir, l'avait-il réduite à l'impuissance ?

Cette nuit-là, je ne trouvai pas le sommeil. Des ombres paisibles caressaient les murs de ma chambre ; les draps étaient doux et frais ; aucun son ne dérangeait l'immobilité de l'air. Je me mis à pleurer en silence, trempant mon oreiller de larmes. J'ignorais la raison de mon chagrin, mais mon ka la connaissait. Je pleurais l'écroulement de mes illusions, d'une réalité chérie qui m'avait été familière depuis ma naissance. Cette réalité n'était qu'un mensonge. Il en avait pourtant été autrement jadis, dans le passé glorieux de l'Égypte, et il devait être possible de rétablir la vraie Maât, la toute-puissance et la divinité de Pharaon, le culte légitime... Les deux mains pressées contre ma bouche, je pleurai de plus belle. Les douces illusions de mon enfance ne me seraient jamais rendues. La tempête soufflée par Kaha les avaient emportées, mises en pièces. J'étais dépossédée.

Mes larmes ne m'apportèrent pas le repos. Elles tarirent peu à peu, et je m'essuyai le visage sur un coin du drap, pensant absurdement combien Disenk serait consternée si elle savait que j'avais ôté la crème qu'elle appliquait avec soin tous les soirs. J'essayai vainement de retrouver mon calme : j'avais les yeux brûlants, tout le corps tendu. Finalement, je me levai et, m'enveloppant d'un châle, je quittai la pièce.

Disenk se réveilla aussitôt, car mon vêtement lui frôla le visage. « Qu'y a-t-il, Thu ? murmura-t-elle. Tu es malade ? » C'était un bon chien de garde.

« Non, répondis-je. Je n'arrive pas à dormir et j'avais envie de me promener un peu dans la maison. »

Elle fut debout en un clin d'œil. « Je t'accompagne, dit-elle en cherchant son manteau à tâtons.

— Non, Disenk, je t'en prie ! Laisse-moi seule pour une fois. Je te promets de ne pas sortir. » Je n'avais pas fini ma phrase qu'elle secouait déjà la tête.

« C'est interdit, Thu ! Je serais punie. Retourne te coucher. Je vais t'apporter une boisson calmante. »

C'était vouloir se frayer un chemin dans un fourré de papyrus. Les feuilles, toutes douceur, ondulaient et s'écartaient, mais les hampes rigides reprenaient leur position dès que la main les lâchait. J'eus envie de la bousculer. Sans répondre, je m'éloignai à grands pas. Elle poussa un petit cri de protestation, et je l'entendis trotter derrière moi.

L'escalier s'enfonçait dans l'obscurité. Je le descendis distraitement, dépassai la table vide de l'intendant et pris le couloir qui menait à la salle de réception. Au fond, une faible lueur jaune éclairait le sol poli. Il travaillait encore dans son bureau. Sans prendre la peine de prévenir Disenk de mes intentions, j'allai frapper à la porte. Elle eut une exclamation étouffée, mais il était trop tard. La porte s'ouvrait.

« Pardonne-moi, Harshira, mais il faut que je te parle », dis-je très vite, avant que Disenk puisse intervenir. Il semblait très las. Il avait des poches sous les yeux, et son crâne rasé luisait de sueur. Il ne portait qu'un pagne froissé et une paire de sandales. Après m'avoir jeté un regard pénétrant et avoir lancé un coup d'œil à Disenk, d'un geste impérieux il lui ordonna d'attendre et me fit signer d'entrer.

Il n'y avait de lumière que celle dispensée par une petite lampe en albâtre posée sur la table, et la pièce était presque entièrement plongée dans l'obscurité. Harshira s'assit lourdement dans son fauteuil et m'indiqua une chaise. Nous nous observâmes de part et d'autre du bureau. Éclairés faiblement par en dessous et de côté, ses traits avaient quelque chose de démoniaque ; ses cernes accentués par les ombres enfonçaient encore davantage les yeux dans leurs orbites ; ses joues énormes donnaient le spectacle fantastique de plaines et de vallées dont la forme se modifiait au gré de la flamme minuscule qui dansait dans son récipient de pierre. Je suppose que je n'étais pas plus flattée. Il me regarda un moment, puis, poussant un soupir, il remplit une coupe de vin et la poussa vers moi.

« Tu as pleuré, dit-il d'un ton neutre. Bois. » J'obéis et, trouvant le breuvage violet sec et rafraîchissant, je vidai ma coupe d'un trait. Une chaleur réconfortante naquit dans mon estomac, faisant fondre ma tristesse. « Vas-tu m'apprendre ce qui ne va pas, ou lamper mon vin et disparaître ? » demanda l'intendant d'un ton ironique en me resservant. Je bus encore avant de répondre.

« Je suis préoccupée, Harshira », commençai-je enfin sans me rendre immédiatement compte que j'avais appelé ce grand homme par son nom et non par son titre. Mais il ne fit aucune remarque. Parfaitement immobile, il continuait à m'observer. « Kaha m'a appris aujourd'hui des choses qui m'ont attristée et que je n'arrive pas à croire. Que je ne *veux* pas croire ! Il faut que je sache si elles sont vraies.

— De quoi s'agit-il ? » demanda-t-il en haussant les sourcils.

Je le lui dis. Délicieusement détendue par le vin, la langue un peu pâteuse, je lui répétais les propos de Kaha. J'avais toujours les chiffres en tête, que je régurgitai comme quelque fruit indigeste. « Je ne nie pas ces chiffres, conclus-je. Mais quand Kaha prétend que le Dieu bon est impuissant, est-ce seulement son opinion ou l'Égypte en est-elle

vraiment arrivée là ? Je dois savoir, Harshira, car j'ai l'impression d'avoir perdu un être que je chérissais ! » Plissant ses lèvres épaisses, il croisa les bras et se pencha vers moi.

« Je suis navré, Thu, mais Kaha dit vrai. C'est un choc pour toi, car les gens du peuple vivent et travaillent loin des labyrinthes du pouvoir. Ils ont une vision simple et ancienne de l'Égypte. Sans cela, ils perdraient courage, et le pays lui-même sombrerait dans la barbarie. Ils doivent continuer de croire que Pharaon détient l'autorité divine et profane, et qu'il est infaillible. Notre temps est celui des malversations et de la cupidité, de la malhonnêteté, de l'ambition et de la cruauté.

— Mais il ne devrait pas en être ainsi ! m'écriai-je. J'ai étudié l'histoire avec assiduité, et je sais que ce n'est pas bien, que cela ne l'a jamais été. Les prêtres ne craignent-ils pas la vengeance de Maât et le jugement qui sera prononcé sur leur sort quand leur ka quittera leur corps ? Pourquoi Amon permet-il une telle situation ?

— Peut-être nous a-t-il retiré sa faveur, répondit Harshira avec douceur. Peut-être attend-il lui aussi qu'une colère purifiante balaie le pays en son nom et en celui de Pharaon. » Prenant ma coupe d'une main tremblante, je bus encore un peu de vin. « Tu n'es pas la seule à éprouver de l'indignation, Thu, poursuivit-il. Nous sommes nombreux à nous émouvoir de ce qui se passe. Et des personnages qui ont accès au palais, comme le maître, s'efforcent en permanence de combattre les pressions insupportables que le sacerdoce exerce sur la Double Couronne. Mais le problème vient en partie de Ramsès lui-même. S'il s'est montré un brillant tacticien dans les batailles menées pour la défense de ce pays, il semble incapable de combattre ses ennemis de l'intérieur. Je suppose que Kaha t'a demandé de réfléchir à une solution. Tu as une idée ? » Il me parlait sans sa froideur et son ironie habituelles, avec un air de complicité sombre. J'hésitai, l'esprit embrumé par le vin.

« Je viens seulement d'apprendre ce qu'il en est, dis-je enfin. Si les puissants ne parviennent pas à trouver de solution, comment en serais-je capable ? J'ai mal, Harshira. Tout ce en quoi je croyais s'est effondré.

— Pas tout, corrigea-t-il. Pharaon est toujours sur le trône. Les étrangers cherchent à envahir notre pays mais ont échoué jusqu'à présent. Il y a un déséquilibre dans ce pays, mais l'Égypte glorieuse et éternelle demeure. Il appartient à ceux d'entre nous qui connaissent la véritable situation d'y remédier, et nous le ferons ! » Il contourna le bureau et, me prenant fermement sous les bras, m'aida à me lever. À ma consternation, je m'aperçus que je tenais à peine sur mes jambes. « Tu vas dormir maintenant, dit-il avec un petit rire. D'ici demain, tu auras réfléchi à la question que t'a posée Kaha avec le calme et

l'objectivité d'une bonne élève. Tu lui feras une réponse impartiale et vous discuterez sereinement, n'est-ce pas ?

— Non, marmonnai-je, posant sur lui un regard un peu trouble. Je ne pourrai jamais aborder ce sujet avec froideur. Je me sens perdue, Harshira. » Cette fois, il éclata de rire, mais j'étais encore assez lucide pour voir qu'il m'observait avec attention.

« Tu es ivre, dit-il. Et c'est bien. C'est exactement ce dont tu avais besoin. Va retrouver ta petite suivante à présent, mais n'oublie pas que beaucoup de gens partagent ton inquiétude, que beaucoup s'efforcent de rétablir la pureté de Maât et que les membres de cette maison sont parmi les plus zélés. Va », répéta-t-il en me tapotant l'épaule. J'eus envie de me jeter dans ses bras pour y chercher le réconfort d'une étreinte paternelle, mais naturellement je n'en fis rien. En quittant la pièce, je me dis toutefois qu'un léger changement était intervenu dans mes rapports avec l'intendant. Il m'avait traitée en égale.

Quand je me réveillai le lendemain matin, ma détresse avait perdu de son acuité sans disparaître pour autant. Je compris que j'avais réagi aux propos de Kaha avec l'irritation indignée d'une enfant gâtée. Il me restait à présent une tristesse et une colère d'adulte. Mon innocence de paysanne s'était enfuie aussi sûrement que les jours anciens de l'Égypte, et elle ne reviendrait jamais. J'étais encore trop bouleversée pour réfléchir calmement à la question posée par Kaha. J'imaginai seulement une main immense balayant tout le monde, prêtres, étrangers et Pharaon lui-même, afin de permettre à l'Égypte de prendre un nouveau départ. C'est ce que je dis à Kaha lorsque nous nous retrouvâmes dans son minuscule bureau, cet après-midi-là.

« Tu n'as pas l'air en forme, observa-t-il. Tu aurais besoin de jeûner et de te purifier.

— J'aurais surtout besoin de mieux dormir et d'entendre des leçons plus optimistes, répliquai-je d'un ton acerbe. Excuse-moi, Kaha, mais je n'ai pas réussi à m'acquitter de la tâche que tu m'as assignée.

— Eh bien, espérons au moins que tu te souviens des chiffres. Récite-les-moi. » J'obéis avec lassitude. Ils étaient toujours inscrits dans ma mémoire, sinistres et accablants. Je crus que Kaha allait se frotter les mains. « Excellent ! s'exclama-t-il. Bravo, Thu ! Tu as une mémoire prodigieuse. Essaie quand même de proposer des idées de solution. »

Avec un soupir intérieur, je dis sans conviction : « Pharaon pourrait demander de l'or à Babylone ou aux Keftious, et payer des soldats pour renverser les prêtres ou confisquer leurs richesses. Il pourrait les faire assassiner ; s'arranger par une supercherie pour persuader le grand prêtre qu'Amon en personne exprime son mécontentement et exige que son fils, Pharaon, redevienne le pouvoir

suprême en Égypte.

— Tu n'as effectivement pas ton agilité d'esprit habituelle, observa Kaha avec un reniflement méprisant. Tout cela a été envisagé et proposé au Taureau puissant avec doigté. Il a réagi avec horreur et ahurissement. Il ne veut pas courir le moindre risque d'offenser Amon. Et si c'était la volonté du dieu que ses serviteurs règnent à la place de son fils ? Et si la fin ne justifiait pas les moyens et que le sort de l'Égypte soit pire encore ? Et puis, Ramsès est fatigué. Il a quarante-cinq ans. Il a livré trois grandes batailles afin d'empêcher les tribus de l'Est et les Peuples de la mer de se répandre en Égypte et de s'appropriier ses terres fertiles. Chaque fois, il est revenu à Pi-Ramsès pour y trouver la sécurité et la paix, un nid où il peut se blottir après avoir accompli son devoir et où il refuse de voir la corruption croissante qui l'entoure. S'il essaie de changer la situation et s'il échoue, il n'aura plus de retraite sûre où se réfugier si les circonstances l'obligent encore à la guerre. En fermant les yeux, il peut au moins feindre de régner encore sur l'Égypte. Les prêtres lui témoignent naturellement tout le respect dû à son rang, même s'il ne s'agit que de mots creux.

— Si j'étais Pharaon, je courrais tous les risques pour rétablir Maât, intervins-je avec chaleur.

— Mais tu n'es pas un homme de quarante-cinq ans effrayé et las », fit-il en riant.

Nous nous tîmes un instant. Je commençais à voir les choses avec une certaine distance, temporairement au moins, et j'étais donc plus capable de réfléchir.

« Pharaon a-t-il déjà désigné son successeur ? demandai-je. Un fils fort ferait certainement l'impossible pour convaincre son père de ne pas compromettre son héritage. » Kaha ne répondit pas aussitôt. Il joua distraitemment avec un racloir à papyrus, parcourant du regard les niches bourrées de rouleaux de son bureau.

« Ramsès n'a pas choisi son héritier, dit-il enfin. Les rejetons royaux se bousculent dans le harem. Pharaon a de nombreuses femmes et quelques épouses, toutes prolifiques. Sa succession l'obsède mais il n'arrive pas à se décider. Lequel de ses nombreux fils légitimes fera un bon Horus d'Or ? Les prêtres ont leurs favoris, bien entendu, et ils lui serinent leurs mérites. Ramsès sait que, s'il ne tranche pas, ses fils et leurs partisans respectifs se battront pour le trône et que cela finira inévitablement dans le sang. Il n'ose cependant choisir de peur de perdre le peu de pouvoir qui lui reste. Il a essayé de procéder par élimination.

— Que veux-tu dire ? fis-je avec appréhension.

— Six princes légitimes sont morts brutalement à intervalles rapprochés, répondit Kaha en haussant les épaules. Le maître croit

qu'ils ont été assassinés sur l'ordre de Ramsès. C'était une tentative désespérée pour éclaircir les rangs des prétendants au trône d'Horus. Pharaon a pleuré, s'est frappé la poitrine et les a fait enterrer en grande pompe, mais je ne pense pas qu'il ait éprouvé beaucoup de chagrin. » Ces révélations me laissèrent presque indifférente. Le coup fatal m'avait été porté la veille.

« Si c'est vrai, c'était l'acte d'un homme faible, dis-je avec lenteur. N'y a-t-il donc aucun prince capable de rétablir Maât ?

— Il y a le prince Ramsès, répondit Kaha qui tambourinait à présent presque sans bruit sur son bureau. Il a vingt-six ans, c'est un homme séduisant, vigoureux, mais énigmatique. Il passe une grande partie de son temps seul dans le désert. Personne ne le connaît bien, pas même son père. Ses opinions politiques sont un mystère. » Je pris brusquement conscience de l'attention soutenue avec laquelle il m'observait. Il tambourinait toujours sur la table, parfaitement détendu, mais il attendait impatiemment ma réaction.

« Il me semble que, dans ce pays, on ne conserve de scrupules que dans les villages les plus reculés, dis-je avec amertume. Alors, pourquoi ne pas commettre l'ultime sacrilège ? C'est-à-dire s'assurer de la position du prince et, si par chance son cœur saigne pour l'Égypte, déposer Pharaon pour le faire monter à sa place sur le trône d'Horus. Bien entendu, le véritable pouvoir serait alors entre les mains de ceux qui se chargeraient de cette tâche. Et si le prince est aussi mou que son père, il suffit de trouver un autre héritier légitime, un nourrisson ou un enfant malléable, et de l'élever à la divinité.

— Tu as vraiment une intelligence redoutable pour ton âge, petite fille précoce, murmura Kaha. Mais tu sais que tu parles là d'un crime de lèse-majesté ? Quiconque nourrirait des projets aussi infâmes mettrait en danger son ka immortel autant que son corps. Qui en Égypte courrait un risque aussi terrible ? N'y a-t-il pas d'autre solution ?

— Étant donné qu'il ne s'agit que d'une discussion purement théorique, je suppose qu'il en existe effectivement d'autres, fis-je tristement. Mais je ne vois pas lesquelles. Pouvons-nous étudier un autre sujet aujourd'hui, Kaha, je t'en prie ? Je suis lasse des souffrances du roi.

— Entendu, répondit-il aussitôt en se redressant. Tu vas t'entraîner à prendre sous la dictée la très longue et très verbeuse lettre adressée par le Surveillant des monuments royaux au chef maçon des carrières d'Assouan. Je jouerai naturellement le rôle du Surveillant et, toi, celui de son scribe très patient. »

La leçon finit gaiement, mais quand Kaha m'eut libérée, je me sentis épuisée et curieusement salie. J'aurais aimé me plonger dans les eaux indifférentes et éternelles du Nil. Au lieu de quoi, j'errai dans le

jardin sans regagner ma chambre. Je finis par m'asseoir sous un épais buisson, le menton sur les genoux, le regard fixé sur les jeux de lumière et d'ombre à mes pieds. J'étais toujours là deux heures plus tard quand un serviteur affolé me trouva et me reconduisit dans la cour, où Disenk m'attendait en se tordant les mains, pleurant presque de consternation. Je n'en avais cure. Sans écouter ses reproches, je la suivis dans la maison.

Les semaines passèrent, et si en apparence ma routine ne changea pas, je notai une subtile modification dans l'attitude et les propos des gens à qui j'avais affaire. C'était quelque chose d'impalpable ; ils ne se montraient ni plus familiers ni plus stricts, mais j'avais le sentiment que la maison m'avait acceptée, que je faisais enfin partie de son organisation. Cela venait peut-être simplement de mon état d'esprit. Je n'avais plus la nostalgie d'Assouat.

En dépit de mes efforts, les lettres que je dictais à l'intention de ma famille devenaient de plus en plus contraintes. Tandis qu'Ani écrivait, je racontais des anecdotes mais sans jamais aborder de sujets importants. Qu'aurais-je pu leur dire ? Que le roi qu'ils adoraient était un homme faible et impuissant ? Qu'il était sans doute aussi un assassin ? Que les hommes saints dont nous n'avions jamais le droit de parler avec légèreté étaient des rapaces uniquement préoccupés de leurs besoins égoïstes ? J'aurais aimé discuter avec Pa-ari, partager avec lui ces découvertes douloureuses, cette blessure qui guérissait avec le temps en me laissant toutefois une cicatrice au cœur. Mais mon frère était loin et, à en juger par ses lettres, il courtisait la danseuse dont il m'avait parlé. Il n'y avait pas que la distance qui nous séparait ; nos vies prenaient peu à peu des cours très différents.

C'était avec Kaha que je partageais mes émotions au quotidien. Je suppose que Disenk aurait dû devenir mon amie, mais nos rapports n'étaient pas définis avec suffisamment de netteté. Elle était ma servante personnelle et donc ma subordonnée, mais c'était aussi un professeur et une geôlière qui recevait directement ses ordres de Harshira. Cette situation ambiguë m'irritait, et devait également être éprouvante pour elle. Étant donné ses goûts difficiles et son snobisme, il dut lui être pénible de s'incliner devant une petite paysanne ignorante. Mais s'il lui arrivait de s'en impatienter, elle cachait bien ses sentiments, comme tout bon serviteur. Je préférais de beaucoup Kaha et sa franchise masculine à Disenk que, dans mon arrogance, je supposais superficielle. Je savais comment parler au scribe et même à Harshira ; j'ignorais quels bavardages polis avoir avec Disenk. J'avais naturellement tendance à prendre les femmes trop à la légère, et un jour Disenk me surprit. Je lui avais demandé d'où elle venait. Elle se méprit sur le sens de ma question.

« J'étais la principale maquilleuse de la maison d'Ousermaarenakht, le grand prêtre d'Amon », répondit-elle à mon grand étonnement. Elle était en train de raccommoder la couture d'un de mes fourreaux que j'avais machinalement déchirée pour marcher plus librement. Je le faisais maintenant de façon presque systématique et, tout aussi systématiquement, Disenk recousait. C'était devenu un combat silencieux, l'affrontement de nos deux volontés. « J'ai également été la servante personnelle de sa femme, ajouta-t-elle.

— Continue, Disenk, insistai-je, voyant qu'elle se taisait. À quoi ressemble la maison du premier prophète ? Quel genre d'homme est-ce ? Comment en es-tu venue à travailler pour le maître ? »

Elle n'avait plus assez de fil. Le coupant d'un geste précis avec son petit couteau aiguisé, elle se pencha pour en prendre un autre brin. Elle était assise sous la fenêtre près d'une table basse pour profiter de la lumière de l'après-midi, et le soleil faisait étinceler ses cheveux lustrés.

« L'épouse du premier prophète était une amie d'enfance de dame Kaouit, la sœur du maître, expliqua-t-elle. Elles se retrouvaient tous les mois pour banqueter avec d'autres camarades d'école. J'étais là pour les remaquiller si nécessaire. Dame Kaouit appréciait mon travail, et elle a fini par me convaincre de quitter le grand prêtre pour aller chez elle. » Elle passa le fil dans l'aiguille et reprit mon fourreau. « C'était un excellent arrangement mais, à ton arrivée, le maître a demandé à sa sœur de renoncer à mes services. Je suis maintenant à sa disposition. » Elle ne me regardait pas, et j'eus l'impression qu'elle craignait d'en avoir trop dit.

« Tu veux dire que Houi t'a empruntée à sa sœur uniquement pour que tu t'occupes de moi ? fis-je avec stupéfaction. Et elle, où habite-t-elle ?

— Dame Kaouit et son mari possèdent un domaine aux abords de la ville », répondit Disenk avec calme. J'attendis, mais elle avait clos ses lèvres impeccablement peintes et cousait avec application.

« Mais es-tu aussi heureuse ici ? insistai-je. As-tu été irritée d'avoir à me servir ? Retourneras-tu bientôt chez dame Kaouit ? » Elle sourit du petit piège que je lui tendais.

« Je suis à la disposition du maître, Thu », répéta-t-elle d'un ton soumis, et je sus que je n'en tirerais rien de plus.

« Et étais-tu heureuse chez le grand prêtre ? » demandai-je. Ses narines palpitèrent. Posant le fourreau sur la table, elle le lissa en examinant son travail d'un œil critique. Je crus qu'elle refuserait une fois encore de répondre. Elle me jeta un regard et reprit son aiguille. Je remarquai qu'elle cousait un endroit déjà raccommodé. Soit elle commençait à perdre son sang-froid, soit elle avait estimé que l'étoffe se déchirerait avant que ses points ne cèdent.

« Un domestique ne doit pas cancaner sur son employeur, dit-elle d'un air pincé.

— Mais les domestiques ne bavardent-ils pas entre eux ? ripostai-je. Et ne me prépare-t-on pas à être une sorte de domestique ? Et puis je ne te demande pas des ragots, mais tes sentiments.

— Tu es un hippopotame, Thu, fit-elle en soupirant. Un char de combat. Non, je n'étais pas heureuse dans cette maison. Elle me scandalisait.

— Parce que ses membres ne se rinçaient pas les doigts entre les plats ? plaisantai-je.

— Oh non, répondit-elle en fronçant les sourcils. Ce sont des gens très riches, très cultivés. Meribast, le père du grand prêtre, est le juge taxateur de Pharaon et le surveillant de tous les prophètes de Khmoun. Le grand prêtre lui-même compte beaucoup d'amis influents, et sa maison est toujours pleine de personnages importants. » Une fois encore, le couteau étincela au soleil, le fil fut tranché, et Disenk plia le fourreau et se mit à ranger son matériel. Réprimant un sourire, je me dis que cette compagnie avait dû ravir sa petite âme snob, mais elle ajouta avec un air grave : « Ce n'étaient pas des gens comme il faut. Il y avait les premier, deuxième et troisième prophètes d'Amon, de Montou, de Nekhet et d'Horus, des danseuses sacrées et des chantres, des surveillants des troupeaux des temples et de leurs trésors, mais pas de princes ni de nobles, pas une seule personne d'un sang convenable. Le grand prêtre et sa femme se comportaient comme des personnages royaux. La maison regorgeait d'objets étranges et précieux. Ils se paraient d'argent et d'électrum, et parlaient avec mépris de la famille de Pharaon. On peut hériter du pouvoir mais il ne bleuit pas le sang, conclut-elle. On est noble de naissance ou on ne l'est pas. Le grand prêtre ne l'était pas. Je remercie les dieux que Pharaon ne se soit pas laissé persuader d'autoriser ses nobles à se mésallier. » Kaha n'avait donc pas menti.

« Tu dois détester avoir à me servir, remarquai-je sèchement.

— Oh non, Thu, pas du tout ! s'exclama-t-elle en se levant d'un bond. Je suis heureuse d'obéir au maître, et c'est donc un plaisir pour moi d'être à ton service.

— Et le maître est-il noble ? fis-je d'un ton sarcastique.

— Mais naturellement. »

Ses propos alimentèrent mes réflexions quand, incapable de trouver le sommeil, je m'agenouillai devant la fenêtre et contemplai la nuit parfumée. J'étais jeune mais je n'étais pas stupide. Houi avait-il délibérément rassemblé sous son toit tous ces mécontents ou les retrouvait-on dans toutes les maisons de l'aristocratie ? Je n'avais aucun moyen de le savoir, et cela ne me concernait guère. J'accomplirais un jour les tâches pour lesquelles on me préparait et

laisserais à mes supérieurs les affaires de première importance.

Ce que j'avais appris de la famille de Houi m'intriguait davantage. Des mois plus tôt, un serviteur avait mentionné l'existence de parents, mais je l'avais oubliée. Le maître m'avait toujours semblé un être à part, solitaire, unique, et voilà qu'il avait maintenant une sœur, dame Kaouit. À quoi ressemblait-elle ? Était-elle la blancheur incarnée elle aussi, un morceau de lune ? Disenk ne me l'avait pas dit, mais Disenk était un modèle de bienséance.

De temps à autre, lors de mes veilles nocturnes, je voyais le maître passer sous ma fenêtre, enveloppé de lin et suivi de l'inévitable Kenna. Je ne lui adressai la parole qu'une fois, ce jour où Disenk m'avait révélé un peu de son passé. Sur une impulsion, je me penchai et l'appelai à voix basse sans penser qu'il m'entendrait. Mais il s'arrêta et leva la tête. C'était une nuit sans lune, et son visage me demeura invisible.

« Qu'y a-t-il, Thu ? Tu vas bien ? Tu es heureuse ?

— Oui, répondis-je, sachant que c'était la vérité. Mais dis-moi, maître, as-tu d'autres parents que dame Kaouit ? » Je l'avais pris au dépourvu. Je le vis sursauter, puis il rit tout bas.

« La curiosité est un vilain défaut chez une jeune fille, dit-il d'un ton bref. En dehors de Kaouit, j'ai un frère et une autre sœur. » Il se détourna et fit un signe à Kenna, mais à la fois remplie de honte et avide de savoir, je demandai encore :

« Maître ! Sont-ils... ? Sont-ils... ?

— Non, Thu », répondit-il avec froideur et il s'éloigna, silhouette majestueuse et fantomatique qui se fondit dans l'ombre.

« Petite insolente ! » jeta Kenna avant de le suivre, et, tandis que je regagnais mon lit sur la pointe des pieds, je décidai qu'avant d'entrer au service de Houi, il avait certainement exercé les fonctions de surveillant des prisonniers dans les mines d'or du désert brûlant de Nubie. Je l'imaginai très bien fouettant et torturant les malheureux criminels, et se délectant de leur refuser l'eau dont ils avaient désespérément besoin.

Cette nuit-là, je rêvai que c'était moi qui brandissais le fouet et Kenna qui rampait comme un esclave. Il était sale, maigre, terrifié ; il était aussi entièrement nu. Je me réveillai brûlant d'une fièvre qui ne devait rien à l'apparition de Rê à l'horizon, les seins durs et les reins moites. Pour la première fois, j'arrivai à la piscine avant Nebnefer. Je me sentais pleine de vitalité.

Au-dehors, les plantes furent semées, mûrirent et furent récoltées. Shemou commença. L'Égypte mourut comme tous les ans en cette saison. Le sol se craquela et se mua en poussière. Tous les êtres vivants se terraient dans le peu d'ombre qu'ils pouvaient trouver, exténués et impuissants devant la férocité du soleil.

Il en était du moins ainsi dans mon village. Dans le Delta, sur le domaine de Houï, la chaleur était certes intense et l'air sec, mais les jardins restaient luxuriants, le feuillage des arbres touffu et odorant. Les mois passèrent. *Payni* succéda à *pachons*, puis vinrent épiphi et mon jour de naissance. J'avais quatorze ans.

Le matin, je me levai tôt et gagnai la piscine. L'air avait déjà perdu sa fraîcheur fugitive, car Rê ouvrait la bouche et soufflait le feu sur la terre. Nebnefer était de mauvaise humeur. Debout dans la piscine, les poings sur les hanches, il me hurla d'aller plus vite, de tirer plus fort si bien que, lorsque je me hissai enfin hors de l'eau pour commencer les étirements, je me demandais pourquoi j'étais venue au monde. Je dois avouer que je m'apitoyais sur mon sort. Chez moi, la journée aurait commencé par une grasse matinée et un présent simple placé près de mon assiette au déjeuner. Toute ma famille m'aurait accompagnée au temple où nous aurions remercié le dieu de ma vie et de ma bonne santé. J'aurais déposé un bien précieux – un jouet bien-aimé ou une fiole d'essences que j'aurais préparée moi-même – aux pieds du grand prêtre d'Oupouaout, et le soir les amis de la famille se seraient réunis pour boire du vin et manger les sucreries que ma mère faisait spécialement pour moi une fois par an. Non que j'eusse beaucoup d'amies. Les rares fois où une ou deux filles du village nous avaient rendu visite à cette occasion, j'avais détesté la façon dont elles engloutissaient les douceurs et vidaient les maigres réserves de bon vin de mon père.

Mais ici, il n'y a même pas la plus petite célébration, pensai-je avec contrariété en regagnant la maison. Tout le monde se moque que j'aie quatorze ans aujourd'hui, l'âge des fiançailles dans mon village, celui où l'on devient femme. Je me soumis avec maussaderie au massage, puis à la séance quotidienne de maquillage à laquelle je prenais d'ordinaire plaisir, et je me dirigeai vers le bureau de Kaha en faisant claquer mes jolies sandales, m'arrêtant en chemin pour tirer sauvagement sur la couture de mon fourreau. Disenk s'était surpassée ; ce ne furent pas les fils mais l'étoffe, fine et diaphane, qui céda. Sans penser qu'un an à peine auparavant un tissu de cette qualité m'aurait émerveillée et remplie de révérence, je dévalai les escaliers en me disant méchamment qu'il faudrait une bonne heure à Disenk pour recoudre ma robe. À moins que l'on ne m'en donne une autre ; une jaune peut-être. Je l'espérais.

Kaha m'ouvrit la porte, mais, au lieu de me faire entrer, il me prit la main. « Viens, dit-il en souriant. L'école est finie pour toi, ma petite princesse libou. À partir d'aujourd'hui, tu cesses d'avoir Kaha pour professeur. » Il m'entraîna vers le fond du couloir que fermait une imposante double porte. Elle dégageait le parfum subtil et coûteux du cèdre du Liban. Kaha frappa deux fois, puis s'inclina et m'embrassa sur

la joue. « Je te félicite, dit-il avec un grand sourire. Je te laisse à un maître bien plus sévère que moi, et je vais pouvoir aller passer le reste de ma journée à flâner dans les marchés de la ville. Puissent les dieux te sourire, Thu. »

Il fit demi-tour et s'éloigna. J'étais trop abasourdie pour le rappeler, et d'ailleurs Ani était sur le seuil et me faisait signe d'entrer. J'obéis d'un pas mal assuré. La porte se referma derrière moi. Ani avait disparu.

« Ne reste pas là, perchée sur une jambe comme un héron hébété ! Tu n'as donc rien appris depuis un an ? Approche. »

Intimidée, le cœur battant à tout rompre, les mains brusquement moites, je m'avançai. Houi se leva de son siège. Il portait une ample tunique blanche et un pagne plissé, blanc lui aussi, qui lui arrivait aux genoux. Aucun bijou ne paraît sa chair pâle, mais ses yeux rouges, ses yeux de démon, étaient cerclés de khôl. L'effet était magnétique. Ses cheveux avaient été tressés en une seule natte épaisse qui reposait entre ses épaules. Il se pencha vers moi, les deux mains appuyées sur son bureau.

« Remonte te changer, fit-il avec froideur. Si tu déchires encore les coutures de tes robes, tu les recoudras toi-même. C'est compris ? » Je hochai la tête. « Bien. Je ne veux pas te voir arriver ici tous les matins dans une tenue négligée. Va. »

Je m'empressai de lui obéir. Il avait dit « tous les matins ». Tous les matins ! Ma vie allait encore changer. Je volai jusqu'à ma chambre.

« Une autre robe, tout de suite ! criai-je à Disenk, les yeux brillants. Et je te promets que je marcherai dorénavant comme une dame. Je vais travailler avec le maître ! »

Elle sourit sans marquer la moindre surprise et alla chercher un fourreau dans le coffre. Je piétinais d'impatience. J'étais ridiculement heureuse.

Revenue devant sa porte, je lissai le fourreau neuf sur mes hanches et arrangeai les bouts du ruban rouge qui ceignait mon front. J'avais les mains propres, les mollets et les pieds bien frottés d'huile. Prenant une profonde inspiration, je frappai et entrai. Cette fois, il sourit.

« Beaucoup mieux, dit-il. Assieds-toi, Thu. Je sais que c'est ton jour de naissance aujourd'hui, et j'ai quelque chose pour toi. » Il se dirigea vers les étagères qui couvraient les murs, et je pus parcourir la pièce du regard. Je ne sais pas à quoi je m'étais attendue, à des signes visibles de pouvoir ou de richesse sans doute, à des meubles incrustés d'or et des coffres de pierres précieuses, mais je fus un peu déçue. Le bureau de Houi était austère et ne différait guère de ceux de Harshira ou d'Ani. La fenêtre y était même plus petite et plus haute. Sur sa

table de travail, de dimensions imposantes, il n'y avait qu'une belle lampe d'albâtre représentant Nout, la déesse du ciel. Le travail en était si fin que les étoiles peintes à l'intérieur de la coupe se voyaient nettement bien qu'elle fût éteinte. Contre le mur de droite, près d'une seconde porte, il y avait un autre bureau beaucoup plus petit. La moitié des étagères étaient vides. Sur les autres, il y avait des coffres, mais si ordinaires que je décidai qu'ils ne contenaient certainement aucun trésor.

Houi revint poser devant moi une palette de scribe. Elle était neuve, sans rayure ni tache, et brillait d'un éclat doux. Il y avait la rainure pour les pinceaux et un trou pour l'encrier. Elle était noire. Sur sa surface, dessiné en fins filets d'argent, le dieu Thot inclinait son long bec d'ibis sur la palette qu'il tenait d'une main tandis que l'autre serrait un porte-plume. J'admirai avec émerveillement la perfection de l'exécution. On ne sentait sous les doigts aucune aspérité, aucun défaut sur lequel le pinceau pût buter.

« De l'ébène du pays de Koush, expliqua Houi. C'est le propre artisan de Pharaon qui l'a exécutée d'après mes instructions. Elle est à toi. » Alors que je le regardais, bouche bée, il se dirigea de nouveau vers une étagère et en rapporta du papyrus vierge et une longue boîte mince, d'ébène elle aussi, où on lisait les hiéroglyphes « prospérité », « santé » et « millions d'années ». Tes pinceaux et ton papier, déclara Houi. Ferme la bouche, je t'en prie, Thu. Il ne m'est pas indispensable de voir le fond de ta gorge d'aussi bon matin. La boîte contient aussi un racloir d'ébène. Il est recouvert d'or, bien entendu ; l'argent est trop mou pour racler le papyrus. Tu es contente ? »

Incapable de parler, je me jetai dans ses bras avec un petit cri et l'étreignis farouchement. Je restai un instant ainsi, la joue appuyée contre sa poitrine, écoutant le battement régulier de son cœur, puis il me repoussa avec douceur. « Ce ne sont pas des jouets, dit-il tandis que je m'asseyais, les genoux tremblants. Tu es désormais officiellement mon scribe. Ta tâche sera très précise. Ani est mon premier scribe. Il s'occupe de ma correspondance, des inventaires de la maison, de tout ce qui concerne mes domaines. Mais il me faut quelqu'un qui m'aide dans les travaux que j'effectue. Je ne suis pas seulement un voyant, expliqua-t-il. Il est vrai que je passe beaucoup de temps dans les temples à scruter l'huile pour Pharaon. J'interprète aussi les mouvements du taureau Apis et marche à côté d'Amon quand, transporté de temple en temple dans sa barque sacrée, il prononce des jugements et écoute les suppliques. Ce n'est pas pour cela que j'ai besoin de toi.

« Tu ignores peut-être que je suis aussi médecin, poursuivit-il. Je soigne qui il me plaît, ce qui inclut bien entendu ma famille et mes gens. Je m'intéresse beaucoup aux propriétés curatives et destructrices

des plantes et de certains produits chimiques. Je prends note de la maladie, du traitement et de l'évolution de tous mes patients ; et je conserve ces dossiers dans les coffres qui se trouvent sur les étagères. Les informations qu'ils contiennent sont bien entendu confidentielles. Personne ne doit les lire que toi et moi. Les conclusions auxquelles j'aboutis en expérimentant avec des plantes que je fais venir de bien des endroits lointains doivent elles aussi rester secrètes. Tu m'assisteras chaque fois que j'aurai besoin de toi. Tu prendras sous ma dictée. Quand je t'y inviterai, tu pourras m'interroger sur mon travail, car je tiens à ce que tu comprennes ce que tu écris. Pourquoi fronces-tu les sourcils ?

— Pourquoi n'as-tu pas choisi Kaha ou un autre de tes scribes ? demandai-je avec hésitation. Pourquoi moi ? Parce que j'ai déjà des notions de médecine ?

— Les connaissances que t'a transmises ta mère ne rempliraient pas un minuscule pot de khôl, répliqua-t-il avec un rire dur. Je voulais un esprit innocent, pas encore déformé par un enseignement quelconque ; une intelligence libre de préjugés ou des limites parfois paralysantes que donne une éducation médiocre. Tu me conviens à merveille, Thu. Tu es très intelligente ; tu es ambitieuse, sinon tu ne te serais pas glissée à bord de ma barque cette fameuse nuit ; et, jusqu'à présent, tu n'as eu pour éducation que les rudiments grossiers enseignés par ton frère et les leçons intensives que t'a données Kaha d'après mes directives.

— Tu n'as donc pas vu mon visage dans l'huile avant notre rencontre, dis-je avec lenteur. Tu as simplement profité de l'occasion pour procéder à une nouvelle expérience. » Il se pencha vers moi si brusquement que je sursautai. Ses yeux rouges flamboyaient.

« Faux, fit-il avec véhémence. Je ne suis pas un charlatan. Je ne t'en dirai pas davantage, mais si tu travailles avec moi, je te promets un avenir plus glorieux que tout ce dont tu as pu rêver. » Il sourit, et l'atmosphère se modifia. « C'est ta dernière chance de renoncer à mon hospitalité et de rentrer chez toi. Tu peux emporter la palette, bien entendu. Tes nouvelles connaissances te seront certainement très utiles lorsque tu vendras tes services d'écrivain public sur la place du village, conclut-il d'un ton ouvertement méprisant.

— Tu parles de secrets, dis-je. N'as-tu pas peur de te fier à quelqu'un d'aussi jeune et inexpérimenté que moi ?

— Je ne me fie à personne, répliqua-t-il. Ne nourris pas d'illusions sur ce point, Thu. Je ne compte pas sur ton honnêteté ou ta fidélité, crois-moi. Je fais plutôt confiance à tes rêves secrets. Tu sais de quoi je parle, n'est-ce pas ? Et puis, si tu as la langue trop longue, je te la couperai et l'enverrai à ton père », conclut-il en me faisant signe de le suivre. Je savais qu'il ne plaisantait pas et, un court instant, je me

demandai avec effroi dans quel étrange voyage je me lançais. Gouvernée par Houi, où finirait mon embarcation ?

Debout à côté de mon maître devant la petite porte de son bureau, je regardai la corde au nœud compliqué qui la fermait. Et en respirant son parfum musqué, je ne pensai plus qu'à la blancheur aussi attirante que répugnante de ses mains, et au désir que j'avais de les toucher. Mon destin était scellé.

« Ce sont des nœuds de mon invention, expliqua-t-il en les dénouant méthodiquement. Grâce à eux, personne ne peut entrer dans cette pièce sans que je le sache. J'en change à mon gré. La nuit, j'y appose en plus un cachet de cire, et un de mes serviteurs monte la garde dans cette pièce. Il te faudra apprendre ces nœuds, Thu, ou en inventer que je devrai défaire ! » La corde se détacha, et il poussa la porte.

L'odeur me frappa aussitôt les narines, l'odeur douce et prenante des herbes séchées. Je l'inspirai à pleins poumons avec ravissement, revoyant brusquement ma mère trier les piles de plantes poussiéreuses sur la table. Mais, presque aussitôt, la petite pièce d'Assouat s'évanouit, car je décelai d'autres effluves, beaucoup plus faibles mais aigres, musqués, vaguement inquiétants. Je ne pouvais les identifier, car ils se mêlaient aux émanations plus saines des plantes curatives. Mon malaise était peut-être dû à l'obscurité. L'officine n'avait en effet pas de fenêtre. Elle n'était éclairée que par le rai de lumière qui entrait par la porte et allongeait nos ombres sur le sol carrelé. J'apercevais une table qui semblait de marbre et des étagères couvertes de fioles et de pots de toutes dimensions. Il y avait deux grandes jarres en pierre sous la table. « Les plantes doivent être conservées dans une obscurité totale, comme tu le sais certainement, dit Houi en me souriant. Mais quand je viens travailler, j'apporte quelques lampes, et l'endroit est beaucoup plus agréable qu'il ne peut y paraître. Tout ce que je te dicterai sur ce qui se fait ici doit rester dans cette pièce. Tu as l'air préoccupée, Thu. Qu'est-ce qui ne va pas ? » Je chassai mon trouble et lui rendit son sourire.

« Rien, maître. Tous les pots sont-ils étiquetés ? » Son sourire s'élargit au point de lui donner un air enfantin, et je me rendis compte qu'il était heureux. J'espérais y être pour quelque chose.

« Non, répondit-il. Si par miracle un voleur réussissait à s'introduire ici malgré les nœuds, notre présence dans la journée et celle du garde la nuit, il ne saurait quoi dérober. » Refermant la porte, il renoua la corde avec dextérité et grâce. « Il n'oserait pas déboucher les fioles, car s'il parvenait jusqu'à cette officine, il ne pourrait ignorer le danger mortel auquel ce serait s'exposer.

— Tu possèdes donc des poisons ? » Je n'étais pas impressionnée outre mesure. Ma mère m'avait souvent indiqué des plantes capables

de tuer. Le magnifique laurier-rose, par exemple, est très virulent. Brûlé, son bois dégage une fumée qui peut provoquer de graves vomissements ; le suc de ses fleurs tue, tout comme ses feuilles, sa sève et même l'eau utilisée pour le garder en vie. L'azalée est mortelle, elle aussi, de même que le ricin, sauf si l'on en chauffe le suc.

« Oui, répondit Houi. Certains tuent par contact avec la peau, et d'autres si l'on a la bêtise de se pencher sur le récipient pour en humer le contenu. » Puis brusquement, il sembla se désintéresser du sujet. Poussant la palette et la boîte vers moi, il déclara : « Je t'attends demain matin, correctement habillée, les mains propres, maquillée et dans un fourreau intact. Va jouer avec ton cadeau maintenant. Tu es libre de t'occuper à ta guise le reste de la journée.

— J'aimerais me rendre dans le temple d'Oupouaout pour lui rendre grâce.

— Hors de question, répondit-il avec indifférence. De toute façon, il n'a pas de temple à Pi-Ramsès. Pourquoi crois-tu que je me sois déplacé jusqu'à Assouat, il y a un an ?

— Alors, j'aimerais aller me promener en ville avec Disenk et un garde.

— Non. » Le contact de la palette d'ébène que je serrais contre ma poitrine me donnait de l'audace. Après tout, il s'était suffisamment soucié de moi pour se rappeler mon jour de naissance.

« Alors, laisse-moi aller au bord du lac admirer les bateaux. Tu me dis de me distraire à ma guise mais, à part étudier, il n'y a rien à faire dans cette maison. Pourquoi me séquestres-tu ainsi ? Aurais-tu peur que je m'enfuie ? » Ses yeux rouges lancèrent des flammes.

« Pourquoi ne pas aller faire un somme ? fit-il d'un ton caustique. Il paraît que les jeunes filles ont besoin de beaucoup de repos. Bavarde avec Kaha s'il est encore là, ce dont je doute. Va ennuyer Harshira. Fais-toi faire un autre massage. Il y a une statue de Thot dans le jardin, tu n'as qu'à aller te prosterner devant lui. N'aurais-tu donc aucune imagination, Thu ? Cette maison offre mille possibilités. Et pour répondre à ta question, non, je n'ai pas peur que tu t'enfuires. Tu es libre de partir si cela te chante, mais la porte de cette demeure te sera alors définitivement fermée.

— Je n'ai le droit d'aller ni dans la salle de réception, ni dans les appartements des domestiques, ni dans les parties publiques du jardin, répliquai-je en me dirigeant vers la porte. Il y a peut-être beaucoup de choses à faire ici mais elles me sont interdites. C'est très injuste. » Sans attendre de réponse, je le saluai et sortis. J'avais envie de claquer la porte, mais je n'en fis rien. Je m'abstins aussi de pleurer sur les petites contraintes de ma vie, car cela n'aurait rien changé.

Je regagnai ma chambre, Disenk ne s'y trouvait pas. Me jetant sur mon lit, je contemplai le cadeau précieux, merveilleux, que j'avais

reçu, et j'oubliai vite ma contrariété. Alors que je m'amusaïs à faire jouer le soleil sur les fines lignes d'argent, il me vint à l'esprit que c'était un objet entièrement pratique, idéal pour un nouveau scribe. Il était parfaitement neutre. Certes, tous les scribes de ma connaissance étaient des hommes, mais il s'agissait d'autre chose, Houi n'avait pas tenu compte de mon sexe quand il avait commandé cette palette à l'artisan. Il n'avait considéré que mes capacités.

Cette pensée me remplit de fierté mais aussi d'un curieux sentiment de déception. Peut-être aurais-je préféré un bijou, un objet témoignant qu'il était sensible à ma féminité. Que pouvait-on éprouver à embrasser ces lèvres pâles, à passer les mains dans ces cheveux laiteux ? Je n'étais pas ignorante des choses du sexe. Aucune villageoise élevée en contact avec la nature ne pouvait l'être. Mais j'avais quatorze ans. Si j'étais restée à Assouat, les jeunes gens auraient commencé à rendre visite à mon père. Assis sur notre natte dans la salle de réception, ils auraient répondu avec nervosité à ses questions en me jetant des regards obliques, des regards brûlants de désir, à n'en pas douter... Il y aurait eu des rencontres sous l'œil sévère de ma mère, des promenades le long du fleuve et peut-être même des caresses furtives échangées sous les palmiers lors de rendez-vous nocturnes secrets. En fin de compte, j'aurais sans doute fini par tous les repousser. Mon corps se transformait, ses désirs étaient encore confus et contradictoires ; mon cœur ne demandait qu'à être conquis, mais je menais une vie strictement surveillée. Les pulsions de l'adolescence, les changements brusques d'humeur et d'avis, les rêves fiévreux et flous, je connaissais tout cela. Mais étouffés par la monotonie de mon existence, ils s'intériorisaient, se renforçaient, coloraient d'érotisme tout ce que je faisais.

Aucun jeune homme ne frappait à la porte de Houi pour me voir. Je n'avais pas d'amie avec qui bavarder et pouffer pendant les longues heures chaudes de shemou, pas d'amie avec qui bâtir des romans ridicules sur les garçons du village. J'étais seule, livrée à moi-même, au seuil de l'âge des fiançailles. Rien d'étonnant dans ces conditions à ce que Houi ait commencé à envahir mes rêves et troubler mes heures de veille. Ani était trop vieux ; j'avais fait de Kaha un frère de substitution, et le masseur n'était qu'un serviteur. Curieusement, il m'arrivait aussi de rêver de Kenna, que je me représentais toujours nu et que je pliais lascivement à ma volonté. Mais aucun d'eux n'avait l'étrange pouvoir de séduction du maître, et c'est à lui que s'ouvraient secrètement mon cœur et mon corps.

Il le savait bien entendu, et il jouait de mes émotions et de ma sexualité comme il modelait mon intellect. C'était un homme rusé et froid, mais je reste convaincue que toute l'affection dont il était capable, c'est pour moi qu'il l'éprouva. Nous nous ressemblions à bien

des égards... Est-ce si sûr, pourtant ? J'étais une enfant en arrivant chez lui, une enfant rebelle et sans formation, un morceau d'argile qu'il mit sur le tour et façonna à sa guise. Ses buts devinrent les miens. Qui sait ce que je serais devenue si j'étais restée à Assouat ? Mais de telles considérations sont vaines et dangereuses. Nous faisons des choix, et il n'y a que les lâches pour en refuser les conséquences.

Le lendemain matin, vêtue d'un fourreau d'une propreté éclatante, un ruban blanc noué dans les cheveux, le visage impeccablement maquillé, je frappai à la porte de Houi. Lorsqu'il m'invita à entrer, je m'inclinai, le saluai, plaçai un pot d'encre dans ma palette et pris le papyrus qui m'attendait sur le petit bureau. La porte de l'officine était déjà ouverte, et cette fois elle était brillamment éclairée. Après m'avoir examinée des pieds à la tête, le maître me fit signe d'y pénétrer. « Pose ta palette sur la table, dit-il. Ta première tâche va consister à reconnaître le contenu des récipients qui se trouvent ici. Je vais te les montrer en t'indiquant les propriétés de chaque plante. Tu tâcheras de t'en souvenir, et demain tu noteras par écrit ce que tu te rappelles. Nous travaillerons ainsi jusqu'à ce que toutes te soient parfaitement familières. » J'acquiesçai de la tête et attendis. Il prit un pot dont il ôta le bouchon. Une odeur forte et tonifiante parvint à mes narines. « Tu n'as rien à craindre de celle-ci, dit Houi. Tu as déjà remarqué l'efficacité de son odeur. J'en prescris des inhalations aux patients atteints de maladies longues et débilitantes. Elle peut aussi être moulue, diluée et bue pour apaiser les désordres digestifs. »

Il me tendit le pot et j'en sortis plusieurs bouts d'écorce d'un brun sombre. « Elle serait d'une grande utilité à ta mère, remarqua-t-il. Mais il lui serait impossible d'en acheter, car elle vient d'un pays barbare aux lisières du monde. Cela s'appelle de la cannelle. » Je lui rendis le pot, et il me passa une grande boîte contenant des racines desséchées et tordues qui dégageaient une odeur piquante mais faible. « Celles-ci aussi viennent de loin, expliqua Houi. Ce sont des racines de *kesso*. Tu connais les propriétés du pavot, naturellement ? Eh bien, cette plante peut aussi servir à provoquer le sommeil et atténuer la douleur. Séchées et bues en infusion, ses fleurs tuent le ténia de l'intestin. Je n'en ai pas pour le moment. Une caravane doit m'en apporter avec d'autres plantes que j'ai commandées. » Il me montra ensuite de grandes feuilles sèches. « Du qat, dit-il en riant. Lorsque je t'aurai grondée durement pour les erreurs que tu ne manqueras pas de commettre, et que tu te sentiras malheureuse, fais-en tremper une jusqu'à ce qu'elle retrouve sa souplesse, puis mastique-la. Tu auras l'impression de pouvoir conquérir le monde et voler dans les bras de Rê. Mais pas plus d'une feuille, ma chère Thu ; et ne puise pas trop souvent dans ma réserve sinon ton bien-être finira par dépendre tout

entier du qat. Tiens ! » Cette fois, il me tendait une petite fiole de pierre pleine d'un liquide incolore et inodore. « De la Sabine, dit-il. Une huile étrange. Ta main ne doit pas trembler, Thu, car si une seule goutte tombait sur ta peau, celle-ci se couvrirait d'ampoules putrides. Ce produit est à la fois l'amie des femmes et un terrible fléau. En petites quantités, il favorise le déclenchement des saignements menstruels. Certaines patientes m'en demandent un ou deux mois après un écart de conduite ignoré de leur mari. Mais pris à dose assez forte pour provoquer un avortement, il entraîne généralement la mort. Convulsions, vomissements de couleur verdâtre, impossibilité d'uriner et finalement de respirer. L'agonie est lente, elle peut durer des jours. » Je lui rendis la fiole en frissonnant. « Je ne distille pas l'huile moi-même, remarqua-t-il en la reposant sur une étagère. Cela prendrait trop longtemps, et elle ne serait pas pure. Je l'achète sous cette forme, de même que je me fais livrer le pavot déjà réduit en poudre. Celle-ci, en revanche, je la cultive moi-même. Ça pue, n'est-ce pas ? De la stramoine. Je vois que tu connais. Ta mère t'a certainement mise en garde contre la beauté de ses fleurs blanches ou violettes. Elle ne peut servir qu'à donner la mort. »

La leçon se poursuivit, m'inspirant tour à tour curiosité et épouvante. Je ne posai pas de questions. Je me contentais de me concentrer sur les informations que je recevais : la couleur et la consistance des huiles, des poudres, des racines et des feuilles, la façon de les administrer, les doses à respecter. Ces connaissances auraient transporté ma mère de joie mais, en regardant les étagères, je me rendais compte qu'aucune sage-femme de village n'aurait eu les moyens d'acquérir les produits exotiques qui s'y trouvaient.

Pour finir, Houi versa dans une cuvette l'eau contenue dans les grandes jarres posées sous la table et me tendit une assiette de natron pour que je me lave les mains. Il fit de même, puis souffla les lampes. Revenue dans son bureau, je retrouvai avec bonheur la lumière pure et limpide du soleil. « Maintenant, nous allons prendre des rafraîchissements », dit Houi après avoir renoué la corde avec soin. Il frappa dans ses mains, et la porte à deux battants s'ouvrit aussitôt. Kenna entra et s'inclina sans jeter un seul regard dans ma direction. « Apporte de la bière, de l'oie froide et des gâteaux shat, ordonna Houi. Et des grenades, s'il en reste qui ne soient pas trop ratatinées. » L'homme s'inclina de nouveau et s'en fut.

« Kenna t'aide-t-il dans ton travail, maître ? demandai-je en tâchant de prendre un ton ingénu.

— Non, il nettoie le plancher et récuré la table, mais n'a pas le droit de toucher aux plantes, répondit-il en me jetant un regard perçant. C'est un excellent serviteur, et je ne voudrais pas qu'il s'empoisonne par inadvertance. Mais ne prends pas de grands airs

parce que tu peux faire ce qui est interdit à Kenna, ma petite princesse libou. La raison en est peut-être que je prise ses services plus que les tiens. Les petites filles sont faciles à remplacer ; les serviteurs adultes bien formés comme Kenna beaucoup moins.

— Je crois que je vais mastiquer une feuille de qat tout de suite, fis-je d'un ton boudeur.

— Pas question, répondit-il en éclatant de rire. Débouche ton pot d'encre et prépare-toi à prendre sous la dictée. »

Je m'assis par terre, dans la position séculaire des scribes. Je ne me sentais pas vraiment offensée. Cet homme étrange me connaissait bien ; en fait, j'avais l'audace de croire que nous nous comprenions. Il avait consacré beaucoup de soin et d'argent à mon éducation, et tout en soupçonnant que le besoin d'un nouveau scribe n'y était pas pour grand-chose, je lui faisais confiance. Avec précaution, je posai la palette neuve sur mes genoux, débouchai l'encrier et choisis un pinceau. Puis j'attendis. Houi s'était calé dans son fauteuil, les bras croisés. « Tu oublies quelque chose », remarqua-t-il. Je parcourus rapidement du regard mes instruments. Tout était en place. La feuille de papyrus était si lisse que je n'avais pas eu besoin de la polir. Puis je compris. Baissant la tête, le cœur rempli de gratitude et de fierté, je murmurai la prière des scribes à Thot. J'avais le droit de la réciter désormais ; j'étais devenue une des servantes du dieu du langage. Lorsque j'eus fini, j'adressai un sourire heureux à Houi.

« Je suis prête, maître.

— Dans ce cas, commençons. « À son excellence Panauk, scribe royal du harem de Sa Majesté, salut.

Concernant les désordres intestinaux de dame Oueret, je t'envoie par l'intermédiaire de mon intendant une préparation de safran et de pavot. Dame Oueret doit jeûner pendant trois jours et prendre quatre fois par jour un *ro* de ce mélange avec un morceau de pain moisi. Rends-moi compte de son état dans une semaine. En ce qui concerne les yeux de l'enfant Touthmôsis, continue le traitement que je t'ai précédemment indiqué en y ajoutant le bois de sorbier et un onguent de miel pour absorber les suintements et apaiser les démangeaisons. S'il est tenté de se gratter, mets-lui des gants. Pour ce qui est de la requête assez peu sage de la reine Tousret, je comprends bien que tu sois obligé de me faire part des besoins des épouses royales. Je présume toutefois que tu l'as mise en garde avant de me transmettre sa demande. Dis-lui avec respect qu'il m'est impossible de la satisfaire mais que je suis à sa disposition pour discuter de tout autre problème de santé. J'enverrai la note relative à ces médicaments et ces conseils au trésorier royal du palais. Par la main de mon scribe Thu, je suis Houi, ton humble serviteur, voyant des dieux et maître médecin. » As-tu suivi, Thu ? fit-il en décroisant les bras. Montre-moi ce que tu as

écrit. »

Sans un mot, l'air suffisant, je lui tendis le papyrus. « Bien, approuva-t-il. C'est net, et tu n'as pas commis d'erreur. Roule-le et donne-le à Harshira pour qu'il le cache et l'envoie. Que fait donc Kenna ? » Comme si le serviteur n'avait attendu que cet instant, il frappa à la porte et entra chargé d'un plateau qu'il posa sur le bureau. Il ressortit sans dire un mot. Je m'aperçus brusquement que je mourais de faim et, sur l'invitation de Houi, je mordis à belles dents dans un morceau d'oie froide.

« Qui est la reine Tousret ? demandai-je.

— Ne parle pas la bouche pleine, jeta-t-il avec impatience. C'est une des épouses de second rang de Pharaon. Elle est de la tribu des Pelestious. Ramsès l'a ramenée de ses guerres il y a cinq ans. » Avec un couteau à fruits en cuivre, il trancha proprement une grenade ridée et en examina l'intérieur avec dégoût. « C'est un joli brin de femme mais assez stupide. Ramsès lui a fait une fille et ne l'a pas touchée depuis.

— Tu veux dire que c'est une captive ? » Prenant le fruit abandonné, j'en raclai le contenu avec une cuiller en argent.

« Bien entendu. Tu trouves cela très romanesque, je suppose. Ramsès a remporté une grande bataille terrestre et navale. Il a fait plus de trois mille prisonniers qu'il a réduits en esclavage et offerts à ses administrateurs et ses officiers. Il est malheureux que sa politique intérieure ne soit pas aussi remarquable. S'il voulait bien considérer l'Égypte comme un champ de bataille et préparer ses campagnes en conséquence, nous ne nous enfoncerions pas dans la corruption et la décadence. »

Je ne relevai pas ce commentaire grinçant. J'avais désormais l'habitude d'entendre ce genre d'opinions. « Quel horrible destin ! m'exclamai-je. Échapper démunie de tout à la mort et au carnage, être traînée dans les chaînes en Égypte et devenir la femme du plus puissant souverain du monde, c'est merveilleux ! Mais lui donner une petite princesse et, en guise de récompense, se voir rejetée et oubliée dans le harem, c'est impardonnable ! Quelle demande peu sage t'a-t-elle faite, maître ?

— Cela ne te regarde pas, petite bécasse, répliqua-t-il d'un ton tranchant. Quant au destin abominable de cette reine, peut-on attendre de Pharaon qu'il besogne régulièrement toutes ses femmes ? Elles sont des centaines dans le harem. Tousret n'a pas vraiment été « rejetée ». En sa qualité de reine, elle dispose de ses propres appartements et, en tant que mère d'une fille royale légitime, elle peut voir le Taureau puissant chaque fois qu'elle le désire. Elle occupe également une position élevée dans la hiérarchie du harem parce qu'elle est plus qu'une simple concubine.

— Ce qui est le cas de dame Oueret ?

— En effet. L'idée d'appartenir au harem de Ramsès te ferait-elle horreur, Thu ? » Il me souriait d'un air moqueur en humant son vin. « J'aurais pensé que ce sort paraîtrait enviable à une amoureuse du luxe comme toi. » Son expression était impénétrable. Je finis la grenade et me rinçai les doigts en réfléchissant.

« De l'horreur, non, répondis-je. Mais je trouverais dur de jouir de la faveur du roi, puis d'être chassée de son lit. Je voudrais ne jamais cesser d'être la plus belle, la plus choyée, la plus gâtée. Que font ces femmes de leur journée quand elles ne sont pas au palais ? » Houi but et prit un gâteau shat qu'il tourna et retourna entre ses doigts délicats.

« Elles bavardent, mangent et boivent, jouent avec leurs bijoux et commandent de nouvelles toilettes. Leurs servantes leur apportent les derniers produits de beauté. Il y en a cependant qui ne succombent pas à l'atmosphère débiliteuse du harem. Elles se livrent au commerce ou à d'autres activités, s'occupent l'esprit et soignent leur corps. Mais c'est l'exception.

— Il ne doit tout de même pas être si difficile que cela de garder l'affection de Pharaon si l'on est assez belle et intelligente pour retenir son attention au départ. » Houi mordit dans son gâteau et mâcha avec application.

« Ah ! répondit-il. C'est le nœud de l'affaire. Sais-tu à quel point les femmes à la fois intelligentes et belles sont rares, ma Thu ? Dans le harem, elles se comptent sur les doigts d'une main. C'est le cas de la grande épouse royale Ast-Amasareth. Comme la reine Tousret, c'est une étrangère, une Syrienne amenée ici dans les chaînes, comme tu le dis si inexactement. Elle n'est pas plus belle que Tousret, mais elle est intelligente et rusée. Elle a consacré sa vie à comprendre son mari parfaitement, à déterminer ce qu'il aime et ce qu'il déteste, ses faiblesses et ses forces. Après Ast, l'épouse royale, la dame du Double Pays, elle est la femme la plus puissante du harem et de la cour. Elle conserve cette position grâce à une vigilance de tous les instants et une grande sagesse.

— Si elle est si parfaite, pourquoi n'est-ce pas elle la première épouse ? demandai-je, vaguement irritée par ses paroles.

— Parce qu'elle n'est pas tout à fait aussi intelligente et rusée qu'Ast, répondit-il en me souriant. Et parce qu'Ast est la mère du fils aîné de Pharaon. Maintenant, si tu as assez bu et mangé, si ta curiosité est satisfaite, nous allons continuer la leçon. Je n'ai pas de rendez-vous aujourd'hui.

— J'aimerais visiter le harem, dis-je sans grand espoir. Pourrais-je t'accompagner un jour quand tu iras soigner les femmes ? » À mon étonnement et à mon grand ravissement, il fit oui de la tête. Puis, contournant son bureau, il posa un baiser sur mes cheveux.

« Je te promets de t'emmener dans le harem, Thu, déclara-t-il d'un ton paisible. Tu as ma parole. Et maintenant, reprit-il en se redressant, il est temps que tu apprennes ce que sont les *metou*, les canaux qui partent du cœur. Quatre vont dans la tête et le nez, quatre dans les oreilles, six dans les bras, six dans les pieds, quatre dans le foie, quatre dans les poumons et la rate, quatre dans le rectum, deux dans les testicules et deux dans la vessie. Ils transportent air, sang, mucus, alimentation, semence et excréments. Un arrêt de la circulation du sang ou du mucus peut provoquer des maladies : si les canaux du rectum se bouchent, cela peut affecter les membres et même le cœur. Les *metou* transportent aussi les *vehedou*, les substances qui provoquent la douleur. Tu m'écoutes, Thu ? Je te ferai répéter tout cela demain. Ne me fais pas perdre mon temps ! » Avec un soupir, je renonçai à mes rêveries pour me concentrer sur mon travail. Un jour, je visiterais le harem. Cela me suffisait.

Deux semaines plus tard, je reçus une lettre et un présent de ma famille. En déroulant le papyrus, je reconnus la petite écriture ferme de Pa-ari, mais le style me surprit. En jetant un coup d'œil au bas de la lettre, je vis que c'était mon père qui l'avait dictée. Je me mis à lire, la gorge serrée par l'émotion. « Je te salue, ma petite Thu, à l'occasion de ton jour de naissance. À l'aube, ce matin, Pa-ari et moi sommes allés au temple remercier Oupouaout de ta bonne santé et de ton bonheur. Je suppose que tu as fait de même. Tu apprendras avec plaisir que ton bienfaiteur a tenu parole. Notre voisin est mort après une courte maladie, et j'ai hérité de cinq aroures de ses terres. L'esclave promis par le Voyant est arrivé il y a trois jours. C'est un Maxyes maussade. Depuis sa capture, il gardait les troupeaux de Pharaon dans le Delta, et je crois qu'il n'est pas ravi de se retrouver dans notre village aride d'Assouat, mais il est fort et c'est un bon travailleur. Il semble que ton maître ait vraiment le don de voyance. Ta mère se porte bien et t'envoie elle aussi ses salutations. Pa-ari ne prend plus de leçons et travaille désormais tous les jours pour les prêtres. J'ai très envie de te revoir. » Je posai le rouleau, les yeux pleins de larmes. C'était la première fois que mon père s'adressait directement à moi depuis que nous nous étions quittés sur la barque de Houi ; son caractère calme et posé transparaissait dans chaque mot.

Heureuse de savoir que ma famille vivrait plus à l'aise, je regardai le cadeau. C'était une petite sculpture de mon protecteur, Oupouaout. En caressant les lignes lisses du dieu à tête de loup, j'imaginai les heures de travail que mon père y avait consacrées. Lentement, patiemment, en pensant à moi, il avait sculpté le bois à la lumière de la chandelle de suif, puis l'avait enduit de nombreuses couches d'huile pour lui donner sa douceur et sa patine. Oupouaout avait les oreilles dressées, le nez flaireur, et ses yeux plongeaient dans les miens avec une expression de toute-puissance paisible. Vêtu d'un pagne court dont les plis étaient exactement représentés, il tenait une lance dans une main et une épée dans l'autre. Sur sa poitrine, mon père avait inscrit les hiéroglyphes signifiant « Celui-qui-ouvre-les-voies ». Je savais qu'il n'avait pu le faire sans l'aide de Pa-ari. Peut-être mon frère était-il resté à ses côtés pour le conseiller pendant qu'il les gravait dans le bois.

Cette statue était inspirée par un amour désintéressé dont je me savais indigne. La posant sur la table, je me prosternai devant elle, récitant les prières que j'aurais dû adresser au dieu le jour de ma naissance et l'implorant de protéger ma famille. J'étais repentante et honteuse. Lorsque j'eus fini, je pris ma palette pour répondre à mon père et, pour une fois, ce fut mon cœur qui parla. Pour des raisons évidentes, j'étais toujours censée dicter mes lettres à Ani, mais en cette occasion je bravai Houi. Qu'il lise ce que j'avais écrit si cela lui chantait, cela m'était égal, pourvu qu'il laisse le rouleau partir pour le Sud. J'aurais aimé partir avec lui. Pas du tout pour abandonner cette maison et la vie que j'y menais, mais pour revoir les yeux noirs et impérieux de ma mère, sentir les bras vigoureux de mon père m'enlacer et, ma main dans celle de Pa-ari, regarder le soleil s'enfoncer, rouge et paisible, derrière les vagues pures du désert. Ce désir m'étreignit jusqu'au soir.

Je sus assez vite dénouer les nœuds qui fermaient la porte de l'officine et j'en inventai moi-même quelques-uns. Houi souhaitait que l'on en change une fois par mois. Je jugeais ces précautions excessives, étant donné qu'un homme montait la garde toutes les nuits devant la porte de son bureau. Mais il ne tint aucun compte de mon opinion.

J'apprenais rapidement mais avec précaution ; je ne tenais pas à m'empoisonner en prenant pots et fioles pour les examiner et noter leur contenu. Houi m'interrogeait quotidiennement sur les plantes et les poudres qu'il m'avait enseignées la veille. Lorsque je commettais une erreur, il recommençait la leçon. Mais j'en faisais peu ; Kaha avait bien entraîné ma mémoire.

J'appris aussi une médecine bien plus élaborée que tout ce dont ma mère avait pu rêver. J'étudiai avec assiduité le trajet des metou dans le corps ; je fis la liste des symptômes trahissant la présence des vehedou ; je réfléchis sur les *oukhedou*, la putréfaction qui pouvait être mâle ou femelle, qui provoquait maladies et douleurs en s'introduisant dans les metou mais pouvait être combattue par des gouttes, des onguents, des cataplasmes ou les incantations appropriées. Assez vite, je compris les remèdes que me dictait Houi pour les femmes du harem ou ses quelques patients privés, et je me sentais parfois assez sûre de moi pour lui demander des éclaircissements sur ses prescriptions.

Quand approcha le nouvel an, premier jour du mois de Thot, je savais, debout aux côtés de Houi, lui passer les ingrédients qu'il lui fallait tandis qu'il maniait le pilon de pierre ou réduisait un liquide au-dessus d'une flamme nue. Ma tâche consistait également à prendre note de ce qu'il faisait, à peser et enregistrer les quantités utilisées.

Houi s'absentait parfois pour aller exercer son talent de voyant dans les temples ou les sanctuaires ; j'étais alors censée rester en compagnie de Disenk. Mais un jour, vers la fin de Khoiak, alors que le

fleuve avait une nouvelle fois transformé une bonne partie de l'Égypte en un grand lac brun et que l'air était frais, je fus enfin autorisée à travailler seule. Quand j'entrai dans le bureau de Houi, ma palette sous le bras, je constatai avec un serrement de cœur qu'il était emmitoufflé dans les linges blancs qui le protégeaient du soleil et des regards méprisants de la populace. Il me tendit une liasse de papyrus.

« Pendant mon absence, tu peux préparer ces ordonnances, dit-il avec désinvolture. Sois particulièrement prudente avec celle de Mentmose, le chef des Medjaious. Son cas est grave. Il souffre de vers intestinaux, et mon remède contient de la poudre de tue-chien. Il te faudra moudre les graines toi-même. Mets des gants et couvre-toi la bouche et le nez d'un linge. N'ajoute pas plus d'un dixième de ro au produit final. » Tout en parlant, il repoussa d'une main bandée une mèche de cheveux blancs échappée de son capuchon. Submergée par une vague d'amour et de pitié, je m'élançai vers lui et pressai ma joue contre son bras. Je vis ses yeux rouges briller dans l'ombre de son capuchon. Le reste de son visage était invisible.

« Tu es plus beau que bien des hommes qui marchent librement sous le soleil », bredouillai-je. Il resta un instant immobile, puis poussant un son dont je ne sus si c'était un rire ou un gémissement, il m'écarta doucement et sortit. Quand je m'attaquai à la corde nouée de l'officine, mes mains tremblaient. « Tu n'es qu'une gamine maladroite, me dis-je à haute voix. Tu t'es couverte de ridicule. » La porte s'ouvrit. Je pris ma palette, du papyrus et m'avançai dans les ténèbres.

À partir de ce jour, j'eus plaisir à me retrouver seule parmi les odeurs et les effluves étranges de cette pièce. J'allumais les lampes, fermais la porte et prenais le premier ingrédient de l'ordonnance laissée par Houi avec un bonheur que je n'avais plus éprouvé depuis l'époque où ma mère me libérait après les corvées de la journée et que je courais pieds nus vers le fleuve. Personne ne pouvait me déranger, pas même Disenk. Seul Harshira avait le droit d'entrer, mais seulement dans le bureau principal. J'étais privilégiée ; j'étais importante et, plus enivrant encore, je pouvais me livrer au plaisir de peser et mesurer, mélanger, diluer et verser en sachant que j'avais le pouvoir de vie ou de mort entre les mains.

J'avais toutefois oublié Kenna. Nous étions le sixième jour de Tybi, l'un des nouveaux jours de fête d'Amon institué par Pharaon. Houi s'était rendu au palais, et comme chaque fois que l'on fêtait un dieu, les serviteurs étaient dispensés de tout travail. Le silence régnait dans la maison. J'avais ouvert l'officine, un endroit dont j'avais fait mon sanctuaire, et j'allumais les lampes quand j'entendis la porte principale se refermer. Je tressaillis de joie, pensant que Houi rentrait plus tôt que prévu. M'avançant dans le pinceau de lumière éclairant le grand bureau, je me retrouvai nez à nez avec Kenna. Il portait un balai

de brindilles, des chiffons et une cruche d'eau bouillante. Il ne parut pas surpris de me voir. Le visage fermé, les lèvres pincées, il se dirigea vers l'officine sans me saluer.

« Que fais-tu ? » demandai-je d'un ton sec. Il posa la cruche sur la table de marbre avec une lenteur insultante, laissa tomber les chiffons sur le sol et se retourna, le balai à la main.

« Je suis venu nettoyer la pièce, il me semble que cela se voit.

— Il t'est interdit d'entrer ici en l'absence du maître.

— Pas du tout. J'ai le droit de nettoyer chaque fois que la porte est ouverte, ce qui est le cas en ce moment comme tu peux le constater. Tu as défait les nœuds toi-même.

— Inutile de me parler comme si j'étais un enfant, répliquai-je, exaspérée par son ton moqueur. J'ai du travail aujourd'hui ; je prépare une ordonnance pour le maître. Je ne veux pas être dérangée. Va-t'en !

— Je n'ai pas besoin de ton autorisation, répondit-il en haussant les épaules. Je nettoierai autour de Son Altesse. » Je le foudroyai du regard, luttant contre les accès de haine qu'il provoquait toujours en moi. Et, brusquement, je me rappelai les rêves où il apparaissait parfois et dont je me réveillais brûlante de désir : Kenna nu, Kenna rampant à mes pieds, la morsure de mon fouet sur les épaules. J'allai prendre la cruche d'eau que je transportai sur le bureau de Houi, puis je jetai les chiffons hors de la pièce, soufflai les chandelles l'une après l'autre et tirai la porte. Mon visage était tout près du sien.

« J'ai finalement décidé de ne pas travailler aujourd'hui, dis-je d'une voix suave. Il faudra que tu reviennes à un moment où Houi sera là. » Il sourit, mais son regard était glacial.

« Entendre son nom sortir de ta petite bouche vulgaire est un blasphème, déclara-t-il à voix basse. Tu es arrogante, prétentieuse, égoïste, et tu te crois beaucoup plus importante que tu ne l'es en réalité. Je vais naturellement aller dire à Harshira que ta mesquinerie perturbe la bonne marche de cette maison. Nous verrons alors qui de nous deux il écoute. »

Je ne fis pas un mouvement. J'étreignais la porte si furieusement que le bois me rentrait dans la chair. Je savais qu'il avait raison. Je n'avais aucune autorité dans ce domaine, et j'avais été stupide de provoquer cette altercation. Houi ne se mêlerait pas d'un incident aussi insignifiant, mais Harshira me ferait convoquer et me réprimanderait d'importance. Je ne supportais pas l'idée de perdre la face devant cet homme suffisant. « Tu es amoureux de Houi, n'est-ce pas ? soufflai-je en me rapprochant encore de lui. Éperdument et désespérément amoureux. Et tu es jaloux de moi, car bien que tu le touches, le laves, l'habilles, prépares ses repas et plies ses draps, tu ne partages pas ses pensées. C'est moi qui les connais ; c'est avec moi qu'il discute de son travail. » C'était cruel, cruel et parfaitement

inutile, mais j'étais poussée par ma propre jalousie inavouée. Je désirais Houi tout à moi ; j'aurais voulu partager avec lui l'intimité délicieuse de l'officine mais faire aussi tout ce qui était du domaine de Kenna. En voyant ses narines palpiter, ses yeux s'enflammer de haine, je sus que j'avais frappé juste.

Pleine d'une exultation mauvaise, je me serrai contre lui et, presque avant d'avoir conscience de ce que je faisais, j'avais collé mes lèvres aux siennes. Il se figea, raide de saisissement, puis, un fugitif instant, sa bouche trembla et s'ouvrit sous la mienne, faisant courir une délicieuse onde de chaleur jusqu'à mes reins. Mais l'instant d'après, ses dents se plantaient dans ma lèvre, et je reculai en poussant un cri. D'une main tremblante, il se passa un des chiffons sur le visage.

« Sale petite garce, murmura-t-il. Alors, tu crois participer à son travail, hein ? Tu n'as pas la moindre idée de ce en quoi il consiste. Quant à ses pensées, ne te fais pas d'illusions. Elles sont profondes, étranges et parfaitement inaccessibles à une petite catin prétentieuse comme toi. » Il s'avança vers moi, et je crus qu'il allait me frapper, mais il se contenta de ramasser son matériel. « Je le sers depuis plus longtemps que tu ne vis, poursuivit-il d'un ton méprisant. Et je serai encore ici bien après ton départ, car les graines de ta destruction germent déjà en toi, ô fille de Seth. Tu peux porter du lin fin, te peindre le visage et te pavaner, tu ne seras jamais qu'une vulgaire petite paysanne, et aucune magie ne pourra donner à ton sang la couleur invisible de la noblesse.

— Tu es jaloux ! hurlai-je, la lèvre déjà enflée.

— Non, Thu, répondit-il en me souriant avec insolence. La répugnance que j'éprouve pour toi ne doit rien à la jalousie. Tu ne mérites même pas d'inspirer un sentiment aussi vil. » Et il quitta la pièce.

« Bien sûr que c'est de la jalousie ! criai-je encore. Comment oses-tu me parler ainsi ? » J'étais l'assistante du maître alors qu'il n'était qu'un vulgaire serviteur, un homme de peine.

Je claquai la porte de l'officine, et j'avais commencé à renouer la corde quand je me calmai d'un coup. Mes mains cessèrent de trembler. Ma respiration devint plus égale. J'ai la marque de ses dents sur les lèvres, pensai-je. Il faudra que je raconte à Disenk que j'ai glissé et heurté le bord d'une chaise ; je dirai la même chose à Houi. Mais quelle sera la version de Kenna ? Se plaindra-t-il de moi ? S'il raconte au maître ce qui s'est passé, celui-ci le croira-t-il ? À quel point est-ce que je compte pour lui ? Quel mal peut me faire Kenna s'il décide de répandre son venin contre moi ?

Venin.

Les nœuds enchevêtrés reposaient contre le bois poli de la porte. Je les fixai sans les voir en palpant délicatement ma bouche blessée.

Je m'étais conduite de façon inqualifiable en provoquant Kenna. J'avais été incapable de me maîtriser, mais la leçon était précieuse. Je me jurai que rien de semblable ne se reproduirait plus. Une fois suffisait. J'aurais dû me taire quoi qu'il m'en coûtât, mais il était trop tard pour réparer les dégâts. Kenna était désormais mon ennemi déclaré ; il pouvait influencer Houi contre moi de manière détournée. L'un de nous devait donc partir, et ce ne serait pas moi.

Disenk poussa une exclamation d'horreur devant ma bouche enflée. Levant au ciel ses mains de poupée, elle demanda aussitôt qu'on lui apporte de l'eau salée et un morceau de viande fraîche. Après avoir baigné la blessure avec douceur et efficacité, elle m'obligea à y appliquer la viande jusqu'à ce que les élancements cessent, puis elle l'enduisit de miel. Je faisais à peine attention à ses soins. Je réfléchissais fiévreusement, passant en revue les poudres nocives de Houi. La ciguë peut-être. Une feuille mêlée à la salade de Kenna lui ramollirait les jambes et l'empêcherait de marcher correctement. Sa vue baisserait, et il aurait des palpitations. L'avantage de cette plante était que les symptômes ne se manifestaient qu'au bout d'une heure. Mais si Houi m'avait enseigné ses propriétés mortelles, il ne m'avait rien dit des quantités. Trop, et Kenna mourrait ; trop peu, et il risquait de se rétablir vite et de reprendre son service auprès du maître. La racine était inoffensive au printemps, mais cela signifiait-il qu'elle n'avait aucun effet ou qu'elle rendait simplement malade ? Une boisson rafraîchissante à base de feuilles de stramoine ? Houi en avait prescrit une dose infime dans une de ses ordonnances. Mais comme sa toxicité était connue de tous les médecins égyptiens, le maître reconnaîtrait presque à coup sûr la maladie de Kenna. Le tue-chien ? C'était le poison le plus virulent possédé par Houi. Il tuait par inhalation, ingestion ou contact avec la peau. Houi m'avait décrit l'agonie abominable qui serait la mienne si je le maniais sans précautions. Mais à faible dose, il ne produisait aucun symptôme, et il n'y avait pas de stade intermédiaire ; il anéantissait ou n'avait aucun effet apparent.

Tandis que Disenk surveillait ma lèvre, le visage aussi grave que si j'avais perdu une dent et fusse défigurée à vie, j'examinai une possibilité après l'autre. Le laurier-rose agissait trop vite. Il fallait mâcher les tiges de faux sycomore. Le suc de l'azalée aurait fait l'affaire, mais j'ignorais comment m'en procurer. En fin de compte, l'esprit aussi brûlant que les lèvres, je chassai totalement Kenna de mes pensées. J'avais le temps. Des jours s'écouleraient avant que ses propos venimeux ne soient pris au sérieux par Houi. Les prendrait-il au sérieux, d'ailleurs ? Il lui ordonnerait peut-être de se taire et de communiquer ses plaintes à l'intendant. D'un autre côté, il se pouvait que Kenna ait raison et que ma place dans cette maison soit moins

assurée que je ne le croyais. Je poussai un soupir. « Cela te fait très mal, Thu ? » demanda Disenk d'un ton anxieux. Je secouai la tête. La véritable blessure était intérieure. Sale garce, catin prétentieuse, vulgaire, arrogante, vaniteuse, égoïste. Étais-je vraiment tout cela ? Non, bien sûr. Kenna avait parlé, exaspéré par le même sentiment qui m'avait fait perdre mon sang-froid. M'arrachant aux soins attentifs de Disenk, je lui dis qu'il me fallait nager et nous nous rendîmes ensemble dans le jardin, où je m'abandonnai à l'étreinte de l'eau tandis qu'elle me regardait, assise au bord de la piscine.

Finalement, ce fut plus facile que je ne l'avais imaginé. Kenna venait nettoyer l'officine une fois par semaine. Pendant que je prenais sous la dictée ou passais les ingrédients à Houi, penché sur ses bols et ses ustensiles tachés, le serviteur balayait et lavait autour de nous. Houi était si habitué à cette routine qu'il semblait à peine s'apercevoir de sa présence, mais je me mis à étudier ses faits et gestes avec une nouvelle attention. Kenna s'interrompait souvent pendant son travail pour demander à un esclave de lui apporter une bière. Il posait alors le pot sur la table du bureau principal et allait boire quand il avait soif. Ce n'était pas systématique mais en général, lorsqu'il avait terminé sa tâche, il essuyait la sueur qui lui trempait le front et le cou, et s'attardait un instant pour finir sa bière. Puis il ramassait son matériel, récipient compris, et s'en allait discrètement, toujours longtemps avant que Houi et moi quittions la pièce.

Après mûre réflexion, j'avais opté pour la pomme d'amour. Houi en cultivait avec d'autres plantes utiles dans un coin bien surveillé de la propriété, près du mur de derrière. Je n'en avais encore jamais utilisé dans la préparation d'une ordonnance, mais Houi m'avait dit que c'était un bon somnifère quand il fallait opérer un patient. Il lui arrivait aussi d'en donner aux femmes stériles, peut-être parce que sa racine étrange avait la forme d'un pénis. Pour y avoir touché un jour sans gants, je m'étais retrouvée avec une vilaine éruption qui avait atterré Disenk. Mûr, le fruit de cette plante était comestible ; vert, il tuait. Ce qui m'avait décidée en sa faveur, c'était qu'en dépassant très légèrement la dose inoffensive, on risquait vomissements et diarrhée. L'idée de mettre Kenna dans cet état humiliant me ravissait. Lorsqu'il commencerait à se rétablir, je lui en redonnerais, et ainsi de suite jusqu'à ce que, trop faible pour continuer à servir Houi, il soit renvoyé.

Il me restait un problème simple à régler. Je comptais mêler la pomme d'amour à la bière habituellement demandée par Kenna. Pour qu'il boive son châtiment, il faudrait donc que je broie la tige séchée de la plante ainsi que quelques feuilles, que je dilue le résultat dans de l'eau et verse le tout dans sa bière. Je n'avais aucune idée de la quantité nécessaire et ne pouvais pas non plus procéder à des

expériences.

Me procurer tige et feuilles ne posa pas de difficultés. Deux jours par semaine au moins, Houi se rendait en ville ou dans les temples et me laissait travailler seule. Il me suffit donc de prendre ce qu'il me fallait dans le pot approprié, de le piler et de transvaser la poudre additionnée d'eau dans un autre récipient que je cachai sur la plus haute étagère. Je ne savais pas combien de temps laisser macérer le mélange mais je décidai qu'une semaine devait suffire. Je craignais d'ailleurs, si je le laissais davantage, que Houi ne le découvre et qu'il me faille expliquer sa présence. J'en rêvai toutes les nuits, m'imaginant absurdement qu'en entrant dans l'officine, je m'apercevrais que le récipient avait disparu, que Kenna avait tout découvert et allait me dénoncer au maître, ou que celui-ci me le brandirait sous le nez d'un air accusateur. J'eus droit à deux réprimandes de sa part cette semaine-là, car j'étais incapable de me concentrer sur mon travail. Je ne pensais qu'au pot invisible dans sa cachette.

Mon anxiété était si grande que j'étais presque décidée à me débarrasser de la mixture quand Houi me salua un matin, l'air irrité.

« Je dois me rendre au palais sur-le-champ, expliqua-t-il. La grande dame Tiy-Merenast est malade. Je ne peux pas faire grand-chose. Elle est très âgée et a le cœur faible. Pendant mon absence, cherche le rouleau qui la concerne et prépare le médicament qui y est déjà indiqué. C'est un mélange de poivre, de racine de kesso et de pavot additionné d'une goutte de suc de laurier-rose, si j'ai bonne mémoire. » Il s'interrompit et me jeta un regard perçant. « Tu te sens bien, Thu ? demanda-t-il brusquement. Tu as les yeux cernés. Nebnefer te ferait-il travailler trop dur ?

— Non, maître. Je dors mal ces derniers temps, répondis-je sans mentir.

— Jeûne trois jours et passes-en trois autres sans manger de viande. Je donnerai ces instructions à Disenk pour être certain que tu les observeras. » Il m'adressa un sourire distrait et sortit. Je l'entendis demander un garde et sa litière.

Je trouvai sans mal le rouleau relatif à la mère de Pharaon et, laissant sur le bureau le coffre où je l'avais pris, j'allai dénouer la corde de l'officine. Après avoir allumé les lampes, je réunis les ingrédients nécessaires à la préparation. J'étais en train de briser le cachet d'un nouveau pot de kesso en poudre quand j'entendis du bruit dans l'autre pièce. Mon cœur s'arrêta de battre. C'était Kenna, naturellement. Sans me retourner, je pris une petite cuiller à doser en m'efforçant de réprimer le tremblement de mes mains.

« Il a dû partir, dis-je sans préambule. Tu peux nettoyer si tu veux.

— Sa Majesté est trop aimable, répondit-il. Je la remercie de sa permission. » Je serrai les dents pour ne pas riposter du tac au tac et poursuivis ma tâche. Le médicament était destiné à un personnage royal et requérait toute mon attention. J'entendis Kenna ressortir dans le couloir pour demander sa bière. Tous mes sens étaient en éveil, mais je ne perdis rien de ma concentration. Je respectai les proportions, puis d'une main sûre, versai les poudres dans le flacon que j'avais préparé avant de le cacheter avec un peu de cire chaude. Kenna exécutait une danse hostile autour de moi, armé de son balai. Puis il alla chercher une bassine d'eau chaude, la posa et y jeta ses chiffons. Je pris mon pot sur l'étagère. Kenna était à genoux et aspergeait le sol de natron. J'ôtai le bouchon.

L'odeur me prit aussitôt au nez, une odeur fétide de plantes pourrissantes. Le liquide était brunâtre. Kenna n'avait rien remarqué. Il frottait les carreaux, écrasant sous son chiffon mouillé le natron qui se dissolvait. Le rouleau de Tiy-Merenast et le pot à la main, je passai dans le bureau principal. Un serviteur avait apporté la bière de Kenna. Elle était sur le bureau, limpide et fraîche, tentante pour un homme assoiffé. Je jetai un regard par-dessus mon épaule. Kenna me présentait ses fesses moulées par le pagne blanc ; ses épaules se mouvaient en cadence. Retenant mon souffle, je versai le contenu du pot dans la bière. Je me demandai furtivement si je devais m'arrêter à la moitié ou aux trois quarts, mais l'eau diluait les produits et je ne voulais pas que mes nuits d'insomnie, la peur panique que j'éprouvais en cet instant n'aient servi à rien. Je mis tout. Au fond, il y avait un dépôt huileux et noir.

Je retenais encore mon souffle lorsque je dissimulai le récipient dans le coffre ouvert sur la table. J'y déposai aussi le rouleau et rabattis le couvercle. J'étais en train de ranger le coffre quand Kenna sortit de l'officine. Je passai près de lui, les jambes si flageolantes que je craignais de trébucher, mais il levait déjà son pot de bière et ne m'accorda pas un seul regard. Mon cœur battait à tout rompre, et je pressai mon poing contre ma poitrine, me contraignant à ne pas jeter les yeux dans sa direction.

Alors que je prenais au hasard pots et flacons sur les étagères, je l'entendis reposer sa bière avec un soupir. Ô dieux, qu'ai-je fait ? pensai-je, terrifiée. Il se laissa tomber à genoux et, un horrible instant, je crus que je m'étais trompée et qu'il allait mourir là, devant moi. Mais il ramassa son chiffon et se remit à nettoyer le sol. J'étais paralysée, pétrifiée devant les plantes que j'avais réunies à l'aveuglette. Puis je m'aperçus qu'il était debout près de moi. « Je veux laver la table », dit-il. Je m'écartai, hébétée. Il répandit de l'eau sur le marbre, y trempa un chiffon propre, ajouta du natron et poussa vigoureusement les pots de côté. Je le vis s'arrêter un instant, froncer

les sourcils, mais il reprit sa tâche, puis quitta enfin la pièce en me lançant un regard froid.

Incapable de faire un mouvement, je l'entendis rassembler ses affaires dans l'autre bureau. J'étais en proie à la plus grande peur de ma vie, à laquelle se mêlait pourtant un mince courant d'excitation. Allait-il emporter le pot de bière ? Dès que la porte extérieure se referma, je courus m'en assurer. Il n'était plus là ; il ne restait sur la table qu'un cercle humide que j'essuyai avec le bord de ma robe. Puis j'allai reprendre mon récipient dans le coffre, le rinçai à l'eau et montai sur la chaise de Houi pour jeter le contenu par la fenêtre. C'était stupide, je le savais, mais une sentinelle ou un gardien surveillait chaque porte, et je ne voulais pas courir le risque d'être vue avec un objet inhabituel ce jour-là.

Me contraignant au calme, je rangeai tous les pots sur leur étagère, laissai en évidence sur la table le médicament que Houi m'avait ordonné de préparer et fermai l'officine. Je m'étais vengée. Cela avait été terrifiant mais d'une étonnante simplicité. Peut-être Kenna commençait-il déjà à ressentir les premiers signes de malaise. Avec un peu de chance, je ne reverrais pas sa mine revêche d'une ou deux semaines. Je regagnai ma chambre, le sourire aux lèvres.

Il était déjà très malade quand Houi revint, au coucher du soleil. J'avais passé l'après-midi à m'exercer au luth, tentant même de composer un chant et me consacrant à cet instrument avec plus d'application qu'à l'accoutumée. J'aurais en effet préféré m'initier aux rythmes compliqués et sensuels du tambour, mais ceux qui en jouaient étant presque toujours des hommes, Harshira m'avait opposé un refus. Je me sentais très vertueuse en pinçant les cordes ; j'avais certes rendu Kenna malade, mais n'étais-je pas au fond une brave petite fille, obéissante et travailleuse ? Mon professeur de musique me félicita en partant, et Disenk me demanda de lui rechanter ma mélodie.

J'étais attablée devant un poisson grillé appétissant accompagné de poireaux parfumés à la coriandre et de pois chiches quand des coups impérieux retentirent à la porte. Disenk alla ouvrir. C'était Harshira.

« Le maître te demande, dit-il, du seuil. Tu dois venir immédiatement.

— Que se passe-t-il ? » Je n'eus pas besoin de feindre l'inquiétude ; un frisson de peur m'avait parcourue à la vue de son visage grave.

« Dépêche-toi ! » ordonna-t-il sans répondre. Je le suivis dans le couloir où s'amoncelaient déjà les ombres du soir.

« Je n'ai pas eu le temps de mettre mes sandales », protestai-je. J'avais besoin d'entendre sa voix, d'être rassurée, car au fond de moi je savais où nous allions et pourquoi.

« Cela n'a pas d'importance », jeta-t-il par-dessus son épaule. Arrivés au pied de l'escalier, nous nous dirigeâmes vers une des deux portes qui lui faisaient face. Il l'ouvrit, me fit signe d'entrer et la referma derrière moi. Il ne m'avait pas suivie.

La première chose qui me frappa fut la puanteur, une odeur répugnante de vomi et d'excréments qui évoquait la terreur et la mort. Prise à la gorge, je m'immobilisai, m'efforçant de m'y habituer. Pour avoir travaillé avec ma mère, je connaissais l'odeur déplaisante des chambres de malades, mais ici c'était différent. Ici, la terreur était palpable ; elle se mêlait aux odeurs corporelles, à la mince fumée des lampes, et elle me remplissait de panique. Je luttai contre cette peur, la repoussant délibérément, et je regardai autour de moi.

La chambre avait la même taille que la mienne mais semblait pleine à craquer. Des linges souillés étaient entassés sur le sol à côté d'une grande bassine d'eau sale dans laquelle trempait une étoffe. Deux esclaves s'activaient en silence autour du lit, glissant un drap propre sous la forme indistincte qui y était étendue. Assis sur un tabouret, Houi me tournait le dos, et je fus choquée de voir qu'il ne portait qu'un pagne court. Ses cheveux pendaient en vrilles dans son dos, et il était couvert de sueur. À côté de lui, la table était couverte de pots et de flacons.

À l'autre bout de la pièce, se trouvait un prêtre dont le crâne rasé luisait à la lumière jaune des lampes. Il tenait un encensoir à bout de bras. La propreté immaculée de la large ceinture de lecteur qui barrait son torse glabre et le lin arachnéen de sa jupe contrastaient violemment avec le chaos qui l'entourait. Il psalmodiait, et ce furent ces paroles rituelles qui m'arrachèrent enfin à mon engourdissement.

« Je connais des charmes que le Tout-Puissant a créés pour chasser le sort jeté par un dieu... pour punir l'Accusateur, le Maître de ceux... qui permettent à la corruption de se glisser dans ma chair... » Il avait les yeux clos. L'encens s'élevait paresseusement dans l'air fétide mais sans pouvoir dissiper les miasmes.

Ces mots m'atteignirent comme des coups. Tout cela était ma faute. C'était moi qui avais provoqué la scène terrible qui se déroulait sous mes yeux. J'étais l'Accusateur, celui qui avait permis à la corruption d'attaquer la chair vulnérable de Kenna. « ... tête, épaules, membres... », continuait le prêtre, qui énumérait les parties du corps affectées en tâchant d'obliger les dieux à soigner le serviteur de Houi. J'étais une enfant qui avait flirté avec les ténèbres sans fond et avait été agrippée, entraînée là où la volonté n'existe plus.

Non ! pensai-je avec tant de véhémence qu'il me sembla que le mot résonnait dans la pièce. Je n'ai pas été entraînée ! J'ai sauté de mon plein gré, j'ai plongé avec délectation !

« ... J'appartiens à Rê, disait le prêtre de sa voix funèbre. Il a dit :

« C'est moi qui protégerai l'homme malade de ses ennemis... » Je dus rassembler tout mon courage pour m'approcher de Houi.

Il me regarda à peine. Le visage tendu, il remuait un liquide dans une tasse et, quand j'arrivai près de lui, il prenait une paille en roseau. « Redresse-le en le prenant par les épaules et soutiens-lui la tête, ordonna-t-il d'un ton brusque. Ces idiots sont maladroits et le malmènent. » Je lui obéis aussitôt. Kenna avait la peau moite. Relevant avec précaution sa tête inerte, je l'appuyai contre ma poitrine et le maintins immobile pendant que Houi lui glissait la paille entre les lèvres. Je sentais son haleine fétide et brûlante. Il geignit et voulut se dégager, mais je l'en empêchai avec une facilité qui m'effraya. La dose était trop élevée, pensai-je fugitivement. La prochaine fois, il faudra la réduire. La prochaine fois...

« Qu'est-ce qu'il a ? » murmurai-je. Houi caressait le front de Kenna avec la douceur d'un père inquiet.

« Je ne sais pas, répondit-il distraitemment, toute son attention fixée sur le malade. J'ai d'abord cru qu'il avait mangé un aliment pourri, mais les symptômes ne correspondent pas. On dirait un poison. Allons, essaie de boire, ami fidèle. Il faut que tu guérisses, car personne ne sait s'occuper de moi comme toi. »

Kenna gémit ; sa poitrine se souleva. Je le sentis avaler une gorgée, une autre, puis, poussant un cri, il se raidit et vomit sur les mains de Houi. Aussitôt, les esclaves se mirent au travail, efficaces et silencieux. Kenna s'affaissa contre moi, la joue contre mon cou. Sa respiration ressemblait au halètement d'un animal sauvage, son souffle me brûlait la peau, m'enflammait le sang. J'avais envie de le rejeter loin de moi. « Que lui donnes-tu ? demandai-je.

— Je l'ai d'abord purgé avec de la doura et de l'aulne noir », répondit Houi. Il tenait la main de Kenna et la caressait du pouce d'un geste réconfortant. « Mais quand je me suis rendu compte que c'était plus grave que des produits gâtés, j'ai essayé de calmer la violence des contractions par de l'ail, du safran et du lait de chèvre. Je ne peux pas faire grand-chose de plus. Qu'en penses-tu ? » Il cherchait mon regard, cette fois, et je soutins le sien au prix d'un effort dont mon visage ne laissa rien paraître.

« C'est forcément un oukhedou qui s'est introduit en lui par l'entremise d'une boisson ou d'un aliment mauvais, fis-je d'une voix enrouée. Qu'est-ce que cela pourrait être d'autre ? » Il me dévisagea un long moment.

« On se le demande, en effet », dit-il enfin. Je luttai pour ne pas détourner les yeux, me rappelant avec horreur qu'il n'était pas seulement médecin mais voyant. Puis Kenna se tordit de douleur en gémissant. Je le serrai plus étroitement contre moi tandis que, sur un claquement de doigts, un esclave apportait au maître linge et bassine

d'eau. Il essuya avec douceur le visage grisâtre de son serviteur.

Je sentis que Kenna voulait parler avant même qu'il n'eût émis un son. Les muscles de sa poitrine se contractèrent, se relâchèrent, se tendirent à nouveau, et j'éprouvai l'envie presque irrésistible de lui plaquer ma main sur la bouche. Quelle lucidité lui restait-il ? Avait-il compris la cause de sa maladie ? Il se tourna vers Houi, effleurant des doigts sa peau nue. « Amer, murmura-t-il dans un râle. Amer. » Un grand frisson le secoua, et il s'affaissa dans mes bras.

« Il a perdu connaissance, dit Houi en l'étendant aussitôt sur le lit. C'est une bonne chose. Il ne vomira plus et il a cessé de souffrir. Prends ma place et veille-le, continua-t-il d'un air las. Je veux interroger les autres serviteurs et savoir avec précision ce qu'il a mangé et bu. Tu l'as vu aujourd'hui, Thu ? » J'acquiesçai de la tête en allant m'asseoir sur le tabouret qu'il venait de quitter.

« Il est venu nettoyer l'officine pendant que je préparais l'ordonnance de la reine, répondis-je. Je n'ai rien remarqué d'inhabituel. » Je gardai les yeux fixés sur Kenna et entendis le maître traverser la pièce. La porte se referma.

« Je suis celui qu'un dieu espère pouvoir garder en vie... » chantait le prêtre. J'avais très froid. Derrière moi, les esclaves emportaient les draps souillés et les bassines d'eau sale. L'un d'eux moucha les lampes ; les flammes bondirent, baissèrent, puis brûlèrent avec régularité. Je me mis à trembler. Kenna respirait par saccades en geignant doucement. J'avais le cœur aussi glacé que le corps. Je croisai les bras, courbai la tête et attendis.

Beaucoup plus tard, Houi revint. Il approcha une chaise du lit et s'assit, penché vers Kenna. Les heures s'écoulèrent avec lenteur. Houi murmurait parfois des mots que je ne saisisais pas, des prières peut-être ou des incantations. À un moment, il poussa un soupir et toucha la joue de Kenna. Celui-ci ne bougea pas. Prenant alors une aiguille, Houi l'enfonça légèrement dans son avant-bras et son cou, puis dénudant son ventre plat, il le piqua au sang. Kenna n'eut aucune réaction.

Il se rassit, et un silence sinistre s'installa dans la pièce, seulement rompu par la respiration torturée du malade. J'avais cessé de trembler mais il me semblait être d'albâtre, et faire le moindre mouvement m'aurait coûté un immense effort.

Kenna mourut alors que les premières lueurs de l'aube commençaient à faire pâlir la lumière des lampes. Rien ne nous en avertit. Son râle cessa tout à coup, et le soulagement fut aussitôt palpable dans la pièce. Houi se leva et scruta le visage paisible de son serviteur. Il appuya une main sur son torse, puis ses épaules s'affaissèrent. D'un geste, il imposa silence au prêtre. « C'est fini, dit-il. Harshira ! » Je pivotai, stupéfaite, et vis que l'intendant se tenait près

de la porte. « Envoie chercher les prêtres *sem* qui l'emmèneront dans la Maison des morts. Tu annonceras ensuite aux membres de cette maison que nous observerons les soixante-dix jours de deuil pour lui. Il n'a pas d'autre famille que nous. Thu, viens avec moi ! » J'obéis, les jambes flageolantes, engourdie par ma longue station assise. Nous passâmes dans la pièce voisine, une vaste chambre bien aérée.

Un lit jonché de coussins et posé sur une estrade en occupait le centre. Le sol pavé de carreaux bleus brillait de propreté. Sur les murs, de belles peintures combinant l'écarlate, le bleu, le jaune, le blanc et le noir représentaient des plantes grimpantes, des fleurs, des poissons, des oiseaux des marais, des dunes et des fourrés de papyrus mêlés les uns aux autres comme dans un rêve agréable. Houi releva la natte qui fermait la fenêtre, et un pâle rayon de soleil éclaira le lit, une chaise dorée, de petites tables ornées dont les pieds imitaient des bouquets de roseaux. Sur l'une de ces dernières, je remarquai un grand vase et, à côté, une fiole d'huile, tous deux flanqués de cassolettes d'encens. Houi pratiquait donc son art dans l'intimité de sa chambre. Je m'en fis vaguement la réflexion, un peu oppressée par le luxe qui m'entourait.

Il y avait de nombreux coffres d'habits et de produits de beauté contre les murs, mais ce furent les assiettes et les pots sales disposés sur la table qui retinrent mon attention. Houi me fit signe d'approcher. Dans la lumière impitoyable du jour, il avait le visage livide, ses yeux rouges étaient gonflés et cernés de sombre, mais son regard restait perçant.

« Je viens de perdre un ami fidèle et un serviteur dévoué, dit-il sans préambule. Voici les objets dont il s'est servi aujourd'hui. La nourriture qu'il n'a pas mangée a été rapportée aux cuisines et donnée aux chats. Tous sont pleins de vie. Il a bu du lait de chèvre ce matin en présence d'un de mes cuisiniers avec qui il a discuté un moment. Ce cuisinier a bu le même lait ; lui aussi est plein de vie. L'eau que boivent les serviteurs est conservée dans de grandes jarres réparties un peu partout dans la maison. Aucun d'entre eux ne souffre du moindre malaise. Cela ne nous laisse plus que la bière. » Il prit un récipient que je reconnus avec un frisson d'appréhension. On y voyait encore un peu de mousse séchée. Je ne voulais pas y toucher, mais Houi me le mit dans les mains. « Le personnel se sert dans les jarres cachetées qui viennent directement de ma brasserie, poursuivit-il d'un ton uni. C'est le sous-intendant qui se charge de la distribuer. On a tiré de la bière de la même jarre pour sept serviteurs hier, et un pot a été apporté à Kenna alors qu'il travaillait dans l'officine avec toi. Regarde dans ce pot, Thu. » J'obéis à contrecœur. Il y restait une lie visqueuse et malodorante qui me fit grimacer malgré moi. « Tu reconnais cette odeur ? » Je secouai la tête. « C'est celle de la pomme d'amour, dit Houi. Kenna a été empoisonné par quelqu'un de très naïf et de très

stupide, quelqu'un qui ignorait sans doute que cette plante agit deux fois plus vite mélangée à de l'alcool, quelqu'un qui pensait que toute trace de son forfait aurait disparu avant qu'il ne tombe malade. « Amer », a dit Kenna. Et comment ! Amer pour lui et pour moi. » Il me prit le menton et me força à le regarder. Son ton était toujours aussi monocorde, mais ses yeux brûlaient de colère et de tristesse. « Kenna avait un ennemi. Ce n'était pas un homme facile à aimer, mais il n'était pas mesquin et son cœur m'appartenait. Il grognait mais il n'était pas méchant. Quelqu'un n'a pas su le comprendre. »

Je gardai le silence. J'étais incapable de prononcer une parole. Ses doigts s'enfonçaient dans mon bras, et je savais qu'il avait tout découvert. C'était fini. Mon travail avec lui, mon séjour dans sa maison, ma vie même peut-être, tout était fini, mais je refusais malgré tout d'admettre ma culpabilité. Je n'avais pas voulu tuer Kenna. Je n'étais pas un assassin. J'attendis son verdict en tremblant. Il me lâcha si brusquement que je titubai. « Va dans ta chambre, dit-il avec froideur. Pendant que nous pleurerons Kenna, il n'y aura ni musique ni banquet ici, et nous n'exécuterons ensemble que les travaux indispensables. Tu as l'air très fatiguée. Va dormir et que les dieux t'envoient un bon rêve. » Ses traits se contractèrent, et il se détourna.

Je restai un instant stupide. Tu sais ! avais-je envie de hurler. Tu sais ce que j'ai fait ! Vas-tu te venger secrètement au lieu de me dénoncer à toute l'Égypte ? Je ne suis qu'une paysanne. À qui manquerais-je vraiment si tu me faisais trancher la gorge et jeter dans le Nil ? Vais-je mourir un jour à l'improviste, quand tu auras mûrement réfléchi à mon châtiment ? Il dut deviner mes pensées, car il ajouta sans se retourner : « J'embaucherai un nouveau serviteur, et tu continueras à suivre l'enseignement pour lequel tu es venue ici. Pars, maintenant. » Je ne sais pas comment je trouvai la force de regagner ma chambre.

Ignorant une Disenk ensommeillée et ahurie, je me jetai sur mon lit et, pressant contre mon cœur la précieuse statue d'Oupouaout sculptée par mon père, je la berçai en pleurant. Je pleurai sur le sort de Kenna, et sur moi-même, à cause des moments terribles que je venais de vivre et du mépris que j'avais lu dans le regard de Houi.

J'éprouvais de l'horreur pour mon acte, mon cœur saignait pour l'homme dont j'avais supprimé la vie par simple jalousie. Je la lui aurais rendue si cela m'avait été possible, et je n'osais penser au jugement que les dieux prononceraient certainement contre moi. Serrant dans mes bras la figurine lisse du dieu de la guerre, je restai frissonnante, mes yeux fixant l'obscurité.

Je passai la plus grande partie des soixante-dix jours de deuil dans ma chambre en compagnie de Disenk. Il n'y avait rien à faire et pas grand-chose à dire. Disenk me parlait de temps à autre d'un Kenna que je n'avais jamais connu : un homme qui aimait les chiens et avait essayé de domestiquer une de ces bêtes du désert farouches et inoffensives, mais réputées inapprivoisables ; un homme abandonné par sa mère dans les rues de Pi-Ramsès à l'âge de trois ans et qui vénérât depuis toujours Bès, dieu de la maternité et de la famille, dans l'espoir de retrouver un jour la femme qui l'avait si peu aimée.

J'écoutais malgré moi en me mordant les lèvres, partagée entre la honte, la culpabilité, le soulagement et la crainte. Pendant les après-midi interminables où la chaleur de la saison se combinait au silence inhabituel de la maison pour me donner l'impression que le temps lui-même était mort avec Kenna et que nous flottions tous dans les limbes éternels, je m'asseyais en tailleur sous la fenêtre, tâchant de retrouver celle que j'avais été. Je ne voulais pas m'appesantir sur les émotions qui bouillonnaient dans mon cœur. Je les refoulais sans cesse, mais à peine avais-je réussi à retrouver un calme précaire qu'une image surgissait dans mon esprit, me laissant l'estomac noué et la gorge sèche : le visage de Kenna dans l'ombre près du fleuve où le maître nageait au clair de lune ; Kenna traversant la cour à la suite de Houi, obéissant et respectueux ; ses lèvres cédant un fugitif instant à la pression des miennes...

Mais ce qui me torturait bien davantage encore, c'était le souvenir brûlant de son corps moite affaissé contre ma poitrine, de son souffle chaud sur ma peau. Ce souvenir-là, je ne pouvais le combattre et j'y succombais avec impuissance. La nuit, mon imagination m'infligeait de nouveaux tourments et je cherchais vainement le sommeil. Je voyais le prêtre sem se pencher sur le cadavre de Kenna dans la Maison des morts et lui enfoncer dans les narines les crochets de fer qui le décérébreraient ; je voyais la pierre de Nubie inciser son flanc, le prêtre écarter sa peau pour retirer ses intestins grisâtres et les poser sur la table d'embaumement...

À la fin, par l'entremise de Harshira – je n'osai m'adresser directement à Houi –, je lui fis demander une infusion de pavot pour pouvoir dormir. Le médicament me fut apporté sans commentaire, et

je le bus en me demandant si ce serait le dernier acte que j'accomplirais avant de me retrouver en présence des dieux dans la salle du Jugement. Mais Houi ne se vengea pas et, au bout de plusieurs heures d'un sommeil de plomb, je me réveillai, le visage bouffi et la tête lourde, avec devant moi la perspective d'une nouvelle journée d'inactivité et de torture mentale.

On aurait dit que la maison était scellée. Aucune litière ne déposait d'invités, aucun rire ne rompait le silence, personne ne traversait la cour pavée dont les motifs me devinrent aussi familiers que les traits de mon visage. Un jour, je crus entendre une voix féminine sous ma fenêtre, mais j'étais trop apathique pour me lever. Je sus plus tard par Disenk que dame Kaouit était venue exprimer ses condoléances à son frère.

On ne me permit pas de participer aux funérailles qui furent célébrées le soixante et onzième jour du deuil. Je regardai de ma chambre les membres de la maison s'éloigner en silence vers les barques qui les attendaient sur le fleuve. Kenna serait couché dans un simple cercueil de bois et reposerait dans le petit caveau creusé dans le roc que lui avait réservé Houi. C'est là que ses amis et ses collègues se réuniraient pour accomplir les rites de passage. Ils festoieraient aux abords du tombeau, enfouiraient les reliefs du banquet, puis la petite sépulture serait scellée. Disenk aurait voulu assister à l'enterrement, mais on lui avait manifestement ordonné de rester auprès de moi. Je finis par la convaincre de m'accompagner dans le jardin, et nous restâmes là sans échanger une parole, enveloppées d'un silence surnaturel tandis que la maison vide somnolait, baignée dans une lumière blanche.

Vers le soir, nous rentrâmes, et Disenk me prépara elle-même un repas simple. Je mangeai sans beaucoup d'appétit, pour lui faire plaisir. Plus tard, alors qu'elle cousait à la lueur de la lampe et que je choisissais sans entrain parmi les rouleaux les poèmes et les chants que j'aimais lire, la maison revint à la vie. Des pas pressés et des bavardages retentirent dans la cour ; une porte claqua au rez-de-chaussée. « C'est fini », dit Disenk en levant la tête ; et elle reprit son travail. J'entendis la voix faible mais reconnaissable de Houi, puis la basse profonde de Harshira.

Brusquement, j'eus l'impression qu'un poids écrasant m'était ôté de la poitrine. Je pris une profonde inspiration. C'était fini. Je n'avais pas vu le maître depuis plus de deux mois, mais c'était sans importance : il comptait me pardonner ; la vie reprendrait son cours. Accablée soudain par une immense fatigue, agréable et saine, je bâillai. « Déshabille-moi, Disenk, dis-je. Je vais me coucher. » Je dus lutter contre le sommeil tandis qu'elle m'enduisait comme d'habitude le visage d'huile et de miel. Puis je sombrai instantanément dans le

puits béni de l'inconscience. Je ne fis pas de rêve.

Au matin, avant même que j'aie quitté mon lit, quelqu'un frappa à la porte. Disenk alla ouvrir. Un homme trapu et puissamment bâti s'inclina, le sourire aux lèvres.

« Je suis Neferhotep, le nouveau serviteur personnel du maître, dit-il. Je dois vous remettre ceci et dire à Thu que le maître l'attend dans son bureau pour travailler dès qu'elle sera prête. » Il tendit un petit bol à Disenk, sourit de nouveau et s'en fut.

« Qu'est-ce que c'est ? » demanda-t-elle en plissant le nez. Deux feuilles d'un vert brillant flottaient dans une eau limpide. À leur vue, un intense sentiment de bonheur m'envahit. Houi avait dû les mettre dans l'eau dès son retour des funérailles. Une pour Disenk, une pour moi. C'était un geste destiné à me rassurer, une promesse de pardon, la permission de rire à nouveau. Je pris l'une des feuilles, l'égouttai et la tendis à Disenk. Elle eut un mouvement de recul.

« N'aie pas peur, dis-je. Mastique-la lentement. C'est du qat. Fais-moi confiance ! » Je pris l'autre feuille et la posai sur ma langue. Elle m'imita avec hésitation, et l'amertume lui fit froncer les sourcils. Nous mâchâmes un instant d'un air pensif, mais il ne fallut pas longtemps pour que nous nous mettions à pouffer comme des idiots à propos de tout et de rien.

Nous descendîmes au bain bras dessus, bras dessous. Debout sur la dalle, je gardai les yeux clos tandis que l'eau tiède et parfumée ruisselait sur mon corps. Jamais ce contact n'avait été aussi sensuel ; et jamais l'air matinal n'avait été aussi chargé d'odeurs délicieuses que lorsque, quittant la petite pièce, j'allai m'étendre sur le banc de massage. Tout va s'arranger, pensai-je avec volupté en m'abandonnant aux soins du jeune homme. Le temps m'entraîne de nouveau en avant. Je ris tout haut par pur bien-être, et le masseur s'interrompit un instant.

« Ma main n'est pas sûre, aujourd'hui ? » demanda-t-il. Je ris encore, sachant que c'était le qat, mais pas seulement lui. C'était l'air dans mes narines, le battement régulier de mon cœur, la brûlure du soleil sur mon talon, Kenna était mort, mais j'étais en vie.

« Tu es parfait comme toujours », répondis-je en me répétant : c'est fini, je suis libre !

Houi m'accueillit comme si rien ne s'était passé. Quand il m'eut examinée à son habitude pour s'assurer que j'étais correctement maquillée et vêtue, nous nous attaquâmes aux tâches du jour. Je pensais le trouver tendu, entouré d'une aura de tristesse, au moins pendant quelque temps, mais il ne montrait aucun signe de chagrin. Je savais à présent l'estime qu'il avait eue pour son serviteur, et je supposai que les soixante-dix jours de deuil avaient atténué sa peine. Je me figeai, bouleversée, quand au milieu de la matinée j'entendis

quelqu'un entrer dans le bureau et Houi dire d'un ton distrait : « Oui, tu peux nettoyer. » Mais il s'agissait bien entendu de Neferhotep. Il ne demanda pas de bière.

La maison retomba vite dans son train-train, et moi aussi. Je dictais des lettres à ma famille, préparais et notais des ordonnances. En raison de mon emploi du temps rigide, les jours se fondaient l'un dans l'autre, uniformes, et très vite Kenna ne fut plus qu'un souvenir désagréable et fugace.

Sous les fourreaux simples que je portais, mon corps se transformait peu à peu. Mes seins grossissaient, mes hanches s'arrondissaient. Je continuais à faire mes exercices tous les matins avec Nebnefer, à passer sur la dalle du bain et sur le banc de massage, à m'asseoir à la table de toilette de Disenk pour être fardée et coiffée.

Je ne me souviens pas avec exactitude du moment où je sus que la maison de Houi était devenue mon véritable foyer. Je ne me rendais pas compte que c'était en raison même des restrictions qui m'étaient imposées que j'en étais venue à dépendre à l'excès de la sécurité, de la routine rassurante qu'elle m'offrait. Je voyais les mêmes visages familiers semaine après semaine, j'accomplissais les mêmes tâches et, excepté dans mon sommeil, cette uniformité avait cessé de me mettre mal à l'aise. J'étais une prisonnière qui n'avait pas conscience de sa véritable condition, une enfant choyée qui n'avait pas à affronter les défis de l'adolescence, si bien que tout en acquérant la connaissance des plantes médicinales et des poisons de Houi, une mémoire sans défaut et un corps parfait, ma volonté restait en sommeil. Je n'avais pas à prendre la moindre décision me concernant, et je me satisfaisais de cette situation.

Trois mois passèrent. Puis ce fut de nouveau Payni et, à trois semaines de mon jour de naissance, tout changea encore une fois.

Je m'étais levée à l'heure habituelle, et aucun incident n'avait marqué la matinée. Pendant l'après-midi, après la sieste, j'eus peut-être un peu moins de travail que de coutume, et Houi me parut tendu et préoccupé, mais je regagnai ma chambre deux heures avant le coucher du soleil, satisfaite de ma journée. En poussant la porte, je m'immobilisai, stupéfaite. Une tunique d'un bleu extraordinairement pâle et délicat chatoyait sur mon lit, si transparente que l'on devinait le couvre-lit au travers. Sur la table, il y avait des bijoux amoncelés et une perruque sur son support. Disenk m'accueillit, toute souriante, et alla aussitôt fermer la porte.

« Qu'est-ce que tout cela ? demandai-je alors qu'elle m'enlevait déjà mon fourreau.

— Harshira m'a fait dire que tu devais assister à un petit banquet ce soir en compagnie du maître et de quelques invités. Ils arriveront au crépuscule. Il faut nous dépêcher.

— Mais qui sont-ils ? Pourquoi cette invitation ? Que se passe-t-il, Disenk ? Tu le sais ?

— Oui, mais je n'ai pas le droit de te mettre au courant », répondit-elle avec raideur.

Le cœur serré un instant par l'inquiétude et la peur qui m'avaient obsédée à mon arrivée, je me laissai déshabiller. Je fus vite entièrement nue.

« Qu'attend-on de moi ? insistai-je. Suis-je censée assister à ce repas en qualité de servante ou en tant qu'apprentie du maître ? Comment dois-je me comporter ? » J'étais soudain prise de panique. Des inconnus allaient faire irruption dans mon cocon ; j'allais être observée, jugée... Disenk me massa les pieds.

« Tu te conduiras comme je te l'ai appris, Thu, dit-elle avec calme. Tu n'es plus une paysanne. Tu ne t'en rends peut-être pas compte, mais tu marches, manges et parles désormais comme une femme distinguée.

— C'est une nouvelle épreuve ! m'écriai-je. Au bout de tout ce temps, Houi me met encore à l'épreuve.

— C'est vrai, reconnut-elle. Mais quand tu en sauras la raison, je crois que cela ne te déplaira pas. Maintenant, permets-moi de te laver les mains et de te démaquiller. Nous devons tout recommencer.

— Je fais partie de cette maison depuis assez longtemps pour que l'on me confie ses secrets », protestai-je avec feu. Mais je lui abandonnai docilement mon visage et retrouvai peu à peu mon calme. Il ne servait à rien de ruer dans les brancards, et l'étoffe ondoyante et diaphane jetée sur le lit m'inspirait un intérêt croissant. « Je vais porter cette robe ? demandai-je en la désignant d'un geste.

— Bien entendu. Et le maître a dit que, si tout se passait bien ce soir, tu pourrais la garder.

— Si je me tiens correctement et que je ne lui fasse pas honte », marmonnai-je. Mais mon optimisme inné prenait le dessus, je sentais renaître mon goût de l'aventure, des défis ; et je décidai de profiter pleinement de l'occasion. Il était fort possible qu'elle ne se représente pas. J'avais en effet perçu depuis longtemps ce qu'il pouvait y avoir de cruel dans la nature de Houi.

Disenk exerça ses talents de magicienne. Du fard gris sur mes paupières et un trait épais de khôl noir étiré jusqu'à mes tempes mirent immédiatement en valeur mes yeux bleus. Puis, ouvrant avec précaution un pot minuscule, elle y plongea un pinceau très fin. « Penche la tête en arrière », ordonna-t-elle, avant de le passer sur mes paupières et mon visage. « C'est de la poudre d'or », expliqua-t-elle, avançant ma question. De la poudre d'or ! Pour moi ! Je restai muette d'émerveillement.

Quand je fus autorisée à me redresser, elle me tendit le miroir de

cuire. Le khôl absorbait la lumière et scintillait quand je respirais. Ma peau aussi. Comme par enchantement, j'étais devenue un être exotique, séduisant, une déesse de chair et de sang. « Oh ! » fis-je seulement, le souffle coupé. Disenk me retira le miroir avec fermeté et poudra très légèrement mes joues et mes lèvres d'ocre rouge. Elle souriait de satisfaction devant son œuvre. Lorsqu'elle en eut terminé avec mon visage, elle releva mes cheveux en chignon, puis, attirant une cuvette, elle s'agenouilla et souleva un de mes pieds dont elle badigeonna la plante d'un liquide orange. Mon cœur bondit. « C'est du henné, murmurai-je.

— Aucune femme de la noblesse ne se montrerait à une fête sans en avoir sur les pieds et la paume des mains, dit Disenk en souriant. C'est une indication de son rang. Il lui vaut le respect et l'obéissance de ses inférieurs. L'autre pied, s'il te plaît. Ensuite, nous passerons à tes mains et, pendant que le henné séchera, nous essaierons la perruque. »

C'était une belle coiffure lourde tombant plus bas que les épaules. Faites de quantité de nattes très serrées, chacune terminée par un petit disque d'or, et complétée par une frange droite, elle encadrait parfaitement le visage. Quand Disenk me la posa sur la tête, j'eus l'impression de ceindre une couronne, et j'admirai une fois de plus mon reflet dans le miroir. Oh, Pa-ari ! pensai-je avec ravissement. Si seulement tu pouvais voir ta petite sœur aujourd'hui !

Le henné était sec. Sans un mot, Disenk prit la robe bleue et m'aida à l'enfiler. La jupe fluide, galonnée d'or, m'arrivait aux chevilles ; le corsage moulait mon buste en laissant le sein droit dénudé. Disenk en rougit la pointe de henné. Ma mère serait morte de honte si elle avait su que sa fille allait se montrer à des inconnus ainsi vêtue. Mais moi, je saurais m'y habituer. Assouat était loin désormais. J'avais les mains et les pieds teints de henné. J'étais dame Thu.

Il ne restait plus que les bijoux. Ils étaient tous en or, et je ne pensais pas que Houi m'en laisserait aucun après que l'aube se serait glissée dans ma chambre. Il y avait un diadème piqué de turquoises, un grand pectoral qui me couvrait le haut des seins, cinq bagues imitant des *ankhs* et des scarabées, et enfin un bracelet orné de petites fleurs dont le cœur était une minuscule turquoise. Le poids inhabituel de la perruque et de ces bijoux m'obligeait à me mouvoir avec plus de lenteur, mais ce n'était pas désagréable. « Tu es prête », décréta Disenk après m'avoir examinée des pieds à la tête d'un œil critique. Et je sus que ce soir-là elle serait autant en représentation que moi. Quand on frappa à la porte, je posai une paume orangée contre sa joue et la quittai.

C'était Harshira qui m'attendait sur le seuil, vêtu d'un magnifique pagne tissé d'or ; une écharpe de la même étoffe barrait son torse

puissant. Sans rien laisser paraître de ce qu'il pensait de ma transformation, il s'inclina avec raideur devant moi et me précéda dans le couloir. Au rez-de-chaussée, une odeur d'huile parfumée nous accueillit. Les serviteurs allumaient les lampes, chassant l'obscurité qui s'épaississait. Ils s'arrêtaient au passage de Harshira pour le saluer, et il leur répondait d'une courte inclinaison de tête, m'entraînant dans une partie de la maison qui m'avait été interdite jusque-là.

Nous avons tourné à droite au pied des escaliers, nous engageant dans un imposant couloir carrelé de bleu et au plafond semé d'étoiles. Mon regard quitta les fesses ondulantes de l'intendant pour se poser sur mes pieds. Les pierres cousues sur la lanière de mes sandales neuves scintillaient, et ma peau huilée luisait. Le bord de ma robe arachnéenne me frôlait les chevilles aussi légèrement qu'un souffle d'air, et le tissu chatoyait à chacun de mes mouvements. Quand je m'arrêtai derrière Harshira, une bouffée de mon parfum me monta aux narines.

Il frappa à la majestueuse porte en cèdre qui se trouvait devant nous, et un esclave ouvrit aussitôt. J'entendis des voix d'homme, un éclat de rire rauque... Les petits pendentifs de mon bracelet tintèrent lorsque je me forçai à desserrer les poings. « Dame Thu », annonça Harshira en s'effaçant. Je rencontrai son regard ; son expression était indéchiffrable. La gorge brusquement sèche, j'entrai dans la pièce.

Houi s'avavançait déjà vers moi, et pendant un instant je ne vis que lui. Il me souriait avec chaleur, pareil au dieu de la lune avec sa natte de cheveux blancs tressés de fils d'argent, les babouins d'argent, animaux sacrés de Thot, qui ornaient son pectoral, les épais bracelets du même métal qui enserraient ses bras musclés, et sa longue jupe plissée. Il était étrange et beau, mon maître, et j'éprouvai une immense fierté quand il me prit la main et la porta à ses lèvres, « Tu es la plus belle femme de Pi-Ramsès, Thu », murmura-t-il en me conduisant vers les invités. Je me rendis compte alors du silence qui s'était fait dans la salle. Six paires d'yeux étaient fixées sur moi, des yeux d'homme, observateurs et curieux. Le menton relevé, je soutins leur regard avec autant de hauteur que j'en fus capable. Houi me serra discrètement la main. « Dame Thu, annonça-t-il avec calme. Mon assistante et mon amie. Ces hommes sont aussi mes amis, Thu, exception faite du général Paiis qui est mon frère. Tu as peut-être déjà entendu parler de lui. »

Je vis se lever un homme d'une beauté extravagante, grand, les yeux noirs, une bouche charnue à l'expression railleuse. Sa longue jupe était jaune et non plus rouge, mais je le reconnus aussitôt. « C'est toi ! faillis-je m'écrier. As-tu fini par céder à la convoitise de la princesse ivre ? » Il me salua, un sourire séducteur aux lèvres.

« C'est un plaisir de te rencontrer enfin, dit-il. Houi m'a beaucoup

parlé de la jeune femme extrêmement belle et extraordinairement intelligente qu'il séquestrait dans sa demeure. Il te gardait si jalousement que je désespérais de jamais poser les yeux sur toi. Mais l'attente en valait la peine... Permets-moi de te présenter un autre général, mon compagnon d'armes, le général Banemus. Il commande les archers de Pharaon au pays de Koush. »

Grand lui aussi, Banemus avait le physique du soldat aguerri. Il se leva et s'inclina avec des mouvements brusques et pleins d'assurance mais, sous la mèche de cheveux frisés que retenait un ruban violet, ses yeux étaient bienveillants. Une cicatrice rougeâtre barrait sa joue, et il l'effleurait distraitemment de temps à autre. Elle paraissait fraîche. « Je n'ai guère d'ordres à donner en ce moment, remarqua-t-il en souriant. Le Sud est paisible, et mes hommes ne font que patrouiller sans fin, jouer sans modération et se quereller de temps en temps. C'est vers l'est que Pharaon regarde avec méfiance.

— Il ferait mieux de s'intéresser à son propre pays », intervint un autre homme en s'avançant. Il me fit un petit salut empressé en m'observant d'un air neutre. Il ressemblait à un pigeon. « Toutes mes excuses, Thu. Je suis Mersoura, chancelier et conseiller du Taureau puissant. Lorsque nous nous retrouvons tous ensemble, nous ne pouvons nous empêcher de discuter avec flamme de nos préoccupations. Je suis heureux de te rencontrer. » Il regagna ses coussins en se dandinant, et je sentis le bras de Houi autour de mes épaules.

« Voici ta table, entre celle de Paiis et la mienne », dit-il avec douceur. Il claqua des doigts et un jeune esclave m'apporta du vin et un bouquet de fleurs. « Avant que tu ne t'assoies, laisse-moi finir les présentations. » Trois hommes se tenaient encore derrière lui, et je me tournai vers eux. « Voici Pabakamon, grand intendant de l'Horus vivant ; Panauk, scribe royal du harem, et Pentou, scribe de la Double Maison de vie. » Ils s'inclinèrent en silence et je me déclarai ravie de faire leur connaissance. Ils répondirent poliment, et pendant que je prenais place derrière ma table basse, posais les fleurs à côté de moi et buvais une gorgée de vin, ils ne me quittèrent pas des yeux. Le grand intendant en particulier avait une expression sombre et pensive qui ne s'expliquait pas uniquement par sa position élevée à la cour. Il m'observait d'un regard fixe parfaitement insolent. Je me soumis d'abord humblement à cet examen, impressionnée par l'importance des personnages avec qui je me retrouvais brusquement. Mais j'en eus vite assez.

« Ai-je un bouton sur le nez, seigneur d'Égypte ? » m'enquis-je avec vivacité. Cela détendit aussitôt l'atmosphère. Paiis éclata de rire ; Houi gloussa, et le grand intendant Pabakamon s'inclina de nouveau, cette fois avec un peu plus de respect.

« Pardonne-moi, Thu, fit-il avec un sourire glacial. Je me montre rarement aussi grossier. Je dois dire que ta beauté est très surprenante. Le palais abrite les plus belles femmes du pays, mais tu es assez exceptionnelle.

— Oh oui, dis-le, seigneur Pabakamon ! répondis-je d'un ton léger. Et je dirai à mon tour que je suis très honorée de dîner en compagnie d'hôtes aussi illustres. » Levant mon verre, je bus à leur santé et ils me portèrent un toast. Puis, sur un geste de Houi, les musiciens qui attendaient à l'autre bout de la pièce se mirent à jouer. Des serviteurs chargés de plateaux fumants entrèrent et commencèrent à nous servir. Pais se pencha vers moi.

« Il ne s'agissait pas seulement d'une flatterie, tu sais, assura-t-il. Tu es vraiment exquise, Thu. D'où te viennent tes yeux bleus ? »

Tandis que l'on remplissait mon assiette de mets raffinés et mon verre de vin, je lui expliquai les origines libyennes de mon père. Puis je l'interrogeai sur sa famille. Il parla volontiers de sa sœur Kaout, de ses parents et de ses ancêtres installés dans le Delta depuis de nombreux hentis mais, très vite, il ramena la conversation sur moi, m'invitant à me raconter, ce que je fis avec hésitation, consciente de la présence de Houi à mon côté, craignant des remontrances qui ne vinrent pas.

La conversation était parfois générale, mais le plus souvent j'en étais le centre, et je compris peu à peu que l'on s'employait avec autant d'amabilité que d'adresse à en apprendre le plus possible sur mon compte. J'étais la curiosité, le papillon libéré de sa prison, et c'était loin de me déplaire. La nourriture était délicieuse, le vin capiteux et il y avait la musique, les voix viriles, le regard des hommes, leurs bras et leur cou brillant de sueur. Je finis par plaisanter et rire avec eux en oubliant ma timidité première.

Seul Houi gardait le silence. Il mangeait et buvait peu, donnait ses ordres distraitemment, puis observait ses invités, calé contre ses coussins. Il ne m'adressa pas une seule fois la parole, si bien que je craignis de l'avoir mécontenté. Mais le plaisir que je prenais au dîner chassait cette inquiétude. J'étais arrivée. Je ne me posais pas la question de savoir où. J'étais dame Thu, à l'aise avec les plus grands personnages d'Égypte. C'était une soirée que je n'oublierais jamais.

Vers l'aube, les musiciens se retirèrent, et l'un après l'autre les hommes se levèrent, laissant derrière eux un amas de vaisselle sale, de cruches de vin vides et de fleurs fanées. D'un pas mal assuré, ils traversèrent la grande salle de réception pour gagner la porte principale. Houi me prit la main, et nous les accompagnâmes. Nous fûmes accueillis par un vent tiède qui souleva les tresses de ma perruque et plaqua contre mes cuisses ma robe froissée. Les litières attendaient. Harshira se tenait dans l'ombre, prêt à aider les invités

trop gris pour y monter. Ils me saluèrent avec des démonstrations d'affection exagérées par l'ivresse et disparurent dans la nuit. Le général Paiis me baisa les doigts, puis les deux joues. « Dors bien, petite princesse, murmura-t-il à mon oreille. Tu es une fleur exotique et rare, et j'ai été ravi de faire ta connaissance. » Il monta avec vivacité dans sa litière et lança un ordre sec à ses porteurs. Princesse ! me répétais-je avec exultation. Il a dit « princesse », et je me tiens à l'endroit précis où il a repoussé cette autre princesse. Je suis la plus heureuse des femmes !

Je suivis Houi dans son bureau à l'atmosphère paisible et familière. Une fois la porte fermée, il m'invita à m'asseoir et se percha sur sa table en croisant ses longues jambes laiteuses. Alors que je plongeai mon regard dans ses yeux rouges cerclés de khôl, il se pencha et, ôtant les épingles placées par Disenk, m'enleva ma lourde perruque. « Tu as le visage empourpré, remarqua-t-il en passant tendrement les doigts dans mes cheveux. Cette soirée t'a fatiguée ? Que penses-tu de mes amis ? » Le contact de sa main était à la fois apaisant et excitant. Troublée, je me mordis la lèvre et détournai le regard ; il s'écarta aussitôt.

« Ton frère est charmant, répondis-je. Il n'est pas étonnant que la princesse ait eu envie de partager son lit. Un soir, il y a longtemps, j'ai surpris de ma fenêtre une conversation entre lui et un personnage royal. »

Houi parut surpris, puis se mit à rire.

« Paiis sait s'y prendre avec les femmes. Et toi, as-tu envie de partager son lit ?

— Non ! » m'exclamai-je en riant aussi. Mais à part moi, je pensais, prise de vertige : ce n'est pas le général qui accélère les battements de mon cœur, Houi ; c'est toi. Je veux faire l'amour avec toi, sentir tes bras autour de moi, tes lèvres sur les miennes ; je veux que tes yeux de sang s'embrasent de désir en parcourant mon corps nu, que tes mains blanches caressent ma peau. Tu es mon maître, mon professeur, l'arbitre de mes jours ; j'aimerais que tu sois aussi mon amant. Un frisson me parcourut.

« Tant mieux ! dit Houi. Je crois qu'il ne demanderait pas mieux que de s'amuser quelque temps avec toi. Tu n'es en effet ni une aristocrate choyée ni une esclave ignorante, et tu as l'attrait de la nouveauté. Mais tu auras le bon sens d'éviter les rets qu'il pourrait te tendre, n'est-ce pas ? Et mes autres invités ? »

Je réfléchis un instant. L'effet du vin commençait à se dissiper, me laissant la tête lourde. « Le général Banemus me semble un honnête homme. Quand il donne sa parole, il doit la tenir. D'où lui vient sa cicatrice ?

— Il a combattu les Mashaouash à Gautout, il y a quatre ans,

répondit Houi. Il s'est si bien distingué dans cette bataille que Pharaon lui a donné le commandement des archers dans le Sud. Notre souverain manque de jugement. Il aurait dû laisser Banemus dans le Nord.

— Gautout ? m'exclamai-je, stupéfaite. Mais c'est sur la rive gauche du Nil, dans le Delta ! C'est en Égypte !

— Il y a quatre ans, les Mashaouash occupaient le Delta de Carbana à On, expliqua Houi. Ramsès et son armée ont fini par les repousser. Meshesher, leur chef, a été capturé. Kaper, son père, a imploré qu'on lui rende son fils, mais Pharaon ne s'est pas laissé fléchir et l'a fait exécuter. Les paysans d'Assouat ne savent-ils donc rien de ces événements, Thu ? À quelle époque croient-ils vivre ?

— Ils sont davantage occupés de la façon dont ils vont payer leurs impôts et manger à leur faim, répliquai-je, piquée. Que sont les événements du Delta pour eux ? De vagues échos d'une Égypte à laquelle ils n'ont pas les moyens de s'intéresser. »

Houi m'observa un instant d'un air songeur, puis il dit en souriant : « Une paysanne se cache encore sous ces dehors raffinés, et elle a des loyautés primitives et impulsives. Mais cette petite fille de la terre me plaît, Thu. Elle sait comment survivre. Il s'étira, décroisa les jambes et se mit à défaire sa natte. Je regardai sa chevelure crémeuse se répandre sur ses épaules. « Que penses-tu de Pabakamon, notre grand intendant aristocratique ?

— Il est froid et perspicace, répondis-je d'un ton hésitant. Il peut sourire et converser agréablement sans rien révéler de sa véritable nature. »

Posant sur la table les fils d'argent entrelacés dans ses nattes, Houi se leva. « Tu as raison, approuva-t-il. C'est un intendant exemplaire, efficace et silencieux, et Pharaon a une très haute opinion de lui. Moi aussi, mais pour des raisons bien différentes. Tu as été parfaite, Thu, ajouta-t-il en étouffant un bâillement. Je suis très content.

— Alors, je peux garder la robe bleue ?

— Petite mercenaire ! fit-il en me tapotant la joue. Oui, tu le peux, et les bijoux aussi.

— C'est vrai ? Oh, merci, maître ! » m'écriai-je en l'embrassant. Une expression triste passa sur son visage.

« Je suis devenu très attaché à toi, ma petite assistante, dit-il avec un soupir. Va dormir, à présent. Le soleil sera bientôt levé. »

J'étais presque à la porte quand je ne sais quel démon s'empara de moi. Je fis volte-face, « Épouse-moi, Houi ! dis-je de but en blanc. Fais de moi ta femme. Je partage déjà ton travail, laisse-moi partager aussi ton lit. » Il ne parut pas surpris. Ses lèvres tremblèrent, sans que je sache si c'était sous l'effet de l'amusement ou d'une émotion plus

forte.

« Tu as grandi dans cette maison, petite fille, répondit-il enfin. Et je suis le seul homme que tu aies vraiment connu, ton père et ton frère exceptés. Tu es au seuil d'une vie d'adulte éblouissante. Tu as eu un avant-goût de ce qu'était le pouvoir. Cela se reproduira. Il y a des problèmes plus importants en Égypte que ton bonheur ou le mien, et ils constituent ma véritable tâche. Tu ne la partages pas encore. Ce n'est pas à moi de prendre ta virginité et, bien que tu t'imagines que j'ai conquis ton cœur, il n'en est rien. Je ne souhaite pas me marier. Va, maintenant. »

Je voulus protester, discuter, implorer même, mais il m'arrêta d'un geste brusque, et je le quittai, parcourant les couloirs déserts jusqu'à ma chambre. Disenk se leva aussitôt et eut vite fait de me déshabiller et de me laver. Je regardai le henné teindre l'eau de la cuvette. Je commençais à avoir mal à la tête, et j'avais le cœur gros. Oh, Houi ! pensai-je en me couchant. Si tu n'as pas conquis mon cœur, alors où est l'homme capable de prendre plus d'importance que toi dans ma vie ?

Le lendemain, je me rendis dans le bureau de Houi avec un peu d'inquiétude, ne sachant comment il allait me recevoir après ma sortie de l'avant-veille. Mais il m'accueillit avec chaleur. « Ne t'installe pas, Thu. Nous sommes à moins de trois semaines de ton jour de naissance, et je vais t'offrir ton cadeau en avance. Tu m'accompagnes au palais, aujourd'hui.

— Oh, merci, maître ! m'exclamai-je. Tu as à faire, là-bas ?

— Moi, non, répondit-il en souriant. Mais un homme important se plaint de douleurs abdominales et de fièvre, et j'ai décidé que c'est toi qui établirais le diagnostic. Moi, je prendrai des notes. Tu en es parfaitement capable, ajouta-t-il devant mon expression. N'es-tu pas mon élève ?

— Mais comment dois-je me conduire dans le palais ? demandais-je, prise de panique.

— Comme un médecin, avec vivacité, bonté et compétence. Mets ta jolie robe bleue et demande à Disenk de te teindre les pieds et les mains de henné. Porte les bijoux mais pas la perruque. Je t'attends dans la cour dès que tu seras prête. Ne tarde pas ! »

Je secouai la tête avec vigueur et m'élançai hors de la pièce. J'étais ravie et terrifiée. Exception faite du tourbillon qu'avait été la mort de Kenna, ma vie avait longtemps été un fleuve au cours tranquille, et voici que brusquement elle se transformait en un torrent impétueux aux remous imprévisibles. J'étais résolue à triompher de tous.

Quand j'arrivai hors d'haleine dans la cour, Houi m'attendait déjà dans la litière, emmailloté comme une momie. Je pris place à ses côtés, et il donna aussitôt l'ordre du départ, se penchant dans le même temps pour tirer les rideaux. Les porteurs nous hissèrent sur leurs épaules. « Oh, s'il te plaît, maître ! implorai-je. Tu ne voudrais pas les laisser ouverts ? Je n'ai rien vu de Pi-Ramsès, à l'exception de ton domaine, depuis plus de deux ans ! » Il hésita, puis grommela son accord. Nous étions escortés par quatre des gardes de la maison dont j'entendais le pas régulier devant et derrière nous. L'ombre du pylône d'entrée nous enveloppa fugitivement, puis nous fûmes dehors.

Nous tournâmes à droite et là, juste au-delà du débarcadère de Houi, scintillant sous le soleil, s'étendait le lac de la Résidence dont le niveau était bas en raison de la saison. Je vis passer une petite embarcation manœuvrée par un seul rameur et, derrière, une barge imposante lourdement chargée. Sur la berge opposée étaient échoués trois esquifs dont la voile carrée claquait mollement dans la brise chaude. Au-dessus, il y avait un enchevêtrement de toits, puis le bleu d'airain du ciel d'été. La vue me fut brusquement masquée par quatre ou cinq serviteurs passant en sens inverse sur la route ; leurs pieds nus soulevaient des nuages de poussière. Ils parlaient avec animation et nous jetèrent à peine un regard. Puis un détachement de soldats nous dépassa. La barbe fournie, ils portaient un pagne court grossier à tablier de cuir et un casque à cornes en bronze. Ils nous ignorèrent. « Des mercenaires shardanes », commenta Houi.

Les bruits de la grande cité devinrent plus audibles – une rumeur d'activité où se mêlaient cris, grincements de charrettes, braiments et d'autres sons non identifiables. Le vent nous les apportait par intervalles par-dessus le clapotis paisible de l'eau. Tous ces débarcadères étaient gardés par des hommes qui surveillaient attentivement la circulation, bien que la route fût exclusivement réservée aux habitants et aux serviteurs du palais ainsi qu'aux privilégiés dont le domaine donnait sur le lac.

Bientôt, je vis apparaître les barques de Pharaon telles que je les avais vues la première fois, des mois plus tôt. Étincelant sous l'or et l'argent, elles se balançaient sur leur ancre au pied des marches de marbre d'un blanc éblouissant. Les drapeaux impériaux bleus et blancs

flottaient haut sur la proue. À terre, immobiles comme des statues, des sentinelles montaient la garde. Bien que je ne fusse plus la petite paysanne qui avait contemplé ces splendeurs bouche bée, elles me remplissaient encore d'émerveillement.

Nous tournâmes de nouveau à droite, laissant le débarcadère derrière nous, et je découvris une vaste esplanade de marbre entourée de soldats. Notre litière fut déposée à terre avec douceur. « À partir d'ici, nous devons marcher », déclara Houi. Pendant qu'il prenait sa palette et sa trousse, je regardai autour de moi.

Quoique l'esplanade fût encadrée d'arbres bien taillés, elle était si vaste que nous ne profitions pas de leur ombre. Devant nous se dressait un pylône de granit et, de chaque côté du portail, de grands mâts élevaient haut dans le ciel les étendards bleus et blancs. Au-delà, j'apercevais une allée pavée bordée d'arbres. Je vais entrer dans le palais, me dis-je avec exaltation. Quelque part derrière ce portail se trouve le dieu le plus puissant du monde, et je vais respirer l'air qu'il respire, fouler le sol que ses pieds ont foulé. Les gens que je verrai auront contemplé son visage, entendu sa voix... « Viens », ordonna Houi. Reprenant mes esprits, je m'avançai avec lui vers le pylône. Les gardes nous étudièrent avec attention, puis s'inclinèrent.

Non loin du portail, l'allée se divisa en trois. « Celle de gauche conduit au harem et celle de droite à la salle de banquet, au bureau du roi et aux jardins de derrière, expliqua Houi. Ni l'une ni l'autre ne nous intéressent. » Tandis qu'il parlait, un homme sortit du couvert des arbres et s'avança vers nous.

« Je te salue, noble Houi, déclara-t-il. Je suis le héraut Menna. Tu es attendu. » Houi répondit par une inclinaison de tête brusque et nous nous mîmes en marche, suivis de nos gardes.

Nous vîmes les colonnes de la salle de réception bien avant de les atteindre ; c'étaient quatre hauts fûts d'un blanc immaculé couronnés par un chapiteau en bouton de lotus. Le regard fixé droit devant eux, ignorant les allées et venues, des soldats montaient la garde au pied de chacune d'elles. Lorsque nous les eûmes dépassés, la fraîcheur nous enveloppa, et j'eus l'impression de plonger dans les profondeurs mêmes du Nil. Mes pas résonnaient sur le sol dont les carreaux, d'un bleu profond, paraissaient tachetés d'or. « Qu'est-ce que c'est ? » murmurai-je. Houi tourna vers moi son visage encapuchonné ; ses yeux rouges brillaient d'amusement. Le cadre ne l'impressionnait manifestement pas.

« Du lapis-lazuli, répondit-il. Les touches d'or sont en fait de la pyrite. Seuls Pharaon et les personnages de sang royal sont autorisés à porter ou employer le lapis, car la chevelure des dieux en est faite. C'est une pierre très sacrée. » La chevelure des dieux ! Je me mis à marcher sur la pointe des pieds, émerveillée comme l'enfant que

j'étais passagèrement redevenue. Mais j'oubliai vite mon ébahissement, car nous nous étions frayé un chemin à travers la foule qui remplissait la pièce, et nous pénétrions dans la salle du trône.

Là, le pouvoir et l'adoration étaient presque palpables. Les gens, en grand nombre, se déplaçaient sans bruit et parlaient à voix basse. Là, le lapis-lazuli ne couvrait pas seulement le sol mais les murs aussi, si bien que j'avais l'impression de me trouver au fond d'un océan céleste traversé de rayons dorés. Des socles en or aussi hauts que moi supportaient d'imposantes lampes d'albâtre. Des encensoirs suspendus embaumaient l'air. Alignés contre les murs, des serviteurs portant un pagne frangé d'or et des sandales ornées de pierres précieuses surveillaient l'assistance de leurs yeux soulignés de khôl. Dès qu'une personne claquait des doigts, l'un d'eux quittait sa place, prêt à exécuter ses ordres.

À l'autre bout de la salle qui me semblait à une distance infinie, sur une estrade immense, il y avait deux trônes placés sous un dais en damas. D'or tous les deux, ils reposaient sur des pattes de lion et, sur le dossier, Aton, dont les rayons donneurs de vie se terminaient par des mains, se tenait prêt à étreindre et fortifier les êtres qui s'y assieraient. L'un des sièges étaient évidemment le trône d'Horus. Fascinée, je ne voyais plus la foule. Nous avançâmes encore. Le héraut monta trois marches, s'inclina, puis, passant derrière les trônes, il se glissa par une petite porte située à gauche de l'estrade. Houi et moi le suivîmes. Éblouie par le luxe et la majesté de ce qui m'entourait, je me sentais brusquement toute petite, un insecte insignifiant rampant sur le sol d'un temple.

Nous nous retrouvâmes dans un réduit plein d'étagères et de coffres, une pièce qui servait peut-être à s'habiller et s'isoler. Nous la quittâmes pour une autre salle, imposante elle aussi mais dont les dimensions et l'ameublement – des tables basses et des chaises élégantes, des peaux d'animaux jetées sur le sol – étaient plus humains. Elle ouvrait sur une végétation exubérante qui résonnait de chants d'oiseaux. Il y avait naturellement un garde devant cette entrée. La lance inclinée, il nous tournait le dos et, derrière lui, j'aperçus une femme minuscule d'une beauté inouïe, vêtue d'une robe jaune diaphane, qui se penchait pour cueillir une fleur. Mais notre guide nous précédait déjà dans un couloir modeste flanqué de deux portes en cèdre. Un air humide et parfumé me parvenait de ma droite, mais ce fut la porte de gauche qu'ouvrit le héraut. Il annonça Houi, s'inclina et se retira. J'entrai derrière mon maître.

C'était une pièce presque aussi vaste que celle du trône, chichement éclairée par les rayons du soleil qui tombaient des fenêtres percées haut sous le plafond. Je remarquai à peine une seconde porte fermée et gardée au fond de la chambre, à gauche ; les trois ou quatre

serveurs en livrée bleu et blanc immobiles comme des statues de bois ; les fauteuils somptueux aux pieds d'électrum et au grand dossier d'argent ; l'or qui couvrait les tables basses. Car trônant au centre de la pièce, il y avait un lit immense et, à côté, quittant le tabouret sur lequel il était assis, le plus bel homme que j'eusse jamais vu.

Il se déplaçait avec tant de grâce et de dignité que je fus un instant fascinée par la symétrie pure de ses mouvements, mais je promenai vite le regard sur ses autres perfections. Une coiffe de lin amidonnée à rayures rouges et blanches ceignait son haut front et retombait en deux larges pans sur ses épaules carrées. Il avait un visage large, la mâchoire ferme, le nez fin, une bouche mobile bien dessinée, et l'ensemble reposait sur un cou court mais souple. Un pectoral d'une grande simplicité paraît son torse puissant : une série de mailles d'or et d'argent avec en leur centre un Œil-d'Horus noir et blanc en émail sous lequel pendait un scarabée de jaspe. À son oreille, une unique boucle en forme de lotus cliquetait doucement quand il marchait. Sa jupe longue plissée maintenue par une mince ceinture ornée de bijoux s'incurvait sur ses hanches étroites et partait en pointe vers ses parties intimes. Lors d'une de nos interminables conversations, Disenk m'avait appris que c'était la dernière mode pour les hommes et qu'elle n'avantageait guère ceux qui commençaient à prendre du ventre. Mais le ventre de celui qui s'approchait était si musclé que ses stries étaient nettement visibles. De larges bracelets d'argent enserraient ses bras, parfaitement lisses eux aussi.

Il avançait d'un pas rapide, tantôt éclairé par les rayons de lumière, tantôt dans l'ombre, si bien qu'il semblait un personnage dans un rêve ou un dieu qui se manifeste dans une vision, lumineux puis indistinct, net puis informe. Il s'immobilisa enfin devant nous, éblouissant, baigné de soleil, et il sourit. Ce sourire ne dissipa pas son air d'autorité naturelle, et ses yeux noirs restèrent attentifs. Un parfum de myrrhe se dégageait de sa peau brune. C'était donc là Pharaon, le fils du Soleil, le Taureau puissant de Maât, vainqueur des Libous, seigneur du Double Pays ! J'avais envie de m'accrocher à Houi tant mes genoux tremblaient. Il aurait dû m'avertir, me dis-je avec fureur, incapable de détacher le regard du dieu radieux. Ressaisis-toi, Thu, sinon tu vas te couvrir de honte.

Mon maître avait posé sa palette et sa boîte et s'inclinait respectueusement depuis la taille, les bras tendus. « Ton patient t'attend, Houi, dit Pharaon. Je ne crois pas que sa maladie soit grave, mais il ne faut jamais prendre de risques avec un organisme aussi illustre. » Il jeta un coup d'œil interrogateur dans ma direction, et nos regards se croisèrent. J'imitai Houi en me rappelant les explications de Disenk : « Les personnages royaux doivent être salués rapidement, les yeux baissés et la tête entre les bras. Pour Pharaon, il faut se

prosterner, paumes et front contre le sol, et ne se relever que lorsqu'on y a été invité. » Houi, pourtant, n'avait fait que s'incliner. Perplexe, je suivis son exemple.

« Je te présente Thu, Altesse, mon assistante, médecin comme moi, disait-il. Elle aura l'honneur d'examiner le Très-Grand, aujourd'hui. Elle est parfaitement qualifiée pour le faire, car elle a étudié deux ans sous ma direction. Je vérifierai naturellement son diagnostic. Thu, voici le prince Ramsès, fils aîné de Pharaon et commandant de l'infanterie, ajouta-t-il, les yeux pétillants de malice.

— Je suis ta fidèle servante, Altesse », murmurai-je en me sentant rougir. Les yeux rivés au sol entre les deux mollets princiers, puissants et harmonieux, je me traitai d'idiote. Mais même en pleine confusion, je restais sensible à son charme. Il me prit le menton. Il avait la peau rugueuse d'un homme habitué à manier l'arc et la lance, à passer avec aisance des réceptions officielles aux baraquements. Je sentais le métal froid de ses bagues.

« Banemus a passé les troupes en revue avec moi, hier, et il m'a parlé de l'enchanteresse aux yeux bleus qui habite chez Houi, dit-il. Tu me parais trop belle et délicate pour être médecin. Quelle est ta famille ? Es-tu citoyenne de Pi-Ramsès ? » Je suivais avec fascination le mouvement de ses lèvres infiniment masculines et infiniment désirables.

« Non, Altesse. Je viens du Sud. » Son regard s'éclaira.

« De Thèbes, peut-être ? Appartiendrais-tu à la petite noblesse de cette ville sainte ? » Du lit plongé dans la pénombre, une voix s'éleva, me dispensant de répondre.

« Ramsès ! Tu passes la journée avec Houi alors que je me tords dans d'atroces douleurs ! » C'était dit sur le ton de la plaisanterie, et le prince éclata de rire.

« Le Taureau puissant renâcle dans son enclos ! déclara-t-il. J'ai à faire, père. Je reviendrai ce soir. » Il se dirigea vers la porte qui s'ouvrit à son approche, et quand il eut disparu la pièce me parut plus sombre.

« Bien joué, murmura Houi. J'ai senti ton hésitation, mais tu t'es bien rattrapée. Écoute ton instinct maintenant, ma petite Thu. C'est ton moment. » Il me tendit la trousse. Nous nous avançâmes vers le lit et son occupant, et nous prosternâmes tous les deux, le visage contre les carreaux froids du sol. À présent, j'étais vraiment en présence de Pharaon.

« Relevez-vous », dit-il du même ton enjoué. Nous obéîmes et, s'asseyant derrière moi, Houi déboucha son encrier. Rassemblant tout mon courage, je posai le regard sur le souverain de l'Égypte.

Deux petits yeux vifs et pétillants me fixaient sous la coiffe d'étoffe prescrite par la loi – car à compter de son Apparition, aucun

pharaon ne doit plus être vu tête nue. Il avait un visage rond, des joues pendantes et des lèvres rappelant celles de son fils, mais plus charnues, plus sensuelles. Il haussa des sourcils broussailleux et, se tournant vers Houï, lança d'un ton sec : « Eh bien ? » Quand mon maître m'eut présentée, son regard revint vers moi, et il m'autorisa à l'examiner. J'étais terrifiée mais déterminée à ne pas me couvrir de honte. Je commençai par quelques questions.

« Quels sont les symptômes de Sa Majesté ?

— Mon ventre gargouille et me fait souffrir, répondit-il aussitôt. J'ai un peu de fièvre et je transpire. Il y a des oukhedou dans mes selles. » Je me penchai pour sentir son haleine. Elle était brûlante et fétide.

« Qu'as-tu mangé ces deux derniers jours, Majesté ? » Ses yeux glissèrent vers mon sein dénudé quand je me redressai, et il se passa la langue sur les lèvres.

« Ce matin, des fruits, du pain et de la bière, dit-il avec solennité, attardant cette fois son regard sur mon cou et ma bouche. Hier soir, j'ai banqueté avec mon vizir et sa suite, et je crois que j'ai abusé de la pâte de sésame. J'ai aussi bu beaucoup de Bon Vin de la Rivière-de-l'Ouest. Peut-être était-il gâté ?

— Peut-être. » J'essayais de rester indifférente à ces yeux lascifs qui plongeaient à présent dans les miens. Je les vis s'agrandir d'étonnement. « As-tu déjà souffert de ce genre de malaises, Majesté ?

— Quelquefois, ma mignonne, répondit-il avec un soupir. Je n'ai jamais vu des yeux aussi bleus que les tiens ; on dirait le Nil sous le soleil d'hiver. N'es-tu pas bien jeune pour t'essayer à l'art sévère de la médecine ?

— Je suis ici à titre professionnel pour examiner Sa Majesté et lui prescrire un traitement, fis-je avec une feinte gravité. Si elle le souhaite, elle pourra me flatter plus tard. » Je crus un instant être allée trop loin. Après avoir perdu toute expression, son visage prit l'air impérieux que j'avais vu à son fils. Mais en fin de compte, il se détendit et éclata d'un rire haut perché.

« Petit scorpion ! s'exclama-t-il. Je n'ai pas vu ta queue mais tu as la langue acérée, cela ne fait aucun doute. Tu me plais ! Continue ton examen. »

Secrètement soulagée, je repliai délicatement le drap sur ses hanches et me mis à lui palper l'abdomen. Mes doigts s'enfoncèrent dans sa chair flasque à la consistance vaguement pâteuse. Il avait la peau brûlante et sèche, le bas du ventre légèrement distendu. Je sentais son regard posé sur mon visage, sur mon sein nu. Je n'avais pas envie d'analyser ma déception. Comment ce gros homme glouton et concupiscent qui tenait des propos insignifiants pouvait-il être le Seigneur-de-toute-vie ? Le dieu assis sur le trône d'Horus de l'Égypte

était grand, majestueux, taciturne et plein de grâce, une présence mystérieuse tout imprégnée du pouvoir absolu de la divinité. Le véritable Pharaon, c'était le jeune homme que j'avais vu, un être séduisant, plein d'assurance, de charisme, de noblesse, et pas cet homme corpulent dont le pénis se soulevait sous le drap. On me jouait un tour cruel. Je ne pouvais y croire !

Le visage impassible, je palpai son cou épais, puis me reculai. « Sa Majesté a un oukhedou bénin de l'intestin provoqué selon toute probabilité par de l'huile rance mêlée à la pâte de sésame. Sa Majesté a le cœur solide, et ses glandes ne sont pas enflées. Je recommande à Sa Majesté trois jours de jeûne pendant lesquels elle ne boira que de l'eau et prendra l'élixir purifiant et reconstituant que je lui préparerai. » Je m'inclinai. Derrière moi, j'entendais Houi noter mon diagnostic. Pharaon me dévisagea un long moment, puis un grand sourire détendit ses traits. Je ne pus m'empêcher de sourire aussi.

« Pas de vin, petit scorpion ?

— Non, Majesté, répondis-je en secouant la tête avec fermeté.

— Quel âge as-tu ? demanda-t-il tout à trac.

— J'aurai quinze ans dans deux semaines.

— Hum. » Il tira le drap sous son menton et le tint à deux mains, me regardant par-dessus comme un enfant malicieux. « Et tu es l'élève de Houi ?

— Son assistante, maître.

— Tu es superbe. Je vais dormir maintenant, ajouta-t-il en fermant les yeux. Envoie-moi ton médicament. S'il aggrave mon mal, je te ferai jeter en prison, » J'avais beau savoir qu'il plaisantait, je me mordis la lèvre. « Pabakamon ! » appela Pharaon. Sur le moment, ce nom ne me dit rien mais, en me retournant, je vis le grand intendant sortir de l'ombre et s'approcher du roi. Je lui souris, mais il ne m'accorda qu'un regard en coulisse et ignorea Houi pareillement. Il portait une jupe frangée d'or comme les autres serviteurs du palais, et une large écharpe blanc et bleu qui indiquait sa charge. « Fais servir du vin et des gâteaux au miel au Voyant et à son assistante dans ma salle de réception privée », ordonna Pharaon. Puis, alors que Pabakamon s'inclinait, la main du roi jaillit de sous les draps, et il m'attira vers lui. « Dis-moi, Thu, fit-il d'une voix haletante, es-tu encore vierge ? » J'entendis Houi s'agiter derrière moi.

« Naturellement, Majesté, répondis-je. Mon maître dirige une maison d'une grande moralité. » Son haleine fétide m'enveloppa de nouveau.

« Et on te fait la cour ? N'y a-t-il pas un jeune homme impatient de te voir atteindre l'âge du mariage ? » J'avais envie de détacher sa main de ma robe, mais je n'osai pas. Au lieu de cela, je me penchai encore plus près, au point que mon nez frôla le sien. Je ne sais pas ce

qui me poussa à ce geste. Ses questions directes avaient peut-être réveillé en moi un talent de coquette ou un désir féminin de provocation.

« Non, Taureau puissant, murmurai-je. Je me suis entièrement consacrée à mon maître et à mon travail. » Il me libéra et je me redressai.

« Drôle de travail pour une femme », dit-il avant de se tourner sur le côté. Houi me tira par le bras. L'entrevue était terminée.

De retour dans cette salle agréable à la lumière tamisée où l'on entendait bruire les feuillages sous la brise, je me laissai tomber sur une chaise. Je tremblais de la tête aux pieds, et j'étais furieuse. Houi s'assit lui aussi et me contempla avec calme. Nous gardâmes le silence. Puis un serviteur apparut, apportant un plateau d'argent chargé de deux coupes et de pâtisseries. Pabakamon ne se montra pas. Je n'avais pas faim, mais je bus le vin à longs traits et en éprouvai une sensation de chaleur réconfortante.

« Tu ne m'as pas prévenue ! m'écriai-je enfin. Et pourtant, tu savais !

— Je ne voulais pas t'effrayer, répondit-il en posant un doigt sur ses lèvres. Si tu avais su, te serais-tu conduite comme tu l'as fait ? Je ne le crois pas.

— Et comment me suis-je conduite ? » demandai-je d'un ton acide.

Il grignota un gâteau avant de répondre. Mon indignation ne semblait pas l'émouvoir.

« Tu t'es montrée un bon médecin, une enfant curieuse, une femme séduisante, dit-il. Bref, tu as été parfaite, ma chère Thu. Ton diagnostic aussi, et Pharaon ne l'oubliera pas. Rentrons. »

À la porte, le même héraut nous attendait. Sans un mot, il nous précéda à travers l'antichambre, la salle du trône, l'espace immense de la salle de réception publique et jusque sous le soleil éblouissant de midi. Lorsque nous arrivâmes près du débarcadère, nos porteurs quittèrent d'un bond les arbres à l'ombre desquels ils s'étaient allongés. Les gardes, que nous avions laissés à la porte de la salle du trône, reprirent leur place devant et derrière la litière. « J'ignorais que le prince Ramsès serait là », remarqua encore Houi alors que nous nous installions parmi les coussins. Je gardai le silence. Le prince Ramsès ! J'avais parcouru la foule du regard dans l'espoir de l'apercevoir, le cœur battant à cette seule perspective, mais il était resté invisible.

« Pabakamon est un homme froid, observai-je un peu plus tard, alors que nous arrivions déjà à l'entrée du domaine.

— Il connaît l'étiquette, répliqua Houi. Ce n'est pas à toi de juger. » Peu après, notre litière était déposée dans la cour. Harshira

nous attendait, et en prenant la main puissante et ferme qu'il me tendait, je ne pus m'empêcher de penser que, pour être aussi corpulent que Pharaon, il avait bien plus royale allure que lui. « Merci, Harshira.

— À ton service, Thu », répondit-il en souriant.

Sous l'œil attentif de Houi, je préparai les médicaments de Pharaon : d'abord un mélange de safran et d'ail pour soulager ses crampes intestinales et tuer l'oukhedou, puis un fortifiant à base de racine de kesso, de cannelle et de poivre. En maniant le pilon, je me dis que Houi m'avait fait un beau cadeau pour l'anniversaire de mon jour de baptême. J'avais vu le palais, côtoyé les privilégiés, touché Pharaon en personne. « Il n'est pas vrai que Pharaon soit sans richesses, remarquai-je. Je n'avais jamais vu pareilles splendeurs ! » Houi eut un rire amer.

« Le trésor de Pharaon est approvisionné selon le bon vouloir des prêtres. Tu crois avoir vu des richesses, Thu ? Comparé à ta famille dans sa maison de briques crues d'Assouat, notre souverain est immensément riche, cela va sans dire. Mais les temples le sont bien davantage. N'as-tu rien retenu des leçons d'histoire de Kaha ? Il fut un temps où le palais royal de Thèbes était pavé d'or, où ses portes étaient d'argent martelé... Ne réduis pas le kesso en poussière, petite sottise ! » Je posai aussitôt le pilon et abandonnai le sujet. Lorsque j'eus rempli les deux flacons destinés à Pharaon et qu'Ani les eut emportés, Houi et moi partageâmes un repas simple, puis j'allai nager dans la chaleur accablante de l'après-midi.

Une semaine passa. J'avais régalié une Disenk envieuse d'un récit coloré de ma courte visite dans les allées du pouvoir. Je lui avais naturellement décrit le prince Ramsès mais sans rien lui dire de l'effet qu'il avait produit sur moi. Cela, je le gardais jalousement secret. Lorsque je pouvais laisser mon esprit vagabonder, le soir avant de m'endormir ou, mieux encore, quand je m'abandonnais aux mains du jeune masseur, mon imagination se donnait libre cours. Je redevais une servante, employée dans le harem cette fois et chargée de soigner les concubines de Pharaon. Ramsès entraît, envoyé par son père. Pris de terribles douleurs, il s'effondrait devant mes yeux inquiets. J'avais ma trousse toute prête, et je l'examinais pour déterminer la source de son mal (avec quel frisson de plaisir j'imaginai cette scène !). Immobilisé par la douleur et livré à mes mains habiles, il avait tout le loisir de me regarder. « Nous nous sommes déjà rencontrés, disait-il avec étonnement. Je me souviens de tes yeux bleus. N'es-tu pas de la petite noblesse du Sud ? Comment se fait-il que tu occupes ces fonctions serviles ? » Et il m'emmenait dans ses appartements. Tout finissait par un contrat de mariage, et je devenais la princesse Thu, envinée et idolâtrée par la Cour et le pays tout entier.

Disenk avait écouté mon récit avec de petits hochements de tête

approbateurs comme si elle était responsable de mon succès – ce qui à bien des égards était le cas. « Tu y retourneras peut-être avec le maître », dit-elle avec un peu de regret dans la voix. Mais Houi ne parla plus de ma petite aventure, et les jours reprirent leur cours habituel.

Le lendemain de mon anniversaire, Houi me convoqua toutefois dans son bureau. Il y avait un mince papyrus devant lui. Il en avait brisé le sceau, et des morceaux de cire bleue jonchaient la table. Je crus d'abord que c'était une lettre de mon père et, pleine d'appréhension, je m'inclinai et m'assis au bord de la chaise qu'il m'indiquait. Son silence accrut mon inquiétude. Il m'observait d'un air pensif. Je l'aime vraiment, pensai-je sans quitter son visage des yeux. Pas avec fièvre comme je le croyais, mais de façon plus raisonnable. Comme s'il lisait dans mon esprit, Houi me sourit brusquement. « Nous sommes devenus très liés tous les deux, n'est-ce pas, ma Thu ? » Je hochai vigoureusement la tête. « Tu étais une enfant têtue, impulsive et renfermée quand tu t'es hissée sur ma barge à Assouat, il y a très longtemps de cela. J'ai tout de suite su que tu compterais dans ma vie, mais j'ignorais à quel point je m'attacherais à toi. Il y a un plaisir pervers à modeler un autre être humain, et l'on risque vite de se montrer aussi possessif qu'un maître envers son esclave. Ta redoutable intelligence naturelle m'a épargné ce sort, je crois. Tu es devenue un bon médecin et, ce faisant, tu as cessé d'être mon jouet. Tu es très jeune, pourtant. » Il poussa le rouleau vers moi. « C'était inévitable. Dis-moi ce que tu en penses. »

Je déroulai le papyrus avec précaution. En constatant qu'il n'était pas écrit par Pa-ari, je souris de soulagement ; mais je me rembrunis bientôt. Les caractères étaient des hiéroglyphes très officiels, et non ceux, cursifs, utilisés pour la correspondance courante. Ils étaient aussi d'une émouvante beauté ; le scribe qui les avait tracés avait atteint le sommet de son art. « Au très noble Voyant et médecin Houi, salut, lus-je à voix haute. Le jour de fête de Montou, grand dieu de la guerre, nous avons eu le plaisir de recevoir et d'être soigné par ta charmante assistante Thu. Ses remèdes se sont révélés très efficaces, et sa beauté nous a conquis. » Je levai les yeux, stupéfaite. « C'est de Pharaon ! » m'exclamai-je. Houi me fit signe de continuer. « Ayant passé plusieurs nuits sans sommeil, ce qui est dommageable à notre santé et donc à celle de notre Égypte bénie, nous en accusons le bleu intense de ses yeux et l'impertinence de ses propos. Nous avons conçu le désir d'alléger nos souffrances par une nouvelle rencontre, que nous espérons prolongée. Nous te demandons donc, en ta qualité de tuteur, de faciliter l'entrée de cette femme dans notre harem dès qu'aura été obtenu le consentement de son père – s'il est en vie. Nous nous engageons naturellement à pourvoir à tous ses besoins dans la limite

du raisonnable et à lui prodiguer l'attention et le respect accordés à toutes les femmes assez heureuses pour appartenir au trône d'Horus. Par la main de mon scribe en chef, Tehouti, je suis Ramsès *heq* On, seigneur de Tanis, Taureau puissant, grand parmi les rois...» Je fus incapable de poursuivre. La missive s'enroula dans un bruissement, et je la reposai avec un soin exagéré sur le bureau. « Qu'est-ce que cela signifie. Houi ? m'écriai-je.

— Pharaon s'est pris de passion pour toi, répondit-il avec douceur. Il te veut pour concubine. Ne fais pas cette tête, Thu. Toutes les filles de nos familles nobles seraient prêtes à tuer pour mériter pareil honneur. Eh bien, qu'en dis-tu ? »

Des images défilaient dans mon esprit. Pa-ari et moi au bord du Nil à Assouat ; la première leçon d'écriture que je le regarde tracer sur le sable en retenant mon souffle ; Pa-ari et moi assis dans le désert tandis que Rê descend vers l'horizon et que de mon ka tourmenté un cri jaillit et monte jusqu'aux dieux ; ma mère et ses amies qui bavardent en sirotant du vin pendant que, allongée près d'elles, je rêve au marchand qui s'arrêtera dans le village et aura besoin d'un scribe... Puis je me vis sur la barque de Houi, trempée, effrayée et résolue. J'entendis son ton moqueur et arrogant. Houi, le mystérieux ; Houi, le Voyant. Le Voyant...

Je me dressai, les poings serrés, tout le corps brusquement raidi. « Tu savais que cela se passerait ainsi, n'est-ce pas ? dis-je d'une voix étouffée. Et tu le savais parce que tu as tout programmé ! Que j'ai donc été stupide ! Tu m'amènes ici, tu me gardes enfermée dans cette maison, tu alternes intimidation et cajoleries pour que j'en vienne à dépendre entièrement de ton approbation. Tu me prépares et tu m'entraînes comme un athlète pour la lutte...» J'étais si bouleversée que j'avais du mal à respirer. Je frappai le bureau du poing. « Quel genre de lutte, maître ? La plus douce de toutes ? Tu m'as emmenée soigner Pharaon parce que tu connais son goût pour les jeunes filles et que tu misais sur son intérêt immédiat. Tu te sers de moi depuis le début ! Mais pourquoi ? » Les sanglots m'empêchèrent de continuer.

Houi s'était levé. Me prenant dans ses bras, il s'assit sur la chaise que j'avais quittée et me berça comme un petit enfant. Je cherchai vainement à me dégager. Il tint bon, puis quand j'abandonnai et me pelotonnai contre lui, il me caressa les cheveux avec douceur.

« Non, Thu, je ne me sers pas de toi depuis le début, déclara-t-il avec calme. J'ai vu ton visage dans le bol de divination avant que tu n'apparaisses dans ma cabine à Assouat, je te l'ai déjà dit. Je t'ai reconnue tout de suite, et j'ai su que tu aurais une importance vitale pour moi. Pour moi seul ! Tu m'écoutes ? J'ignorais de quelle façon nos destins étaient liés, poursuivit-il sans cesser de lisser tendrement mes cheveux. Ce n'est que plus tard que j'ai commencé à entrevoir les

possibilités de la situation. Je tenais à toi. Je tiens toujours à toi. Tu me crois ?

— Non, répondis-je, boudeuse, le visage pressé contre son cou.

— Voilà qui est mieux, fit-il avec un petit rire. Tes pleurs ne durent jamais longtemps, ma Thu, même quand tu t'apitoies sur toi-même. Lorsque je me suis rendu compte de l'utilité que tu pouvais avoir, j'ai commencé à orienter ton éducation en conséquence. Oublie donc ta colère. Tiens, ajouta-t-il en me tendant un coin de sa jupe. Sèche plutôt tes larmes et écoute-moi. » J'étais incapable de lui dire non. Obéissant de mauvaise grâce, je me tournai pour contempler ce beau visage que j'en étais venue à aimer et à craindre. « Tu corresponds effectivement aux goûts de Pharaon en matière de femmes. Tu es jeune, belle et mince. Mais ces seules caractéristiques n'offrent guère d'intérêt. Pharaon a consommé et mis au rebut des dizaines de filles possédant ces qualités. Trois choses m'ont décidé : tes yeux bleus exotiques ; ton intelligence et ton caractère. Profondément, tu es un être égoïste, calculateur et impitoyable, capable de planter les dents dans ce que tu désires et de ne pas lâcher avant de te l'être approprié. Ne te tortille pas comme ça ! Je ne parle que de tes traits les moins aimables. Moi aussi, ma chère Thu, je suis impitoyable et calculateur, et cela vaut également pour les hommes venus ici l'autre soir pour t'examiner. Mais nous sommes avant tout les fils fidèles et inquiets de ce puissant pays. »

Il avait mon entière attention à présent. Je quittai ses genoux pour m'asseoir en face de lui et le voir mieux. Des sanglots me secouaient encore, mais j'avais cessé de pleurer.

« Explique-toi, dis-je.

— Nous voulons que tu acceptes d'entrer dans le harem de Pharaon. Nous te pensons capable de conserver sa faveur beaucoup plus longtemps que ses autres jeunes concubines. Tu sauras l'intriguer, le distraire et, à la longue, jouer de ton influence pour le convaincre d'abandonner la politique désastreuse à laquelle il donne son aval.

— C'est ridicule ! jetai-je. Comment pourrais-je l'inciter à autre chose qu'à me faire l'amour ? Vous feriez mieux de suborner un de ses conseillers. » Je souffrais encore de ses paroles, de savoir que je n'avais été qu'un pion entre ses mains. Pourtant, je me sentais aussi flattée et, naturellement, Houi l'avait prévu.

« Ses conseillers savent qu'ils n'ont d'avenir que s'ils montrent les prêtres sous un bon jour, répondit-il. Ses femmes n'ont en revanche rien à perdre. Quand elles tombent en disgrâce, elles se retirent simplement dans le cadre luxueux du harem. Et puis, Ramsès est très sensible aux caprices et aux désirs des femmes. C'est un voluptueux. Il est bon, honnête à sa façon, mais il a peur. Tu es forte et rusée, Thu. Tu apprendras à le connaître et à influencer sur ses décisions. L'Égypte a

besoin de toi, ajouta-t-il d'un ton pressant en se penchant vers moi. Fais de Pharaon ton instrument pour son bien et celui du pays. Aide-nous à briser l'emprise des temples sur le trône d'Horus et à rétablir une vraie Maât dans l'Égypte sacrée !

— À quoi ressemble la vie dans le harem ? » demandai-je, songeant brusquement à l'univers qui m'était familier, au sentiment de sécurité et de paix que j'avais connu dans la maison de Houi. Il se cala dans son fauteuil, les jambes croisées.

« Elle est ce que tu choisis d'en faire, répondit-il. Certaines femmes deviennent paresseuses et grasses ; d'autres se lancent dans les affaires ; d'autres encore se consacrent aux enfants royaux. Il y a une hiérarchie naturellement, et je ne doute pas qu'avec le temps tu en occupes le sommet.

— Tu es absolument certain que je vais accepter, fis-je avec tristesse. Et si je refusais ?

— Comment le pourrais-tu ? N'est-ce pas encore plus beau que tous les rêves que tu as pu former ? Tu n'es pas femme à te dérober devant un pareil défi. Je t'aiderai, d'ailleurs, de même que Pabakamon, Panauk et les autres. Parles-en à Disenk si tu veux, conclut-il en se levant. Tu peux la garder près de toi si tu acceptes. Réfléchis et donne-moi ta réponse demain. Ensuite, nous ferons un petit voyage à Assouat pour consulter ton père.

— Tu parles de nouveau comme si j'allais me plier à tes désirs, répondis-je d'une voix encore voilée. Mais je me sens blessée et triste parce que, quoi que tu en dises, il me semble que tu t'es servie de moi et que tu m'as trahie. Pourquoi devrais-je l'aider, Houi ?

— Parce que c'est pour l'Égypte que tu le feras, pas pour moi, répliqua-t-il aussitôt. Et reconnais tout de même que je t'ai arrachée à une vie que tu haïssais pour t'en offrir une nouvelle. Cela ne mérite-t-il pas un peu de gratitude ?

— Pas si tu l'as fait pour accomplir tes propres desseins.

— Je t'ai déjà expliqué qu'il n'en était rien.

— En effet.

— Alors, oublie ton orgueil et admetts que je t'aime même si je me suis servi de toi... Et, Thu...» J'étais déjà à la porte, mais je m'immobilisai, la main sur le chambranle.

« Oui ?

— Tu n'avais pas besoin de tuer Kenna. Qu'il te haïsse n'aurait rien changé à mes sentiments. Tu as toujours été beaucoup plus importante que lui à mes yeux. » Voulait-il me rassurer, me menacer ou m'avertir ? Je l'ignorais, et j'en avais assez. Je quittai la pièce sans me retourner, l'esprit en tumulte. Sur le chemin de ma chambre, toutefois, une pensée me frappa. J'avais rencontré Pharaon le jour de la fête de Montou, le grand dieu thébain de la guerre. Mon patron,

Oupouaout, était lui aussi un dieu guerrier. Et n'avais-je pas la conviction d'avoir le combat dans le sang ?

12

Deux semaines plus tard, à la fin d'épîphi, nous embarquâmes pour Assouat. Le fleuve était à son niveau le plus bas, le courant trop faible pour nous ralentir beaucoup et avec l'aide du vent du nord, dominant en été, nous remontâmes à bonne allure vers le sud. Disenk et moi voyagions sur la barque de Houi et dormions sur des coussins à l'abri de la tente installée contre sa cabine. Neferhotep, son serviteur particulier, partageait celle-ci avec lui. Derrière nous naviguait l'embarcation transportant nos provisions et de nombreux domestiques, dont Ani qui rédigerait sur sa palette le document par lequel mon père m'autoriserait à entrer dans le harem de Ramsès en qualité de concubine.

Quand j'étais montée à bord, j'avais éprouvé un sentiment de fierté en songeant combien ce voyage différait du précédent. Le personnel de la maison qui avait appris mon prochain départ pour le palais me traitait avec un nouveau respect. Sur la barque des domestiques, il y avait mon jeune masseur, mon professeur de gymnastique, les aliments que j'aimais et mes habits préférés. Tandis que Houi passait les heures brûlantes de la journée allongé sur son lit, prisonnier de sa peau blanche, Disenk et moi nous prélassions sur le pont et regardions défilé le paysage en buvant de l'eau ou de la bière.

Même au cœur de la saison morte, l'Égypte était belle. Malgré sa terre brune desséchée et brûlée, malgré la poussière, il y avait une harmonie inaltérable dans la ligne dentelée des palmeraies, les branches ployées des arbres, les villages blanchis à la chaux alternant avec les champs craquelés et, au-delà, le miroitement du désert, interrompu parfois par des falaises qui se découpaient, tranchantes comme la lame d'un couteau, sur le bleu impitoyable du ciel.

L'air devint progressivement plus pur et plus sec, et je l'inspirais à pleins poumons comme s'il s'était agi de quelque remède. Je m'imaginais régnant un jour sur toutes ces terres que nous dépassions. J'allais subjugué Pharaon, lui devenir indispensable dans tous les domaines. Je me hisserais du rang de concubine à celui de reine, et peut-être même de grande épouse royale. J'étais en effet bien plus jeune qu'Ast ou Ast-Amasareth, et tout pouvait arriver. Un jour, je serais assise à ses côtés dans la salle du trône, et les plus nobles têtes d'Égypte se courberaient devant moi. Je m'abandonnais à ces rêveries

agréables tandis que le vent brûlant soulevait mes cheveux et faisait couler des ruisselets de sueur le long de mon dos.

Je ne m'attardais pas sur les mystères de la chambre à coucher ; j'évitais aussi de penser à la chair flasque du roi et à son haleine chargée de malade. Quand il m'arrivait d'imaginer ces moments intimes inévitables, c'était le prince Ramsès qui recevait mes caresses et prenait mes lèvres. Je savais que l'heure viendrait où il me faudrait surmonter la répugnance physique que m'inspirait Pharaon, mais elle appartenait encore au futur, et seul le présent comptait pour moi.

À plusieurs reprises, pendant ces longs jours paisibles, je tins compagnie à Houi pendant que Neferhotep le baignait et le rafraîchissait. Après la tombée de la nuit, quand nous nous étions arrêtés dans une baie tranquille et que le feu des serviteurs pétillait dans les ténèbres, nous allions nager ensemble, entièrement nus, goûtant en silence l'étreinte soyeuse et tiède de notre père le Nil. Puis, enveloppée dans une tunique, les genoux sous le menton, je regardais mon maître communier muettement avec la lune, son frère. Ces moments auraient dû nous rapprocher, mais ils me rappelaient seulement que je le quitterais bientôt, qu'une époque de ma vie s'achevait et que d'autres êtres le remplaceraient dans mon existence.

Je crois que de son côté il éprouvait une certaine tristesse. Si j'avais été moins repliée sur moi-même, si j'avais eu un peu de cette sensibilité qui vient avec la maturité, je lui aurais peut-être parlé de ses sentiments. Mais je ne voulais pas y penser. S'il s'introduisait dans mes rêves égoïstes, je me souvenais de la façon dont il s'était servi de moi, dont il avait organisé ma vie sans considération pour ma personnalité, et je rétablissais ainsi la distance qui se créait entre nous. Je croyais que je n'avais plus besoin de lui, que les rapports de pouvoir s'étaient inversés dans notre relation en raison de ce qu'il attendait de moi. Je me trompais. Houi avait toujours tous les dés en main ; il les garderait jusqu'au bout.

Nous amarrâmes dans le canal du temple d'Oupouaout par un après-midi torride. Entourées de nos gardes, Disenk et moi descendîmes la passerelle et nous avançâmes vers le grand prêtre au milieu d'une foule de villageois excités. Houi resta dans sa cabine, mais je tenais à ce que mon premier geste consiste à adorer et remercier le dieu qui guidait mes pas depuis ma naissance.

Tous mes anciens voisins étaient là dans leur pagne grossier ou leur robe épaisse, à la fois curieux et intimidés par le parasol à glands d'or qui me protégeait du soleil, le filet d'argent qui enserrait mes cheveux noirs, la transparence de ma longue robe plissée, mes sandales de cuir blanc où brillaient de petites cornalines d'un rouge orangé. Je leur souris à tous, reconnaissant les filles de mon âge qui m'avaient tenue à l'écart et les prenant brusquement en pitié à la vue

de leur peau foncée, abîmée par le soleil, de leur jeunesse déjà menacée de dissolution. Je songeai en frissonnant que je leur aurais ressemblé si j'étais restée à Assouat. Un cal épais couvrirait mes pieds ; de petites rides commenceraient à apparaître sur mon visage, et les tâches domestiques m'auraient endurci et irrité les mains. Ces pauvres créatures n'étaient plus mes ennemies.

Mes gardes m'ouvrirent poliment un chemin à travers la foule, et je me retrouvai devant le grand prêtre. À côté de lui, un petit garçon timide balançait un encensoir fumant. Je m'inclinai devant le prêtre, et il me rendit mon salut.

« Je te connais, m'exclamai-je. C'est toi qui as appris à écrire à Pa-ari, et tu as refusé de me prendre pour élève. Te voici maintenant parvenu à un rang bien plus élevé ! » Il était plus jeune que dans mon souvenir. Ce n'était plus un adulte sans visage, mais un jeune homme à l'expression gaie et au regard vif.

« J'ai été bien stupide, Thu, car il paraît que tu es devenue un scribe accompli et un médecin par-dessus le marché ! Sois la bienvenue chez toi ! Ton dieu t'attend. » Je lui rendis son sourire et le suivis dans l'avant-cour.

Le temple d'Oupouaout était plus petit que dans mes souvenirs enfantins. C'était toujours un joyau mais plus compact, plus rustique. Dans la cour, Disenk m'ôta mes sandales et me remit le présent que j'avais apporté, le pectoral orné de pierres précieuses offert par Houi après le banquet auquel j'avais assisté. M'en séparer me fendait le cœur, mais je devais à Oupouaout plus que je ne pourrais jamais rendre, et le sentiment de ma dette s'était encore intensifié à la vue des jeunes villageoises. Sans la bienveillance de mon dieu, j'aurais été comme elles en train de bayer d'admiration devant une aristocrate maquillée et parfumée venue rendre des hommages orgueilleux à cette divinité mineure. Mais tu n'es pas un dieu mineur pour moi, grand Oupouaout, pensai-je en m'avançant vers la cour intérieure. Je suis ton esclave dévouée.

Le sol sablonneux était brûlant et blessait mes pieds tendres. Alors que je m'arrêtais un instant dans l'ombre mince du pylône intérieur, et que devant moi le prêtre et son servant se tenaient face aux portes fermées du sanctuaire, une silhouette se détacha du mur. « Pa-ari ! » m'écriai-je. Et, un instant plus tard, j'étais dans ses bras. Nous nous étreignîmes longuement, puis il m'écarta et me parcourut des yeux.

« Par les dieux, tu es splendide ! dit-il. Et tu sens très bon. J'ai été autorisé – *autorisé*, tu m'entends ! – à recevoir ton présent et à le déposer devant les portes. C'est apparemment un grand honneur. Les chanteuses et les danseuses ont été réunies pour l'occasion. L'une d'elles est ma fiancée. Ce n'est pas tous les jours qu'une concubine de

Pharaon daigne visiter Assouat ! » Il me souriait mais je ne pouvais lire son regard. C'était devenu un bel homme à la poitrine large ; il avait cependant la même bouche rieuse, et ses gestes me rappelaient avec vivacité les joies et les chagrins que nous avions partagés. J'éprouvais pour lui un immense amour.

« Je ne suis pas encore une concubine ! ripostai-je tandis que les chanteuses et les danseuses entraient l'une après l'autre derrière lui. Il faut que père m'y autorise. Et maintenant, laisse-moi rendre hommage à Oupouaout en paix. » La musique s'était mise à jouer, et une chanteuse entonna les versets de louanges. Les danseuses levèrent leur sistre. Un nuage d'encens m'enveloppa et je me prosternai devant le sanctuaire avec une humilité que je ne manifestais devant personne d'autre. Cet instant appartenait à Oupouaout.

Quand je fus de retour dans l'avant-cour, Disenk épousseta ma robe et frotta d'un peu d'huile mes paumes et mes genoux égratignés. Puis Pa-ari revint, entourant d'un bras protecteur une jeune fille brune et mince aux yeux effarouchés de biche. « Voici Isis, Thu », dit-il simplement. Je posai un baiser poli sur sa joue, avec l'impression soudaine d'avoir des hentis de plus qu'elle, d'être immensément expérimentée et blasée. Je sentis fugitivement la morsure de la jalousie. Isis avait le corps souple des danseuses, et en lui souriant d'un air un peu contraint, je pensai que tant qu'elle continuerait à danser pour le dieu elle n'épaissirait pas. Il m'était impossible d'imaginer mon frère avec une villageoise courtaude.

« Tu es ravissante, Isis, dis-je. Je suis très heureuse de te rencontrer. Il faut que tu sois quelqu'un d'exceptionnel pour que mon frère soit amoureux de toi. » Pa-ari était radieux, et la jeune fille m'adressa un sourire éclatant.

« Il est horriblement taquin, confia-t-elle. Il me promet que, si je l'épouse, je passerai ma vie à mettre des enfants au monde et à m'èreinter sans relâche dans la maison.

— Non, tu seras la reine du village, répondis-je. Je peux te le prendre un moment ? » Aussitôt, elle lui serra la main et s'éloigna. J'aurais aimé complimenter Pa-ari sur sa fiancée, mais les mots me restaient dans la gorge. Je le voulais toujours à moi seule ; dans ce domaine au moins, rien n'avait changé. Il me jeta un regard moqueur quand l'ombre du parasol s'étendit sur nous et que nous nous dirigeâmes vers la barque. La foule s'était éclaircie. Les gens avaient naturellement couru au village raconter ce qu'ils avaient vu à leurs amis et voisins.

Nous nous installâmes sur le pont à l'abri de la tente. Efficace et discrète comme à son habitude, Disenk nous tendit des chassemouches et des coupes de vin. Puis, après avoir posé devant nous de quoi manger ainsi qu'une bassine d'eau et des linges pour nous

permettre de nous rafraîchir, elle alla s'asseoir à l'ombre du mât. Aucun bruit ne nous parvenait de l'intérieur de la cabine.

« Père recevra le Voyant ce soir, déclara Pa-ari en savourant son vin avec bonheur. Il te verra avant, bien entendu, il ne le dit pas – tu connais père –, mais je crois qu'il est content que ce soit le grand homme qui vienne chez lui au lieu d'avoir à répondre à sa convocation comme la dernière fois. Il n'a pas beaucoup changé, poursuivit-il en avançant ma question. Et mère pas du tout. Depuis que le Voyant nous a écrit pour nous faire part de la demande de Pharaon, elle ne cesse de crier au scandale – tu te rappelles l'étroitesse d'esprit des gens du village. Mais en secret, elle est ravie. Elle ne t'a jamais comprise, Thu.

— Je sais », murmurai-je, dévorant des yeux son cher visage, ses doigts fins et gracieux arrondis autour de la coupe, ses cheveux bruns flottant sur son cou de bronze. « Es-tu satisfait de la vie que tu mènes ici, Pa-ari ? Ton travail dans le temple te plaît-il ? » Il acquiesça lentement de la tête.

« Je suis le meilleur scribe des prêtres, et j'en tire fierté, répondit-il avec simplicité. Père s'est fait à l'idée que je ne travaillerai jamais la terre. Heureusement, il a l'esclave envoyé par ton mentor ; le scandale provoqué par son arrivée et la cession des aroures khato est depuis longtemps oublié. Je vais me marier bientôt. » Il me regarda d'un air troublé.

« Je sais ce que cela signifie pour toi, Thu, reprit-il. Mais tu dois savoir que rien ne peut briser le lien qui nous unit, pas même mon Isis. Nous partageons des souvenirs qui remontent bien plus loin que le moment où elle a dansé devant mes yeux éblouis ! De ton côté aussi, tu vas te faire des souvenirs avec Pharaon, mais nous aurons toujours en commun les secrets de notre enfance. » Ses mots étaient un baume pour mon ka, et je le serrai dans mes bras. « Je construis de mes propres mains une maison pour Isis et moi, ajouta-t-il avec fierté. Elle se trouve de l'autre côté du temple, au bord du sentier qui longe le fleuve. Et toi, ma petite sœur ? Es-tu heureuse ? Es-tu certaine de vouloir devenir le jouet de Pharaon plutôt que l'épouse d'un honnête marchand ? » Il parlait d'un ton léger mais je devinais une véritable sollicitude derrière ses paroles.

Oh, Houi, avec quelle habileté tu as créé ton chef-d'œuvre ! pensai-je, troublée par la perspicacité de Pa-ari. « Il fut un temps où je me serais contentée d'épouser un marchand, répondis-je. Mais tu lis dans mon cœur, Pa-ari ; je ne peux rien te cacher. La vie monotone de maîtresse de maison m'ennuierait vite, et je languirais après de nouvelles aventures. Et puis, c'est moi qui ferai du roi mon jouet, et pas l'inverse ! »

J'aurais voulu tout lui confier en cet instant. Je souffrais de me

surveiller, d'hésiter à lui révéler l'assassinat involontaire de Kenna, mon désir coupable pour le prince Ramsès, la mission dont m'avaient chargée Houi et ses amis. Mais un homme amoureux peut être indiscret, et je ne voulais pas que la petite Isis apprenne mes secrets. Je me montrais peut-être injuste envers mon frère mais je ne pouvais courir de risque. Je ris donc avec lui, et la conversation dévia vers des sujets plus anodins.

Sous un ciel ensanglanté par le soleil couchant, Houi et moi quittâmes la barque et suivîmes le sentier qui allait du débarcadère du temple au village. Deux gardes nous précédaient. Je suivais à pied sous mon parasol. Ensuite venaient Ani, à pied lui aussi, et Houi dans sa litière aux rideaux tirés. D'autres gardes fermaient la marche. Pour moi, c'était un voyage dans le temps. Nous passâmes devant l'endroit où j'avais attendu Pa-ari à la sortie de l'école, le jour où il m'avait confirmé la venue du Voyant. Je m'imaginai voir encore l'empreinte de mes pieds nus sur l'herbe morte. C'était la même saison qu'aujourd'hui, celle de shemou. Plus loin, dissimulé par les broussailles, il y avait ce coin sous les sycomores où Pa-ari m'avait donné ma première leçon d'écriture en traçant le nom des dieux dans la poussière.

Mais à côté de ces souvenirs qui m'inspiraient une douce mélancolie, il y avait celui, plus fort, du trajet nocturne que j'avais accompli sous des palmiers fantomatiques, observée par le ka des morts négligés, éclairée par une lune froide, le cœur rempli de terreur et de détermination. La petite paysanne fruste était allée à la rencontre de son destin et, à présent, la concubine de Pharaon refaisait triomphalement le même chemin. Le moment était grisant.

En arrivant sur la place du village, je lançai un ordre et les gardes s'arrêtèrent. Cet espace de terre battue qui autrefois ouvrait pour moi sur l'infini et me promettait l'évasion me parut ridiculement petit. Serrés les uns contre les autres, quelques enfants loqueteux m'observaient en silence à une distance prudente. Des jeunes gens et leurs parents firent quelques pas timides dans ma direction et me saluèrent de la main. Je leur rendis leur salut, mais je vis alors la silhouette solide de mon père s'encadrer dans la porte de notre maison, ses cheveux blonds ébouriffés et, oubliant ma dignité, je courus me jeter dans ses bras. Il me souleva dans les airs, puis me reposa avec douceur et me regarda en souriant. Pa-ari avait dit vrai. Les rides de son visage s'étaient peut-être creusées un peu, il y avait un soupçon de gris sur ses tempes, mais c'était toujours mon père bien-aimé.

« Tu as l'air aussi déplacée à Assouat qu'un bijou sur un tas de fumier, ma Thu, dit-il. Mais tu me rappelles beaucoup ta mère lorsque je l'ai vue pour la première fois. Tu as fait du chemin, ma fille.

Entre. » Il échangea quelques mots aimables avec les gardes et, me passant un bras autour des épaules, m'entraîna à l'intérieur. Il avait ignoré Ani ainsi que la litière de Houi, déposée dans la poussière de la place. Ma mère s'élança vers moi quand je pénétrai dans la petite pièce obscure, et elle me serra contre sa poitrine à m'étouffer.

« Thu, ma petite princesse ! Tu es ici ! Tu es vivante ! Je ne croyais pas que je te reverrais. On t'a bien traitée ? Tu as été sage ? Tu as récité tes prières tous les jours ? » Elle sentait la sueur, les plantes et la cuisine. Je m'arrachai tant bien que mal à son étreinte et l'embrassai.

« Je vais très bien, mère, répondis-je en souriant. Comme tu peux le constater, on m'a traitée on ne peut mieux. Je suis contente de te revoir, moi aussi.

— Alors, il paraît que le Très-Grand t'invite à vivre dans le palais ? reprit-elle, les mains sur les hanches. Tu ferais mieux de rentrer à la maison et de travailler avec moi, Thu. Le harem n'est pas un endroit convenable. C'est ce que j'ai entendu dire, en tout cas. Et une fille de la campagne innocente comme toi finirait mal. Ton père peut te trouver un mari honnête ici, chez nous ! Comment se fait-il que tu aies attiré l'attention du Très-Grand, d'ailleurs ? » ajouta-t-elle d'un ton soupçonneux. J'éclatai de rire.

« Oh, mère ! Je me suis rendue au palais avec mon maître pour soigner Pharaon qui était légèrement souffrant. Quant au harem, je suis certaine que la Maison des femmes est un endroit sûr et irréprochable sur le plan de la moralité. Après tout, c'est une affaire sérieuse que d'être l'épouse d'un dieu !

— L'épouse peut-être, grommela ma mère. Mais la concubine ?

— Ça suffit ! intervint mon père d'un ton sec. Va plutôt chercher le vin et les gâteaux. » Elle fit une grimace, marmonna des paroles inaudibles, puis me décocha un sourire éclatant avant de disparaître. Assis en face de moi, mon père me contemplait d'un air pensif.

« Rien n'est exactement comme dans mon souvenir », dis-je, parcourant la pièce du regard pour dissiper le sentiment de gêne qui s'était emparé de moi. Je n'ajoutai pas que la pauvreté de la maison et sa taille m'épouvantaient. Avais-je vraiment vécu là sans m'en rendre compte ? Mon père haussa les sourcils.

« C'est parce que tu es beaucoup plus âgée, dit-il en plaisantant. Tu m'as manqué, Thu, et j'ai souvent repensé à ce jour où tu as traversé le champ en courant pour venir t'accrocher à ma cuisse et me supplier de t'envoyer à l'école. Je n'en avais pas les moyens, naturellement, mais j'ai commis une erreur en croyant que cela n'avait pas d'importance. J'ai sous-estimé et ton intelligence et ton insatisfaction. Si j'avais réussi à réunir les produits nécessaires pour payer ton éducation, peut-être te serais-tu satisfaite de rester à Assouat

avec nous... Mais non, ajouta-t-il en secouant la tête. Cela ne t'aurait pas suffi.

— Ne te fais pas de reproche, père. Tu me comprends, et c'est pour cela que tu m'as laissée partir dans le Nord avec mon maître. Malgré l'amour que j'ai pour vous, j'aurais été horriblement malheureuse si j'étais restée ici.

— Es-tu heureuse maintenant ? Le seras-tu dans les bras de Pharaon ? Désires-tu devenir une concubine, Thu ? C'est à toi de décider. Je te soutiendrai quel que soit ton choix. » Et je lus sur son beau visage boucané toute la sincérité de son amour.

« Je suis heureuse, répondis-je. Quant au bonheur que je trouverai dans les bras de Pharaon, qui sait ? Peut-être sera-t-il si heureux dans les miens qu'il m'épousera.

— Impossible, fit mon père d'un ton abrupt. On a rarement vu un roi épouser une roturière – sans parler d'une paysanne –, et alors seulement parce qu'il l'aimait avec passion. Que sais-tu de la manière de satisfaire un homme, Thu ? Il y a dans le harem des femmes qui y ont consacré leur vie entière et sont tout de même rejetées. Ne laisse pas tes rêves empiéter sur le présent et la réalité ! » Il était soudain furieux, sans que je comprenne pourquoi. Et je l'étais aussi parce qu'il s'en prenait à mes rêves secrets les plus chers.

« Je ne sais pas où va le chemin que je suis, père, mais je dois le parcourir jusqu'au bout. Je ne peux m'arrêter nulle part, si agréable que soit l'endroit. J'ai toujours envie de voir ce que cache le tournant suivant !

— C'est donc réglé, fit-il en poussant un soupir. As-tu demandé à ton maître s'il continuerait à t'héberger au cas où tu changerais d'avis ? Se chargerait-il de te trouver un mari convenable ? » Je ne pus réprimer un frisson.

« Je ne veux pas d'un époux ordinaire. Il est plus glorieux d'appartenir au dieu vivant ! »

Ma mère était revenue et posait en silence devant nous des coupes de vin et un plat de ses meilleurs gâteaux. À plusieurs reprises, elle avait paru sur le point d'intervenir dans la conversation mais s'était ravisée. Ses yeux noirs allaient du visage de mon père au mien. Bien qu'elle brûlât manifestement de faire des commentaires, elle s'assit à côté de moi et sirota son vin sans rien dire.

Il n'y avait plus grand-chose à ajouter. Le vin était fort et piquant, et je le bus avec plaisir. Nous parlâmes de choses et d'autres, et ma mère s'anima en décrivant les dernières frasques des filles effrontées du maire. Une certaine gêne s'installa toutefois entre nous. J'essayai de répondre aux questions qu'ils me posèrent sur ma vie chez Houi, mais je m'aperçus que j'étais incapable de le faire sans souligner le gouffre qui séparait son monde du leur. De leur côté, ils sentaient

certainement que les histoires du village ne m'intéressaient plus. Il y avait entre nous les liens du sang et de l'affection mais guère plus. Quand un silence embarrassé se faisait, nous buvions notre vin et grignotions les gâteaux préparés avec soin par ma mère. Finalement, mon père se leva et m'invita d'un geste à l'imiter. « Je vais recevoir le Voyant, maintenant. Tu attendras dehors, Thu », dit-il en adoucissant son ordre d'un sourire. À la porte, il parla à un garde qui se dirigea vers la litière. Les rideaux frémirent, et Houi apparut, emmaillotté des pieds à la tête comme de coutume. Nous échangeâmes un regard, puis il fit signe à Ani de le suivre et s'avança vers mon père.

Je m'éloignai en direction du fleuve par le chemin que j'avais si souvent pris dans mon enfance. Les villageois, toujours rassemblés sur la place, me fixaient comme des moutons effarés. Éprouvée par ce retour au foyer qui n'en était pas un, je ressentais une immense fatigue. Je me rendis vaguement compte qu'un garde m'emboîtait le pas. Mes sandales se remplirent de sable, et je me baissai pour les retirer. Quand je me redressai, Pa-ari était à mes côtés, hors d'haleine, le pagne retroussé.

« Je suis revenu du temple en courant, expliqua-t-il en remettant de l'ordre dans sa tenue. Il fallait que je rédige un texte qui ne pouvait attendre. Je suis désolé. Qu'a dit père ? Va-t-il signer le contrat ? Où allais-tu ?

— Au bord du Nil », répondis-je et, en entendant ma voix altérée, il me prit la main. Quand nous nous assîmes sur la rive, au-dessus des eaux boueuses, Rê embrasait l'horizon et les arbres décharnés jetaient de longues ombres sur le fleuve. Le garde se posta à bonne distance et nous oubliâmes sa présence. Nous évoquâmes notre enfance et les années où nous avions été séparés. Pa-ari me raconta comment il était tombé amoureux d'Isis. Je lui décrivis Disenk, Houi, Harshira et le général Paiis, mais ne parlai toujours pas du prince Ramsès ni de Pharaon. Pa-ari m'interrogea sur le Delta et la puissante cité de Pi-Ramsès, et je lui répondis de mon mieux.

Le crépuscule céda la place au soir, et le garde se rappela poliment à notre attention. « Je passerai la nuit avec ma famille, déclarai-je en me tournant vers lui. Mais je serai de retour sur la barque à l'aube. Dis-le au maître et demande-lui d'envoyer un autre soldat pour rester auprès de moi. » L'homme salua et s'en fut.

« Tu donnes des ordres avec beaucoup d'assurance, ma princesse libou », remarqua Pa-ari en riant. Et je ris avec lui. Nous regardâmes l'obscurité s'épaissir sur l'autre rive et le ciel perdre peu à peu toute couleur. La paix profonde du Sud descendait sur ce coin d'Égypte perdu et immuable ; et, peu à peu, elle descendit aussi en moi. Je m'adossai à un arbre.

« Il n'y a qu'ici que l'on sent aussi bien ce que peut être l'éternité,

murmurai-je. C'est un sentiment sain, propre, et il me manque beaucoup. » Pa-ari étreignit ma main sans mot dire, et je sus qu'il avait compris.

Quand nous regagnâmes la place, suivis par un nouveau garde, il faisait nuit noire, et la faible lueur jaune de la lampe tremblait sur le seuil de notre maison. Houi et son escorte étaient partis. Je fus accueillie par l'odeur du pain frais et de la soupe aux lentilles et aux oignons. À même le sol, les assiettes étaient posées sur un linge immaculé, et je m'assis sur la natte comme je l'avais toujours fait. Mon père récita les prières du soir devant le tabernacle. Son dos nu, sa voix grave, l'odeur rance de la lampe à huile, tout contribuait à me replonger dans le passé. C'était une impression assez déroutante. On aurait dit que j'avais rêvé mon enfance ici pendant que je grandissais dans la maison de Houi, rêvé que j'étais une paysanne dans un petit village du Sud, que j'avais un père soldat, une mère sage-femme et un frère qui faisait des études pour devenir scribe. Au réveil, le rêve s'était évanoui, mais voilà que, des années plus tard, endormie dans mon lit de Pi-Ramsès, j'étais de nouveau prisonnière de cette illusion. J'eus un moment de vertige.

Alors que nous trempions notre pain dans la soupe, un homme entra, grogna une salutation et s'installa à côté de moi. Mon père ne fit pas les présentations. Je supposai qu'il s'agissait de l'esclave maxyes ; il avait une barbe et des cheveux noirs épais, une toison fournie sur le torse. Il mangea vite et, dès qu'il eut avalé la dernière bouchée, il se leva, murmura un « bonsoir » et disparut dans la nuit. Personne ne commenta sa conduite.

Après le repas, j'aidai ma mère à débarrasser et laver la vaisselle sale, puis nous bavardâmes tous les quatre dans la salle de réception. Nos propos furent légers, nous échangeâmes des sourires pleins d'affection et de vieilles plaisanteries familiales, mais une réserve insurmontable s'était installée entre nous. Avant que l'huile de l'unique lampe ne fût épuisée, nous nous levâmes d'un commun accord et je dis au revoir à mes parents, submergée par l'émotion et la culpabilité. Je promis de leur écrire régulièrement du harem, et mon père me recommanda de me conduire avec honnêteté en toutes circonstances. Puis Pa-ari et moi gagnâmes la chambre que j'avais partagée avec lui pendant tant d'années.

Ma mère avait mis des draps propres sur ma paillasse, mais leur texture grossière m'irrita la peau, et je sentais le sol de terre battue sous ma couche. La voix de mes parents me parvenait faiblement, un murmure rassurant qui tarit peu à peu. Je ne voyais pas mon frère dans l'obscurité mais je percevais sa présence, et je cherchai sa main à tâtons. Nous restâmes un moment silencieux, puis il dit : « Je suppose que je devrai aller à Pi-Ramsès si je veux te revoir, Thu. Quel ennui !

Me faudrait-il obtenir une autorisation de tous les petits fonctionnaires du harem pour avoir enfin le droit de me prosterner devant ton auguste personne ? » Je ris et, d'un seul coup, il n'y eut plus de distance entre nous. La nuit redevint intime, chaude, secrète, comme elle l'était quand nous nous parlions à cœur ouvert. Les mots coulaient sans effort, peut-être parce que nous ne pouvions nous voir et que les murmures n'ont pas d'âge. Les liens invisibles qui nous unissaient reprirent toute leur force, et les heures passèrent sans que nous nous en apercevions. Mais bien que l'aveu me brûlât les lèvres, je ne lui révélai pas la cause de la mort de Kenna. Je ne voulais pas baisser dans l'estime de mon frère, et je savais qu'il ne comprendrait pas.

Il s'endormit juste avant l'aube, et quand son souffle devint régulier, je me levai, effleurai ses cheveux d'un baiser et sortis silencieusement de la maison. L'air avait encore la tiédeur de la nuit et on y sentait déjà l'annonce d'une matinée torride. Une lumière délicate effleurait la place vide du village et la végétation poussiéreuse de la rive. Mon garde se détacha du mur et m'emboîta le pas. Les sandales à la main, je m'éloignai rapidement, sans jeter un regard en arrière. Ils se réveilleraient bientôt, et une autre journée simple commencerait pour eux, faite de travail et de repos, de prières, de bavardages sur les affaires du village et les soucis des voisins. Mais à l'heure où ma mère irait au fleuve avec le linge sale et le battrait sur les pierres, de l'eau jusqu'aux genoux, je regarderais l'Égypte défilier, étendue sous la tente de la barque, pendant que Disenk me préparerait mon premier repas de la journée. J'aurais fui.

Elle m'attendait, assise sur la passerelle, et quand j'arrivai en vue du débarcadère, elle accourut à ma rencontre, un sourire ravi sur son petit visage parfait. En découvrant ma robe tachée et froissée, mes cheveux emmêlés et mes jambes couvertes de poussière, elle s'immobilisa, consternée.

« Suis-je en retard, Disenk ? » demandai-je, si soulagée que la barque fût encore là que j'avais envie de la serrer dans mes bras.

Le timonier montait déjà à son poste, à la proue, et des hommes s'activaient à dénouer les cordages qui nous retenaient aux piquets d'amarrage.

« Regarde dans quel état sont tes pieds ! se lamenta Disenk. Et cette poussière qui dessèche la peau ! Tu en as partout ! Oh, Thu !

— Mais tu es une magicienne, Disenk, répliquai-je gaiement en m'élançant sur la passerelle. Tu vas exercer tes talents, et tout s'arrangera. » Je me glissai dans la cabine tandis qu'elle demandait qu'on lui apporte de l'eau. Un instant plus tard, le capitaine lança un ordre bref qui se répercuta contre le pylône du temple, et la barque frémit. Nous étions partis.

L'odeur du jasmin, le parfum de Houi, imprégnait la cabine. Je

m'approchai de son lit. Neferhotep s'affairait déjà, préparant le lever du maître. Il me salua de la tête et se remit à son travail. Houi n'était pas tout à fait réveillé. Il me regarda d'un air somnolent quand je posai un rapide baiser sur ses lèvres, puis il sourit. « Eh bien ? fit-il.

— Je t'aime, Houi, répondis-je. Je suis prête à rentrer à la maison. »

Ce fut effectivement en arrivant dans le domaine de Houi que j'eus le sentiment de rentrer véritablement chez moi. Cette fois, la vue de la silhouette imposante de Harshira devant le pylône de l'entrée me remplit de joie, et je courus le serrer dans mes bras. Il s'écarta et me sourit avec gravité.

« Sois la bienvenue, Thu, dit-il. J'espère que les dieux t'ont accordé un voyage paisible et heureux.

— Merci, Harshira, répondis-je gaiement. Je suis contente de te revoir. » Sans attendre Houi, je suivis le sentier d'un pas presque sautillant en saluant comme de vieux amis chaque branche d'arbre, chaque buisson taillé. Je fis un détour pour aller adresser une brève prière à Thot et baiser les pieds du dieu. Puis, traversant la cour, je dépassai les hommes qui gardaient le porche et me hâtai vers ma chambre bien-aimée.

Elle sentait légèrement le safran, et les bouffées d'air chaud qui pénétraient par la fenêtre apportaient l'odeur subtile des vergers, une senteur que j'avais cessé de remarquer avec l'habitude. Je me jetai à plat ventre sur le lit, savourant la fraîcheur des draps et le moelleux des coussins. J'entendis Disenk entrer et, derrière elle, les serviteurs qui portaient ma malle. Poussant un grand soupir de satisfaction, je me redressai. « Crois-tu que je peux aller nager, Disenk ? » demandai-je. Elle s'affairait déjà à déballer mes fourreaux et mes rubans.

« Bien sûr, Thu, répondit-elle. Tu peux désormais aller où bon te semble dans le domaine. Mais appelle un porte-parasol, je t'en prie ! Il sera déjà assez difficile de réparer les dommages qu'a fait subir à ta peau et tes cheveux le climat rude du Sud.

— Tu es une servante pleine de tact, remarquai-je en me dirigeant vers la porte. En réalité, tu trouves que j'ai été très négligente. Mais comme c'était bon de marcher pieds nus au bord du fleuve, et de m'asseoir par terre sous les sycomores avec mon frère ! » Disenk plissa son petit nez et ne répondit pas.

Après avoir fait plusieurs longueurs dans la piscine, je me reposai sur l'herbe, puis revins me soumettre aux applications d'huiles et de crèmes de Disenk. Au coucher du soleil, maquillée et parée, je descendis dîner avec Houi dans cette jolie pièce où il m'avait présentée à ses amis. Tandis que nous mangions et buvions au son du

luth et que Harshira surveillait discrètement les allées et venues des serviteurs apportant plats et boissons, Houi m'apprit que le document signé par mon père avait été déposé au palais et que la réponse du Gardien de la Porte nous parviendrait sans doute sous peu. J'avalai le morceau de poisson grillé dans lequel je venais de mordre et le regardai, vaguement offensée.

« Le Gardien de la Porte ? Le fonctionnaire qui administre le harem ? Pourquoi Pharaon n'écrit-il pas lui-même ? »

— Parce que tu n'as pas encore beaucoup d'importance pour le Taureau puissant, répondit Houi avec brutalité. Tu as attiré son attention et tes connaissances médicales l'ont intrigué, mais tu es encore loin d'occuper ses moindres pensées. » Devant mon air outragé, il ajouta avec impatience. « J'ai dit : « pas encore ». Dieux, quelle haute opinion tu as de toi-même, Thu ! Mais c'est bien. L'humilité et la docilité ne te mèneront nulle part avec Pharaon. La plupart de ses concubines possèdent ces qualités contestables, et c'est pourquoi elles n'ont exercé sur lui qu'un attrait éphémère. Tu ne comptes peut être pas beaucoup pour lui maintenant, mais cela changera. Cela dépend de toi. » Je n'avais plus très faim. Je refusai les dattes au miel qu'il me tendait et pris ma coupe de vin.

« Parle-moi de lui, Houi », demandai-je. Après s'être rincé les doigts, il repoussa sa table et se cala contre les coussins.

« *Ra-messou-pa-Neter*, dit-il doucement. Ramsès le Dieu. Ne commets jamais l'erreur de le sous-estimer, Thu. Quels que soient ses défauts, ce n'est pas un homme stupide. Si Sethnakht avait vécu assez longtemps pour accomplir ses desseins, après avoir passé un accord avec les prêtres pour rétablir un équilibre convenable dans le pays, il aurait limité leur pouvoir. Mais il est mort. Et quand son fils fut en mesure de s'intéresser à autre chose qu'aux menaces d'invasion qui l'ont occupé pendant les onze premières années de son règne, il était trop tard. Les temples avaient la haute main sur l'économie égyptienne et Ramsès ne savait comment y remédier. »

J'avais écouté Houi avec attention, mais à présent je contemplais son visage. Il avait les paupières gonflées, les traits tirés et semblait brusquement très las. « La stabilité de l'Égypte tient à un fil, conclut-il. La production de nos mines d'or de Nubie diminue. Nos administrateurs sont des étrangers, plus soucieux de leur position que du bien du pays. Amon règne en maître à Thèbes, car Pharaon s'y rend rarement. Voici la situation dans laquelle nous sommes. Voici ce que nous voulons te voir combattre. »

Je me sentais minuscule et impuissante. Que pouvais-je faire, moi, une jeune femme, pour arrêter une décadence aussi formidable, pour influencer un tel homme ?

« Et le prince Ramsès ? demandai-je d'un ton mal assuré et de

façon pas entièrement désintéressée. Il peut sûrement faire quelque chose ! » Houi me jeta un regard calculateur.

« Tiens, murmura-t-il. On dirait que notre séduisant petit prince ne te laisse pas indifférente. Méfie-toi ! Ramsès est un solitaire. Il passe beaucoup de temps seul dans le désert à chasser, conduire son char ou communier avec les dieux, qui sait ? C'est un homme secret. Bien qu'il ait vingt-huit ans, il n'a qu'une épouse et quelques rares concubines. Quant à ses opinions politiques, personne ne l'a entendu se prononcer pour ou contre les méthodes d'administration de son père. Ne te mets pas en tête de le séduire ! Depuis l'instant où ton père a signé ce rouleau, tu appartiens à Pharaon et à lui seul. Te donner à un autre te condamnerait à mort. »

C'était un aspect des choses auquel je n'avais pas pensé. Je n'avais d'ailleurs pas vraiment réfléchi aux conséquences de l'offre flatteuse que j'avais reçue. Je m'étais vaguement imaginé qu'une concubine devait être plus libre qu'une épouse légitime, mais il n'en était naturellement rien. Il ne s'agissait pas d'un arrangement de convenance dans un village mais d'un contrat passé avec le dieu vivant, et toute progéniture devait pouvoir lui être attribuée sans l'ombre d'un doute. Je serais enchaînée à cette chair flasque jusqu'à ce que la mort nous sépare.

Cette perspective me parut brusquement terrifiante. Posant la tête sur les genoux de Houi, j'effleurai ses cuisses fermes. « Je ne crois pas en être capable, finalement, murmurai-je contre sa peau tiède. Je veux rester ici avec toi. » Il m'écarta avec douceur.

« Il est trop tard pour reculer, dit-il. Et tu en es parfaitement capable, Thu, je le sais. Rends-toi indispensable en le soignant. Fais qu'il soit dépendant de toi sexuellement. Montre-toi agressive et directe. Ne minaude pas, ne l'aborde pas les yeux baissés comme les autres, qui pensent que c'est ce qu'il souhaite. C'est effectivement ce qu'il désire mais pas ce qu'il lui faut.

— Je ne sais pas comment m'y prendre avec un homme, balbutiai-je. Je ne sais pas quoi faire. » Il m'attira brutalement vers lui. Son regard était dur.

« Sers-toi de ton intuition, de ton instinct. J'aimerais t'apprendre cela aussi, mais je ne peux pas. Il doit te connaître vierge. »

Si je n'avais pas eu un mouvement involontaire, si je n'avais pas oscillé sous la pression de sa main, peut-être serait-il resté maître de lui. Mais je bougeai, et ses lèvres s'emparèrent des miennes avec une violence qui m'enflamma instantanément. Je nouai les bras autour de son cou, plongeant les doigts dans ses beaux cheveux d'argent. Il sentait le vin et la cannelle. Sa langue chaude faisait courir en moi des ondes de désir, et je me pressai contre lui de tout mon corps. Il poussa un gémissement rauque et ses mains glissèrent le long de mon dos.

Puis, derrière nous, quelqu'un toussa discrètement. Nous nous séparâmes, haletants. Harshira était là, le visage impénétrable.

« Le général Paiis est arrivé, maître, annonça-t-il.

— Fais-le entrer », répondit Houi, qui vida sa coupe de vin d'un trait. Il ne me regarda pas.

Paiis s'avança vers nous d'un pas vif, nous salua en souriant et appela d'un claquement de doigts les serviteurs qui se précipitèrent avec des rafraîchissements. Puis, se laissant tomber sur les coussins, il nous observa d'un œil critique.

« Tu es vraiment délicieuse, ce soir, ma petite princesse, déclara-t-il. Pour un peu, j'aurais pitié de notre roi. Quand il aura succombé à ton charme, il sera à jamais ton esclave.

— Tu es très aimable, général, répondis-je, intensément consciente du genou de Houi tout près du mien, de sa respiration précipitée.

— Il n'est pas aimable du tout, coupa Houi d'un ton sec. Il dit simplement la vérité. Aie confiance, Thu. Laisse-nous maintenant, veux-tu ? J'ai à parler avec mon frère. »

J'obéis aussitôt et quittai la pièce avec soulagement, me sentant horriblement gênée et gauche.

« Alors, son père a-t-il donné son consentement ? dit le général au moment où je franchissais le seuil. Je suppose que oui, bien entendu. Elle va faire sensation dans le harem. Quel gâchis ! » La porte fut refermée derrière moi, et je n'entendis pas la réponse de Houi. Écarlate, échevelée et troublée, je me réfugiai dans ma chambre, poursuivie par les paroles de Paiis. Quel gâchis ! Mais j'évoquai l'image du prince Ramsès, grand et superbe, et avant que Disenk ait fini de me déshabiller, j'avais retrouvé mon calme.

Pendant les quelques journées de paix qui me restaient, je recommençai à travailler avec Houi, reprenant sans peine la routine familière des dictées, des consultations, des préparations d'onguents et de potions. Du baiser passionné que nous avions échangé le soir de notre retour, nous ne parlâmes pas. Il se comportait comme si rien ne s'était passé, et je fis donc de même. Pourtant, ce baiser m'obsédait. J'essayais de remplacer le souvenir des lèvres brûlantes de Houi, de son corps vigoureux, de ses yeux embrasés de désir, par l'image du prince Ramsès, et je m'apercevais avec détresse que je n'y parvenais pas.

Plus d'une fois, alors que je me tournais et me retournais dans mon lit, cherchant en vain le sommeil, j'envisageai de lui forcer la main. Je pouvais m'envelopper dans un châle transparent, m'oindre d'huile parfumée, me glisser dans sa chambre et le séduire. Nous trouverions bien un moyen d'annuler le contrat avec Pharaon. Houi et moi avions l'imagination fertile. Mais j'étais arrêtée par la peur d'être

repoussée. Je commençais à comprendre avec quelle détermination il désirait le retour d'une Égypte prospère et le rétablissement de Maât en son centre. Il avait décidé de se servir de moi pour réaliser son plan, et je savais que rien ne l'en dissuaderait.

Pendant nos séances de travail, il continuait à me renseigner sur le caractère de Pharaon, ses goûts, ses antipathies, ses préjugés, ce qu'il tolérait. Employant sa vieille méthode, il me faisait répéter ce qu'il m'avait appris, et j'eus vite l'impression de connaître l'Horus d'Or mieux que ses propres épouses. Houi m'énuméra aussi les maux du roi et les traitements qui lui avaient déjà été prescrits pour éviter que je ne commette des erreurs si j'étais appelée à le soigner. De l'existence dans le harem, il ne me dit pas grand-chose en dépit de mon insistance. « Il vaut mieux que tu te formes ta propre opinion, déclarait-il. Ce n'est pas très différent des autres endroits. Tu peux y mener une vie aussi agréable ou abominable que tu le décides. » Il était en train de broyer des graines de cassier, et leur odeur rafraîchissante remplissait la pièce. S'interrompant, il ajouta sans me regarder : « Ne touche qu'à la nourriture commune que tu verras les autres femmes manger ou à ce que Disenk te préparera elle-même. Plus Pharaon te sera attaché, plus tu exciteras la jalousie. Ne bois jamais de vin ni de bière. Ils sont trop faciles à empoisonner. Je te ferai parvenir des jarres de mes vignobles.

— Disenk va donc m'accompagner ? » fis-je, étonnée et ravie. Elle m'agaçait parfois, mais je m'étais résignée à l'idée de me retrouver entièrement seule dans la Maison des femmes. « C'est permis ? » Il eut un sourire fugitif, et le bruit régulier du pilon résonna de nouveau dans la pièce.

« Naturellement. Tu peux lui accorder toute ta confiance, et ses conseils sont généralement avisés. » Il versa avec précaution la casse, réduite en poudre, dans une fiole et se tourna vers moi. « Tâche de te lier avec les femmes importantes, Thu. Étudie leur caractère, pèse leur influence. Détermine lesquelles seront tes rivales. Choisis tes amies avec soin et ne te fie qu'à Disenk. Hounro, la sœur du général Banemus, est une concubine de Pharaon, elle aussi. Fais sa connaissance, car je pense qu'elle te sera une bonne alliée.

— Tu me dresses un portrait bien triste et bien solitaire de mon avenir, maître, dis-je d'une voix tremblante. Rirai-je jamais dans la Maison des femmes ? » Ma pitoyable tentative pour prendre un ton léger ne le fit pas sourire. Il me contempla d'un air sombre.

« Je te rendrai visite régulièrement, répondit-il. Je suis souvent appelé au palais ou dans le harem. Si tu tombes malade, fais-moi immédiatement prévenir. Ne te laisse pas soigner par le médecin des femmes. Et continue à pratiquer les exercices que Nebnefer t'a enseignés. Il faut te méfier de cette langueur dangereuse à laquelle

tant de concubines s'abandonnent. » Il passa la main dans son épaisse chevelure en soupirant. « Tu t'en sortiras bien, ma petite rebelle, poursuivit-il. J'ai entrevu ton succès dans le bol de divination.

— Tu as enfin essayé d'interroger mon avenir, Houi ? demandai-je, brûlant de curiosité.

— J'ai dit « entrevu ». Ton destin n'est pas clair, enfant avide, mais je t'ai vue couverte de bijoux au bras de Pharaon et recevant l'hommage de ses courtisans. Tu ne seras pas seule longtemps. » Bien que ravie et flattée, je n'en perçus pas moins la nuance de tristesse dans son ton.

« Tu n'as pas envie de me perdre, murmurai-je. Il n'est pas trop tard, Houi... » Il m'intima le silence d'un geste brutal.

« Ton jour de naissance est passé, dit-il. Tu as maintenant quinze ans, et tu es promise à Pharaon. De plus, je te connais assez pour savoir que ton ambition ne se satisferait pas de rester dans cette maison. Prends ta palette. » J'obéis aussitôt et il se mit à dicter. « Une partie de casse, trois parties de miel, trois d'huile d'olive... » Le sujet était clos.

Deux semaines passèrent, puis ce fut le jour de l'an, le jour brûlant de l'étoile du Chien. Toute l'Égypte était en fête et personne ne travaillait dans la demeure de Houi. Le maître était allé à Pi-Ramsès s'entretenir des prédictions pour l'année à venir avec l'oracle du temple de Thot – dont le mois commençait. Le soir, une grande réception devait réunir ses amis et leurs épouses, et j'attendais ce moment avec impatience. Mais quand, toute surexcitée, je regagnai ma chambre dans l'après-midi après une promenade dans le jardin, je trouvai mes coffres ouverts et Disenk en train de s'affairer au milieu d'un désordre coloré. Mes robes étaient empilées sur le lit, mes sandales éparpillées sur le plancher, mes rubans, mes bijoux et autres accessoires entassés sur la table. Je m'immobilisai sur le seuil.

« Que se passe-t-il, Disenk ?

— Un message est arrivé du palais, répondit-elle distraitemment. Tu dois te présenter au Gardien de la Porte demain matin. J'emballer tes affaires, mais je n'arrive pas à trouver ce long manteau en laine que le maître t'a offert en *Méchir* dernier. »

Prise de vertige, je m'assis en tremblant sur une chaise. La réalité de ma situation ne m'était pas apparue avant cet instant, mais en regardant ma servante soulever une pile de tuniques plissées pour la ranger dans un coffre, je fus glacée de terreur. Demain ! Et l'après-midi était déjà avancé. Le soleil allait bientôt se coucher. Pourquoi ne m'avait-on pas prévenue plus tôt ? Le Gardien devait sûrement savoir qu'il me fallait du temps pour prendre congé de cette chambre que j'aimais tant, qu'il me fallait passer de nombreuses heures dans l'obscurité, agenouillée devant ma fenêtre, pour dire au revoir aux

arbres silhouettés sur le ciel nocturne, à la lampe du bureau de Harshira qui éclairait souvent la cour et aux courants d'air qui venaient effleurer mes draps pendant les nuits torrides de shemou.

« Je n'ai pas vu ce manteau depuis le jour où je l'ai accroché à une branche et que tu l'as emporté pour le raccommoder, répondis-je avec un calme désespéré. N'emballe pas encore ma robe jaune, Disenk. Je veux la mettre ce soir pour le banquet. » Elle me jeta un regard de sympathie et se remit au travail.

« Je suis navrée, Thu, mais le maître a fait dire que tu ne devais pas y assister.

— Quoi ? m'écriai-je, abasourdie. Et pourquoi ?

— Tu dois prendre un repas simple et te coucher tôt pour être fraîche et belle demain quand tu te présenteras devant le Gardien. Le maître est désolé. »

Désolé ! Il serait dans sa salle de banquet, au milieu des fleurs et des cônes d'onguent parfumé, il boirait de bons vins entouré d'invités joyeux et il rirait avec eux sans penser un instant à moi, qui serais arrachée à cette maison au matin. Je savais qu'il était inutile de discuter. Silencieuse, je regardai Disenk s'activer, triompher peu à peu du désordre, puis refermer les coffres. La lumière changea dans la pièce, se teintant de rouge sombre, et j'y vis un mauvais présage. C'était la fin du jour, la fin de ma jeunesse, la fin de Houi et moi.

Il ne vint pas me voir de toute cette longue et misérable soirée. J'entendis des litières arriver et l'une après l'autre déposer des convives joyeux et bruyants, mais je ne me levai pas pour les regarder. La voix grave et caractéristique de Paiis me parvint distinctement, et je crus reconnaître les intonations maniérées du chancelier Mersoura ; les autres étaient des invités anonymes. Je luttai contre le sommeil, me disant qu'une fois tout le monde parti, Houi viendrait peut-être me voir un instant pour me reconforter, me plaindre un peu, me donner d'ultimes conseils et évoquer nos souvenirs communs. Mais je somnolai, puis m'endormis, et l'aube arriva sans qu'il se fût montré. Disenk entra, releva la natte de la fenêtre et posa des fruits et de l'eau près de mon lit. « C'est une belle matinée, dit-elle avec entrain. Le fleuve monte. Isis a pleuré. » Je ne répondis pas. Le Nil pouvait bien monter jusqu'à nous englober tous, je m'en moquais.

Après m'avoir habillée – robe, ruban et sandales d'un blanc éclatant –, elle me maquilla avec beaucoup de soin, puis mit des bracelets d'argent à mes bras, une chaîne du même métal autour de mon cou et, à mon oreille, un pendant imitant une fleur de lotus au bout de sa tige frêle. Pour finir, elle me teignit de henné les lèvres, les pieds et la paume des mains.

Alors que j'attendais que la poudre sèche, des serviteurs vinrent chercher mes coffres. L'un d'eux se saisit de la petite boîte en cèdre

que m'avait donnée mon père et je l'arrêtai d'un cri. « Pas ça ! Pose-la ici sur la table. Je l'emporterai moi-même. Mets ma statue d'Oupouaout dedans, Disenk. » Je vis l'homme se tourner vers elle pour confirmation, et cela me mit brusquement hors de moi. « Fais ce que je te dis ! hurlai-je. C'est moi qui commande ici, pas Disenk ! » Il murmura une excuse et s'inclina, bras tendus et paumes tournées vers le ciel en signe de soumission. Je tremblais de colère. Il m'apportait la boîte quand la forme massive de Harshira s'encadra dans la porte.

« Qu'est-ce que c'est que ce raffut ? demanda-t-il. Ne sois pas contrariante, Thu. Le maître attend en bas. Tu es prête ? » J'empoignai ma précieuse boîte et lui fis face.

« Je ne suis pas contrariante, Harshira, répliquai-je. Et tu es prié de te rappeler que, puisque je suis désormais une concubine royale et que tu n'es pas l'intendant de Pharaon, tu n'as plus aucune autorité sur moi. » Il ne parut pas s'émouvoir de ma sortie. Il n'en tint même aucun compte. Ordonnant d'un claquement de doigts aux serviteurs de se hâter, il se planta dans un coin, ses énormes poings sur les hanches. Le dernier coffre fut emporté, Disenk suivit en trotinant, et il me fixa en haussant ses gros sourcils. Rassemblant toute ma dignité, je passai devant lui et marchai avec hauteur derrière tout ce qui me resterait des mois passés dans cette maison. Quand je débouchai dans la cour sous le soleil étincelant, ma litière était là et Houi attendait à côté, abrité sous un parasol. Les serviteurs disparurent avec mes coffres en direction du fleuve, et je supposai qu'une barque les emporterait jusqu'au palais. Sur un ordre de Harshira, Disenk monta dans la litière. Je m'avançai vers Houi. Il avait le visage grisâtre et les yeux bouffis.

« Tu n'es pas venu me voir hier soir », dis-je, la gorge serrée. Ce n'étaient pas les mots que j'avais eu l'intention de prononcer, et la bouffée de colère qui m'avait submergée les imprégnait d'amertume.

« J'ai pensé que ce ne serait pas sage », répondit-il d'un ton presque humble, et devant son refus de me bercer de fausses excuses mes défenses fondirent. « Je t'ai préparé une sélection de plantes, des fioles, un mortier et un pilon, reprit-il en désignant la litière d'un geste de la tête. Si tu as besoin d'autre chose, fais-le-moi savoir. Courage, ma Thu. Ce n'est pas un adieu.

— Oh si, mon cher Houi ! murmurai-je. Rien ne sera plus jamais pareil. » J'effleurai d'une caresse la natte de cheveux ivoire qui reposait sur son épaule, puis j'allai m'asseoir à côté de Disenk. « Ferme les rideaux ! » ordonnai-je sèchement à Harshira. Il obéit mais, avant, il me sourit et dit avec calme : « Que les dieux te soient favorables, chère petite. » Puis Disenk et moi fûmes seules dans la lumière filtrée de la litière. Houi lança un ordre, et nous fûmes soulevées dans les airs.

Je ne fus pas tentée de regarder en arrière. Je ne voulais pas savoir si Houi me suivait ou non des yeux ; je ne voulais pas voir la jolie façade de la maison disparaître derrière la végétation du jardin ; et je n'avais pas non plus envie de regarder le lac et les embarcations qui y circulaient.

Disenk et moi gardâmes le silence. En jetant un coup d'œil vers elle, je vis un profil serein. Disenk acceptait les méandres du destin et, en contemplant son nez aristocratique, le grain fin de sa peau soigneusement maquillée, je me dis que l'ombre d'une tache sur ma tempe la bouleverserait davantage qu'un changement brutal dans le cours de son existence. J'éprouvai de l'admiration pour sa tranquillité en cet instant, et mon abattement s'atténua un peu.

« Tu connais le harem ? demandai-je.

— Oui, j'ai eu l'occasion de me rendre dans la Maison des femmes avec dame Kaouit quand elle rendait visite à son amie, dame Hounro. C'est un endroit merveilleux. » Houi aussi m'avait parlé de Hounro, la sœur de Banemus, mais j'avais autre chose en tête.

« À quoi ressemble le Gardien de la Porte ?

— C'est la personne la plus importante du harem, répondit Disenk avec une petite grimace. Si Pharaon ne choisit pas une femme en particulier, c'est au Gardien de le faire à sa place. Tout le monde essaie donc d'éveiller son intérêt et de se le concilier. Il dirige le harem d'une main ferme. Les grandes épouses royales elles-mêmes doivent se soumettre à ses décisions, exception faite de la dame du Double Pays, naturellement. Elle règne sur tout. » Je réfléchis à ces informations tandis que nous continuions notre chemin. Les bruits extérieurs me parvenaient faiblement, et j'y faisais à peine attention. Puis tout à coup, ils cessèrent et nous tournâmes à droite. Un qui-vive retentit, et l'un de nos gardes répondit. « Nous sommes près du débarcadère royal », dit Disenk. Elle m'inspecta rapidement de la tête aux pieds, puis se détourna, manifestement satisfaite. On croirait que je suis une marchandise présentée sur le marché, me dis-je sombrement. Et je suis censée être éperdument reconnaissante de l'extraordinaire faveur qui m'est faite. N'importe quelle autre fille le serait à ma place. Je suis trop orgueilleuse, voilà l'ennui. Mais je jure tout de même qu'un jour ce sera Pharaon qui me sera reconnaissant.

Nous fûmes arrêtées une nouvelle fois, puis je sentis que nous obliquions à gauche. « Soulève le rideau », dis-je à Disenk. Elle obéit, et je découvris une petite forêt de sycomores et d'acacias. Un étang scintillait entre les arbres. Nous avançons sur une allée pavée bordée à intervalles réguliers de Shardanes vêtus des couleurs bleu et blanc de l'empire. Notre litière fut déposée à terre. J'en descendis aussi gracieusement que je le pus, imitée par Disenk.

Nous nous trouvions devant un pylône bien gardé encadré de

hauts murs massifs. Je me retournai. Loin derrière moi, le sentier aboutissait à la vaste esplanade du débarcadère, et je voyais à travers les arbres le chemin qui conduisait directement au palais. Disenk et moi étions sur l'allée de gauche.

L'un de nos gardes tenait un rouleau. Il le tendit aux sentinelles postées sous le pylône. Le document passa de main en main et disparut. Peu après, notre garde me salua avec cérémonie, ordonna d'un geste du pouce à nos porteurs de litière de le suivre et repartit en sens inverse. Les sentinelles nous firent signe. Disenk et moi entrâmes dans le harem.

Sur notre gauche, il y avait d'autres arbres, une vaste pelouse bien entretenue semée de buissons et un grand bassin ovale où flottaient nénuphars et lotus. Ces derniers n'étaient naturellement pas en fleur, mais les nénuphars avaient déplié de pâles pétales roses sur leurs larges feuilles d'un vert profond. Des papillons émeraude aux reflets irisés voletaient au-dessus d'eux, et l'on entendait coasser les jeunes grenouilles.

Devant nous, en lisière du jardin, se dressait un mur de briques crues avec un escalier extérieur menant à un toit. C'était un spectacle rafraîchissant, moucheté de soleil, mais je n'eus pas le temps de le contempler longtemps. Les mains crispées sur mon coffret en cèdre, je vis un homme s'avancer vers nous. Sa jupe bleue lui battait les chevilles, il avait les bras cerclés d'or, une perruque noire à la coiffure élaborée lui tombait aux épaules, et ses yeux soulignés de khôl m'observaient avec impassibilité. Son âge était difficile à déterminer. Il n'était pas jeune, mais se mouvait avec aisance et dégageait une formidable impression d'autorité. Il tenait à la main le rouleau transmis par mon garde. Quand il s'inclina, le jaspe carré enchâssé dans le cercle d'or qui lui ceignait le front jeta un éclair d'un rouge sinistre.

« Je te salue, Thu, dit-il d'un ton neutre. Je suis Amonnakht, le Gardien de la Porte. L'Horus d'Or a jugé bon de t'accorder sa faveur. Tu as beaucoup de chance. Suis-moi. » Sans attendre, il pivota, et nous lui emboitâmes le pas. Je me sentais désagréablement insignifiante.

Nous marchâmes entre deux hauts murs et, tout au bout, j'en entrevis un autre où semblait aboutir le chemin. J'entendis des bruits, faibles d'abord, puis de plus en plus distincts : des cris et des rires d'enfants, un bruit d'eau jaillissante. À peu près à mi-parcours, une porte s'ouvrit sur notre droite ; j'aperçus au fond d'un passage sombre une sentinelle montant la garde devant une immense porte fermée. Mais Amonnakht poursuivit son chemin sans tourner la tête jusqu'à une autre porte qui se trouvait, elle, sur notre gauche. Nous entrâmes docilement derrière lui.

Je ne sais pas à quoi je m'attendais. Je suppose que j'avais

imaginé le harem comme une réplique de la demeure de Houi en plus grand, un ensemble élégant de pièces ensoleillées, de grands couloirs où déambuleraient des serviteurs discrets et des femmes silencieuses et parfumées. Le spectacle qui s'offrit à mes yeux me donna un choc. Nous nous trouvions dans une vaste cour herbeuse plantée de quelques arbres. Au centre, il y avait un bassin de pierre où fusait un jet d'eau étincelant. Des enfants nus y barbotaient, escaladaient le rebord, et tout autour, installées sous les arbres et sous des abris de toile, des femmes assises ou étendues par petits groupes les surveillaient en bavardant. Les chambres occupaient tout le pourtour de la cour, et il y avait un étage, accessible par un escalier situé à ma gauche ; les pièces étaient desservies par une étroite galerie extérieure.

Amonnakht suivit le côté droit de la cour, et nous dépassâmes plusieurs petites portes, certaines fermées, d'autres ouvertes. Nous ne suscitâmes guère de curiosité. Quelques femmes nous jetèrent un coup d'œil, mais elles reprirent vite leurs occupations. Tout au plaisir de sentir l'eau fraîche sur leur peau nue, les enfants nous ignorèrent entièrement. Le Gardien s'arrêta enfin devant une pièce sombre.

« C'est ta chambre, Thu, dit-il avec indifférence. Le Voyant a souhaité que tu partages celle de dame Hounro, et je lui ai donné satisfaction. Ta servante sera logée avec les domestiques au bout du chemin par lequel nous sommes venus. Si tu as besoin d'elle, des messagers sont là pour faire la navette entre les chambres et les autres bâtiments. Elle peut naturellement préférer dormir par terre dans ta chambre. » Il claqua des doigts et une jeune fille accourut. « Emmène cette servante chez elle », ordonna-t-il.

J'entrai dans la pièce. Elle était petite, presque étouffante. Il n'y avait pas de fenêtre. Deux lits se faisaient face, chacun pourvu d'une table de chevet. Un des côtés de la pièce était manifestement occupé, car on y voyait des coffres, un tabernacle personnel fermé et d'autres objets. Les meubles étaient simples et fonctionnels, les coussins et la literie apparemment propres, mais j'étais horrifiée. Disenk avait disparu. « Ta servante reviendra dès qu'elle aura vu sa chambre, disait Amonnakht. Si tu as des questions ou des plaintes à formuler, tu dois t'adresser à Neferabou, l'intendant chargé de cette partie du harem. Tu trouveras deux maisons de bains à l'autre extrémité de la cour. » Il fit mine de s'en aller mais je lui saisis le bras.

« Cette pièce ne me convient pas, fis-je, tremblant d'indignation. Je refuse de la partager avec une autre femme et, de toute façon, elle est beaucoup trop petite. Je ne suis pas habituée à ce bruit permanent contre lequel la porte ne me protégera pas. D'autant que, comme il n'y a pas de fenêtre, je serai obligée de la laisser ouverte pour avoir de la lumière. J'exige une chambre pour moi seule, Amonnakht ! » Pour la

première fois, je lus quelque chose dans son regard... De l'amusement.

« Je suis navré, Thu, mais les chambres individuelles sont réservées aux favorites du Taureau puissant. Et certaines n'ont pas de fenêtre non plus. Lorsque tu auras été élevée à ce rang prestigieux, je te conduirai avec plaisir dans un logement plus sain. » Je le regardai un instant, au bord des larmes, percevant avec intensité le brouhaha des voix, les éclats de rire et les cris d'enfants. Certaines des femmes qui se trouvaient à proximité avaient interrompu leur conversation et nous observaient avec curiosité. Je rassemblai mon courage.

« Alors, je souhaite déposer ma première plainte, déclarai-je avec dignité. Et la déposer non auprès de Neferabou mais auprès de toi, le Gardien de la Porte. Cette cellule ressemble à une case d'étable, mais je ne suis pas une vache. Je ne fais pas partie du troupeau. Je ne compte pas passer ma vie à ruminer ici. Souviens-t'en !

— Je m'en souviendrai, répondit-il en s'inclinant. Permits cependant que je te donne un conseil. Il est de mon devoir de faire régner le calme et l'ordre dans le harem. Le confort des concubines n'est que ma deuxième préoccupation ; je dois en priorité veiller à ce que le Seigneur du Double Pays soit satisfait. Toutes les femmes qui fomentent la discorde sont traitées avec sévérité. Il n'y a pas d'exception. » Puis, sans avertissement, il sourit et son visage se métamorphosa. « Ne te crée pas d'ennemis ici, Thu. Prends le temps de t'habituer à la Maison, de découvrir les compensations qu'elle a à offrir. Regarde autour de toi, et tu verras que tu as bien des avantages par rapport à d'autres femmes. Profites-en et reste discrète. Qu'est-ce que le sacrifice d'un peu de luxe pour toi, extraordinaire petite paysanne d'Assouat, alors que tu peux conquérir le cœur du Dieu vivant ? Cela ne dépend que de toi. » Il s'éloigna, s'arrêtant en chemin pour dire un mot à une femme ou sourire à une autre. Je le suivis des yeux, partiellement apaisée seulement. Houï et sa maison me manquaient déjà cruellement.

Disenk revint peu après, suivie de plusieurs esclaves du harem qui empilèrent mes coffres au pied de mon lit. Je m'y étais étendue pour éprouver sa fermeté et avais dû reconnaître à contrecœur qu'il était très convenable. Tandis que Disenk dirigeait les esclaves, j'ouvris mon coffret en cèdre et posai Oupouaout sur la table de manière qu'il fût la dernière image que je verrais en fermant les yeux le soir et la première en les ouvrant le matin. Puis, assise sur une des chaises minuscules, je passai en revue mes vieux trésors – les plumes et les jolis cailloux qui m'avaient plu bien des années auparavant ; les fleurs printanières séchées cueillies lors d'une promenade au bord du fleuve ; les scarabées d'argile que Kaha m'avait donnés à titre de récompense. Le contact de ces objets me réconforta. Ils me disaient que j'étais toujours Thu, que je ne me dissoudrais pas dans cet océan de féminité

uniforme.

Je sortis avec soin la peau de serpent dorée, terriblement fragile, et la posai sur mes genoux. Tu ressembles au serpent qui a abandonné cette peau, pensai-je. Tu as laissé une partie de toi en arrière quand tu es montée sur la barque de Houi, et tu t'apprêtes à en abandonner une autre, mais tu restes dame Thu, la princesse libou, et ta nouvelle enveloppe sera encore plus splendide que celle dont tu t'es dépouillée si douloureusement. Enfin apaisée, je rangeai mes trésors et me sentis prête à explorer mon nouvel univers.

Il aurait pu être bien pire. À l'autre bout de la cour, comme me l'avait indiqué Amonnakht, deux maisons de bains occupaient l'angle du bâtiment. Beaucoup plus grandes que celles de Houi, elles étaient équipées de bancs de massage et contenaient une collection ahurissante de produits de beauté qui ravit Disenk. Toutes deux ouvraient sur les couloirs qui desservaient les constructions identiques du harem et donnaient d'un côté sur des jardins et, de l'autre, sur l'allée conduisant au portail principal. Il y avait quatre ensembles de bâtiments. Le mien était le troisième à partir de l'entrée principale. Le deuxième lui ressemblait en tous points. Dans le quatrième, tout au bout, les enfants vivaient avec leurs nourrices et leurs domestiques ; le premier étage était occupé par les salles de classe et les appartements des enseignants. Chacun des ensembles était doté d'une cour intérieure avec bassin et jet d'eau.

Mais quand Disenk et moi voulûmes visiter le premier bâtiment, des gardes nous barrèrent le passage. Nous apprîmes plus tard que c'était la demeure d'Ast, la dame du Double Pays. Elle avait tout le rez-de-chaussée, et à l'étage vivait la célèbre Ast-Amasareth, l'étrangère dont Ramsès avait fait sa seconde grande épouse royale. Je ne pus guère entrevoir qu'une étendue herbeuse égayée de plates-bandes.

Lorsque nous regagnâmes ma chambre, fatiguées et en nage, Disenk et moi y trouvâmes quatre jarres de vin, livrées en notre absence. Houi avait tenu sa promesse. Il était maintenant plus de midi, et je me félicitai secrètement de la fraîcheur de la pièce. « Va me chercher à manger dans les cuisines, Disenk, dis-je. Mais avant, décachette une de ces jarres et sers-moi à boire. Il y a des coupes dans les coffres ? » L'odeur délicieuse qui flottait dans la cour m'avait ouvert l'appétit.

Alors qu'elle faisait sauter le morceau de cire portant le sceau du vignoble de Houi, une ombre obscurcit la pièce et un homme entra. Il avait l'air satisfait d'un marchand prospère. Je supposai qu'il s'agissait de notre intendant.

« Je suis Neferabou. déclara-t-il en s'inclinant. Le Gardien m'a chargé de veiller à ce que tu ne manques de rien, et il te fait dire que

tu n'auras à te présenter devant le roi que lorsque tu te sentiras prête. C'est un honneur important, ajouta-t-il sur le ton de la confiance. Le Gardien n'a pas autant d'égards pour toutes les nouvelles venues. Je suis à ton service. Ma chambre se trouve à côté de l'entrée. » Je le remerciai avec soulagement. Je ne m'étais pas rendu compte jusqu'à cet instant combien j'avais appréhendé ma première nuit avec Pharaon. Apparemment, j'avais plu au Gardien... ou plus vraisemblablement, il avait vu en moi une favorite potentielle. C'était une pensée très réconfortante. Je bus le vin de Houi, savourant son goût familial. Je restai dans ma chambre ; je n'étais pas encore prête à m'installer dans l'herbe sous le regard de mes compagnes de réclusion. J'avais à peine fini ma coupe que Disenk revint, chargée d'un plateau. Elle se plaignit de l'absence de table correcte pour manger. « On se croirait en train de camper dans le désert », dit-elle. J'étais toute disposée à lui donner raison, mais la nourriture était irréprochable et la mention du désert me rappela ce que m'avait dit Houi du prince Ramsès. Où habitait-il ? Tout près sans doute, peut-être de l'autre côté du haut mur qui bordait l'allée, là où s'étendait l'ensemble des édifices composant le palais.

Disenk emporta le plateau, m'ôta mes sandales et ma robe et m'engagea à me reposer. Dehors, les bruits s'étaient tus. Les femmes allaient passer les heures brûlantes de l'après-midi dans leur lit, et l'on avait reconduit les enfants dans leurs quartiers. Je me demandai où était dame Hounro.

Lorsque je me réveillai, une femme était assise sur l'autre lit, les jambes ballantes ; elle mordait à belles dents dans un morceau de canard froid et me regardait en souriant. Quand elle me vit ouvrir les yeux, elle cria un ordre.

« Va chercher la servante de cette dame », ordonna-t-elle à la jeune fille qui entra. Puis elle avala ce qui restait du canard, s'essuya les doigts et s'avança vers moi. « Je suis dame Hounro, dit-elle d'un ton enjoué. Mon frère Banemus m'a beaucoup parlé de toi, Thu. Je suis désolée de ne pas être venue te saluer plus tôt, mais j'étais en train de lui dicter une lettre. Il est en route pour le pays de Koush. Lorsque tu auras pris un rafraîchissement, je te présenterai à quelques-unes des autres femmes si tu le souhaites. » J'acquiesçai de la tête, un peu ahurie. Elle ne ressemblait pas du tout à l'idée que je m'en étais faite. Je m'étais imaginé une femme plus âgée, sérieuse, belle certes, mais avec quelque chose de la sérénité de son frère Banemus. Mon expression dut me trahir, car elle éclata de rire, la tête renversée en arrière, révélant un long cou musclé. Elle avait une dizaine d'années de plus que moi, des cheveux courts, épais et très raides, un menton volontaire et une bouche charnue. C'était dans ses yeux, marron et amicaux, que l'on retrouvait son frère. « Je sais ce que tu penses, dit-

elle. Tu te demandes comment je peux être de la même famille que le sage Banemus. Il sait pourtant être divertissant et drôle quand il le veut, je t'assure, et je l'aime beaucoup. Je regrette que Pharaon n'ait pas eu l'intelligence de l'affecter dans le Delta. Mais l'intelligence ne fait pas partie des qualités premières de notre roi », conclut-elle en haussant les épaules.

Disenk arriva sur ces entrefaites et prépara mes vêtements pour le reste de la journée. Afin de profiter de la lumière, elle avait installé sa table de toilette contre le mur du fond entre les deux lits. Hounro la salua avec effusion, et elles parlèrent un instant de dame Kaouit et de la maison où Disenk avait autrefois travaillé. Puis, quand cette dernière me fit asseoir devant ses pots et ses fioles pour me remaquiller et me coiffer, Hounro reporta son attention sur moi. Elle s'installa à la tête de mon lit, serra autour de son corps souple le mince manteau de lin qui le voilait à peine et observa Disenk d'un œil critique. « Maintenant que tu es ici, j'espère que tu me maquilleras de temps à autre, dit-elle. Ma servante a beau être douée, elle ne peut rivaliser avec toi. Toutes les femmes nobles de Pi-Ramsès connaissent ton talent. Quand dois-tu te rendre au palais, Thu ? Ce soir ? Ramsès est en général impatient de goûter au dernier arrivage de chair féminine. Je n'ai pas eu une nuit de repos pendant les trois premières semaines que j'ai passées ici, et j'en suis venue à me prosterner devant mon tabernacle d'Hathor pour implorer la déesse de l'amour et de la beauté de détourner l'intérêt de Pharaon sur quelqu'un d'autre. Je ne me sentais plus du tout à la hauteur de mon surnom de « petite Hathor ». » Son rire mélodieux retentit de nouveau. « Inutile de dire que mes prières ont fini par être exaucées. À présent, je suis convoquée dans la chambre à coucher royale davantage pour danser devant Sa Majesté que pour assouvir son désir. C'est un piètre amant, Thu, ajouta-t-elle avec une grimace en baissant la voix. Il est plein de fougue et d'ardeur, mais ce n'est qu'un feu de paille. » J'étais scandalisée de l'entendre parler ainsi du Seigneur du Double Pays, car si j'avais déjà constaté que son aspect physique ne ressemblait en rien à celui d'un dieu, je croyais toujours dans le caractère sacré de sa personne divine.

« Comment es-tu devenue concubine, dame Hounro ? » demandai-je. Je voyais son reflet déformé dans le miroir de cuivre que je tenais.

« Appelle-moi simplement Hounro, je t'en prie. J'ai causé bien des embarras à mon père – qui est l'un des conseillers de Ramsès – en refusant d'épouser l'homme qu'il m'avait choisi et en menaçant de devenir danseuse dans un temple. J'adore la danse, Thu, et comme les autres fillettes de la noblesse, je me suis exercée à danser devant les dieux dès mon plus jeune âge. Mais il n'est pas jugé convenable pour une femme de ma condition d'en faire une carrière. Mon père ne m'a

laissé qu'une alternative : me marier ou entrer dans le harem de Pharaon. Ramsès a toujours eu un faible pour moi. Comme Banemus a refusé de m'emmener dans le Sud avec lui, je suis ici. La vie y est agréable, et je ne manque de rien. Je danse chaque fois que j'en ai envie ; je gère mes vignobles et mon bétail ; je suis propriétaire d'une partie de la fabrique de faïence qui se trouve aux abords de la ville, et je n'ai pas à obéir à un époux exigeant qui a des idées arrêtées sur la façon dont une maison doit être tenue. Mais tu n'as pas répondu à ma question. Perds-tu ta virginité, ce soir ? » Disenk avait fini de me maquiller et me frottait les mains d'huile. Je secouai la tête.

« Non, c'est moi qui choisirai mon jour, répondis-je. Et à parler franc, en ce moment, je préférerais retourner chez Houi.

— Et t'avouer battue ? Non, Thu, tu n'es pas du genre à renoncer aussi facilement. Tu ne ressembles pas à la fille qui t'a précédée dans ce lit. » Elle glissa à bas de son perchoir et, les mains jointes, fit des exercices d'étirement. Je devais vite apprendre que, chez Hounro, le mouvement était aussi naturel que la respiration et accompagnait presque toute conversation.

« Que lui est-il arrivé ?

— Elle s'est suicidée. J'ai supporté ses pleurs et ses plaintes pendant des jours. C'était une pauvre petite chose, délicate et jolie comme une fleur, mais parfaitement inconsistante. » Hounro écarta les cheveux qui lui tombaient sur le visage et se pencha jusqu'à poser les paumes au sol. « Elle a réussi à voler un poignard à l'un des gardes et s'est tuée avec, poursuivit-elle d'une voix étouffée. Cela a été le seul acte courageux de sa vie. Elle a eu le tact de le faire dehors et de m'épargner la vue du sang répandu dans cette pièce.

— Mais pourquoi en est-elle arrivée là, demandai-je, horrifiée, quand je retrouvai la parole.

— Parce qu'elle se croyait amoureuse d'un jeune majordome du palais et trouvait donc insupportable de se donner à Ramsès. Si elle avait eu un peu de patience, sa gaucherie et ses jérémiades auraient vite lassé Pharaon, et elle-même se serait remise de son accès de romantisme. J'ai une mèche de ses cheveux quelque part ; ça porte bonheur. »

Lorsque je connus mieux Hounro et que nous fûmes amies, je compris que son indéniable amabilité cachait une certaine dureté ; il ne s'agissait pas vraiment de cruauté ou d'insensibilité, mais seulement d'une grande indifférence envers ceux qui n'avaient pas sa force. Sur le moment, toutefois, je fus choquée. Sa réaction était peut-être sincère mais elle était peu conventionnelle.

« Tu disais que ton père était l'un des conseillers de Pharaon ? » fis-je, changeant précipitamment de sujet. J'étais contente moi aussi que la malheureuse ne se soit pas suicidée près du lit où il me fallait

maintenant dormir. « Est-ce que tu connais bien Ramsès, toi aussi ? Et le prince ?

— Lequel ? demanda-t-elle. Ils sont nombreux, et tous portent le nom de Ramsès en souvenir du véritable dieu de notre Pharaon, son ancêtre l'Osiris Ramsès II. Oui, je crois que je connais assez bien notre roi. Je peux t'aider à le conquérir si c'est ce que tu souhaites. » Quelque chose dans son expression, son ton, me fit l'effet d'une révélation. Hounro savait. Je ne partageais pas sa chambre sans raison. Comme son frère, Houi et les autres, elle pensait que je pourrais exercer sur Pharaon une influence qui modifierait le cours de l'histoire égyptienne.

Je compris autre chose en cet instant. Je ne m'intéressais pas vraiment à leurs plans. Si j'acceptais de jouer leur jeu, c'était pour des raisons moins idéalistes. Je restais une paysanne ; une boue invisible collait toujours à mes pieds, j'avais encore le goût du pain noir et des lentilles dans la bouche, et je voulais continuer à porter des bijoux et des vêtements coûteux, à savourer des plats raffinés et boire les meilleurs vins. Je voulais le luxe et le pouvoir, le respect et la reconnaissance, parce que cela représentait la sécurité et la réalisation de mes rêves d'enfant. Je serais une princesse... une reine.

« Oui, c'est ce que je souhaite, dis-je lentement en cherchant le regard de Hounro. Mais toi aussi, n'est-ce pas ? » Son sourire s'élargit.

« Oh oui, Thu ! murmura-t-elle. Oh oui ! »

Je ne me sentis prête à affronter le lit de Pharaon qu'au milieu du mois suivant, celui de Paophi. Je me réveillais tous les matins en me disant : j'irai aujourd'hui ; je vais faire prévenir le Gardien. Mais chaque fois, quelque chose venait me distraire de ma résolution. Si la véritable raison en était une répugnance secrète à accomplir mon devoir, ce n'était pas la seule. Deux semaines après mon arrivée dans le harem, toutes les femmes savaient que j'étais médecin. Il y en avait d'autres, bien entendu, des hommes de grand savoir, mais en venant me trouver, elles savaient que leurs maux, et surtout leurs requêtes les plus intimes, ne seraient pas révélés au Gardien ou, pis encore, aux autorités du palais. Assise sur une chaise dans un coin discret de la cour, ma trousse à côté de moi, j'écoutais mes compagnes décrire leurs maux réels ou imaginaires, les examinai et prescrivais de mon mieux. Beaucoup d'entre elles ne souffraient que des troubles vagues que provoque l'ennui, mais ce n'était pas à moi de leur conseiller une vie plus active ; elles ne m'auraient d'ailleurs pas écoutée.

Je m'étais de mon côté imposé un emploi du temps similaire à celui que j'avais chez Houi. La plupart des femmes dormaient très tard et sortaient de leur chambre, bâillant et à demi nues, alors que le soleil était déjà haut dans le ciel. Il était tentant de suivre leur exemple, mais grâce à la discipline rigide qui m'avait été imposée sur les sages conseils de Houi, je fus capable de résister.

Le matin, Disenk me réveillait de bonne heure, et je pratiquais les exercices rigoureux enseignés par Nebnefer pendant que le soleil transformait la cour rosée et ombreuse en une coupe de lumière dorée. J'étais souvent rejointe par Hounro qui dansait sur l'herbe avec abandon, tournant vers le ciel un visage extatique. Puis, haletant et ruisselant de sueur, nous nous élancions sur le chemin étroit qui passait entre le haut mur du palais et les différents bâtiments du harem. Parvenues à l'entrée, nous ne cherchions naturellement pas à dépasser les gardes. Nous tournions à droite dans le jardin peu fréquenté qui entourait l'immense complexe du harem sur trois côtés, et nous plongions dans le bassin. Hounro ressortait aussitôt pour s'allonger sur l'herbe, mais je me forçais à faire le nombre de longueurs que m'imposait Nebnefer chez Houi. Je nageais jusqu'à ce que mes bras et mes jambes tremblent d'épuisement, puis je me laissais tomber à côté de cette femme qui devenait vite une amie, et

nous discussions et riions ensemble jusqu'à ce que la faim nous tennaille. Nous ne nous faisons pas accompagner de nos servantes. Outre que nous n'avions pas besoin d'elles, elles étaient occupées à préparer notre déjeuner dans les cuisines. Quand nous étions prêtes, nous regagnions notre chambre où nous nous jetions sur la nourriture comme des lions du désert affamés et regardions avec condescendance les premières femmes ensommeillées sortir en clignant les yeux dans la lumière éclatante du soleil. Mon appétit satisfait, j'allais aux bains avec Disenk où j'étais lavée, rasée, puis massée par un des masseurs installés à demeure dans le harem.

Ces heures matinales me devinrent précieuses, un moment de tranquillité et d'intimité avant que les jeunes enfants n'envahissent la cour, que les bavardages ne commencent et que les quelques femmes que je voyais tous les jours en qualité de médecin ne viennent me trouver.

Les autres concubines ne furent d'abord pour moi qu'une masse anonyme, de jolies créatures aux grands yeux, à la voix aiguë et à la chair souple. La plupart restèrent des inconnues, car je ne voyais aucune raison de rechercher leur compagnie. Je ne comptais pas rester longtemps parmi elles. Mais certaines retenaient l'attention. Il y avait Hatia, par exemple, une ivrognesse qui ne se montrait dans la cour qu'en fin d'après-midi, le visage bouffi et les mains tremblantes ; elle s'écroulait sans grâce sous son parasol et observait la foule bruyante autour de la fontaine. Tout le monde l'ignorait. Elle restait assise ainsi jusqu'au coucher du soleil, une coupe de vin à la main, une servante immobile derrière elle, puis elle repartait aussi silencieusement qu'elle était arrivée et disparaissait dans sa chambre.

Une nuit, sa domestique vint me réveiller de sa part pour me demander un soporifique. Munie de ma trousse, je traversai la cour éclairée de lune et entrai dans sa chambre. Hatia était étendue sur le dos, trempée de sueur, le corps blanchâtre et bouffi. Elle posa sur moi un regard vitreux, mais quand je voulus l'examiner, elle me repoussa avec un bêlement de protestation. « Elle veut seulement dormir », murmura sa servante. Je préparai une puissante infusion de pavot et m'en fus.

Il y avait aussi Noubhirmaât et Nebtlounou, deux Égyptiennes nubiles d'Abydos, élevées dans des domaines voisins et amies depuis la naissance. Lors d'une visite dans le temple d'Osiris, Ramsès avait été séduit par leur chant et avait obtenu de leurs deux pères qu'elles entrent au harem. Elles se rendaient ensemble dans le lit de Pharaon, et il les faisait appeler souvent, mais j'avais du mal à voir en elles des rivales ; elles étaient adorablement stupides, d'un naturel accommodant, et n'avaient d'yeux que l'une pour l'autre. On ne les voyait jamais seules. Elles partageaient le même lit et allaient parfois

jusqu'à manger en se tenant la main. C'est ensemble aussi qu'elles entrèrent dans ma chambre, l'air résolu et timide, pour me demander un contraceptif. « Nous savons que c'est interdit, murmura Nebtlounou, pendue au bras de son amante. Mais, bien que ce soit un très grand honneur de donner un enfant au grand dieu, nous n'en avons vraiment pas envie. Peux-tu nous aider, Thu ? » Je ne voulais pas les aider ; je ne voulais pas risquer d'être discréditée ou, pis encore, de m'attirer la colère de ce dieu que je n'avais pas encore rencontré. Mais je fus touchée par leurs regards implorants et leur détresse manifeste. Je pilai donc un mélange de pointes d'acacia, de dattes et de miel dont j'imprégnai les fibres de lin en me rappelant ma mère et les visites furtives des voisines dans son officine. Nous n'étions peut-être pas si différentes l'une de l'autre, finalement. Peut-être était-il vrai que le sang ne ment pas.

Pendant la journée, j'avais en général la chambre pour moi. Hounro semblait avoir de nombreuses activités, mais elle revenait au moment où Disenk allumait les lampes, et nous bavardions alors paresseusement en regardant les ombres danser sur les murs. Elle me parlait de Ramsès et de la façon de lui plaire en me décrivant sans gêne et avec pittoresque les mystères de la couche royale. J'écoutais et emmagasinais ces informations auxquelles je réfléchissais plus tard, quand Hounro dormait paisiblement.

Je me disais alors que mon rôle de concubine ne m'apporterait guère de bonheur. Je ne connaîtrais pas l'attente fiévreuse de l'amant, le cœur battant, ni le moment de joie pure que donne l'apparition du visage aimé. Il n'y aurait pour moi ni tendresse, ni fusion ardente et douce des corps et des ka. Tout cela m'était à jamais interdit... et je n'avais pas seize ans. Je payais cher des rêves qui n'étaient pas encore à ma portée, je misais gros pour un avenir qui ne serait peut-être jamais mien. Mon unique objectif consistait à plaire à Pharaon. Lui n'avait aucune obligation de ce genre. Du moins pas encore, murmurait une voix dans mon esprit. Pas encore... Je me tournais et me retournais dans mon lit. Si je voulais de l'amour, un véritable amour passionné et romanesque, il faudrait que j'attire l'attention du prince. Mais en admettant que j'y parvienne, à quoi cela servirait-il ? J'appartenais à son père.

Un jour où Hounro et moi courions toutes nues vers la piscine dans la fraîcheur de l'aube, nous faillîmes nous heurter à un petit cortège qui sortait de l'habitation de la reine. J'étais en tête mais, quand elle vit le groupe, Hounro me saisit par l'épaule et me força à m'arrêter. Un héraut vêtu de bleu et de blanc, suivi d'un intendant, s'avança vers nous. Nous aperçûmes ensuite le bout d'un parasol blanc, un scintillement de bijoux, une grande perruque tressée surmontée d'un diadème, le pan d'une robe ample tissée d'or... Et le

héraut cria : « Prosternez-vous devant la dame du Double Pays, concubines ! » Il nous dépassa et, docilement, nous nous agenouillâmes sur l'étroite allée, le front sur la pierre poussiéreuse. Je sentis un léger courant d'air au passage de l'intendant, puis j'entendis le pas traînant des porteurs de parasol. Avec audace, je levai la tête.

Un artiste n'aurait pas rêvé femme plus minuscule et svelte que celle qui s'avavançait. Une enfant de dix ans aurait pu porter les sandales qui chaussaient ses pieds délicats, et sa robe transparente ondulait autour de chevilles que j'aurais entourées d'une seule main. Pourtant, quand mon regard remonta plus haut, je me rendis compte avec stupéfaction que je contemplais une femme vieillissante. Le ventre de la grande reine pendait un peu, et les petits seins que l'on devinait sous les plis de l'étoffe manquaient de fermeté. Son cou long paré de bijoux était flétri, et pendant la seconde où j'osai fixer son visage, je notai les plis de part et d'autre du nez, les pattes-d'oie que le khôl ne pouvait dissimuler dans la lumière impitoyable du matin. Elle avait un air hautain et le visage fermé.

Mon front toucha de nouveau la poussière. Le cortège s'éloigna, et j'étais en train de me relever quand j'entendis de nouveau un bruit de pas. Hounro était déjà debout. Un homme s'avavançait vers nous à grandes enjambées, la tête haute. Mon cœur s'arrêta de battre. C'était lui, toujours aussi beau, aussi fort, aussi magnifique avec son menton carré, ses yeux noirs étincelants, cette bouche rougie de henné que je brûlais d'embrasser et ces cuisses musclées qui appelaient les caresses. Pressé de rattraper sa mère, il ne nous lança qu'un rapide coup d'œil, et j'en fus soulagée, car j'étais en nage et la sueur me plaquait les cheveux sur le crâne. Mais brusquement, il s'arrêta et revint sur ses pas. Hounro et moi nous inclinâmes très bas, les bras tendus.

« Bonjour, Hounro, dit-il. J'espère que tu vas bien. Comment se porte Banemus ? Nous n'avons encore reçu aucun message de lui. Aurais-tu de ses nouvelles ?

— Non, prince, répondit Hounro avec son assurance habituelle. Mais tu connais mon frère ; il doit se soucier davantage du bien-être de ses soldats pendant leur marche jusqu'à leur forteresse du pays de Koush que de dicter une lettre au palais. » Ramsès sourit. Il avait des dents d'un blanc éblouissant.

« Et il a raison », répondit-il. Il me regarda avec une indifférence polie, puis devint soudain plus attentif, « Tu es cette femme médecin, non ? L'assistante du Voyant ? Tu fais donc partie des acquisitions de mon père, maintenant ? » Je hochai la tête sans mot dire. Il sourit de nouveau. « Il a bien choisi, je vois, » Puis sans autre commentaire, il s'éloigna. Je le suivis avidement des yeux jusqu'à ce qu'il eût disparu.

« C'est bien ma chance ! m'exclamai-je avec une grimace. Être surprise par lui dans cet état lamentable ! Que va-t-il penser de

moi ? » Hounro me jeta un regard pénétrant.

« Il ne pensera rien de toi, déclara-t-elle posément. Pourquoi le ferait-il ? Et dans ton propre intérêt, tu devrais le chasser de ton esprit. Il aime sa femme, figure-toi ; c'est ce que l'on dit en tout cas. »

Je gardai le silence. Il pouvait adorer sa femme si ça lui chantait, je m'en moquais, même si j'étais dévorée de jalousie. Un jour, il m'aimerait davantage encore. Lorsque nous arrivâmes à la piscine, je nageai avec fureur, battant l'eau comme si elle était une ennemie, m'acharnant jusqu'à ce que le sang cogne dans mes oreilles. Il était temps que je fasse de Pharaon mon esclave.

L'après-midi même, je sollicitai une entrevue avec le Gardien par l'entremise de Neferabou. Je m'attendais à ce qu'il vienne dans ma chambre, mais mon véritable rang me fut brutalement rappelé quand Neferabou revint me dire qu'en dépit de ses occupations, le Gardien serait heureux de me recevoir quelques instants dans son bureau au crépuscule. Maintenant que j'avais pris ma décision, j'étais impatiente de passer à l'action. Je reçus ce message avec irritation, envoyai chercher un des scribes du harem et tuai le temps en dictant une lettre à ma famille et une autre à Houi. Je ne leur dis rien d'important, certaine qu'aucune correspondance ne quittait le harem sans avoir été examinée par le Gardien. J'avais espéré que Houi viendrait me voir ou qu'il profiterait au moins d'une visite au palais pour prendre de mes nouvelles, mais il n'avait pas donné signe de vie.

Juste après le coucher du soleil, un messenger me conduisit chez Amonnakht. Je le suivis de mauvaise grâce en ravalant ma fierté. Après avoir franchi une porte gardée, nous nous retrouvâmes dans une grande cour au sol de terre battue. Contre le mur du fond s'alignait une longue série de petites chambres et, à côté, il y avait les cuisines. C'était certainement là que logeaient les domestiques du harem. Mais nous tournâmes immédiatement à droite, longeâmes un instant le mur intérieur, puis prîmes de nouveau à droite, passant devant un détachement de soldats qui nous observèrent avec attention.

Nous débouchâmes dans un vaste jardin, sur un sentier qui obliqua vite à gauche pour desservir une rangée de grandes pièces aux portes ouvertes. À l'intérieur, j'entrevis des hommes assis derrière des tables, des scribes prenant sous la dictée, des rouleaux de papyrus entassés, et je supposai qu'il s'agissait des bureaux administratifs du palais. De l'autre côté du sentier, on devinait à travers les arbres un immense bâtiment. Après m'être efforcée de me repérer, j'estimai que j'étais dans les jardins du palais et que je contemplais le siège du pouvoir lui-même. Cela ne m'impressionna pas outre mesure. Le petit messenger s'arrêta devant l'un des bureaux, frappa à la porte ouverte, m'annonça, puis salua et s'éclipsa. J'entrai sans attendre d'y être invitée.

Un ordre scrupuleux régnait dans la pièce. Il y avait une palette et une boîte de pinceaux posées sur la table, des dizaines d'alvéoles ronds ménagés dans les murs pour recevoir les rouleaux de papyrus, et c'était à peu près tout. Je me demandai un instant laquelle contenait mon contrat et quelles informations me concernant étaient enregistrées et conservées ici. Tenir un dossier sur chacune des femmes du harem devait représenter un travail colossal.

« Bonjour, dit Amonnakht en se levant. Qu'est-ce qui me vaut ta visite ? Puis-je t'offrir du vin ou des figes ? » Me rappelant les avertissements de Houi, je refusai. Le Gardien ne m'invita pas à m'asseoir. En fait, il regagna son siège et croisa les jambes, arrangeant sa jupe sur ses genoux. Je ne perdis pas de temps.

« Je suis prête à partager le lit de Pharaon », déclarai-je sans préambule. Amonnakht haussa ses sourcils parfaitement épilés.

« Parfait, fit-il, Ramsès t'a déjà demandée, mais je lui ai dit que tu ne te sentais pas bien. Il a trouvé très amusant qu'un médecin soit malade, mais il n'aurait pas patienté beaucoup plus longtemps. » J'étais secrètement ravie. Pharaon ne m'avait pas oubliée, il avait même réclamé ma présence ! C'était d'excellent augure, et je retrouvai toute ma bonne humeur, « As-tu besoin de conseils, Thu ? poursuivait Amonnakht.

— Des conseils, Gardien ? » Un instant, je crus qu'il allait se lancer dans un catalogue d'instructions sexuelles qui aurait paru d'une formidable indécence dans la bouche de cet homme courtois et sévère.

« Connais-tu l'étiquette ? Sais-tu comment te conduire en présence du dieu ?

— Ah ! fis-je avec soulagement. Oui, Amonnakht. Je suis déjà allée dans la chambre royale. » Je crus deviner l'ombre d'un sourire sur le visage du Gardien. Sentait-il que j'avais l'intention d'enfreindre la plupart des règles, que j'avais écouté Hounro, Houi, ma propre intuition, et décidé que la dernière chose à faire était de me conduire en vierge timide et craintive quoi que je puisse éprouver en réalité ?

« C'est vrai, dit-il d'un air grave. J'avais oublié. En ce cas, je te souhaite la bénédiction de Hathor et la faveur de notre roi. Je n'avais encore choisi personne pour partager le lit royal demain soir. Tu auras ce privilège. Un serviteur du palais viendra te chercher après le coucher du soleil. »

Devais-je le remercier ? Je me dis que non. Je le saluai et sortis. Un autre messager m'attendait devant la porte, sans doute pour veiller à ce que je rentre par le même chemin et n'aille pas traîner n'importe où.

Une lumière mordorée éclairait encore les jardins du palais et, alors que je repassai devant les bureaux, un chat sauta de la branche d'un arbre et se coula avec une grâce fluide entre les herbes

flamboyantes. J'y vis un présage prometteur et récitai une courte prière à Bastet, la déesse-chat des plaisirs amoureux, en lui demandant de m'être favorable.

Cette nuit-là, je priai aussi longtemps et avec ferveur devant ma petite statue d'Oupouaout. Je lui rappelai ma fidélité, la façon dont il m'avait précédemment exaucée en me permettant de quitter Assouat, et je l'implorai de faire que ses efforts n'aient pas été vains. Quand j'appris à Disenk que le grand moment était arrivé et que je lui indiquai ce que je souhaitais porter, elle formula des objections.

« Sauf le respect que je te dois, Thu, Pharaon attend une vierge vêtue simplement de lin blanc. Si tu te rends auprès de lui dans une robe jaune et or, parée de bijoux et coiffée d'une perruque, il te renverra sur-le-champ.

— Je ne crois pas, répondis-je en souriant. Je ne pourrai pas dissimuler mon inexpérience, Disenk, et je n'essaierai pas. Mais j'ai une meilleure idée ; je me présenterai comme une personne d'autorité, une vierge déguisée en médecin. Ramsès sera intrigué.

— J'espère que tu as raison », dit Disenk, à moitié convaincue. Et Hounro qui faisait des mouvements d'assouplissement, une jambe tendue contre le mur, murmura, la tête sur le genou : « C'est très intelligent, Thu. Cela pourrait bien marcher. »

Je haussai les épaules, feignant plus d'assurance que je n'en avais vraiment.

« Sinon, j'essaierai autre chose. Je me fierai à mon instinct. Je serai une concubine que Ramsès ne pourra rejeter. »

Je me réveillai souvent cette nuit-là. J'entendis chuchoter les messagers qui veillaient, prêts à aller chercher une servante si sa maîtresse en avait besoin, puis je sursautai quand retentit le hurlement glaçant d'une hyène du désert, apporté par le vent. Le Delta verdoyant s'étendait loin à l'est et à l'ouest, avant de céder la place à l'immensité des sables, et je me demandai si ce cri était un avertissement des dieux destiné à moi seule. Mais ces animaux profitaient peut-être de la nuit pour se glisser dans la ville à la recherche de charognes. L'explication était tout aussi vraisemblable.

Je me rabrouai mentalement et tâchai de me rendormir, mais l'incident m'avait plongée dans un état d'agitation que j'eus du mal à combattre. Je n'avais pas envie de donner ma virginité à cet homme. Des années auparavant, j'avais été prête à la sacrifier à Houi en échange d'un aperçu de mon avenir, mais je n'étais alors qu'une enfant ignorante et impulsive qui n'y voyait qu'une marchandise, un objet de troc. À présent, cela représentait bien davantage. C'était toujours une marchandise, mais beaucoup plus précieuse, associée dans mon esprit à mon évaluation générale de moi-même. Et dans un moment de lucidité, je sus que Houi était plus digne de la recevoir que

le Seigneur du Double Pays. Dans mon cas, toutefois, il ne pourrait s'agir d'un don. J'allais enfin m'en servir pour payer l'avenir que j'avais voulu entrevoir autrefois, et cette constatation m'emplissait tout à la fois d'espoir et de honte.

Je fis mes exercices matinaux un peu plus tard que de coutume, car je voulais être parfaitement reposée. Puis, alors que je vérifiais le contenu de ma trousse, on me livra les plantes que j'avais demandées à Houi. L'après-midi, je dormis de nouveau et, jusqu'au coucher du soleil, je m'appliquai au calme en jouant au jeu des chiens et des chacals avec Hounro. Vint ensuite la cérémonie des préparatifs. Lorsque le serviteur du palais apparut, j'embrassai les pieds d'Oupouaout, pris ma trousse et le suivis dans l'air parfumé du soir. J'avais mâché une feuille de qat, et mon angoisse n'était plus qu'une pulsation sourde au fond de mon estomac. J'étais jeune, belle, rusée et intelligente. J'étais Thu, princesse libou, et j'allais conquérir le monde.

Je m'attendais à marcher un bon moment, à avoir le temps de rassembler mes idées, mais mon guide sortit de la cour, fit quelques pas sur le chemin qui courait d'un bout à l'autre du harem, puis franchit une porte ménagée dans le mur du palais. Nous longâmes alors un petit passage et parvînmes presque aussitôt devant une autre porte. Quand l'homme eut dit quelques mots aux soldats qui montaient la garde, ils frappèrent, et nous entrâmes.

Je clignai les yeux, désorientée. Sans avertissement, je me retrouvais dans la chambre royale. Je reconnus les chaises élégantes avec leurs pieds en électrum et leur haut dossier d'argent, les tables basses décorées de personnages exquisément travaillés. Mon regard se porta aussitôt vers le lit immense, faiblement éclairé par la lumière douce de lampes posées sur un support en bois de cèdre.

À côté, il y avait un homme assis sur un tabouret, et je m'attendis presque à voir le prince se lever comme le jour où j'étais venue avec Houi. Mais c'était Pharaon en personne, à qui l'on ôtait les sandales. Quand le serviteur qui m'avait accompagnée traversa la pièce pour aller se poster devant l'autre porte, le mouvement attira l'attention de Ramsès qui leva les yeux. Le cœur battant, j'avancai d'un pas, puis me prosternai comme Disenk me l'avait enseigné, posant d'abord les genoux, puis le visage et les paumes sur le sol incrusté de lapis-lazuli. « Relève-toi ! » ordonna le roi. J'obéis, serrant la trousse contre ma poitrine pour me réconforter. Puis, prenant une profonde inspiration, je rassemblai mon courage et m'approchai de lui sans attendre d'y être invitée.

Ramsès s'était levé. C'était la première fois que je le voyais debout. Il était plus grand que moi, mais à peine, si bien que, lorsqu'il promena le regard sur ma personne avec une déception manifeste, nos yeux se rencontrèrent. Il portait une coiffe de lin ample qui accentuait

encore ses joues flasques et sa bouche lippue.

« Les yeux sont les mêmes, mais c'est tout, grommela-t-il. Je suis fatigué et j'ai mal à la tête. J'étais content quand Amonnakht m'a appris que tu étais remise de ton indisposition ; je commençais à trouver que tu montrais peu d'empressement à satisfaire ton Pharaon. Je me faisais une joie de mieux connaître le lutin qui se disait médecin, et qu'est-ce que je vois ? fit-il en se détournant d'un air irrité. Une créature emperruquée et couverte de bijoux qui passerait inaperçue dans n'importe quelle réception de la Cour ! Je suis fâché ! » Il hurla ces derniers mots qui résonnèrent contre le plafond bleu et me frappèrent comme des coups. Je tremblai intérieurement, mais je le suivis. De l'autre côté du lit, dans l'ombre, j'aperçus alors une silhouette immobile portant une ceinture bleu et blanc. Avec saisissement, je reconnus Pabakamon. Il me fixait d'un air perplexe. Fais-moi confiance, essayai-je de lui dire par le regard. Fais-moi simplement confiance.

« Assieds-toi, Majesté », ordonnai-je d'un ton ferme. Ramsès s'immobilisa et je répétais : « Assieds-toi. Je suis prête à parier que Sa Majesté n'a pas suivi mes instructions la dernière fois et qu'elle ne s'est pas contentée d'eau. Ne se rappelle-t-elle pas les souffrances et la fièvre que lui a valu l'abus de pâte de sésame ? Sa Majesté a la migraine parce que le metou de la tête est obstrué par des excès de vin et de nourriture trop riche. N'ai-je pas raison ? » Tout en parlant, et sans le regarder, je sortis de ma trousse mon mortier et mon pilon, et ouvris différents pots. « La personne de Sa Majesté est sacrée et précieuse à tous les Égyptiens, poursuivis-je d'un air de reproche. Elle doit à ses sujets un peu d'autodiscipline.

— Autodiscipline ? rugit Ramsès en se retournant. Pour qui te prends-tu ? » Puis son ton changea. « Qu'est-ce que tu fais ? »

— Je prépare un mélange de graines de *setfet*, de fruit de l'*am* et de miel pour dégager le metou qui va à ta tête. Pendant que tu l'avaleras doucement, je te masserai les pieds. »

C'était le moment décisif. Mon cœur battait avec tant de violence que j'avais l'impression qu'il allait éclater, et j'étais contente de pouvoir dissimuler le tremblement de mes mains en maniant le pilon. Pendant un temps qui me parut interminable, le roi me regarda en respirant bruyamment, puis il se laissa tomber sur son tabouret avec un gros soupir, comme un enfant que l'on réprimande.

« Pabakamon ! aboya-t-il. Va me chercher une cuiller ! »

L'ombre se détacha du mur et disparut. « Je voulais quelques heures de plaisir, et je me fais sermonner par une sorcière déguisée en jolie jeune fille, dit-il d'un ton plaintif. Je regrette déjà le jour où je t'ai demandée à ton père, petit scorpion ! » Je gardai le silence. Il plaisantait. Tout se passerait bien.

Quand Pabakamon revint avec une cuiller en or, le remède était prêt. Ramsès prit le mortier de pierre et, pendant qu'il remuait le contenu et l'absorbait, je m'assis devant lui en tailleur, posai un de ses pieds sur mes genoux et commençai à le masser. Il grimaça une ou deux fois quand mes doigts trouvaient un point sensible mais n'en finit pas moins ma mixture. Après avoir tendu le mortier vide au majordome, il s'appuya contre le lit. Ses yeux se fermèrent lentement, il soupira, de plaisir cette fois, et je vis son pénis s'animer, comme doté d'une vie propre, et se dresser. Écartant alors les pans de son ample manteau diaphane, je m'emparai de son membre et serrai. Il perdit son érection. « Tu m'as fait mal ! dit-il en ouvrant les yeux.

— Non, Majesté, répliquai-je. J'essaie de soigner ton mal de tête et ta fatigue. Ce n'est pas le moment de penser au sexe. » Je repris mon massage. Une nouvelle fois, son désir monta, et une nouvelle fois je le fis retomber. La troisième fois, il murmura : « Refais-le, Thu » ; et j'obéis. Se penchant alors vers moi, il m'ôta ma perruque et libéra mes cheveux dans lesquels il enfouit la main. Je le repoussai mais, avant qu'il ait pu protester, je m'agenouillai et me mis à lui lécher les orteils avec lenteur. Il murmura des mots que je ne saisis pas. Peu à peu, je remontai plus haut, promenant les lèvres sur ses mollets, l'intérieur de ses cuisses, puis, brusquement, je me levai.

« Sa Majesté a-t-elle moins mal à la tête ? » demandai-je. Il tourna vers moi un regard voilé et se redressa.

« Oui, certainement, dit-il d'une voix rauque en attrapant ma robe. Viens ici. »

Je lui échappai, lissant mon fourreau d'un air provocant comme si je craignais qu'il ne le froisse. Il était temps de me conduire comme la vierge apeurée que j'étais en réalité.

« Je ne peux pas », déclarai-je. Il fronça les sourcils, et son regard reprit de sa vivacité.

« Pourquoi donc ?

— Parce qu'afin de plaire à Sa Majesté, j'ai mis mes plus beaux bijoux et ma plus jolie robe, et que j'ai peur que dans son ardeur Sa Majesté ne les abîme.

— Bêtises ! Fais ce qu'on te dit ! Viens ici ! »

J'obéis docilement, me préparant avec un frisson à sentir ses grosses mains sur ma peau. Mais il ne s'attaqua pas aussitôt à ma robe comme je m'y étais attendue. Passant les mains derrière mon cou, il détacha délicatement mon collier qu'il posa sur la table, puis, avec la même douceur, il m'enleva ma boucle d'oreille et mes bracelets. Lorsqu'il dénoua ma ceinture ornée de pierres, sa respiration devint haletante. Son haleine chaude sentait le miel et les graines de setfet. Il fit glisser ma robe sur le sol. J'étais nue devant lui. « Là, murmura-t-il. Est-ce mieux, petit scorpion ? Puis-je voir maintenant si tu piques ou

non ? » Il m'attira brutalement contre lui, les mains plaquées sur mes fesses, et enfouit son visage dans mon cou. Submergée un instant par une peur panique, je me débattis, incapable de respirer, mais il me serra plus étroitement encore. Je savais qu'il me fallait reprendre le contrôle de la situation, non seulement pour fixer la tonalité de nos prochaines rencontres mais aussi pour ma propre estime de moi. Personne ne me prendrait sans mon consentement, pas même Pharaon.

« Violes-tu toutes tes vierges ? » m'écriai-je. Il se figea, et son étreinte se relâcha. Je le poussai alors sur le lit. Il tomba à la renverse, une expression stupéfiante sur le visage. « J'ai peur, Taureau puissant, murmurai-je avec sincérité en m'agenouillant près de lui. Tu ne le comprends donc pas ? » Et je pressai mes lèvres sur les siennes.

Pendant un horrible moment, j'eus la sensation d'être à l'extérieur de moi-même, de planer quelque part près du plafond et d'observer la mince silhouette nue penchée au-dessus du corps obèse étendu sur le lit, le majordome immobile contre le mur et les serviteurs groupés comme des fantômes sans substance à l'autre bout de la pièce. J'aurais voulu rester là en spectatrice, ne pas sentir la bouche du roi, sa chair flasque, ses mains insistantes, mais je revins en moi-même aussi vite que j'en étais sortie.

Les lèvres de Ramsès étaient chaudes et tremblantes. Sa langue frôlait mes dents. De toutes mes forces, j'essayai de m'impliquer, d'évoquer le baiser de Houi, le corps superbe du prince Ramsès, mais le présent était trop immédiat, ma répugnance trop réelle. Quand Pharaon me fit basculer sur le dos, sa bouche toujours collée à la mienne, quand ses mains cherchèrent mes seins, je devins de glace. Je luttais contre cette insensibilité, car je savais que sous la mince armure de ma virginité il y avait une nature voluptueuse et passionnée. La bouche, les mains, le corps qui l'éveillaient n'auraient pas dû avoir d'importance, mais, en dépit de mes efforts, je ne pus m'oublier dans la sensation pure. Je te hais, pensai-je quand le roi m'écarta les jambes et glissa ses doigts en moi. Je te hais pour ce que tu me prends ; je hais Houi qui m'a transformée en prostituée, et je hais le prince qui m'a fait entrapercevoir ce que je ne pourrais jamais avoir. Je voudrais que vous soyez tous morts.

Puis ma raison reprit le dessus. Alors que Ramsès me pénétrait enfin avec un coassement de triomphe et que je me mordais les lèvres pour ne pas me rétracter sous la douleur, je me jurai qu'il paierait, que cet instant n'aurait pas été vain. Les dents serrées, j'attendis, étreignant ses fesses grasses pendant qu'il allait et venait en moi. Puis il éjacula en poussant un cri sauvage et s'écroula sur moi, me couvrant de sa sueur. Après être resté un instant immobile, il roula sur le côté et me sourit. « Maintenant, tu m'appartiens pour toujours, petit

scorpion », dit-il d'une voix haletante. Et je lui rendis son sourire en pensant farouchement : Non, c'est toi qui es en mon pouvoir, même si tu ne le sais pas encore ! « Pabakamon ! appela Ramsès. Apporte du vin.

— Je te conseillerais de t'en passer si tu ne veux pas que ton mal de tête reprenne, Majesté, dis-je en me redressant. N'ai-je pas été un stimulant suffisant pour la soirée ? » Je posai un baiser sur son front et me levai. Alors que j'enfilai ma robe, je sentis quelque chose de chaud couler le long de mes cuisses. Avec calme, je remis mes bijoux, pris ma perruque et rangeai le mortier. « Sa Majesté veut-elle me renvoyer afin de pouvoir dormir ? » Il me regarda d'un air perplexe, puis peu à peu ses petits yeux s'éclairèrent. Il se mit à glousser, puis à rire aux éclats, d'un grand rire retentissant.

« Oh, Thu ! s'exclama-t-il. J'ai bien choisi ton surnom de petit scorpion ! Mais reste encore un peu avec moi. Nous prendrons de la bière au lieu de vin, si tu veux, et de l'ail trempé dans de l'essence de genièvre. Reste bavarder avec moi. » Ce n'était pas une prière, bien entendu ; les rois n'implorèrent pas. Et pourtant, en cet instant, je sus qu'un jour cela viendrait. Je fus tentée d'obéir, de sauter sur le lit comme la petite fille que j'étais en réalité et de causer en vieux camarades avec lui, calée contre les coussins. Mais le sang avait coulé jusqu'à mes chevilles, et je frissonnai de dégoût. Je restai donc immobile, ma trousse dans les bras, et il finit par dire avec une grimace : « C'est bon, va-t'en. » Je m'inclinai et le quittai. Un serviteur m'ouvrit la porte et me raccompagna jusque dans ma cour. Là, il me salua et disparut dans la nuit.

La fontaine gargouillait et lançait son jet argenté vers le ciel. La lueur des étoiles allongeait des ombres ondulantes sur la pelouse déserte. Mes pas me parurent résonner fort sur le dallage de pierre qui s'étendait devant les chambres. Dans la mienne, une lampe brûlait. Hounro dormait. Disenk m'attendait, le visage tiré. Elle se leva à mon entrée et me déshabilla en silence. Elle ne fit pas de commentaire à la vue du sang. Lorsque je fus nue, elle hésita mais je secouai la tête. « Non, Disenk, murmurai-je. Je ne veux pas me laver ce soir. Je suis trop fatiguée. » Elle hocha la tête, ouvrit le lit et s'en fut discrètement.

Je ramenai mes genoux maculés contre ma poitrine et me couvris le visage de mes mains. J'avais froid et j'étais exténuée. J'avais réussi. Pharaon me ferait appeler le lendemain soir, mais cette conviction me laissait un goût de cendres dans la bouche. « Je vous hais », murmurai-je encore sans véritable conviction, indifférente à tout désormais et, de cet état de désespoir, je tombai dans un sommeil profond.

J'avais toutefois demandé à Disenk de me réveiller à l'heure habituelle, et malgré ma fatigue et mon manque d'entrain, je me forçai à pratiquer mes exercices. Hounro m'accompagna. Elle

commença à m'interroger sur ma nuit d'un ton pressant, presque avec anxiété, mais je n'avais pas envie d'en parler et mes réponses furent laconiques. Je ne doutais pas de mon succès, mais il m'avait laissé un sentiment inattendu d'humiliation. L'idée d'être désormais une femme ne m'inspirait aucune fierté, et avant de pouvoir rassurer Hounro, il fallait que mon sentiment de honte s'estompe.

Dans l'après-midi, Neferabou vint me dire que Pharaon souhaitait de nouveau ma compagnie ce soir-là. Je pris la nouvelle avec calme, pensai la blessure d'un enfant qui s'était coupé en trébuchant sur une pierre, fis un repas léger devant ma chambre et, au crépuscule, m'abandonnai de nouveau aux mains de Disenk.

J'avais décidé cette fois de présenter à Pharaon la jeune fille vêtue de blanc qu'il avait attendue la veille. Disenk tressa des rubans dans mes cheveux dénoués, me farda très légèrement les yeux de khôl et me passa une robe pudique qui me couvrait du cou aux chevilles. Elle me frotta toutefois d'huile de safran pour que j'exhale à chaque mouvement un parfum prometteur de voluptés. Je voulais dérouter le roi. La nuit précédente, le médecin autoritaire s'était muée en une enfant inexpérimentée. Ce soir, je jouerais la pureté avec une pointe de décadence avertie. Je n'emportai pas ma trousse. Je ne voulais pas épuiser le jeu du malade et du médecin. Il offrait encore des mois de possibilités.

Le même serviteur vint me conduire chez le roi, et je le suivis sans l'agitation de la veille. C'étaient également les mêmes sentinelles qui gardaient la porte de la chambre royale. Elles m'observèrent de nouveau avec attention, et la porte fut refermée derrière moi.

Cette fois, la fumée douce et bleuâtre de l'encens flottait dans la chambre de Pharaon. Avant de me prosterner, je vis un prêtre flanqué de deux servants fermer le tabernacle domestique qui se trouvait dans un coin de la pièce. Ils saluèrent Ramsès, l'encensoir à la main, et sortirent à reculons par la porte principale. Pharaon les suivit du regard, puis se tourna vivement vers moi et me dit de me relever.

« Mais où est donc notre noble médecin aujourd'hui ? demanda-t-il en me prenant la main. M'a-t-elle envoyé cette charmante remplaçante parce qu'elle était occupée à soigner un malheureux ? Je ne sais si je dois m'en plaindre ou m'en réjouir ! » Il s'en réjouissait incontestablement. Son visage rond était rouge de plaisir, et ses yeux pétillaient. Je lui souris avec modestie, les yeux baissés.

« Elle est bien ici, Grand Horus, mais la médecine ne l'intéresse pas ce soir. Elle a découvert une autre science et souhaite en apprendre davantage. »

« Ne le flatte pas, avait prévenu Hounro. Toutes les petites filles le font, et il est assez fin pour s'en rendre compte et se sentir insulté. »

« Hum, fit-il en me jetant un regard perçant. Est-ce un léger coup

d'aiguillon du scorpion ou la caresse d'un chaton qui n'a pas encore sorti ses griffes ? Viens t'asseoir près de moi, Thu. Tu es ravissante sans falbalas. Veux-tu du vin ? Pabakamon ! Sers-nous. » Le majordome obéit, et Ramsès s'installa près de moi avec un sourire espiègle. « Eh bien ? Le médecin ne reproche pas à son dieu de vouloir goûter aux fruits de ses vignobles ?

— Le médecin n'est pas là, répondis-je d'une voix douce. Et Thu, ton amante, boira avec plaisir en ta compagnie. »

Il me tendit une coupe pleine, et nous dégustâmes ensemble le liquide sombre. « J'ai rêvé de toi, la nuit dernière, dit-il en me regardant avec tendresse. Et en me réveillant, j'ai regretté que tu ne sois pas auprès de moi. N'est-ce pas étrange ? » Je répondis avec prudence, consciente de m'aventurer en terrain dangereux.

« Je suis honorée que Sa Majesté me considère digne et de ses désirs et de ses rêves. Je suis sa fidèle servante. » Il escomptait certainement davantage. La tête penchée, le sourire aux lèvres, il attendait manifestement que je poursuive, et je compris brusquement que j'avais bien répondu, car il s'était agi d'une sorte d'épreuve. J'éprouvai pour lui un fugitif sentiment de pitié.

« Tu es très sage pour ton âge, Thu, remarqua-t-il d'une voix sans expression. Et la sagesse combinée à la beauté et à l'extrême jeunesse peut être dangereuse. » Sur une impulsion, je posai une main contre sa joue.

« Ô, puissant Pharaon, murmurai-je. Si un cœur sincère cimente ensemble ces éléments, comment constitueraient-ils une menace ? »

Il m'attira alors contre lui, cherchant des lèvres la chaleur de mon cou, les mains enfouies dans ma chevelure, et je répondis à son étreinte en me pressant contre lui avec ardeur. Cette fois, le contact de sa bouche sur la mienne me fut familier, et je sentis un premier frémissement de désir. Mais je refusai de m'y abandonner. Faire que la passion de cet homme continue à brûler était simple ; il fallait repousser aussi longtemps que possible le moment où sa flamme s'éteindrait. Sur les dizaines de femmes qui s'étaient empressées auprès de lui, il devait bien y en avoir quelques-unes qui l'avaient compris ! Mais cela exigeait du courage et de l'assurance, la capacité de frôler l'abîme qui risquait de vous précipiter au fond de la colère royale et donc dans l'oubli. Cela demandait aussi de l'intuition jointe à de bonnes connaissances, et j'avais bénéficié des conseils précieux de Houi et de Hounro. Je ne pouvais me permettre de m'enfoncer dans le marais brûlant du désir de Ramsès, d'être emportée avec lui dans ce tourbillon, toute raison abolie. Pas avant des mois.

Plusieurs fois, cette nuit-là, je le retins au bord du précipice et plusieurs fois je l'y attirai, jusqu'à ce qu'enfin nous basculions, lui en laissant longuement exploser sa jouissance, et moi, épuisée et trempée

de sueur. Nous tremblions tous les deux quand je me dégageai de dessous lui et portai une coupe de vin à ses lèvres d'une main mal assurée, le regardant boire avant de la vider moi-même.

« Tu n'es pas une femme mais un démon. » Ce fut les derniers mots qu'il m'adressa quand je m'inclinai devant lui et quittai la pièce à reculons en serrant ma robe autour de moi. Je suivis le serviteur d'un pas chancelant et, revenue dans le harem, inspirai à pleins poumons l'air pur de l'aurore.

Dès que je fus seule, j'allai m'agenouiller près du bassin et plongeai le visage dans l'eau fraîche, puis, appuyée sur le rebord, je regardai les rides disparaître de la surface. Rê approchait, sa renaissance était imminente, et elle était annoncée par la lumière grisâtre qui remplaçait peu à peu l'obscurité.

Je vis apparaître mon reflet dans l'eau mouvante, une forme brouillée fantomatique, avec deux puits noirs à la place des yeux, une bouche tordue et ondulante. « Pas une fille mais un démon, murmurai-je. Un démon. » Mon reflet me renvoya un regard torve. Je regagnai ma chambre.

Disenk ne me réveilla pas, et je dormis comme une morte jusqu'à ce que le brouhaha de la cour vienne déranger mes rêves. Je me forçai alors à me rendre aux bains où je repris vie comme une fleur flétrie sous l'eau parfumée et les soins du masseur. À cette heure de la journée, les deux bains étaient pleins de femmes papotantes et le coin des masseurs était lui aussi encombré de corps nus qui brillaient comme du satin sous la lumière et exhalaient un mélange de senteurs fortes légèrement écœurant.

Certaines femmes me saluèrent, mais j'étais toujours la nouvelle venue, la fille bizarre qui préparait des médicaments, et, si j'eus droit à de nombreux sourires, ils étaient en général méfiants ou distraits. Je ne fus pas mécontente de regagner ma chambre.

En approchant de ma porte, je vis une silhouette familière qui, les bras croisés, regardait le tumulte joyeux des enfants dans la cour avec une indifférence colossale. Je me précipitai.

« Harshira ! m'écriai-je. Quel plaisir de te voir ! Tout va bien ? » Il me salua avec gravité.

« Tout va bien, Thu. Le maître est à l'intérieur.

— Houi ? Houi, ici ! » Je courus me jeter dans ses bras, remarquant à peine Hounro qui m'effleura l'épaule en sortant. « Houi ! murmurai-je en l'étreignant avec violence. Tu m'as tellement manqué ! Que fais-tu ici ? Pourquoi ne m'as-tu pas donné signe de vie depuis mon départ ? » Il me rendit mon étreinte, puis, me repoussant fermement, il me souleva le menton de sa main gantée et me tourna le visage vers la lumière.

« Tu es différente, déclara-t-il d'un ton neutre. Tu as changé, ma

Thu. Disenk ! Apporte-nous à manger. Allons, raconte-moi tout. » Ragaillardie, je m'installai sur mon lit, et les mots se mirent à couler à flots de mes lèvres. Je ne pouvais détacher le regard du visage imperturbable de Houi. Disenk revint avec un plateau, et je me servis sans avoir la moindre idée de ce que je mangeais.

Lorsque j'entrepris de décrire mes deux dernières nuits, Houi s'anima. Il me posa des questions sur ce qu'avait dit et fait Pharaon, sur mon comportement, et j'y répondis sans contrainte. On aurait dit que j'étais devenue la patiente de Houi et que je lui exposais mes symptômes pour avoir son diagnostic. « Bien, dit-il enfin. Très bien. Tu t'es parfaitement débrouillée, ma Thu. Mais tu ne dois plus boire le vin de Pharaon. Il est habituel que Ramsès se consacre exclusivement à une concubine pendant un certain temps, mais si des semaines passent sans qu'il se lasse de toi, tu vas attirer l'attention. Et elle ne sera pas uniquement admirative. Sois plus prudente !

— Entendu. Mais donne-moi des nouvelles de la maison. As-tu une nouvelle assistante ? Qu'as-tu fait de ma chambre ?

— Pas grand-chose jusqu'à présent, répondit-il en riant. Elle est réservée aux invités. Quant à une assistante, je n'y ai pas pensé. Qui pourrait te remplacer, Thu ? » Je fus secrètement ravie. Les niches que j'avais creusées dans la maison étaient toujours là, faites à ma forme et vides. Je lui demandai des nouvelles de Kaha, Nebnefer et Ani, et il me répondit d'un ton léger, désireux sans doute de ne pas accentuer mon accès de nostalgie. Puis il se leva et rajusta ses vêtements.

« Déjà ? m'exclamai-je en lui prenant la main. Oh, reste encore un peu, maître ! Fais le tour du harem avec moi. Je ne t'ai pas vu depuis des semaines ! »

— J'aimerais bien, Thu, répondit-il en effleurant mes cheveux d'un baiser. Mais j'ai à faire dans le palais. La mère de Pharaon a besoin de mes soins, et je dois parler au chancelier Mersoura avant de partir. As-tu écrit à ta famille ? As-tu besoin de quoi que ce soit ?

— Oui, j'ai écrit à ma famille et non, je n'ai besoin de rien », répondis-je d'un ton boudeur, déçue qu'il ne soit pas venu uniquement pour me voir. J'avais les larmes aux paupières, ce qui prouvait combien j'étais tendue.

« Que j'aie attendu pour te rendre visite que tu sois plus habituée à ta vie ici ne signifie pas que je n'ai pas pensé à toi souvent, dit Houi avec douceur. Je reviendrai bientôt. » Son corps masqua un instant la lumière, et il disparut dans un froissement d'étoffe.

Un intense sentiment de solitude et de découragement m'accabla. Et si je n'avançais pas plus avant dans la faveur de Pharaon ? Et si j'étais condamnée à rester dans cette chambre jusqu'à la fin de mes jours ? Je préférerais mourir que de finir comme Hatia, ivrogne et malade, abandonnée et oubliée de tous. Les ailes noires de la peur

m'enveloppèrent, et je posai la tête sur mes genoux.

Je me ressaisis en sentant la main hésitante de Hounro sur mon épaule. Elle m'observa un instant, puis déclara : « Il n'est pas interdit de quitter le harem à condition d'obtenir la permission d'Amonnakht et d'avoir une escorte. Ce sont des privilèges que l'on n'accorde d'habitude pas aussi tôt, et tu n'es ici que depuis peu, mais si tu m'accompagnes, je répondrai de ton retour auprès du Gardien. Nous irons nous promener en litière dans la ville. Qu'en dis-tu ?

— Oh oui ! m'exclamai-je entre le rire et les larmes. C'est une merveilleuse idée, Hounro ! » Elle me dit de m'habiller et de l'attendre. Son absence dura longtemps mais, quand elle revint, elle était accompagnée de deux robustes Shardanes.

« Le Gardien a donné son autorisation, à condition que nous soyons rentrées avant le coucher du soleil. Une litière nous attend devant la porte principale. Tu es prête ? » La perspective de cette sortie avait émoussé ma peur. Hounro me prit la main et nous quittâmes ensemble la cour.

Durant quelques heures, dans la chaleur de l'après-midi, nos porteurs nous promenèrent au hasard dans le dédale des artères, des ruelles tortueuses, des places et des marchés de Pi-Ramsès. Nous traversâmes de vastes avenues qui guidaient l'œil vers le pylône des temples, et des allées plus modestes encombrées d'étrangers aux costumes barbares – marchands et artisans – qui allaient adorer leurs propres dieux.

Accompagnées de Disenk et de la servante de Hounro qui marchaient à côté de nous, et de nos gardes qui nous ouvraient le passage, nous suivîmes des rues encombrées d'ânes brayant, de citadins allant pieds nus, de charrettes grinçantes croulant sous les jarres, les briques de terre crue ou un entassement instable de carreaux aux couleurs vives provenant des ateliers d'émaillage. Nous nous arrêtâmes près des étals pour regarder les marchands couverts de poussière vanter leurs produits aux passants. Nous allâmes même au port où des embarcations de toutes sortes se balançaient sur les eaux brunes d'Avaris, chargées ou déchargées par des dockers ruisselant de sueur.

Nous tombâmes par hasard sur un endroit paisible où des pommiers et des grenadiers se pressaient autour d'un petit sanctuaire. Un couple d'amoureux était assis dans leur ombre, indifférent à notre présence et au monde qui les entourait. Mais ces oasis étaient rares. La ville palpitait d'une vie bruyante ; il y flottait un mélange entêtant d'odeurs, celles du fumier, de la poussière et, plus faible mais omniprésent, le parfum des milliers d'arbres fruitiers, dissimulés pour la plupart derrière les murs des vergers.

Hounro et moi nous arrêtâmes souvent pour envoyer nos

servantes acheter des pâtisseries grossières et huileuses aux vendeurs ambulants. Nous les mangions avec délice en nous léchant les doigts tandis que nous reprenions notre route, entourées des spectacles et des bruits de Pi-Ramsès. Nos gardes criaient d'une voix enrouée : « Place ! Laissez passer la Maison des femmes ! » Et à côté de moi, j'entendais le tintement musical que faisait à la cheville de Disenk son bracelet en argent orné de petits scarabées d'or – un son délicat et doux comparé au vacarme ambiant.

Épuisées et ravies, nous regagnâmes notre chambre alors que Rê descendait vers l'ouest. Le harem me parut un sanctuaire paisible après l'agitation et le fracas de la ville. Étendues dans l'herbe dans la lumière rougeoyante du crépuscule, nous bûmes de la bière en bavardant et je pus enfin raconter à Hounro mes nuits avec Pharaon, car elles avaient perdu le pouvoir de me faire honte.

Le soir suivant, Pharaon me fit appeler, et cette fois je n'essayai pas de contrôler son désir. L'acte ne me procura pas de plaisir mais ne m'inspira pas non plus de répugnance, et ensuite je m'attardai délibérément dans son lit. Je savais ne pas pouvoir le captiver uniquement par des artifices sexuels. Je devais commencer à révéler un peu de moi-même, à lui montrer une autre facette de mon caractère. Il avait vu le médecin, la vierge, la séductrice... et, jusque-là, j'avais suivi les conseils de Houi et de Hounro. À présent, j'allais m'aventurer sur d'autres eaux. Je continuerais bien entendu à développer les personnalités que je m'étais bâties, ou plutôt que j'avais trouvées en moi et accentuées, mais il fallait aussi que je m'insinue dans son cœur, dans son esprit, et pas seulement dans ses reins. Donc, lorsque nous eûmes fait l'amour, je m'enveloppai dans un drap, refusai les rafraîchissements et, assise en tailleur sur le grand lit royal, je parlai à Ramsès.

Nous bavardâmes d'abord de choses insignifiantes : la crue du fleuve qui assurerait une nourriture abondante et de bonnes récoltes ; ma journée à Pi-Ramsès avec Hounro, les faièneries qui se trouvaient derrière le palais et attiraient des marchands de tous les coins du monde. Je fis une remarque sur le grand nombre d'étrangers que l'on voyait en ville, et Pharaon, qui grignotait, confortablement installé dans un fauteuil, déclara : « Ton père est un étranger, n'est-ce pas ? Une sorte de hobereau qui a son domaine quelque part dans le Sud ? »

J'éclatai de rire. « Mon père a combattu pour ton père, Majesté, et il a reçu une tenure à Assouat en récompense. C'est un Libou. » Ramsès s'apprêtait à mordre dans une datte poisseuse. Sa main baguée s'arrêta en chemin.

« Assouat ? répéta-t-il en fronçant les sourcils. Où est-ce donc ? C'est un village perdu en bordure du désert, non ? » Puis son visage s'éclaira. « Oupouaout ! Bien sûr ! Mais pourquoi un noble, même étranger, aurait-il besoin de terres ? N'en avait-il pas à lui ? »

— Non, Majesté. » J'hésitai un instant, puis décidai de me jeter à l'eau. « Mon père est un paysan qui cultive lui-même ses aroures. Ma mère est la sage-femme du village.

— Ah bon ? Vraiment ! » La datte fut reposée sur le plateau et, obéissant au geste impatient de Ramsès, un serviteur vint lui présenter

une cuvette d'eau parfumée et attendit, la serviette prête. « Tu es une paysanne, Thu ? s'exclama le roi quand il se fut rincé les doigts. C'est extraordinaire ! J'ai bien quelques concubines roturières mais je crois que ce sont toutes des danseuses ou des chanteuses, des filles dont les talents ont retenu mon attention dans des banquets ou des temples. Comment es-tu arrivée chez Houi ? Mais non... » Quittant son fauteuil, il vint s'asseoir à côté de moi. Le lit gémit sous son poids. « Raconte-moi plutôt comment vivent mes paysans et comment l'on grandit dans un village, Thu. Je dois dire que tu ne ressembles guère aux rudes enfants de la terre que j'ai eu l'occasion d'apercevoir. Mais si j'en juge d'après mes nombreux administrateurs et serviteurs libous, c'est un beau peuple. Tu as des sœurs ? Sont-elles aussi belles que toi ? »

Et ainsi, tandis qu'il sirotait son vin et que la nuit s'approfondissait, je lui racontai Assouat, notre modeste maison, le maire et ses filles turbulentes, les berges du Nil qui pouvaient devenir un endroit magique pour une enfant à demi nue, couverte de poussière. Je lui décrivis les hommes vaillants, taciturnes et pragmatiques qui labouraient les champs, adoraient leurs dieux, aimaient leur femme et entretenaient leurs enfants. Je lui parlai de Pari, de mes leçons secrètes, mais lui tus que j'avais été prête à donner ma virginité à Houi en échange d'un aperçu de mon avenir. J'évoquai aussi le respect des villageois pour le passé, leur conviction fervente et naïve que le dieu vivant pouvait tout arranger dans le pays, mais sans insister.

Pendant que je parlais avec autant d'animation que j'en étais capable, il m'écouta attentivement, le regard fixé sur mon visage, hochant la tête, souriant de temps à autre et m'effleurant une fois la joue d'une caresse. Puis, brusquement, il sembla se rendre compte que les lampes fumaient, qu'un des serviteurs étouffait un bâillement, et il m'arrêta de la main. Je fis mine de me lever et de me rhabiller, mais il m'en empêcha. M'enlevant le drap qui m'enveloppait, il s'allongea, m'intima d'un geste impérieux de l'imiter, et nous couvrit tous les deux. « Éteins les lampes, Pabakamon ! » ordonna-t-il. Puis il m'attira contre lui et murmura : « Dors, petite Thu, dors, mon enfant du désert. Tu es une merveille et une terreur. Il n'y a pas de duplicité en toi, car tu n'as pas craint de me révéler tes origines humbles. Je suis très content. Ta peau sent encore le safran. Ça me plaît... » Sa voix s'éteignit, et sa respiration devint régulière. Il s'était endormi. Avec incrédulité, je compris que j'allais passer la nuit dans ce lit, que je serais encore auprès de lui au matin. Son corps avait une chaleur rassurante et, après m'être sentie un moment mal à l'aise dans ce cadre peu familier, je m'abandonnai peu à peu au bien-être animal qui était le mien. La pièce s'estompa, puis disparut tout à fait. Je dormis.

Ce fut le son étouffé du pipeau et du luth me parvenant à travers la porte principale qui me réveilla. Allongée dans la pénombre, je me dis d'abord que le banquet de Houi se prolongeait bien tard, puis la mémoire me revint, et je me redressai. Une voix jeune chantait des paroles d'adoration : « Salut à toi, Incarnation divine, qui te lèves à l'est comme Rê ! Salut, ô immortel, toi dont le souffle est source de la vie de l'Égypte ! » Impressionnée et ravie, je me rendis soudain compte que j'écoutais l'Hymne de louange, le chant antique qui, depuis le début de l'histoire, réveillait tous les rois à l'aube. Je regardai l'homme qui ronflait encore doucement près de moi, les ombres paisibles qui s'allongeaient dans la grande pièce, la lumière grisâtre tombant des hautes fenêtres étroites, et je savourai cet instant.

L'hymne prit fin. J'entendis des murmures, des froissements d'étoffe, puis la porte s'ouvrit en grand. Je remontai hâtivement le drap sur ma poitrine. Un petit cortège entra, formé de serviteurs apportant à manger et à boire, de l'eau chaude parfumée et des serviettes. Derrière eux, un joueur de harpe alla s'installer dans un coin de la pièce et se mit à pincer les cordes. Je caressai l'épaule de Pharaon et murmurai en lui embrassant l'oreille : « C'est le matin, Majesté. J'espère que tu as bien dormi. » Il renifla, grogna, puis ouvrit les yeux. Il parut étonné de me voir, mais me sourit aussitôt comme un enfant ravi et me serra contre lui avant de s'asseoir et de laisser son serviteur lui laver le visage.

« J'ai fait un rêve merveilleux ! s'exclama-t-il tandis qu'on posait un plateau sur ses genoux. Je plongeais dans le Nil, et son eau était fraîche et purifiante. Je te dois ce présage favorable, petit scorpion. C'est un rêve qui indique la disparition de tous les maux. Mange maintenant. Mange ! » J'hésitai mais parce que je mourais de faim et de soif, je décidai de ne pas tenir-compte des avertissements que j'avais reçus. Je mordis dans le pain frais et bus une grande rasade d'eau. Les serviteurs s'étaient poliment reculés mais quand nous eûmes fini de déjeuner, ils se rapprochèrent.

Ramsès me jeta un regard malicieux. « J'aimerais te faire encore l'amour, murmura-t-il. Mais ces ânes veulent m'emmener aux bains. Ce matin, je me rends en personne au temple pour accomplir les devoirs sacrés que j'abandonne d'ordinaire à mon représentant. Maintenant que la fête d'Amon d'Hâpi est finie, Ousermaarenakht va regagner Thèbes. Et il voudra naturellement s'assurer que tout est en ordre avant de partir. Ousermaarenakht ! répéta-t-il avec impatience devant mon regard interrogateur. Le Premier Prophète d'Amon ! Dieux ! Tous les citoyens d'Assouat sont-ils aussi ignorants que toi ? » Penser au grand prêtre l'avait apparemment contrarié, et je restai donc muette. Puis, voyant qu'il gardait le silence et faisait signe que l'on emporte les plats et qu'on le chausse, je descendis du lit et enfilai mon

manteau. Mes mouvements attirèrent son attention. « Où vas-tu ? » fit-il d'un ton sec. Je m'inclinai.

« Dans ma chambre, Majesté. » Il cligna les yeux, puis m'adressa de nouveau ce sourire gai, étonnamment espiègle.

« Ta compagnie me plaît, annonça-t-il. Va aux bains, et je t'enverrai chercher. Tu m'accompagneras au temple. Dépêche-toi ! » Je m'inclinai une fois encore et obéis. Revenue dans le harem, je pensai un instant faire mes exercices, puis y renonçai. Il fallait que je sois prête quand on viendrait m'appeler.

Disenk n'était pas dans ma chambre, et Hounro dormait encore. Pendant qu'un messenger allait prévenir ma servante, je marchai dans l'herbe humide, seule dans le vaste espace de la cour. Au-dessus de moi, le ciel passait du rose pâle à un bleu délicat et l'air, soudain plus chaud, se chargea du parfum de bourgeons invisibles. J'allais enfin voir l'ennemi de Houi, la malédiction de l'Égypte, le grand prêtre d'Amon. Pourtant, mon cœur battait avec régularité et j'avais l'esprit serein. Les bras tendus, je levai le visage vers l'infini du ciel, un sourire aux lèvres. Tout se déroulait comme Houi l'avait prédit.

Lavée, parfumée, et vêtue d'une robe blanche diaphane brodée de fleurs rouges, j'étais prête quand un serviteur du palais vint me conduire à Pharaon. De l'ocre rouge teintait mes lèvres. Les dizaines de nattes de ma lourde perruque m'encadraient le visage et tombaient droit sur mes épaules. Je portais des bracelets et un collier d'or recouverts d'émail cramoisi. J'étais belle et je le savais. D'un pas fier, je marchai derrière le serviteur jusqu'à l'entrée principale du harem, suivie de Disenk.

Plusieurs litières attendaient, entourées d'une foule scintillante de femmes et de servantes qui bavardaient d'une voix aiguë tandis qu'une brise matinale, fraîche encore, jouait avec leurs robes coûteuses et les tresses de leurs perruques compliquées. Les gardes du palais et du harem étaient postés tout autour dans l'ombre mouvante des arbres. J'eus un moment de surprise. Alors que je m'étais imaginé que Ramsès et moi nous rendrions au temple dans une agréable intimité, l'invitation s'étendait apparemment à la moitié du harem. Je cherchai des yeux la dame du Double Pays mais ne la vis nulle part. « Où est Ast ? demandai-je à Disenk.

— Elle est sans doute déjà partie, murmura-t-elle. La grande reine n'attend pas mêlée aux concubines.

— Et elle, qui est-ce ? » Je lui indiquai discrètement une femme qui, assise à l'écart sur un tabouret, regardait la confusion avec une indifférence hautaine. Plusieurs gardes l'entouraient ainsi que quatre domestiques portant son manteau, son nécessaire à maquillage, une boîte de sucreries et d'autres objets encore. De ma place, il était difficile de déterminer son âge ou sa nationalité, mais elle avait le

teint jaunâtre, et je pouvais affirmer que ses sourcils épais, en forme d'ailes, n'avaient pas été teints de khôl. Ils étaient naturellement noirs.

« C'est la grande épouse Ast-Amasareth, répondit Disenk. Tu en as entendu parler, je crois. Il n'est personne que Pharaon estime davantage. Elle est très sage. » Vraiment ? me dis-je avec cynisme en l'observant. Elle dut sentir mon regard insistant, car ses yeux de corbeau vinrent se fixer sur moi. Puis, levant une main ornée de bijoux, elle tendit un doigt recourbé dans ma direction. Le geste était impérieux et parfaitement clair. Je me frayai un chemin jusqu'à elle à travers la foule et m'inclinai. Elle me dévisagea un moment avant de dire : « Tu es la concubine Thu. Tu as passé la nuit avec Ramsès. Je suis la grande épouse Ast-Amasareth. » Elle avait la voix grave pour une femme et un léger accent musical qui m'était familier. Mon père avait le même mais plus léger, moins évident. Je me souvins alors qu'Ast-Amasareth était une prisonnière de guerre ramenée du pays des Libous.

Je l'étudiai avec hardiesse. Seuls ses yeux, grands et lumineux, étaient beaux. Elle avait la peau trop olivâtre, le nez trop petit et une bouche irrégulière. Elle respirait cependant l'intelligence et dégageait une sorte de magnétisme. Elle soutint mon regard avec calme jusqu'à ce que, me sentant insolente, je baisse les yeux.

« Les nouvelles vont étonnamment vite ici, grande épouse, répondis-je. J'ai en effet eu l'honneur de passer une nuit entière dans le lit de Ramsès.

— Un nuit d'amour est une chose, reprit-elle après un silence. Dormir auprès de Pharaon en est une autre. Tu vois cette fille qui monte dans sa litière ? » Je me retournai. Une jolie jeune femme dans un état de grossesse avancée s'installait avec difficulté sur les coussins en rabrouant la servante qui l'aidait. « C'est Eben, la concubine favorite de Pharaon. Son étoile pâlit, et elle le sait. L'enfant ne la sauvera pas. En devenant mère, elle perdra au contraire tout attrait pour le roi. J'habite au-dessus des appartements de la reine Ast. Viens me rendre visite. » Elle me congédia d'un geste, et je vis que sa litière était arrivée. Avec beaucoup de dignité et de grâce, Ast-Amasareth se leva et y prit place, puis elle tira le rideau sans m'accorder un autre regard. Je rejoignis Disenk. Une file de litières se formait, et le groupe des concubines fondait. Je me dirigeai vers une chaise vide.

« Eben, dis-je. Un nom étranger.

— Elle a pour mère une Maxyes ou une Pelestiou, je ne sais plus, commenta Disenk d'un air dédaigneux. Et son père est un garde du palais. C'est une femme vulgaire et stupide.

— Tu ne m'as pas parlé d'elle, remarquai-je en montant dans la litière.

— Elle est indigne de ton attention », répondit Disenk avec une

moue de dégoût.

Je me demandai si elle me jugeait secrètement avec le même mépris – la malheureuse Eben et moi avions en effet des origines similaires. Après avoir espéré que non, je décidai que je m'en moquais. Malgré l'affection que je lui portais, l'opinion d'une servante me devenait de moins en moins importante.

Notre cortège coloré traversa la ville, annoncé par le héraut et précédé par les gardes. Nous fûmes finalement déposées à l'extrémité de la vaste esplanade qui s'étendait devant le premier pylône imposant du temple d'Amon. La place, où s'alignaient des sphinx, était noire de gens qui se démontaient le cou pour voir Pharaon. En quittant ma litière, je l'aperçus à mon tour et retins mon souffle.

Il s'apprêtait à pénétrer dans le temple entouré de ses ministres et de sa suite. Ast était à ses côtés, mais ce ne fut pas sur elle que mon regard s'arrêta. Dans l'intimité relative de la chambre à coucher royale, je m'habituais lentement à la masse de chair flasque qu'était le corps de Pharaon. S'il ne me répugnait plus, je ne pouvais encore faire abstraction de son poids et de son contact. Mais ici, dans la lumière miroitante, impitoyable, que renvoyait la surface blanche de l'esplanade, ce corps devenait la manifestation physique du pouvoir royal. Majestueux et énorme, il rayonnait de l'autorité d'un dieu. Ramsès portait une jupe plissée lui arrivant aux genoux dont le tablier triangulaire amidonné s'ornait de scarabées de cornaline étincelants. À sa ceinture pendait la queue de taureau qui couvrait son imposant postérieur et effleurait le sol ; elle rappelait qu'il était le Taureau puissant de Maât. Son torse massif disparaissait presque entièrement sous un grand pectoral d'ankhs en faïence bleue et verte que des déesses d'or à genoux tendaient vers son visage. C'était de l'or encore qui brillait sur ses bras et à ses oreilles, où des pendants en forme de lances se terminaient par des ankhs de jasper. Il était coiffé de la couronne *khepresh* dont le lapis-lazuli, d'un bleu profond, était mis en valeur par des dizaines de clous d'or. Au-dessus de son front se dressait le serpent royal uræus, Ouadjit, dame des sortilèges, prête à cracher son venin contre quiconque approcherait avec la trahison au cœur. Je vis sa main potelée, transformée en symbole parfait du pouvoir pharaonique, étinceler de mille feux quand il la leva en un geste impérieux. Un cor retentit. Le couple divin disparut sous le pylône.

Je me sentais bien petite lorsque, après avoir remis mes sandales à Disenk, je me joignis à la foule de courtisans choisis qui lui emboîta le pas. Le sol de l'avant-cour était tiède et granuleux sous mes pieds. Mon amant est un dieu, me disais-je avec étonnement, comme si j'en prenais conscience pour la première fois. Mon amant est la toute-puissance divine. Qui suis-je donc pour le mépriser en secret, pour

critiquer ses défauts de façon sacrilège ? Mes jugements présomptueux étaient insignifiants, le couinement d'une souris anonyme dans les greniers de mon seigneur. Pleine d'humilité, je me prosternai et prononçai les prières habituelles pendant que l'on ouvrait les portes de la cour intérieure couverte et que le couple royal s'avancait vers le sanctuaire. Mais je fus distraite de ma ferveur par l'apparition d'un groupe d'hommes qui sortit de derrière un des énormes piliers et rejoignit le souverain.

Si je reconnus sans difficulté le grand prêtre et premier prophète d'Amon, Ousermaarenakht, ce ne fut pas en raison de son apparence physique. Loin de ressembler à l'incarnation du mal, comme je me l'étais imaginé, c'était en effet un homme d'âge mûr très ordinaire, au visage agréable, au maintien plein de dignité. Le faisceau de lumière qui tombait d'une des fenêtres hautes faisait briller son crâne rasé et son vêtement immaculé de prêtre. Il portait sur le dos l'ornement distinctif du premier prophète d'Amon : la peau de léopard. Les pattes griffaient ses épaules, la tête pendait sur son sein droit, et j'eus l'impression que la bête tenait le prêtre sous son emprise ; son étreinte avait quelque chose d'avidé, de prédateur. Les deux autres hommes, rasés eux aussi, arboraient l'écharpe de la charge sacerdotale et un bâton blanc ; c'étaient manifestement les deuxième et troisième prophètes.

Le grand prêtre s'inclina devant Ramsès – avec un peu de désinvolture, me parut-il – et ouvrit la porte du sanctuaire. Une bouffée d'encens parfumé nous enveloppa, et j'eus le temps d'entrevoir le dieu assis sur son trône de granit, son corps gainé d'or, ses deux plumes dressées haut au-dessus de son noble front, avant que Pharaon et Ousermaarenakht n'entrent et que la porte ne soit refermée sur eux. On apporta une chaise à la reine. Les psalmodies commencèrent, et des danseuses pénétrèrent dans la cour en faisant tinter leur sistre.

Je cherchai Ast-Amasareth du regard, mais ce fut Eben que je vis. Appuyée contre une servante, elle soutenait son ventre volumineux, une expression tendue sur le visage. La sueur perlait entre ses seins. Je détournai les yeux, saisie d'un sentiment de pitié qui ne me ressemblait pas, intensément heureuse soudain de ne pas être à sa place. Les paroles d'Ast-Amasareth me revinrent à l'esprit, et je me jurai de tout faire pour ne pas être enceinte. Il n'était pas question que je donne au roi le moindre prétexte pour m'écarter.

Les rites mystérieux accomplis par Pharaon durèrent longtemps, et je mourais d'ennui et de soif quand les cors retentirent de nouveau et qu'il réapparut. Alors qu'il attendait que la dame du Double Pays reprenne place à ses côtés, son regard parcourut la foule et s'arrêta sur moi. Un sourire plein de naturel détendit ses lèvres teintes de henné. Ast avait suivi la direction de ses yeux. J'ignore si elle me reconnut,

mais une expression dégoûtée se peignit sur son visage délicat. Elle murmura quelque chose à Ramsès dont le sourire s'effaça, et ils sortirent ensemble dans la lumière éblouissante, acclamés par la foule des citadins.

J'avais pensé que je passerais le reste de la journée dans le harem, mais un héraut m'aborda alors que je descendais de ma litière et me dirigea vers l'entrée de la Maison des femmes.

« Concubine Thu, déclara-t-il sans préambule, Pharaon ordonne que tu paraisses au banquet donné ce soir à l'occasion du départ du grand prêtre d'Amon. Prépare-toi en conséquence. Un serviteur viendra te chercher au coucher du soleil. » Il fit volte-face avec l'arrogance propre aux hérauts, qui passent leur vie à transmettre les ordres des autres. Je me tournai vers Disenk, tout excitée.

« Il faut que je porte quelque chose de nouveau, une toilette surprenante, dis-je tandis que nous suivions l'étroit sentier bordé de murs qui conduisait à notre cour. Tant pis pour l'élégance, Disenk, je veux que l'on me remarque !

— Mieux vaut être élégante, répondit-elle, les narines pincées. Il serait maladroit d'attirer l'attention à la manière d'une vulgaire danseuse ou d'une prostituée de haut vol. Nous pouvons innover dans le maquillage, Thu, mais je te conseille vivement une tenue convenable. » Elle avait raison, naturellement. Il n'entrait pas dans mes plans de me retrouver prisonnière du mode de vie sans avenir de ces femmes. Au coucher du soleil, j'attendais donc dans ma chambre vêtue d'une robe blanche frangée d'or au décolleté montant et aux bretelles larges. Je portais autour du cou un unique collier avec pour pendentif une déesse Hathor souriante dont les douces cornes de vache s'incurvaient vers ma gorge. Je n'avais qu'un seul bracelet au poignet, un seul scarabée monté en bague à la main droite. La perruque qui frôlait mes épaules était droite et très simple. Le bandeau ceignant mon front ne portait aucun ornement. Mais en plus des traits épais de khôl qui soulignaient mes yeux, Disenk m'avait frotté les paupières de poussière d'or. J'en avais aussi sur le lobe des oreilles, et sur les lèvres. Si mes paumes et la plante de mes pieds étaient teintes de henné, l'or brillait encore sur mes bras, mes jambes et ma gorge, ointe d'une huile parfumée de safran. Quand j'avais enfin pu me regarder dans le miroir de cuivre, l'effet m'avait paru remarquable. Ma tenue était aussi pudique que possible, mais mon visage et mon corps promettaient quelque chose d'exotique, de mystérieux, de subtilement sexuel.

Je remerciai ma magicienne avec effusion, sensible à la saveur métallique de l'or sur mes lèvres. Elle hocha la tête en souriant avec calme. Disenk devait m'accompagner pour goûter les plats et me servir, ce qui me rassurait, car je me sentais une fois encore à l'orée

d'une épreuve importante. Intérieurement, je bénis Houi de m'avoir fourni les parures qu'il me fallait et regrettai fugitivement de ne pouvoir entrer dans la salle de banquet de Pharaon à son bras.

En fait, j'y pénétrai dans la seule compagnie de Disenk et passai d'abord inaperçue. Lorsque le serviteur était arrivé, nous l'avions suivi jusqu'à l'entrée du harem, puis avions coupé à travers la pelouse pour rejoindre l'allée pavée qui conduisait à l'entrée du palais, encombrée de gardes et d'invités. Une fois admises dans l'immense vestibule, nous franchîmes avec la foule une porte qui s'ouvrait dans le mur de droite. Le vacarme était assourdissant.

Nous débouchâmes dans une pièce si haute que l'on devinait tout juste le plafond, si vaste que je voyais à peine la colonnade qui à l'autre bout donnait sur la nuit et laissait entrer une fraîcheur bienvenue. Des centaines de convives déambulaient, frôlant de leurs vêtements arachnéens les guirlandes de fleurs humectées de rosée posées sur les tables basses apprêtées pour eux. De jeunes serviteurs vêtus de pagnes courts se glissaient entre eux comme des anguilles pour leur offrir des colliers de fleurs, des cônes d'onguent parfumé et des coupes de vin. L'un d'eux s'inclina devant moi. Je lui laissai attacher un cône sur ma perruque, et je prenais une coupe quand un héraut s'avança vers moi. « Concubine Thu ? » demanda-t-il après m'avoir saluée d'un mouvement de tête. Je lui rendis son salut. « Je vais te conduire à ta table. Suis-moi, je te prie. » Étonnée et ravie, je constatai que l'on m'avait placée au pied de l'estrade où dînerait la famille royale. « C'est bon signe, remarqua Disenk avec satisfaction. Très bon signe. Tu vas être dans le champ de vision de Pharaon toute la soirée.

— Ce n'était sûrement pas son intention », murmurai-je. Puis je lui étreignis la main en entendant brusquement retentir la sonnerie discordante des cors. Un silence total se fit aussitôt. Le grand héraut sortit de l'ombre à gauche de l'estrade. Son bâton heurta trois fois le sol, et sa poitrine se souleva. « Ramsès Ousermaâtê, Meryamon, heq-On, seigneur de Tanis, Grand des rois, Taureau puissant, stabilisateur du Double Pays, seigneur des sanctuaires de Nekhbet et d'Ouadjit, Horus d'Or, vainqueur des Sati, triomphateur des Libous... » Sa voix sonore continua à énumérer les titres de mon amant. Je lâchai la main de Disenk, qui était bien entendu sèche et fraîche en dépit de l'atmosphère étouffante de la salle de banquet, et entrelaçai nerveusement mes doigts.

Pharaon s'avança. Il avait troqué la jupe pour une longue et ample tunique blanche brodée d'ankhs d'argent. Derrière lui, aussi minuscule et parfaite qu'une poupée, venait Ast, couverte de bijoux qui scintillaient à la lumière des torches et des bougies.

Puis je me sentis rougir, car le prince Ramsès suivait sa mère, les

jambes dénudées sous le pagne, le visage encadré par une coiffe blanche dont les pans effleuraient la courbe attirante des épaules. Il parcourut la salle comble d'un regard distant avant de s'installer à sa table mais tendit la main avec sollicitude à la femme qui s'asseyait à ses côtés. Mince, vigoureuse, approchant la trentaine, elle avait les traits classiques et la bouche chaleureuse de la déesse Hathor représentée sur les reliefs des temples. « C'est son épouse, la princesse Neferou », murmura Disenk en voyant que je la fixais. Naturellement, pensai-je, saisie d'un violent accès de jalousie. Une beauté égyptienne classique portant un nom égyptien classique. Un sang ancien et pur. Rien de moins pour notre prince. Puis j'eus honte, car elle remarqua mon regard insistant et m'adressa un sourire fugitif. Le grand prêtre d'Amon complétait ce petit groupe. La voix du héraut s'éteignit, et ses échos cessèrent de résonner dans la salle immense. Dans un bruissement d'étoffes, les invités s'animèrent et les conversations reprirent.

Alors que je m'asseyais sur les coussins, Disenk auprès de moi, je me rendis brusquement compte que je me moquais d'Ousermaarenakht, de son pouvoir ou de son influence pernicieuse sur Pharaon. Peu m'importait en réalité que mon roi se débatte dans un piège tendu par le sacerdoce. Je ne partageais pas l'obsession froide et paralysante de Houi, finalement. Peut-être ne l'avais-je jamais fait et m'étais-je simplement sentie flattée de l'entendre m'assurer que moi seule pouvais sauver mon pays. En cet instant, cette idée me semblait idiote. J'étais une enfant qui vivait un rêve magnifique. De tous mes sens, je m'imprégnais de ce qui m'entourait : le brouhaha des voix et des rires, la lumière jouant sur des centaines de bijoux qui jetaient des feux multicolores, le froissement et le mouvement des étoffes somptueuses, l'éclat des yeux ourlés de khôl et des bouches teintées de henné, les odeurs appétissantes montant des plats fumants que les serviteurs apportaient en les tenant haut au-dessus de leur tête et, omniprésent, se glissant mystérieusement et silencieusement partout, le souffle invisible de Shou, le dieu de l'air, nous arrivant du monde extérieur, plongé dans les ténèbres.

On nous servit de petites miches de pain en forme de grenouilles, du beurre salé et des fromages de chèvre brun au goût piquant ; des cailles fourrées de figues enrobées de concombres et d'oignons ; des graines de lotus baignant dans de l'huile de genièvre violette et des racines de laîche couvertes de coriandre et de cumin. Des feuilles de laitue s'enroulaient autour de bouquets de persil et de branches de céleri. Il y avait du miel et des gâteaux shat en abondance, et le vin était adouci de dattes. Je n'avais jamais mangé de mets aussi raffinés. Imperturbable, Disenk goûtait avec cérémonie chaque plat avant moi et sirotait une gorgée de vin avant qu'il coule, rouge et velouté, au

fond de ma gorge.

Le vacarme alla croissant à mesure que la soirée avançait. Lorsque je fus repue et qu'un serviteur discret m'eut retiré ma table, je regardai l'estrade. Pharaon avait une discussion animée avec le Premier Prophète. Assise entre eux, sa femme se curait délicatement les dents pendant que sa servante remplissait le cône de parfum sur sa tête. Celui du prince Ramsès avait également fondu, et l'huile avait coulé le long de son cou, entre ses mamelons teints de henné, jusqu'à son ventre plat dissimulé par la table. Une main posée sur son bras, penchée vers lui, sa femme lui disait quelque chose qui le faisait sourire.

Je me détournai pour m'apercevoir qu'Ast-Amasareth me fixait d'un regard sans expression. Les coudes appuyés sur sa table jonchée de fleurs flétries, elle avait les doigts croisés sous le menton. Il n'y avait aucun signe d'ivresse dans ses yeux et, après l'avoir dévisagée un instant, je lui fis un signe de tête. Elle me le rendit avec détachement.

Je sentis quelqu'un se glisser près de moi et, en tournant la tête, je découvris Hounro qui me souriait, une coupe à la main. « Tu ressembles à une déesse étrangère au charme exotique, dit-elle. Est-ce que tu t'amuses, Thu ? Les danseurs vont bientôt se produire, et je danserai avec eux. Il y aura aussi des acrobates de Keftiou et un avaleur de feu. » Elle vida sa coupe et demanda d'un geste qu'on la lui remplisse. « Tout le monde a remarqué l'intérêt que te portait Ast-Amasareth ce soir, reprit-elle d'un ton moqueur. Tout le monde t'a admirée, d'ailleurs, y compris Paiis. Mais comme il est ici avec la femme d'un autre et que tu appartiens à Pharaon, il ne peut que te désirer de loin. » Elle éclata de rire, la tête renversée en arrière.

On entendit un coup de cymbales, un bruit de pieds légers, et six danseurs s'élancèrent dans l'espace dégagé devant l'estrade. Les femmes étaient nues, vêtues seulement de leur longue chevelure noire qui leur frôlait presque les talons ; les hommes portaient un pagne court et avaient des clochettes aux chevilles. Après m'avoir embrassée sur la joue, Hounro alla les rejoindre. Dès qu'ils la reconnurent, les convives l'acclamèrent ; Pharaon lui fit un signe de la main, et Ast elle-même eut un faible sourire. Les tambours se mirent à battre sur un rythme hypnotique, et je vis les yeux de Hounro se fermer lentement.

Je fermai aussi les miens. Je n'avais pas besoin de suivre les évolutions lentes des danseurs pour être sensible à la sensualité du moment. Le martèlement des tambours, la plainte des pipeaux, les mains frappées en cadence me plongèrent dans un état d'exultation physique. Je me laissai porter un long moment, puis la musique changea, les cymbales claquèrent de nouveau et, en ouvrant les yeux, je vis les danseurs céder la place aux acrobates.

Je m'aperçus aussi que le prince Ramsès avait disparu et, pour moi, ce fut comme si la soirée prenait brusquement fin. Ast dissimulait un bâillement. Pharaon discutait toujours avec le grand prêtre qui avait quitté ses coussins pour s'installer à côté de lui. Le visage empourpré par le vin, les vêtements en désordre, les invités applaudissaient bruyamment le spectacle. Je me sentis soudain parfaitement sobre et à des lieues du vacarme joyeux qui m'entourait. Un peu ankylosée, je me levai, immédiatement suivie par Disenk qui me tira par le bras. « Il n'est pas permis de partir avant le roi, Thu ! » souffla-t-elle. Sans l'écouter, je me frayai un chemin à travers les invités, pressée par le besoin de sentir de l'air frais sur ma peau. Quand j'arrivai à l'imposante colonnade ouverte sur la nuit, les gardes me laissèrent passer. Dehors, sur le chemin, je m'arrêtai pour retirer mon cône parfumé, et après mettre frotté les bras de l'onguent restant, je le jetai et regardai autour de moi.

Le ciel était noir mais semé d'une poussière scintillante d'étoiles. Un pâle croissant de lune flottait bas sur l'horizon, juste au-dessus de la masse sombre d'un mur. Entre celui-ci et moi, des bouquets d'arbres frémissaient sous la brise, et j'entendais la musique continue d'une fontaine, invisible dans l'obscurité.

En nage et fatiguée, je quittai l'allée pavée pour l'herbe fraîche et me dirigeai à l'oreille vers la fontaine. Je savais que Disenk me suivait, mais entre le tintamarre de la salle de banquet et le silence enveloppant du jardin, je ne percevais pas le bruit de ses pas. Je distinguais bientôt un grand bassin de grès où coulait sans interruption une eau cristalline. « Attends-moi ici, ordonnai-je à Disenk. J'ai soif. » Je m'approchai de la fontaine et bus à longs traits, les mains en coupe, puis m'aspergeai d'eau le cou et les seins.

J'égouttais mes mains quand mon œil enregistra un mouvement dans l'obscurité. Il y avait une masse sombre de l'autre côté du jet scintillant de la fontaine. Elle se leva, s'avança vers moi... et le prince Ramsès sortit de l'ombre. Un instant désemparée, je voulus fuir, mais il était trop tard. « C'est notre petit médecin, la dernière acquisition du harem, n'est-ce pas ? dit-il. Que fais-tu ici toute seule ? » Son ton était sévère et, alors que je me hâtai de le saluer, j'en compris la raison. Je me redressai, souriante.

« Non, prince, je n'ai pas de rendez-vous clandestin, répondis-je. Ma servante attend là-bas. Je m'apprêtais à rentrer chez moi. » Il se rapprocha et posa un pied sur le bord du bassin.

« Il faisait chaud dans la salle de banquet, et le spectacle m'ennuyait, déclara-t-il. De plus, je n'aime pas voir mon père ramper devant des inférieurs. »

Je sursautai. Se parlait-il à voix haute sans faire attention à moi parce que je ne comptais pas plus à ses yeux que les arbres bruissants

ou les parterres de fleurs qui nous entouraient ? Ses paroles ne cadraient pas avec le code rigide de fidélité qui régissait selon moi les rapports des membres de la famille royale. Je le regardai fixement, toute griserie envolée. Sa jupe et sa coiffe de lin n'étaient que des taches grises dans l'obscurité, et je ne discernais pas ses traits. L'huile qui couvrait son corps luisait faiblement à la lueur des étoiles.

Pareille occasion ne se représenterait plus. Rassemblant mon courage, je déclarai d'un ton hésitant : « Je suppose que tu veux parler du grand prêtre d'Amon, Altesse. J'ai entendu dire qu'il commande tandis que le Dieu bon ne fait que régner. C'est une rumeur qui en chagrine beaucoup. »

Pour la première fois, je sentis que j'avais toute son attention. Son pied quitta le rebord du bassin avec un petit crissement, et il fit deux pas vers moi. Je pouvais voir ses yeux maintenant ; ils m'observaient avec insistance et reflétaient la lueur argentée des étoiles.

« Ah oui ? murmura-t-il. Vraiment ? Combien cela en chagrine-t-il, je me le demande ? Es-tu du nombre, ma petite concubine ? » Me soulevant le menton d'un doigt, il me tourna le visage vers la lumière. J'avais envie d'appuyer mes lèvres contre sa paume, mais je soutins son regard sans broncher, enregistrant volontairement dans ma mémoire la sensation de sa peau contre la mienne, la chaleur de son haleine sur mes joues et ma bouche, son visage, si près du mien. « Tu es vraiment très belle, dit-il enfin. Et intelligente aussi, d'après mon père. Une telle combinaison n'est pas toujours une bonne chose, docteur Thu. Mais quelle importance quand on n'est qu'une femme parmi des milliers d'autres, hein ? » Il sourit, révélant ses dents blanches régulières, et se pencha encore un peu plus vers moi. Un instant, je crus qu'il allait m'embrasser, et la panique, le désir et la prudence luttèrent en moi. Mais il ne fit que répéter sa question. « Ce genre de rumeurs te chagrine-t-il, Thu ? » Je suis certaine qu'il perçut le minuscule mouvement de mon corps vers le sien, l'aveu fugitif de l'attrance qu'il exerçait sur moi. Je m'écartai poliment et m'inclinai.

« Le harem est toujours plein de rumeurs, Altesse. La plupart ne méritent pas qu'on y prête l'oreille. Mais le dieu vivant est l'incarnation d'Amon sur terre, et il serait contraire à Maât que le Divin subisse l'ascendant d'un simple prêtre. Si c'est le cas.

— Bien dit ! commenta Ramsès avec ironie. On devrait t'admettre dans le corps diplomatique, car tu t'exprimes avec autant d'intelligence que de tact. Médecin, concubine talentueuse, et maintenant fonctionnaire amateur de la Double Couronne. Que nous réserves-tu d'autres, je me le demande ? » Il parlait d'un ton si sarcastique que mon caractère emporté s'enflamma.

« Je suis une Égyptienne loyale, Altesse ! Et comme beaucoup d'autres, je déplore la mainmise du sacerdoce sur ce pays. C'est aussi

ton cas d'ailleurs, à en juger par tes paroles. » Je me mordis la langue, mais trop tard. Ramsès tirait sur l'un des pans de sa coiffe, apparemment peu troublé par ma sortie. Lorsqu'il répondit, ce fut avec un mépris froid.

« Les paysans aussi sont de fidèles Égyptiens, mais leur point de vue sur les complexités du gouvernement est à peu près aussi subtil que le hurlement des chiens du désert sous la lune. Cela vaut pour les jeunes concubines sans cervelle. Je te conseille vivement de garder tes opinions pour toi, Thu, et de te souvenir de ton rang. Si cela t'est possible, bien entendu, ajouta-t-il d'un ton moqueur. Ce dont je doute.

— Mais c'est toi qui as commencé ! » De contrariété, je criais presque, ressemblant assez au chien hurlant qu'il venait d'évoquer. « Fais-moi changer d'avis, Altesse ! Explique-moi les complexités du gouvernement ! » Il me regardait d'un œil critique, mais un sourire flottait sur ses lèvres.

« Je commence à comprendre pourquoi mon père s'est entiché de toi, dit-il. Suis mon conseil. Consacre ton énergie à devenir une bonne et fidèle concubine, et laisse les sujets plus importants à tes supérieurs. Aime mon père ; il le mérite. » Je voulus répondre mais il m'arrêta d'un geste impérieux. « Tu es allée assez loin. Bonne nuit. » Pivotant sur ses talons, il s'éloigna et disparut dans la nuit avant que j'aie pu lui faire le salut d'usage.

Je m'assis au bord du bassin, furieuse contre moi-même, exaspérée à présent par le bavardage inepte de la fontaine. Le désir, la rage, l'admiration et l'humiliation bouillonnaient en moi. J'étais certaine que le prince Ramsès ne m'accorderait désormais plus le moindre regard. Il me restait seulement à espérer qu'il ne prendrait pas mes propos inconsiderés au sérieux.

Quand j'eus retrouvé mon sang-froid, je sus pourtant que je voulais que lui, plus que tout homme au monde, pense à moi, se rappelle ma voix, mon visage à la lueur des étoiles et la douceur de mon menton dans sa main. Il n'est pas mauvais d'avoir une seconde flèche à mon arc au cas où la première manquerait son but, pensai-je en rejoignant Disenk qui m'attendait patiemment. Je pourrais peut-être gagner le respect du prince si Pharaon se lasse de moi. Je réfléchissais à cette idée quand nous traversâmes la vaste esplanade qui s'étendait devant l'entrée principale du palais, encombrée maintenant de litières, de gardes et d'invités ensommeillés et grognons.

Juste avant de répondre au qui-vive des sentinelles du harem, je jetai un regard en arrière. Ast-Amasareth, pareille à un fantôme, m'observait d'un bouquet d'arbres. Je sortis aussitôt de son champ de vision, mais j'avais encore des fourmillements dans le dos en arrivant dans ma cour. Le pouvoir de la grande épouse royale était grand, et je

me demandai un instant si elle pratiquait la magie. Probablement.
C'était une femme mystérieuse et inquiétante.

16

Ast-Amasareth me fit appeler le lendemain à midi. J'avais mangé quelques fruits et du pain dans la pénombre de ma chambre, la porte fermée pour me protéger du bruit. Puis je demandai à Disenk de me maquiller. J'avais les bras au-dessus de la tête pour lui permettre de me passer ma robe lorsque l'envoyé d'Ast-Amasareth arriva. Quand ma tête émergea de l'encolure, il m'observait avec curiosité. « Concubine Thu ? dit-il. La grande épouse t'invite dans ses appartements. Je vais te conduire. » Je hochai la tête et, en m'attachant un collier de fleurs émaillées autour du cou, Disenk en profita pour murmurer : « Ne mange ni ne bois rien, Thu ! N'oublie pas ! » Je lui effleurai l'épaule en guise de réponse. Quand elle m'eut glissé des sandales aux pieds, je suivis l'homme dans la cour encombrée d'enfants et de jouets.

En quittant celle-ci, nous prîmes le chemin étroit à droite, puis tournâmes de nouveau à droite, franchissant cette entrée par laquelle, quelque temps auparavant, j'avais vu Ast, la dame du Double Pays, sortir en compagnie de son fils. Un garde se leva, salua mon guide, et nous longeâmes un petit passage à ciel ouvert qui conduisait à une lourde porte en cèdre nervurée d'argent. Avant d'y parvenir, nous tournâmes à gauche, et je me retrouvai de nouveau sous un soleil éclatant. Il régnait dans cette cour un merveilleux silence, troublé seulement par le bruissement du vent dans les arbres qui entouraient le grand bassin central. Le jet d'eau était ici plus petit, plus élaboré que celui dont le murmure s'infiltrait dans mes rêves ; il n'était pas fait pour la distraction d'enfants turbulents mais pour le repos de kas royaux.

Le mur d'enceinte s'ornait d'énormes reliefs : coiffé de la Double Couronne, Pharaon, assis, y recevait le symbole de vie des mains d'Amon et des mets délicats de ses femmes en adoration. Les hiéroglyphes – ceux que je pus lire en marchant à l'ombre des grenadiers et des sycomores – souhaitaient à Sa Majesté vie, prospérité et bonheur pour des millions d'années. Le serviteur monta l'escalier extérieur et me précéda dans une grande salle de réception où soufflait un vent frais.

La grande épouse était assise sur une chaise basse devant une table, ses longues mains abandonnées à une servante qui les frottait

d'huile parfumée. Au fond de la pièce, par une ouverture carrée, j'aperçus une chambre meublée d'un grand lit jonché de coussins rouges. À côté de la chaise en ébène d'Ast-Amasareth se dressait une lampe dont le pied figurait un jeune Nubien agenouillé. Une table de toilette encombrée de pots et de pinceaux occupait une partie du mur le plus proche. Il y avait aussi des coffres à vêtements, un brasero, un petit tabernacle, tout l'ameublement que l'on s'attendait à voir dans les appartements d'une grande dame ; l'ensemble donnait cependant une impression d'austérité et de retenue. Tombant d'une des hautes fenêtres, un rectangle de lumière éclairait un manteau écarlate jeté sur un fauteuil. Son chatolement barbare tranchait avec la sobriété de la pièce et me mit légèrement mal à l'aise.

Mais le serviteur m'annonçait. « La concubine Thu, Majesté. » Retirant une main à sa manucure, Ast-Amasareth me fit signe d'approcher. Je m'inclinai avec respect, les bras tendus. Majesté ! me répétai-je. C'est une épouse légitime et une reine, Thu. Elle a droit à ce titre. Ne l'oublie pas !

« Assieds-toi, commanda-t-elle d'une voix où des cailloux semblaient rouler dans le miel. Prends ce tabouret. Tu as l'air fatigué sous ton maquillage, si l'on peut dire cela d'une enfant de ton âge. As-tu aimé le banquet d'hier soir ? » Je m'assis sur le siège paillé et l'observai furtivement. Non, elle n'était pas belle. Elle avait le nez vraiment trop petit, et je remarquai que ses dents étaient aussi irrégulières que sa bouche étrangement tordue. Son henné était d'une couleur plus soutenue, plus profonde, que celui couramment employé, comme si elle avait décidé de souligner hardiment l'un de ses défauts. Au lieu de produire un effet repoussant, cela accentuait son étrange séduction. Croisant son magnifique regard, je souris poliment.

« Je me suis beaucoup amusée, Majesté. Ce genre de réceptions est une découverte pour moi.

— En effet. » La servante lui glissait à présent des bagues aux doigts. Quand elle eut fini, elle s'inclina et versa du vin dans deux coupes. Ast-Amasareth ne fit pas un geste vers la sienne. « Je suppose qu'avec le temps les banquets de Pharaon perdront l'attrait de la nouveauté et que tu deviendras aussi blasée que notre beau prince. » Elle m'observait avec attention. « On peut être certain qu'il disparaîtra à un moment ou un autre de la soirée et que ses gardes le retrouveront en train de communier avec la lune dans un endroit écarté... près de la fontaine, par exemple. »

Ce fut à mon tour de dire « En effet » avec un hochement de tête prudent. Mais j'étais terriblement tendue. Houi m'avait appris que la première épouse était intelligente. Elle était aussi rusée. Une femme comme elle ne pouvait compter conserver le pouvoir uniquement en fascinant Pharaon. Bien que cela ne me fût pas venu à l'idée jusque-là,

elle devait certainement disposer d'un réseau d'espions dans le palais et le harem. J'avais éveillé son attention. Quelqu'un m'avait surveillée et m'avait vue avec Ramsès. C'était sans importance pour l'instant, car je ne représentais pas une menace pour la reine, mais plus tard il me faudrait peut-être combattre le feu par le feu. À qui pouvais-je me fier, Disenk et Hounro exceptées ?

« C'est justement là que je l'ai rencontré hier soir ! m'exclamai-je. Je rentrais chez moi et j'ai fait un détour par la fontaine pour y boire. Il m'a fait la faveur de quelques paroles. C'est un prince gracieux, un digne héritier du trône d'Horus. » Ast-Amasareth sourit, découvrant largement ses dents irrégulières.

« Oh, mais Pharaon ne l'a pas encore choisi pour héritier, dit-elle. Il a beaucoup de fils et sa succession le tourmente, mais il ne parvient pas à se décider. Il craint en outre que cela ne revienne à signer son arrêt de mort. Les jeunes gens ont le sang chaud, comme tu le sais sans doute, ma chère Thu, et notre roi redoute à juste titre un coup de couteau dans le dos porté par un fils ingrat qui estime que son père a fait son temps. » Elle poussa une coupe vers moi, mais je remarquai à peine son geste.

« Je n'imagine pas le prince Ramsès capable d'une pareille perfidie, répondis-je. C'est un bon fils, et il s'irrite de la déférence que le dieu vivant est contraint de montrer envers le grand prêtre d'Amon. Il me l'a dit lui-même.

— Vraiment ? dit la première épouse d'une voix ronronnante. Mais peut-être le prince est-il jaloux de l'attention que son pieux père accorde aux serviteurs du dieu. Peut-être brûle-t-il de se voir désigné comme héritier alors que ces mêmes serviteurs préconisent quelqu'un d'autre. Peut-être sa colère n'est-elle pas entièrement pure. » Je vis le piège à temps et ravalai la réplique enflammée qui me brûlait les lèvres.

« C'est possible, répondis-je. Ce sont de toute façon des considérations qui me dépassent. Je me contente de plaire au roi et de m'occuper de mes affaires. » Avec un petit rire, elle désigna la coupe de vin d'un geste impatient.

« Tu n'es pas la première femme à qui la beauté virile du prince tourne la tête, déclara-t-elle sans détour. Il lui arrive d'avoir quelques aventures mais il préfère la couche de son épouse et n'encourrait naturellement pas le violent déplaisir de son père en copulant avec une concubine royale, si belle fût-elle. » Son regard pénétrant plongea un instant dans le mien, puis se détourna. « Bois, mon enfant, et satisfais ton appétit.

— Merci, Majesté, répondis-je en secouant la tête. Je me suis levée tard et viens à peine de déjeuner. » Prenant alors sa coupe, elle y trempa les lèvres, puis la reposa.

« Là ! dit-elle. Le vin a été servi sous tes yeux. Je l'ai goûté et je continue de sourire, petite idiote ! » Dieux ! Il est impossible de rien cacher à cette femme, pensai-je avec résignation. Je poussai un soupir.

« Au risque de t'irriter, Majesté, je suis médecin ; je sais donc parfaitement que certains poisons sont inoffensifs absorbés en petite quantité et mortels si l'on en prend beaucoup. Une substance de ce genre pourrait ne te causer qu'une légère indisposition dans plusieurs heures d'ici alors que j'aurais moi-même déjà succombé. Pardonne-moi. »

Ast-Amasareth ferma un instant les paupières. L'air songeur, elle s'humecta les lèvres, puis se cala sur son siège, croisant des jambes frottées d'huile.

« Ma très chère Thu, dit-elle avec lassitude. Tu surestimes beaucoup ton importance. Pour le moment, tu as la faveur de Pharaon, mais celle-ci ne dépasse pas les limites de sa chambre à coucher. Dans les couloirs du pouvoir, tu ne représentes rien. Et ce sont eux que je parcours avec Sa Majesté. Pourquoi dans ces conditions prendrais-je la peine de t'empoisonner ? Par ailleurs, je n'ai aucune envie de lui gâcher son plaisir ni de te voir remplacée par quelqu'un qui ne le mettrait pas d'aussi bonne humeur. Un homme satisfait est un homme heureux. Nous comprenons-nous ? » Je déglutis. J'avais la gorge sèche, et ce n'était pas dû à la soif. Son insulte voilée, l'estimation brève et impitoyable qu'elle avait faite de ma position avaient touché leur cible, mon orgueil.

« Parfaitement, répondis-je avec un calme digne de louanges. Sa Majesté me pardonnera cependant de persister à décliner son offre. »

Elle acquiesça comme si elle s'attendait à cette réponse, vida sa coupe, puis se pencha vers le plat de confiseries posé devant elle. « Tu viens de la maison du voyant Houi, je crois. C'est un homme étrange. Raconte-moi comment tu es arrivée chez lui. » Je me détendis un peu et lui répétai le récit que j'avais déjà fait à Pharaon, en omettant ce qui me paraissait à mon désavantage, La première épouse m'écouta avec intérêt et, quand je me tus, elle me regarda longtemps sans mot dire. Je pris alors conscience du profond silence qui nous entourait. Aucun bruit extérieur ne nous parvenait. C'était un calme agréable après le vacarme de la cour des concubines. Ast-Amasareth le rompit.

« Le bruit court en ville que le Voyant se sert de ses grands pouvoirs pour lutter secrètement contre le sacerdoce d'Amon et qu'il réunit autour de lui des hommes qui rêvent de trahison. » Je la regardai avec stupéfaction, parcourue d'un frisson. Le silence me fit brusquement l'effet d'une couverture menaçant de m'étouffer. Cette femme était une sorcière !

« Ce sont des calomnies, Majesté ! répondis-je avec autant d'indignation que j'en fus capable. Le Voyant est un homme bon qui se

consacre à sa médecine et à ses visions. Ces rumeurs doivent être propagées par des envieux. Mon mentor n'a-t-il pas à cœur le bien-être de Pharaon et de sa famille ? » Ast-Amasareth m'arrêta d'un geste impatient.

« Très bien ! Très bien ! Ta loyauté te fait honneur ! N'en disons pas plus sur le sujet. Tu es plus astucieuse que ne le laissent penser ton âge et ton aspect, Thu. En conséquence, je te conseille de surveiller ta langue et de limiter tes ambitions au lit de Pharaon. Tu peux partir. » Je me levai aussitôt, saluai et sortis à reculons, mal à l'aise sous son regard insistant. Ce fut avec un véritable soulagement que je lui tournai enfin le dos et retraversai le jardin désert à la suite du même serviteur. J'avais l'impression qu'un géant m'avait soulevée de terre, secouée avec violence et reposée à terre si brutalement que je tremblais des pieds à la tête.

Mais j'avais une certitude. Je ne laisserais pas Ast-Amasareth se mettre en travers de ma route. Pour l'instant, je n'avais éveillé chez elle qu'une curiosité passagère. Je ne risquais rien pendant un certain temps. Mais plus tard ? Sur quelles ressources pouvais-je compter pour tenter de rivaliser avec son pouvoir ? Je n'avais que la protection de Pharaon et ma réserve de plantes.

La cour était presque vide quand je regagnai ma chambre ; c'était l'heure de la sieste. J'ôtai ma robe sur le seuil et courus dans l'herbe faire les exercices que je négligeais depuis quelque temps. J'éprouvais le besoin d'exprimer physiquement l'agitation de mon esprit, et ma sueur emporta bientôt avec elle ma colère et ma peur. Si je m'abandonnais à ces émotions, j'étais perdue.

Je nageai jusqu'à ce que le soleil commence à descendre vers l'horizon. À un moment, je vis que Disenk était assise au bord de la piscine, entourée de tout l'attirail de mon bien-être – serviettes, huile, parasol... Mais je ne la rejoignis que lorsque je me sentis débarrassée des effets de ma longue soirée et de mon entretien troublant avec la première épouse. Je me hissai alors hors du bassin et me laissai sécher et enduire d'huile par ma servante, le regard perdu dans le feuillage épais des arbres au-dessus de moi. Il me semblait que j'avais cessé d'aller de l'avant, que ma vie s'était ralentie. Avais-je épuisé l'élan qui m'avait entraînée si inexorablement jusque dans le harem ?

Enveloppée dans une serviette de lin, je me dirigeai vers ma chambre quand un héraut royal m'aborda. « Le roi requiert ta présence dans l'instant, concubine Thu, dit-il d'une voix haletante. Prends tes médicaments.

— Pourquoi ? demandai-je avec brusquerie. Que se passe-t-il ?

— Un accident. Son lion favori, Smam-kheftif-f, lui a donné un coup de griffe. On l'a transporté dans sa chambre. »

Quand j'arrivai chez moi, Disenk, qui m'avait précédée, avait déjà

préparé mes vêtements et ma trousse. Elle m'habilla rapidement, et je partis pour le palais vêtue d'une robe simple et d'une paire de sandales usées, sans avoir pris le temps de me faire maquiller. L'inquiétude que j'éprouvais pour Pharaon m'étonnait moi-même. Je suivis le chemin le plus court, celui qui menait directement du harem à la chambre royale, et les gardes m'admirent aussitôt.

Pabakamon vint à ma rencontre. La pièce semblait pleine de gens qui chuchotaient, l'air anxieux, mais je les remarquai à peine, exception faite du prince Ramsès qui se tenait près de son père, souillé de poussière et vêtu d'un simple pagne. Le roi gisait sur son lit, couvert d'un drap où s'étalait une tache de sang.

« C'est grave ? » demandai-je à voix basse au majordome. Effrayée soudain, je regrettai que Houi ne fût pas là pour prendre la situation en main. Je me sentais très seule.

« Nous l'ignorons, répondit doucement Pabakamon. Pharaon passait la cavalerie en revue, le lion à ses côtés. Il semble qu'une abeille ait piqué l'animal sur le nez. Il s'est dressé, s'est débattu, et une de ses pattes a griffé la cuisse de Pharaon. »

Je m'approchai du lit et demandai d'un geste que l'on m'apporte un tabouret. Ramsès tourna la tête vers moi. Il était pâle, et la sueur perlait sous sa coiffe.

« Eh bien, mon petit scorpion, fit-il d'une voix sifflante. Espérons qu'aujourd'hui tu es venue me réconforter et non me piquer. On dirait que tous mes animaux familiers dissimulent des piquants derrière leurs sourires. » La douleur le rendait irritable. En prenant sa main, je la trouvai chaude et moite.

« Je ne pique pas aujourd'hui, Majesté, répondis-je. Et je suis certaine que ton lion ne te voulait pas de mal non plus. Puis-je examiner ta blessure ? »

Il grimaça un sourire, et un éclair de malice passa dans son regard. « Te voilà bien douce, Thu ! Je sais parfaitement que tu ne me demandes mon autorisation que par politesse et que, dans un instant, tu vas arracher ce drap et trifouiller dans ma jambe avec la froideur d'un embaumeur. Si tu me fais mal, je te le ferai payer entre des draps plus propres que ceux-ci ! »

Je perçus un mouvement de l'autre côté du lit et levai les yeux. Le prince me regardait. Il avait encore un arc sur l'épaule, et il le soutenait des deux mains. Un bracelet en or enserrait son avant-bras, juste au-dessous du coude. Ces détails s'imprimèrent avec vivacité dans ma mémoire avant que je ne reporte mon attention sur son père.

« Tu es incorrigible ! déclarai-je. Et je ne suis pas l'un de tes animaux familiers, Majesté. Je suis ton médecin. De l'eau chaude et des linges propres ! » ajoutai-je à l'adresse de Pabakamon. Puis je découvris avec précaution la jambe du roi.

Les griffes du lion avaient creusé deux profondes entailles dans sa cuisse. Mais ce qui était plus grave encore, c'étaient qu'elles étaient pleines de poussière et de particules de saletés non identifiées. Après un examen attentif, je pris une fiole et versai quelques gouttes d'essence de pavot dans une coupe. « Il faut que je lave et couse les plaies, Majesté, expliquai-je en lui soulevant la tête. Tu vas souffrir. Bois ce pavot pour atténuer la douleur, je t'en prie. » Il fit la grimace mais obéit. On m'avait apporté une bassine d'eau fumante, et je m'attelai au nettoyage méthodique des blessures avant d'en rapprocher les lèvres. Ramsès poussait parfois un grognement mais rien de plus. En dépit du pavot, la douleur devait être atroce, mais il la supportait avec courage, et je me rappelai qu'il avait été un grand soldat et avait livré de nombreuses batailles pour défendre l'Égypte contre les envahisseurs étrangers. C'était même de ses exploits de soldat et de stratège qu'il se sentait le plus satisfait. Si le temps des campagnes était révolu, il gardait la discipline d'un bon combattant.

Totalement absorbée dans ma tâche, j'oubliai les allées et venues autour de moi, mais la présence du prince demeura dans l'arrière-fond de mon esprit. Je me mis vite à transpirer, et des mains douces, anonymes, m'essuyèrent le front.

Je me redressai enfin avec un soupir de satisfaction. Ramsès aurait bien entendu une cicatrice, mais je savais qu'il ne contracterait pas d'autre maladie. Après avoir lavé mes mains ensanglantées, je sortis pilon et mortier et entrepris de broyer un emplâtre. J'avais le dos douloureux, et mes mains tremblaient. « Qu'on m'apporte un gros morceau de viande fraîche et des bandelettes de tissu », ordonnai-je. Puis je me penchai vers mon patient. Il avait les pupilles dilatées et me regardait d'un air somnolent. « Le pire est passé, Ramsès, dis-je. Je vais appliquer un mélange de bois de sorbier pilé, d'excréments de *byj* et de miel sur les blessures, et attacher par-dessus un morceau de viande pour que tu guérisses plus vite. Veux-tu davantage de pavot ? » Il secoua la tête.

« Reste près de moi, Thu, murmura-t-il. Les serviteurs t'installeront un lit. Je t'ai déjà dit que tu ressembles à une enfant quand tu n'es pas maquillée et que tu as les cheveux dans les yeux ? » Il eut un petit rire en voyant mon expression, puis ses yeux se fermèrent. Quelqu'un laissa tomber un linge souillé dans l'eau rougie de la bassine, et je me rendis compte avec un sursaut que c'était le prince qui m'avait épongé le front et le cou avec tant de sollicitude.

« Ton travail est impressionnant, médecin Thu, dit-il avec un mince sourire. Nous te sommes reconnaissants. Quand tu auras fini, tu pourras aller te laver et te restaurer. Je resterai près de lui jusqu'à ton retour. » Les paroles empoisonnées d'Ast-Amasareth me revinrent, à l'esprit, et je me demandai furtivement s'il se trouvait là parce qu'il

était sincèrement inquiet pour son père ou pour jouer le fils fidèle et attentionné. Je n'avais fait qu'entrapercevoir les autres princes lors du banquet ou dans les couloirs du palais. Ce n'étaient pour moi que des ombres, des personnages irréels dont ni Houi ni ses amis ne m'avaient parlé.

« Merci, Altesse, répondis-je. C'est très aimable de ta part. » Je me tournai aussitôt vers Pharaon, car la viande était arrivée, apportée des cuisines par Pabakamon en personne. J'achevai ma tâche avec soulagement.

Plus tard, lavée et vêtue d'une robe propre, je revins au palais, et le prince s'en fut. Pharaon dormait toujours mais d'un sommeil troublé par la douleur. Assise sur le lit mis à ma disposition, je le regardai geindre et s'agiter. Au-dehors, le crépuscule céda la place à la nuit. Les serviteurs m'apportèrent des plats, que je refusai, et allumèrent les lampes. Je sommeillai par intermittence, sortant de ma somnolence de temps à autre pour m'assurer que tout allait bien.

En pleine nuit, Ramsès se réveilla. Je fus aussitôt à ses côtés. La plaie avait suinté et taché les draps. « C'est toi, Thu ? fit-il d'une voix rauque. Ma jambe me brûle ; elle est toute raide, et j'ai très soif.

— Je ne veux pas enlever le morceau de viande avant demain soir, Majesté, dis-je en lui servant de la bière et en l'aidant à se redresser. Bois, et je vais te préparer du pavot.

— Ça m'a donné mal à la tête, protesta-t-il. Où sont mes prêtres ? Les dieux me sont témoins que j'en fais assez pour ces gredins ! Pourquoi ne sont-ils pas ici en train de réciter les incantations ?

— Ils attendent ton ordre, je suppose. Mais tu n'as pas de maladie, Ramsès. Il n'y a pas de démon à chasser, et les incantations sont donc inutiles.

— Ne m'appelle pas par mon nom, car je n'ai pas d'égal en Égypte », dit-il d'un ton gentiment réprobateur. Il but sa bière à longs traits et quand il eut fini, je lui essuyai le visage.

« Aimerais-tu que l'on te lave, Majesté ? demandai-je. Les serviteurs peuvent-ils changer tes draps ? » Sans attendre son accord, je les appelai d'un signe et restai auprès de lui pendant qu'ils s'employaient à améliorer son confort avec l'adresse donnée par une bonne formation et une longue habitude. Puis je lui fis prendre une nouvelle dose de pavot en résistant à la tentation d'examiner la plaie. Il avait de la fièvre, mais c'était à prévoir. Je ne pouvais que prier qu'aucun oukhedou ne se soit propagé.

Il se rendormit ou plutôt sombra dans la stupeur artificielle provoquée par le pavot. Je m'assoupis aussi et, quand je me réveillai en sursaut, vers le matin, le prince Ramsès était assis au pied de mon lit et m'observait. « Comment va-t-il ? » demanda-t-il. Ma mère viendra lui rendre visite un peu plus tard, et Ast-Amasareth attend de

ses nouvelles avec anxiété. Des courtisans affolés ont prié toute la nuit dans les temples.

— Mais pourquoi ? » demandai-je, encore abruti de sommeil. C'était une vilaine blessure mais qui n'avait rien de mortel.

« Parce que, s'il mourait, il y aurait des désordres et peut-être même des effusions de sang, répondit-il en haussant les épaules. Certains de mes frères chercheraient à s'emparer du pouvoir avec l'aide des prêtres ; d'autres feraient n'importe quelle promesse à l'armée pour obtenir le soutien des généraux. Il n'y a que mon père qui tâche de concilier et le temple et le palais.

— Et pourquoi devrait-il le faire ? Il est roi ; il est dieu ! Qu'il remette fermement les prêtres à leur place ! » Nous nous retournâmes en entendant un petit rire. Pharaon nous regardait. Il avait les paupières gonflées, une expression à la fois lasse et amusée sur le visage. « La voix de l'innocence outragée ! dit-il. Et comment ton roi pourrait-il remettre les serviteurs des dieux à leur place, ma chère Thu ? En les chassant à coups de plumes d'autruche ? En leur administrant des tapes avec la Crosse et le Fouet pour les rappeler à l'ordre ? Ou avec le Cimenterre peut-être ? Ah, mais je vois une autre possibilité... » Il essayait de s'asseoir, et Ramsès l'aida. « Pharaon pourrait s'adresser aux royaumes étrangers, leur demander de lui envoyer des hommes et des armes pour repousser les prêtres d'Égypte dans l'enceinte de leurs temples et confisquer les terres appartenant aux dieux. En échange, ils recevraient les remerciements chaleureux de l'Égypte. Elle ne serait naturellement pas en mesure de leur offrir davantage parce que ses richesses passent des mains d'un dieu dans les bras d'un autre. Et pourquoi ? » Il émit un nouveau rire qui se termina en grognement et agrippa sa cuisse. « Parce que mon saint père, l'Osiris Sethnakht glorifié, a décrété qu'il en serait ainsi. Il a promis aux dieux des terres et de l'or s'ils tournaient de nouveau leur visage vers l'Égypte, s'ils acceptaient de lui pardonner, s'ils lui rendaient son ancienne puissance. Faut-il que son fils viole cette promesse et attire leur colère sur ce pays ? Nous avons déjà discuté de tout cela, Ramsès. » Le sang lui montait au visage.

« Ce n'est pas moi qui parlais, père, mais ton médecin, rappela le prince. Elle exprime cependant l'opinion de beaucoup de tes sujets. Ce serment a été prononcé par mon grand-père. S'il savait que la production de nos mines d'or de Nubie s'effondre, que le commerce avec les pays de la Grande-Verte diminue, que Thèbes est en train de devenir le centre du pouvoir sacerdotal, que le grand prêtre d'Amon vit sur un plus grand pied que l'Incarnation du dieu, ne te pardonnerait-il pas de t'attaquer sans pitié à cette menace ?

— Les prêtres ne menacent pas le trône d'Horus, coupa Ramsès. Ils sont rapaces et vénaux, mais ils savent que le peuple ne

supporterait que l'on touche aux véritables assises de l'Égypte. Que voudrais-tu que je fasse ? Que j'ordonne à l'armée de les massacrer ? Je ne fais pas confiance à l'armée. Je ne me fie à personne, pas même à toi, mon fils mystérieux. Et puis, les dieux se vengeraient. Leurs serviteurs sont sacrés.

— Le mécontentement gronde parmi les ouvriers des tombeaux, reprit le prince. Ils ne reçoivent plus leurs rations régulièrement alors que le blé coule à flots dans les greniers thébains d'Amon.

— Assez ! tonna Ramsès. Je fais ce que je peux. N'ai-je pas rouvert les mines de cuivre d'Aathaka, cette année, et envoyé des fonctionnaires extraire des turquoises à Mafek ? N'ai-je pas déployé des milliers de mercenaires le long des frontières et organisé la protection des routes caravanières ? Ne suis-je pas en train de négocier avec la Syrie et le Pount pour enrichir l'Égypte ?

— Tous nos profits finissent dans les coffres des dieux ! riposta le prince.

— Assez, j'ai dit ! cria son père. Touche aux dieux et l'Égypte s'effondrera ! Elle s'effondrera ! Je connais les récriminations des mécontents qui soufflent la trahison derrière leurs mains. Ils ne comprennent pas ! »

J'avais écouté avec ahurissement cette altercation mais au mot de « trahison », je me ressaisis. C'était la seconde fois en deux jours que je l'entendais, et j'eus un frisson d'appréhension. « Ne t'agite pas, Majesté, dis-je en m'approchant de lui. Tu vas réduire mes efforts à néant. Regarde, l'aube approche. J'entends les prêtres qui se préparent à chanter l'hymne de louange. Calme-toi. » On se pressait en effet derrière la porte principale, et une morne lumière grise commençait à éclairer la pièce. Nous nous tîmes tous les trois quand la musique majestueuse retentit. Puis la porte fut ouverte en grand, et le prince se leva.

« Mes soldats réclament mon attention aujourd'hui, père, mais je reviendrai ce soir. Obéis à ton médecin. Je t'aime. » Après m'avoir adressé un sourire vague, il fendit la foule des serviteurs qui s'inclinèrent sur son passage. Les lampes furent éteintes ; le harpiste s'installa à sa place habituelle et se mit à jouer. On apporta un plateau que je m'apprêtais à poser sur la table quand il y eut de nouveau du remue-ménage à la porte. Un petit groupe fit son entrée. Les serviteurs se laissèrent tomber au sol comme du blé que l'on fauche, et je me prosternai moi aussi face contre terre. La reine Ast, dame du Double Pays, s'avancait d'un pas vif vers le lit de son époux.

« Relevez-vous », ordonna-t-elle. Elle me jeta un regard indifférent et embrassa Pharaon sur la joue. Je m'émerveillai de nouveau de la délicatesse exquise de son visage, de la perfection de son corps minuscule, mais cette fois je pus distinguer quelque chose de

la beauté de son fils dans ses traits réguliers. « Tu m'inquiètes, Ramsès, dit-elle. Tu aurais dû abattre cet animal depuis longtemps. C'était un adorable lionceau mais c'est devenu une redoutable bête sauvage.

— Smam-kheftif-f ne me ferait jamais mal délibérément, protesta Ramsès. Je suis sûr qu'il regrette d'avoir perdu son sang-froid de la sorte. Il a été piqué, tu sais. » Une expression suprêmement incrédule sur le visage, Ast poussa un soupir.

« Où en est ta blessure ? demanda-t-elle. Toi ! Médecin, si c'est bien ce que tu es ! Découvre-la. Je veux la voir. » Je déglutis et m'inclinai.

« Pardonne-moi, Majesté, mais le pansement que j'ai appliqué ne doit pas être enlevé avant ce soir. » Ses narines palpitèrent, et elle se tourna vers son époux.

« Vraiment, Ramsès, tu dois être en train de perdre l'esprit ! dit-elle, trop bas pour que les serviteurs puissent entendre mais assez fort pour que je comprenne. Depuis quand une simple concubine est-elle autorisée à soigner le roi ? Tu en es donc entichée à ce point ? » Ramsès riposta à cette attaque. La douleur avait creusé ses joues molles et accentué les cernes violets sous ses yeux injectés de sang, mais il parla avec une autorité calme.

« Thu est un véritable médecin qui a reçu l'enseignement du Voyant. Ses soins me sont agréables. » Ast me jeta un regard hostile.

« Je sais qui elle est, et ce qu'elle est. J'espère que tu n'auras pas à le regretter. Je suis désolée de te voir souffrir. Puis-je te faire envoyer quelque chose ? » L'ombre d'un sourire errait sur les lèvres de Ramsès, et je crois qu'en cet instant je fus bien près de l'aimer véritablement. Il lui baisa cérémonieusement la main.

« J'ai tout ce qu'il me faut, Ast, je t'assure. Mais reviens me tenir compagnie plus tard. Nous nous voyons si peu en dehors des banquets et des réceptions officielles. » Sa femme hocha la tête d'un air majestueux, me toisa une fois de plus avec mépris et quitta la pièce, suivie de son escorte. J'éprouvai un immense sentiment de triomphe. La reine d'Égypte, la femme la plus puissante du pays, était jalouse de moi. Du haut de ma conquête, j'eus pitié d'elle.

Pharaon et moi mangeâmes ensemble, et je remarquai qu'il semblait en bien meilleure forme. Après le déjeuner, il me libéra pour que je puisse aller me laver et me changer, mais insista pour que je revienne. Nous passâmes le reste de la journée à bavarder et à jouer à des jeux de société. De temps à autre, il sommeillait, ce qui était bon signe. Nous fûmes interrompus à trois reprises par des ministres ayant besoin de ses conseils ou de son sceau. La cour bruyante du harem me semblait très loin.

Au coucher du soleil, j'osai enfin enlever le morceau de viande et

examiner l'état des plaies. Je découpai avec soin les bandelettes de lin, ôtai facilement la tranche de bœuf, et nous regardâmes tous les deux mes points de suture bien nets entourés de contusions violettes. Je remerciai muettement mon cher Oupouaout. Il n'y avait aucun indice d'oukhedou.

Je demandai de l'eau chaude et lui lavai la cuisse, puis je pilai encore un peu de bois de sorbier que je mélangeai à du miel et appliquai sur la blessure. Tout en m'affairant, je ne pus éviter de remarquer le raidissement graduel de son pénis. Pharaon se sentait incontestablement mieux. Je recouvris l'onguent d'un morceau de lin propre et m'apprêtai à refermer ma trousse quand Ramsès me saisit la main et y appuya les lèvres avec beaucoup plus d'ardeur qu'il n'en avait témoigné à l'égard de sa femme.

« Tu fais des merveilles avec ces jolies mains, dit-il d'une voix enrouée. Je t'aime, petit scorpion. Tu ne m'as pas piqué tant que ça, en fin de compte. Y a-t-il quelque chose qui te ferait plaisir, Thu ? Que puis-je t'offrir ? » Savourant cet instant, je pris son visage entre mes mains et l'embrassai lentement. Que voulais-je ? Des dizaines d'idées me vinrent à l'esprit, mais je savais qu'il me fallait être prudente. Ce n'était pas le moment de profiter de mon avantage, de paraître cupide.

« Je t'aime aussi, Taureau puissant, murmurai-je. Tu t'es montré très bon envers moi. Comment pourrais-je demander plus ?

— C'est facile. Il te suffit d'ouvrir ta jolie petite bouche impertinente, ma concubine. Veux-tu des bijoux, des étoffes précieuses ? Des sandales aussi légères à tes pieds que l'écume du fleuve ? » Je réfléchis intensément. Finalement, je posai les mains sur mes genoux et baissai les yeux d'un air modeste.

« Puisque Sa Majesté a la bonté de m'offrir un présent, je vais avoir la témérité d'exprimer un désir. Ne te mets pas en colère, je t'en prie. » Il poussa un grognement d'impatience, mais il souriait. « Je suis fille de paysans, comme tu le sais, dis-je enfin. La terre me manque. Donne-moi un champ à labourer, Grand Pharaon, un verger ou un bout de terrain où faire paître quelques vaches. » Il cligna les yeux, et ses épais sourcils s'arquèrent à toucher le bord de sa coiffe.

« Tu veux de la terre ? Mais il n'y a rien de plus facile, ma chère. Où la veux-tu ? Celle du Delta est la meilleure. Elle te rapportera des bénéfices raisonnables si elle est bien gérée. Autre chose ?

— Oui. » Je débordai d'une joie incrédule. Moi, Thu, j'allais devenir propriétaire terrienne. Ce gros homme généreux pouvait accomplir cela d'un coup de calame de scribe. « J'aimerais avoir l'autorisation de rendre visite au Voyant quand je le souhaite. Il est comme un père pour moi, et il me manque.

— Accordé, dit-il. Et tu auras ton embarcation et ta litière personnelles pour le faire. Mais ces faveurs se paient, ajouta-t-il en

fronçant les sourcils d'un air faussement sévère. Et tout de suite ! Enlève ta robe, médecin, et fais ton devoir en bonne concubine, car ton roi brûle soudain de désir. » Je fronçai les sourcils à mon tour et, rabattant le drap, je le bordai avec fermeté.

« Oh non, divin seigneur ! Je te suis à jamais reconnaissante de ta bonté et de ton amour, mais ma tâche de médecin n'est pas terminée. Pas de désir aujourd'hui, seulement de la convalescence, je l'ordonne ! » Il éclata de rire et, incapable de résister à la contagion, je ris avec lui. On annonça un héraut ; Ramsès fit signe à l'homme d'avancer, et je m'écartai.

« Parle.

— Le Gardien de la Porte m'a chargé d'informer Sa Majesté que la concubine Eben venait de donner le jour à une petite fille royale, dit le héraut en s'inclinant. La mère et l'enfant se portent bien.

— Une fille ? fit Pharaon en souriant. C'est merveilleux. Transmets mes félicitations à Eben. Va ! » L'homme sortit à reculons, et Pharaon appela Pabakamon.

« Majesté ?

— Choisis un petit bijou dans mon trésor pour Eben. Un bracelet peut-être, ou bien une ou deux bagues. Et dis aux astrologues de se mettre d'accord sur un nom propice. » Je croisai le regard du majordome.

« Tout de suite, Majesté », répondit-il. Je suivis des yeux sa haute silhouette.

« Si tu insistes pour conserver cette distance ridicule entre nous, tu peux au moins me raconter une histoire assez ennuyeuse pour m'endormir », disait Ramsès.

Je m'arrachai à mes pensées. « Tu ne dois jamais connaître le sort d'Eben, pensai-je avec terreur. Tu es prévenue, Thu ! Eben est tombée enceinte ; Eben s'est perdue. Ô dieux, fais attention ! » Ma voix tremblait quand je commençai à réciter, mais Pharaon ne sembla pas s'en apercevoir. Il se cala contre les coussins et ferma les yeux.

Je me rendis chez Houi dans ma nouvelle barque. C'était un bijou de bateau en bois de cèdre, peint en blanc, dont l'avant et l'arrière décrivaient une courbe gracieuse avant de déployer une fleur de lotus dorée. Il comportait une minuscule cabine aux rideaux de damas bleu, meublée de coussins moelleux, d'une table basse en ébène incrustée d'argent et d'un coffre du même bois destiné à contenir les objets dont je pourrais avoir besoin pendant mes excursions. La litière qui attendait pliée sur le pont était elle aussi en ébène. Mais ce qui était encore mieux, c'était la flamme bleu et blanc qui flottait accrochée à la barre traversière de la voile carrée. Ce fut avec une immense fierté que je m'installai dans ma cabine, rideaux ouverts. Grâce au timonier et à deux marins du palais, nous fendîmes les eaux étincelantes du lac avec élégance. Sur la rive, les gens s'arrêtaient pour me regarder, et je leur souriais avec ravissement.

J'avais averti de ma venue et, quand la passerelle fut tirée au pied du débarcadère de Houi, Harshira quitta l'ombre du pylône d'entrée et s'avança avec sa dignité habituelle, flanqué d'Ani et de Kaha, lequel ne put réprimer un sourire malicieux à la vue de ma litière. Suivie de Disenk, je descendis à terre. Ma robe éclaboussée d'or voltigeait autour des bracelets qui ornaient mes chevilles, le vent jouait avec les nattes noir et argent de ma perruque. Harshira s'inclina avec solennité de même qu'Ani. Kaha ébaucha un salut, puis vint en courant me prendre par la main.

« Thu, tu es magnifique ! s'écria-t-il. Bienvenue à la maison ! Es-tu encore capable de réciter les guerres de l'Osiris Touthmôsis III ?

— Bien entendu, répondis-je d'un air hautain avant de lui jeter les bras autour du cou. Et toi, tu as eu de l'avancement ? »

Il roula les yeux. « On m'a offert le poste de grand scribe dans la maison de Nebtefau, juge et conseiller royal, répondit-il tandis que nous rejoignons les autres. C'est un grand honneur, mais Nebtefau fait partie du conseil qui administre Pi-Ramsès, et c'est un ami du maire. Passer des heures à prendre note des problèmes ennuyeux de criminalité dans les quartiers pauvres ou à rédiger la liste interminable des matériaux fournis aux cantonniers ne me disait rien. Je préfère le domaine paisible de Houi. » Il me pressa affectueusement la main avant de la lâcher. Je saluai Ani, puis me tournai vers Harshira. Un

sourire rapide mais chaleureux détendit son visage granitique.

« Sois la bienvenue, Thu, dit-il avec gravité. J'espère que tu es en bonne santé. Le maître t'attend avec impatience. Puis-je t'accompagner ? »

Je montai dans ma litière. Les marins la soulevèrent et, flanquée de Disenk et de Harshira, je m'avançai sur le chemin, entre les arbres nouveaux et les fleurs dodelinantes que je contemplai, la gorge serrée par l'émotion.

Il se tenait sur le seuil, vêtu d'un pagne court, un simple collier d'argent sur sa poitrine blanche. Ses cheveux couleur de lune, rassemblés en une natte épaisse nouée par un ruban jaune, reposaient sur une épaule, et il avait les yeux soulignés de khôl noir. Incapable de parler, je le dévorai du regard. Devant mon hésitation, il se mit à rire, de ce rire étrange et rauque qui réveillait en moi tant de souvenirs.

« Ma petite Thu, ma très chère Thu, dit-il, tu as encore changé depuis la dernière fois que je t'ai vue. Tu es adorable. » J'avais envie de me jeter dans ses bras, de respirer son parfum, l'odeur si caractéristique de sa peau, d'appuyer mes lèvres sur son cou ; j'avais envie de m'asseoir sur ses genoux et de me blottir contre lui, mais je restai immobile et muette tandis qu'il s'avançait vers moi et posait un baiser sur mes cheveux. « Je sais ce qui te plairait, poursuivit-il en me prenant par le bras. Tu iras bien voir ton ancienne chambre, non ?

— Tu as toujours su lire en moi, Houi, dis-je, retrouvant enfin la parole. Mais pourquoi m'as-tu oubliée si longtemps ? Trois mois entiers se sont écoulés depuis que tu es venu me voir au harem. Tu ne m'as même pas envoyé une lettre ! Je me suis sentie seule.

— Je sais. » Nous étions arrivés au pied de l'escalier, et il se tourna vers moi. « J'appartiens à ton passé, Thu, et sauf absolue nécessité, je ne voulais pas que ce passé interfère avec un présent difficile tant que tu ne te serais pas accoutumée à ta nouvelle vie et à ta qualité de propriété de Ramsès. » Il grimaça un sourire. « Mais je crois que maintenant nous pouvons nous voir sans risque. »

Oh non, maître ! me dis-je au fond de moi en le regardant avec émotion. Non, ce n'est pas sans risque. Car je ne suis plus une vierge qui rêve de toi confusément. Je suis une femme. Il se peut que tu appartiennes à mon adolescence, et je ne t'adore peut-être plus avec l'énergie diffuse de l'extrême jeunesse, mais ton corps me parle toujours et j'ai envie de répondre. « Pourquoi me qualifies-tu de propriété de Ramsès ? demandai-je d'un ton sec. Tu l'as fait à dessein, n'est-ce pas ? Il est inutile de me rappeler ma position, Houi, et ne crois pas m'humilier. Je ne serai jamais le bien d'un homme.

— Toujours aussi impétueuse, ma petite paysanne ! C'est bien. Cours dans ta chambre à présent, et quand tu en auras bien profité, viens me rejoindre dans mon bureau. »

Je montai lentement les marches, suivis le couloir silencieux et m'arrêtai devant la porte fermée de ma chambre. Disenk ne m'avait pas accompagnée. J'étais entièrement seule. Je pris une profonde inspiration et entrai.

On aurait dit que j'avais quitté la pièce à peine une heure plus tôt. La natte était remontée, et le soleil baignait le lit et la table de chevet tout simples, la lampe d'albâtre à la beauté limpide. La table sur laquelle j'avais mangé et où Disenk avait recousu mes robes en grommelant contre mon obstination semblait attendre que je prenne une chaise et m'attelle à une leçon d'écriture laborieuse.

On entendait des voix au-dehors, et je me dirigeai vers la fenêtre. Le chef jardinier discutait avec un de ses aides, un panier plein de jeunes plants à ses pieds. Des oiseaux voletaient et se querellaient dans les arbres qui se pressaient autour de la porte principale. Le ciel était d'un bleu éclatant.

Je me laissai gagner par la paix du lieu, puis allai m'asseoir au bord du lit. La pièce était bien petite, en réalité, et l'ameublement aussi simple que modeste, mais comme l'ensemble était harmonieux et plein de goût ! Lorsque j'y étais entrée pour la première fois, cela m'avait paru le comble du luxe. J'aurais dû rester ici, pensai-je. J'aurais pu convaincre Houi de m'épouser, et cette tranquillité bénie aurait été mienne à jamais. Mais je me souvins alors de mon embarcation blanc et or qui se balançait sur son ancre, de ses fleurs de lotus dorées étincelant sous le soleil, de l'ébène polie de ma litière, et je me levai. Jetant un dernier regard à mon ancienne chambre, je sortis et refermai la porte.

Houi dictait une lettre à Ani quand je pénétrai dans son bureau. Le scribe sortit aussitôt en saluant, et Houi s'étira.

« Disenk a apporté ta trousse, dit-il en commençant à dénouer les nœuds compliqués de l'officine. Je suppose qu'elle a besoin d'être réassortie après le malheureux accident de Pharaon. » La corde se détacha et il me fit signe de le suivre. J'obéis avec empressement, aspirant à pleins poumons l'odeur à la fois âcre et douce de la petite pièce. Houi alluma les lampes. « Ton traitement était excellent, observa-t-il en prenant les fioles et les pots sur les étagères. J'aurais toutefois ajouté de la myrrhe pilée à l'huile de ricin que tu as appliquée après avoir retiré les points de suture, juste pour être certain de supprimer tout oukhedou.

— Il n'y en avait pas, ripostai-je, piquée. Comment es-tu au courant de ce que j'ai fait, d'ailleurs ? » Il me jeta un regard rapide, « Ah ! Pabakamon, bien sûr, repris-je avec un soupir. Le majordome te raconte-t-il aussi mes prouesses sexuelles ? Te dit-il combien de fois Pharaon prend son plaisir en une nuit ?

— Non, répondit Houi en secouant la tête. Cela, tu me le diras

toi-même si tout ne se passe pas bien dans le lit de Pharaon et que tu aies besoin de mes conseils. Mais tu dois conserver sa faveur, et tes prescriptions de médecin sont donc d'une importance capitale. Dieu, Thu ! Il ne te reste presque plus de pointes d'acacia pilées. Tu fournis donc des contraceptifs à tout le harem ?

— Non, à quelques femmes seulement. J'en utilise la majeure partie », ajoutai-je après une courte hésitation.

Sans faire de commentaires, il continua à regarnir et fermer les pots de ma trousse.

« Tu continues à prendre régulièrement de l'exercice ? demanda-t-il. À surveiller ce que tu bois et manges ? Est-ce que Disenk prépare toujours tes repas et goûte ce dont elle n'est pas sûre ? » Je pensai à Ast-Amasareth et acquiesçai de la tête, puis je lui racontai ma visite troublante chez la grande épouse. Il m'écouta avec attention. Quand je me tus, il avait fini sa tâche et nous sortîmes de l'officine, que je quittai à regret.

« Si elle ne parvient pas à te faire peur, elle essaiera de contrôler tes relations avec Ramsès, dit Houi en nous servant du vin. Laisse-la croire qu'elle y parvient. Et notre divin souverain ? Toujours désespérément amoureux de toi ? » Je me sentis déloyale envers le roi en entendant Houi s'exprimer sur ce ton cynique, et je le revis un instant me déclarer son amour, le regard plein de tendresse. Mais je chassai cette émotion et répondis sans me faire prier. Un sourire détendit peu à peu les traits de Houi. « Tu te débrouilles bien, Thu. Je suis très fier de toi. »

Sans trop savoir pourquoi, je commençais à me sentir mal à l'aise. Les questions de Houi, l'intérêt avide avec lequel il écoutait mes réponses m'impatientaient et m'irritaient. Tout cela me paraissait assez insignifiant, et j'avais envie de lui dire que je ne me souciais plus beaucoup du sort de l'Égypte, mais je n'osais pas.

« Il est ridicule de croire que je puisse avoir une influence politique quelconque sur Pharaon, même s'il est épris de moi, dis-je avec prudence. J'ai beau passer beaucoup de mon temps dans sa chambre, je n'ai pas assez d'importance pour assister aux réceptions officielles ou aux négociations avec les pays étrangers. Je n'ai qu'une idée très vague de ce qui peut se produire dans le bureau de ses ministres. J'ai entendu Ramsès discuter avec son fils de sa politique intérieure, et je suis convaincue que rien ne l'en fera changer. Après tout, conclus-je en me redressant, s'il refuse d'écouter son propre fils, je ne vois pas pourquoi il prêterait l'oreille à une simple concubine, si ravissante soit-elle.

— Parce que celle-ci est différente, répondit Houi d'un ton ferme. Elle est intelligente, sa faveur durera longtemps, et plus elle durera, plus elle pourra s'insinuer dans le cœur et l'esprit de Ramsès. Ce n'est

pas impossible, Thu. » Il croisa les bras et se pencha vers moi. « L'expédition commerciale de Pharaon reviendra bientôt des rivages lointains de la Grande-Verte. Quand la cargaison des navires aura été pointée, les généraux iront solliciter du roi une augmentation de la solde des soldats. Tâche de convaincre Ramsès de se montrer généreux. Les prêtres réclameront à cor et à cri davantage que leur part et bêleront que le Trône doit témoigner sa gratitude aux dieux pour cette mission réussie. Fais ce que tu peux pour qu'ils ne touchent pas à ces trésors.

— Toi, tu ne sers aucun dieu, n'est-ce pas ? dis-je doucement en cherchant son regard. Tu n'utilises ton don de voyance pour aucun d'eux, et tu ne penses pas non plus être redevable de ce don à l'un quelconque d'entre eux. Qui adores-tu, alors ? Toi-même ? Où est donc ton cœur ? » Ses yeux devinrent deux fentes.

« Je ne réponds pas à ce genre de questions, murmura-t-il. Je vois que l'enfant fruste que j'ai arrachée à la boue d'Assouat est devenue une femme complexe. Unis tes efforts aux miens dans cette entreprise, Thu. La récompense sera immense.

— Pour l'Égypte ou pour toi ? » demandai-je, glacée tout à coup. Il se détendit, et son regard perdit son intensité.

« Pour les deux, répondit-il. Me prendrais-tu brusquement pour un monstre, petite insolente ? Est-ce l'atmosphère étouffante du harem avec ses ragots et ses rumeurs qui te vicie l'esprit ?

— Qu'est-ce que tes visions te disent de l'avenir, Houi ? insistai-je. À moins qu'elles ne te montrent que des rêves ? » Il se mordit les lèvres, la respiration haletante, puis son visage s'éclaira, et il sourit.

« Ce que mon don m'apprend sur moi-même n'appartient qu'à moi. Si je lis l'avenir pour Pharaon, cela ne concerne que lui seul. Fais ton possible, Thu. Je n'en demande pas davantage. Je n'attends pas que tu te sacrifies sur l'autel de l'Égypte. Profite du roi, de ce qu'il t'offre. Pourquoi pas ? » Il se leva et me servit à boire. Il était tout près de moi, et j'étais intensément consciente de sa proximité, du mouvement de ses lèvres à quelques centimètres des miennes. « Il paraît qu'il t'a donné des terres ? C'est vrai ? Une bonne idée de lui avoir demandé cela. Mon géomètre, Adiroma, travaille beaucoup pour les femmes du harem. Lorsque tu auras ton titre de propriété, fais-le appeler. Il est honnête. Si tu le souhaites, mon surveillant pourra s'occuper des cultures ou du bétail. Il veillera à ce que tu en retires des bénéfices.

— Merci, Houi », dis-je au prix d'un effort. Il s'éloigna, et je vidai ma coupe à longs traits.

« Allons faire un tour dans le jardin, à présent, proposa mon maître. Tu pourras m'apprendre toutes les nouvelles du harem. Ce soir, je donne une fête en ton honneur, mais jusque-là je t'ai toute à

moi. » Je pris son bras et nous quittâmes le bureau. Dans le couloir, je me dis avec résignation qu'il n'ignorait sans doute pas grand-chose de la vie du harem.

Ce soir-là, quand j'entrai dans la salle à manger de Houi, j'y trouvai réunis tous les hommes que j'avais vus dans cette même pièce, si longtemps auparavant, me semblait-il. Ils interrompirent leur conversation pour me saluer. Il y avait Pabakamon, aussi taciturne que de coutume ; le chancelier Mersoura, qui souleva ses minces sourcils d'un air arrogant ; Panauk, le scribe royal du harem que j'avais aperçu une fois dans le bureau d'Amonnakht et qui m'avait saluée avec chaleur mais distraitement ; Pentou, scribe de la Double Maison de vie, qui passait sans doute ses jours enfermé dans le temple à surveiller et étudier les précieux rouleaux ; le frère de Houi enfin, le général Païis, qui quitta ses coussins et m'embrassa d'abord les deux mains avec une ardeur outrée, puis les lèvres... avec un art consommé. « Dire que je n'approcherai jamais plus près du paradis, dit-il en soupirant, le regard pétillant de malice. Comment vas-tu, adorable Thu ? » Je ne savais pas si je devais m'offusquer de ces privautés ou m'en amuser, et je lui répondis d'un ton léger en m'asseyant auprès de Houi. Je sentais peser sur moi le regard indéchiffrable de Pabakamon, et je regrettai brusquement le visage ouvert et amical du général Banemus.

Houi claqua des doigts, et l'on apporta le premier plat. Une conversation générale et décousue s'engagea pendant que les convives mangeaient et que l'on servait le vin. Je tins mon rôle avec aisance, bavardai, souris et fredonnai de temps à autre sur l'air joué par le harpiste. Mais quand les invités eurent satisfait leur faim, le ton changea. Ce fut progressif, de sorte que je ne m'en rendis pas immédiatement compte. Les questions polies se firent plus tranchantes, plus précises, les silences moins aimables, et je compris que je subissais un interrogatoire.

Ils commencèrent par me demander des détails sur l'accident de Pharaon et la façon dont je l'avais soigné. J'y vis une curiosité naturelle, teintée peut-être de cette anxiété éprouvée par les courtisans et dont le prince Ramsès m'avait parlé avec tant d'amertume. Je leur répondis volontiers, mais leurs questions prirent alors un tour déroutant. Étais-je heureuse dans le harem ? M'y étais-je fait des amies parmi les autres femmes, les serviteurs et les gardes ? Les autres concubines étaient-elles satisfaites de leur existence ? Quelles étaient leurs préoccupations ? Le prince Ramsès n'était-il pas un homme admirable ? Le connaissais-je bien ? Avais-je rencontré son épouse ? On m'interrogeait sans impolitesse, négligemment, et je répondais d'un ton léger, pourtant leur insistance me mettait mal à l'aise. Je faisais de mon mieux pour détourner la conversation sur

d'autres sujets, mais ils revenaient à leur étrange obsession. Je ne pouvais mettre le doigt précisément sur leurs motifs, mais qu'ils semblent en avoir accentuaient encore mon malaise.

Houi gardait le silence et jouait avec sa coupe. Je sentais son attention fixée sur moi, de façon discrète, constante, et brusquement, sans savoir pourquoi, je me souvins de Kenna. Sa mort et le rôle que j'avais joué s'étaient effacés de ma mémoire au point qu'il n'apparaissait plus dans mes pensées ni dans mes rêves depuis des mois ; et pourtant, en cet instant, il me sembla revivre son agonie, sentir de nouveau son corps moite et flasque contre le mien, son haleine viciée. Mon vin me parut soudain amer, et je reposai ma coupe avec une grimace de dégoût. Aussitôt, Houi eut un mouvement, et le général Paiis prit la parole.

« Il faut nous pardonner notre curiosité brutale de mâles, déclara-t-il d'un ton dégagé. Le harem est un endroit mystérieux pour nous, bien que Pabakamon y travaille. Houi ! Dis à ton musicien de jouer un air plus gai ! Si nous n'avons pas de danseurs, nous pouvons au moins chanter. » Cette diversion maladroite ne m'abusa pas. Leurs questions continuèrent à tourner dans mon esprit tandis qu'ils entonnaient une chanson. Je remarquai que Pabakamon ne joignait pas sa voix au concert. Il était appuyé contre les coussins, le visage dans l'ombre, parfaitement immobile. Je me rendis compte alors qu'il me faisait peur.

La soirée prit fin peu après, et cette fois je fis partie des invités qui patientèrent sous le porche tandis que Harshira appelait leurs litières l'une après l'autre et les aidait à y monter. Plaisantant à demi, Paiis proposa de me raccompagner au palais. Je refusai sur le même ton en lui disant avec fierté que ma barque m'attendait amarrée au débarcadère. Il s'inclina avec bonne humeur et s'en fut. Les autres prirent congé de moi assez cordialement. Houi me serra dans ses bras puissants. « Porte-toi bien, ma petite sœur, dit-il en m'enveloppant d'un regard chaleureux. Je dois aller au palais la semaine prochaine pour soigner la mère du roi. Je te rendrai visite. Salue Hounro de ma part. Tu lui diras que Paiis a eu des nouvelles de Banemus et qu'il est en bonne santé. »

Je n'avais pas envie de rester dans ses bras. Je me dégageai rapidement, lui souhaitai bonne nuit, remerciai Harshira et m'installai avec soulagement dans ma litière en invitant une Disenk ensommeillée à me rejoindre. Le chemin était sombre, plein d'ombres et de bruissements. Les arbres semblaient se pencher les uns vers les autres et murmurer des propos malveillants sur moi. Je ne fus pas mécontente d'apercevoir enfin à travers les branches la faible lueur de la lampe qui se balançait à la proue de ma barque, et je montai vivement à bord. J'avais l'impression que le fantôme de Kenna

m'observait et qu'il se glissait derrière moi.

Le court voyage de retour se déroula sans incident sur un lac paisible éclairé par les étoiles. Puis, dans l'air parfumé de la nuit, Disenk et moi fûmes portées jusqu'à l'entrée de notre cour déserte. Nos pas résonnèrent sur le pavement quand nous longeâmes les chambres, et j'imaginai que Kenna attendait tapi dans l'encadrement noir de ma porte, prêt à bondir sur moi. Je me rabrouai mentalement, troublée par cette peur irrationnelle qui ne me ressemblait guère. Les bruits légers que l'on entendait dans la pièce étaient émis par Hounro dans son sommeil, et le temps que Disenk allume une bougie et me devête, j'avais oublié ce brusque accès de frayeur.

Mais, cette nuit-là, je rêvai que j'étais agenouillée dans le désert à l'exacte verticale d'un soleil brûlant. J'avais le visage dans le sable ; il collait à mes lèvres et remplissait mes narines. La sueur ruisselait sur mon dos, et mes épaules nues commençaient à se couvrir de cloques. La peur me paralysait ; se mêlant aux rayons implacables du soleil, elle me plaquait au sol, s'insinuait sous ma peau et coulait dans mon cœur, qui battait de façon désordonnée. J'essayais de lever la tête, mais ma terreur s'intensifiait, devenait une force brutale, irrésistible, qui me clouait à la terre impitoyable.

Je me réveillai en hurlant, la main pressée contre mon cœur qui cognait douloureusement dans ma poitrine. Mes draps étaient trempés de transpiration, et je tremblais. Aucun bruit ne troublait le silence de la nuit. Hounro poussa un soupir et se retourna, mais sans se réveiller. Dehors, une chouette hulula. J'hésitai à fermer les yeux. « Viens à moi, viens à moi, mère Isis, murmurai-je dans l'obscurité. Regarde, je vois ce qui est loin de ma ville. » L'antique incantation contre les mauvais présages me revenait sur les lèvres comme si je l'avais apprise la veille, car je connaissais le sens de mon rêve et il était terrifiant.

Les morts voulaient quelque chose. Les morts me parlaient. Je n'avais pas de pain, pas de bière pour mouiller les herbes qui auraient dû accompagner ma supplique, mais à force de la répéter, je retrouvai peu à peu mon calme et les battements de mon cœur s'apaisèrent. J'avais pensé à Kenna, voilà tout. Les dieux savaient que je n'avais pas eu l'intention de le tuer, il ne pouvait donc rien exiger de moi. Je fermai les paupières, mais le sommeil me fuit encore longtemps.

Le lendemain matin, je me rendis de ma propre initiative dans la chambre de Pharaon, car je surveillais toujours l'évolution de ses blessures et y allais en qualité de médecin. L'animation qui régnait dans le palais ne réussit pas à dissiper l'impression pénible que m'avait laissée mon rêve. Je trouvai Pharaon habillé et en train de fulminer contre Pabakamon qui tentait de le convaincre d'utiliser une canne.

« Je sais parfaitement ce qu'il y a écrit là-dessus ! » hurlait-il au moment où je me prosternais. Aucun des deux hommes ne fit attention

à moi. « C'est une inscription destinée aux vieillards décrépits qui clopinent et parlent tout seuls ! « Viens, mon bâton, que je puisse m'appuyer sur toi pour suivre le soleil couchant, pour que mon cœur gagne l'Endroit de Vérité », récita-t-il d'un ton chargé de mépris. Eh bien, je n'ai pas l'intention de suivre le soleil couchant pour l'instant, Pabakamon, et mon cœur n'a aucune envie non plus de gagner l'Endroit de Vérité. Emporte-la ! »

En l'entendant parler de l'Endroit de Vérité, mon propre cœur se souleva, et je revécus l'espace d'un instant toute l'horreur de mon rêve. Je m'avançai. « Ah, Thu ! s'exclama Ramsès en se déridant. Je n'ai pas besoin de canne, n'est-ce pas ? Il est impossible que j'entre dans la salle de réception appuyé sur un engin pareil ! Les étrangers ne doivent pas voir le dieu d'Égypte se traîner comme un mendiant boiteux ! » Il se laissa tomber sur une chaise, et je m'agenouillai près de lui pour palper sa cuisse blessée.

« Est-il indispensable que tu reçoives des délégations aujourd'hui, Majesté ? La cicatrisation est en bonne voie, mais il vaut mieux ne pas demander trop d'efforts à ta jambe. Quelques jours de repos supplémentaires seraient les bienvenus. » Les vilaines entailles rouges étaient en effet moins boursouflées et s'étaient refermées de façon satisfaisante. En dépit de ses propos tonitruants, je voyais qu'il était soulagé d'être assis, et mon examen lui avait arraché une imperceptible grimace de douleur. « Si tu te refuses à employer une canne, il ne faut pas que tu dépasses le seuil de ta chambre.

— Absurde ! » jeta-t-il. Puis il me gratifia de son sourire éblouissant. « Oh, mais tu as peut-être raison, après tout ! Viens, Thu. Je vais abandonner les affaires de la journée à mon fils et reprendre des forces dans la paix de ma chambre à coucher. En fait, je vais même m'étendre... et toi aussi. » Il alla en boitant s'asseoir sur le lit et m'ordonna d'un geste impérieux de le rejoindre. « Tu m'as manqué hier soir, reprit-il en m'enlaçant. Tu étais chez Houi, m'a-t-on dit, et il a donné un banquet pour te divertir. T'es-tu divertie, petit scorpion ? As-tu regretté de ne pas être auprès de ton roi ? » Je dissimulai un sourire, car il y avait une pointe de jalousie dans sa voix. Me serrant contre lui, je lui tendis mes lèvres.

« J'ai été très contente de revoir la maison de Houi, répondis-je d'un air candide. Et j'ai pris plaisir à son hospitalité et à la compagnie de ses amis. En toute franchise, Majesté, tu ne m'as pas manqué du tout.

— Démon ! s'exclama-t-il en riant. Tu vas me prouver sur-le-champ à quel point je ne t'ai pas manqué. »

Je fis ce que l'on me demandait. Cela prit très longtemps, et ce ne fut pas aussi pénible que je l'avais imaginé. Pharaon devenait un bien meilleur amant que l'homme dont m'avait parlé Hounro, et le prince

Ramsès ne fit que de rares apparitions derrière mes paupières closes tandis que le matin laissait place à la touffeur d'un nouvel après-midi, et que nous murmurions et nous agitions dans le désordre des draps.

Je le laissai profondément endormi, un bras en travers du lit, les poings serrés comme un enfant, et je regagnai ma cour avec l'intention de faire mes exercices et de nager. Mais en arrivant à ma porte, je trouvai la chambre sens dessus dessous. Les bras croisés au milieu de la pièce, Disenk regardait deux esclaves emballer mes affaires dans les coffres. Hounro les regardait elle aussi en chantonnant et en faisant des flexions dans son minuscule pagne de danseuse.

Je m'immobilisai, pleine d'appréhension, imaginant le pire : Ramsès était déjà las de moi et n'avait pas eu le courage de me le dire en face ; mes propos effrontés l'avaient offensé, et j'allais être punie ; je n'accomplissais pas assez vite la tâche que m'avait fixée Houi, et il s'était arrangé pour me faire exiler dans quelque endroit reculé où les vieilles concubines passaient en somnolant les heures qu'il leur restait à vivre.

Cette dernière crainte m'apprit beaucoup sur la façon dont je considérais mon mentor au plus profond de moi, et je fus bouleversée de constater à quel point je me méfiais de lui. En dépit de mon ascension rapide, j'étais toujours sa marionnette ; mon cœur et mon esprit répondaient docilement au moindre mouvement de ses doigts. Mais je décidai de réfléchir plus tard à cette question.

« N'aie pas l'air si abattue, Thu, dit Hounro en me souriant. On va t'installer dans une chambre plus vaste près de l'entrée de la cour, un de ces grands appartements d'angle réservés aux favorites, tu n'auras plus à subir mes ronflements !

— Tu ne ronfles pas, Hounro », répondis-je distraitement, oubliant d'un coup toutes mes craintes. J'étais donc élevée à un rang supérieur. J'avais plu au roi en fin de compte, assez pour qu'il me distingue des autres concubines. J'avais eu le comportement qu'il fallait. « Qui habitait cette chambre avant moi ? » demandai-je. Hounro se renversa en arrière, les mains enfouies dans les cheveux.

« Eben, répondit-elle. Elle vient d'être nommée gouvernante royale des enfants des concubines. Si tu l'avais entendue pleurer quand on a emporté ses affaires dans le bâtiment des enfants ! » Je frissonnai. Eben passerait le reste de sa vie à nourrir, laver, réprimander et élever la progéniture de Pharaon qui grouillait dans le harem. Je n'éprouvai aucun sentiment de victoire, aucune envie de triompher. J'étais submergée par la pitié.

Mes coffres furent refermés l'un après l'autre. Sur l'ordre de Disenk, les esclaves les emportèrent. Mon lit avait déjà été défait. Je m'assis sur le sommier et regardai Hounro passer la tête entre ses chevilles. La cour était vaste, mais ce n'était pas seulement l'espace

qui séparait les appartements d'angle des autres chambres. Je ne m'étais jamais doutée qu'Eben avait vécu si près de moi. Les favorites ne se mêlaient pas à la masse.

« Rends-moi visite souvent, Hounro, dis-je. Tu es la seule avec qui je puisse bavarder. » Elle se redressa, haletante, les mains sur les hanches.

« Bien sûr, promit-elle. J'espère que nous continuerons à nous exercer ensemble, Thu. Et puis nous partageons le même espoir pour l'avenir de l'Égypte. Il faudra que nous décidions de la manière dont tu dois t'y prendre avec Pharaon maintenant que tu as toute sa faveur. On a des nouvelles de la flotte marchande, tu sais. Elle est sur le chemin du retour. » Je la regardai. Elle me souriait toujours avec affection, et ce fut peut-être mon imagination qui me fit lire une expression calculatrice sur son joli visage.

« Je crois que je suis parfaitement capable de me débrouiller toute seule, répondis-je avec lenteur. Tes conseils m'ont été très utiles et je t'en remercie, mais il n'est plus nécessaire à présent que toi ou Houi me dictiez ma conduite. »

Ses yeux s'agrandirent, puis elle haussa les épaules. « J'espère que tu as raison, dit-elle sèchement. Mais méfie-toi de ton orgueil, Thu. Il risque de te faire trébucher. » J'allais répliquer vertement, piquée au vif, quand une ombre obscurcit la pièce. Je me retournai. Amonnakht s'inclinait sur le seuil, un rouleau à la main.

« Pardonne-moi de te déranger, concubine Thu. Je suis ici pour exécuter l'ordre que j'ai reçu du scribe de Pharaon, déclara-t-il en tapotant le rouleau contre la porte. Viens avec moi. » Sans jeter un autre regard à Hounro, je quittai la pièce.

Les femmes installées sur l'herbe dans la lumière déclinante de l'après-midi nous suivirent des yeux en gardant un silence que je supposai envieux. Nous traversâmes la cour vers la rangée de chambres opposée. Amonnakht marchait devant moi d'un pas majestueux. Je sentis plus que je ne vis Hatia tourner la tête pour nous observer. Noubhirmât et Nebt-Iounou, les deux jeunes amantes, me saluèrent gaiement. Le Gardien s'arrêta un peu au-delà de l'escalier conduisant à l'étage et ouvrit une porte. « Tu es bien heureuse, dit-il avec un sourire poli. Et notre roi est généreux. » Puis il me laissa, et je me précipitai aussitôt à l'intérieur.

La première chose qui me frappa fut la lumière qui tombait à flots des fenêtres ménagées haut dans les murs ; elle éclairait mes coffres, un élégant lit doré aux pieds en forme de pattes de lion, et elle mit en valeur la robe de Disenk quand elle s'avança dans la pièce après avoir renvoyé les esclaves. Des nattes éclatantes tapissaient le sol. Il y avait une seconde porte dans le mur de gauche. Elle était ouverte et donnait sur le chemin qui courait entre le harem et le palais. Je savais que les

reines vivaient dans le bâtiment voisin du mien. Dans un accès d'euphorie, je me dis que je franchirais bientôt le petit espace qui nous séparait.

Le plafond s'ornait d'une belle représentation de Nout ; la déesse du ciel cambrait son corps étoilé au-dessus de l'endroit où je dormirais. Sur les murs étaient peintes des scènes de la vie du palais que je contemplai avec ravissement. Dans un coin, il y avait un brasero vide qui chaufferait la pièce les nuits fraîches d'hiver. Un tabernacle, vide lui aussi, attendait, portes ouvertes, le dieu à qui l'heureux habitant du lieu rendrait un culte. Plusieurs lampes se dressaient au pied de mon lit, et deux tables exquisément sculptées miroitaient dans la lumière. Je m'assis sur un des sièges et poussai un soupir de satisfaction.

« Installe Oupouaout dans le tabernacle, Disenk, ordonnai-je. Et prépare de l'encens. Je vais adresser mes remerciements à mon protecteur, car il réserve sûrement un avenir glorieux à sa servante fidèle ! » Je la regardai ouvrir le petit coffret grossier que j'avais emporté d'Assouat, en sortir la statue sculptée par mon père et la poser sur son socle. Je pris brusquement conscience du silence qui nous entourait. Le bruit du jet d'eau, les cris des enfants, les rires des autres femmes étaient presque inaudibles. Je fermai les yeux. Ô dieux ! Je ferai n'importe quoi pour rester ici, pensai-je. N'importe quoi ! Je ne laisserai pas Houi et ses projets compromettre ma situation. Je parlerai à Ramsès de la distribution des trésors rapportés par la flotte marchande, mais si cela provoque sa colère, je n'essaierai plus jamais d'influer sur sa politique. Je risque beaucoup trop.

L'odeur des grains d'encens allumés par Disenk commença à se répandre. Je me levai et, lui prenant l'encensoir, j'accomplis les gestes de purification autour de la petite demeure d'argent du dieu. Puis je m'agenouillai et commençai à prier. Oupouaout me soutiendrait, je le savais. Il ne m'avait encore jamais fait défaut. La paysanne et le dieu de la guerre avaient livré de nombreuses batailles ensemble. La divinité inférieure d'Assouat et l'enfant de la terre étaient fidèles l'un à l'autre, et cette pensée m'apportait un grand réconfort.

Ramsès me fit appeler dans la soirée. Je le trouvai assis à sa table, éclairé par la lueur douce d'une lampe. Mais je ne vis que l'éclat de son sourire. Eh bien ? demandait son regard. Je m'agenouillai et lui embrassai les pieds. « Je te remercie, Taureau puissant, Grand Horus, fis-je d'une voix assourdie. Ta bonté est sans limite. Je ne sais que dire. » Il me tapota paternellement la tête, me releva et prit deux rouleaux derrière lui. Je remarquai alors la présence de Tehouti, son premier scribe. Ramsès souriait toujours, avec une expression de joie malicieuse qui lui donnait l'air d'un enfant.

« Ce n'est pas tout, dit-il en me tendant un des rouleaux. Lis donc,

mon précieux petit scorpion ! » Je brisai le cachet et déroulai le papyrus dont je parcourus rapidement le contenu. Les hiéroglyphes magnifiques du scribe m'éblouirent, et je rougis de plaisir en comprenant ce que j'avais sous les yeux.

« Oh, Ramsès ! balbutiai-je. C'est trop ! Je ne le mérite pas. » Il éclata d'un rire heureux.

« Je t'ai attribué dix aroures dans l'oasis du Fayoum. Cinq sont plantées d'arbres fruitiers ; le reste, c'est de la prairie que tu pourras mettre en culture si tu le souhaites. En fait, tu peux en faire absolument ce que tu veux, ajouta-t-il avec une gravité feinte. Pourquoi ne pas tout inonder et aller patauger dans la boue comme une vraie paysanne ? Ah, encore une chose. » Il déroula lui-même le second document, se racla la gorge et lut d'une voix sonore : « En accord avec l'autorité suprême, moi, Ramsès heq-On, le Puissant-des-ans, tenu pour dieu en Égypte, j'accorde à la concubine Thu, aimée de Ma Majesté, le titre de dame ainsi qu'une place correspondante dans les rangs de la petite noblesse, en reconnaissance de son grand talent dans ses fonctions de médecin personnel de Ma Majesté. Les hérauts proclameront la nouvelle. » Il me jeta le rouleau et se cala dans son fauteuil, les mains sur les genoux. « Il y en a déjà des copies dans les coffres des archives royales. Es-tu contente, dame Thu ? »

Dame Thu ! Un titre et assez d'aroures pour subvenir aux besoins de deux grandes familles. J'étais propriétaire terrienne et noble. Incrédule, frappée de stupeur, je fondis brusquement en larmes.

« Allons, allons, fit Ramsès d'un ton anxieux. Tu es déçue ? Ne pleure pas, Thu. Tu vas avoir les yeux tout gonflés, et ton roi ne supporte pas la vue d'une belle femme en détresse.

— Oh non ! m'écriai-je d'une voix étranglée en me jetant dans ses bras. Je ne suis pas déçue, Majesté. Pas du tout ! » Je pleurai, le visage enfoui contre son cou chaud, et il me serra contre lui en me caressant doucement le bras.

« Il y a encore beaucoup de l'enfant en toi, dit-il. Pabakamon ! Apporte un linge ! Allons, mouche-toi, dame Thu, et va vite profiter de ta nouvelle salle de jeux. Je te ferai appeler plus tard pour aller dîner sur le fleuve et savourer la fraîcheur de la nuit. Ça te va ? » J'acquiesçai de la tête, l'embrassai et quittai ses genoux.

« Merci, Ramsès, murmurai-je.

— Combien de fois faudra-t-il que je te dise de ne pas m'appeler par mon nom ? » grommela-t-il. Mais ses lèvres tremblaient. Il me fit signe de me retirer et, étreignant mes précieux rouleaux contre mon cœur, je me prosternai et courus jusqu'à ma chambre.

Disenk contempla avec étonnement mon visage strié de larmes. Quand je lui eus appris ce qui m'arrivait, un sourire de satisfaction détendit ses traits délicats, et je me dis que mon titre ne pouvait en

effet que combler son petit cœur snob.

« Va me chercher un des scribes du harem, demandai-je. Je veux dicter une lettre à ma famille. Puis il faudra que tu me prépares, Disenk. Je vais faire une promenade en barque avec Pharaon, ce soir. » Elle s'inclina profondément et quitta la pièce avec empressement.

J'ai eu tout le loisir de réfléchir à ma vie ces derniers temps. Je le fais avec colère, avec amertume, je brûle de honte en songeant à ma naïveté, mais je crois ne plus craindre la condamnation des dieux. Car lorsque Ramsès me lut le rouleau qui m'accordait un titre de noblesse que je ne méritais pas vraiment, la gratitude et l'humilité qui m'envahirent et me firent verser des larmes étaient entièrement sincères. Je me suis montrée froide et calculatrice, égoïste, fourbe et sans scrupules. Mais ce jour-là, mon cœur fut touché et s'ouvrit naturellement, révélant une fleur longtemps dissimulée dans l'obscurité. Les dieux ne me pardonneront-ils pas tout le reste en raison de cette courte floraison !

Ce fut Panauk que je vis entrer dans ma chambre. Je le saluai avec étonnement car tout en sachant qu'il était l'un des scribes du harem, je l'associais davantage à la maison de Houi qu'à l'agitation de la Maison des femmes. Après m'avoir félicitée de mon anoblissement, il s'assit sur le sol et posa sa palette sur ses genoux nus.

Je dictai vite. J'appris ma bonne fortune à mes parents, ces deux ombres sans substance appartenant à mon passé, et je leur adressai tous mes vœux. Je finis par un message destiné à Pa-ari : « Mon ami et mon frère très cher, maintenant que je vais avoir mes propres terres, il me faut un scribe digne de confiance. J'aimerais beaucoup que tu viennes à Pi-Ramsès avec ton Isis bien-aimée. Je vous trouverai un bon logement et veillerai à ce que vous ne manquiez de rien. Réfléchis bien avant de refuser ! Je t'aime et tu me manques. De la main de Panauk, scribe du harem, pour dame Thu. » Panauk finit d'écrire, puis leva la tête.

« Ce serait une bonne chose d'avoir ton frère pour scribe personnel, remarqua-t-il. Il serait d'une loyauté à toute épreuve. Les scribes du harem sont dans l'ensemble des hommes discrets, mais on peut compter sur un frère pour garder n'importe quel secret.

— Un scribe n'a pas à commenter ce qu'il prend en dictée ! m'écriai-je, furieuse. Tu le sais, Panauk ! Fais partir ce rouleau le plus tôt possible, je te prie. Tu peux disposer. » Il s'inclina et sortit, mais son manque de respect m'avait blessée, et j'eus plaisir à entendre le bavardage admiratif de Disenk quand elle m'habilla pour ma sortie sur le Nil.

En fin d'après-midi le lendemain, j'envoyai chercher le géomètre de Houi, Adiroma, en demandant qu'il apporte des cartes du Fayoum.

C'était un petit homme vif au visage couturé et aux mains déformées par la maladie. Je le regardai suivre du doigt les contours de ma propriété sur le papyrus qu'il avait étalé sur la table.

« Le cadeau est splendide, dame Thu, dit-il. Il comprend de la bonne terre en bordure du lac. Je vois que tu as des temples pour voisins. Si tu le veux bien, je me rendrai là-bas avec mes assistants pour établir avec précision les limites de ta terre. Mais étant donné celui qui t'en a fait don, les prêtres ne se risqueront peut-être pas à les contester. » J'avais frémi de joie en l'entendant prononcer mon titre ; c'était un plaisir neuf dont j'étais certaine de ne jamais me lasser.

« Merci, Adiroma, c'est une excellente idée, répondis-je. Dans combien de temps peux-tu être de retour ?

— Si les vents sont favorables, je serai dans le Fayoum d'ici un jour et demi. Le relevé prendra deux ou trois jours. Avant de partir, je consulterai les archives pour m'assurer que l'histoire de cette terre est pure. Je suis convaincu que c'est le cas.

— Tu pourras donc me faire ton rapport dans une semaine environ. » Je me redressai après avoir jeté sur la carte un dernier regard de propriétaire à ce morceau d'Égypte qui n'appartenait qu'à moi seule. Tendant à Adiroma un pot de bière, qu'il avait dit préférer au vin, je déclarai : « Emmène quelqu'un qui soit capable de juger de la fertilité de la terre et de me conseiller sur son utilisation. Je compte la faire cultiver, Adiroma. » Il prit le pot avec précaution de ses doigts déformés.

« C'est une bonne idée, dame Thu, mais pour qu'elle soit productive, il faut que tu engages un surveillant honnête. Trop souvent, les femmes du harem qui ont une propriété ne souhaitent qu'augmenter leur collection de babioles, et leurs serviteurs s'engraissent avec le reste. Et puis il faut que la terre soit aimée pour bien produire. » Je commençais à éprouver de l'affection pour ce petit homme capable.

« Mon père disait la même chose, remarquai-je en souriant. Tu peux me trouver cette perle ?

— Bien sûr. J'emmènerai un des surveillants du maître. Tu me paieras après ta première récolte.

— Entendu. »

Nous bûmes notre bière sans nous presser.

Au cours des mois qui suivirent, je fus rarement dans ma nouvelle chambre. Tous les jours, j'étais auprès de Pharaon pour l'accompagner dans sa promenade, lui raconter des anecdotes sur Assouat dont il ne semblait jamais se lasser, ou détendre par un massage son corps imposant noué par les tensions et les soucis. Tous les soirs, c'étaient des banquets dans le palais ou sur sa barque. Il y avait aussi de fréquentes cérémonies religieuses, car aux sept jours de fête mensuels traditionnels du calendrier sacerdotal, Ramsès en avait ajouté trois autres pour célébrer Amon. Parfois, nous allions dans les marais du Delta sur de petites embarcations et, tandis que Ramsès et moi restions paresseusement allongés sur des coussins, ses courtisans attendaient debout à l'avant de leur barque, un boomerang en ivoire à la main, prêts à abattre les canards qui vivaient nombreux parmi les roseaux.

Adiroma revint. Il entra un jour dans ma chambre en compagnie d'une grande femme brune au visage agréable et au regard franc. Tous deux s'inclinèrent.

« Permets-moi de te présenter Wia, surveillante des terres et du bétail du maître, dame Thu », déclara Adiroma. Je dissimulai ma surprise. Je n'avais encore jamais vu de femme dans cette profession. Je l'étudiai discrètement. Il n'y avait rien de masculin dans son apparence, bien qu'elle parût pleine d'assurance et qu'on l'imaginât sans mal marchant d'un pas décidé dans les champs. Elle répondit à mon sourire par un sourire réservé, s'assit sur la chaise que je lui indiquai et posa sur ses genoux le rouleau qu'elle tenait. Je remarquai qu'elle avait les ongles coupés très court.

« Vous êtes les bienvenus, déclarai-je tandis que Disenk leur servait de la bière. Qu'as-tu à me dire, Adiroma ? » Il se racla la gorge.

« Ta terre est très belle, commença-t-il. Les canaux d'irrigation qui la traversent sont bordés de palmiers vigoureux. Il y a une petite plantation de dattiers et, presque en lisière du désert, une maison très délabrée mais entourée de grenadiers et de sycomores. Elle possède un jardin minuscule à l'abandon.

— Et les limites de la propriété ?

— Aucun problème, répondit-il en parcourant ses notes. Au nord, ta propriété jouxte le domaine du temple de Sobek, et au-delà il y a sa

ville. Au sud, on trouve un autre temple, celui de Herishef. À l'ouest, c'est le désert et à l'est, bien entendu, la voie navigable qui se jette dans le lac. J'ai consulté les archives. Les limites de tes terres sont correctes et bien marquées. Il n'y aura pas de contestation. »

Sobek, le crocodile, et Herishef, le dieu à tête de bélier. Ma précieuse propriété s'étendait entre celles de deux puissants dieux de la fertilité. En fait, Sobek était Celui-qui-donne-la-grossesse, et beaucoup de femmes stériles se rendaient en pèlerinage au bord du lac pour offrir de la nourriture à la manifestation sacrée du dieu qui vivait dans ses eaux. Si l'animal – qui avait les oreilles et les pattes de devant ornées de bijoux et d'or par les prêtres – acceptait ces mets, cela signifiait qu'il se montrerait bienveillant. Il faudrait que je sois très prudente. Je ne souhaitais vraiment pas la bienveillance de Sobek. Je me tournai vers Wia.

« Que penses-tu du sol, surveillante ? demandai-je en lui adressant la parole de façon formelle. Quelles cultures me recommandes-tu ? » Elle déroula son papyrus. Un épais bracelet d'argent entourait son bras musclé.

« La terre est noire et d'excellente qualité. C'est du gâchis d'y avoir laissé pousser l'herbe et fait paître du bétail après l'inondation annuelle. À mon avis, elle donnera beaucoup de céréales si le chaume est retourné après chaque récolte et que l'on nettoie les canaux d'irrigation. Tous les détails figurent dans mon rapport, dame Thu, ajouta-t-elle. Je te le laisserai. Les dattiers ont été négligés eux aussi mais, à condition de les tailler, ils seront productifs. Le jardin de la maison donnera bien entendu des légumes et des grenades, mais pas assez pour faire du troc.

— Que suggères-tu ? demandai-je, impressionnée par sa minutie.

— Fais retourner la terre et planter de l'orge. Fais tailler et soigner les dattiers. Pour l'instant, cultive des pois chiches et de l'ail sur une partie du jardin de la maison. On peut les vendre tous les deux. Si tu suis mes conseils, je te garantis des profits raisonnables. »

Je réfléchis. Je voulais que la maison soit remise en état. Outre qu'il me faudrait visiter mes terres de temps à autre pour superviser les travaux, l'idée d'avoir une demeure qui m'appartienne m'enthousiasmait. Il faudrait également construire une habitation pour mon surveillant, engager des paysans, acheter des semences et, jusqu'à la première récolte, j'aurais à supporter tous ces frais.

« Y a-t-il des dépendances ? demandai-je.

— Oui, répondit Adiroma. Il reste des cuisines, un sanctuaire extérieur et des logements pour les domestiques, mais en très mauvais état. Comme tout est construit avec des briques de terre crue, il est cependant possible de réparer vite et à peu de frais. » Ce sera tout de même trop cher pour moi, pensai-je.

« Je vous remercie de votre travail, dis-je. Si vous voulez bien me présenter votre note, je m'engage à vous payer sur ma première récolte. » Wia eut un mince sourire. Adiroma toussa poliment.

« En fait, expliqua-t-il d'un ton hésitant, le maître nous a déjà payés. Il ne voulait pas que tu te lances dans ton entreprise agricole avec des dettes, dame Thu. »

Je fus un instant incapable de répondre. Je fixai le géomètre d'un air ahuri tandis que la consternation, la crainte et la déception me submergeaient. Je suis toujours une enfant aux yeux de Houi, pensai-je avec résignation. Il se comporte encore en père bienveillant qui dispense ses faveurs. Je ne peux rompre ce lien qu'en tranchant un à un les fils qui m'attachent à lui, mais comment commencer ? Comment payer ? Je me levai, et ils m'imitèrent aussitôt. Wia posa son rouleau sur la table.

« Remerciez le maître pour moi, je vous en prie, et dites-lui combien j'apprécie la bonté de son geste, déclarai-je d'un ton morne. Je vais immédiatement lui dicter une lettre. » Ils s'inclinèrent et me quittèrent. Accoudée sur la table, le menton sur la main, je m'absorbai dans mes réflexions. Je remerciais effectivement Houi, mais je n'éprouvais pas de reconnaissance. Je me sentais étouffée et, me rappelant brusquement ma dernière soirée chez lui, les questions étranges, insistantes, de ses invités, leur regard inquisiteur, je me sentis aussi menacée, sans savoir au juste pourquoi. Houi m'aimait ; il ne voulait que m'aider. Comment se faisait-il alors que j'aie l'impression de mettre la main dans la gueule ouverte de Smamkheftif-f ? Honteuse et mal à l'aise, je demandai à Disenk de m'apporter mon coffret à bijoux.

C'était un joli coffret d'ébène et d'ivoire. Après en avoir examiné le contenu qui consistait essentiellement dans les boucles d'oreilles, les bracelets et les ornements de coiffure dont Ramsès m'avait fait don à sa manière insouciant et généreuse, je choisis un collier d'argent piqué de soleils de jaspe et un bracelet du même métal gravé d'une série d'Œil d'Horus et orné des larmes d'or du dieu. À contrecœur, je les tendis à ma servante. Que valaient-ils ? Un deben au moins. De quoi nourrir combien d'ouvriers pendant un an ? Des ouvriers, il m'en fallait deux pour réparer la maison et les dépendances, trois pour travailler la terre et soigner les arbres. Plus le surveillant. Si eux et moi faisions attention, un deben suffirait à leur acheter céréales, légumes, poissons et bière. « Va les donner à Amonnakht, ordonnai-je à Disenk. Dis-lui que je veux l'équivalent en produits comestibles étalé sur un an. Je dois payer mes ouvriers, expliquai-je en voyant son expression. Amonnakht ne me volera pas.

— Le maître non plus, protesta-t-elle. Adresse-toi à lui. Il prendra tes bijoux et tu ne passeras pas tes nuits à te tourmenter à propos de

son honnêteté.

— Non, Disenk, répondis-je en les lui mettant dans la main. Je veux m'occuper de cela à ma façon. Tu demanderas un reçu au Gardien de la Porte. »

Mais où allais-je trouver mon personnel ? C'est ce que je me demandai avec anxiété quand elle fut partie. J'étais résolue à ne pas faire appel à Houi, et je n'avais pourtant pas d'autre ressource. Je ne voulais pas non plus compter sur Ramsès. La terre était à moi seule ; c'était la preuve de mon passage à l'âge adulte, un symbole de ma réussite, et je voulais soigner sa renaissance avec autant d'attention que si elle était sortie de mon propre corps. Cette image, qui s'imposa avec vivacité à mon esprit, ne me fut pas vraiment agréable, et je vidai d'un trait ma coupe de bière d'orge.

Finalement, ce fut Hounro qui me procura un surveillant digne de confiance : un homme qui travaillait sur le domaine de son frère Banemus en qualité d'assistant du premier surveillant et qui méritait une promotion. Je le rencontrai, fus satisfaite par notre entrevue et l'engageai. Je passai alors ma première commande de nourriture à Amonnakht et envoyai mon nouveau serviteur dans le Sud. J'étais très fière, et ce fut avec encore plus de fierté que je lus, un mois plus tard, le compte rendu détaillé de ce qu'il avait fait et dépensé. J'allais bientôt m'assurer cette richesse stable que j'avais toujours désirée.

Deux mois après l'envoi de ma lettre, je n'avais toujours pas de nouvelles de Pa-ari. Assouat m'avait répondu par un silence lourd et, en dépit de mon inquiétude, je ne relançai pas mon frère. Le grand héraut royal de la Maison des femmes m'avait assuré que mon rouleau était arrivé à destination, et je me refusais à le supplier de venir. Je reçus en revanche régulièrement des missives de mon surveillant, et j'appris avec ravissement que mes ouvriers et lui avaient remis en état les logements des serviteurs pour leur hébergement immédiat, et que la restauration de la maison avançait de façon satisfaisante. On taillait les dattiers et l'on préparait les champs. Je brûlais d'envie de voir ma propriété mais je voulais attendre qu'elle soit en état.

Je ne parlai pas de ces travaux à Ramsès et il ne demanda pas si j'étais contente de mes responsabilités de propriétaire terrien. On l'avait informé que ses navires marchands entreraient bientôt dans le port de Pi-Ramsès. Leur mission avait été couronnée de succès, et Pharaon était occupé à préparer les cérémonies de bienvenue et la distribution des richesses rapportées par les navires. Son ministre du protocole et lui restaient enfermés de longues heures, et Disenk m'apprit que le grand prêtre d'Amon avait quitté Thèbes pour Pi-Ramsès.

Je me trouvais avec le roi quand Tehouti lui apporta les rouleaux donnant la liste des trésors. J'étais assise sur son lit, enveloppée dans

un drap, des fruits et du vin à portée de la main. Dans un coin de la pièce, le brasero brûlait, mettant dans la pièce l'odeur douce du bois d'olivier ; et les lampes flambaient avec régularité. La soirée était fraîche, et Ramsès lui-même avait jeté une cape de laine sur son pagne court quand il était allé s'installer à sa table.

Le scribe s'inclina et posa ses papyrus devant le souverain, puis sur un signe de tête de celui-ci, il en choisit un et le déroula. Derrière lui, deux autres scribes s'assirent en tailleur, la palette sur les genoux. Je reconnus en l'un d'eux l'assistant de Tehouti. L'autre portait un bracelet d'or gravé d'une représentation d'Amon. Les deux plumes gracieuses du dieu surmontaient sa couronne, et son visage doux semblait rayonner de satisfaction. Ce scribe venait de Thèbes, du temple d'Amon. Ramsès poussa un soupir et sourit, et je fus la seule à déceler de la résignation sous son expression aimable. « Commence », ordonna-t-il. Tehouti me jeta un regard et prit une inspiration.

« Deux mille lingots de cuivre, trois mille de plomb et sept cents sacs d'encens. » Puis il se tut et attendit. Ramsès tambourinait sur la table de ses doigts épais.

« Mille lingots de cuivre pour le trésor royal, dit-il enfin. Trois cents pour Ptah, deux cents pour Rê à On et cinq cents pour Amon. En ce qui concerne le plomb, deux mille lingots à l'armée et le reste à Ptah. Deux cents sacs d'encens pour le palais et ses tabernacles personnels, cent pour l'armée ; les quatre cents restants seront répartis entre les temples. » Il poussa de nouveau un imperceptible soupir, semblant s'attendre à une intervention du scribe d'Amon. Celui-ci posa son porte-plume.

« Pardonne-moi, Grand Pharaon, dit-il d'une voix douce. Mais Amon a besoin de plus de cuivre que tu n'es disposé à lui en accorder. Le dieu a donné de l'or et des hommes pour cette expédition. Ses ouvriers fabriquent en outre de nombreux coffres en cuivre pour contenir les dons de plus en plus généreux qui lui sont faits, et son temple de Takompso manque depuis longtemps de portes en cuivre.

— Amon reçoit déjà vingt fois plus de ce métal que tous les autres temples d'Égypte réunis. Je ne vois pas pourquoi je devrais lui en fournir davantage. Ses surveillants le distribuent peut-être avec négligence.

— Pardonne-moi, Taureau puissant, objecta le scribe avec entêtement. Mais ce n'était pas ton avis l'an dernier, quand tu as demandé du cuivre pour la confection de nouvelles tenues de parade destinées à l'armée. Si tu refuses d'augmenter la part d'Amon, il pourrait fort bien être dans l'impossibilité de satisfaire tes éventuelles requêtes futures. Amon entretient quatre-vingt-sept mille personnes en Égypte. En dehors de ces autres utilisations, le cuivre constitue un moyen de paiement vital. Nous sommes en revanche satisfaits du

plomb et de l'encens qui nous sont impartis.

— J'en suis ravi, murmura Pharaon. D'autant que le plomb sert essentiellement dans les fabriques de faïence et qu'Amon fait pousser bon nombre d'arbres à encens. Très bien. Prends deux cents lingots de cuivre supplémentaires sur la part du trésor royal. » Les deux scribes courbèrent la tête, et l'on entendit leur porte-plume gratter le papyrus.

« Quoi d'autre ? demanda Ramsès.

— Cent sacs d'encens provenant du domaine privé de Sa Majesté à Pouene sont arrivés en même temps que la cargaison des navires, déclara Tehouti. Nous n'avons pas à nous en occuper ici. Soixante mille grains d'or ; vingt-cinq mille lingots d'argent ; six pyramides de pierres bleues de Tafrer ; cinq pyramides de pierres vertes de Roshatha. » Ramsès ferma et rouvrit les yeux très lentement. Il avait moins l'air fatigué que suprêmement résigné, presque indifférent. On avait oublié ma présence, et j'écoutai avec un intérêt passionné.

« Étant donné qu'Amon tire chaque année vingt-six mille grains d'or de ses terres, je n'estime pas utile de lui en donner, déclara Ramsès. Je me réserve trente mille grains ; le reste sera réparti équitablement entre Ptah, Rê et Seth.

— Majesté ! s'écria le scribe du temple. Je te prie de considérer qu'il faut douze sacs d'or pour payer les céréales allouées annuellement à un ouvrier des tombeaux. Tu as toi-même confié la construction de toutes les sépultures royales de Thèbes aux serviteurs d'Amon. Si Amon ne reçoit pas d'or, tes ouvriers risquent de ne pas être payés. Et que se passera-t-il alors ? Il y aura des troubles, peut-être même des effusions de sang. Amon n'a pas les moyens de rétribuer ces hommes en puisant dans ses coffres. Il a ses propres serviteurs à nourrir. Il lui arrive déjà assez souvent comme cela de prendre dans ses magasins pour payer les tiens. Ta décision est injuste, Majesté ! Amon n'est-il pas le dieu des Victoires ? N'a-t-il pas permis à l'Égypte de triompher de ses ennemis ? Ne mérite-t-il pas une part, si minime soit-elle, des richesses rapportées par les navires marchands ? »

La main de Ramsès reposait mollement sur la table encombrée. Il fixait les carreaux de lapis qui luisaient faiblement entre ses sandales. À l'immobilité de ses traits, je savais qu'il était en colère et je m'attendais à une explosion de fureur divine, qui ne vint pas. Lorsque le scribe eut terminé son monologue indigné, Ramsès leva les yeux.

« En dépit de l'or que je déverse continuellement dans les magasins d'Amon, il semble que ses serviteurs ont du mal à trouver assez de céréales pour payer à mes ouvriers plus que le minimum fixé par le surveillant des Constructions, dit-il avec douceur. Je me demande bien pourquoi. Et si Amon est effectivement le dieu des Victoires, comment expliquer la mesquinerie dont ses serviteurs font

souvent preuve dans leurs dons aux combattants de l'Égypte ? Il est inutile de me rappeler les obligations contractées par mon père, impudent ! Je n'ai nullement l'intention de revenir sur la parole donnée à un dieu que j'aime et révère. C'est la voix de ses serviteurs, et non la sienne, qui me fatigue et m'attriste. » Le scribe rougit, mais je voyais à ses yeux brillants qu'il n'abandonnerait pas.

Ramsès céda ; il accorda à Amon une part de l'or ainsi que des précieuses pierres bleues et vertes. Blottie dans mon coin de lit, je serrais les dents. Pour qui te prends-tu ? demandais-je au scribe avec une fureur muette. Tu n'es qu'un sous-fifre. Où est le grand prêtre ? C'est lui qui devrait honorer le Trône d'Horus de sa présence, mais il montre son mépris en envoyant ce minable subalterne. Ousermaarenakht sait qu'il ne s'agit pas d'une négociation ; et Ramsès aussi. Ce n'est qu'un rite ressassé qui permet au roi de garder un semblant de fierté tout en accordant au temple ce qu'il veut.

Je cessai d'écouter la discussion dans le détail. Ce n'était que du temps, des mots et du papyrus gâchés. Demain, dans la grande avant-cour de la demeure d'Amon à Pi-Ramsès, trésors et babioles, curiosités et richesses seraient déjà partagés en différentes piles que les représentants sacerdotaux surveilleraient jalousement pendant les longues cérémonies de réjouissance. Il y aurait un grand banquet au palais. Les prêtres, les gardes et les scribes des temples mangeraient la nourriture de Ramsès et boiraient ses vins fins. Ils applaudiraient ses divertissements coûteux et reluqueraient ses belles femmes. Puis ils feraient embarquer leur butin – car c'était le mot qui convenait – et ils disparaîtraient comme des rats, comme des sauterelles après le pillage.

Des mots retenaient de temps à autre mon attention. Il fut question de turquoises, de coffres, de vases, d'animaux exotiques... d'étrangers qui avaient accompagné la flotte pour venir rendre hommage au plus puissant dieu du monde. Quel dieu ? me demandai-je avec cynisme. Ah ! Ramsès, mon roi aux enthousiasmes enfantins, à la générosité insouciant, pourquoi te laisses-tu humilier de la sorte ?

Lorsque je sortis de mes réflexions, les scribes étaient partis et Ramsès se levait avec raideur. Pabakamon lui offrait du vin chaud dont l'arôme se mêlait à l'odeur du bois d'olivier. Ramsès prit la coupe, ôta son manteau et, s'étirant jusqu'à faire craquer sa colonne vertébrale, il s'approcha du lit. Son visage flasque était terreux, et il avait les yeux injectés de sang. « J'aurais dû te congédier il y a des heures, Thu », dit-il d'un ton las. Il se laissa tomber près de moi, et but une gorgée de vin qu'il garda un instant dans la bouche avant de l'avalier bruyamment. « J'avais oublié ta présence. Tu aurais dû te manifester. J'aimerais te faire l'amour mais je suis trop fatigué. Demain, il faut que je sois au temple à l'aube pour célébrer en personne les rites sacrés. Je devrai ensuite assister dans l'avant-cour à

la distribution des trésors rapportés par l'expédition. » Un de ses serviteurs lui ôta ses sandales et un autre apporta de l'eau chaude pour le laver. Sans plus de réaction qu'une poupée remplie de paille, il les laissa soulever avec révérence ses pieds, puis ses bras.

« Le trésor a déjà été distribué, déclarai-je. Il ne te reste plus qu'à le regarder disparaître. » Mon ton devait être plus acerbe que je ne l'avais voulu, car il renvoya ses serviteurs d'un geste brusque et me jeta un regard scrutateur.

« Ma petite concubine a la témérité de désapprouver son roi ? fit-il sèchement. Elle voudrait peut-être ceindre la Double Couronne et entreprendre de montrer plus de sagesse que son seigneur ? »

Je savais qu'il était épuisé et à bout de nerfs, qu'il avait été contraint de se maîtriser toute la soirée et que ce seul effort lui avait beaucoup coûté, mais par égard pour Houi je me sentis obligée de parler. Ma position n'avait jamais été aussi assurée. J'avais la faveur de Ramsès. Il m'écouterait. Le sourcil froncé, il m'observait avec attention par-dessus le bord de sa coupe en or. Je rejetai en arrière mes cheveux ébouriffés dans un geste qu'il aimait et lui décochai mon regard le plus séducteur. « Cela m'a chagrinée de voir que tu semblais céder à un homme aussi méprisable que ce scribe, que tu donnais les fruits de ton travail et de tes soins. Toute l'Égypte t'appartient de droit en ta qualité d'Incarnation divine. Pourquoi laisses-tu les prêtres abuser de ta générosité et emporter tes biens comme une armée de fourmis se jette sur une datte mûre ? N'ont-ils pas déjà plus de trésors que la Grande Maison ? Pardonne-moi, Horus, mais leur rapacité me choque. Je ne comprends pas. »

Il me fixa longtemps, et je vis apparaître sur son visage une expression froide et méfiante que je ne lui avais jamais vue. Cela me mit mal à l'aise. Il but une autre gorgée de vin, puis alla chercher une chaise qu'il plaça en face de moi. Il croisa les jambes et indiqua d'un geste brusque à Pabakamon de remplir sa coupe... tout cela sans me quitter des yeux un seul instant. La lumière de la lampe posée à côté de lui mettait des raies d'ombre sur son visage, assombrissait ses cernes, lui durcissait les traits. Quand il parla enfin, sa voix était rauque.

« Tu m'as irrité, Thu. De quel droit, toi, une simple concubine, te permets-tu de mettre en doute la sagesse de ton dieu ? Pourtant, parce que je t'aime, parce que tu m'as donné beaucoup de plaisir et que tu as soigné mes maux en faisant preuve d'une certaine intelligence, je vais condescendre à t'informer de l'état des affaires intérieures de l'Égypte. C'est un honneur. Je ne discute de ces questions qu'avec quelques ministres et la grande épouse Ast-Amasareth. Écoute, et ne m'insulte plus par ton ignorance et tes préoccupations superficielles. » Son pied nu aux veines apparentes se balançait, jetant une ombre

mouvante sur le sol carrelé, et j'aurais préféré garder les yeux fixés sur ce pied plutôt que sur le visage de Pharaon, car ses paroles m'avaient humiliée et je me faisais l'effet d'une enfant réprimandée. Mais je me contraignis à le regarder dans les yeux. Ils étaient noirs et durs comme deux raisins secs.

« En premier lieu, poursuivait-il, tu dois savoir que, selon une tradition ancienne et sacrée, le Trône d'Horus exempte tous les temples d'impôts. Et c'est bien ainsi. Les dieux déversent leurs bienfaits sur l'Égypte. Pourquoi les contraindrait-on à canaliser les dons qu'ils accordent avec tant de générosité ? Leurs serviteurs administrent pour eux les offrandes qu'apportent adorateurs et suppliants, ainsi que la production de leurs champs, de leurs troupeaux et de leurs vignobles. Quoi de plus naturel ? Chercher à voler les dieux serait un grave blasphème. On pourrait soutenir qu'étant l'Incarnation d'Amon en personne, celui qui est assis sur le Trône d'Horus a le droit de disposer de tous les biens à sa guise. Mais l'Incarnation règne sous l'autorité du dieu. L'esprit du dieu est en lui, mais il n'est pas dieu. Aucun pharaon n'oserait changer l'antique Maât, et certainement pas moi. » Il s'interrompit pour boire un peu du vin fumant et odorant, mais le balancement de son pied indiquait que son irritation n'avait pas disparu. « Cette source de revenus est donc fermée à la Double Couronne, reprit-il. Par ailleurs, en raison des promesses faites aux prêtres par mon père en échange de leur soutien pendant la période des troubles, je suis tenu de me concilier Amon. Je sais parfaitement quel est le pouvoir politique et économique de ses prêtres. Mon père n'avait pas un seul ministre en qui il puisse avoir confiance. D'ailleurs, bien avant la période des troubles, les postes civils étaient déjà héréditaires et accaparés par les prêtres ; un homme pouvait être à la fois trésorier et grand prêtre et transmettre ces deux charges à son fils. Les familles nobles de Thèbes et de Pi-Ramsès contrôlent l'administration des temples et celle du palais. Pourquoi est-ce que je supporte cette situation ? » Il eut un mince sourire sans joie. « Parce que je n'ai pas le choix. Le pouvoir est entre leurs mains, et il est profondément enraciné dans la terre égyptienne. Le mien est moins solide. J'ai hérité d'une armée composée en grande partie de mercenaires étrangers engagés par mon père pour soumettre les monarques qui s'étaient soulevés en profitant de l'affaiblissement du pouvoir central. Chaque ville, chaque nome combattaient l'autre dans une lutte fratricide. Il a recruté des aventuriers libous et syriens pour rétablir la paix. Avec les esclaves étrangers que j'ai capturés et ramenés de mes campagnes, ils restent mon unique arme. Or, il faut les payer, car c'est à l'or qu'ils sont fidèles, pas au trône. Et comment sont-ils payés ?

« Par des impôts, bien entendu, poursuivit-il en changeant de

position. Et que peut imposer Pharaon ? Il a droit à un dixième de toutes les récoltes et des animaux sur les terres n'appartenant pas aux dieux. Cela ne représente pas grand-chose, dame Thu. Il collecte aussi des droits, taxe les monopoles détenus par ses nobles et peut procéder à des réquisitions. Il a ses mines d'or, bien entendu, mais leur production diminue. Tu l'ignoraes, n'est-ce pas ? Chaque année, elles donnent moins de grains à un trésor qui est de plus en plus sollicité. Pharaon possède une flotte marchande. Mais le négoce aussi périclité. Amon a des navires dans la Grande-Verte et la mer Rouge ; il commerce avec la Phénicie, la Syrie, le Pount, et peut offrir davantage en matière d'échanges que Pharaon. Amon est plus riche. Ptah et Rê ont également leur flotte, mais c'est dans la demeure d'Amon à Thèbes que se trouvent leurs registres. Les prêtres d'Amon dirigent l'administration de tous les autres temples. Ils dirigent aussi la mienne, car ce sont mes surveillants et mes ministres. Cela aussi, je l'ai hérité de mes ancêtres. La puissance de Thèbes croît donc tandis que celle de Pi-Ramsès s'affaiblit. Et je ne m'y oppose pas. »

Il y eut un long silence. Ramsès appuya la joue contre sa paume, mais son attention resta fixée sur moi. Je n'osais pas bouger. Je le sentais encore exaspéré par mon insolence, et je redoutais de m'être attiré son mécontentement définitif. J'entendais et comprenais ses paroles mais mon agitation intérieure leur ôtait de leur force. « Je ne m'y oppose pas, répéta-t-il enfin. Et pourquoi ? Parce que je ne me fie pas à mes généraux, que je n'ai confiance ni dans les membres de mon administration ni dans mes fils. En voulant secouer le poids qui m'accable, je risquerais de plonger l'Égypte dans un autre henti d'anarchie et de violence. À qui puis-je me fier ? Quand ils n'appartiennent pas à des familles de prêtres, la majorité des hauts fonctionnaires de l'État et de la Cour sont des étrangers. Sur onze majordomes, cinq sont syriens ou libous. Pas lui, ajouta-t-il en désignant de la tête Pabakamon, immobile dans la pénombre. C'est un véritable Égyptien. Si j'annonçais un bouleversement politique, ce serait tous les mettre à l'épreuve, et ils ne seraient pas à la hauteur. C'est Amon qui règne sur l'Égypte, pas moi. » Je réussis à me racler la gorge. Elle était sèche et brûlante.

« Et ton fils, Majesté ? murmurai-je. Sûrement, avec les hommes qui sont sous ses ordres... » Pharaon eut un rire dur.

« Mes fils, tu veux dire mes oisillons d'Horus, avec leurs jouets militaires et leurs rivalités idiotes. Sais-tu combien j'ai de fils, Thu ? Parêherounemef, Montou-herkhepeshef, Meri-Tem, Kâemouaset, Amenherkhe-peshef, Ramsès-Meryamon... tous légitimes, tous impatients et fougueux, tous avides d'être déclarés mon héritier. Et puis il y a l'aîné, bien sûr, le prince Ramsès, mystérieux et beau comme un dieu. Leur faire confiance, à lui ou aux autres ? Non ! Car

ils sont adulés, flattés, achetés et courtisés par toutes les factions de la Cour et des temples qui peuvent prétendre à une once de pouvoir en Égypte. Et si je déclare officiellement l'un d'eux Horus-dans-le-nid, les autres clameront leur déception et leur indignation, et les factions prendront vite parti. Non, je laisse les pièces du jeu se combiner à leur guise. Quand je sentirai la main du dieu sur mon épaule et que mes jours sur la terre d'Égypte seront comptés, je nommerai un successeur qui débrouillera l'écheveau compliqué qu'est devenu ce pays, s'il en a la force et l'intelligence. J'ai fait ma part. J'ai écarté de nos frontières les loups étrangers ; à lui de s'occuper des rats à l'intérieur. Quant à toi... » Il se leva péniblement de son siège, m'enleva le drap dans lequel j'étais enveloppée et me désigna mes sandales. « Va-t'en et ne m'insulte plus avec tes idées stupides et arrogantes sur ce qui devrait être. Tu ressembles à un nourrisson qui voudrait lire les exhortations d'Imhotep. » Cet homme avec qui j'avais ri et fait l'amour, qui m'avait caressé les cheveux quand j'étais assise à ses pieds pendant les banquets, qui m'avait comblée de présents, un sourire indulgent aux lèvres, était devenu un inconnu plein de froideur. Je n'osai pas le regarder. Je quittai aussitôt le lit et me prosternai, consciente de sa rancœur, du mépris qu'il éprouvait à mon égard. Tête basse, je gagnai la porte à reculons. Sur le seuil cependant, je risquai un coup d'œil dans sa direction. Il s'était déjà retourné et parlait à Pabakamon. Accablée, je disparus dans l'obscurité.

Je ne fus pas invitée à la distribution officielle des trésors rapportés par la flotte. Après une nuit agitée troublée de rêves sinistres, je restai dans ma chambre, près de la porte, trop honteuse pour affronter les regards, et j'observai de là le remue-ménage des préparatifs. Le harem se vidait. Même Hatia, l'ivrognesse, attendait l'arrivée des litières en arpentant la cour d'un pas chancelant dans une robe écarlate, le visage outrageusement fardé. L'événement semblait jeter tout le harem dans une sorte d'hystérie. Des enfants pleuraient ; les servantes surmenées couraient en tous sens et s'invectivaient, la voix aiguë des femmes remplissait la cour d'un piaillage de volière.

Silencieusement, Disenk me passait de l'eau qui ne parvenait pas à apaiser ma soif et des fruits qui me restaient dans la gorge. Je ne regrettais pas particulièrement de ne pas assister aux festivités. Il m'aurait fallu rester debout des heures dans l'ombre mince de mon parasol jusqu'à avoir les pieds douloureux, sentir la sueur couler sous ma jolie robe et mes bijoux me brûler la peau. Non, c'était le caractère public de ma disgrâce qui me tordait l'estomac. Toute la Cour, tout le harem remarqueraient mon absence et la commenteraient à l'envi avec délectation. Son ascension a été trop rapide, murmurerait-on avec une feinte commisération. Elle paie son arrogance et ses airs distants.

Pauvre dame Thu ! Pauvre petite paysanne parvenue !

Je redoutais et espérais à la fois une visite de Hounro, mais personne ne franchit mon seuil. Quand la cour fut enfin déserte, j'osai m'aventurer sur l'herbe sèche. Assise près du jet d'eau, je laissai libre cours à ma rage et à mes craintes. Ramsès me pardonnerait-il ? Son affection était-elle assez profonde pour lui faire oublier mon insolence ?

Plus tard, alors que je regardais sans les voir les jeux de lumière à la surface du bassin, j'entendis le son éclatant des cors et, plus indistinct, le rugissement de la foule massée autour de l'avant-cour du temple. Vêtus d'une tunique cuirassée, leur casque de bronze étincelant au soleil, les gardes du temple et du palais devaient contenir les milliers de citoyens qui se pressaient pour apercevoir Pharaon et les montagnes d'or, d'argent et de pierres précieuses qui l'entouraient. Minuscule et majestueuse, la reine se tenait à la droite

du souverain tandis qu'Ast-Amasareth, avec ses lèvres rouges et ses vilaines dents, était à sa gauche.

Et qui me remplaçait derrière le dieu, une main posée légèrement sur son épaule ? Avais-je déjà une rivale ou la place était-elle encore vide ? J'aurais voulu chasser ces images de mon esprit, ne penser à rien. J'avais l'estomac noué et commençai à avoir mal à la tête.

Disenk me convainquit de me laisser masser et, en m'abandonnant à ses mains apaisantes dans la fraîcheur de ma chambre, je me demandai si elle ne me montrait pas moins d'estime que la veille. Je fermai les yeux et me forçai à reprendre mon calme. J'étais en train de faire une pyramide d'une pierre minuscule, de sombrer dans des peurs imaginaires. Maudit soyez-vous, Houi, toi et tes idées absurdes ! pensai-je en me détendant peu à peu. Comme si Ramsès avait d'autre solution en fin de compte que de transiger avec les prêtres et de se les concilier ! Après le massage, je somnolai dans la chaleur torride de midi.

Je savais que les femmes ne rentreraient pas avant l'aube, car l'on festoierait dans le palais, et il y aurait de la musique et des danses dans toutes les salles. Je passai donc le reste de la journée à lire, nager et bavarder avec Disenk. Mais au coucher du soleil, alors que j'étais tranquillement installée près du bassin et que Disenk s'apprêtait à me servir le repas du soir, un héraut royal s'approcha, me salua et me tendit un rouleau. « Un message d'Assouat, dame Thu », dit-il poliment. Mon humeur changea instantanément. Je le remerciai et déroulai le papyrus avec empressement. C'était forcément Pa-ari qui m'annonçait son arrivée. J'irai voir Amonnakht. Il faudra lui préparer un logement avec les autres scribes du harem, trouver des meubles. Délaissant mon repas, je me mis à lire, émue à la vue de son écriture soignée :

« Ma très chère sœur, pardonne-moi d'avoir mis aussi longtemps à te répondre. Pardonne-moi aussi ce que je vais te dire. Je ne peux pas venir à Pi-Ramsès. J'occupe à présent un poste de confiance dans le temple d'Oupouaout. Isis et moi avons signé notre contrat de mariage le mois dernier. Nous habitons derrière le temple dans une maison qui possède un petit jardin et un étang. Nous attendons notre premier enfant vers la fin de l'année. Comprends-moi, je t'en prie, ma chère Thu. Je t'aime mais je ne serais pas heureux à Pi-Ramsès. Et puis, le harem a certainement moins besoin d'un scribe compétent qu'Oupouaout. Écris-moi vite et dis-moi que tu me pardonnes, car jusque-là je vivrai dans l'angoisse d'avoir perdu ton affection. »

Mais moi, j'ai besoin de toi, Pa-ari ! pensai-je avec abattement en laissant tomber le rouleau. J'ai terriblement besoin de toi. Je n'ai pas d'ami ici, personne qui m'offre le roc solide d'une affection désintéressée ! Ô mon frère, vas-tu m'abandonner, toi aussi ?

Je fus prise d'un violent accès de jalousie en imaginant la petite maison en briques de terre crue à l'ombre du temple de mon dieu protecteur ; les paisibles évolutions des poissons orange dans le modeste étang ; Pa-ari rentrant chez lui pour y trouver le regard plein d'adoration de son Isis et partager avec elle un repas simple pendant que le coucher du soleil teinterait de rouge leur petit jardin soigné et que les palmiers, immobiles et dignes, se découperaient sur le ciel cuivré.

« Disenk ! appelai-je d'un ton maussade. Apporte-moi ma trousse. Je vais mâcher des feuilles de qat. Je ne veux plus voir la réalité. » Je respirai le rouleau de Pa-ari, tâchant d'y retrouver son odeur rassurante, mais le papyrus était sec et inodore. Je le déchirai et jetai les morceaux dans l'eau.

Ma punition dura trois jours, trois jours durant lesquels le silence de Pharaon m'entoura comme un mur adamantin. Les femmes me regardaient avec méfiance. Les servantes que je rencontrais se montraient respectueuses mais distantes. Hatia m'adressa un sourire si méchamment complice quand je la croisai le deuxième jour sur le chemin des bains que j'en frissonnai. Je les détestais tous, ces femmes superficielles, ces domestiques au snobisme ridicule et ces enfants boudeurs, gâtés, toujours dans les jambes. J'avais envie de les insulter, de réagir d'une façon ou d'une autre, mais je me rendais de ma chambre aux bains, de la piscine au coin herbu où j'effectuais mes exercices avec ostentation sous leurs yeux curieux, en faisant comme si de rien n'était...

« Ne t'inquiète pas, dit Hounro lors de l'unique visite qu'elle me rendit. Cela ne durera pas. Ramsès n'a pas l'habitude d'entendre les femmes avec qui il couche tenir des propos intelligents. Il n'y est habitué que de la part de la reine et de la grande épouse qui ne mettent plus sa virilité en cause lorsqu'elles abordent un point de stratégie politique. Tu l'exaspères mais tu le fascines aussi. Tu auras bientôt de ses nouvelles. » Elle m'adressa un grand sourire, si resplendissante de santé et de beauté que je me sentis pâle et malingre en comparaison. « Sinon, tu pourras toujours te choisir une amante parmi nous, continua-t-elle. On trouve aussi le plaisir dans les bras des femmes, tu sais. » Je lui répondis avec brusquerie, mais elle avait raison, car le soir du troisième jour, je fus appelée dans la chambre à coucher royale. Je m'y rendis avec appréhension, en ayant l'impression qu'il allait me falloir refaire la conquête de Pharaon.

Mais il m'accueillit avec effusion, me prenant dans ses bras sans même attendre que je me sois relevée. Il m'entraîna vers la table chargée de confiseries et de vin, et, sans me lâcher la main, il me pressa de m'asseoir et se pencha vers moi, un sourire de joie sincère sur les lèvres. « Ma Thu chérie ! dit-il. Comme tu m'as manqué ! J'ai

passé des nuits bien tristes sans ton corps chaud près du mien, et j'ai mal dormi. Comment vas-tu ? Un peu pâlotte, on dirait ? Est-ce que je t'aurais manqué, moi aussi ? » Il parlait comme si notre séparation avait duré des mois, et je pensai avec un peu de rancune que, si je lui avais fait si cruellement défaut, c'était sa faute. Je ne pus cependant rester insensible à la note d'incertitude dans sa voix.

« Bien sûr que tu m'as manqué, mon roi ! Et je mourais de peur de t'avoir gravement offensé et d'être bannie à jamais de ta présence. » Il me menaça d'un doigt en haussant les sourcils.

« Tu m'as effectivement offensé, dame Thu, mais je t'ai punie. N'en parlons plus. Donne-moi plutôt des nouvelles de ta terre. Qu'en pense Adioroma ? Il paraît qu'il a emmené une surveillante dans le Fayoum. C'est étonnant ! »

En regardant ses yeux pleins de vivacité, je me dis que Houi avait grossièrement sous-estimé cet homme qui connaissait les limites exactes de son pouvoir et avait manifestement le doigt sur le pouls de son domaine. Pour la première fois, je trouvai curieux qu'un être puissant et intelligent comme Houi, un médecin privilégié ayant des relations avec les membres de la famille royale, saisisse moins bien que je ne le faisais le véritable caractère de Ramsès et les problèmes qu'il avait à affronter. Mais peut-être le Voyant n'avait-il jamais bravé le roi comme moi ni entendu son exposé clair et succinct.

Je tâchai de lui raconter mes entretiens avec Adioroma et Wia de façon vivante. Cela ne me fut pas difficile. Penser à ma propriété me ravissait, et je n'avais pas besoin de feindre l'animation. Ramsès m'écouta avec un sourire satisfait. « Je suis heureux que mon cadeau te donne tant de plaisir, mon petit scorpion, déclara-t-il enfin. Tu as éveillé ma curiosité. Aimerais-tu que nous nous rendions ensemble dans le Fayoum pour aller visiter ces quelques arpents de boue égyptienne auxquels tu attribues tant de vertus sacrées ?

— Oh ! Ramsès ! m'exclamai-je en allant m'asseoir sur ses genoux. Tu es un homme bon, et je t'aime. Il n'y a rien qui me plairait plus au monde !

— Je ne suis pas un homme mais un dieu, répliqua-t-il, amusé comme toujours par mon enthousiasme. Et j'espère que ce n'est pas la seule chose au monde qui te fasse plaisir, sinon ton roi va être amèrement déçu. » Il me souleva dans ses bras et alla me jeter sur le lit. Nous riions tous les deux. Se laissant tomber à côté de moi, il m'enlaça et m'embrassa avidement. À mon grand étonnement, je m'aperçus que l'odeur de sa peau et la saveur de ses lèvres m'avaient manqué. Le désir monta en moi, et je m'y abandonnai dans un gémissement.

Il ne m'avait pas explicitement ordonné de passer la nuit auprès de lui, aussi quand, épuisé, il sombra dans le sommeil, je me rhabillai.

En m'ouvrant la porte qui donnait sur le passage, Pabakamon me dit à voix basse : « Le maître désire te voir le plus tôt possible. » Je me retournai brutalement. Son visage était indistinct dans la pénombre. Je ne pus rien y lire. Pourtant l'impression de supériorité hautaine qui se dégageait de lui restait aussi forte. Il me vint alors à l'esprit que Pabakamon ne m'aimait pas du tout.

« Pourquoi ne me rend-il pas visite, en ce cas ? » demandai-je, lasse et contrariée. Derrière nous, sur le lit royal, Pharaon bougea et émit un grognement, mais sans se réveiller. Pabakamon haussa les épaules avec une suprême indifférence.

« Je l'ignore. Il est peut-être trop occupé. » Puis il referma la porte, et il ne me resta plus qu'à regagner le harem. À l'intersection du passage et du chemin, les gardes me saluèrent à voix basse, et je leur répondis distraitement. Que voulait Houi ? Avait-il reçu de mauvaises nouvelles d'Assouat concernant mon père ou ma mère ? Pourquoi ne m'avait-il pas envoyé un message au lieu de passer par Pabakamon ? Mais je ne m'inquiétais pas outre mesure. J'étais trop contente d'avoir retrouvé le lit de Pharaon.

Tôt le lendemain matin, un héraut vint m'informer que Ramsès avait trop à faire dans l'immédiat, mais que je devais être prête à embarquer pour le Fayoum le lendemain, à l'aube. J'ordonnai alors aussitôt que l'on prépare ma barque, en espérant que le roi n'apprendrait pas ma visite chez Houi et qu'il ne se demanderait pas pourquoi, à peine revenue en faveur, j'avais couru chez mon maître. S'il exprimait rarement sa jalousie, elle n'en était pas moins réelle, et je n'avais pas envie de la provoquer aussi vite. Je gagnai l'entrée principale du harem aussi discrètement que possible, suivie de Disenk, mais nous croisâmes bien entendu plusieurs gardes ainsi que Hounro, qui nageait dans la piscine et me salua de la main.

Une fois sur le lac, cependant, je retrouvai mon calme. La matinée était fraîche, la forte brise qui soufflait sur l'eau faisait claquer les rideaux de ma cabine et jouait dans mes cheveux. L'homme de barre chantonnait, et les deux marins pesaient sur les rames à l'unisson. Je voyais luire leur dos nu au soleil. La route qui longeait la rive était presque déserte.

J'aurais pu rester éternellement appuyée contre mes coussins, à savourer le sentiment de liberté que me donnait l'odeur des vergers, mais trop vite le débarcadère de Houi apparut et nous accostâmes. L'homme de barre descendit de son perchoir pour tirer la passerelle. Cette fois, personne n'était là pour m'accueillir. Disenk et moi franchîmes seules le pylône. Le portier de Houi quitta son siège et, sur mon ordre, nous laissa passer. Il n'y avait d'autre bruit dans le jardin que celui des oiseaux qui sifflaient et gazouillaient dans les arbres.

La cour était d'un blanc aveuglant et vide mais, au-delà du

porche, on entendait la rumeur d'activités domestiques. Un serviteur passa à l'autre extrémité du long couloir, furtivement éclairé par la lumière qui entrait par la porte du fond. Il y eut un cliquetis de plats entrechoqués au premier étage, puis un éclat de rire nasal. Nous attendîmes. Bientôt, la silhouette imposante de Harshira sortit de la pénombre, et il s'avança vers nous de son pas digne.

« Je vois que l'on ne m'attend pas, Harshira.

— Si, nous t'attendions, dame Thu, mais nous ne savions pas quand tu arriverais, répondit-il avec calme. Pardonne-moi cette négligence. Le maître se trouve dans son bureau. »

Je hochai la tête et allai frapper à la porte de Houi. Au moment où j'entrais, il sortit de l'officine et vint à ma rencontre, l'air fatigué mais un sourire chaleureux aux lèvres. « Thu ! s'exclama-t-il en me prenant les mains. Tu as donc reçu mon message. Assieds-toi.

— Je ne peux pas rester longtemps, Houi. Demain, Pharaon et moi partons visiter mes terres dans le Fayoum. Pourquoi n'es-tu pas venu me voir ? » Il s'était perché sur le bord de son bureau et me regardait.

« Tu es donc rentrée dans les bonnes grâces du roi, dit-il d'un air pensif. C'est bien. Pardonne-moi cette convocation, mais il y a eu un début d'épidémie de fièvre en ville, et j'ai dû me rendre auprès de nombreuses familles nobles. Raconte-moi ce qui s'est passé entre Ramsès et toi.

— Je suis étonnée que Pabakamon ne t'ait pas déjà informé de nos moindres paroles, répliquai-je. Je n'aime pas cet homme, Houi. Il me méprise secrètement. Il n'y a aucune chaleur humaine en lui. » Houi me caressa la joue et, comme toujours à son contact, je sentis mon indignation faiblir.

« Raconte, mon petit, dit-il avec douceur.

— Tout est ta faute, commençai-je d'un ton boudeur. Les scribes étaient là, et Ramsès décidait de la répartition des biens rapportés par les navires marchands. J'ai écouté et, après, j'ai remarqué qu'il y en avait trop pour Amon et pas assez pour les coffres royaux. Ça l'a mis hors de lui. Il m'a fait un cours de politique intérieure et m'a chassée. J'ai été en disgrâce pendant trois jours entiers, Houi ! Pendant trois jours, j'ai été méprisée de tous et j'ai craint qu'il ne me rappelle plus jamais auprès de lui !

— Mais cela n'a pas été le cas, dit Houi en croisant les bras. Il est en ton pouvoir, Thu. Il peut feindre de te punir, mais il ne peut se passer de toi. Après un laps de temps convenable, tu pourras de nouveau aborder le sujet. Il finira par t'écouter. » Je me raidis.

« Non, je ne crois pas, répondis-je avec lenteur. Je me suis fiée à ton jugement, maître, mais sur ce point précis je pense que tu te trompes. J'en suis venue à connaître Ramsès mieux que toi. Il se rend

parfaitement compte de sa situation, de ses causes et de ses dangers. Il ne tentera pas de la modifier parce qu'il n'en a pas les moyens. Je ne réussirai jamais à le faire changer d'avis, et je n'ai plus l'intention de m'y essayer. » Je me levai et lui fis face. Il me fallut du courage pour soutenir le regard de cet homme qui était mon ami et mon mentor, mon père, mon juge et l'arbitre de mon destin depuis que j'étais à peine plus qu'une enfant. J'avais l'impression de me dresser contre un dieu. « Je te dois tout, Houi, poursuivis-je au prix d'un effort. Tous mes rêves se sont réalisés grâce à toi, et je ne pourrai jamais m'acquitter de ma dette à ton égard. Mais je ne peux plus risquer de perdre tout ce que j'ai gagné. Tes amis et toi, vous croyez que l'on peut relever l'Égypte, rétablir Maât, mais j'en suis arrivée à la conclusion que c'était impossible sous le règne de Ramsès. Et puis, quelle Maât, Houi ? Celle d'une Égypte depuis longtemps disparue ? Je ne plaiderai plus la cause que tu défends. Je te supplie de me pardonner. »

Il ne bougea pas. Tout son corps se figea, à l'exception de ses yeux qui me scrutèrent longuement. Son visage était curieusement inexpressif. Je subis son examen sans broncher mais je tremblais intérieurement. Puis il poussa un soupir, hocha la tête et se mit debout.

« Très bien, Thu, dit-il d'une voix unie. Tu t'es montrée obéissante et tu as fait de ton mieux. Je te pardonne, naturellement. Tu es pressée, je crois ? ajouta-t-il en se dirigeant vers l'officine. De quoi as-tu besoin pour réapprovisionner ta trousse ?

— J'ai oublié de l'apporter, maître, répondis-je avec humilité. Mais il me faut des pointes d'acacia. C'est très important pour moi. De l'huile de ricin aussi et de la stibine pour mes onguents. De la cannelle et du natron frais... » Il leva la main.

« Je vais te préparer tout cela. En attendant, sers-toi à boire. » Il s'enferma dans la petite pièce, et je contemplai tristement ma coupe de vin. J'avais abandonné Houi. Je n'avais pas répondu à son attente. Si ferme que soit ma décision de ne plus aborder le sujet de la politique avec Pharaon, j'aurais aimé que les choses se passent différemment.

Houi revint avec un petit coffret qu'il me tendit. « Les pointes d'acacia te paraîtront peut-être légèrement noirâtres, remarqua-t-il. Mais ne t'inquiète pas, elles sont parfaitement utilisables. Elles proviennent simplement d'arbustes différents. » Écartant les cheveux qui me tombaient sur le front, il posa un long baiser entre mes yeux, soupira de nouveau, puis me poussa gentiment vers la porte. « Sois heureuse, ma petite Thu. Mes vœux t'accompagnent. » Ma gorge se serra, car on aurait dit un adieu. Je me retournai pour lui parler encore, mais il avait déjà refermé la porte.

Je levai la main pour frapper, mais retins mon geste et me contentai d'appuyer la paume contre le cèdre odorant. J'avais pris ma décision. J'avais coupé un des fils qui reliaient l'enfant que je n'étais plus à un homme qui ne devait plus contrôler ma destinée. Ce fut pourtant le cœur troublé que je regagnai mon embarcation après avoir fait appeler Disenk. Je regardai avec un mauvais pressentiment les marins larguer les amarres. Derrière moi, il y avait les racines que j'avais plongées chez Houi, jour après jour, mois après mois, pendant mon long séjour. Devant moi, c'était le palais où ne me rattachaient encore que des vrilles extrêmement fragiles. Je me sentais sans défense.

Mais le lendemain, juste après l'aube, je marchai avec fierté jusqu'au débarcadère où la barque royale m'attendait. Une fraîcheur agréable s'attardait encore et, à l'est, le rose délicat du ciel ne s'était pas encore mué en bleu. Bien que le Fayoum ne fût pas très éloigné – à peine plus d'une journée de navigation –, une véritable flottille se pressait derrière l'embarcation de Pharaon, et les marches étaient encombrées de serviteurs qui s'affairaient et s'interpellaient.

Quand j'apparus, suivie de Disenk, tous s'immobilisèrent et s'inclinèrent profondément. Je venais de poser le pied sur la passerelle, quand ce fut de nouveau l'émoi. Ramsès arrivait, entouré de ses serviteurs et de ses gardes. Il s'avança vers moi d'un pas décidé, le sourire aux lèvres, faisant claquer sur la pierre ses sandales ornées de bijoux. Comme tous les autres, je me prosternai. « Debout ! » lança-t-il, et je sentis sa main sur mon cou. « Une bien jolie matinée », ajouta-t-il presque en chantonnant. Puis il me passa un bras autour des épaules et nous montâmes sur le pont où avaient été disposés chaises et coussins.

La passerelle fut rentrée, l'homme de barre grimpa à son poste, les gardes se déployèrent autour du pont, et nous partîmes. Les drapeaux impériaux commencèrent à battre au vent, et la voix du capitaine retentit pour rythmer la nage des rameurs.

Ramsès s'assit dans un fauteuil, les pieds posés sur un coussin et les mains nouées sur le ventre. Il portait une longue jupe plissée frangée de glands dorés et une tunique transparente. L'uræus royal scintillait au-dessus de son large front et une coiffe de lin raide brodée d'or lui tombait aux épaules. « Un petit répit loin des contraintes de la Cour, dit-il gaiement en se tournant vers moi. Mon scorpion va pouvoir se transformer en un être moins venimeux. Une colombe, peut-être, ou un agneau ? Je me sens d'humeur généreuse aujourd'hui, dame Thu, je vais donc rester assis ici à l'ombre de la tente et permettre à mes sujets d'apercevoir ma personne sacrée. Peret est encore en pleine gloire, tu ne trouves pas ? Et pourtant shemou approche. Quand nous aurons dépassé la ville, nous pourrons admirer

les vergers verdoyants et le blé qui pousse dru dans les champs. » Il me jeta un regard malicieux. « Tu vois, je me transforme en paysan pour te faire plaisir. Serais-je un bon paysan, Thu ? C'est dommage que tu aies reçu ta terre trop tard pour la semer cette année. Mais nous pourrons patauger champêtrement dans la boue tous les deux ! » Il se moquait de moi, et je lui répondis sur le même ton tandis que défilait sous nos yeux un enchevêtrement de maisons sordides et bruyantes qui laissaient parfois place à des vergers parfumés, aux jardins fleuris et aux débarcadères blancs des riches.

À midi, nous mangeâmes, puis nous retirâmes dans la cabine somptueuse pour y faire l'amour et dormir. Lorsque nous en sortîmes, dans la lumière mordorée du crépuscule, la barque glissait toujours vers le canal qui nous emmènerait vers l'ouest, en direction de l'oasis du Fayoum.

Quand le soir tomba, on alluma les lampes et la barque poursuivit sa route, pareille à un chapelet d'étoiles scintillantes glissant au fil du fleuve. Souvent, pendant cette journée magique, des gens sur la rive nous regardèrent passer avec ébahissement en se criant les uns aux autres : « C'est le roi ! Le dieu passe ! » Et je serrais étroitement la main de Ramsès quand ils se prosternaient en prononçant des bénédictions qui me faisaient l'effet d'une musique délicieuse.

Peu après la tombée de la nuit, nous entrâmes de nouveau dans la cabine et bavardâmes paisiblement avant de nous endormir, blottis l'un contre l'autre. Quand nous nous réveillâmes, nous étions arrivés.

Avec son grand lac entouré de milliers de champs verdoyants et de quantité d'arbres, le Fayoum est un joyau, un havre de beauté et de fertilité en plein désert. Mais je ne me rappelle pas grand-chose de ce que j'y vis, car une parcelle de cette terre était à moi seule, et l'émotion qui m'étreignit quand Ramsès et moi y posâmes le pied est indescriptible. Sans un mot, j'arpentai mes dix aoures, et je revis alors avec vivacité ce jour où j'avais trébuché sur les mottes de terre du champ de mon père pour aller me serrer contre sa cuisse musclée et le supplier de m'envoyer à l'école. Le résultat des travaux entrepris était déjà visible. Les canaux d'irrigation bordés de palmiers avaient été en partie nettoyés. Là où il y avait eu des pâturages, la terre était fraîchement retournée, noire et odorante. Elle serait ameublie pour que l'on puisse semer au début de la prochaine saison de Peret.

Ramsès ne m'accompagna pas. Après un coup d'œil au sol inégal gorgé de soleil, il ordonna qu'on lui apporte une chaise et me suivit du regard, installé près de sa litière. Mais quand je me fus promenée tout mon soûl, nous prîmes ensemble le chemin pavé qui menait à ma porte à travers le jardin dévasté et le long du bassin envahi de mousse. Il reçut avec moi les salutations de mes serviteurs. Le surveillant s'excusa de l'état du jardin. « J'ai jugé préférable de commencer par

travailler les champs et rebâtir la maison et les dépendances, expliqua-t-il d'un ton anxieux. J'espère suivre fidèlement tes instructions, dame Thu. Le jardin et le bassin seront remis en état quand les tâches plus importantes seront achevées. » Je l'assurai naturellement de mon accord. Ramsès poussa un grognement assez peu flatteur quand nous visitâmes la maison, mais, malgré son exigüité et l'absence de meubles, elle me plut beaucoup. Tout excitée, j'imaginai l'aménagement de chaque pièce, et j'implorai Ramsès de me laisser y passer la nuit.

« Mais elle sent le moisi et elle doit grouiller d'insectes, grommela-t-il. Les scorpions aiment les endroits humides... Il est vrai que tu as des affinités avec ces animaux, n'est-ce pas ? ajouta-t-il en souriant. Eh bien, c'est entendu, tu peux rester ici ce soir à condition que l'on te protège. » Je le remerciai avec effusion et, au crépuscule, Disenk installa un lit dans une des pièces tandis que des gardes prenaient position autour de la maison.

Je ne dormis pas beaucoup. Étendue dans l'obscurité, j'écoutai le silence paisible, savourant mon bonheur. À deux reprises, je me levai et allai me promener au clair de lune dans le jardin embroussaillé. Peu m'importaient l'odeur putride qui montait de l'eau noire du bassin ou les mauvaises herbes qui me faisaient parfois trébucher. Tout était à moi. À moi !

À la manière des paysans, j'avais établi un lien immédiat avec la terre. Elle ne me trahirait pas. Elle ne paierait pas d'ingratitude mes soins et mon zèle. Elle répondrait par une fertilité harmonieuse à l'air que je jouerais par l'entremise de mon honnête surveillant. Elle me rendrait mon amour. Je n'avais pas envie de la quitter et, au matin, je me prosternai sur le seuil de ma maison puis, un encensoir à la main, je priai Bès, qui apporte le bonheur à tous les foyers, d'imprégner toutes les pièces de sa présence et d'en chasser les mauvais esprits.

Je préférerais ne pas me rappeler le reste de la journée. Il me hante encore en dépit de mes efforts pour l'effacer de ma mémoire. Il y avait dans le Fayoum un harem, le Miour, où l'on envoyait les très vieilles concubines. Ramsès décida de s'y rendre. Il n'avait pas annoncé sa visite, et un Gardien de la Porte affolé l'accueillit en multipliant les prosternations et les excuses maladroites, tout en me jetant des regards en biais qui me mirent mal à l'aise.

Nous fîmes rapidement le tour des bâtiments. Ramsès s'arrêtait de temps à autre pour échanger quelques mots avec des pensionnaires, mais j'étais là depuis quelques instants à peine que je brûlais déjà de repartir. Le bâtiment était vieux, les chambres petites et sombres, et si les jardins étaient aussi verdoyants que le reste du Fayoum, il y régnait une atmosphère de mélancolie et un silence qui pesaient lourdement sur le ka et fatiguaient le corps.

Plusieurs centaines de femmes habitaient là, des femmes à la peau ridée et aux yeux larmoyants, des femmes dont les membres déformés, les cheveux blancs et sans éclat disaient l'imminence de la mort. Elles avaient la voix rauque ou usée, des mouvements lents et pénibles. Certaines restaient assises sous les arbres, immobiles, le regard perdu dans le vide. D'autres étaient couchées dans leur lit, et nous apercevions leur silhouette difforme par les portes ouvertes. En dépit des nombreux serviteurs, la tristesse, la résignation et l'attente patiente de la mort imprégnaient l'atmosphère, et quand le portail du harem se referma derrière nous, j'étais au bord de l'hystérie. Finir comme cela ! L'idée était insupportable.

Ramsès me frôla quand nous montâmes dans notre litière. « Mais tu es glacée, Thu ! s'exclama-t-il. Et tu trembles ! Viens, tu as besoin de manger. Nous allons satisfaire notre appétit, puis nous irons offrir nos sacrifices dans les temples. Cela te plaira davantage, car Sobek et Herishef sont adorés par des femmes dans la fleur de l'âge, et leurs maisons seront pleines de jeunesse. » Il ne fit pas d'autre commentaire sur notre visite au Miour, et j'en fus heureuse, car je n'aurais pu m'empêcher de fondre en larmes s'il m'avait demandé ce que je pensais de ce tombeau pour les vivants.

Mais dans les temples de Sobek et de Herishef, dont les cours étaient effectivement bondées de jeunes suppliantes, je refusai avec une sorte de panique d'offrir un sacrifice et, sans doute pour éviter une scène, Ramsès ne m'y força pas. Plus tard, quand ses prêtres eurent attiré Sobek au bord du lac et qu'il ouvrit son museau souriant aux dents pointues pour recevoir le don de nourriture que Ramsès m'avait confié, le courage me manqua encore une fois. Tremblante, je laissai échapper le pain, les fruits et les morceaux de viande qui tombèrent l'un après l'autre sur les dalles tandis que le dieu-crocodile claquait des mâchoires avec impatience et que les prêtres m'observaient, les paupières mi-closes.

Finalement, le roi me glissa un plat où je déposai l'offrande. Puis il le tendit à l'un des prêtres, me prit par le coude et m'entraîna. J'étais au bord des larmes. « Tu ne ressembles pas à un scorpion mais à un lièvre effarouché, aujourd'hui, remarqua-t-il sans méchanceté. Tu crains donc la fertilité accordée par Sobek et Herishef ? Pour quelle raison, je me le demande. Se pourrait-il que tu ne souhaites pas donner d'enfant royal à ton souverain ? »

J'eus envie de m'arrêter, de lui étreindre les deux mains et de les presser contre mon cœur. Tu te souviens d'Eben ? aurais-je crié. Où est-elle à présent, Grand Horus ? T'arrive-t-il encore de penser à cette femme dont tu étais fou ? Envoies-tu jamais prendre des nouvelles de l'enfant que tu lui as fait ? Que les dieux aient pitié de moi si je tombe un jour dans cet abîme ! J'avais l'impression que les femmes du harem

du Fayoum me regardaient d'un air lugubre, dissimulées dans l'ombre mince des arbres qui nous entouraient. Je secouai la tête.

« Pardonne-moi, Taureau puissant, balbutiai-je. Il en est peut-être ainsi que tu le dis. Peut-être pas. Pardonne-moi. » Il n'insista pas, et nous regagnâmes la barque en silence.

Je retrouvai avec soulagement l'animation et l'activité du harem de Pi-Ramsès. Au cours des jours qui suivirent, cet autre harem enfoui dans les profondeurs du Fayoum vint souvent me hanter, mais je parvenais à chasser mon malaise en pensant à mes précieux champs. Ils représentaient la vie, la vigueur, l'espoir ; ils m'apporteraient la seule fertilité que j'aie jamais désirée.

J'étais continuellement auprès de Pharaon. Ma chambre devint un endroit où je me changeais en toute hâte entre deux divertissements. Je passais de la salle de banquet à la chambre à coucher royale ; de promenades agréables dans les jardins du palais où nous étions entourés de gardes, de serviteurs, de hérauts et de ministres, à des temples remplis d'encens et résonnant du chant harmonieux des chanteurs sacrés. Quand ce n'était pas pour assouvir ses appétits charnels, Pharaon me faisait appeler pour soigner quelque indisposition, généralement causée par un excès de boisson ou de nourriture, car il aimait les plaisirs de la table presque autant que les délices mystérieuses du lit.

Mon étoile brillait jour et nuit. J'étais belle et adorée. Tout le monde s'inclinait devant moi. Les courtisans me cédaient le pas. Les serviteurs déposaient à mes pieds les largesses de l'Égypte avec le regard anxieux de ceux qui redoutent de déplaire. Et je me délectais de tout cela.

Je ne confiais à personne ma terreur secrète. Soir après soir, quand, avant d'aller rejoindre Pharaon, je broyais les pointes d'acacia, puis en mélangeais la poudre à des dattes écrasées et du miel, je priai avec ferveur Oupouaout, mon dieu protecteur, et Hathor, la déesse de l'amour, de conserver son efficacité au contraceptif et d'empêcher que la vie naisse dans mon ventre.

Il est indigne de moi, je sais, d'avouer que je vécus mon plus beau moment par une matinée torride, lors d'une cérémonie officielle dans le temple d'Amon où Pharaon devait procéder à la consécration d'un nouvel autel en argent. Il avait prévu des sacrifices particuliers, et toutes les personnes ayant une quelconque importance jouaient des coudes dans l'avant-cour, parées de leurs plus beaux atours. J'avais traversé la ville dans ma jolie litière, accompagnée de Disenk.

Quand je m'avançai sur le pavé brûlant après avoir franchi les imposants pylônes, je fus entourée de gardes qui m'escortèrent jusqu'à l'oasis de tranquillité et d'ordre où se tenait la famille royale. Revêtu de tous les insignes de sa souveraineté, Ramsès dominait le petit

groupe. Il était coiffé de la double couronne, son menton s'ornait de la barbe pharaonique, et il étreignait la crosse, le fouet et le cimenterre, symboles de sa toute-puissance. Cela ne l'empêcha pas de me sourire quand je me prosternai devant lui. Plissant les yeux dans l'ombre ténue du dais tendu au-dessus de nous, la reine Ast m'ignora soigneusement mais son fils, qui portait un ample pagne plissé et une tunique souple accentuant encore sa virilité, me salua avec politesse.

J'étais arrivée juste avant Ast-Amasareth. Celle-ci s'avança vers le roi, exécuta le salut simplifié qui était la prérogative des épouses et, lui adressant quelques mots, s'apprêta à prendre place à sa gauche. Mais Ramsès l'arrêta d'un geste large qui fit scintiller le fouet d'or et de lapis. « Tu te mettras derrière moi aujourd'hui, Ast-Amasareth, déclara-t-il. Mais ne t'inquiète pas, je n'ai aucun grief contre toi. Approche, dame Thu. Aie le plaisir d'honorer ton seigneur de ta présence sous la protection du flambellifère-de-gauche. Il me sera agréable de respirer ton parfum mêlé à la myrrhe sacrée du dieu. » La reine Ast émit un murmure scandalisé tandis qu'Ast-Amasareth s'immobilisait, prise au dépourvu. Je me glissai entre elle et Pharaon.

« Merci, Majesté, dis-je. C'est un honneur incomparable. » Je jetai un coup d'œil à la femme dont j'avais usurpé la place. Elle s'inclinait, un sourire contraint aux lèvres, mais le regard qui croisa le mien était glacial.

Je dois dire en ma faveur que je n'eus pas le triomphe ostentatoire. Je baissai modestement les yeux. L'ombre de Ramsès et la mienne étaient courtes et pâles sur la pierre éblouissante. Le roi ne fit plus attention à moi. Il ordonna d'un ton irrité à son premier héraut de mettre de l'ordre à l'arrière du cortège. Mais je n'avais pas besoin d'autre démonstration pour comprendre la signification de son geste ; les autres non plus. Il n'y avait plus rien ni personne entre l'affection du roi et moi.

Rien, tout du moins, à part cette pointe d'appréhension tapie au fond de moi. Mes règles ne venaient pas. Par négligence, absorbée comme je l'étais par les activités de la Cour, j'avais perdu le compte des jours, et quand j'avais pris la peine de réfléchir et de calculer, mon sang s'était figé.

Pharaon lança un ordre. Les cors retentirent. Nous commençâmes à avancer lentement et, au-dessus de ma tête, les blanches plumes d'autruche de l'éventail de cérémonie oscillèrent. Dans la cour intérieure s'élevaient la fumée de l'encens, presque invisible sur le ciel bleu, et le claquement discordant mais lancinant de mille crotales. Derrière moi, j'entendais le souffle léger d'Ast-Amasareth et je m'imaginai le sentir, brûlant et venimeux, sur ma nuque. Résolument, je dirigeai mon attention sur la victoire que je venais de remporter, et j'oubliai mon ventre.

Le lendemain matin, pourtant, la précarité de ma situation me fut brutalement rappelée. Après les interminables cérémonies religieuses et le banquet donné en l'honneur d'Amon et des orfèvres qui avaient fabriqué l'autel, Ramsès n'avait guère pensé qu'à dormir, et j'avais réussi à passer quelques heures dans mon lit. Je me réveillai en milieu de matinée, engourdie et la tête lourde. Pendant que Disenk allait préparer mon déjeuner, je regardai avec hébètement, assise à l'ombre devant ma porte, la cour encombrée de femmes.

À son retour, je me sentais déjà un peu mieux. Elle rapportait de la pâte de sésame, des branches de céleri, des feuilles de laitue, une grenade, cinq figues baignant dans de l'essence de genièvre violette et une coupe de jus de raisin d'où montait l'arôme tonifiant de la menthe. Je mordais dans une branche de céleri trempée dans la pâte de sésame et tendais la main vers le jus de fruit quand Disenk me saisit le poignet. « Attends ! dit-elle d'un ton pressant. Il y a quelque chose qui cloche. Attends. »

Je reposai le céleri et la regardai. Elle s'était assise par terre près de ma chaise et fixait le plateau avec concentration, le front plissé, parfaitement immobile. Le temps passa, et mon cœur se mit à battre avec violence. Une volée d'oiseaux traversa le ciel, au-dessus de la cour. Une dispute éclata entre deux femmes, près du bassin, et s'acheva dans un éclat de rire. L'ombre se déplaça imperceptiblement et un rayon de soleil toucha mon pied. Finalement, je pris une profonde inspiration.

« Disenk », dis-je d'un ton hésitant, car elle avait toujours le regard rivé sur la nourriture. « Qu'y a-t-il ? » Elle cligna les yeux et se mordit la lèvre.

« Je prépare moi-même ce que tu manges, répondit-elle à voix basse. Je prends tout dans les plats communs, et il est impossible de prévoir ce que je choisirai. Ce céleri, par exemple, il y en avait de grands saladiers dans les cuisines, ce matin. J'ai pris des branches dans plusieurs d'entre eux ; j'ai coupé et goûté un morceau de chacune d'elles avant de les mettre sur ton plateau. Je procède ainsi pour tout, à chaque repas. Le vin et la bière, eux, te sont directement envoyés par le maître et sont correctement cachetés. Eh bien, il y a quand même quelque chose qui ne va pas sur ce plateau, quelque chose que je n'arrive pas à déterminer. Les plats sont exactement comme je les ai disposés, et pourtant pas tout à fait. » Ses petites mains coururent sur la coupe, le bord des plats, comme si elles pouvaient lui donner la réponse qu'elle cherchait, et brusquement elle se figea. « Les figues, murmura-t-elle.

— Disenk...

— Il y a cinq figues, dit-elle en pivotant vers moi. Cinq. Je n'en avais pris que quatre ! Quelqu'un en a ajouté une autre à mon insu. »

Nos regards se rencontrèrent et, en dépit de la chaleur, j'eus l'impression de sentir un courant d'air froid sur ma peau.

Disenk se releva et s'avança dans la cour ensoleillée avec le plat de figues. Il y avait toujours des chiots qui se roulaient dans l'herbe avec les enfants, et ce matin-là ne faisait pas exception. Je regardai Disenk poser discrètement le plat par terre. Elle revint près de moi, et nous attendîmes ensemble, tendues et immobiles.

Les figues ne furent pas remarquées tout de suite, mais un petit chien dodu finit par flairer leur odeur sucrée et se détacha de la mêlée. Il s'approcha du plat, le renifla prudemment, jeta un regard vers ses compagnons, puis tira une petite langue rose. Disenk et moi retînmes notre souffle. Avec gloutonnerie, le chiot engloutit les figues, puis posa une patte dans le plat et le lécha consciencieusement avant de s'en désintéresser et de s'éloigner. Je me rendis compte que Disenk m'enfonçait ses ongles dans l'épaule.

L'animal n'alla pas loin. Brusquement, sa démarche changea. Il se mit à tituber, puis à vomir. Les membres secoués de spasmes, il tomba sur le côté, puis cessa de bouger. D'un pas incertain, sans sa grâce habituelle, Disenk alla récupérer le plat, qu'elle saisit avec un pan de sa robe, et se pencha sur le chiot. Elle avait des yeux immenses quand elle revint.

« Il est mort, annonça-t-elle. Je vais emporter le reste. » Machinalement, elle prit le plateau et se dirigea vers l'entrée de la cour. Mon attention fut alors brusquement attirée par Hatia. Elle était assise à sa place accoutumée, enveloppée dans un châle rouge et immobile sous son parasol. Sa servante se tenait derrière elle, pareillement immobile, et toutes les deux me regardaient avec insistance.

Aussi nonchalamment que j'en fus capable, je me levai, m'étirai et me réfugiai dans ma chambre. Mais y étais-je vraiment à l'abri ? me demandai-je. Le choc commençait à se faire sentir. Mon cœur palpitait, et j'avais le visage brûlant. Quelqu'un avait tenté sans scrupules de se débarrasser de moi, de me tuer. Je me rappelai les événements de la veille, l'éclat froid des yeux d'Ast-Amasareth quand elle avait été obligée de me céder la place. Étais-je finalement devenue une menace sérieuse pour cette vilaine sorcière ? Je l'avais toujours soupçonnée de pratiques magiques. Comment, sinon, aurait-elle pu conserver autant d'emprise sur Ramsès ?

Et si c'était Hatia ? Oh, non, certainement pas ! Elle était imbibée d'alcool. Elle vivait pour la jarre qui ne la quittait jamais. Mais était-ce si sûr ? Hatia habitait le harem depuis très longtemps. Silencieuse, discrète, elle se tenait au même endroit jour après jour, année après année. Rien ne lui échappait. Oubliée mais toujours présente, elle constituait l'espionne idéale. Et puis elle n'était peut-être pas aussi

indifférente qu'il y paraissait. Je me souvins avec un sursaut désagréable du regard malveillant qu'elle m'avait jeté pendant mes trois terribles jours de disgrâce. Était-elle l'instrument d'Ast-Amasareth ? Le vin qu'elle absorbait avec tant d'obstination venait-il des vignobles de la grande épouse ?

Se perdre en conjectures était vain. Ast-Amasareth, Hatia, l'idée du meurtre pouvait être née dans l'esprit jaloux de n'importe laquelle des centaines de femmes qui m'enviaient ma place à la Cour et pensaient avoir une chance d'obtenir le même privilège lorsque je serais dans la tombe.

Le premier moment de choc passé, j'arpentai ma chambre avec agitation. Je n'avais pas assez pris au sérieux les avertissements que m'avaient donnés Houi, Hounro et Disenk. Je m'étais imaginée invulnérable, mais je devrais désormais me méfier de chaque bouchée, soupçonner chaque main tendue. J'étais seule, et je me dis alors que j'étais en train d'apprendre que tout ce que l'on obtient dans la vie a un prix.

J'avais envie de courir exprimer mon indignation à Pharaon, de lui demander d'envoyer sa police fouiller le harem pour me venger, pour assurer ma sécurité. Mais, en faisant les cent pas dans ma prison luxueuse, je me rendis compte qu'une telle réaction n'aboutirait qu'à aggraver la situation. Pharaon ne pouvait me protéger en permanence même s'il y était disposé. Et si l'on découvrait que le coupable était la grande épouse ? En dépit des faveurs dont j'étais comblée, je savais qu'une concubine, même titrée, ne l'emporterait pas contre une des femmes les plus influentes d'Égypte.

Me débarrasser d'elle ? Cette idée me donna un petit frisson de plaisir. Imaginer ce visage défiguré encore un peu plus par la douleur, ce corps maigre se convulser sous l'effet de mon poison, apaisa les battements de mon cœur et me fit relever la tête. Mais si Ast-Amasareth était innocente ? Je poussai un soupir. Non, il n'y avait rien à faire.

Lorsque Disenk revint, ayant retrouvé tout son sang-froid, nous discutâmes brièvement de la situation, et j'écrivis moi-même un message à Houi pour lui apprendre ce qui s'était produit. Disenk promit de surveiller plus étroitement la préparation de mes repas. Je l'interrogeai sur le comportement des autres servantes du harem. Avait-elle vu ou entendu quoi que ce fût de suspect ? Elle secoua la tête. Les domestiques bavardaient avec la même ardeur que leurs maîtresses, mais rien ne l'avait alertée. Nous finîmes par abandonner le sujet, mais il continua à me hanter ; c'était une menace imprécise qui assombrissait mes heures de veille et me poursuivait dans mes rêves. Je savais en effet qu'entre les mains d'un expert le poison pouvait être administré d'une dizaine de manières différentes, et je ne

pouvais qu'espérer que Houi et moi fussions les seuls spécialistes de Pi-Ramsès.

Une semaine plus tard, le prince Ramsès me fit appeler. Au cours des jours précédents, l'importance de l'incident des figues empoisonnées avait diminué dans mon esprit jusqu'à m'apparaître comme un risque inévitable. La vie dans le harem avait toujours recelé des dangers pour les favorites. La faveur de Pharaon était à ce prix ; il fallait en tenir compte quand l'on avait résolu d'escalader la pente traîtresse de l'influence royale, et cette réalité n'aurait pas dû me surprendre.

Je trouvais troublant de savoir que l'on me haïssait, et plus perturbant encore de m'interdire la riposte. J'étais en effet portée à la vengeance. Je m'étais cependant résignée à ma situation quand le premier héraut du prince se présenta à ma porte, me salua avec respect et me dit que son maître souhaitait me voir dans ses appartements privés. Disenk était en train de me glisser des bracelets aux poignets et venait tout juste de reposer mon huile parfumée.

« Mais je ne peux me rendre auprès du prince maintenant, répondis-je. Je m'apprête à rejoindre Pharaon. Son Altesse pourrait-elle attendre demain ? » J'étais secrètement étonnée de cette convocation. Depuis assez longtemps, je ne voyais plus le prince que rarement, et j'avais fait de mon mieux pour mettre un terme à mes rêveries déloyales.

« Son Altesse sait que ton temps ne t'appartient pas, dame Thu, dit le héraut. Elle te prie donc de venir la voir ce soir quand tu regagneras le harem.

— Mais ce sera en pleine nuit, objectai-je, perplexe. Je ne veux pas réveiller Son Altesse.

— Le prince compte aller pêcher après le coucher du soleil, puis recevoir quelques amis. Il ne dormira pas.

— En ce cas, c'est entendu. »

Après le départ du héraut, Disenk déclara : « Il se pourrait que ce soit un piège, Thu. Le palais sera désert quand tu reviendras. » Je réfléchis un instant, puis haussai les épaules.

« Le premier héraut du prince n'est pas un mercenaire retors, remarquai-je. À moins que le prince en personne ne veuille ma mort, je pense que je ne risque rien. Je demanderai à l'une des sentinelles qui gardent la porte du roi de m'escorter. Je ne vais tout de même pas

limiter mes mouvements à ma chambre ou à celle du roi. Je finirais par devenir folle !

— Je crois que le prince désire garder cet entretien secret, observa Disenk. Sinon, il t'aurait fait venir dans la journée ou t'aurait abordée lors d'un banquet. Je vais t'accompagner ce soir, Thu. Je t'attendrai à la porte de la chambre royale, et nous irons ensemble chez le prince. » Je la remerciai et nous partîmes aussitôt. Le soleil ne touchait pas encore l'horizon, mais il était déjà descendu derrière le bâtiment du harem et les ombres étaient longues sur l'herbe de la cour. Je frissonnai en passant près de l'endroit où le malheureux chien s'était écroulé. Un serviteur avait emporté le cadavre mais je m'imaginai voir encore le coin d'herbe écrasée où il était mort.

D'excellente humeur, le roi me taquina et raconta des plaisanteries tout en grignotant des gâteaux au miel et en ingurgitant une quantité de vin qui ne diminuait en rien son ardeur. Avant de sombrer dans le profond sommeil de la satiété, il m'avait fait l'amour plusieurs fois. Lorsque je fus certaine de ne pas le réveiller, je redressai l'oreiller sous sa tête, tirai le drap et sortis silencieusement.

Disenk quitta aussitôt le coin sombre où elle somnolait. Sans échanger un mot, nous tournâmes immédiatement à gauche, longeâmes le haut mur du palais en dépassant la chambre où le Taureau puissant ronflait doucement, la salle de réception privée et son antichambre. La partie des jardins du palais qui s'étendait entre les bâtiments et le mur d'enceinte était plongée dans les ténèbres. La lune se couchait, et seule la faible lueur des étoiles éclairait le sol et teintait l'obscurité entre les branches des arbres. Enseveli dans le sein de Nout, la déesse du ciel, Rê attendait de renaître et, sans lui, le monde perdait ses sens.

Au pied de l'escalier extérieur qui montait aux appartements du prince, deux gardes parlaient à voix basse. En nous voyant, ils portèrent la main à leur épée mais je leur donnai mon nom. « Eh bien ? » murmurai-je en me tournant vers Disenk. Elle arrangea ma coiffure et essuya une tache de khôl sur ma tempe. Ses lèvres paraissaient noires dans la pénombre.

« Ne mange ni ne bois rien », rappela-t-elle. J'acquiesçai de la tête et suivis le soldat dans l'escalier. Le jardin enténébré disparut derrière nous, et nous arrivâmes bientôt devant une lourde porte à deux battants. L'homme frappa, et une voix familière répondit aussitôt. Après m'avoir annoncée, le soldat me fit signe d'entrer en s'inclinant et referma la porte derrière moi.

Je n'étais pas dans une pièce mais à l'extrémité d'un couloir qui s'allongeait sur ma gauche. En face de moi, il y avait une autre porte, grande ouverte, et un rai de lumière élaboussait le sol à mes pieds. Je m'avançai. Un serviteur répéta les gestes du garde, et je me retrouvai

seule avec le prince.

Sa salle de réception était étonnamment vide. Des scènes de désert à dominantes beige et bleu décoraient les murs ainsi qu'un grand portrait du prince en personne, debout sur son char, le fouet levé au-dessus de la tête de ses chevaux en plein effort. La flamme vacillante des lampes semblait lui donner vie.

Le bureau – sur lequel se trouvaient quelques rouleaux, une pointe de flèche brisée, un fourreau vide passé dans une ceinture en cuir – était un meuble en bois simple, tout comme les chaises au siège de lin tissé et l'unique table basse, qui supportait une lampe. Une autre brûlait au fond de la pièce, montée sur un pied imitant un bouquet de hautes tiges de papyrus.

La pièce me fit une impression de sobriété et de bien-être solitaire, mais elle donnait aussi un sentiment troublant d'impermanence, comme si son occupant vivait sur la scène du palais et que son véritable domicile fût ailleurs, caché.

Mes réflexions s'arrêtèrent là, car le prince se leva et s'avança vers moi. Il ne portait qu'un pagne court, et la lumière chaude des lampes caressait les muscles souples de ses longues cuisses, les stries de son ventre, et les deux protubérances brunes de ses mamelons sur son torse lisse. Des cheveux d'un noir éclatant encadraient son visage. Il avait manifestement été maquillé beaucoup plus tôt dans la journée, et il restait juste assez de khôl autour de ses yeux pour en souligner la clarté. Un soupçon de henné rougissait ses lèvres souriantes. Je me prosternai avec un cri muet de soumission.

« Je te salue, concubine royale Thu, dit-il. Tu peux te relever. Pardonne ma tenue, je t'en prie, mais je suis allé pêcher et nager de nuit avec mes amis. Je ne connais rien de plus enivrant que de s'enfoncer dans les eaux noires du Nil pendant que la surface brasille au clair de lune, sauf peut-être regarder Rê répandre son sang dans le désert. Assieds-toi, si tu veux. »

Je m'exécutai avec empressement, car je ne tenais pas à lui montrer que j'avais brusquement les jambes molles. Il vint plus près et m'observa d'un air songeur. « Nous nous sommes peu vus ces derniers mois, poursuivit-il avec désinvolture. Mais j'ai beaucoup entendu parler de toi. Quand les autres sujets sont épuisés, la conversation roule toujours sur la jeune concubine aux extraordinaires yeux bleus et à la langue acérée, qui a transformé le roi en toutou. » Je lui jetai un regard rapide mais il n'y avait pas trace de malveillance dans son expression. Son sourire était plein de chaleur. « Aucune autre concubine n'a retenu son intérêt aussi longtemps. Mes félicitations, dame Thu. Tu es une femme étonnante, à n'en pas douter. » Cette fois, quelque chose dans son ton me mit sur mes gardes. Je me levai pour me sentir moins vulnérable.

« Je te remercie, Altesse, répondis-je. Mais je ne peux tirer gloire de ma beauté ni de ma verve. Je suis telle que les dieux m'ont faite. » Il tournait autour de moi, et il était dans mon dos quand il reprit d'une voix douce, insinuante :

« Oh, je ne crois pas, dame Thu. Je pense au contraire que tu es une fille de la terre, très intelligente, pleine de ressources, ambitieuse et sans doute assez froide sous cette délicieuse enveloppe. Je ne sais pas trop si je dois envier ou plaindre mon père.

— Tu es injuste, Altesse ! protestai-je avec indignation. Je n'ai fait que du bien au Grand Horus ! J'ai soigné ses blessures ; j'ai prévenu ses moindres désirs ; je l'ai rendu heureux !

— Sans aucun doute. » Il s'était arrêté devant moi, souriant toujours, et cherchait mon regard. « Mais beaucoup d'autres femmes l'ont rendu heureux avant toi. Conserver la faveur de mon père demande bien davantage que la capacité de plaire, et tu le sais. Cela suppose des calculs, de la détermination, assez de détachement pour peser les événements présents en fonction de l'avenir souhaité, et pour agir en conséquence. Ne te méprends pas, Thu, je ne suis pas en train de te condamner. Au contraire ! J'admire ta ténacité. J'ai une proposition à te faire. »

Je l'observai avec méfiance. Son sourire avait disparu, mais il s'était encore rapproché, si près que je sentais son odeur. J'éprouvai soudain un si violent désir de caresser sa peau soyeuse et ferme que mes doigts se contractèrent. Lorsqu'il reprit la parole, son souffle effleura ma joue. « Derrière ce mur, il y a les appartements de mon frère, le prince Amenherkhe-peshef, déclara-t-il. Il a un an de moins que moi. Il n'est pas chez lui. Il n'y est jamais, en fait, car il passe la majeure partie de son temps dans le nord du Delta à se prélasser sur le rivage de la Grande-Verte et à s'amuser avec ses concubines. Mes autres frères habitent de l'autre côté des jardins. Il y en a un qui est si bête que c'est à peine s'il sait combien il a d'oreilles. Un autre réside à Thèbes où il sert Amon. Il désire être prêtre jusqu'à la fin de ses jours. Un autre encore est vicieux ; il se délecte à fouetter ses chevaux, ses serviteurs et ses femmes. Aucun ne se soucie beaucoup de notre père et encore moins de l'Égypte. Père nous met cependant tous sur le même plan et se demande avec angoisse lequel d'entre nous mérite de lui succéder. Pendant ce temps, l'emprise d'Amon sur ce pays se renforce. » Il n'avait pas élevé la voix, mais elle était devenue plus dure, et ses mains puissantes se refermèrent brusquement sur mes épaules. « Je suis l'unique chance de salut de l'Égypte, poursuivit-il d'une voix rauque. Mais on ne tient pas compte de mon avis. Père refuse d'admettre que, s'il choisissait un autre que moi, ce serait catastrophique. Je connais ses craintes, naturellement. Il ne se fie à personne, pas même à moi, et cela me blesse. Il ne voit pas quel

amour j'ai pour lui et pour mon pays. » Il avait froncé ses beaux sourcils et se mordait délicatement la lèvre. « Mais Pharaon a confiance en toi, dame Thu. Il t'aime et il t'écouterà. Je veux que tu plaides ma cause. Convaincs-le de me déclarer son Oisillon-d'Horus ! »

Sa voix vibrait d'émotion, mais ses mains avaient commencé un lent va-et-vient voluptueux sur mes bras, et je frissonnai à ce contact. J'avalai ma salive et le regardai, luttant contre la langueur qui envahissait mon corps et mon esprit. Ses propos avaient eu l'accent de la sincérité, mais ses yeux restaient froids, comme s'il mesurait ma réaction.

« Tu te trompes, prince, bredouillai-je. Une fois déjà, j'ai essayé d'influencer le Taureau puissant, et cela m'a valu d'encourir sa colère pendant trois des jours les plus abominables de ma vie. Il m'aime, mais c'est la grande épouse qu'il écoute en matière de politique. » J'avais du mal à penser de façon cohérente et j'étais convaincue d'avoir débité des absurdités, mais son sourire s'épanouit de nouveau, révélant ses dents parfaites. Ses mains pressèrent furtivement les miennes, puis il se recula. Je commençai à soupçonner qu'il me manœuvrait mais sans parvenir à m'en offenser.

« Cette sale étrangère, jeta-t-il avec mépris. Elle ne m'aidera pas. Elle refuse de s'allier à l'un quelconque d'entre nous de peur de se tromper et de voir un autre héritier monter sur le trône d'Horus. Je suis cependant résolu à l'emporter. Je commande l'infanterie et j'ai le soutien de l'armée. Il est cependant vital que j'acquière la divinité avec la bénédiction de mon père, et non par la force, quand il sera mort. L'Égypte ne doit pas connaître une guerre civile. » Il s'approcha de nouveau de moi, si près que, bien qu'il ne me touchât pas, je me sentis à sa merci. « Je ne te fais pas cette demande à la légère, poursuivit-il à voix basse. Je sais que si tu n'abordes pas le sujet avec la plus grande délicatesse, mon père risque de mal interpréter tes paroles. Mais je me fie à ton tact et à la fascination que tu exerces sur lui.

— Tu surestimes l'un et l'autre, prince, balbutiai-je, incapable de détacher mon regard de ses lèvres. Je m'exposerais à pis que trois jours de disgrâce si je l'irritais une seconde fois.

— Je veillerai à ce que tu aies ta récompense, insista-t-il. Le nouveau Pharaon hérite du harem de son père, tu le sais, n'est-ce pas ? Il peut faire ce qu'il lui plaît des concubines. Tu es très jeune, dame Thu. Je garderais très peu des centaines de femmes de mon père, et tu serais l'une d'elles. Les autres iraient naturellement finir leurs jours dans les différents harems de retraite. Ce sort terrible te serait épargné si je ceignais la Double Couronne ; je te couvrirais au contraire de richesses et de faveurs. Cela ne vaut-il pas quelques mots glissés à l'oreille de mon père de temps à autre ? »

Il s'était rapproché encore, et je ne pus résister davantage. Avec un sanglot de capitulation, je me penchai en avant. Mes mains se posèrent alors enfin sur son corps musclé, et mes lèvres s'ouvrirent sous les siennes. Elles étaient aussi assurées, aussi affolantes que je me l'étais imaginé. Il me prit par la taille et me pressa contre lui. Si jeune, si ferme ! pensai-je, enivrée. Le feu et la fougue ; la solidité, pas la mollesse, la chair flasque de Pharaon. Pharaon...

Haletante, je m'arrachai à l'étreinte de Ramsès.

« Comme tu dois me trouver idiot, prince ! » m'écriai-je, rendue à moitié folle par le désir et la colère qui s'affrontaient en moi au point de me donner la nausée. « Je risque ma vie pour toi, et que m'as-tu promis en échange ? Rien. Rien du tout ! Supposons – bien que ce soit peu probable – que ton père m'écoute et te désigne pour héritier ? Il part sur la Barque céleste, tu ceins la Double Couronne et tu hérites du harem. Tu es alors libre de m'ignorer, de m'exiler ou de me prendre dans ta couche pour me rejeter ensuite ! Non, ce n'est pas suffisant ! » Il respirait fort, et je vis un mince filet de transpiration couler de son cou sur sa poitrine.

« Que veux-tu, alors ? s'exclama-t-il. De l'or ? Des terres ? » Je me pressai le front. Je tremblais des pieds à la tête comme si j'avais la fièvre.

« Non, Altesse, répondis-je en tâchant de reprendre mon calme. Je veux un document qui me déclare reine d'Égypte au cas où tu deviendrais roi. Je veux que ce document soit contresigné par un prêtre et un scribe à qui tu te fies, puis qu'il me soit remis. Et n'oublie pas que je lis très bien. » Il me contempla avec stupéfaction, puis une expression amusée se peignit sur son séduisant visage, et il se mit à rire.

« Par Amon, j'ai effectivement pitié de mon père, car je vois dans quels rets il est tombé. Tu es une insolente petite garce, dame Thu. Très bien, je réfléchirai à ta proposition, à condition que tu prennes la mienne en considération. » Brusquement, je me sentis de nouveau moi-même, et pleine de force.

« C'est vrai ?

— Oui.

— Je te remercie, Altesse. » Je le saluai avec cérémonie et me dirigeai vers la porte.

« Où vas-tu ? demanda-t-il. Je ne t'ai pas encore congédiée. » Je m'arrêtai mais sans me retourner. Je craignais, si je le regardais, d'aller me jeter dans ses bras, dans son lit, et de consommer ainsi ma perte.

« Alors fais-le, prince, je t'en prie, dis-je avec calme. Au nom du respect que j'ai pour ton père. » Un long silence me répondit. Finalement, j'ouvris la porte avec résolution et m'en fus.

Cette nuit-là, je refis le rêve. Comme la première fois, j'étais agenouillée dans le désert, la bouche et les narines pleines de sable, le dos brûlé par le soleil. La peur m'entourait de toutes parts, mais cette fois il y avait une voix qui murmurait, marmottait des sons inintelligibles. Je ne pouvais pas non plus déterminer si cette voix était masculine ou féminine. C'était un monologue monotone et ininterrompu, et, dans ma terreur, j'essayais de saisir sa signification, car je savais que, si j'y parvenais, je serais libre. Je me réveillai nauséuse, entortillée dans des draps trempés de sueur. Par la porte ouverte de ma chambre, je voyais Disenk couchée sur sa natte dans la pâle lueur de l'aube, mais autour de moi la pièce était encore plongée dans l'obscurité.

Je tâchai de ne pas scruter ces ombres épaisses de peur que n'y rôde, muette mais toujours malveillante, la puissance qui m'avait maintenue face contre terre dans mon rêve. La veille, je n'avais pas voulu réfléchir à mon entretien avec le prince. Épuisée, j'avais regagné très vite ma chambre confortable et sombre dans le sommeil. Mais à présent, le regard fixé sur les contours de mes jambes, à peine visibles sous le drap, je me remémorai chacune de ses paroles.

Peu à peu, je me rendis compte avec une immense tristesse que l'image idéalisée que je m'étais faite du séduisant fils de Pharaon ne correspondait pas à la réalité. Sa bonté n'était qu'une feinte, un stratagème destiné à assurer son confort. Chaque sourire, chaque acte désintéressé lui valait plus d'estime de la part des courtisans et contribuait à accroître sa popularité. Je ne doutais pas que son côté mystérieux, sa réputation de solitaire, ses escapades dans le désert et sur le Nil, la nuit, soient soigneusement calculés pour que tous les acteurs de la scène politique égyptienne ne le pensent lié à aucune faction particulière. Il était indispensable que l'on voie en lui un être plein de nouvelles possibilités, un futur dieu dont la sincérité et l'impartialité hautaine ne pouvaient que le faire préférer à ses incapables de frères.

Mais il était aussi ambitieux, vénal et cupide que les autres. Il voulait la divinité conférée par la Double Couronne et le pouvoir qui allait avec. Et il jalousait son père. Savoir s'il l'aimait ou pas était difficile à dire, mais il n'avait pu cacher son désir de s'appropriier tout ce qui lui appartenait, moi y compris. J'aurais dû être flattée, mais je ne l'étais pas.

Car je comprenais aussi – et c'était comme si un ami cher m'avait assené un coup brutal – que le prince ne cherchait qu'à se servir de moi. Il me voulait peut-être dans son lit, mais uniquement pour satisfaire une démangeaison charnelle et apaiser sa jalousie. Et ce n'était pas moi, Thu, qui étais invitée à contribuer au salut de l'Égypte, mais la concubine qui tenait Pharaon dans le creux de sa main teinte

de henné.

Ils veulent tous se servir de moi, pensai-je avec tristesse. Houi, le prince, et même Pharaon. Personne ne se soucie véritablement de moi. Pa-ari a pris ses distances ; Disenk éprouve peut-être une certaine affection pour moi, mais elle montrerait la même fidélité à quiconque l'emploierait. Il n'y a que ma terre qui ne me trahira pas. Elle me recevra toujours avec amour.

Je ne pouvais plus ignorer la nausée qui me serrait la gorge. M'asseyant au bord de mon lit, je croisai les bras sur ma poitrine et me balançai d'avant en arrière. Désespérément, j'essayai de continuer à penser au prince, à son caractère, mais une réalité plus alarmante s'imposait et je dus finalement lui céder. « Ô dieux ! murmurai-je. Oh, non, je vous en prie ! » Et ma voix sonna à mes oreilles comme des griffes raclant le roc, comme le murmure malveillant de mon rêve. Ma perte était consommée. Je savais que j'étais enceinte.

Je laissai alors libre cours à ma colère. C'était un antidote, une défense contre l'immense angoisse de la défaite. J'arpentai la pièce en maudissant Houi qui m'avait fait entrer dans le harem ; Pharaon qui allait m'abandonner ; et les dieux du Fayoum qui se vengeaient impitoyablement parce que je les avais offensés. Je crachai les mots comme du venin, mais sans parvenir à épuiser le poison qui me brûlait la langue et le cœur.

Je ne repris mes esprits qu'en sentant une main sur mon bras. Disenk me regardait d'un air inquiet, enveloppée dans un drap, et je me rendis compte que le jour s'était levé. « Qu'y a-t-il, Thu ? » demanda-t-elle. Je m'immobilisai, haletante, les poings serrés. Très bien, me dis-je. Très bien. J'ai encore les moyens de me battre. Je peux encore gagner.

« Va me chercher mes plantes, Disenk », ordonnai-je. Elle ouvrit la bouche, mais se ravisa devant mon expression. Je m'assis et attendis. Un instant plus tard, elle posait la trousse sur mes genoux.

« Je t'apporte à manger ? demanda-t-elle.

— Non, laisse-moi. »

Lorsque je fus seule, je cherchai mon flacon d'huile de sabbine. Mais je ne le trouvai pas. Fronçant les sourcils, je vidai la trousse et posai chaque récipient un à un sur la table. L'huile de sabbine avait disparu. C'était un médicament dangereux, si dangereux qu'on ne le prescrivait qu'en doses infinitésimales, et j'étais certaine d'en avoir eu une bonne provision. Je ne pouvais en obtenir d'autre que de Houi.

Alors le médecinier, peut-être ? Je secouai le pot d'argile qui contenait cette plante mortelle. On s'en servait habituellement, pilée et mélangée à de l'huile de palme, pour tuer les rats dans les greniers. Mais les graines de ce petit arbre constituaient un purgatif efficace. Trop efficace. Le résultat était incertain, et la même dose pouvait

purger une patiente ou la tuer. Me tuer. Je rangeai rapidement les produits et refermai la trousse. « Disenk ! » appelai-je. Elle arriva en courant, habillée et coiffée maintenant, mais toujours aussi déroutée. « Je vais chez Houi, déclarai-je. J'irai à pied pour éviter que les gardes ou les porteurs de litière ne bavardent. Tu dois garder le secret toi aussi. Si l'on me cherche, tu diras au messenger que je suis ivre, aux bains, en visite chez d'autres concubines... ce que tu veux pourvu qu'on ignore que j'ai quitté le harem. Prête-moi une de tes robes et tes sandales les plus ordinaires. Trouve-moi aussi un panier et ce manteau épais à capuchon que tu portes parfois quand les nuits sont fraîches. Je sais que nous sommes au début de shemou, mais je pense que personne n'y fera attention. Dépêche-toi ! » Elle me regarda, les yeux écarquillés.

« Dis-moi ce qui se passe, Thu », implora-t-elle. Je réfléchis un instant, puis décidai de parler. Elle était ma servante personnelle. Elle saurait tôt ou tard, surtout si je ne parvenais pas à me débarrasser de mon fatal fardeau.

« Je suis enceinte, déclarai-je d'un ton bref en me détournant pour ne pas voir son expression. Apporte-moi ce que je t'ai demandé. »

Tandis que je l'attendais, une idée me frappa l'esprit, et j'éclatai d'un rire hystérique. Nous étions au début de pachons. Dans trois mois, ce serait l'anniversaire de mon jour de naissance. Dans trois mois, j'aurais seize ans.

Une heure plus tard, emmitouflée dans un manteau et vêtue comme une servante, je répondis au qui-vive négligent des gardes postés à la porte du harem et m'engageai sur la route qui longeait le fleuve. Recouverte d'un linge, ma trousse reposait dans le panier de jonc passé à mon bras. La matinée était maintenant bien avancée et la chaleur étouffante. Je n'avais pas marché depuis longtemps et, en dépit de mes exercices réguliers, j'eus vite mal aux chevilles et aux mollets. Le chemin était encombré de domestiques, de colporteurs et d'ânes ; ils soulevaient une poussière fine qui m'irritait la gorge.

Lorsque l'on passait par le lac, la maison de Houi était toute proche mais à pied, dans la chaleur, la poussière et le bruit, la distance me parut infinie. Des cloques se formaient et éclataient là où frottaient les sandales de Disenk, mal adaptées à mon pied. Cette gêne avait au moins l'avantage de me distraire de mes terribles ennuis, et alors qu'un énième âne bâté me contraignait à m'écarter, je me dis sombrement que je ne survivrais sans doute pas une semaine à Assouat tant j'étais devenue délicate.

Le pylône de Houi finit pourtant par apparaître. Avant de le franchir, je descendis les marches blanches du débarcadère et, m'asseyant à l'ombre de sa barque, je plongeai mes pieds, sandales comprises, dans l'eau fraîche du fleuve. J'en ressentis un plaisir

indescriptible et, le cœur un peu plus léger, je contemplai un moment le Nil étincelant, le sillage des embarcations qui glissaient à sa surface et les palmiers qui ondulaient dans le vent sur l'autre rive. Mais cela ne dura pas. Je me levai et pénétrai dans la propriété de Houi.

Le portier m'arrêta. Il m'était impossible de l'éviter, mais mon étrange apparence ne sembla pas l'émouvoir, et il me laissa passer. Le jardin était désert ; il y régnait ce silence profond, agréable, qui enveloppait toujours la propriété du maître. La cour était vide elle aussi, un espace aveuglant que je traversai avant de m'immobiliser un instant sous les colonnes imposantes.

Il n'y avait personne, et je voyais jusqu'à l'autre extrémité du long couloir. La porte du fond était ouverte sur la verdure du jardin. Le sol carrelé luisait de propreté. Ôtant le manteau étouffant et les sandales crottées de Disenk, je m'essuyai les pieds et me dirigeai résolument vers le bureau de Houi. La porte était fermée, mais on entendait sa voix à l'intérieur, le ton monotone qu'il prenait lorsqu'il dictait. Submergée par l'amour et par un étrange chagrin, j'éprouvai une fois de plus le désir de me blottir contre sa poitrine comme une enfant. Je frappai.

« Entre ! » dit-il avec irritation. Il était à son bureau, et Ani écrivait assis sur le sol près de lui, sa palette sur les genoux. En me voyant, le scribe se releva et s'inclina. « Thu ! s'exclama Houi. On te reconnaît à peine ! Que t'arrive-t-il ? »

Je me laissai tomber sur un siège. « Houi, Ani, bonjour, dis-je avec lassitude. J'ai très soif. Y a-t-il de la bière ? » Sur un signe de son maître, le scribe s'inclina de nouveau, m'adressa un sourire incertain et sortit. Houi alla chercher une jarre sur une étagère et me servit. « Je suis venue à pied du harem, expliquai-je après avoir bu avec avidité. Disenk exceptée, personne ne sait que je suis ici. Je ne peux pas rester longtemps. J'ai besoin de ton aide, Houi. Je suis enceinte. »

Il y eut un long silence. Houi s'immobilisa. Son visage blafard se vida peu à peu de toute expression, et toute la vie sembla se concentrer dans ses yeux rouges. Puis il s'assit et se carra dans son fauteuil.

« Tu es sûre ?

— Oui. »

Un silence pesant s'installa de nouveau pendant lequel il se frotta le menton d'un air songeur, les mains réunies en pyramide. J'attendais sa réaction, prête à fondre en larmes. Oh, Houi, sois gentil ! priaï-je en silence. Plains-moi, prends-moi dans tes bras, dis-moi que tu vas tout arranger parce que tu m'aimes ! Mais ses doigts soignés poursuivirent leur lent va-et-vient, et il continua de me dévisager sans passion. Finalement, il poussa un soupir et fit un geste d'incompréhension.

« Je mettais tant d'espoirs en toi, Thu. Tu me déçois beaucoup. Comment as-tu pu en arriver là ?

— J'ai fait l'impossible pour l'éviter, maître, répondis-je, accablée par ses paroles. Je n'ai pas oublié d'utiliser les pointes d'acacia. Mais les dieux du Fayoum sont puissants et, dans ma peur, je les ai offensés. Quelles précautions tiennent face à leur immense pouvoir ?

— Quelles fadaises es-tu en train de me débiter ? coupa-t-il. Tu as été négligente, voilà tout, et tu dois maintenant en subir les conséquences. » Il parlait avec une telle froideur que ma détresse se teinta de colère.

« Ce n'est pas ma faute, protestai-je. Tu crois que j'avais envie de compromettre ma position à la Cour ? Je n'ai pas besoin de tes reproches mais de ton aide, Houi !

— Et comment suis-je censé te l'apporter ? » Son attitude distante, sa politesse froide m'ulcéraient.

« Imagine que je sois une de les patientes, dis-je. J'ai ouvert ma trousse ce matin pour y chercher de l'huile de sabbine, Houi. Je ne l'ai pas trouvée. Si tu ne veux pas m'aider à me débarrasser de ce bébé, redonne-moi au moins de l'huile.

— Tu as également été négligente avec tes médicaments. On dirait que tu fais un gâchis de ta vie, Thu. Non, je ne te donnerai pas d'huile.

— Houi ! m'exclamai-je en me levant d'un bond. Tu es sérieux ? Pour l'amour des dieux, fournis m'en ou traite-moi autrement. Je ne veux pas de cet enfant. Je préfère mourir ! »

En un clin d'œil, il fut près de moi et me secoua par les épaules. Ses yeux flamboyaient.

« Enfant stupide ! jeta-t-il. L'huile de sabbine est un poison, tu le sais ! La dose nécessaire pour un avortement risquerait de te tuer ! Tu prétends préférer mourir de toute façon mais ce ne sont que des mots ! » Je me dégageai et martelai le bureau avec fureur.

« Pourquoi es-tu aussi cruel ? Si je n'ai pas de sabbine, j'essaierai autre chose ! Le laurier-rose ! Des graines de médecinier ! De l'huile de ricin ! N'importe quoi ! Je ne vais pas perdre tout ce que j'ai acquis simplement parce que tu as peur ! »

Nous nous affrontâmes du regard, haletants, puis il me fit asseoir d'une poussée de la main et s'accroupit près de moi. Il me prit les mains. Je voulus les lui retirer, mais il resserra son étreinte.

« Écoute-moi, petite idiote, dit-il avec plus de calme. J'ai peur, c'est vrai. Peur de te prescrire un remède qui te tuerait, peur que dans ton affolement tu te tues toi-même. N'agis pas impulsivement, Thu. Que crois-tu que j'éprouverais si tu n'illuminais plus l'Égypte de ta présence ? Prends du recul et réfléchis.

— J'ai réfléchi, répondis-je d'un ton maussade. Quelle différence

que je tente de sauver mon avenir maintenant et que je périclisse en essayant, ou que je perde la faveur de Pharaon et meure à petit feu, jour après jour, pour finir au bout du compte dans cet abominable harem du Fayoum ? Oh, dis-moi quoi faire, Houi ! » m'écriai-je d'une voix tremblante. Il se mit à me caresser les cheveux et, comme toujours, le contact de sa main fut comme une huile apaisante étendue sur ma peau. Je me détendis peu à peu.

« Ne fais rien, déclara-t-il d'un ton paisible. Que Ramsès se soit désintéressé de ses autres concubines après qu'elles lui ont donné un enfant ne signifie pas qu'il en ira de même pour toi. Combien de fois devrai-je te répéter qu'il n'y a jamais eu personne de semblable à toi dans le harem ? Seule Ast-Amasareth exerce autant d'influence que toi sur Pharaon. Ce sont des influences différentes, je sais, mais la tienne est tout aussi puissante dans son genre. Dis-toi que tu es capable de surmonter cette épreuve, ma Thu. C'est un bouleversement, bien entendu, mais il ne sera pas nécessairement désastreux. » Je m'appuyai contre lui et fermai les yeux.

« Je ne veux pas cet enfant, Houi, murmurai-je. Mais je t'écouterai. Tu as sans doute raison. Ramsès m'aime, et les dieux savent que je n'ai pas envie de mourir. Seras-tu auprès de moi quand j'accoucherai ?

— Bien sûr, répondit-il. Je t'aime, tu sais, ma petite concubine têtue. Et maintenant, raconte-moi quelle impression cela fait de posséder un bout d'Égypte. D'après Adiroma, ta terre est très fertile et, avec le temps, elle te rendra riche. Il faut aussi que tu m'expliques ces bêtises à propos des dieux du Fayoum. » Détendue, je lui parlai donc du cadeau de Pharaon et de la façon dont je m'étais couverte de honte devant Herishef et Sobek. Quand j'eus fini, il m'embrassa avec douceur et nous fit servir un repas que nous partageâmes dans un silence amical. Puis il m'accompagna jusqu'à la porte.

« Tiens-moi au courant de ton état physique, recommanda-t-il. Je serai toujours là quand tu auras besoin de moi, Thu. Et promets-moi de ne pas toucher aux poisons, surtout ! » Je promis mais sur le chemin du retour, dans la chaleur accablante, le désespoir m'étreignit de nouveau. Quoi qu'il advienne, rien ne serait plus jamais pareil, et je regrettai d'avoir donné ma parole à Houi. Je ne pensais pas qu'il serait facile de conserver l'affection de Pharaon avec un enfant pendu à mes basques. Et au fond de mon ka, je savais que Houi aurait pu m'aider s'il l'avait voulu.

Je pus regagner ma chambre sans être remarquée. Lorsque, épuisée, les pieds douloureux, je franchis le seuil et posai le panier par terre, Disenk se précipita à ma rencontre, un rouleau à la main. « Un héraut royal que je n'avais encore jamais vu l'a apporté pour toi il y a quelques instants, Thu, expliqua-t-elle. Il porte le sceau du prince ! »

Mes doigts laissèrent des traînées sales sur le papyrus immaculé lorsque je brisai le cachet de cire. Oubliant toutes préoccupations, je parcourus rapidement le contenu.

« Dans le cas où j'accéderais au trône d'Horus, moi, prince Ramsès, commandant de l'infanterie de Pharaon et fils aîné du Protecteur de l'Égypte, je promets d'élever dame Thu, concubine, au rang de reine d'Égypte et de lui conférer tous les privilèges et les droits attachés à cette haute position. Signé de ma main le deuxième jour du mois de pachons, dans la saison de shemou, en l'an seize du souverain. » Et sa signature se trouvait bien au bas du document, ainsi que celles des témoins que j'avais exigés : Nanai, surveillant du Sakht et prêtre de Seth ; Pentou, scribe de la Double Maison de vie.

Je serrai le rouleau contre mon cœur. Si vite ! J'avais posé mes conditions extravagantes la veille à peine, et elles étaient déjà satisfaites ! La rapidité de la décision du prince, l'absence de scrupules qu'elle supposait me suffoquèrent. « Disenk, dis-je d'une voix tremblante. Apporte-moi de la cire et du feu. » Quand j'eus recacheté la précieuse lettre, je pressai une de mes bagues sur la cire molle. « Ce rouleau m'assure une couronne de reine, expliquai-je. Il faut le cacher. Soulever des carreaux et le dissimuler dessous est trop difficile, je suppose. Mieux vaut le coudre dans un des coussins. Fais-le aujourd'hui, mais d'abord, je t'en supplie, lave-moi et applique de l'onguent sur mes pieds. Ils sont à vif. » Ses sourcils bien épilés avaient presque disparu sous sa frange noire ; elle n'était qu'un point d'interrogation.

J'hésitai un instant, puis je me dis que garder le secret ne servirait à rien. Disenk connaissait déjà mon état. En fait, elle savait tout de moi. Je lui racontai donc mon entrevue déroutante avec le prince et le résultat de ma visite chez Houi. Quand je me tus, elle se tourna vers moi, le rouleau à la main.

« Le maître a raison, dame Thu. Pourquoi courir le risque de mourir prématurément quand les conséquences de ta grossesse sont loin d'être sûres ? Ce serait de la folie. De plus, tu as maintenant le document du prince. Si par hasard Pharaon te rejetait, tu serais quand même élevée à la dignité de reine par son fils.

— Tu oublies que si je suis écartée par le père, je ne pourrai pas plaider la cause du fils », ripostai-je sèchement. Elle haussa délicatement les épaules.

« Il y a de grandes chances pour que le prince s'empare du pouvoir à la mort de son père de toute façon, remarqua-t-elle. Après tout, en sa qualité de commandant de l'infanterie, il a une autorité absolue sur la majeure partie des soldats de l'armée. Il préférerait atteindre son but pacifiquement, bien entendu, mais il semble résolu à ne reculer devant aucun moyen pour ceindre la Double Couronne. Tu

seras reine quoi qu'il arrive, Thu.

— Mais le roi n'a encore que quarante-sept ans, murmurai-je. Suppose qu'il vive aussi longtemps que l'Osiris Ramsès II glorifié ? Je serai gâteuse avant que l'on pose la couronne sur mes cheveux blancs. » Disenk me jeta un regard étrange.

« Peut-être que oui, et peut-être que non, dit-elle d'une voix sourde. Écoute le maître, Thu. Ne fais pas de bêtises. »

Elle me quitta pour aller chercher de l'eau et des onguents, et je me laissai aller contre le dossier de mon fauteuil. L'âge du roi était une donnée que je n'avais pas pris en compte jusque-là, mais je considérai alors la possibilité peu réjouissante que je venais d'exposer à ma servante. J'étais en effet bien stupide. Même si je restais en faveur, même si mon amant m'écoutait plaider la cause de son fils et qu'il en fasse son héritier, il me faudrait néanmoins attendre sa mort pour devenir reine.

Mes yeux se posèrent sur la petite statue d'Oupouaout que mon père avait sculptée pour moi avec amour il y avait si longtemps. « Eh bien, mon protecteur ? murmurai-je avec un sourire amer. Toi qui es mon oreille divine et l'arbitre de mon destin ? Vais-je recevoir la couronne dans tout l'éclat de ma jeunesse et de ma beauté ? Ce bijou royal sera-t-il l'achèvement d'une carrière éblouissante ou un lot de consolation jeté à l'instrument vieillissant d'un prince que n'animeront plus ni le désir ni l'ambition ? Comment faut-il livrer cette bataille, mon cher dieu de la guerre ? » Oupouaout conserva son sourire énigmatique de loup, et je fermai les yeux. J'avais toujours été une joueuse. Les pièces du jeu avaient été redistribuées, voilà tout. La victoire était encore à ma portée.

21

Je ne voulais cependant pas perdre l'amour de Pharaon. La promesse d'une couronne de reine n'était guère plus que l'image tremblante d'une oasis loin à l'horizon. Il valait mieux s'accrocher aux avantages présents. Je dissimulai donc ma grossesse aussi longtemps que je le pus. Incommodée par des nausées matinales, je parvenais parfois à trouver un prétexte pour ne pas passer la nuit entière auprès du roi mais bien souvent, étendue à ses côtés alors que l'aube commençait à se glisser dans la chambre, je priais qu'il ne se réveille pas pour voir ma pâleur ou les sueurs froides qui me couvraient le corps quand je luttais contre l'envie de vomir.

Je pensais à Eben dans ces moments d'angoisse. Avait-elle enduré les mêmes tourments secrets ? Ou avait-elle fait fièrement étalage de son état devant Ramsès en imaginant sa position inébranlable ? Je penchais pour cette deuxième hypothèse. Je n'avais jamais adressé la parole à la favorite que j'avais remplacée, mais les rares fois où je l'avais vue, elle m'avait paru renfrognée et arrogante. Son passage dans le harem et le palais aurait sûrement laissé davantage de traces si elle avait été plus intelligente !

Banquets, soirées sur le Nil et cérémonies continuèrent, et en dépit de mes efforts je commençai à leur trouver moins d'attrait. Tous les jours, je m'étudiais dans mon miroir de cuivre, palpais mon ventre et demandais à Disenk si ma silhouette se modifiait. Je faisais mes exercices physiques avec l'obstination fanatique d'un visionnaire du temple, espérant fiévreusement que l'enfant naîtrait avant terme. Mais sans résultat.

Les jours se succédèrent inexorablement. Shemou s'installa ; les mois de Payni et d'épîphi s'écoulèrent, et j'eus seize ans. Mésoré, le dernier mois de shemou, sembla passer avec une rapidité sinistre, et la nouvelle année commença avec les folles célébrations du premier jour de Thot. Rassasiée et épuisée, la population attendit ensuite la montée du Nil qui annoncerait une autre saison d'inondation et de semailles.

Moi aussi, je tenais à ce que les larmes d'Isis soient abondantes, car il fallait que la crue soit généreuse pour que ma terre donne une bonne récolte. Mais j'étais dévorée par une autre inquiétude, bien plus grande. Ma taille s'était épaissie, et je me demandais si Pharaon ne l'avait pas remarqué bien qu'il fût aussi aimant et affable que

d'habitude. Je n'abordai pas le sujet de la succession au trône. Je n'osais pas. J'en aurais tout le loisir plus tard, si mon royal bienfaiteur demeurerait mon royal amant.

Ramsès découvrit la vérité dans la première semaine de Thot. Nous étions étendus côte à côte et, en raison de la canicule, toutes les lampes avaient été éteintes à l'exception d'une seule. L'obscurité, étouffante, pesante, était presque palpable, et nous avions fait l'amour avec le grand abandon que favorise parfois l'extrême chaleur. J'avais ensuite enfreint ma règle et bu beaucoup de bière. De son côté, Ramsès était allé jusqu'à ôter la coiffe qui devait lui couvrir la tête en toutes circonstances, et il avait ordonné d'un ton irrité à Pabakamon de lui apporter de l'eau fraîche. Quand elle arriva, j'entrepris de le laver moi-même, sachant que cela lui plaisait et qu'il appréciait cet hommage implicite.

Lorsque j'eus fini, il me prit le linge des mains et, à mon étonnement, commença à me le passer sur les bras, le dos, les jambes. « Majesté ! protestai-je. Il ne faut pas ! C'est la tâche d'un serviteur. » J'étais debout près du lit, et il leva les yeux vers moi en m'adressant un de ses sourires béats. Il avait remis une coiffe de lin propre, mais il s'en échappait des mèches de cheveux grisonnants qui lui donnaient l'air d'un aimable babouin. Une fois encore, j'éprouvai un élan d'amour sincère pour cet homme sans prétention, ce dieu improbable. Accroupi sur le lit, le linge mouillé dans sa grosse main, il me répondit avec douceur :

« Mais je suis ton serviteur, dame Thu. Un serviteur de l'amour, un esclave. Seuls Pabakamon et toi sauront que Pharaon s'est abaissé de la sorte. Pabakamon ne parlera pas. Et toi ? » demanda-t-il d'un ton malicieux. Je cherchais une réponse amusante quand il fit glisser le linge sur mon ventre, indéniablement distendu maintenant. Je me raidis. Ramsès se redressa brusquement et, s'asseyant au bord du lit, m'attira contre lui. Nos regards se rencontrèrent. « Ou ma dame mange trop de miel, ou elle abrite un bourgeon royal près de fleurir, dit-il. Mais cela ne doit pas être le miel, car elle n'est grosse qu'en un seul endroit. Tu es enceinte, Thu, n'est-ce pas ? » Je n'avais qu'une envie, le repousser et me couvrir d'un drap. Au lieu de quoi, je me contraignis à sourire.

« Oui, c'est vrai, reconnus-je. Je ne voulais pas apprendre la bonne nouvelle à Sa Majesté avant d'en être certaine.

— Hum, fit-il en me jetant un regard pénétrant. Il me semble que tu as attendu cette certitude très longtemps. En tout cas, je suis content. Ton vieil amant a encore une semence féconde, et son petit scorpion va devenir son petit arbre fruitier. C'est la vie, n'est-ce pas ? » Il posa un baiser sur ma joue. « Je t'ai épuisée, ce soir. Va maintenant, et si tu as besoin de quoi que ce soit, demande-le à Amonnakht.

— Sa Majesté désire-t-elle toujours que je l'accompagne à la chasse au canard dans le nord du Delta, demain ? demandai-je d'un ton hésitant en remettant ma robe.

— Mais bien sûr, déclara-t-il, l'air étonné. Pourquoi aurais-je changé d'avis ? » Il me tapota le ventre, m'embrassa encore et se recoucha avec un grognement. « Dors bien, Thu, ajouta-t-il alors que je m'éloignais. Une mère a besoin de beaucoup de repos. Veille sur la vie royale que tu portes. » Sans répondre, je me prosternai et sortis.

Tandis que je regagnais ma chambre, saluant distraitement les gardes au passage et sentant avec plaisir le courant d'air frais qui balayait toujours l'étroit chemin séparant le palais du harem, je me remémorai dans le détail les mots, les expressions et les gestes de Pharaon pendant ces derniers moments. Je tâchai d'y découvrir une distance, une froideur nouvelles, mais ne trouvai rien. Laisse-lui le temps de s'habituer, me dis-je. Il se pourrait que tout se passe bien. Je serai peut-être l'exception à la règle cruelle de Pharaon. Son amour pour moi l'emportera peut-être. Qui sait ?

Une fois dans mon lit, je jetai un regard au gros coussin dans lequel était dissimulé le précieux rouleau. J'essayai de me persuader qu'au bout du compte la réaction du souverain n'avait pas vraiment d'importance, que s'il me rejetait, je deviendrais quand même reine un jour. Mais je le revis me sourire, accroupi à mes pieds, le linge à la main, et je sus que cela avait de l'importance. Beaucoup d'importance. Je désirais par-dessus tout pouvoir lui faire confiance.

Le lendemain, nous partîmes chasser le canard dans les marais luxuriants du Nord. Ramsès se montra aussi attentif et gai que de coutume et, le soir suivant, parée de bijoux, maquillée et coiffée d'une perruque, j'occupai ma place habituelle à ses pieds lors du banquet qu'il donnait en l'honneur d'une députation d'Alasya. Je l'accompagnai ensuite dans sa chambre et, un peu avant l'aube, nous fîmes l'amour avant de nous endormir l'un près de l'autre. Mais quand je me réveillai, il était parti, et Pabakamon me mit dehors avec une hâte qui frisait la grossièreté.

J'attendis avec anxiété une autre convocation, car je savais que la Cour devait partir dans le désert, moins pour chasser que pour goûter quelques jours l'illusion d'une vie plus simple. Rien ne vint. Je passai quatre nuits sans sommeil et quatre jours moroses avant qu'aristocrates et ministres reviennent et que Pharaon me fasse appeler. Il m'accueillit comme s'il ne m'avait pas vue depuis un an, ce qui me rappela désagréablement ma précédente disgrâce. Mais quand je lui demandai d'un ton assez mal assuré pourquoi j'avais été exclue de l'expédition, il parut stupéfait. « Le désert n'est pas un endroit pour une femme enceinte, surtout quand elle porte un enfant royal, expliqua-t-il. Je ne veux surtout pas mettre ta santé en danger, Thu.

Qu'as-tu donc imaginé ? Que j'allais t'abandonner ? Allons, souris-moi et laisse-moi sentir l'enfant bouger dans ton ventre. Ensuite, nous irons nous promener dans le jardin et pique-niquer près de l'étang, rien que tous les deux. » J'avais craint en effet qu'il ne m'abandonne, mais son attitude me rassura, comme me rassura d'être conviée à d'autres banquets et d'autres fêtes.

Je pus m'accrocher deux mois encore à mon illusion. Nous entrions alors dans le mois d'Athyr. Il faisait frais, et le fleuve qui avait presque atteint son plus haut niveau coulait avec rapidité. J'en étais à mon huitième mois de grossesse. J'avais renoncé à mes exercices qui me devenaient pénibles et, envahie par une somnolence quasi permanente, je dormais tard et passais des heures assise dans l'herbe, l'esprit dans le vague.

Ramsès me faisait appeler moins souvent, et il m'aimait de façon hâtive en dépit de mes efforts redoublés pour me montrer inventive. Il me parlait toujours avec affection mais je le sentais souvent distrait et, bien que je fisse de mon mieux pour lui plaire, mon désespoir trop évident le mettait sur la défensive. Je me cramponnais à l'idée que, si son désir pour moi faiblissait, il n'en éprouvait pas pour une autre, et qu'une fois que l'enfant serait né et que j'aurais retrouvé ma silhouette, il me serait facile de le reconquérir.

Mais un jour, je vis une jeune fille traverser la cour. Elle s'arrêta un instant pour tremper les mains dans l'eau cristalline du bassin, puis reprit son chemin, mince, souple, gracieuse comme un lion du désert. Sa chevelure noire lui battait les reins, et elle portait la tête haute. J'appelai aussitôt Disenk. « Tâche de savoir qui est cette fille et depuis quand elle se trouve dans le harem, dis-je en la désignant du doigt. Il me semble que c'est la première fois que je l'aperçois. » Un sinistre pressentiment m'avait étreinte à sa vue et, dans mon ventre, l'enfant me décocha des coups de pied douloureux.

Ma servante revint peu après, et je devinai à son allure qu'elle me rapportait de mauvaises nouvelles. Ma crainte d'un désastre imminent se renforça, et j'eus soudain mal à la tête. « Elle s'appelle Hentmira, déclara Disenk après s'être inclinée. Son père est surveillant de la fabrique de faïence de la ville. C'est une famille très riche. Pharaon l'a remarquée dans la foule lors des fêtes du nouvel an, et il a chargé Amonnakht de l'inviter à entrer dans le harem. » Les fêtes du nouvel an ! J'étais au bras de Pharaon, satisfaite de moi-même, ne me doutant de rien, alors qu'il avait déjà l'œil à l'affût ! Je fus saisie d'un accès de haine contre le roi et maudis mon aveuglement.

« C'est tout ? demandai-je d'un ton brusque en voyant que Disenk hésitait.

— Non, reprit-elle. Hentmira s'est installée dans ton ancienne chambre. Hounro et elle se connaissent depuis des années. Leurs

parents habitent des domaines voisins. Je suis navrée, Thu. » La pitié condescendante que je perçus dans sa voix m'exaspéra encore, et je la renvoyai d'un geste brutal.

Me voilà donc exclue une fois de plus, pensai-je, furieuse et désespérée. L'ordre ancien serre les rangs et, malgré mon titre et ma terre, je reste une paysanne insignifiante d'Assouat. Une jalousie brûlante et âcre courait dans mes veines. J'imaginais cette petite garce arrogante dans la chambre où Hounro et moi avions bavardé ensemble. Celle-ci trouvait certainement plus facile d'échanger des souvenirs frivoles et des plaisanteries de famille avec une femme de sa classe que de trouver des points communs avec moi. Tout en faisant des flexions et des étirements, elle parlerait de moi à Hentmira : « Celle qui occupait cette chambre avant toi, ma chère, est devenue la favorite de Pharaon alors qu'elle n'était qu'une bouseuse sortie d'un trou perdu du Sud. Mais elle n'a pas duré, tu sais. Elle est enceinte. Ces paysans sont vraiment d'une fécondité indécente... » Et un sourire supérieur plisserait les lèvres aristocratiques de Hentmira. Je serrai les poings. Non, il ne s'agit pas de cela, me dis-je. Hounro était mon amie, et je n'ai aucune idée de la personnalité de cette Hentmira. Ce qui me fait souffrir, c'est Ramsès. Ramsès, mon roi et mon amant, dont la froideur ne cesse de croître. Ô dieux, que vais-je devenir ? Je suis terrifiée.

Trois semaines passèrent, et ce fut Khoiak. Le Nil déborda, recouvrant les terres de ses eaux et de son limon fertile. Mon surveillant m'informa que la crue avait atteint la hauteur de quatorze coudées et que toute ma propriété avait été inondée. Ce fut une étincelle de joie dans un mois bien sombre, mais elle s'éteignit vite. J'essayais d'éviter Hentmira, car le roi était silencieux et ses messagers ne frappaient plus à ma porte. Il m'arrivait cependant de l'apercevoir alors qu'elle se rendait aux bains, les yeux encore gonflés de sommeil, sa magnifique chevelure en désordre, ou assise sous son parasol blanc en compagnie d'autres femmes avec qui elle s'était vite liée. Sa grâce naturelle et sa jeunesse accentuaient ma difformité, et mes mouvements lourds me donnaient l'impression d'être vieille, blasée, chargée d'expérience.

Khoiak fut également marqué par les grandes fêtes annuelles en l'honneur d'Osiris. Sa mort, son enterrement et sa résurrection donnaient lieu à de nombreuses célébrations dans toute l'Égypte, mais surtout à Abydos. Le harem se vidait à cette occasion, car les femmes participaient à ces festivités, et beaucoup faisaient même le voyage jusqu'à la ville sainte. Mais en raison de mon état et parce que Pharaon ne m'avait pas invitée, je fis mes dévotions au temple d'Osiris de Pi-Ramsès.

Ce fut alors que je tâchais péniblement de prendre place dans ma

litière devant la porte du harem, où se trouvait une cohue bruyante de femmes, de serviteurs, de gardes et de porteurs de litière, que je remarquai Hentmira. Vêtue d'un fourreau jaune transparent qui découvrait ses chevilles fines et mettait en valeur sa taille mince, un simple serre-tête d'or dans sa luxuriante chevelure, elle était en grande conversation avec la grande épouse. Toutes deux se tenaient à l'ombre des arbres, à l'écart de la confusion, et elles avaient les yeux fixés sur moi. Ast-Amasareth surprit mon regard. Elle eut un mince sourire, puis se détourna délibérément. Hentmira en revanche continua à me dévisager avec curiosité. Qu'est-ce que tu regardes ? eus-je envie de lui crier, piquée à la fois par son insistance et par l'affront d'Ast-Amasareth. Tu ne vois donc pas ton propre sort dans mon corps difforme ? Sobek te piquera, toi aussi, fière concubine !

Mais brusquement je me revis debout près de la grande épouse, en train d'observer avec un intérêt morbide la pauvre Eben qui apostrophait ses porteurs avec irritation. Je détournai les yeux, le cœur serré. Au prix d'un dernier effort, je m'installai sur les coussins. « Tire les rideaux, Disenk », ordonnai-je d'une voix éteinte. Et quand elle eut obéi, je me couchai sur le côté et me couvris le visage de mes mains. Mais je ne réussis pas à chasser de mon esprit les traits aristocratiques et parfaits de la jeune fille ni le sourire froid de la grande épouse.

Le soir qui suivit la fin du cycle des fêtes d'Osiris, pourtant, Pharaon me fit appeler. Je ne m'y attendais pas et, étendue nue sur mon lit, j'écoutais Disenk me faire la lecture. Ma fatigue s'envola sur-le-champ et, dès que le héraut fut sorti, je déversai sur Disenk un déluge d'instructions : je voulais ma plus belle robe, celle brodée de fleurs dorées ; ma perruque aux cent nattes ; mon collier d'or et de cornaline ; les boucles d'oreilles en faïence... Moins d'une heure plus tard, resplendissante et soigneusement maquillée, je frappai à la porte de Pharaon.

Pabakamon m'ouvrit et ébaucha un salut. Je le dépassai avec impatience. Ramsès était couché, les genoux remontés sous le menton, les traits contractés. Mon assurance commença à fondre. Il m'était impossible de me prosterner, mais je m'inclinai de mon mieux sous son regard. Puis il me fit signe d'approcher. « Tu m'as terriblement manqué, Thu, dit-il. As-tu apporté tes remèdes ? » C'était donc la raison de la convocation. Pharaon était malade. Ravalant ma déception, j'acquiesçai de la tête.

« Je les prends toujours avec moi, Majesté. Et si je t'ai tant manqué, pourquoi ne pas m'avoir fait appeler ? Je n'étais pas très loin.

— J'ai été très pris par les affaires du royaume, marmonna-t-il, l'air penaud. Et puis, tu n'étais pas en état de faire l'amour. » Ravalant la réplique que j'avais sur le bout de la langue, j'ouvris ma trousse.

« De quoi souffres-tu ? demandai-je.

— J'ai mal au ventre et beaucoup de vents, répondit-il. Les crampes vont et viennent. » En dépit de mon découragement, je ne pus réprimer un sourire. Puis j'ôtai le drap qui le couvrait pour lui palper l'estomac.

« Les fêtes d'Osiris s'achèvent, dis-je. Sa Majesté sait très bien ce qu'elle a. Elle a trop mangé et trop bu, comme d'habitude. » Je rabattis le drap d'un geste vif. « Je prescris une grosse dose d'huile de ricin, et lorsqu'elle aura produit l'effet requis, deux jours de miel et de safran. Sa Majesté doit bien entendu jeûner pendant le traitement.

— Méchant petit scorpion », chuchota-t-il. Je sortis l'huile de ricin de ma trousse et dosai le safran.

« Voilà ! fis-je d'un ton brusque. Tu demanderas à ton serviteur de t'apporter du miel et d'y ajouter un ro de safran deux fois par jour. C'est tout, Majesté ? Je peux disposer ? » Il avait l'air malheureux. Son regard rencontra le mien, le fuit, revint, puis il agita la main avec irritation.

« Oh, assieds-toi, Thu ! Parle-moi. Dis-moi comment tu vas, ce que tu as fait... Quoi que tu en penses, tu m'as vraiment manqué.

— Qu'est-ce qui t'a manqué au juste, mon roi ? murmurai-je. Les délices de mon corps, peut-être ? C'est toujours celui que tu aimais caresser, pourtant. Il devrait même être plus désirable encore puisqu'il abrite ton enfant, le fruit de l'amour que tu dis me porter ! »

Son visage rond s'empourpra, et il se redressa en grimaçant.

« Tu devrais être ministre des Affaires étrangères, dit-il d'un ton pincé. Un talent pareil pour la manipulation polie et l'insulte subtile ne devrait pas être gaspillé. Je t'ai donné un titre, une terre. Pourquoi cela ne te suffit-il pas ? Que peux-tu bien vouloir d'autre ? »

Il me confirmait ainsi que je ne partagerais plus son lit. Un poids lourd et froid m'opprima la poitrine, et je me sentis en même temps l'audace du désespoir. Je n'avais plus rien à perdre. D'autres le caresseraient, le feraient rire, murmurerait à son oreille dans l'obscurité. D'autres profiteraient de la munificence de son sourire royal, marcheraient à son côté, s'assoiraient à ses pieds, vivraient dans l'aura de sa divinité. Ma petite Némésis bougea, et je posai la main sur mon ventre.

« Tu as vu ce frisson sous ma robe ? fis-je avec calme. C'était ton enfant, Ramsès. Tu me diras que le harem est plein de tes rejetons, mais y en a-t-il un seul qui fut conçu avec autant de passion et d'adoration que celui que je porte ? Tu assurais m'aimer. Pharaon mentait-il ? Ou a-t-il exagéré ? Mon amour pour toi n'est pas mort parce que je suis grosse de ton fardeau. Le tien était-il si superficiel qu'un ventre bombé suffit à le tuer ? » Je savais à présent qu'il ne m'aimait plus et j'essayais de le pousser à admettre son manque de

sincérité. Je ne le quittais pas des yeux. Le sang se retira peu à peu de son visage qui prit cette expression vide marquant chez lui la colère. Je m'en moquais. Je parlerais à ma guise. Qu'il me punisse s'il le voulait. « Je t'aime toujours, Taureau puissant, repris-je d'une voix cassée. Et j'aime assez l'enfant de notre bonheur pour vouloir qu'il soit légitime. Légitime-le, Ramsès. Si tu m'aimes, épouse-moi. »

Il m'écoutait avec attention, et mes derniers mots le firent sursauter. Clignant les yeux, il se pencha en avant. « T'épouser ? Tu as perdu l'esprit ? Quels que soient mes sentiments à ton égard, je ne peux pas épouser une femme du peuple !

— Mais je n'en suis pas une, remarquai-je avec calme. Tu m'as toi-même anoblie. » Il me foudroya du regard.

« C'était pour te faire plaisir. Les bijoux, la terre, un titre... tout cela, c'était pour te rendre heureuse. Ton sang reste vil ! »

Je me levai, sentant moi aussi la colère me gagner, une colère née de la honte, de ce goût familial et amer de défaite que j'avais dans la bouche. J'avais cru en quittant la poussière et la boue d'Assouat me débarrasser aussi de mes origines, mais il n'en était rien. Il n'en serait jamais rien. Comme la peau de serpent que j'avais ramassée dans le désert et mise dans mon coffret en cèdre, je les emporterais partout, où que j'aille et quoi que je fasse. Désespérément, je tâchai de rester raisonnable.

« Tu as bien épousé Ast-Amasareth, avançai-je d'une voix tremblante qui trahissait ma détresse. Et elle n'est même pas égyptienne !

— Peut-être, mais elle est issue d'une vieille famille royale libou et c'est donc un parti parfaitement convenable », répondit-il avec hauteur. Alors, perdant tout sang-froid, je m'approchai du lit et me penchai vers lui à le toucher.

« Moi aussi ! criai-je. Mon père est un prince libou banni de son pays qui a été contraint de s'engager comme soldat en Égypte ! Un jour, on viendra le chercher, nous retournerons dans sa tribu, il régnera et tout le monde reconnaîtra qu'un sang royal coule dans mes veines ! Je suis une princesse libou, Pharaon ! Écoute-moi ! » Je ne savais plus ce que je disais. On s'agita derrière moi mais j'en eus à peine conscience. Ramsès arrêta d'un geste celui qui s'app préparait à intervenir pour le défendre, et son regard revint à moi. Il était plein de pitié.

« Non, ma pauvre Thu, ce n'est qu'une agréable illusion, dit-il avec douceur. Ton père est un paysan. Nous avons passé de bons moments ensemble, tous les deux, et tu es un remarquable médecin. N'en demande pas plus que moi, ton roi, je t'ai donné. » Je tombai à genoux et agrippai convulsivement les draps, oubliant toute fierté.

« Et la reine Tiy qui ensorcela si bien l'Osiris Aménophis III qu'il

l'adora toute sa vie ? balbutiai-je. C'était une femme du peuple. Je l'ai appris dans mes leçons d'histoire, Ô Grand Horus ! Je pourrais être pour toi ce qu'elle a été pour son royal époux. Épouse-moi, je t'en supplie ! Fais de moi une reine ! Je suis toujours ton petit scorpion ! Je t'aime ! » Ramsès inclina la tête, et je sentis des mains m'empoigner et me pousser résolument vers la porte. Avant d'avoir pu réagir, j'étais dehors, en larmes, et les imposants battants en cèdre se refermaient derrière moi.

Je m'appuyai un instant contre le mur, puis, aveuglée par mes pleurs, j'avancai en titubant dans le passage. J'entendis parler le garde et je crus qu'il s'adressait à moi, mais, en levant les yeux, je vis Hentmira, plus ravissante que jamais, émerger de la pénombre. Elle s'arrêta et s'inclina. « Bonsoir, dame Thu », murmura-t-elle avec respect. Marmonnant une réponse, je la dépassai très vite, la tête baissée, et elle alla frapper à la porte de Pharaon. On lui ouvrit, des salutations furent échangées, et la lumière s'éteignit. Je m'éloignai, au comble de l'humiliation et du désespoir.

Ramsès ne m'envoya plus chercher, et je passai les derniers temps de ma grossesse dans un isolement croissant. J'appris qu'il avait fait appel à l'un des médecins du palais et que l'on avait vu Hentmira pendue à son bras à plusieurs banquets. Quand je ne rageais pas contre la perfidie du roi, je me reprochais d'avoir perdu mon sang-froid lors de notre dernière et honteuse rencontre. Je finis cependant par en arriver à une sorte de résignation morose. L'enfant naîtrait bientôt, et je comptais mettre ensuite toutes mes forces, employer toutes mes ressources à reconquérir Pharaon.

J'écrivis à Pa-ari pour lui confier mes malheurs, et à Houi pour le supplier de venir me voir. Je n'avais pas eu de ses nouvelles depuis qu'il avait refusé de m'aider et ce, bien qu'il m'ait promis son soutien. Ni l'un ni l'autre ne me répondit, et les derniers jours se traînèrent jusqu'à leur inévitable conclusion.

J'envisageai de m'adresser au prince Ramsès, qui conservait lui aussi un silence de mauvais augure, mais je décidai qu'une telle rencontre serait vaine. Même s'il était disposé à me tendre une main secourable, ce dont je doutais, que pouvait-il faire ? Reprocher à son père de m'avoir écartée et s'exposer ainsi à le mécontenter ? Ambitieux et sans scrupules comme l'était le prince, il ne se risquerait pas à compromettre ses chances de monter sur le trône d'Horus. Et je ne tenais pas non plus à ce qu'il le fit. Si Ramsès désignait pour successeur un autre de ses fils, le rouleau que j'avais en ma possession perdrait toute valeur.

Hounro me rendit visite une fois. Elle m'apporta des sucreries exotiques fabriquées par les habitants du pays de Koush que son frère Banemus lui avait envoyées. Elle m'interrogea avec tact et sympathie

sur ma défaveur, et nous évitâmes toutes deux scrupuleusement de parler de Hentmira, sa compagne de chambre. Elle fut polie, chaleureuse même, mais je la sentis néanmoins distante, et elle ne m'apporta aucun réconfort. Au contraire, j'étais épuisée quand elle s'en alla enfin. Et le mois de Khoiak s'acheva.

Je fus conduite sur le tabouret d'accouchement le troisième jour de Tybi. Le premier du mois, on célébrait le couronnement d'Horus. C'était également ce jour-là que notre Pharaon fêtait son anniversaire, et mes premières douleurs coïncidèrent avec les plus grandes festivités du palais. Tandis que j'arpentais ma chambre, agitée et effrayée, j'entendais le vacarme des réjouissances qui se déroulaient tout autour de moi, le son assourdi mais constant des cors, des cymbales et des chants. Tous les habitants d'Égypte buvaient et dansaient. Le Nil serait encombré d'embarcations pleines à craquer, et les gens y jetteraient des fleurs, s'ébattraient dans ses eaux, feraient flamber des feux joyeux sur ses berges sablonneuses et y rôtiраient oies et canards.

Le harem était vide mais, de l'autre côté des hauts murs du palais, c'était une débauche de lumière et de bruit. Entre les contractions, encore courtes, j'allais à la porte regarder la lueur que mettaient dans le ciel les milliers de lampes et de torches installées dans les jardins. Cris et éclats de rire parvenaient jusqu'à moi, et j'étais pourtant aussi séparée d'eux que si je me trouvais sur la lune bleutée qui brillait au-dessus de ma tête. Disenk s'occupait de moi ; elle me donnait à boire, baignait mon front et mon dos où la sueur ne cessait de ruisseler. Mais Disenk me semblait être une personne anonyme, une inconnue. J'aurais voulu auprès de moi ma mère dont je me rappelais la voix avec une surprenante clarté à mesure que mes douleurs empiraient. J'aurais voulu Houi. Je lui avais envoyé un message. Il avait promis d'être là à mon accouchement, mais les heures passaient et il ne venait pas.

Je pus dormir par intermittence d'un sommeil agité. Le deuxième jour de Tybi se leva, et les festivités continuèrent. Pendant quelque temps, les douleurs cessèrent, et j'eus brusquement faim. Mais dans l'après-midi de cette longue journée, les contractions reprirent, avec cette fois quelque chose d'inéluctable qui me terrifia. Je m'étendis sur mon lit en gémissant. Où était Houi ? Je l'appelais en vain.

Vers le soir, l'une des sages-femmes du harem arriva et, avec l'assistance de Disenk, elle me conduisit jusqu'à la litière qui attendait devant ma porte. Je savais que l'on m'emmenait dans la salle d'accouchement, située dans le bâtiment des enfants, mais cette connaissance et le court trajet entre les deux cours ne marquèrent que fugitivement mon esprit. J'étais repliée sur moi-même, sur le travail qui s'accomplissait dans mon corps, si bien que le balancement de la litière, les mains qui m'aidèrent à descendre et à marcher jusqu'à la

pièce austère, la lueur des lampes, les servantes qui attendaient, vacillèrent sans réalité à la lisière de ma conscience.

J'endurai encore sept heures de tourments avant que l'on me conduise enfin sur le tabouret et que, tremblant et hurlant, j'expulse mon fils. Je l'entendis crier, un bruit aigu et strident, puis hébétée de fatigue et de soulagement, je regardai la sage-femme le laver, couper le cordon ombilical et le coucher sur un lit de briques de terre crue, comme le voulait la coutume. Ce fut seulement alors que je remarquai dans un coin de la pièce l'immense statue de Taourt, la déesse de l'enfantement, grasse et bienveillante. Elle me souriait avec contentement et, tandis que mon nouveau-né s'apaisait, je rassemblai assez d'énergie pour lui rendre son sourire. C'était fait. C'était fini.

Disenk m'aida à regagner la litière. La nuit était encore profonde, et cette cour inconnue me semblait un pays mystérieux et inexploré. J'avais sommeil quand je me blottis sur les coussins, mais je n'eus pas le temps de profiter de leur moelleux. Presque aussitôt, en effet, la litière fut reposée, et Disenk se pencha vers moi. « Ce n'est pas ma chambre, dis-je, étonnée.

— Non, Thu. La tradition veut que les nouvelles mères restent quelque temps dans la cour des enfants pour pouvoir s'occuper de leur enfant et être mieux soignées. » Je retirai la main que je lui avais tendue.

« Mais il n'est pas question que je reste ici, protestai-je. Je veux dormir dans mon lit, Disenk. Tu n'auras qu'à installer le bébé dans un panier à mon chevet !

— Je regrette, Thu, mais ce n'est pas permis, répondit-elle, le visage tiré. Tu dois respecter la tradition.

— Seth emporte la tradition ! m'écriai-je en tâchant de sortir de la litière. Je veux partir d'ici, Disenk ! Ramène-moi dans notre cour ! » Mais j'étais faible, et les mains qui me retenaient avec douceur et fermeté ne l'étaient pas.

Je me retrouvai dans une petite chambre où Disenk m'aida à m'allonger sur un lit étroit à côté duquel brûlait une lampe. Elle ressortit mais revint presque aussitôt et me mit dans les bras un petit ballot reniflant. Le bébé se blottit contre mon corps en quête de réconfort.

« On lui a choisi une nourrice, dit Disenk. Je te banderai bientôt les seins, Thu, mais pour l'instant profite de lui. C'est un beau petit garçon. » Je regardai son visage, si semblable à celui de Pharaon que j'en eus le souffle coupé. J'aurais voulu haïr cette vie minuscule, cet être qui avait ruiné mes rêves, mais je ne le pouvais pas. Avec un soupir, je caressai la touffe de cheveux noirs qui couronnait son drôle de petit crâne.

« Apporte-moi de la bière, ordonnai-je. J'ai très soif. Et puisque je

dois être emprisonnée dans cette misérable chambre, va me chercher mes produits de beauté et mes parfums. Je suis peut-être mère mais pas encore morte. »

Le lendemain matin, je regardais la nourrice allaiter mon fils quand on m'apporta un rouleau. Il était de Houi. « Ma chère Thu, lus-je. Si j'avais su que ton enfant naîtrait si tôt, ton messenger n'aurait pas trouvé porte close. Pourras-tu jamais me pardonner ? Je suis en train de réfléchir à un cadeau qui marquera convenablement ce grand événement, et je prie que les astrologues du roi choisissent un nom heureux à ce nouveau-né privilégié. Je te rendrai visite dès que possible. » C'était tout. Il ne me disait pas où il était pendant que j'accouchais, mais je le devinais. De l'autre côté du mur, dans le tourbillon des festivités, peu soucieux de répondre à mon appel.

J'avais à peine reçu la lettre décevante de Houi qu'un héraut vêtu de la livrée royale se présenta. Mon bébé repu dormait dans mes bras quand l'homme s'approcha du lit, s'inclina profondément et déposa une bourse en cuir sur le drap, près de ma hanche. « Le Taureau puissant me charge de transmettre ses salutations et ses félicitations à dame Thu, sa concubine bien-aimée, déclara-t-il d'un ton cérémonieux. Sa Majesté te remercie de lui avoir donné un fils royal et souhaite manifester sa gratitude par ce don. » Il s'apprêtait à tourner les talons quand je l'arrêtai.

« Attends ! » ordonnai-je. Couchant alors doucement l'enfant à côté de moi, j'ouvris la bourse. Elle contenait un épais bracelet de cheville en or orné de pierres de lune sur lesquelles l'unique rai de soleil qui entrait dans la pièce glissait comme une huile vert pâle. Avec ce bijou, j'aurais pu acheter quatre années de semences pour ma terre du Fayoum, ou payer un assassin pour planter un couteau dans le dos gras de Ramsès. Je le soupesai, puis le remis dans la bourse. « Tiens, fis-je d'un ton impérieux en la tendant au héraut. Rends ça à Pharaon et dis-lui que je n'accepterai son cadeau que s'il me l'apporte en personne. Tu peux disposer. » Abasourdi, l'homme se hâta de quitter la pièce. Je me penchai sur mon fils. Ses cils frémirent, un de ses bras potelés battit l'air, il rota poliment, puis sombra de nouveau dans un profond sommeil. J'imaginais très bien quels seraient l'embarras et la colère de Pharaon quand le héraut lui rapporterait mes paroles, mais je m'en moquais.

Dehors, d'autres nourrissons vagissaient, des enfants couraient en tous sens et des nourrices criaient des remontrances ou des conseils de prudence ; tout près, une femme pleurait ; au-dessus de moi, j'entendais le chœur monotone d'une classe qui psalmodiait sa leçon. Ce bâtiment résonnait perpétuellement de bruits, bouillonnait d'activité, et je l'avais en horreur. J'étais tombée aussi bas que j'avais l'intention d'aller.

Houi m'envoya effectivement un cadeau, un flacon du cristal le plus pur dont les facettes me renvoyaient mon reflet déformé. La base et le bouchon étaient d'or filigrané, et il contenait des grains gris sombre dégageant une odeur douce mais étrange. « Je t'implore encore de me pardonner de t'avoir négligée, disait le rouleau qui accompagnait le présent. J'ai obtenu ce curieux récipient et son contenu des Sabaens à qui j'achète des plantes médicinales. Je ne connais pas son pays d'origine. Les grains sont du pur encens arabe, le meilleur et le plus coûteux qui soit. Respirer sa fumée purifie le corps et clarifie l'esprit. Sers-t'en avec parcimonie et quand tu es en bonne santé. » Peinée qu'il ne me l'ait pas apporté lui-même, je tournai et retournai le précieux objet, admirant son caractère unique et me demandant si j'allais ou non le renvoyer. Ma cupidité finit par avoir le dessus. Aucun artisan égyptien ne savait travailler le cristal de cette façon, et j'étais sûre que le flacon avait une grande valeur.

Le moment venu, je reçus un document officiel m'informant que mon fils s'appellerait Pentaourou. Je ne sus d'abord si je devais en rire ou m'en irriter, car Pentaourou signifie « excellent scribe » ou « grand écrivain ». Ce n'était pas un nom convenant à un prince. Les princes ne deviennent pas scribes. Puis je me rappelai que le sang royal de mon fils était mélangé avec le mien, que ma mystérieuse grand-mère avait adoré raconter des histoires, que mon frère était un scribe respecté et que j'avais moi-même désiré avec ardeur ouvrir la porte merveilleuse du savoir écrit. On avait la fascination des mots dans ma famille. Pentaourou dormait dans son panier à côté de mon lit, et je caressai sa petite joue veloutée en l'appelant de son nouveau nom. Le temps que je devienne reine, il serait peut-être effectivement un grand scribe, et mon élévation en ferait alors également un prince.

Disenk avait démenagé tous mes biens dans le bâtiment des enfants, y compris le précieux coussin, et mon regard s'y posait de plus en plus souvent à mesure que je reprenais des forces. La promesse du prince avait acquis une importance accrue maintenant que j'avais la responsabilité d'un nouvel être. Deux avenirs étaient désormais inscrits sur ce morceau de papyrus, et si je le perdais, je savais que le prince renierait sa promesse. Je n'étais plus en mesure d'exercer une quelconque influence sur le roi.

Malgré tout, pourtant, j'espérais encore regagner son affection et, à la fin de Méchir, je me sentis assez forte pour me réinstaller dans ma chambre. Mon surveillant du Fayoum m'avait écrit que les semailles avaient commencé et qu'elles se déroulaient bien.

J'avais également reçu une lettre inquiète et affectueuse de Pa-ari qui s'excusait de nouveau de ne pouvoir répondre à mon invitation et m'informait qu'Isis, sa femme, attendait un enfant pour la saison de shemou. J'aurais aimé le voir, bavarder avec lui du passé en buvant

du vin, assise dans le jardin paisible que je lui avais imaginé. Je pourrais peut-être m'arranger plus tard pour faire un second voyage à Assouat, mais dans l'immédiat je devais m'employer à retrouver ma place à la Cour.

Un jour, je chargeai donc le surveillant du bâtiment des enfants d'apprendre au Gardien de la Porte que je souhaitais regagner mes anciens appartements. Deux heures plus tard, Amonnakht en personne s'inclinait devant moi. Je fus ravie de le voir.

« Bonjour, Amonnakht ! dis-je. Cela faisait longtemps que nous ne nous étions pas vus. Viens admirer mon fils. Il est beau, n'est-ce pas ? » Avec la dignité grave que je me rappelais si bien, il entra dans la cellule obscure et se pencha obligeamment sur le panier. Pentaourou le regarda d'un air ensommeillé, ses petits poings serrés sous le menton.

« C'est en effet un beau garçon, reconnut le Gardien en se redressant. Et te voilà redevenue aussi mince et pleine de jeunesse qu'avant, dame Thu. Mes félicitations. » Répondant à mon geste, Disenk remplit une coupe de vin et la lui tendit. Mais il refusa de la tête.

Rassemblant alors toute ma détermination, je m'apprêtai à l'affronter. En dépit de sa politesse tranquille, c'était un homme redoutable dont la parole faisait loi dans tout le harem.

« Tu sais que je désire retourner dans mon ancienne chambre, commençai-je avec autant d'assurance que je le pus. Je suis parfaitement remise de mon accouchement et prête à reprendre mon existence d'avant. Cette pièce ne me plaît pas, et il n'est plus utile que j'y demeure davantage. » Amonnakht tourna vers le ciel ses paumes teintes de henné.

« Je regrette, dame Thu. C'est impossible. Pharaon a décrété que tu résiderais désormais dans ce bâtiment. » Je le dévisageai avec stupeur, envahie par un froid glacial.

« Mais pourquoi ? Est-ce pour me punir d'avoir refusé son présent ? Il sait bien que j'ai été blessée qu'il ne vienne pas en personne ! Je désirais ardemment le voir. Est-ce une raison pour me condamner, Amonnakht ? Mais peut-être que mon ancienne chambre est occupée et qu'il n'y en a pas d'autre de libre pour le moment. C'est ça ? Dis, c'est ça ? » Je voulais me raccrocher au moindre espoir, mais le Gardien secoua la tête.

« Non, dame Thu. Ton ancienne chambre est toujours libre ainsi que celle, similaire, qui se trouve de l'autre côté de la cour. Le Seigneur-de-toute-vie a parlé. Tu dois rester dans ce bâtiment. » Je crus voir une lueur de compassion dans ses yeux noirs, et je lui agrippai le bras.

« Mais que vais-je faire ici, entourée de femmes chamailleuses et

d'enfants pleurards ? m'écriai-je. Je ne veux pas être réduite au rang de Nourrice royale, Amonnakht ! Plaide ma cause auprès du roi, je t'en prie !

— Je peux donner des conseils au Taureau puissant, dame Thu, répondit-il avec douceur en se dégageant. Mais tenter de modifier ses décrets ne m'appartient pas. Tu as profité de ses bienfaits beaucoup plus longtemps que celles qui t'ont précédée. Il est temps de céder la place avec toute l'élégance dont tu es capable.

— Pour faire quoi ? »

Il haussa les épaules. « Tu es libre de rendre visite à tes amies dans le harem. Tu peux demander l'autorisation d'aller voir le Voyant ou de te promener en ville, correctement escortée. Tu as ta terre. Beaucoup de femmes trouvent de grandes satisfactions dans ces occupations.

— Eh bien, pas moi ! m'exclamai-je avec fureur. Je ne suis pas un mouton, Amonnakht. Je ne suis pas une vache qui se laisse docilement mener et attacher n'importe où ! Je mourrai si l'on m'emprisonne ici !

— Oh non, dame Thu, répondit-il sans se laisser émouvoir. Tu veilleras au bien-être, puis à l'éducation de ton fils. Tu trouveras des compensations à la perte de Pharaon. Si tu ne le faisais pas, tu risquerais de finir exilée dans le Fayoum. » Ma colère s'éteignit d'un coup, remplacée par la peur qui s'éleva comme un nuage de cendres noires.

« Pour l'amour des dieux, Amonnakht, parle-lui ! murmurai-je. Aide-moi ! Je peux le reconquérir s'il m'en donne la chance. Quelle femme pourrait le fasciner autant que moi ? Il se lassera vite des autres, et alors il se souviendra de moi. » Amonnakht s'inclina et se dirigea vers la porte.

« C'est possible, en effet, dit-il sur le seuil. Et si cela se produit, je serai le premier à t'en informer. Mais en attendant, tu dois apprendre la patience et savoir que Pharaon n'a encore jamais rappelé auprès de lui une concubine qui lui avait donné un enfant. Il considère cela comme une trahison, car il redoute ses nombreux fils. Mais tu le savais déjà, n'est-ce pas ? Je te souhaite de rester en bonne santé. »

Quand il eut disparu, je me laissai tomber sur une chaise, les jambes flageolantes. Disenk me regardait, immobile. Pentaourou bougea dans son panier. Dehors, je vis une petite fille passer, un chat dans les bras, puis une servante courir derrière elle en l'appelant à grands cris. Un enfant nu s'avança en titubant, le pouce dans la bouche, puis trois femmes s'arrêtèrent un instant près de ma porte pour saluer des amies invisibles.

Brusquement ma chambre sembla se refermer sur moi : les murs se rapprochèrent ; le plafond s'abaissa ; je sentis le dossier de ma chaise se déformer et commencer à encercler ma poitrine. Je

suffoquais. Les poings serrés, je fermai les yeux et forçai mes poumons à se dilater. « Disenk ! fis-je d'une voix entrecoupée. Donne-moi à boire. » Je sentis le contact d'un récipient contre mes doigts et, sans ouvrir les yeux, je le pris et bus à longs traits le vin amer. Cet accès de terreur panique se calma peu à peu mais ma peur ne disparut pas pour autant. « Il ne peut pas me faire ça, murmurai-je. Hentmira aura son heure de gloire, mais ensuite Ramsès me voudra de nouveau près de lui. Il faut que cela se passe ainsi, Disenk, sinon je me tuerai ! » Elle garda le silence, et je vidai ma coupe en ruminant des idées noires.

Au cours des semaines qui suivirent, il me sembla constater que le bâtiment des enfants était un endroit plus gai que celui que j'avais quitté. Les femmes qui y demeuraient ne se disputaient plus les faveurs de Pharaon ; elles ne se demandaient plus avec angoisse quelle robe ou quel maquillage exotique avait le plus de chances d'attirer son attention lors des cérémonies publiques, et elles ne voyaient plus en toutes leurs compagnes, amies ou ennemies, des rivales potentielles. Les conversations roulaient sur les opérations commerciales auxquelles se livraient la plupart d'entre elles plutôt que sur la concubine qui partageait le lit de Pharaon et l'évaluation de sa position en fonction des présents qu'elle avait reçus. Le grand bassin avec son jet d'eau servait de point de rencontre à quantité de surveillants, d'intendants, de scribes et de géomètres qui s'entretenaient avec leurs employeuses à l'ombre des parasols ondoyants. Il était incontestable que beaucoup de femmes étaient devenues très riches en se consacrant ainsi aux affaires. Elles se montraient bien plus liantes et amicales que mes voisines précédentes. Aucune jalousie d'ordre sexuel ne venait en effet empoisonner leurs relations. À mes yeux, pourtant, elles restaient des prisonnières qui trouvaient une compensation à leur incarcération, selon le conseil que m'avait donné Amonnakht.

Je pris de nouvelles habitudes mais en refusant toujours farouchement mon sort. Je me remis à m'exercer de façon régulière, généralement sous le regard d'une foule d'enfants curieux. J'allais aux bains ; je cajolais Pentaourou et jouais avec lui, trouvant beaucoup de réconfort dans son petit corps dodu et chaud ; j'entretenais une abondante correspondance avec mon surveillant du Fayoum et m'intéressais dans le détail à tout ce qui se faisait sur mon domaine.

Au fond de mon cœur, une petite flamme d'espoir continuait de brûler. Pharaon oublierait sa rancœur. J'en viendrais à lui manquer. Hentmira finirait par l'ennuyer, et il se remémorerait alors les moments d'intimité que nous avions partagés. Il me suffisait d'attendre.

Mais les mois de Méchir et de *Phamenoth* passèrent sans que je reçoive de nouvelles du palais. Sur ma terre, les cultures poussaient drues. On avait débroussaillé et planté le jardin ; la maison avait été remise en état. Les fêtes des dieux marquaient le passage du temps. Pentaourou commença à m'adresser des sourires lumineux quand je me penchais sur son berceau, et il put bientôt s'asseoir sans aide. Tous les après-midi, quand la chaleur baissait, je l'installais dans la cour herbeuse sur un drap où il gigotait avec vigueur à l'ombre de mon parasol, gazouillant quand je balançais une fleur devant ses yeux ou la lui mettais dans la main. C'était un enfant paisible, facile à vivre et, en dépit du gâchis qu'il avait fait de ma vie, j'en vins à l'aimer.

Lorsque *Pharmouti* arriva, il me fallut affronter l'idée que Pharaon ne m'aimait probablement plus, que selon toute vraisemblance il ne pensait même plus du tout à moi. Il allait donc falloir que je m'occupe moi-même de mon salut. Je croyais toujours que, si je parvenais à le voir, à trouver une occasion de le rencontrer face à face, les souvenirs lui reviendraient et, avec eux, le désir. Pendant les précieuses heures de silence de la nuit, je cherchais une solution. Il était inutile d'essayer de pénétrer dans sa chambre. Les gardes me renverraient. Je ne pouvais pas non plus passer par la porte principale du palais. Quitter le harem était facile, mais les soldats postés dans la salle de réception publique savaient fort bien qui était autorisé à entrer dans les pièces privées. Je pouvais peut-être tenter de rôder autour du débarcadère dans l'espoir de l'apercevoir, mais des serviteurs et des gardes nombreux l'entouraient partout où il allait, et il était peu probable qu'ils s'effacent devant moi. Je ne pouvais pas non plus rester des heures près du Nil sans attirer l'attention.

Fallait-il dicter une supplique et la lui faire remettre ? Cela valait la peine d'essayer. Mais je ne voulais pas que cette tentative humiliante soit connue d'un scribe du harem. Je demandai donc du papyrus et, sur la magnifique palette que Houi m'avait offerte tant de mois auparavant, pesant chaque mot avec soin, je sollicitai respectueusement mon roi de m'accorder une entrevue. Tandis que je formais les hiéroglyphes, je pensai soudain à mon frère avec une intense nostalgie. J'aurais pu lui dicter cette missive, discuter avec lui de ma situation en étant certaine de sa compréhension et de son

soutien, même s'il n'approuvait pas la direction que j'avais donnée à ma vie depuis le jour où la barque de Houi avait amarré au débarcadère du temple d'Oupouaout. Lorsque j'eus terminé, je scellai le rouleau et appelai un des hérauts du harem.

La réponse me parvint trois jours plus tard. Pharaon était très occupé par les affaires de l'État. Il n'avait pas de temps à consacrer aux ennuis d'une concubine. Il me conseillait de m'adresser au Gardien de la Porte. Ce message me fut transmis oralement, et je rougis de mortification en entendant ces mots durs résonner dans la pièce. Ramsès ne voulait donc pas me voir. Eh bien, je ne lui laisserais pas le choix. Il devait bien y avoir un moyen d'éviter ses gardes et de parvenir jusqu'à lui. Je refusais de m'avouer battue.

Enfin, la solution fut simple. Frottée d'huile et parfumée, maquillée et coiffée d'une perruque, je m'enveloppai de nouveau dans le vieux manteau en laine de Disenk et, quittant mon bâtiment, je me dirigeai vers les logements des domestiques. Les gardes postés dans la cour poussiéreuse me regardèrent à peine, me prenant pour une servante du harem chargée d'une course pour sa maîtresse. Alors, discrètement, je tournai deux fois à droite, franchis une autre porte et me retrouvai devant les bureaux des fonctionnaires. Personne ne m'avait arrêtée, car si des soldats stationnaient de chaque côté de l'entrée, le va-et-vient des domestiques était continu.

J'avais déjà pris ce chemin une fois, des hentis plus tôt, quand j'étais venue informer Amonnakht que j'étais prête à affronter le lit de Pharaon. En dépit de ma nervosité, je souris en me rappelant ma détermination et mon appréhension d'alors. L'influence insidieuse du harem avait peut-être amolli mon corps, mais ma volonté était toujours aussi indomptable. Je serrai plus étroitement le capuchon de mon manteau autour de mon visage en dépassant le bureau du Gardien. J'entendis sa voix mesurée et supposai qu'il était en train de dicter à son scribe.

Le chemin tourna ensuite brusquement, et je me retrouvai devant une vaste avenue bordée de palmiers de mon côté. En face, il y avait la rangée de hautes colonnes qui soutenaient le toit en pierre massif du bureau de Pharaon. On voyait des ombres se mouvoir à l'intérieur, et un soldat en armes montait la garde au pied de chaque fût. Alors que j'hésitais, dissimulée par les buissons, un scribe chargé de rouleaux quitta le bâtiment et disparut dans la direction de la salle de banquet.

Aussitôt, j'enlevai le manteau et le cachai derrière le tronc d'un palmier. Puis après avoir lissé ma perruque nattée d'argent et enfilé les sandales que j'avais portées à la main de peur que leur bride de cuir blanc ornée de bijoux n'attire l'attention, je sortis hardiment de l'ombre. Si Ramsès ne vaquait pas aux affaires administratives du pays

ce jour-là, tout était perdu. En m'avancant vers les sentinelles, je priai donc avec ferveur qu'il respecte son emploi du temps habituel et soit en réunion avec ses ministres. Regardant droit devant moi, je marchai avec une assurance que j'étais loin d'éprouver. Un garde fit mine de m'arrêter. Sa lance oscilla. Je lui souris avec nonchalance, le saluai et m'engageai d'un pas majestueux entre les colonnes.

La pièce était pleine d'hommes. Quatre scribes étaient assis en tailleur sur le sol, genou contre genou, le porte-plume en suspens au-dessus de leur palette. Un ministre vêtu de blanc s'appuyait contre un mur, les bras croisés, et un autre était debout à côté de lui. Deux autres dignitaires se tenaient de part et d'autre du bureau royal et, devant celui-ci, me cachant la vue, je reconnus la silhouette imposante du surveillant de la ville, le vizir To. La robe arachnéenne qui le drapait des aisselles aux chevilles était frangée d'or et des bijoux, en or eux aussi, ornaient ses avant-bras et sa perruque. Au moment où je m'avançai, il disait d'un ton convaincu :

« ... et cela prouve au moins son honnêteté, Majesté. Je ne l'aurais pas recommandé autrement. Il nous faut chercher les raisons ailleurs. Je soupçonne un détournement de grains plutôt que des erreurs de comptabilité, mais je ne peux en être certain avant... » Il s'interrompit, sentant qu'il n'avait plus l'attention de l'assistance. Il se retourna, me découvrant le souverain.

Ramsès était affalé dans son fauteuil, la tête appuyée sur une main, et à son regard vitreux je sus immédiatement qu'il s'ennuyait. De sa main libre, il jouait avec le lourd pectoral qui reposait sur sa poitrine. Avec un peu d'hésitation, les hommes me saluèrent. Le vizir To s'écarta, et je me prosternai devant Ramsès.

Il s'écoula un moment avant que je ne l'entendis dire d'une voix étranglée : « Relève-toi ! » Il n'avait plus les yeux vitreux ; il me foudroyait du regard, le buste penché en avant. « Je t'ai déjà refusé une entrevue, dame Thu, lança-t-il d'un ton sec. Je ne comprends pas que tu sois parvenue à t'introduire ici sans être arrêtée, et le capitaine de la garde du palais devra me rendre compte du manque de vigilance de ses hommes. Je suis bien trop occupé pour écouter tes doléances. Présente-les à Amonnakht. Va-t'en ! » Je ne bougeai pas. Le cœur battant à grands coups, j'essayai de croiser son regard, péniblement consciente de la présence de ses ministres, qui s'étaient figés autour de nous. J'avais supposé qu'en me voyant Ramsès renverrait tout le monde et m'écouterait jusqu'au bout, furieux ou pas. J'aurais alors pu m'exprimer librement, me faire enjôleuse et câline, boudier et pleurer, me serrer contre lui et le couvrir de caresses irrésistibles. Mais avec de pareils spectateurs, c'était impossible. Pharaon ne pouvait se radoucir devant ses ministres, et je ne pouvais le séduire. En étudiant son visage, je compris qu'il se refusait à les renvoyer parce qu'il avait

besoin de leur autorité silencieuse pour fortifier la sienne, et pour m'empêcher de lui adresser des reproches. Très bien, pensai-je. Il ne m'est pas possible de me déshabiller et de me jeter dans ses bras, mais je ne perds rien à lui dire ce que j'ai sur le cœur, et je vais le faire.

« Tu n'es pas venu voir ton fils, Grand Horus, déclarai-je. Tu n'es pas venu me rendre visite, à moi que tu prétendais aimer. J'en souffre, et tu me manques. Tu as tranché sans avertissement le lien qui nous unissait et refusé de m'accorder un seul instant. Je suis accablée de chagrin. »

Il avança ses lèvres rougies de henné. « Si je me rendais dans le harem chaque fois qu'une de mes concubines accouche ou me désire, je serais trop pris pour m'occuper d'affaires plus importantes, répliqua-t-il d'un ton irrité. Tu oublies ta place, dame Thu. Tu n'es pas une épouse. Tu n'as que les prérogatives limitées des pensionnaires du harem. Selon les dispositions du contrat signé par ton père, je te dois le gîte, la nourriture, les vêtements et ce dont tu peux avoir besoin pour ton confort matériel. Rien de plus. Tu as été traitée avec une affection exemplaire par ton roi, et je crains que cela ne te soit monté à la tête. Je comprends ta détresse, et je ne te ferai donc pas punir. Tu peux disposer. »

Je réfléchis un instant. Si j'essayais de le fléchir en dévoilant ses secrets d'alcôve devant ses nobles, il me ferait jeter dehors sur-le-champ. J'avais du mal à retrouver dans cet homme froid l'amant qui m'asseyait sur ses genoux et me chatouillait, qui se blottissait contre mon dos, la main enfouie dans mes cheveux, quand nous nous endormions ensemble, qui me murmurait des mots ardents à l'oreille tandis que les larmes coulaient. Espèce de vieil hypocrite, pensai-je avec dégoût. Comment se fait-il que je t'aie presque aimé ? Tout est fini. Tout a disparu. Je comprends maintenant que tu ne me reprendras jamais. Je ne suis qu'une étoile filante qui a traversé ton ciel et qui s'est éteinte dans l'indifférence générale.

« Je crois que j'ai rempli mes devoirs de concubine avec un talent entièrement digne d'éloges », remarquai-je d'un ton froid. Et j'eus la satisfaction de voir ses joues s'empourprer. « Après tout, c'était l'autre aspect du contrat, n'est-ce pas, Taureau puissant ? Et tu as reconnu la qualité unique de mes services en me faisant don d'un titre et d'un petit domaine. » Attention, me dis-je. Ne va pas trop loin. « Il est clair que Sa Majesté ne souhaite plus rien avoir à faire avec moi maintenant que je lui ai fait le suprême honneur de lui donner un fils, poursuivis-je. J'estime cependant que cela mérite mieux qu'une babiole en or ornée de pierres de lune. Pas toi ? » Il se tenait très droit, à présent, et respirait bruyamment, les poings serrés sur son bureau.

« Je pourrais te faire fouetter pour ces propos, cria-t-il. Comment oses-tu me parler ainsi ? Pour qui te prends-tu ? » Je m'avançai

jusqu'à sentir le bureau contre mes cuisses.

« Je suis ton petit scorpion, Ramsès, murmurai-je. Tu t'attendais donc à ce que je détaille sous le rocher le plus proche quand tu essaierais de m'écraser ? Je t'ai aimé, j'ai soigné tes blessures, j'ai partagé tes pensées les plus intimes. Et maintenant, tu m'écarter du pied comme un déchet ! Tu me connais, Pharaon. Comment pourrais-je m'empêcher de piquer ? »

Je trouvais que c'était un bon discours, et il produisait d'ailleurs son effet. Le souverain avait la bouche pincée, et il me foudroyait du regard, mais une de ses mains s'était desserrée et tremblait un peu. Pendant le court silence qui précéda sa réponse, je me demandai fugitivement ce qui dans mon discours était dicté par la douleur sincère d'avoir perdu sa confiance et son affection, et ce qui procédait d'un effort calculé pour lui inspirer un sentiment de culpabilité. Je ne voulais pas le savoir. J'attendis, tendue, sans le quitter du regard, et ce fut finalement lui qui baissa les yeux.

« Que veux-tu ? » demanda-t-il doucement. Je me penchai vers lui.

« Partager de nouveau ton lit, répondis-je d'un ton pressant. Je veux redevenir la compagne après qui tu soupies.

— Impossible. Je ne te désire plus dans mon lit. Si tu m'aimes autant que tu le prétends, occupe-toi de mon enfant. Après tout, c'est la preuve que ton souverain t'a un jour choisie pour déposer en toi sa semence divine ! Et pareil honneur devrait te valoir beaucoup de considération parmi les autres femmes.

— De la considération ! m'exclamai-je avec indignation. Les concubines sont des dizaines à t'avoir donné des fils et des filles ! Ça pousse comme du chiendent ! »

J'entendis un murmure de consternation derrière moi, et je me mordis les lèvres. Dans la chaleur de la discussion, j'avais oublié les hommes qui nous écoutaient avidement, et Pharaon aussi sans doute. Je m'inclinai, bras tendus, en signe d'excuse et de supplication. « Pardonne-moi ces paroles emportées, mon roi, implorai-je avec douceur. C'est mon cœur brisé qui me les inspire. Si Sa Majesté ne désire plus mes services en qualité de concubine, qu'elle m'accorde de me retirer dans ma propriété du Fayoum. Permets-moi d'aller voir ma terre et mes récoltes pour que j'essaie de remplacer les plaisirs de ton lit par l'étreinte pacifique d'un amant moins enivrant. » Il parut étonné, puis fronça les sourcils.

« Tu abandonnerais ton fils ? Non !

— Je pourrais l'emmener, dis-je avec chaleur. Tu n'aurais pas à craindre pour son éducation. J'engagerais un précepteur. Quant à ma fidélité envers toi, tu pourrais me faire accompagner d'autant de gardes que tu le souhaites pour t'assurer de ma conduite. Tu n'as plus

besoin de moi. Je ne suis plus utile qu'à mon fils. Laisse-moi partir ! Le Fayoum n'est pas très loin. Il t'est possible de me rappeler à tout moment. Je t'en prie, Majesté ! »

Il me regarda longuement, le visage fermé, et j'essayai de dissimuler ma profonde agitation. Finalement, il s'écarta du bureau et se leva.

« Tu es une enfant orgueilleuse, Thu, déclara-t-il. Et tu as bien l'imagination venimeuse et imprévisible d'un scorpion du désert. Tu m'as souvent piqué ; parfois, la douleur était délicieuse, et parfois c'était une aventure. Mais aujourd'hui tu as eu la témérité de brandir ton aiguillon en présence de mes ministres. C'est impardonnable. Tu seras donc tenue aux clauses de ton contrat avec la Double Couronne, et tu peux t'estimer heureuse que je ne te fasse pas battre et incarcérer pour te punir de ta suprême insolence. Ta requête est refusée. » Mes jambes me trahirent, et je dus m'appuyer à son bureau. Je m'y accrochai avec désespoir.

« Je t'en supplie, Ramsès... Je t'en supplie ! Tu ne sais pas ce que c'est d'être entourée de femmes et d'enfants tous les jours, de ne pouvoir échapper à leur vacarme, d'avoir perdu tout but dans l'existence, de ne s'habiller et de ne se maquiller que pour soi ! J'ai peur du harem. Il va refermer sur moi son étreinte suffocante, et je disparaîtrai. Pardonne-moi de t'avoir offensé, je t'en prie, et montre-toi miséricordieux ! Ne me condamne pas à ce sort. Laisse-moi partir, Pharaon ! Laisse-moi partir ! » Son visage n'exprimait plus que la désapprobation, et avant même que j'eusse fini de parler, il claquait des doigts en regardant derrière moi. Je pivotai. Un garde robuste s'avavançait d'un pas résolu. « Oh, non, Ramsès ! m'écriai-je. Aie pitié de moi, au nom de l'amour que tu m'as porté un jour ! » Mais il s'était déjà rassis et se tournait vers son vizir.

« Continue, To », dit-il d'un ton brusque. Dans la salle, les hommes se détendirent et s'absorbèrent de nouveau dans les affaires que j'avais si abruptement interrompues. To se racla la gorge. Les scribes reprirent leur calame. Personne ne m'accorda un regard quand le garde me prit fermement par le bras et m'entraîna dehors. Une fois sur le chemin, je me dégageai.

« Je sais rentrer chez moi toute seule, dis-je avec hauteur. À moins, bien entendu, que tu n'aies reçu l'ordre de m'escorter jusqu'à ma porte et de m'enfermer dans ma chambre. » Il hésita, puis s'inclina et fit volte-face. J'allai reprendre le manteau de Disenk et repartis par où j'étais venue.

J'étais en état de choc. La scène qui s'était déroulée dans le bureau de Pharaon n'était encore qu'une masse confuse de paroles et de sentiments dans mon esprit, mais je savais que bientôt elle s'ordonnerait pour constituer un souvenir qui me brûlerait et me

hanterait jusqu'à la fin de mes jours. En sentant le contact de l'herbe sous mes pieds, je me rendis compte que je titubais comme une ivrognesse sur le chemin. La tête me tournait. Par prudence, je gardai les yeux fixés sur mes sandales dont les dalles beiges faisaient ressortir la blancheur éclatante.

Une ombre barra l'allée devant moi. En levant les yeux, je vis que je passais devant le bureau d'Amonnakht et que le Gardien en personne discutait devant la porte avec un scribe. Ils se turent et s'inclinèrent quand je m'avançai vers eux. Amonnakht me jeta un regard intrigué.

« J'aimerais rendre visite à mon mentor, le Voyant, dis-je, stupéfaite de m'entendre parler avec autant de calme et de naturel. Ai-je ton autorisation, Gardien ? » Je n'avais pas prémédité cette requête ; elle m'était dictée par le besoin instinctif de courir vers l'unique refuge où je pourrais retrouver mon équilibre. Amonnakht regarda dans la direction d'où je venais. « Oui, je suis allée au palais sans t'en avertir, dis-je avec impatience. Et j'ai été sévèrement réprimandée par Pharaon. Je te promets de ne pas recommencer, et j'espère que cet acte inconsidéré ne te vaudra pas d'être blâmé toi aussi pour ne pas avoir surveillé tes pensionnaires assez étroitement. Tu voudras sans doute lui faire part de ma demande, mais je ne pense pas qu'il s'y oppose. Il trouvera que c'est un moindre mal. » Je réussis à lui adresser un sourire contraint. Il paraissait désorienté.

« Tu as mon autorisation à condition que j'obtienne celle du souverain, dame Thu, répondit-il. Je lui communiquerai ta requête dès qu'il en aura fini avec ses ministres. » Sans attendre davantage, je hochai la tête et repris ma route. Mon entrevue avec Ramsès commençait à me revenir en une succession d'images tranchantes comme la lame d'un couteau, et je ne voulais pas sentir leur morsure avant de m'être réfugiée dans l'intimité de ma chambre.

Je passai l'après-midi à pleurer sur mon humiliation en serrant farouchement mon enfant dans mes bras. Vers le soir, pourtant, Amonnakht m'envoya dire que le souverain m'autorisait à me rendre chez Houi à condition que je sois escortée d'un garde du harem. Pour s'assurer que je ne m'enfuis pas, pensai-je sombrement en reposant Pentaourou dans le panier qui devenait vite trop petit pour lui.

Tandis que Disenk tâchait vaillamment de dissimuler mes yeux gonflés et mon nez rouge, je contemplai mon reflet peu engageant dans le miroir en picorant des morceaux d'oie froide et de céleri cru dans le plat posé sur la table. Le sort auquel le souverain m'avait condamnée était totalement inacceptable, et il fallait faire quelque chose. Mais quoi ? Houi saurait. Houi avait de l'affection pour moi, contrairement à Pharaon. Il trouverait une solution intelligente.

J'essayai de me remonter le moral mais ces pensées courageuses

ne m'apportèrent qu'un piètre réconfort, et je dus lutter de toutes mes forces pour empêcher mes larmes de couler de plus belle lorsque, après avoir embrassé mon fils, je sortis seule dans la tiédeur du soir.

La calme beauté du soleil couchant qui teintait de rouge le lac de la Résidence ne parvint pas à m'émouvoir. Assise dans la cabine de mon embarcation, les mâchoires serrées, les mains pressées entre mes genoux, je restai indifférente au scintillement rosé de notre sillage et au doux claquement de la voile, taquinée par le vent. Quand le débarcadère de Houi apparut, j'eus l'impression que je soupirais après cette vision depuis de longues années.

Laissant l'homme de barre et les rameurs attacher la barque, j'ordonnai au garde de m'attendre près du fleuve et me dirigeai vers le pylône. Après avoir adressé au portier quelques mots que j'oubliai aussitôt, je pris le chemin qui menait à la maison. Le soleil s'enfonça alors sous l'horizon, dans la bouche de Nout, et ce fut le crépuscule.

Je franchis la porte du jardin et débouchai dans la cour pavée. Au même instant, Houi tournait le coin de la maison. Nous nous immobilisâmes. L'obscurité commençait à s'épaissir autour de nous, et j'eus brusquement l'impression que nous accomplissions un rituel mystérieux ou que nous étions devenus les acteurs d'une pièce aux origines anonymes et menaçantes. J'avais imaginé que je me jetterais dans ses bras et que je laisserais s'épancher mon chagrin, blottie contre sa poitrine réconfortante, mais il me parut si distinct de tout ce qui m'entourait, de tout ce qu'il y avait de familier dans ma vie quotidienne, que je ne pus que le dévisager, le cœur rempli d'un désespoir douloureux. « J'ai des ennuis, dis-je. J'ai peur, Houi. »

Il garda le silence. Baissant la tête, il traversa sans bruit la cour, un éclat de blancheur dans la pénombre. Les lignes pures de son corps n'étaient brisées que par un pagne court ; il s'apprêtait manifestement à aller nager. Après avoir posé un baiser sur mon front, il me dépassa et je le suivis dans un jardin où s'amassaient déjà les ombres.

Il quitta le chemin pour prendre à travers les buissons. Après avoir contourné l'étang, nous nous enfonçâmes plus profondément dans la végétation luxuriante qui poussait sous les arbres, et nous atteignîmes bientôt le mur d'enceinte séparant sa propriété de celle de son voisin. « Parle », dit-il alors en se tournant vers moi.

Ce fut comme si une digue se rompait en moi. Les poings serrés, les yeux fixés sur les briques de terre crue du mur, je lui racontai que l'on m'avait interdit de regagner mon ancienne chambre, que Pharaon avait refusé de me voir et que, poussée par le désespoir, je m'étais glissée dans son bureau pour le supplier de me reprendre dans son lit ou de m'envoyer dans ma terre du Fayoum. « Il n'a pas le droit de me rejeter comme ça ! m'écriai-je enfin. Je me suis évertuée à satisfaire ses moindres désirs, et voilà ma récompense ! Il me jette au rebut

comme un pagnon sale qu'il ne souhaite plus porter ! Il m'a humiliée devant ses ministres. Il m'a parlé avec froideur comme s'il ne savait pas qui j'étais ! Je le hais ! »

Je me tus soudain, car ces mots m'avaient apporté un brusque soulagement. C'était vrai. Je haïssais Ramsès. Sous ma fierté blessée, mon désenchantement, mes espoirs brisés, il y avait un océan de haine envers l'homme à qui j'avais donné ma virginité, mon affection et ma fidélité, et qui avait payé ces dons de son indifférence et de son inconstance.

« Je le hais, répétais-je dans un souffle. J'aimerais qu'il soit mort. Je pourrais le tuer pour ce qu'il m'a fait. »

Il y eut un long silence. Pendant toute ma tirade, Houi n'avait pas eu un mouvement. Il m'observait avec attention, les bras ballants. Autour de nous, la nuit s'approfondissait. Privés de couleur, les arbres semblaient de vagues fantômes qui tremblaient et murmuraient au-dessus de nos têtes. L'obscurité montait du sol pour nous dissimuler aux regards, et le corps blanc de Houi devenait gris et sans substance. J'entendais sa respiration, calme, mesurée, mais l'intensité de son regard démentait ce rythme régulier. Il parla enfin, et ce fut comme si j'avais attendu qu'il exprime et confirme l'ombre noire qui enténébrait déjà mon cœur. « Vraiment ? Tu le pourrais ? dit-il d'un ton paisible. Alors pourquoi ne pas le faire ? Il t'a traitée indignement. Il t'a condamnée à une vie insupportablement ennuyeuse et monotone. Il t'a couverte de honte et méprisée. Ta conduite n'y est pour rien. Tu as fait de ton mieux, et cela n'a servi à rien. » Il s'approcha de moi, et les ombres glissèrent sur son visage pâle pour se concentrer dans les orbites de ses mystérieux yeux rouges. « Il traite l'Égypte avec la même absence de scrupules, poursuivit-il d'une voix hypnotique. On ne le regretterait pas. Tu as essayé d'aider ce pays et tu as échoué sans qu'il y aille de ta faute. Tuer Pharaon serait un acte généreux. »

Alors que je regardais le mouvement de ses lèvres sensuelles, un grand silence se fit en moi et je retrouvai d'un coup tout mon calme. Un acte généreux ? pensai-je. Oh, non, maître ! Un acte motivé par l'ambition contrariée en ce qui me concerne, et un crime de lèse-majesté de ta part. Mais quels que soient nos mobiles, nous sortons du même moule, toi et moi ; nous sommes attirés l'un vers l'autre comme le désir et la jeunesse, la soif et le vin capiteux, la colère et la vengeance...

« Tu as toujours su que cela en arriverait là, n'est-ce pas, Houi ? dis-je avec lenteur. Même si j'avais réussi la tâche impossible de peser sur la politique de Pharaon – une tâche dont tu savais qu'elle dépassait sans doute les compétences humaines –, tu aurais continué à considérer son assassinat comme une nécessité. C'est pour cette raison que tu n'as jamais vraiment essayé d'influencer Ramsès grâce à ton

don de voyance, n'est-ce pas ? Tu aurais pu l'amener à prendre des décisions politiques moins nuisibles, mais tu ne t'en es pas donné la peine parce que tu voulais sa mort. Cela fait des années que tu attends le moment propice. » Il ne répondit pas. Il continuait à me fixer d'un regard sans expression, mais je crus deviner l'ombre d'un sourire sur cette bouche bien dessinée. « Et tes amis ? poursuivis-je, m'avançant avec précaution dans un dédale qui prenait lentement forme dans mon esprit. Ce snob arrogant de Pabakamon, ton frère Paiis, le général Banemus, Panauk, Pentou, Mersoura... Eux aussi veulent sa mort, n'est-ce pas ? Et après, Houi ? L'armée s'emparera-t-elle de l'Égypte pendant que le prince montera tranquillement sur le trône d'Horus ? Depuis quand vous réunissez-vous pour comploter, pour rêver de trahison ? Le prince est-il au courant ? »

J'aurais dû me sentir utilisée, trahie. Après tout, ils avaient vu en moi une chance de réaliser plus vite leur dessein, et je n'avais pas compté davantage à leurs yeux que la coupe dans laquelle ils buvaient leur vin. Mais je partageais leur désir de débarrasser l'Égypte de son souverain. J'avais mes propres mobiles, à présent. J'étais des leurs. Avec son intelligence retorse, Houi avait-il deviné que je réagirais ainsi ?

« Tu es une jeune femme astucieuse », déclara-t-il. Et le sourire que j'avais deviné s'élargit, un sourire sans chaleur. « Ce que tu dis est vrai, et je t'ai expliqué plusieurs fois les raisons de notre action. Mais le prince n'est pas encore impliqué. Nous pensons qu'une fois son père disparu, il écouterait volontiers nos conseils sur la manière de rétablir Maât dans ce pays, car il ne sera plus déchiré entre sa fidélité à Ramsès et son bon sens. Mais nous lui parlerons le moment venu. Es-tu des nôtres ? » Il tendit les mains vers mon visage, deux phalènes grises dans l'obscurité. Je sentis son haleine et une bouffée de son parfum. « Tu as déjà tué, murmura-t-il. Et pour une raison bien moins recommandable. Je te connais, Thu. Tôt ou tard, avec ou sans mon aide, tu aurais pris la même décision. Tu es trop fière, trop dépourvue de scrupules, pour passer le reste de ta vie emprisonnée dans le harem. » Ses doigts caressèrent ma peau. « Ne préférerais-tu pas tenter ta chance, tâcher d'être choisie pour reine par un jeune roi vigoureux lorsqu'il montera sur le trône, plutôt que de dépérir dans un coin du harem, rejetée par un vieillard adipeux ? » Je m'écartai.

« Pourquoi serait-ce à moi de prendre ce risque ? demandai-je sèchement. Que Pabakamon vous débarrasse donc de votre bête noire !

— On le soupçonnerait immédiatement, de même que tous ceux qui sont constamment dans l'entourage du roi, répondit Houi. En revanche, il y a des centaines de femmes comme toi, et tu n'es même plus admise auprès de lui. Personne ne penserait à toi.

— Si je ne suis plus admise en présence le Ramsès, comment pourrais-je... le tuer ? » Je butai sur ces deux mots menaçants et en même temps étrangement familiers. « Il est inutile d'essayer d'empoisonner sa nourriture ou sa boisson. Ses majordomes goûtent tout. » Les battements de mon cœur s'étaient accélérés, et les idées se succédaient avec rapidité dans mon esprit.

Je me mis à faire les cent pas dans l'herbe, vaguement consciente de sa fraîcheur sous mes sandales et du faible scintillement des premières étoiles au-dessus de ma tête. « Je suppose que je pourrais m'arranger pour faire avaler à son lion un produit qui le rendrait furieux, mais il risquerait de s'attaquer à un innocent. Un accident sur le fleuve ou dans le désert est trop difficile à combiner. Aide-moi, Houi ! » Mais je ne le regardai pas, et il resta parfaitement immobile.

Pendant quelque temps, je réfléchis avec fièvre, sentant couler dans mes veines un feu semblable à celui de l'alcool et qui me donnait le vertige. Puis brusquement, il me vint une idée si démoniaque, si enivrante que je m'immobilisai en poussant un grognement. Bien sûr, mais bien sûr ! Je courus vers Houi. « Il faut que tu me donnes de l'arsenic, bégayai-je. Je ne pourrais pas le lui administrer directement, mais je le mettrai dans la précieuse huile dont je me servais pour le masser. Je m'arrangerai pour que Hentmira, la nouvelle favorite, l'en enduise de ses mains aimantes. Personne ne soupçonnera l'huile et, même dans ce cas, ce sera Hentmira que l'on accusera.

— Ça te plairait, n'est-ce pas ? dit-il d'une voix rauque où vibrerait une excitation égale à la mienne. Mais si elle t'accuse ? » Je l'agrippai par les bras et le secouai.

« Il n'y a que Hounro qui pourra établir un lien entre l'huile et moi, et elle me disculpera. Elle est des nôtres, non ? » Il acquiesça de la tête. « C'est un plan parfait, Houi. Rien ne peut clocher.

— Un mot d'avertissement tout de même, déclara-t-il. Je connais les effets de l'arsenic dans les aliments ou la boisson, mais j'ignore en combien de temps il agit ou la quantité qu'il faut utiliser quand on l'applique sur la peau. Je n'ai aucune expérience dans ce domaine. Je pense toutefois qu'une dose assez forte pour tuer Ramsès a toutes les chances d'éliminer Hentmira du même coup.

— Eh bien, donne-m'en assez pour que l'issue soit certaine, déclarai-je. Pourquoi devrais-je me soucier de Hentmira ? Qu'elle succombe aux dangers du harem si elle est assez stupide pour croire que la faveur de Pharaon la rend invulnérable. » L'espace d'un éclair, je me revis enceinte, échevelée, le visage couvert de larmes. Hentmira s'était inclinée devant moi avec respect dans l'étroit passage, et elle avait murmuré un salut, mais la porte de la chambre royale s'était refermée derrière elle en me laissant dehors, désespérée et éperdue de honte. Une sorte de frénésie me prit, un accès de folie, et ce fut

apparemment communicatif, car Houi m'attira brutalement contre lui et s'empara de mes lèvres.

Je fermai les yeux, et retrouvai intacts tous les désirs qui m'avaient obsédée pendant mon séjour chez lui. Mes mains cherchèrent ses cheveux, sa crinière soyeuse couleur d'argent, et s'y enfouirent. Il avait la saveur du jasmin. Je ne savais à quel sens m'abandonner d'abord, tant étaient puissants les messages qu'ils me transmettaient tous. Mais cela n'avait pas d'importance, je pouvais me laisser submerger, car cet homme était Houi, mon ami, mon mentor, l'amant fantôme de mes rêves d'adolescente, et je trouverais dans ses bras l'épanouissement que j'avais toujours cherché. Mes jambes refusèrent de me porter plus longtemps, et je murmurai son nom quand, me soutenant de ses bras, il m'allongea dans l'herbe.

Il n'y eut pas de tendresse dans notre étreinte. Nous étions embrasés par la folie du complot qui nous unissait, et ce feu nous dévora. Mais ce fut sans tâtonnement gauche, sans maladresse embarrassante que nous nous possédâmes. Cette nuit reste un de mes souvenirs les plus tristes, car nous ne fûmes pas poussés l'un vers l'autre par l'amour inexprimé qu'il y avait entre nous. La fusion harmonieuse de nos corps, la pleine satisfaction de notre désir vinrent d'une source corrompue et ne nous apportèrent donc pas l'apaisement que nous aurions pu y trouver. Mais je connus le goût et l'odeur de sa peau, j'embrassai et je caressai ce corps étrange couleur de lune que j'avais sans doute désiré dès le premier instant où je l'avais vu ; et j'obtins enfin de lui la capitulation de sa volonté.

Il s'écroula, la tête sur mes seins, et nous restâmes étendus dans l'herbe, pantelants, jusqu'à ce que notre respiration s'apaise. Puis il se leva en soupirant. « Attends-moi ici », ordonna-t-il. Et, ramassant son pagne froissé, il s'éloigna en direction de la maison. Je le suivis des yeux, une colonne de blancheur qui disparut vite dans les ténèbres. Le temps qu'il revienne et me tende un flacon de poudre blanche, j'avais remis de l'ordre dans ma tenue et commençais à m'inquiéter. « Utilise-la bien, murmura-t-il en m'embrassant. Je t'aime, Thu.

— Moi aussi, maître. » Mais il me quittait déjà, et je le regardai disparaître entre les troncs des palmiers. Quand la nuit l'eut englouti, je levai les yeux vers le ciel. Il n'y avait pas de lune.

Le bâtiment des enfants était paisible, et je regagnai ma chambre sans rencontrer personne. Disenk dormait sur sa natte devant la porte, et je l'enjambai en veillant à ne pas la réveiller. Elle avait laissé une lampe allumée près de mon lit. Après avoir jeté un rapide coup d'œil dans le panier où Pentaourou dormait tout nu, je pris ma trousse et en sortis le joli petit pot d'albâtre qui contenait le mélange d'huiles dont je me servais pour mes massages. J'ôtai le bouchon et regardai autour de moi. Tout était silencieux. Je n'hésitai pas, ne me laissai pas le

temps de penser, ne m'accordai qu'un rapide coup d'œil au coussin contenant le rouleau du prince. Avec adresse, je débouchai le flacon de Houi et, prenant garde de ne pas en faire tomber sur ma peau, je transvasai la poudre dans le pot. En contemplant la petite pyramide qu'elle formait à la surface de l'huile, je m'aperçus que je suais à grosses gouttes.

Tout à coup, un léger bruit me fit pivoter. Debout sur le seuil, Disenk lissait ses cheveux ébouriffés, les yeux gros de sommeil. « Que fais-tu, dame Thu ? » demanda-t-elle à voix basse, et, comme je restais immobile, le flacon vide dans une main et le pot dans l'autre, je la vis soudain comprendre. « Ce n'est pas ton huile de massage ? insista-t-elle. Et qu'y a-t-il dans le flacon ? Quelque chose que t'a donné le maître ? Oh, Thu ! Vous allez le tuer, n'est-ce pas, toi et le maître ? » C'était une affirmation, et je ne pus qu'acquiescer. « Tant mieux, fit-elle. Avec ta permission, je vais te chercher une boisson apaisante. Je te devêtirai et te laverai ensuite. Sois prudente, ajouta-t-elle en regardant mes mains. » Puis elle s'en fut sans attendre mon accord.

Tout en rebouchant le pot, je me dis avec un frisson que sa découverte nous avait mises sur un pied d'égalité. Le nouveau ton de familiarité avec lequel elle s'était adressée à moi ne m'avait pas échappé. Par ailleurs, elle n'avait paru ni étonnée ni choquée quand elle avait compris ce que je faisais. Se pouvait-il qu'elle aussi ait fait partie des conspirateurs bien avant que je me hisse sur la barque du maître, à Assouat ? Elle avait été au service de la sœur de Houi, après tout. Dieux ! pensai-je en me laissant tomber sur une chaise. Suis-je en train de devenir folle ? Ou suis-je une victime au même titre que Ramsès ?

Un étrange soupçon s'insinuait dans mon esprit et, rouvrant ma trousse, je cherchai le récipient qui avait contenu ma réserve de pointes d'acacia. J'avais cessé de m'en servir dès que j'avais été enceinte et je ne me rappelais plus s'il y en avait encore. Je trouvai le pot, mais il n'y restait plus qu'un peu de poussière noire.

Je la contemplai en fronçant les sourcils. Non, c'était impensable ! Houi n'aurait sûrement pas fait quelque chose d'aussi abominable ! Je me souvins de ses caresses, des mots ardents qu'il avait balbutiés tandis que nous nous étreignions. Je refermai fermement la trousse. Non, c'était une idée ridicule. Houi était certes sans scrupules... mais cruel ? J'entendis les sandales de Disenk sur les dalles et je me sentis brusquement épuisée. Je ne voulais plus penser à rien jusqu'au matin.

Je me réveillai aussi déterminée que la veille. Je mangeai et bus dans mon lit en regardant la nourrice allaiter Pentaourou. Quand elle fut partie, je jouai avec lui un moment avant de le laisser se trémousser et gazouiller sur le sol pendant que j'allais au bain. Ensuite, Disenk m'habilla et me maquilla.

En me regardant dans le miroir, je m'étonnai que mes yeux, si bleus et si clairs, n'expriment rien d'autre que l'innocence. Je respirais la santé ; mes cheveux souples et brillants encadraient un visage qui rivalisait en beauté avec celui de n'importe quelle femme du harem. Ramsès était un imbécile ! Poussant un soupir, je chassai délibérément les émotions tumultueuses et douloureuses soulevées par cette pensée pour évoquer notre étreinte passionnée, à Houi et à moi, et le piquant de ce souvenir dissipa mon amertume.

Lorsque Disenk eut fini, je pris un petit panier, y disposai une jolie étoffe et le garnis de crèmes et d'onguents divers. Je joignis aux flacons et aux pots le récipient contenant l'huile de massage empoisonnée. Puis j'envoyai Disenk couper quelques fleurs et s'assurer discrètement que Hounro et Hentmira étaient seules dans leur chambre. En attendant son retour, je m'agenouillai près de mon fils et lui parlai à voix basse, me délectant de son sourire béat et de l'étreinte confiante de ses petits doigts potelés autour des miens. « Mon petit prince, murmurai-je. Mon scribe royal. Je t'aime. » Et il me répondit par des gazouillis extasiés.

Les fleurs étaient encore mouillées de l'eau dont les abreuyaient à l'aube les jardiniers du harem, et je fis couler les gouttelettes fraîches sur mes bras avant de les déposer dans le panier et de quitter ma chambre.

Alors que j'approchais de mon ancienne chambre, je me sentis observée et je me retournai. Hatia me fixait de son regard de morte vivante. Cédant à une impulsion, je la saluai de la main, mais elle n'eut pas un geste. Je poursuivis mon chemin en haussant les épaules.

Les deux femmes levèrent les yeux quand mon ombre obscurcit la pièce, puis Hentmira quitta son siège et s'inclina. « Dame Thu ! s'exclama-t-elle, manifestement intimidée. C'est un honneur ! » Une fois déjà, j'avais eu le sentiment, à sa vue, d'être vieille et blasée. Je me contraignis à sourire.

« Bonjour, Hentmira, dis-je. Comment vas-tu Hounro ? » La danseuse était appuyée contre le mur. Elle se redressa et fit une grimace.

« Je m'ennuie et j'ai des soucis, répondit-elle. Je me suis fait une élongation, et mon surveillant m'a appris qu'une maladie se répandait dans mon troupeau du Delta. Je suis contente de te voir, ajouta-t-elle en m'enlaçant. Pardonne-moi de ne pas t'avoir rendu visite, mais le harem est un étrange endroit. Les différents bâtiments ont beau être tout près les uns des autres, on dirait presque qu'un désert les sépare. » Elle alla à la porte pour appeler un messenger à qui elle demanda d'apporter des friandises et du vin, puis elle me prit par le bras et me fit asseoir à côté d'elle sur son lit. « Comment va ton fils ? »

Je vis une ombre passer sur le visage de Hentmira. J'en connaissais bien la cause. Ce spectre se profilait derrière chaque instant passé dans la faveur de Pharaon. Après avoir répondu à Hounro brièvement et d'un ton léger, je me tournai vers la jeune fille et lui tendis les fleurs que j'avais apportées.

« Je sais que les jardins sont pleins de fleurs ravissantes et que tu peux en demander des bouquets à ta servante chaque fois que tu le désires, lui dis-je. Mais je voulais te rappeler que tu avais la fraîcheur et la délicatesse d'une fleur, et que tu devais faire ton possible pour ne pas changer. » Elle pressa le bouquet contre son visage en rougissant joliment, puis leva vers moi ses yeux noirs.

« Merci, dame Thu, dit-elle. C'est très aimable de ta part. Les autres femmes me disent que je t'ai supplantée auprès du roi et que je dois me méfier de toi, mais je te crois bonne et généreuse. D'ailleurs, même si je satisfais les besoins physiques du dieu, quelqu'un comme moi ne saurait occuper la place privilégiée que tu avais dans son cœur. » Je jetai un coup d'œil à Hounro. Elle était impassible. Pharaon ressemble à une jarre fêlée, pensai-je avec ressentiment. Il se vide aussi rapidement qu'on le remplit. Je sortis un petit pot du panier.

« Ceci est également pour toi, déclarai-je. C'est un mélange de natron, de poudre d'albâtre et de sel marin. Additionnée de miel, cela fait une excellente crème adoucissante pour le visage. » Elle me remercia de nouveau avec effusion, et je la regardai avec une franche curiosité.

Ma première impression se dissipait. Elle n'était en réalité ni orgueilleuse ni hautaine. J'avais pris sa timidité et sa grâce naturelle pour de l'arrogance, et en me rendant compte de mon erreur, j'éprouvai pour elle un élan de pitié et de sympathie sincère. Elle correspondait parfaitement aux fantasmes sexuels de vierge docile et soumise entretenus par Pharaon, et pour cette raison même elle appuyait déjà le couteau de sa ruine contre ses flancs minces. Je songeai tristement qu'elle devait faire l'effet d'un baume à Pharaon

après ces mois passés en compagnie d'un scorpion. Pauvre Taureau puissant ! Pauvre petite Hentmira...

« Le reste est pour toi, Hounro, poursuivis-je. Si j'avais su que tu t'étais déchiré un muscle, j'aurais apporté un liniment. En attendant, tu trouveras les plantes que je t'ai promises il y a des hentis pour fortifier les muscles, ainsi que de la myrrhe et des baies de sureau séchées que tu pourras faire brûler pour parfumer ton linge. Il y a aussi de la cannelle qui donne de l'énergie quand on la mâche et de l'*ouadou* pour masser tes pieds suants quand tu dances toute la nuit ! » Nous éclatâmes de rire toutes les trois. Puis une servante nous apporta du vin, des dattes et des gâteaux au miel, et nous nous mîmes à manger et boire en bavardant.

J'en appris plus sur Hentmira pendant cette heure que je ne l'aurais souhaité. Elle était en effet d'une modestie exaspérante, ne parlant de sa famille et de ses talents que si on l'en pressait et avec une retenue charmante. Elle paraissait totalement inconsciente de sa beauté, ce qui bien entendu ne la rendait que plus irrésistible, et cela me rappela désagréablement ma propre chute et l'ignorance bienheureuse d'où j'avais été précipitée. Hentmira était une agnelle mûre pour le sacrifice, une innocente à qui l'on arracherait le voile qui lui couvrait les yeux.

Brusquement, je n'eus pas envie qu'elle meure. À force de contempler la pureté de son profil, l'éclat timide de ses yeux en amande, la gracilité de ses épaules, je commençais à voir en elle un être vulnérable qu'il fallait protéger. Je tâchais de chasser ce sentiment de compassion en me disant que mon avenir était en jeu, qu'en acceptant d'entrer dans le harem elle savait certainement les dangers auxquels elle s'exposait, mais quand elle se penchait pour m'effleurer le bras d'un geste hésitant ou me souriait avec chaleur, sans affectation, mon malaise croissait. Ce touchant manque d'assurance n'était-il qu'une attitude destinée à lui gagner l'affection des gens qui l'entouraient, ou dénotait-il des qualités exceptionnelles ? J'étais incapable de le dire, et à mesure que la jarre de vin se vidait et que nous nous partagions les derniers gâteaux, le pot d'huile de massage qui restait au fond de mon panier pesait de plus en plus péniblement dans mes pensées. Je ne savais pas quoi faire.

Puis, alors que Hounro bâillait et que nous nous assoupissions dans la chaleur lourde de l'après-midi, il me vint à l'esprit que cela n'avait pas d'importance. Même si Hentmira survivait à l'application du poison, elle serait accusée d'assassinat et condamnée à un sort terrible, la peine de mort probablement. Je pouvais trouver un prétexte pour l'engager à porter des gants, ou retourner chez Houi lui demander un antidote – s'il en existait –, mais Hentmira soupçonnerait alors aussitôt la vérité, et je ne pouvais modifier mon plan. Il m'était

impossible d'atteindre Pharaon autrement. Je le regrettais. Je regrettais de tout cœur que la victime ne fût pas une concubine avide et sans scrupules. Mais Ramsès n'avait d'yeux que pour Hentmira, et je ne pouvais attendre que son ardeur faiblisse.

Peut-être survivrait-elle à la mort de Pharaon. Peut-être sa santé et sa jeunesse la protégeraient-elles et ne la punirait-on que de l'exil. Je m'efforçai ainsi de justifier la décision dont j'avais un instant douté et, finalement, je refermai sur le pot une main qui tremblait à peine. Je vais le lui donner directement, me dis-je. Ce sera mon destin contre le sien. Ou son innocence la condamne, ou un soupçon l'effleure qui la fera s'interroger sur mes mobiles et jeter l'huile. Dans mon désarroi, je ne savais que souhaiter.

« Je vais vous laisser faire la sieste, dis-je en me levant et en tendant le pot à Hentmira. J'ai passé une matinée très agréable et j'ai été ravie de faire ta connaissance, Hentmira. Ceci est pour toi. Tu pourras t'en servir quand Pharaon te demandera un massage. » Je lui adressai un sourire complice. « Il aime être massé après avoir fait l'amour, comme tu le sais certainement. Je me servais de ce mélange d'huiles avec lui, et il a souvent apprécié son effet délassant. Il n'y en a pas beaucoup dans ce pot. N'hésite pas à l'utiliser. S'il lui plaît toujours, je t'en préparerai davantage. » Elle prit le récipient avec précaution, les yeux écarquillés.

« Oh, merci, dame Thu ! s'exclama-t-elle. Tu t'es montrée si aimable envers moi, si bonne. Je ne m'attendais pas... » Elle hésita, baissa les yeux, puis sur une impulsion, se jeta à mon cou. « On m'avait dit que tu étais froide et méchante, que tu me haïrais, mais on se trompait. Merci ! » À travers sa chevelure soyeuse, je regardai Hounro. Elle ne bâillait plus. Il n'y avait plus rien de somnolent dans son regard ; on y lisait au contraire une curiosité intense.

« Je vais t'accompagner jusqu'à l'entrée du harem », déclara-t-elle. J'acquiesçai de la tête et, en partant, je dis à Hentmira :

« Viens me rendre visite, je t'en prie. » Elle me répondit par un sourire lumineux qui me hante encore la nuit quand j'ai l'esprit trop tourmenté pour pouvoir dormir. Puis Hounro me prit le bras et nous traversâmes la cour herbeuse.

« Qu'y a-t-il dans ce pot ? » demanda-t-elle à voix basse. J'attendis pour parler que nous ayons dépassé les quelques femmes qui n'avaient pas encore fui la chaleur dans leur chambre. Je remarquai que la place habituelle de Hatia était vide ; seul son parasol ondulait toujours dans le vent sec.

« Ce que le maître m'a donné, dis-je. N'y touche sous aucun prétexte, Hounro. Lorsque Hentmira s'en servira, Pharaon mourra. » Elle garda un instant le silence, puis quand nous arrivâmes au chemin qui desservait tous les bâtiments du harem, elle demanda : « Et

Hentmira ?

— Je ne sais pas. Le maître non plus. Mais je crois qu'elle sera au moins très malade.

— Banemus pourrait donc être de retour bientôt », dit-elle. Puis elle me prit par les épaules et chercha mon regard. « Le maître approuve ce plan ?

— Oui. Ne t'inquiète pas, Hounro. On examinera d'abord ce que Pharaon a bu et mangé. Le temps que l'on s'aperçoive que c'était inoffensif, Pabakamon aura fait disparaître le pot. Si toutefois Hentmira était en état de le rapporter dans ta chambre, je compte sur toi pour t'en débarrasser.

— Tu peux me faire confiance, mais c'est malheureux pour Hentmira. C'est quelqu'un de très estimable. Que se passera-t-il si elle survit et qu'elle t'accuse ?

— Il n'y aura plus de preuve, et la justice égyptienne n'est pas sommaire, répondis-je en haussant les épaules. On ne condamne personne sur de simples on-dit. D'ailleurs, n'y a-t-il pas d'autres femmes dans le harem qui ont recours au poison de temps à autre ? Quelle importance cela aura-t-il une fois que Ramsès sera mort ? » Elle haussa les sourcils, eut un mince sourire et repartit vers sa chambre.

Je poursuivis mon chemin, la gorge serrée. Moi aussi, je suis une personne estimable, Hounro, me disais-je avec violence en refoulant mes larmes. Je ne suis pas vraiment froide et méchante. Je suis une femme désespérée prise au piège, contrainte par les circonstances à commettre des actes détestables. Je peux être bonne. Je peux être altruiste et généreuse. Je sais me montrer une amie dévouée si l'on m'en donne l'occasion. Demande à mon frère. Mon fidèle Pa-ari ! Il monterait sur le toit du harem et le crierait à ces femmes jalouses et malveillantes ! Thu est une loyale adoratrice de Maât ! Son cœur ne la jugera pas durement ! Thu est capable d'un amour sans borne !

Lorsque j'entrai dans ma chambre, Disenk me regarda avec inquiétude. « Mais tu pleures, Thu ! » s'exclama-t-elle. J'allai me jeter sur mon lit.

« Apporte-moi ma teinture de pavot et de l'eau, ordonnai-je. Il faut que je dorme, Disenk, sinon je vais devenir folle ! » Elle eut une grimace désapprobatrice mais obéit. Je bus le mélange d'un trait, puis m'étendis et fermai les yeux. Alors que la drogue commençait à agir et que mon esprit s'apaisait, je fus assaillie par l'image terrible mais fugitive de Kenna à l'agonie, le visage grisâtre, les yeux pleins de souffrance. Puis le pavot s'imposa, et je goûtai une paix bienheureuse.

Il me fallut en prendre encore pour dormir cette nuit-là, car une angoisse plus torturante que tout ce que j'avais connu s'empara de moi à la tombée de la nuit et je criais de peur à la moindre ombre mouvante, au moindre bruit. Même Pentaourou ne réussit pas à me

réconforter ; mon agitation sembla au contraire le gagner, car il devint irritable et se mit à pleurnicher dans mes bras. Je lui administrai du pavot à lui aussi, et il s'endormit sur-le-champ. Mais je restai longtemps éveillée avant de succomber, et je regardai en frissonnant les ombres vagues et menaçantes que la flamme de la lampe faisait danser sur mes murs. Après un sommeil peuplé de rêves incohérents, je me réveillai tard le lendemain, la tête lourde, pour affronter une nouvelle journée de tension intolérable.

Je la passai assise sur des coussins devant ma porte, Pentaourou auprès de moi. La peur et l'attente me perçaient de leurs flèches chaque fois que quelqu'un approchait, et je me retrouvais trempée de sueur. Si j'étais incapable de manger, je bus en revanche beaucoup de bière pour tâcher de relâcher le nœud qui me serrait l'estomac.

À un moment, un serviteur s'arrêta devant moi, et je fus prise de nausée quand il s'inclina et me tendit un rouleau, mais ce n'était qu'un rapport du surveillant de mon domaine. Le blé poussait dru et vigoureux, et il souhaitait commencer la moisson à la fin de pachons. Me rendrais-je dans le Fayoum pour assister à la récolte ?

Je remerciai l'homme et le renvoyai, puis, le papyrus sur les genoux, je regardai distraitemment la cohue bruyante qui peuplait la cour. En imagination, je voyais les faucilles trancher net les tiges fières, les épis dorés frémir et tomber sous les coups des moissonneurs à mesure de leur progression dans le champ. Malgré moi, la vision prit peu à peu le caractère inéluctable et terrifiant d'un rituel de meurtre. Ma main levait la faucille, l'abattait dans l'air brûlant, recommençait encore et encore, et Ramsès s'écroulait dans un torrent de sang qui venait souiller mes pieds. Incapable de chasser cette image obsédante, je dus la subir jusqu'à ce qu'elle s'estompe enfin. J'aurais voulu sombrer encore dans l'oubli, mais je n'osais pas prendre davantage de pavot. Autour de moi, la vie bruyante et gaie du bâtiment des enfants suivait son cours habituel, et je savais que ma veille hallucinée durerait encore un jour. Cette perspective était presque insupportable.

Au début de l'après-midi, la cour se vida, et le silence pesant et torride de la sieste l'envahit. J'allai m'étendre sur mon lit où je restai à contempler fixement le plafond jusqu'à ce que l'animation reprenne au-dehors. Je retournai alors m'installer sur le seuil. Disenk sortit le jeu de *zénet* et voulut me persuader de faire une partie, mais je maniai les cônes et les cylindres sans oser me lancer dans un jeu qui ne demandait pas seulement l'intelligence des participants, mais mettait en branle les forces cosmiques. Si je perdais, si je finissais sur la case qui figurait la chute dans des eaux profondes, je saurais avec certitude que les dieux m'avaient abandonnée. Je préférais rester dans l'ignorance.

Je succombai à mon besoin de pavot ce soir-là, mais la quantité

que je pris ne suffit pas à me plonger dans l'inconscience, et je restai dans un demi-sommeil où j'imaginai Pharaon et moi en train de rire et de parler dans sa chambre, aimants et détendus. Mais cette scène colorée s'évanouit, et je me redressai d'un bond, complètement réveillée, à l'heure où la main noire oppressante de la nuit pèse pareillement sur l'homme et sur la bête, et où même les bruits sont étouffés. Le cœur battant, je scrutai l'obscurité. Quelque chose m'avait réveillée, une menace sans forme qui se cachait dans les ténèbres. J'essayai d'appeler Disenk mais aucun son ne sortit de ma gorge.

À mesure que le temps passait, mon sentiment d'horreur augmentait mais rien ne surgit des coins obscurs de ma chambre, rien ne bondit sur moi, et je compris peu à peu que la source de la menace était en moi, qu'elle avait rampé à travers la cour, le long du chemin et jusque dans le palais où, en cet instant même, les mains innocentes de Hentmira dispensaient la mort.

Je pris la statue d'Oupouaout et, la serrant contre ma poitrine, je me balançai d'avant en arrière en murmurant des prières incohérentes adressées au dieu, à mon père, à mon maître... Je ne me tus que lorsque l'aube commença à repousser l'obscurité. Je sombrai alors pour quelques heures dans un sommeil agité.

Le matin ne desserra pas l'étau dans lequel je me débattais, et il me fallut faire un gros effort de volonté simplement pour me lever. Dans un état second, je laissai Disenk m'envelopper dans un châle et me conduire aux bains. Pour la première fois, le ruissellement de l'eau parfumée sur ma peau ne m'apporta aucun réconfort. Il sembla au contraire accroître mon agitation intérieure, et je faillis hurler en sentant sur moi les mains du jeune homme qui me massait tous les jours depuis mon arrivée dans le harem. D'autres femmes entraient et sortaient, plus ou moins dévêtues, laissant dans leur sillage dix parfums différents et échangeant des propos décousus de leur voix douce et aiguë. Leur présence, leurs mouvements féminins et sensuels m'opprimaient et, balbutiant quelques mots sans suite, je les quittai et me forçai à regagner ma chambre d'un pas nonchalant alors que tous mes nerfs me poussaient à fuir.

Disenk commença à me maquiller et je serrai les poings pour supporter le contact de ses doigts habiles. Je parvins à me maîtriser jusqu'au moment où elle me passa de l'ocre rouge sur les lèvres mais alors, brusquement, j'eus dans la bouche le goût métallique du sang et, étouffant un juron, je saisis un linge et m'en frottai violemment les lèvres. Disenk ne fit pas de commentaire, et je ne lui donnai pas d'explication.

Je pus manger un peu et boire de l'eau, et quand je fus prête à m'occuper de Pentaourou, je me sentais mieux. Mais alors que je me penchais sur son panier, il me fixa sans ciller d'un regard plein de

reproche. Je tendis les bras pour le prendre, mais son visage se contracta et il se mit à hurler. Je me reculai aussitôt, furieuse. « Je ne peux pas supporter ses cris, pas maintenant ! dis-je à Disenk. Emmène-le un moment chez sa nourrice. Ensuite, tu iras dans notre ancien bâtiment. Tâche d'apprendre s'il se passe quelque chose avant que je décide de chercher l'oubli au fond d'une cruche de vin. Dépêche-toi ! »

Son absence dura longtemps et, bien avant son retour, je me rendis compte que l'atmosphère avait changé dans la cour. Le murmure de voix qui accompagnait toutes les activités dans ce bâtiment avait cessé. Les femmes qui s'installaient d'ordinaire confortablement dans l'herbe pour passer la matinée à jouer avec leurs enfants et à bavarder s'étaient tues. Lorsque ce silence inhabituel finit par attirer mon attention et que je regardai au-dehors, je les vis qui faisaient rentrer leurs enfants en toute hâte tandis que les servantes ramassaient parasols, coussins, jeux et jouets. Aucune n'avait l'air heureux. Une atmosphère d'attente lugubre s'était abattue sur le harem, mais je n'osais pas aller demander pourquoi.

Si la cour s'était vidée, les portes des chambres restaient ouvertes. De mon poste d'observation, je voyais les occupantes faire les cent pas tout près du seuil. Une nouvelle funeste s'était répandue, et je croyais savoir laquelle. Tremblant de tous mes membres, j'allai m'asseoir sur ma chaise et j'attendis. À mesure que le temps passait, un calme étrange m'envahit. Je cessai de trembler. Le tourbillon frénétique de mes pensées s'apaisa, et je retrouvai mon sang-froid. Je fus de nouveau capable de réfléchir de façon cohérente et froide. Au comble du suspense, je retrouvai mon équilibre mental, et ce fut au tour de Disenk de laisser voir de l'émotion lorsqu'elle revint enfin, haletante et agitée.

« Hentmira est très malade, déclara-t-elle sans préambule. Je n'ai pas osé entrer dans sa chambre de peur d'attirer l'attention sur moi et donc sur toi, mais les prêtres et les serviteurs se succèdent. Dame Hounro m'a aperçue et nous avons échangé quelques mots.

— Des prêtres ? m'exclamai-je. Qui la soigne ?

— Le médecin du palais. Il a appelé les prêtres pour combattre les démons de la maladie. Dame Hounro pense qu'elle est en train de mourir, Thu. » Ses paroles me laissèrent indifférentes. J'étais enfermée dans une armure de pierre.

« Quels sont ses symptômes ?

— Elle a une éruption sur tout le corps, vomit sans arrêt et est secouée de convulsions. Je l'entendais pleurer à fendre le cœur pendant que j'étais devant la porte avec les autres. » Je n'avais pas envie de penser à cela.

« Et Pharaon ? murmurai-je. Si le médecin du palais soigne Hentmira, est-ce parce que Ramsès est déjà mort ?

— Non », répondit Disenk en secouant la tête. D'un geste, je lui fis signe de s'asseoir, et elle se laissa tomber sur le tabouret près de mon lit. « On dit que le maître a été appelé à son chevet. Il paraît qu'il n'est pas aussi souffrant que sa concubine. C'est pour cela qu'il a permis au médecin du palais de s'occuper de Hentmira. » Nos regards se croisèrent. « Va-t-il guérir, Thu ? »

— Je ne sais pas. » La panique menaçait de briser le mur protecteur qui m'entourait mais je résistai. « Je ne le saurai pas avant plusieurs heures. Houi s'est-il rendu auprès du roi ? »

— Dame Hounro n'a pas pu me le dire.

— Et le pot d'huile ?

— Hentmira ne l'a pas rapporté. D'après dame Hounro, elle est revenue du palais à l'aube et s'est aussitôt couchée. Mais une heure plus tard, elle a commencé à s'agiter et à gémir si bien que dame Hounro s'est inquiétée et a fait venir Amonnakht. Le Gardien a appelé le médecin du harem qui a demandé la permission de consulter son confrère du palais. Ce dernier est venu, car à ce moment-là Pharaon dormait. Il se trouve encore dans la chambre de Hentmira. »

Le silence s'installa entre nous, mais il était lourd de nos pensées inexprimées. Je finis par me lever.

« Va dans la chambre de Hounro, ordonnai-je à Disenk. Propose mes services au médecin du palais. Tout le monde sait que je suis l'assistante du maître et que j'ai soigné de nombreuses femmes dans le harem. Il paraîtrait étrange que je me désintéresse du sort de Hentmira. Pendant que tu seras là-bas, tâche d'en apprendre plus sur les symptômes de Pharaon, et de savoir si Houi est auprès de lui ou pas. » Elle parut un instant mal à l'aise, mais elle esquissa un salut et sortit.

Je me servis du vin et, appuyée contre le chambranle de la porte, je dégustai le liquide rouge en faisant délibérément attention à son goût. Hentmira n'avait pas rapporté le pot d'huile dans sa chambre. Je devais donc supposer qu'averti de mon plan, Pabakamon l'avait récupéré. Il ne me restait qu'à espérer qu'il avait fait disparaître contenu et contenant. Avoir à me fier à lui ne me plaisait pas. J'en avais des frissons d'appréhension. Et le fait que Hentmira fût apparemment plus atteinte que Ramsès m'inquiétait également. Le poison était peut-être plus lent à circuler dans les metou du corps imposant de Pharaon. Je ne pouvais qu'attendre.

Lorsque Disenk revint, ce fut pour m'apprendre des nouvelles alarmantes. « Le médecin du palais est retourné au chevet de Pharaon, mais il a laissé son assistant auprès de Hentmira et il te remercie de ton offre, dit-elle. Tu dois te rendre dans sa chambre sans tarder. » Puis elle hésita et baissa les yeux. « Le maître ne peut répondre à la convocation du roi, Thu. Harshira a fait dire qu'il était parti à Abydos »

s'entretenir avec les prêtres d'Osiris et exercer pour eux son don de voyance. C'est un voyage qu'il entreprend chaque année.

— Mais il ne m'a pas prévenue qu'il s'en allait, dis-je, déroutée. Quand est-il parti ?

— D'après le message envoyé au palais par Harshira, il a quitté Pi-Ramsès depuis une semaine et devrait être de retour après-demain.

— C'est impossible ! Je l'ai vu dans son jardin, il y a trois jours ! C'est à ce moment-là qu'il m'a donné le poison. Tu t'en souviens, Disenk ? » Elle garda le silence, mais se passa nerveusement la langue sur les lèvres. « C'est un mensonge, repris-je avec lenteur. Harshira ment. Houi est sûrement allé à Abydos, mais pas il y a une semaine. Il est parti aussitôt après ma visite. Il se protège pour le cas où cela tournerait mal. Et moi, Disenk, comment comptait-il me protéger ? Comment pourrait-il m'aider d'Abydos ? »

La réponse, bien entendu, c'était qu'il ne comptait pas me venir en aide. Il pouvait m'aimer, il pouvait me désirer, mais il ne mentait pas en disant que nous sortions du même moule. L'instinct de conservation primait. Ce qui ne m'empêcha pas d'éprouver colère et douleur. Houi restait mon maître. Il était plus tortueux que moi. Je pourrais prouver que tu étais chez toi il y a trois jours, me dis-je avec rage. Mes marins m'ont amenée jusqu'à ton débarcadère, le garde du palais m'a attendue devant ton entrée. J'ai parlé à ton portier qui m'a laissée passer.

Mais ni les marins ni le garde n'avaient vu Houi ; et tous ses serviteurs, depuis l'humble portier jusqu'à son imposant intendant, mentiraient pour le couvrir. Harshira l'avait déjà fait. Personne ne pouvait prouver que je n'avais pas profité de son absence pour me rendre chez lui et y dérober du poison. Je connaissais parfaitement la maison et les habitudes des serviteurs. Ah, qu'il soit maudit ! Il m'avait manœuvrée, une fois de plus. Me jetterait-il vraiment aux chacals si notre plan était découvert ?

Notre plan ? Je frissonnai, glacée tout à coup, tandis que Disenk me regardait en silence, une expression interrogative sur le visage. C'était mon plan. J'avais confié ma haine de Pharaon à Houi. J'avais exprimé un désir ardent de le tuer, et lui avait seulement dit : « Pourquoi ne pas le faire ? » C'était moi qui en avais cherché fiévreusement le moyen, moi qui avais mélangé l'arsenic à l'huile et apporté le récipient à Hentmira. Et l'arsenic n'était pas un poison rare. On en trouvait facilement. Je déglutis et fermai les yeux. « Apporte-moi ma trousse, ordonnai-je. Je vais aller auprès de Hentmira. »

Il y avait encore foule devant la chambre que la jeune fille partageait avec Hounro. Les femmes attendaient en silence, assises par terre, adossées au mur, et alors que je me frayais un chemin à travers elles, j'entendis la psalmodie monotone des prêtres. La porte était

ouverte. Je rassemblai mon courage et entrai. Hounro leva les yeux quand mon ombre s'allongea sur le seuil. Elle était assise en tailleur sur son lit, un peu à l'écart du groupe qui entourait la malade. Je m'approchai d'elle.

« Tu as des nouvelles de Pharaon ? demandai-je, profitant de ce que les prêtres chantaient fort.

— L'assistant du médecin a reçu l'ordre de rejoindre son maître à son chevet dès que tu l'aurais remplacé ici. Houi ne peut pas venir, comme tu le sais sans doute maintenant. On parle de mets avariés. Les symptômes de Pharaon sont identiques à ceux de Hentmira, et ils ont tous les deux mangé des figes confites, hier soir. Ce sont du moins les bruits qui courent.

— Est-il très mal ? » Hounro jeta un regard oblique vers le lit de Hentmira.

« Je ne sais pas », répondit-elle. Je rejoignis alors l'assistant du médecin dont j'effleurai l'épaule. Il s'écarta, et je vis la jeune fille.

Elle était à l'agonie. Elle avait déjà sombré dans le coma qui la mènerait aux portes de la salle du Jugement, et en me penchant sur elle, je sus avec un inexprimable soulagement que je n'aurais pas à affronter un regard chargé d'angoisse, à l'entendre chercher péniblement son souffle et parler d'une voix hésitante et méconnaissable. Elle avait la peau froide et moite, les lèvres bleuâtres, et je remarquai une éruption importante sur ses paumes et ses avant-bras. Ses yeux n'étaient qu'à moitié fermés. Ils n'avaient aucun éclat. Elle avait le visage strié de larmes. Ses draps étaient souillés. Je reculai.

« Il n'y a rien à faire, déclara l'assistant. Les convulsions ont cessé, dieux merci ! Le Gardien a prévenu ses parents, mais que pouvons-nous leur dire ? Elle mourra avant leur arrivée.

— Avez-vous réussi à lui faire avaler quelque chose ? » demandai-je. J'avais envie d'injurier les prêtres qui remplissaient la pièce de leur encens étouffant et de leurs litanies absurdes, mais ce n'étaient plus des incantations pour la guérison de Hentmira qu'ils prononçaient. Ils imploraient maintenant une séparation paisible du ka et du corps, et elle avait besoin de leurs prières.

« J'ai essayé de lui donner du pavot, mais elle l'a vomi, répondit l'assistant. Si ce sont des aliments avariés qui ont provoqué cela, je veux bien recommencer mes études. Ça m'a plutôt l'air d'être l'œuvre d'un poison. Il faut que j'aille au chevet de Pharaon à présent, ajouta-t-il en rangeant ses flacons et ses instruments. J'espère de tout cœur que les souffrances endurées par cette malheureuse jeune femme lui ont été épargnées. Je te la confie, dame Thu. »

Je remarquai à peine son départ. Je m'assis au chevet de Hentmira, sachant mieux que quiconque qu'il n'y avait plus qu'à

attendre l'inévitable. J'ordonnai que l'on change ses draps et que l'on m'apporte une bassine d'eau chaude, et je me contraignis à laver avec soin les membres mous, le corps mince et le visage cendreuse de cette enfant qui m'avait rendue si jalouse. C'était une pénitence que je m'imposais volontairement, un geste inspiré par la culpabilité et la tristesse, mais je ne savais pas si c'était une preuve de regret. Je ne le pensais pas.

En posant ma main sur ses côtes, je sentis les pulsations irrégulières et faibles d'un cœur qui ne pourrait pas continuer à battre très longtemps. Oh, Hentmira, pardonne-moi ! implorai-je. Ton cœur lutte avec vaillance pour vivre et il va perdre, mais quand il sera pesé dans la salle du Jugement sous le regard d'Anubis et de Thot, il triomphera alors que le mien m'accusera quand mon heure sonnera. Les dieux se montreront-ils compréhensifs ? Et toi ? Plaideras-tu ma cause devant les divins par pitié et par générosité d'âme ? Comme si elle m'avait entendue, elle poussa un soupir. Sa respiration eut un à-coup, un autre, et je m'écartai. Ma punition, c'est de te regarder mourir, pensai-je. J'aurais pu rester au chevet de Ramsès jusqu'à la fin sans un remords, mais tu me supplicies.

Un peu plus tard, je pris vaguement conscience que la lumière avait changé dans la pièce. La journée avançait. Des gens entrèrent, un petit homme aux cheveux gris, et une femme âgée qui ressemblait de façon si troublante à Hentmira que le corps de la jeune fille sur le lit parut brusquement une erreur.

Je leur parlai, je les regardai toucher leur enfant avec des gestes hésitants, pleins de douleur, puis je les entendis pleurer quand, vers le crépuscule, Hentmira poussa un dernier soupir aussi modestement et paisiblement qu'elle avait vécu. Après avoir fait signe aux prêtres de cesser leur psalmodie, je me levai avec raideur et envoyai un messenger du harem prévenir le Gardien qu'il fallait appeler les prêtres sem. Dehors, le soleil rougeoyait. Plissant mes yeux fatigués, je traversai la cour en me demandant si l'on avait déjà commencé à creuser une sépulture à Hentmira et fait fabriquer son mobilier funéraire. Probablement pas. Qui aurait imaginé qu'un être aussi jeune pût mourir aussi tôt ?

En sortant de la cour, j'aperçus Hounro qui revenait des jardins où elle avait été nager. Ses cheveux mouillés plaqués sur son crâne dégouttaient sur ses épaules nues, et elle ne portait qu'un morceau d'étoffe négligemment noué autour de la taille, « Elle est morte, annonçai-je sans préambule quand elle arriva à ma hauteur. Je le regrette, Hounro.

— Moi aussi, fit-elle en s'assombrissant. C'était une compagne de chambre très agréable. » Quelque chose dans son attitude, une sorte de froideur, de distance, m'alerta.

« Tu as des nouvelles de Pharaon, dis-je.

— Oui, » Elle pencha la tête et, rassemblant son épaisse chevelure, elle la tordit vigoureusement. Un filet d'eau coula dans la poussière où il forma une minuscule flaque. « On dit qu'il vomit, qu'il se plaint d'un violent mal de tête et d'une grande faiblesse mais qu'il n'a pas de convulsions et que son état n'empire pas. Je crois qu'il va vivre », ajouta-t-elle en évitant mon regard.

Et qu'en sais-tu ? eus-je envie de crier. Es-tu médecin, Hounro ? J'ai pris tous les risques pour toi, pour Houi, pour ton frère et tous les autres ! Je me suis exposée, j'ai mis en danger le sort de mon âme pendant que vous vous contentiez de me regarder faire. Même si j'ai échoué, je ne mérite pas le mépris que je lis sur ton visage ! « C'est possible, répondis-je avec froideur à la joue et à l'oreille nacrée qu'elle me présentait. Mais le contraire n'est pas exclu. Il faut attendre. »

Je m'éloignai la première, la tête droite et le pas décidé pour dissimuler mon ressentiment et mon incertitude. Il me vint alors à l'esprit qu'au lieu de regagner mon bâtiment, je pouvais continuer, traverser le quartier des domestiques et passer ainsi dans les jardins du palais. Je pouvais aller frapper à la porte du bureau d'Amonnakht, lui révéler que le roi et Hentmira avaient été empoisonnés, que Houi, Paiis, Banemus, Pabakamon et leurs complices avaient ourdi un complot pour assassiner Ramsès, et que Hounro avait accepté de faire de Hentmira l'instrument innocent de ce meurtre. Ils m'avaient pressentie moi aussi mais j'avais refusé. J'avais bien apporté l'huile et d'autres préparations aux deux femmes mais dans de bonnes intentions. Ce n'était qu'en voyant Hentmira mourir et en sachant Pharaon souffrant que j'avais compris ce qui avait dû se passer. En ma qualité de médecin, je reconnaissais les symptômes. Hounro avait obtenu du poison de Houi et l'avait mélangé à l'huile de massage. Tous ces individus étaient des traîtres qui complotaient contre le dieu et contre l'Égypte elle-même.

Parvenue à l'entrée du bâtiment des enfants, je m'immobilisai. Mais si Pharaon mourait ? Aucun d'entre nous n'aurait plus rien à craindre. Je sommerais le prince de tenir sa promesse et je deviendrais reine. Je serais libre. Il importait peu que Houi se soit ménagé un alibi. J'aurais fait la même chose à sa place. Mieux valait attendre encore un peu et voir comment tournaient les choses. Je regagnai ma chambre.

Étant donné que Houi ne pouvait se rendre au chevet du roi, je me demandai si l'on m'appellerait pour assister le médecin du palais. Mes talents avaient impressionné Ramsès, et il n'avait pas consulté d'autre praticien pendant tout le temps où j'avais partagé son lit. Au cours de la semaine qui suivit, j'envoyai Disenk proposer mes services à Amonnakht. Il aurait en effet paru étrange que je ne le fasse pas et je

brûlais de connaître l'état de santé du Seigneur-de-toute-vie. Mais mon offre fut poliment refusée. Quelques jours après la mort de Hentmira, j'appris d'ailleurs que le maître était rentré et s'était aussitôt rendu auprès du roi pour l'examiner et conférer avec son médecin personnel. Il ne chercha pas à me voir et ne m'envoya pas de message. Je commençai à avoir peur.

Hentmira fut emmenée dans la Maison des morts, mais si un silence recueilli régna pendant quelques jours dans tout le harem, aucun cri de lamentation n'accompagna son départ. J'essayais de ne pas penser au chagrin qui devait accabler sa famille ni aux injures nécessaires mais horribles faites à ce corps jeune et beau par les embaumeurs qui la préparaient au tombeau. Nous ne reçûmes pas de décret du palais ordonnant un deuil officiel de soixante-dix jours, soit que Pharaon fût trop malade pour y penser – ce que j'espérais –, soit que ce ne fût pas la coutume.

Je me mis à faire des rêves étranges : je sortais de ma chambre et, au lieu de fouler l'herbe, mes pieds quittaient le sol ; je m'envolais par-dessus le mur du harem et planais au-dessus du palais. L'illusion était extrêmement vive. Je voyais le domaine royal étendu au-dessous de moi dans une oasis d'arbres verdoyants, puis la cité poussiéreuse et bruyante qui s'étirait le long des Eaux-d'Avaris. Je voyais la maison de Houi. Continuant vers l'ouest, je découvrais le Nil, un large ruban d'argent sinuant en direction du sud dans une brume de chaleur. Mais soudain, ma véritable situation m'apparaissait et mon exaltation cédait la place à une peur affreuse qui me précipitait au sol. Je m'écrasais sur l'herbe que j'avais quittée avec une telle force que mes chevilles se brisaient et que, réveillée par la douleur, je me dressais dans mon lit en hurlant, ruisselante de sueur.

Si je m'étais écoutée, j'aurais campé devant la porte de la chambre de Pharaon. Je n'avais pas envie de boire, de manger ou de dormir, pas envie de m'occuper de mon fils, d'être habillée ou maquillée. Comment aurais-je pu avoir envie de faire quoi que ce fût avant de savoir ce qui se déroulait derrière l'imposante porte en cèdre que j'avais si souvent franchie d'un pas léger ?

Je passai et repassai dans mon esprit les événements des jours précédents. Houi m'avait-il donné assez d'arsenic ? Comment se faisait-il que Hentmira soit morte alors qu'elle n'en avait eu que sur les mains, et que le souverain vive encore alors qu'il avait sans doute été frotté d'huile sur tout le corps ? Était-ce sa divinité qui l'avait sauvé ? Les dieux étaient-ils intervenus pour diminuer les effets du poison parce qu'ils l'avaient reconnu pour un des leurs ?

Mais à force d'y réfléchir de cette façon fiévreuse et obsessionnelle qui commençait à me devenir habituelle, je finis par conclure que c'était Hentmira qui avait reçu la plus grosse dose de

poison. Elle avait eu les mains couvertes d'huile à plusieurs reprises alors que les parties du corps de Pharaon qu'elle avait massées n'avaient été imprégnées d'arsenic qu'une seule fois. Je maudis ma stupidité, mais comme aucune nouvelle n'arrivait du palais, j'espérais encore que le roi finirait par mourir.

Dans le harem, l'atmosphère était grave. Les femmes ne parlaient que de l'état de santé précaire de Pharaon. Des filets de fumée s'échappaient par la porte des chambres où elles faisaient brûler de l'encens en priant devant leur tabernacle personnel. Des petits groupes se réunissaient encore dans les cours, mais pour discuter à voix basse et avec sérieux. J'ordonnai à Disenk de passer le plus de temps possible en compagnie du personnel du roi. Ils avaient beau être des serviteurs discrets, pleins de tact et bien formés, ils devaient tout de même bavarder entre eux.

Pendant trois jours, elle ne rapporta que des nouvelles très vagues : Houi et le médecin s'étaient consultés ; le roi souffrait toujours de vomissements et de maux de tête ; on priait pour lui dans tous les temples. Le quatrième jour toutefois, elle put m'apprendre quelque chose de plus précis.

« J'ai réussi à m'entretenir avec le majordome à qui l'on a demandé d'examiner la nourriture et les boissons servies à l'Unique le jour où il est tombé malade, déclara-t-elle. Un esclave a reçu l'ordre de goûter tous les plats et toutes les jarres de vin incriminés. Aucun symptôme ne s'est manifesté. On pense maintenant au poison, poursuivit-elle en me jetant un regard de biais. Et on s'intéresse aux faits et gestes de tous ceux qui ont approché Ramsès. Ses vêtements, ses ustensiles et ses produits de beauté sont également examinés. » Je fixai les plats qu'elle déposait devant moi : laitue et céleri, poisson grillé et poireaux à l'odeur délicieuse, dattes luisantes trempées dans le miel. Une délicate fleur de lotus rose flottait sur l'eau parfumée du rince-doigts. Avaler une seule bouchée aurait été au-dessus de mes forces.

« Les soupçons ne peuvent se porter que sur Hentmira, dis-je dans un souffle. Elle est morte. Je ne risque donc rien.

— Peut-être. » Disenk s'inclina et se posta derrière ma chaise comme elle le faisait toujours quand elle se préparait à me servir. « Mais Pharaon se rétablit, Thu. Il a dormi d'un bon sommeil cet après-midi et il a pu boire un peu de lait. » Je restai là, paralysée, l'esprit engourdi.

« Parle à Pabakamon, dis-je d'une voix défaillante. Demande-lui ce qu'il a fait du pot d'huile.

— J'y ai pensé, répondit-elle. Mais il est introuvable. » Je ne pouvais voir son visage.

Deux jours encore je vécus dans la crainte, une crainte qui se

faisait plus oppressante à mesure que les heures passaient. Disenk et moi accomplissions nos actes quotidiens avec la précision donnée par une longue habitude, et si je trouvais qu'elle me parlait moins qu'auparavant, ce n'était peut-être qu'un effet de mon imagination.

Des hérauts annoncèrent publiquement le rétablissement de Pharaon dans toutes les cours du harem, et les femmes recommencèrent leurs bavardages futiles avec un soulagement manifeste. J'essayai moi aussi de reprendre les occupations qui avaient meublé mon temps, mais je leur trouvai quelque chose d'horrifiant. Chaque mot, chaque geste acquérait un sens profond mais inintelligible, comme si je n'en étais pas l'auteur. Même Pentaourou, quand j'embrassais et caressais son petit corps dodu, me semblait être l'enfant d'une autre femme, et plus je le serrais contre moi, en proie à une panique grandissante, plus je me sentais devenir irréaliste.

Dans un recoin sain de mon esprit, je savais que chaque moment qui passait rendait plus improbable la découverte de mon crime. J'aurais dû me détendre, mais ma terreur ne cessait au contraire de croître et, avec elle, l'étrange sentiment que ma perte était déjà consommée, que chaque heure qui s'écoulait était empruntée à la vie paisible pleine de promesses que j'avais connue des hennis auparavant.

Souvent, alors que j'étais assise près de mon lit ou que j'arpentais ma chambre, j'étais saisie d'une folle envie de fuir, de quitter le harem et de me perdre dans les vergers et les champs qui entouraient la ville. Ramsès, Hentmira, Kenna, Houi, Disenk et même mon fils, je les laisserais tous derrière moi jusqu'à ce que, nue, innocente et libre, je trouve enfin la pureté brûlante du désert de l'Ouest et redevienne une enfant qui aurait toute sa vie devant elle.

Mais c'était un rêve, un rêve d'absolution et de guérison alors qu'en réalité ni ma culpabilité ni la maladie de mon ka ne pouvaient être effacées, et, quand les soldats vinrent m'arrêter, ce rêve s'évanouit.

J'attendais que Disenk m'apporte mon repas du matin quand les deux gardes apparurent sur le seuil. La nourrice qui avait fini d'allaiter Pentaourou s'apprêtait à partir, et je jouais avec lui sur mon lit, lui chatouillant le ventre pour entendre son rire contagieux. Les deux hommes ne frappèrent pas. Ils entrèrent sans hésitation et quand, sentant leur présence, je levai les yeux, ils se tenaient déjà à côté du lit, l'épée tirée, le visage impassible sous le casque. Ils faisaient peser une atmosphère menaçante dans la pièce et, quand le héraut qui les accompagnait s'avança à son tour, Pentaourou se mit à pleurer. Je couvris ma nudité d'un drap.

« Tu es en état d'arrestation pour avoir tenté d'assassiner le roi, déclara le héraut. Habille-toi. » La nourrice poussa un cri d'effroi, et il lui jeta d'un ton impatient : « Silence, femme ! Emmène cet enfant. Vite ! » Je restai immobile.

« C'est ridicule ! fis-je avec hauteur, serrant contre moi Pentaourou qui me regardait avec de grands yeux effrayés. Vous vous trompez de chambre. J'ai entendu dire que la maladie de Pharaon avait été provoquée par des mets avariés. » Il me semblait avoir deux morceaux de bois à la place des jambes, mais je me forçai à me lever. « Je ne peux croire que cet ordre émane du roi. Montre-m'en la preuve ! Et toi, baisse les yeux ! lançai-je à l'un des soldats qui promenait sur ma personne un regard insistant. Je suis une concubine royale. » Mais l'homme ne prêta aucune attention à mes paroles, et le héraut me tendit un mince rouleau de papyrus.

Je le lus, un bras toujours passé autour de mon fils. Il ordonnait au capitaine de la garde du palais de m'arrêter pour avoir commis le blasphème suprême, à savoir avoir tenté d'assassiner un dieu. Ramsès avait rédigé de sa main son nom et ses titres d'une écriture tremblée mais parfaitement reconnaissable. Je rendis le document au héraut. « Et où sont les preuves ? » demandai-je. Pour toute réponse, il fit un signe de tête au soldat qui m'avait lorgnée. Celui-ci m'arracha Pentaourou qu'il jeta quasiment dans les bras de la nourrice. Elle me regarda, épouvantée, et quitta la pièce à la hâte. La dernière image que j'eus de mon fils fut une mèche rebelle de cheveux qui se dressait toute droite au-dessus du coude brun de la nourrice. Ses hurlements en revanche retentirent longtemps.

« Habille-toi, répéta le héraut.

— Je ne m'habille pas moi-même, répliquai-je. Je vais attendre ma servante.

— Il n'en est pas question, dame Thu. » Il parcourut la pièce du regard et, prenant sur une chaise le fourreau froissé que j'avais abandonné là la veille, il me le tendit. « Mets-le. Tu auras une servante plus tard. »

Je ne pouvais qu'obéir. Bien que mon cœur battît à tout rompre et que je me sentisse près de défaillir, je laissai tomber le drap sur le sol avec un air insolent et, enfilant la robe, je la lissai sur mes hanches avec une lenteur provocante. Puis je jetai un coup d'œil interrogateur au héraut. Il déglutit, m'adressa soudain un sourire d'une douceur désarmante et s'inclina. Je le suivis hors de la chambre.

Il y avait déjà du monde dans la cour ; femmes et enfants se turent quand je passai parmi eux, pieds nus, décoiffée, encadrée de deux gardes robustes, mais la tête haute. Nous tournâmes à gauche, traversâmes la cour de terre battue qui s'étendait devant les chambres des serviteurs et sortîmes par la porte de derrière.

C'était la première fois que je passais par là et je regardai autour de moi avec curiosité. J'étais à la lisière d'un vaste espace dégagé qui servait manifestement de champ de manœuvres, car une estrade se dressait à une extrémité. À l'opposé, il y avait les baraquements. Des soldats paraissaient devant leur porte, polissaient ou réparaient leurs armes. Un petit groupe jouait bruyamment à un jeu de ballon. Ils ne prêtèrent aucune attention à mon escorte ni à moi-même. Nous les dépassâmes, tournâmes le coin et arrivâmes devant une rangée de cellules minuscules qui donnaient sur une sorte de terrain vague fait de terre et de sable. Loin sur ma gauche, j'aperçus des écuries et, à côté, impeccablement alignés, des chars étincelants. Un soleil impitoyable martelait cette étendue déserte et sinistre, mais je n'eus guère le temps de la contempler. Les gardes me poussèrent dans une cellule. « On te donnera à manger, dit le héraut. Et une servante t'apportera ce dont tu as besoin. » J'ouvris la bouche pour poser une des nombreuses questions qui tournoyaient dans mon esprit, mais la porte s'était déjà refermée. J'étais seule.

Quand mes yeux se furent accoutumés à l'obscurité, je regardai autour de moi. Des briques de terre crue grossières constituaient les murs et le sol de ma prison, meublée en tout et pour tout d'un vieux lit et d'une table ordinaire. Un filet de lumière entrait par une minuscule ouverture carrée découpée dans la porte, et je m'y précipitai pour voir les deux gardes qui m'avaient escortée se poster de chaque côté.

J'allai m'asseoir sur le lit. On m'avait arrêtée. Je n'étais pourtant pas en proie au désespoir. Au contraire, le terrible état d'angoisse dans

lequel je vivais depuis tant de jours se dissipait peu à peu. Je ne resterais pas longtemps dans cette cellule. Quels que soient les soupçons qui pesaient sur moi, il était impossible de prouver que j'avais tenté d'assassiner le souverain... à condition bien entendu que Pabakamon ait conservé sa présence d'esprit et fait disparaître le pot d'huile.

Cette pensée me mit un instant mal à l'aise. Lissant de la main mes cheveux décoiffés, je m'absorbai délibérément dans des rêveries plus agréables. Je serais acquittée. Pris de remords, Ramsès m'enverrait chercher pour me présenter des excuses. Il me prendrait dans ses bras en versant des larmes d'amour, et le passé serait oublié. La cellule sentait l'urine et l'ail ; elle sentait le désespoir, le malheur et l'oubli. Les mains serrées entre les genoux, j'attendis.

Beaucoup plus tard, alors que la chaleur s'était accrue et que je commençais à avoir mal à la tête, la porte s'ouvrit et une servante apparut, chargée d'un plateau. Elle le posa sur la table et me fixa d'un air stupide. J'allai voir ce qu'elle m'apportait. Il y avait un bol de soupe, du pain frais, des fruits et un pot de bière.

« Tu ne me salues pas ? fis-je d'un ton sec.

— Pardonne-moi, dame Thu, balbutia la jeune fille en s'inclinant aussitôt. Désires-tu autre chose ?

— Oui ! Disenk, ma servante personnelle. » Elle rougit et joignit gauchement les mains.

« Je suis désolée, dame Thu, mais on n'a pas vu Disenk dans le bâtiment des domestiques aujourd'hui, et de toute façon le Gardien m'a chargée de prendre soin de toi.

— Il est interdit à Disenk de me servir ? fis-je, consternée. Mais pourquoi ?

— Je ne sais pas, dame Thu. » Elle fuyait mon regard, ce qui lui donnait l'air faux alors que ce n'était sans doute qu'une fille simple et honnête encore imparfaitement formée.

« En ce cas, tu peux aller chercher mes vêtements et mes produits de beauté dans ma chambre. Tu prendras aussi mes bijoux ainsi que la trousse et la boîte que tu trouveras dans le coffre appuyé contre le mur du fond. L'une contient mes médicaments et l'autre des souvenirs d'enfance. Apporte-moi aussi les coussins et une natte pour le sol. Mais surtout les coussins, tu comprends ? Il me faut un peu de confort dans cet endroit abominable. Ensuite, tu iras prendre des nouvelles de mon enfant. Et pour finir, tu iras dire au Gardien que je veux lui parler sans tarder. »

Elle s'inclina de nouveau et se dirigea vers la porte mais, frappée d'une idée subite, je la rappelai. « Attends ! Goûte ma nourriture, s'il te plaît. » Elle obéit et je la regardai avec attention boire un peu de soupe, mordre dans le pain et les fruits, avaler une gorgée de bière.

Ses mains tremblaient, sans doute plus parce qu'elle était intimidée que parce qu'elle avait peur. Puis nous attendîmes toutes les deux. Je savais que la précaution était futile si quelqu'un d'averti avait décidé d'épargner la peine d'un procès au palais, car beaucoup de poisons agissaient lentement et insidieusement. Je pensais toutefois que Houi et moi étions les seuls à détenir ce genre de connaissances à Pi-Ramsès. La fille restait immobile, les yeux baissés. Je finis par la congédier, et un garde lui ouvrit la porte. Je mangeai mon repas simple dans la chaleur et le silence.

Puis, de nouveau, j'attendis. Quelques mouches entrèrent dans la cellule par le guichet, attirées par les restes de nourriture qui se décomposaient rapidement. Je les regardai explorer les plats. Je n'avais pas de chasse-mouches pour les écarter. Dehors, les gardes échangeaient quelques paroles de temps à autre. Le cuir craquait quand ils changeaient de position.

Finalement, je les entendis se mettre au garde-à-vous et je me raidis. La porte fut déverrouillée. Amonnakht entra et me salua. La servante le suivait. Elle avait les bras vides. Après s'être inclinée gauchement, elle prit le plateau et partit. Un nuage de mouches l'accompagna.

« Où sont mes affaires ? demandai-je au Gardien. Je ne suis tout de même pas une détenue ordinaire, Amonnakht. On ne peut pas me refuser un peu de confort. » Il baissa la tête. Je sentais son parfum. Son pagne paraissait d'un blanc éblouissant dans cette pièce, ses bijoux étincelaient, et il avait le visage impeccablement maquillé. J'avais péniblement conscience du gouffre qui, déjà, nous séparait, accentué encore par le fait que je n'étais pas lavée et portais une robe de la veille. Tout cela est calculé pour que je me sente vulnérable, pensai-je avec révolte. Eh bien, cela ne marchera pas.

« Je te fais toutes mes excuses pour ces désagréments, dame Thu, dit le Gardien. Tu pourras naturellement disposer de tes affaires lorsqu'il aura été procédé à une fouille en règle de ta chambre. Tu es accusée d'un crime très grave mais, jusqu'à ce que ta culpabilité soit établie, je suis autorisé à t'alléger cette épreuve de mon mieux. » Un frisson de peur me parcourut. Le coussin ! Le rouleau allait-il être découvert ?

« Ce lit n'est même pas fait, dis-je. Je ne peux pas m'y étendre. Ne pourrais-je pas au moins avoir mes draps et mes coussins ? Et Oupouaout, mon protecteur ? M'est-il également interdit de prier mon dieu ? Qui est chargé de cette perquisition insultante ? » Amonnakht m'adressa un sourire rassurant.

« Ton affaire a été confiée au prince Ramsès. Tu peux être certaine d'être jugée en toute équité, dame Thu. C'est un homme honnête. Je lui ai déjà demandé quand tu pourrais disposer de tes

objets personnels, et il me les a promis pour ce soir. »

D'ici là, ses hommes auront passé le contenu de mes coffres au peigne fin, tripoté mes produits de beauté et mes bijoux, éventré mon matelas et mes coussins, me dis-je avec cynisme. Trouveront-ils le rouleau ? Naturellement, car le responsable des opérations aura reçu l'ordre secret de le chercher partout, et il saura distinguer l'écriture du scribe de son prince de celles des ordonnances, des lettres ou des rapports de mon surveillant rangés dans mes coffres. J'aurais dû prévoir cette éventualité. J'avais été trop confiante.

« Dans ce cas, je suppose qu'il me faut être patiente, déclarai-je d'un ton uni. J'aimerais voir mon fils, Amonnakht. Pourrais-tu me le faire amener ? » Mais une fois encore, il secoua la tête.

« Je regrette, dame Thu, c'est impossible. J'ai veillé en personne à ce qu'il ne soit pas livré à lui-même. Sa nourrice s'occupera de le nourrir, et j'ai chargé Eben de son bien-être.

— Eben ? La concubine que j'ai supplantée dans le cœur de Pharaon ? C'est un choix stupide, Amonnakht, et je proteste énergiquement ! Elle négligera Pentaourou. Elle le traitera mal par jalousie à mon égard !

— Je ne le pense pas, répondit-il avec douceur. N'es-tu pas en effet dans une situation bien pire que tout ce qu'elle a connu ? Elle te plaint, et elle m'a promis de s'occuper au mieux de ton fils. » Je me mordis la lèvre et serrai les poings. Être obligée d'accepter l'aide et la compassion de cette femme ! Me trouver dans cette situation humiliante vis-à-vis d'elle ! C'était insupportable. Je sentis le goût du sang dans ma bouche et me tamponnai la lèvre.

« Je dois te faire confiance en la matière, Amonnakht, mais surveille-la, je t'en prie. Il y a de la méchanceté dans le cœur d'Eben.

— Il y en avait, corrigea-t-il. Elle a beaucoup appris depuis qu'elle a la responsabilité des jeunes enfants de Pharaon. Elle est devenue adulte. Elle a changé. Je ne lui aurais pas donné Pentaourou s'il en avait été autrement. » Les mots qu'il employait ne me plurent pas. Ils me firent frémir.

« J'espère que tu as raison. Et Disenk ? Elle est ma main droite depuis des années. Pourquoi l'empêches-tu de me servir ?

— Je n'y suis pour rien, répondit Amonnakht avec franchise. C'est le prince. Elle est détenue pour interrogatoire.

— Et sur quoi donc veut-on l'interroger ? éclatai-je, submergée par la colère et la peur. Ces accusations sont insultantes. Je n'ai rien fait de mal ! Quelle preuve peut-on bien espérer trouver en saccageant ma chambre et en soumettant cette pauvre Disenk à un interrogatoire ? » Le Gardien s'approcha de moi et me caressa l'épaule comme on flatte un cheval nerveux. Je m'écartai avec brusquerie.

« Calme-toi, Thu, dit-il. Si tu es effectivement innocente, tu n'as

rien à craindre. Un procès doit avoir lieu, et tu seras alors disculpée.

— Un procès ? Alors, on a dû découvrir quelque chose. Quelqu'un a fourni de fausses preuves au prince ! Ô dieux ! Lequel de mes ennemis va m'accabler, Amonnakht ? Ne m'abandonne pas ! Tu as toujours été mon ami. Ne les laisse pas me détruire ! »

Il se dirigea vers la porte. « Tu promettais beaucoup à ton arrivée au harem, dit-il en frappant pour que le garde lui ouvre. Tu étais belle, décidée et intelligente. J'ai vu en toi une chance de bonheur pour mon roi, et je t'ai favorisée pour cette raison. Mais tu étais aussi rusée et froide, et j'ai constaté avec tristesse que tu essayais de manœuvrer le maître que j'aime et révère. Je m'occupe de beaucoup de femmes. Je distribue louanges et punitions, encouragements et réprimandes. La plupart ne sont que des enfants capricieuses. Tu étais différente. Si tu es condamnée injustement, je ferai le nécessaire pour découvrir la vérité et te faire retrouver la faveur de Pharaon. J'ai ce pouvoir. » Le garde attendait. Amonnakht s'inclina et sortit. La porte se referma derrière lui.

J'allai m'asseoir sur le matelas souillé et croisai les bras. La servante avait laissé le pot de bière, mais finir ce qui y restait ne me disait rien.

Je me balançai d'avant en arrière, gagnée par un désespoir croissant. J'étais coupable, bien sûr. Mais si l'on ne trouvait pas de preuve, on me libérerait. Le rouleau serait certainement découvert, et le prince le ferait brûler sur-le-champ. Son contenu pouvait paraître compromettant et, s'il voulait avoir une chance de devenir un jour Horus-dans-le-nid, il ne pouvait se permettre d'être l'objet du moindre soupçon.

Mais c'était la seule preuve, la seule ! Pouvait-on me condamner pour avoir accepté de plaider la cause du prince auprès de son père en échange d'une couronne future ? Une fois le rouleau détruit, plus rien ne me désignait comme la meurtrière de Hentmira ou celle qui avait attenté à la vie de Pharaon. À condition que l'arrogant Pabakamon ait joué son rôle... Je soupirai et allai à la porte. « J'aimerais de l'eau et un peu d'encens, si c'est permis, dis-je. La puanteur devient insupportable. » Une des sentinelles tourna la tête.

« Nous avons presque fini notre tour de garde, dit-il. Quand nos remplaçants arriveront, je te ferai envoyer de l'eau. Et peut-être que, d'ici là, on t'aura aussi apporté ton encensoir. » Il se détourna et fixa de nouveau le terrain vague écrasé de soleil. Je regagnai mon lit.

Je dus m'assoupir, car je me retrouvai pelotonnée sur le matelas puant. Un faible rayon de soleil tombait sur ma hanche. Il y eut du bruit au-dehors, et je crus un instant que c'était la relève, mais je me rendis aussitôt compte que c'était le crépuscule. Un soldat inconnu coiffé d'un casque impressionnant ouvrait la porte. Ankylosée et

assoiffée, je me levai.

D'autres hommes entrèrent. Un scribe alla vers le mur du fond et, jetant un regard méprisant sur le sol, déroula une natte sur laquelle il s'assit en tailleur, la palette sur les genoux. Il fut suivi de quatre personnages que je ne reconnus pas et qui m'examinèrent, les uns avec curiosité, les autres avec désapprobation. Puis le prince lui-même fit son entrée. Il tenait un petit objet enveloppé dans un linge, et mon cœur s'arrêta de battre. Tandis que je m'inclinais très bas, les bras tendus, ma gorge se contractait, m'empêchant de respirer, et je luttais pour retrouver mon souffle. C'était impossible ! Impossible !

Je me redressai et soutins le regard de cet homme qui, jadis, embrasait mes sens et enfiévrant mes rêves. Il était toujours aussi beau, l'incarnation même de la virilité et de la vigueur, mais je ne le désirais plus. C'était un joli jouet dont les couleurs éclatantes m'avaient dissimulé l'inconsistance. En entendant sa voix, j'eus un frémissement qui s'évanouit aussitôt. « Je te présente les hommes qui vont te juger, Thu », déclara-t-il. Puis il me les désigna tour à tour de sa main chargée de bagues. « Karo, flabellifère à la gauche du roi ; Pen-rennou, interprète et traducteur royal ; Pabesat, conseiller royal ; Mentou-entaoui, trésorier royal. Ce sont tous d'honnêtes serviteurs de Pharaon et des dieux, qui ont juré de rendre un jugement impartial. » Je tâchai de ne pas regarder ce que tenait le prince dans son autre main, de trouver en moi un calme qui me permettrait de supporter les coups qui me seraient portés. Quel rôle devais-je jouer ? Je ne le savais pas encore très bien. Je saluai avec respect les quatre hommes.

« Salut à vous, seigneurs d'Égypte. Pardonnez-moi de ne pas vous faire l'honneur de vous recevoir dignement, mais je n'en ai plus la possibilité. Et comme vous le constatez, je n'ai même pas pu m'occuper de ma personne aujourd'hui. » Je tirai sur mes cheveux avec un sourire triste. « Je suis dans un état honteux. » Karo, le flabellifère, me rendit mon sourire, mais les autres continuèrent à me fixer d'un air grave comme des demeurés. Je me tournai vers le prince. « Je suis au courant de l'accusation portée contre moi, Altesse. Tu parles de juges et de sentences, mais n'est-ce pas prématuré ? Où est la preuve que j'aie jamais eu l'intention de nuire à mon roi ? À moins que tu ne cherches à me perdre parce que tu regrettes l'accord passé entre nous, qui m'élèverait au rang de reine si ton père te faisait son héritier officiel ? » Attaque la première, m'étais-je dit. Sois le scorpion imaginé par Ramsès. Essaie de piquer ce prince perfide. J'eus la satisfaction de le voir rougir et cligner les yeux, mais il se ressaisit aussitôt.

« Cet accord n'existe que dans ton esprit ambitieux et corrompu, dame Thu, riposta-t-il d'une voix forte. Tout le monde sait que tu es venue dans mes appartements tard, une nuit, et que tu t'es

maladroitement employée à me séduire. » Il aurait peut-être continué mais, voyant le piège dans lequel j'avais espéré le faire tomber, il changea de sujet, luttant visiblement pour retrouver son calme. Il tendit le bras, dépliant en même temps le linge qui enveloppait l'objet, et je sus que je contempiais mon bourreau. « Ce pot t'appartient ?

— Non.

— C'est étrange parce que des femmes du harem et des servantes y ont reconnu un des récipients que tu sortais souvent de ta trousse pour soigner un membre ankylosé ou masser une patiente.

— J'en avais un semblable qui a disparu un jour, prince, répondis-je en haussant les épaules. Ce récipient n'a rien de rare. Les poteries en fabriquent des milliers.

— Disparu ? insista-t-il. Pourquoi un objet disparaîtrait-il de ta trousse ? Ne ferais-tu pas attention à tes médicaments ?

— Si, bien sûr, mais le mélange d'huiles dont je me servais était particulièrement efficace et soulageait tous ceux sur qui je l'employais. On me l'a sans doute volé. Les pensionnaires du harem ne sont pas toujours honnêtes.

— On ne peut pas dire qu'il ait soulagé mon père ou cette pauvre Hentmira », remarqua le prince d'un ton sévère. Je levai les bras au ciel en feignant l'indignation, consciente de l'attention soutenue avec laquelle m'observaient mes quatre juges. On entendait le froissement du papyrus sous la main du scribe.

« Voilà donc à quoi tient mon arrestation ! m'exclamai-je. Quelqu'un a dérobé ma précieuse huile et a massé Hentmira jusqu'à ce que mort s'ensuive ! C'est ridicule, prince ! » Avec un mince sourire, il me tendit le pot.

« Prends-le, Thu. »

Je reculai.

« Non ! Ai-je deviné juste, prince ? Quelqu'un a-t-il mis du poison dans mon huile ? Est-ce comme cela que Hentmira est morte ? Et Pharaon ? Si je touche ce pot, vais-je connaître le même sort ?

— Tu devrais le savoir mieux que quiconque, observa le prince. Tu as mis de l'arsenic dans cette huile. Tu l'as donnée à Hentmira en pensant qu'elle s'en servirait sur mon père et qu'il mourrait. Mais c'est elle qui a succombé ; les dieux ont protégé leur pair. Mon père est rétabli, et il souffre de savoir que tu as trahi sa bonté.

— Comment sais-tu qu'il y avait de l'arsenic dans l'huile ? demandai-je à voix basse. Tu n'es pas médecin, prince. Qui te l'a dit ? Quel est l'être malfaisant qui a voulu te faire croire ce conte infâme ? » La panique rampait maintenant vers la surface de ma peau ; je la sentais monter le long de ma colonne vertébrale et me dessécher la bouche. J'avais beau tenir tête au prince avec hardiesse, elle tirait sur le bandeau qui me couvrait les yeux ; bientôt, elle l'arracherait et

je verrais tout. Tout...

« Après la mort de Hentmira, alors que le roi était encore souffrant, Pabakamon est venu me voir, déclara Ramsès. Il tenait ce pot, et il avait une vilaine éruption sur la main. Il m'a dit l'avoir trouvé sous le lit de Pharaon, le dernier soir que Hentmira avait passé en compagnie de mon père. Il savait qu'elle en avait utilisé le contenu pour le masser, car il était à son poste habituel dans la chambre de son maître. Pabakamon a reconnu le récipient parce que le mélange d'huiles que tu prépares toi-même a un parfum bien particulier. Il a supposé que Hentmira se l'était procuré auprès de toi, sachant que Pharaon en appréciait les effets. Ce n'est que plus tard, quand on lui a ordonné d'examiner ce qu'avait bu et mangé Pharaon ce soir-là et qu'il n'a rien trouvé d'anormal de ce côté-là, qu'il a repensé à ce pot. Il s'est dit qu'il y avait peut-être un rapport entre son éruption et les quelques gouttes d'huile restant sur le bord et les côtés du récipient, et il me l'a alors apporté.

— Hentmira m'a donc volé mon huile ! coupai-je. Mais pourquoi l'aurait-elle empoisonnée ? Pour me perdre, moi, son unique rivale ? Était-elle si peu sûre de sa position de favorite ? Elle ne connaissait rien aux poisons, prince. Il n'est pas étonnant qu'elle n'ait réussi qu'à se tuer elle-même ! » J'étais un animal aux abois, acculé et terrifié. La sueur ruisselait sur mon visage, mais il me restait encore un peu de contrôle sur moi-même. « Comment sais-tu que c'est de l'arsenic qu'elle a mélangé à l'huile ? » Le prince sourit, un sourire si triomphant, si plein de mépris, qu'une nouvelle vague de panique me submergea.

« Ce n'est pas elle qui a ajouté l'arsenic, mais toi, dame Thu. J'ai parlé à beaucoup de gens aujourd'hui, à ta servante Disenk et au Voyant notamment. Assieds-toi. On dirait que tu vas t'évanouir. »

Je m'effondrai sur le lit presque sans en avoir conscience. Je savais que c'était la fin, qu'il n'y avait plus d'espoir, que j'avais été cruellement trahie. J'étais entièrement seule. Le bandeau commença à se déchirer mais je ne voulais pas tout voir. Pas encore. La vérité me serait trop pénible à supporter.

Je me redressai lentement et, dans un suprême effort, levai les yeux vers le visage parfait du prince. « Et qu'ont-ils dit ? demandai-je. Rien qui m'accuse, je suppose, car je n'ai commis aucun crime.

— Disenk m'a raconté que, deux jours avant que Hentmira n'emporte l'huile chez mon père, elle s'était réveillée en pleine nuit et t'avait vue verser une poudre blanche dans ce récipient à la lueur d'une lampe. Lorsqu'elle t'a demandé ce que tu faisais, tu lui as répondu que, comme tu n'arrivais pas à dormir, tu avais décidé de refaire ta provision. La poudre l'a un peu intriguée mais étant donné que tu as une grande connaissance des herbes et des remèdes et pas

elle, elle n'a pas posé d'autres questions.

— C'est un mensonge », fis-je d'un ton morne, incapable d'en dire davantage. Le prince poursuivit, et j'eus l'impression qu'il prenait plaisir à m'accabler. Était-ce parce que je n'avais pas su plaider sa cause auprès de Pharaon ? Ou parce que j'avais blessé sa vanité masculine en m'arrachant à ses bras, cette nuit dont je me souvenais si bien ?

« Le lendemain, tu as préparé un panier où tu as mis ce pot d'huile et d'autres produits inoffensifs, dit-il. Tu as rendu visite à dame Hounro, l'ancienne amie dont tu avais jadis partagé la chambre. Là, tu t'es montrée très aimable envers la petite Hentmira, la concubine qui t'avait remplacée dans le lit de mon père. Pourquoi as-tu agi ainsi ? Pour gagner sa confiance, bien entendu. C'était une enfant naïve. Elle a été très heureuse de recevoir de tes mains une huile qui plairait beaucoup à Pharaon. Dame Hounro m'a déclaré que tu la lui as offerte avec mille paroles d'amitié en l'engageant à l'utiliser sans compter.

— C'est encore un mensonge », intervins-je d'une voix monocorde. Hounro qui m'avait servi de guide pendant mes premières semaines dans le harem, dont Houi m'avait assuré qu'elle était entièrement digne de confiance ; Hounro qui m'avait prise sous son aile et feint de m'admirer. Sa trahison ne me faisait pas aussi mal que celle de Disenk, mais les coups se succédaient, atteignant chaque fois leur cible, et la douleur me donnait le vertige. « Tu les as torturées pour leur faire dire ce que tu voulais entendre, accusai-je.

— À la différence des barbares, nous n'employons pas la torture pour extorquer des aveux ou des informations, intervint un des juges d'un air guindé. L'enquête de Son Altesse a été menée avec une délicatesse et une bonté exemplaires. » Je ne sus jamais de qui venait la leçon ; je ne pris pas la peine de tourner la tête.

« Hentmira a emporté l'huile chez mon père et l'en a frotté, reprit le prince. Les effets du poison ont été presque immédiats chez elle et chez Pharaon.

— Hentmira a ajouté le poison et emporté l'huile chez ton père », corrigai-je avec indifférence. Il secoua la tête avec fermeté.

« Hentmira ne connaissait rien aux poisons et n'avait aucun moyen de s'en procurer. De plus, pourquoi en aurait-elle voulu à Pharaon ? Elle était sa favorite. Elle n'avait à attendre de lui que des bienfaits. Non, Thu. Le poison venait de chez le Voyant. Il te l'a donné lui-même. Dans ta rage d'avoir été rejetée et ton ivresse de vengeance, tu l'as administré au dieu aussi sûrement que si tu l'avais étalé toi-même sur sa peau. »

Je passai une main tremblante sur mon visage. Il faisait une chaleur insupportable dans la cellule malgré le crépuscule. Je me sentais sale, fatiguée, et j'avais la mâchoire endolorie.

« Alors, mon mentor est accusé de tentative de meurtre, lui aussi ? » demandai-je d'un ton sarcastique. Le prince parut choqué.

« Par tous les dieux, non ! Mais voilà une suggestion qui te ressemble bien. Je me suis rendu en personne chez le Voyant en début d'après-midi. Il a été horrifié d'apprendre l'accusation portée contre moi. Il se sent une certaine responsabilité parce que c'est lui qui t'a appris l'art de la médecine et fait entrer dans le palais. Il a déclaré que tu allais souvent le voir pour réapprovisionner ta trousse et que, lors de ta dernière visite, juste avant son départ pour Abydos, tu lui as demandé de l'arsenic pour débarrasser un patient de vers intestinaux. Il t'a recommandé la plus extrême prudence parce que tu ne t'étais encore jamais servie de ce produit. La quantité que tu exigeais lui a paru excessive et, lorsqu'il a protesté, tu l'as rassuré en riant et tu as ajouté que, s'il t'en restait, il serait toujours possible de le mélanger à des grains humides pour tuer les rats dans les greniers du harem. Après avoir ainsi endormi ses craintes, tu es rentrée chez toi. Inutile de préciser que l'on n'a pas trouvé trace d'arsenic dans ta chambre lorsqu'on l'a fouillée. Tu es coupable, dame Thu. Ces hommes vont vérifier l'exactitude de mes propos avant de prononcer leur jugement, mais je ne doute pas de les voir tomber d'accord avec ma conclusion. »

J'aurais voulu me lever, rassembler assez de fierté pour défier ce prince si beau, si faussement vertueux, qui avait paru si bienveillant et avait fini par m'abandonner comme tous les autres. Mais mes jambes refusaient de me porter. Je savais le spectacle que je devais offrir avec ma robe sale mouillée de sueur, mes cheveux poisseux en désordre, mes pieds couverts de la poussière grise du sol. Malgré les parfums mêlés des cinq hommes, l'odeur fétide de mon angoisse imprégnait l'air, et ils la sentaient. J'avais honte, mais je n'étais pas encore complètement domptée. « Je veux parler à Pharaon, dis-je. N'ai-je pas le droit de plaider ma cause devant lui, d'assister à mon propre procès ?

— Tu peux dicter une supplique à l'Unique, répondit le prince qui rabattait le linge sur le pot en veillant à ne pas le toucher. Je t'enverrai un scribe demain. Mais tu connais la loi égyptienne, Thu. Tu n'es pas autorisée à assister à ton procès. Tous les témoignages seront entendus, et Pharaon désire qu'il se déroule en toute équité. Tu n'as rien à craindre de ce côté-là.

— Mes affaires ?

— Elles sont devant la porte.

— Et Disenk ? Elle attend dehors, elle aussi ? » Elle m'avait trahie mais j'espérais encore que c'était la peur qui l'y avait poussée, et dans ma détresse j'éprouvais le besoin d'une présence familière. Le prince secoua la tête.

« Elle a demandé au Gardien de la Porte l'autorisation de

retourner chez son ancienne maîtresse, dame Kaouit, la sœur du Voyant. Cela lui a été accordé.

— Je suis donc complètement abandonnée. » Je brûlais à présent de le voir partir pour pouvoir pleurer en paix, mais j'avais encore une chose à ajouter. « Et si je te révélais que j'ai été le jouet de personnages puissants qui désirent la mort de ton père pour pouvoir placer l'homme de leur choix sur le trône ? Si je te révélais leur nom, Altesse ? » J'avais éveillé son intérêt.

« Eh bien, nomme-les, dame Thu. Il se fait tard et j'ai faim. Peux-tu apporter la preuve de leurs intentions séditeuses ? » Je m'affaissai, vaincue. Je n'avais pas de preuve, bien évidemment ! Ils avaient été trop prudents pour cela.

En repensant aux mois que j'avais passés dans le harem et dans la maison de Houi ; en repensant aux hommes que j'avais rencontrés, à leurs questions, aux leçons de Kaha, à ce que Disenk m'avait raconté de sa vie dans la demeure du grand prêtre et à la façon dont Houi avait attiré l'attention de Pharaon sur moi, mon rôle me devint soudain parfaitement clair. Mon point de vue changea. Je m'étais crue favorisée par le sort. J'avais cru passer peu à peu au centre de l'existence de Houi en raison de l'affection qu'il s'était mis à nourrir à mon égard. En réalité, j'avais été au centre dès le début ; j'étais une victime dont l'on avait fait à son insu l'instrument d'un long et laborieux complot.

Il avait échoué, et je devenais donc inutile, gênante même. Les conspirateurs devaient se débarrasser de moi pour pouvoir se consacrer à l'élaboration d'un meilleur plan. Combien de fois avaient-ils déjà essayé, toujours attentifs à se protéger, à déjouer les soupçons ? Combien de fois avaient-ils échoué ? C'étaient des hommes intelligents et patients qui risquaient peu de commettre une erreur fatale. Mon exécution leur permettrait de tout effacer et de recommencer de zéro.

Pas étonnant que Pabakamon ait conservé le pot d'huile ! Ils auraient préféré que Pharaon meure, bien entendu, mais dans l'un et l'autre cas ma survie constituait pour eux une menace, car ils envisageaient toujours l'avenir avec une infinie prudence.

« Je peux te donner leurs noms, Altesse, mais il m'est impossible de prouver ce que j'avance.

— Dans ce cas, je te souhaite une bonne nuit. » Il appela le garde d'un ton impérieux et sortit sans m'adresser un autre regard. Les juges lui emboîtèrent le pas, et Karo fut le seul à me sourire furtivement en partant.

Ils avaient à peine disparu dans l'obscurité que la servante entra avec une lampe allumée. Derrière elle, d'autres domestiques peinaient sous le poids de ma literie et de mes coffres. Il leur fallut un certain

temps pour tout déposer dans la cellule, et il fallut plus de temps encore à la jeune fille pour faire le lit et arranger sur la table mes perruques, mes lampes ainsi que les quelques produits de beauté qui n'appartenaient pas à Disenk. Je pensai soudain avec un serrement de cœur à mon petit Pentaourou. Lui au moins m'aimait. C'était mon fils. Lui parlerait-on de moi avec respect quand je ne serais plus là, ou lui empoisonnerait-on l'esprit en lui apprenant à avoir honte de sa mère ? L'idée de ma mort imminente me paraissait complètement irréaliste et je la chassai de mon esprit.

« J'ai préparé ta chambre, dame Thu, dit la servante avec timidité. Dois-je t'apporter à manger et à boire ?

— Non. » Je n'avais rien mangé depuis le matin, mais j'avais la gorge trop serrée pour avaler quoi que ce fût. « Tu peux disposer maintenant. Reviens demain matin. » Elle alla frapper à la porte et, dès que je fus seule, je m'emparai du coussin où j'avais caché le rouleau du prince. Il avait été déchiré et recousu. Je le palpai consciencieusement. Il ne contenait plus que son rembourrage.

J'examinai ensuite ma trousse. Rien ne manquait à l'exception du flacon d'arsenic que m'avait donné Houi. Ouvrant alors le coffret de cèdre offert par mon père, j'en sortis la statue d'Oupouaout. « Tu m'as trahie, toi aussi, ô dieu de la guerre, murmurai-je. Il n'y a plus personne pour me défendre. » Je le serrai pourtant farouchement contre moi et m'assis sur le lit. Les draps frais sentaient des jours plus heureux, ils sentaient la myrrhe et le safran, l'odeur de Pentaourou, et je fondis brusquement en larmes. J'étais perdue, condamnée, et je m'abandonnai à mon chagrin.

Je ne m'attendais pas à pouvoir dormir, mais les émotions violentes de la journée m'avaient épuisée et je finis par sombrer dans un sommeil lourd. En me réveillant à l'aube, je retrouvai les murs de ma cellule et mes larmes. Je pleurai par intervalles tout le jour, incapable de me contrôler. On aurait dit que j'avais perdu un être cher. Je me sentais dépossédée, abandonnée, et une partie de moi ne croyait pas à la succession rapide d'événements survenus depuis deux jours. Plongée dans une sorte d'hébétude, je me disais que je devais être tombée malade et délirer, ou que Houi m'avait hypnotisée pendant que je lui rendais visite et que j'allais bientôt me réveiller et rentrer au harem sur mon élégante petite embarcation.

Mais un manteau de souffrance oppressant pesait sur ces illusions. Houi, Hounro, Disenk... tous étaient mes ennemis. Ils n'avaient jamais eu d'estime pour moi. Alors qu'ils prétendaient m'admirer et me respecter, ils manipulaient la petite paysanne crédule d'Assouat ; et maintenant que leur plan avait échoué, ils l'avaient oubliée pour des occupations plus absorbantes. Elle n'était qu'une poterie fêlée jetée au rebut, un morceau d'étoffe déchiré, les miettes et les pelures de fruit

qu'on abandonne dans l'assiette, le repas terminé.

J'étais réveillée depuis longtemps quand on laissa entrer la servante, ainsi qu'un esclave qui déposa une grosse bassine d'eau chaude sur le sol et ressortit aussitôt. Je les saluai tous les deux, remarquant qu'ils détournaient les yeux avec gêne de mon visage. Mon épreuve ne s'y lisait que trop clairement. Je me laissai laver avec reconnaissance, puis m'assis pendant que la jeune fille nattait de son mieux mes cheveux mouillés et me maquillait. Elle n'avait pas l'assurance ni l'habileté de Disenk, mais je préférais encore sa maladresse empressée.

Alors qu'elle me frottait le cou d'huile de safran et que l'odeur rassurante de mon parfum préféré commençait à imprégner l'air, la porte s'ouvrit de nouveau. On m'apportait à manger, et je m'aperçus que j'avais faim. La servante me mit ma robe jaune et mes sandales ornées de perles ; elle glissa des bracelets d'or à mes bras et accrocha des boucles de jaspe à mes oreilles.

Je commençai à me sentir mieux. Des crises d'angoisse m'étreignirent encore de temps à autre, mais je pus sécher mes larmes et retrouver un peu de sang-froid. J'étais dame Thu, quoi qu'il advienne. J'enterrais cette souffrance. J'étais déjà en train de creuser le trou dans lequel je la jetterais. Mon endurance le reboucherait et ma faculté d'oublier, sinon de pardonner, le scellerait à jamais. Il était impensable que les juges me condamnent alors que je n'avais été qu'un pion et non, comme je l'avais cru, la main qui le déplaçait sur le tableau de jeu. À me regarder, à m'écouter, comme ils l'avaient fait la veille, ils devaient fatalement s'en rendre compte.

Sa tâche achevée, la jeune fille partit. Je tâchai de me distraire en lisant les nombreux rouleaux que j'avais amassés, mais quand je dépliai par erreur une ancienne lettre de mon frère, un tel sentiment de désespoir m'étreignit que je faillis crier. Je refermai le coffre et me couchai, les yeux fixés au plafond. J'avais les yeux douloureux à force de fatigue et de pleurs. La chaleur montait déjà dans la cellule. Je pensai un instant aller à la porte discuter avec les gardes, mais j'étais trop apathique même pour m'asseoir.

En début d'après-midi, le scribe de la veille vint prendre ma supplique sous la dictée. J'aurais préféré écrire au roi moi-même sur cette palette dont j'étais toujours très fière, mais je comprenais qu'il valait mieux que toutes mes démarches soient officielles. Assis sur le tapis qui dissimulait maintenant en partie le sol de terre battue, l'homme prépara ses instruments, murmura la prière à Thot et attendit.

J'hésitai. Chaque mot devait être soigneusement pesé afin que ma lettre perce le cœur de Pharaon à la manière d'une flèche et réveille sa compassion. « Au Seigneur-de-toute-vie, le divin Ramsès, salut,

commençai-je. Mon très cher maître, cinq hommes, dont ton illustre fils, le prince Ramsès, me jugent en ce moment pour un crime terrible. Selon la loi, je n'ai pas le droit de plaider ma cause en leur présence mais je puis t'implorer, toi, le défenseur de Maât et l'arbitre suprême de la justice en Égypte, d'écouter en personne ce que j'ai à dire concernant l'accusation prononcée contre moi. Au nom de l'amour que tu me portas jadis et des moments que nous avons partagés, je te supplie donc de m'accorder la faveur d'une ultime entrevue. Il y a dans cette affaire des détails que je ne veux révéler qu'à toi seul. Il se peut que les criminels aient couramment recours à cet expédient pour échapper à leur sort, mais je t'assure, mon roi, que je suis davantage victime que coupable. Je m'en remets à ton grand discernement pour étudier cette liste de noms. »

Je fus un instant arrêtée par l'idée que ma supplique serait lue à haute voix dans le bureau où Pharaon traitait des affaires quotidiennes. Puis je me dis que si l'un des comploteurs se trouvait là, cela n'avait pas d'importance. Il prendrait l'air interloqué. Il soulignerait, comme je l'avais fait, qu'un accusé raconte n'importe quoi pour échapper au sort qu'il mérite. Mais je comptais sur l'intelligence incontestable de Pharaon et sur le fait qu'il avait de moi le souvenir d'une femme douée d'un certain entendement. L'avais-je assez intrigué pour obtenir cette audience ?

J'énumérai alors les hommes qui m'avaient secrètement méprisée : le Voyant Houi ; le grand intendant Pabakamon ; le chancelier Mersoura ; le scribe royal du harem Panauk. Je vis la main du scribe hésiter sur le papyrus. Pentou, le scribe de la Double Maison de vie ; le général Banemus et sa sœur, dame Hounro. Le général Paiis... Là, ce fut à mon tour d'hésiter. J'aimais bien le général. Il m'avait courtoisé, il m'avait trouvée séduisante et s'était montré aimable. Oh ! Thu, pauvre petite idiote ! me dis-je avec dureté. Il t'a utilisée comme les autres. En fait, s'il avait pu, il se serait servi de ton corps et pas seulement de ton esprit. Je donnai son nom sans plus de scrupules.

Je ne mentionnai pas les serviteurs, malgré mon envie brûlante de dénoncer Disenk. Elle avait vécu auprès de moi heure après heure durant des années. Elle avait partagé mes espoirs et mes déceptions. Elle m'avait appris à me reposer sur elle, à la considérer comme une amie, et pendant tout ce temps-là, elle, une simple servante, n'avait cessé de mépriser mes origines paysannes, mon manque de savoir-vivre et s'était entendue avec mon mentor pour me manœuvrer.

Je finis rapidement la lettre par les formules d'usage, relus ce qu'avait écrit le scribe pour m'assurer qu'il avait fidèlement reproduit mes paroles et scellai la supplique du hiéroglyphe « espoir » que j'imprimai moi-même dans la cire afin qu'il fût très difficile à copier.

« J'ignore quel maître tu sers, dis-je au scribe alors qu'il s'apprêtait à partir. Mais je t'implore de remettre ce rouleau directement entre les mains de Tehouti, le scribe personnel de Pharaon. Il n'est pas adressé au prince mais au roi, et comme tu as pu t'en rendre compte, il ne contient rien d'insultant ou d'injurieux pour le prince. Il est donc inutile qu'il le voie, même si tu dois naturellement l'informer que tu as accompli ta tâche et pris sous ma dictée. Je te remercie. »

Avoir fait quelque chose, si peu que ce fût, pour influencer sur mon sort avait considérablement allégé mon humeur, et je tâchai un instant de convaincre mes gardes de me laisser prendre de l'exercice sur le terrain vague devant ma cellule. Ils refusèrent catégoriquement. Je regagnai donc mon lit, bus un peu d'eau et, après avoir allumé quelques grains d'encens à la flamme de la lampe, je récitai mes prières à Oupouaout et me mis en devoir d'attendre.

La journée se traîna. On releva les gardes. Je dormis un peu pendant les heures les plus chaudes de l'après-midi, tâchai de faire une partie de chiens et chacal en jouant contre moi-même, puis, sans avertissement, je fus la proie d'une crise d'étouffements qui me jeta au pied de mon lit, haletante, luttant désespérément pour faire entrer de l'air dans mes poumons. En esprit, je courus à la porte et la martelai en hurlant que l'on me laisse sortir, mais dans la réalité, je fermai les yeux et m'imposai le calme. Cette crise étrange finit par passer mais je vécus dans la crainte qu'elle ne se reproduise.

Au crépuscule, la servante m'apporta des plats et du vin qu'elle déposa sur la table avec des mouvements déjà plus assurés. Je me rappelai avec un serrement de cœur les leçons que m'avait imposées Disenk à mon arrivée chez le Voyant, la façon dont elle m'avait appris à manger, à boire, à me tenir. Je demandai à la servante de dîner avec moi, car je commençais à me sentir seule. Elle obéit avec gêne et gaucherie. À ses yeux, je suis une dame, une aristocrate, pensai-je avec un amusement triste. Elle ne sait pas encore que je suis une paysanne. Se montrera-t-elle moins respectueuse et craintive lorsqu'elle découvrira la vérité ?

Je fus heureuse d'avoir la lumière de la lampe quand la nuit tomba. Pendant des heures, je regardai sa flamme danser et écoutai le silence de mort qui régnait dans la cellule, dont les murs épais étouffaient presque tous les bruits. Parfois, je revenais à la réalité, prenant brusquement conscience que mes rêveries m'avaient emmenée très loin. J'étais incapable de dire si j'avais dormi ou non. J'essayai de prier une fois encore, mais toutes les paroles que j'adressais au dieu, je les avais déjà prononcées. Mes suppliques me paraissaient usées, et je finis par laisser mes pensées dériver.

Deux jours plus tard, le couperet tomba. Après m'avoir lavée et habillée, ma servante venait juste de partir chercher mon déjeuner

quand la porte se rouvrit. Mes quatre juges entrèrent. Ils étaient accompagnés d'un héraut royal qui portait un manteau bleu transparent par-dessus sa jupe blanche. C'était la couleur du deuil. La couleur de la mort.

Mes intestins se liquéfièrent. Ô dieux, non ! Non, je vous en supplie ! pensai-je avec désespoir. Affolée, je scrutai leur visage. Ils évitèrent mon regard, à l'exception du héraut qui me jeta un coup d'œil froid et déroula un papyrus. Je ne voulais pas l'écouter. Un instant, je perdis tout sang-froid et me bouchai les oreilles des deux mains en poussant des cris de terreur suraigus. Mais ils attendirent avec impassibilité que ma crise de nerfs se calme. Puis le héraut s'éclaircit la gorge.

« Thu d'Assouat, lut-il. Tu as été jugée et reconnue coupable du meurtre de la concubine Hentmira et du blasphème suprême contre le dieu divin Ramsès Ousermaâtrê Meryamon. Voici la sentence prononcée par le tribunal : ton titre t'est retiré ; tes biens seront distribués aux femmes du harem ; le domaine du Fayoum que t'avait accordé le roi lui sera rendu et deviendra terre khato ; tu resteras dans cette cellule sans nourriture et sans boisson jusqu'à ce que mort s'ensuive. Mais Pharaon est miséricordieux. Il t'autorise à te suicider de la manière de ton choix si tu le désires. »

Choix... désir... C'étaient des mots de vie, des mots d'amour. Les autres ne s'imprimèrent que lentement dans mon esprit.

... jusqu'à ta mort...

... te suicider...

J'essayai en vain de leur trouver une réalité.

« Mais j'ai fait parvenir une supplique à Pharaon ! protestai-je d'une voix forte. Il ne l'a pas lue ?

— Si, répondit le héraut. Dans sa divine sagesse, il a décidé de ne pas intercéder en ta faveur et de ne contrarier en rien le cours de la justice.

— C'est une ruse ! criai-je. Ramsès ne me laisserait pas mourir ! » Je lui arrachai le rouleau des mains et regardai la signature au bas du papyrus. C'était à n'en pas douter celle du roi, apposée d'une main ferme et résolue. Il avait signé mon arrêt de mort. « Et mon fils ? et son enfant ? balbutiai-je. Que va devenir le petit Pentaourou ? » Le héraut me reprit poliment le rouleau.

« Pharaon a désavoué sa paternité. Il ne se reconnaît plus aucune responsabilité à l'égard de l'enfant. Celui-ci sera confié à une famille de marchands de Pi-Ramsès qui l'élèvera comme un de ses fils.

— Je ne peux pas l'emmener ? » dis-je stupidement, et pour la première fois je vis de la pitié dans le regard du héraut.

« Je ne crois pas que tu aimerais qu'il t'accompagne là où tu vas, Thu », répondit-il.

Ce fut seulement en cet instant que je pris pleinement conscience du sort qui m'attendait. Poussant un cri, je m'écroulai sur le sol où je restai, recroquevillée sur moi-même, les mains sur le visage. J'entendis vaguement la porte s'ouvrir. « Non, dit une voix. Remporte ça. Elle ne doit plus manger ni boire. » Toujours muets, les juges sortirent.

Des mains brutales me poussèrent alors dans un coin. Des domestiques étaient déjà en train de défaire le lit et de jeter draps et coussins dehors, à côté des gardes. D'autres entassaient dans des coffres mes robes et mes sandales, mes perruques et mes bijoux.

Je vis ma trousse de médecin voler par la porte, elle aussi. Le tapis disparut dans un nuage de poussière. Un homme se pencha pour prendre la lampe sur la table et je me précipitai sur lui.

« Non, pas la lampe ! Je ne veux pas mourir dans le noir ! Je ne pourrai pas supporter la nuit sans elle ! S'il te plaît ! » Mais il m'écarta, et la lança dehors avec le reste.

Ils prirent même le coffret de cèdre que m'avait donné mon père. Lorsque la porte se referma derrière eux, la cellule était vide. Ils m'avaient ôté mes sandales, mes rubans et jusqu'au fourreau que je portais, ne me laissant qu'une robe grossière et un bout de corde pour la serrer autour de ma taille. Je n'avais presque pas éprouvé de honte lorsqu'ils m'avaient dévêtue. Il ne restait plus dans la pièce qu'Oupouaout qui me regardait d'un regard fixe et hautain.

J'étais pétrifiée par le choc. Comme sculptée dans le bois moi aussi, je demeurai immobile au milieu de la cellule. Puis, au bout d'un long moment, je commençai à avoir soif, et je sus dans le même temps que le prochain liquide qui humecterait ma bouche serait l'eau dont se serviraient les prêtres sem pour laver mon corps sans vie. Mon histoire était terminée. J'avais épuisé ma chance. Je finirais dans la tombe anonyme d'un criminel et l'on m'oublierait.

Personne n'entra dans ma cellule. L'après-midi succéda au matin, et Rê martela sans pitié les murs de ma prison, enflammant l'air que je respirais et couvrant mon corps de sueur. Puis, lentement, l'après-midi céda la place à un crépuscule que j'appelais de mes vœux et redoutais à la fois, car avec la fraîcheur viendrait l'obscurité, et je n'avais pas de lampe pour tenir à distance les fantômes prêts à me torturer.

Je quittai une fois ma couche pour tenter de parler aux gardes. Je pensais confusément les supplier d'appeler quelqu'un, n'importe quel responsable, à qui j'expliquerais la grave erreur qui avait été commise ; mais les soldats m'ignorèrent entièrement, même quand je me mis à hurler et à les maudire à travers la petite ouverture de la porte. Cette tentative n'aboutit qu'à augmenter ma soif et je retournai m'allonger sur le lit où je tâchai de trouver le sommeil.

Il finit par me submerger, mais je me réveillai en pleine nuit, et mon sort m'apparut alors dans toute sa cruauté. Personne ne viendrait. Personne ne m'apporterait de l'eau ou une couverture pour m'éviter de grelotter la nuit. Personne ne laverait ma sueur et ma crasse, ni ne me soignerait si je tombais malade. Mais c'était là une pensée stupide. Je tomberais nécessairement malade. Puis je m'affaiblirais et mourrais. Combien de temps pouvait-on vivre sans eau ? Sombrait-on dans la folie avant de périr ? Brûlait-on de fièvre ?

L'eau ! Ah, l'eau ! Je la sentais glisser sur mes lèvres, sur mon corps, faire ondoyer mes cheveux alors que je nageais dans le Nil au clair de lune. J'en savourais le goût en buvant avec avidité la coupe que me tendait Disenk. Je voyais sa surface se briser quand j'y plongeais la main avant de m'attaquer à un autre plat. L'eau, d'où aux premiers jours de la création avait émergé le monticule qui allait devenir l'Égypte. L'eau qui inondait les terres et apportait la fertilité à ce pays, le plus beau du monde. L'eau pour laquelle j'étais prête à assassiner encore pourvu que l'on m'en accorde une seule gorgée.

Je repris mes esprits dans une obscurité qui s'insinuait dans mon nez et me collait implacablement à la peau. Tout mon corps réclamait à boire. Une douleur lancinante me vrillait le crâne. Je souffrais du froid, car la cellule ne conservait pas la chaleur du jour et suintait au contraire une humidité nauséabonde. Me levant avec difficulté, j'allai à la porte. Je devinai la présence des gardes mais ne les vis pas, car il

n'y avait pas de lune, et je ne pus qu'imaginer le terrain vague, les écuries et peut-être une rangée de palmiers au bord des Eaux-d'Avaris qui coulaient vers le Nil, lequel allait lui-même se jeter dans l'étendue sans limite de la Grande-Verte. Je n'avais jamais vu la Grande-Verte, et je ne la verrais jamais. Pas avec les yeux de mon corps, en tout cas. Mais peut-être pourrais-je contempler cette merveille avec les yeux magiques de mon cercueil.

Un cercueil ? Les criminels n'y avaient pas droit. On ne les embaumait pas. Leur corps était enterré dans le sable où les dieux ne pouvaient les trouver qu'en les cherchant assidûment. Et après ? À supposer que les dieux réussissent à mettre un nom sur mon cadavre desséché, qu'avais-je à attendre de la salle du Jugement ? Mon cœur me trahirait. Personne n'aurait posé un scarabée sur lui pour l'empêcher de dire la vérité sur les méfaits que j'avais commis, et lorsqu'il serait mis dans le plateau de la balance à côté de la plume de Maât, il le ferait pencher avec une vitesse accablante. Tu es deux fois condamnée, Thu, me dis-je. Par les juges mortels et par les dieux. Tu ne connaîtras pas le bonheur aux pieds d'Osiris mais d'autres ténèbres, un désespoir plus grand encore et une aspiration éternelle vers la lumière dans la nuit du monde souterrain.

Mes pieds et mes mains commençaient à enfler. Prenant à tâtons la statue d'Oupouaout, je murmurai des prières de contrition et implorai sa clémence. Mais je me contentai bientôt de les dire muettement car j'avais du mal à bouger ma langue gonflée et l'effort d'inspirer me faisait mal. L'air écorchait ma gorge desséchée.

Je m'endormis, sombrant dans l'inconscience avec une horrificante rapidité. À ma consternation, je me réveillai encore au matin, torturée par une soif si dévorante que je me traînai jusqu'à la porte en implorant mes géôliers de me donner de l'eau. Mais ils restèrent sourds à mes supplications incohérentes. On aurait dit que j'étais déjà morte. L'un d'eux finit toutefois par dire d'un ton brusque sans me regarder, sans même tourner la tête : « Tu peux demander une épée si tu veux mettre un terme à tes souffrances. C'est permis. »

Je m'accrochai d'une main au guichet, submergée par une panique qui me redonna un instant des forces. Hurlant et sanglotant, je martelai la porte de mon poing, abandonnée à la folie et à cette peur de l'inconnu qui attend tous ceux qui sont condamnés à vieillir et pour qui le dernier souffle est une certitude terrifiante.

Je ne me rappelle pas grand-chose des troisième et quatrième jours. Je ne peux décrire ma détresse, mes accès de délire, les protestations violentes d'un corps jeune et vigoureux menacé d'anéantissement. Je sais qu'à un moment je vis un visage indistinct flotter au-dessus du mien et que je retrouvai assez de lucidité pour reconnaître l'un des gardes, mais je ne l'entendis pas ressortir ni

refermer la porte. J'avais conscience par intervalles de la qualité de la lumière dans la cellule, grise à l'aube, faible à midi, rougeoyante au crépuscule. Il me sembla que la pièce était pleine de bruits jusqu'à ce que je comprenne que c'était moi qui les émettais. Je haletais comme un chien malade, et dans mes périodes de lucidité j'essayais de me concentrer sur cette respiration qui prouvait que je vivais encore, que j'étais toujours Thu, que j'étais toujours dans l'étreinte du temps.

Je me mis à imaginer que Kenna se penchait sur moi. C'était une tache pâle dans l'obscurité, un visage aux traits mouvants. « Elle va très mal, murmura-t-il. Je ne sais pas si cela suffira. »

Oh, oui, Kenna, cela suffit ! pensai-je. Tu ne crois pas ? N'ai-je pas assez expié pour ce que j'ai fait à toi et à Hentmira ? Est-elle ici, elle aussi ? Il glissa une main sous ma tête. Une coupe fantomatique fut appuyée avec douceur contre ma bouche. Mes lèvres craquelées s'ouvrirent. Les eaux du paradis s'engouffrèrent. Mon estomac se souleva et je vomis.

Lorsque je rouvris les yeux, Kenna était encore là, et cette fois il avait plus de substance. Ses traits ne se brouillaient plus ; ils jetaient de longues ombres sur son visage. La lumière de Rê l'auréolait. Une nouvelle fois, il me souleva la tête et je bus, mais avant que j'aie pu lui demander si j'avais déjà traversé la salle du Jugement, je perdis de nouveau connaissance. Alors que je sombrais dans le néant, j'entendis Osiris dire : « Cette puanteur est insupportable. Qu'on la lave sur-le-champ ! »

Quand je refis surface pour la troisième fois, il y avait une lampe sur la table et je buvais l'eau la plus délicieuse que j'aie jamais goûtée. Elle coulait sur mon menton, gouttait entre mes seins, mouillait le matelas répugnant sur lequel j'étais couchée, et j'aurais aimé m'y noyer.

Amonnakht se recula, reposant délicatement ma tête. Je le regardai stupidement. Il s'évanouit dans l'ombre, et un autre visage remplaça le sien. Des joues rondes, un menton plein, un front haut sous une coiffe de lin, des yeux vifs qui m'observaient avec pénétration. Je déglutis plusieurs fois avant d'avoir assez de salive pour parler. « Majesté », soufflai-je d'une voix rauque. Il acquiesça de la tête.

« Je vois que tu es de nouveau toi-même et en mesure de me comprendre, déclara-t-il. Tu es une femme malfaisante et fourbe, Thu, et tu méritais la mort qui t'était réservée. Dans ma miséricorde divine, j'ai pourtant décidé de t'épargner. J'ai signé ton arrêt de mort mais j'étais préoccupé, je dormais mal. Des souvenirs venaient m'obséder, et le contenu de ta supplique me tracassait. J'ai ordonné qu'elle soit brûlée mais je n'oublierai pas les noms qui y figuraient. Il est possible que tu aies dit la vérité. Si c'est le cas et si je te laissais mourir, je

commettrais un péché... oh, pas aussi grand que le tien, bien entendu, car tu as tenté d'éliminer ton dieu... mais un petit accroc à Maât tout de même. Le temps dévoilera tout. En attendant, je te renvoie à Assouat où tu resteras. J'ai dit. »

Je m'efforçai de parler, de le remercier ; je voulus le toucher mais ma main tremblait lorsque je réussis enfin à la soulever, et il était trop tard. Il avait disparu aussi vite qu'il était apparu. Le Gardien le remplaça. Il m'aida à boire encore, m'essuya le visage, tira la couverture plus haut sur mes épaules, et je me mis à pleurer comme une enfant. « C'est un dieu bon », dit Amonnakht. J'approuvai de la tête tout en tendant l'oreille. Je n'entendais plus le halètement pénible de ma respiration. J'allais vivre.

Une semaine plus tard, je quittai le cachot qui aurait dû être ma tombe, et l'on m'attacha au mât d'une barque en partance pour les carrières de granit d'Assouan. Il n'y eut que les soldats chargés de m'escorter jusqu'à l'embarcation pour me dire au revoir, et le matin de mon départ je me réveillai seule dans ma cellule. Amonnakht s'était occupé de moi jusqu'à la veille au soir. Je lui avais confié la statue de mon dieu protecteur en l'implorant de la donner à mon petit Pentaourou. Je ne pourrais plus chérir ni protéger mon fils. Il fallait qu'Oupouaout lui tienne lieu de mère, qu'il le guide et veille sur lui, comme il avait fait pour moi. Peut-être cette statue forgerait-elle un lien entre nous. Peut-être Oupouaout le conduirait-il un jour à Assouat pour voir le temple de cette divinité dont l'image l'accompagnait mystérieusement depuis l'enfance. Je ne pouvais que l'espérer. Le Gardien accepta de faire ce que je lui demandais, mais quand je le suppliai encore de m'envoyer de temps à autre des nouvelles de mon enfant, il me répondit avec fermeté que cela était interdit. Il ne revint pas au matin voir les chaînes se refermer autour de mes chevilles et de mes poignets. Je le regrettai, car je ne l'avais pas remercié de ses soins.

Je fus emmenée jusqu'aux quais de Pi-Ramsès dans une charrette fermée. Là, j'eus droit à un repas de pâte de sésame et de pain, puis l'on me conduisit à la place qui serait la mienne sur l'énorme embarcation. Le capitaine, un robuste Syrien, regarda mes gardes m'enchaîner au mât. Puis, quand l'un d'eux lui eut confié un rouleau de papyrus destiné au maire de mon village, il s'éloigna sans dire un mot. Les soldats s'en furent eux aussi, et je regardai bientôt la grande cité disparaître lentement dans la lumière nacrée du petit matin.

Je ne regrettais pas de la quitter. Je ne l'avais jamais bien connue. J'y étais arrivée en captive et je repartais de même, après y avoir vécu dans les cocons qu'avaient représentés la maison de Houi et le harem. Même la pensée de mon enfant ne m'inspirait pas de tristesse. Cela viendrait plus tard. Pour l'instant, je mangeais et

dormais sur une mince paille abritée par une grande tente, je savourais la caresse du vent sur ma peau, j'écoutais le Nil clapoter contre les flancs de la barque avec un ravissement qui me nouait la gorge, et je regardais avec émerveillement le paysage qui défilait lentement et que j'avais pensé ne jamais revoir.

Je n'avais rien d'autre que la robe grossière que je portais. Quelques mois plus tôt, j'aurais été horrifiée à l'idée de m'aventurer hors du harem sans ma litière, des crèmes apaisantes contre les méfaits du soleil, un parasol, des sandales pour protéger mes pieds tendres, des fruits pour apaiser ma faim et, bien entendu, des gardes pour tenir les curieux à distance.

Mais à présent, assise au pied du mât sous la toile qui claquait au vent, les cheveux ébouriffés, les joues déjà rougies par le soleil, j'éprouvais un sentiment de liberté comme je n'en avais jamais connu. Des chaînes remplaçaient autour de mes chevilles délicates les bracelets en or. J'avalais avec appétit et plaisir la nourriture simple et la bière forte de paysan que l'on me donnait deux fois par jour. Je me lavais soigneusement dans la minuscule bassine qui m'était apportée à l'aube. La nuit, je regardais scintiller les étoiles dans l'immensité du ciel tandis que les marins chantaient et riaient. Au-dessus de ma tête, le mât semblait monter, interminablement, et transpercer ces petits points étincelants. J'étais revenue du royaume des morts. Je m'étais tenue au bord extrême du gouffre, et l'on m'avait tirée en arrière. Je pouvais apprécier la vie mieux que personne.

Dans la nuit, nous dépassâmes le canal conduisant au Fayoum et, bien que je le sache, je ne me redressai pas pour le regarder serpenter vers la maison que je n'avais jamais habitée, vers les champs dont je ne verrais jamais le produit. On ne m'avait pas autorisée à dicter de lettres, mais Amonnakht m'avait promis de veiller à ce que le surveillant et ses hommes soient payés avant que le domaine ne passe en d'autres mains. J'éprouvai une profonde tristesse en me rappelant ma joie quand Ramsès m'avait offert ce présent et le voyage que nous avions fait pour le voir. Ma terre ne m'avait pas trahie. Elle avait produit ses fruits avec loyauté et obéissance. C'était moi qui l'avais abandonnée et je la pleurai silencieusement tandis que nous laissions le Fayoum derrière nous et que l'air sec du Sud commençait à se faire sentir.

Huit jours plus tard, à midi, la barque jeta ses deux ancres au milieu du fleuve, devant Assouat. Elle était trop grosse pour accoster, et le capitaine mit à l'eau une petite embarcation pour me transporter jusqu'à la rive, toujours enchaînée. La chaleur était écrasante à cette heure du jour. Les palmiers aux feuilles raides, la végétation qui surplombait les eaux boueuses, la brume de poussière blanche en suspension dans l'air brûlant de shemou m'accueillirent, prêts à me

reprendre dans leur étreinte éternelle.

Alors que je descendais en trébuchant sur le sable près de la petite baie où ma mère et les autres femmes lavaient le linge, le village lui-même me devint visible. Il était plus petit que dans mon souvenir : de simples cubes de boue en guise de maisons et, tenant lieu de place, un espace de terre inégal. Pourtant, en dépit de sa saleté et de sa pauvreté, je le vis pour la première fois comme je me voyais moi-même : résistant, fort, indomptable, survivant aux caprices des dirigeants et aux destructions des guerres grâce à ses racines enfouies profondément dans le sol et aux traditions consacrées du passé. Alors que je m'étais attendue à une fin, Assouat m'accueillit avec une promesse muette.

Ma mère, mon père et mon frère se tenaient sur la place en compagnie du maire. Le Gardien de la Porte leur avait envoyé un message et, comme toujours au village, l'arrivée de la barque avait certainement été annoncée bien avant son apparition. Ils ne parlèrent pas et je ne les regardai pas quand le capitaine m'ôta mes chaînes. J'avais la chair des poignets et des chevilles à vif. D'avoir été exposé au soleil, mon visage était rouge et pelait. Quand l'homme m'eut libérée, il tendit au petit groupe le rouleau que lui avait confié mon garde, ramassa les chaînes et partit. C'était fait.

Personne ne brisait le silence. Un lézard fila à travers la place et disparut dans l'ombre mince d'un buisson. Je perçus des mouvements à l'intérieur de plusieurs maisons, et je sus que mon père avait sans doute demandé aux villageois de me laisser débarquer en paix et qu'ils m'épiaient derrière leur porte. Je regardai mon père. Il avait sur le visage des rides profondes creusées par le soleil, et ses cheveux grisonnaient, mais ses yeux gardaient leur clarté et leur chaleur. « Sois la bienvenue, Thu », dit-il enfin. Comme si ses mots avaient rompu une digue, ma mère s'avança.

« Tu as déshonoré notre famille pour toujours, dit-elle à voix basse. Tu es une méchante fille et, à cause de toi, j'ai du mal à garder la tête haute devant les voisins. Même si je voulais te reprendre pour assistante, les autres femmes refuseraient que tu les touches de peur que tu leur fasses du mal. Comment as-tu pu agir ainsi ? Est-ce que je ne t'ai pas élevée comme il fallait ? » Elle aurait continué si mon père ne lui avait imposé silence.

« Le moment n'est pas aux récriminations, dit-il. Nous devons prendre connaissance des instructions du dieu bienveillant concernant Thu, puis nous la mettrons à l'abri du soleil. » Je jetai un regard à Pa-ari. Il n'avait pas fait un mouvement ni prononcé une parole. Le maire pinçait les lèvres. Puis il rougit et passa le rouleau à Pa-ari. Je remarquai que les mains de mon frère tremblaient.

« À l'honorable maire d'Assouat et au grand prêtre du dieu

Oupouaout, salut. Les dispositions suivantes seront prises concernant la criminelle Thu. Elle devra se considérer comme bannie de toute l'Égypte, le village d'Assouat excepté. Les villageois qui le voudront bien lui construiront une cahute contre le mur du temple d'Oupouaout. Elle vivra là et gagnera sa vie en accomplissant les tâches que lui assigneront les prêtres du dieu. Elle ne devra posséder ni terres, ni bijoux, ni bateau, ni d'autres objets que ceux jugés indispensables à son existence par les prêtres. Il lui sera interdit de posséder plantes ou remèdes, et de soigner des malades dans son lieu d'exil. Elle marchera pieds nus en toutes circonstances. Une fois l'an, le grand prêtre d'Oupouaout m'enverra une lettre me rendant compte de son état. Il convient de rappeler qu'elle appartient toujours au trône d'Horus et que, de ce fait, elle ne peut être fiancée ni avoir de relations sexuelles avec d'autres hommes que Pharaon. Elle pourra se baigner dans le Nil autant qu'elle le souhaitera et cultiver un jardin pour ses besoins et l'apaisement de son ka. » Pa-ari laissa le papyrus se réenrouler et le rendit au maire. « Pharaon l'a signé de sa main », dit-il. Puis il s'avança et me serra dans ses bras. « Je t'aime, Thu. Un ragoût aux lentilles et la bière de maman t'attendent à la maison. Cela aurait pu être pire. Les dieux se sont montrés bons. » Oui, ils avaient été bons. Ils avaient décidé de m'oublier. En traversant la place du village, la main dans celle de Pa-ari, je pensai soudain que je fêterais le jour de ma naissance dans un mois. J'aurais dix-sept ans.

Mon père et Pa-ari me construisirent une maison de deux pièces à l'ombre du mur d'Oupouaout, et je m'y installai. Tous les jours, j'allais au temple pour balayer et nettoyer, emporter dans des paniers les vêtements sacerdotaux que je lavais dans le fleuve. Et, de temps à autre, je prenais sous la dictée l'inventaire des ustensiles du dieu ou la liste des objets que l'on envoyait chercher à Thèbes. Je bêchai la terre pour me faire un jardin que je cultivai. Je rendais régulièrement visite à ma mère et, comme elle avait toujours honte de moi, je veillais à ne jamais frapper à sa porte quand elle recevait des amies. Mon père venait souvent s'asseoir sur mon seuil pour bavarder ou boire la bière infâme que je fabriquais. Il m'avait confectionné un lit, une table et une chaise, et je m'étais tissé deux robes, un drap et deux coussins. J'avais prié les prêtres de me fournir des plats. Ces objets simples exceptés, je n'avais rien.

Isis avait donné une fille à Pa-ari. Je ne voyais pas mon frère autant que je l'aurais souhaité bien que nous travaillions tous les deux dans le temple, car sa nouvelle famille occupait le centre de son univers et je n'étais qu'à sa périphérie. Mais il venait parfois me retrouver au crépuscule, et nous évoquions alors le temps de notre enfance. Je ne lui parlai qu'une fois de mon existence dans le harem et l'acte terrible que j'avais commis. Et même alors, je ne lui dis rien de

la façon dont Houi et ses complices s'étaient servis de moi. Ce n'était pas la honte qui me retenait. Il m'arrivait d'avoir peur que Houi n'envoie quelqu'un m'assassiner en raison des secrets que je connaissais, et je ne voulais pas que Pa-ari devienne lui aussi sa victime.

J'étais à Assouat depuis six mois quand je me mis à penser à mon fils. Ma vie dans le village était si éloignée de tout ce que j'avais connu dans le Delta que le harem, le palais et tout ce qui s'y était passé me firent longtemps l'effet d'un rêve aux couleurs particulièrement vives. Mais peu à peu Pentaourou reprit sa réalité, et son absence me fit saigner le cœur. Je pensais longuement à lui, me demandant comment il allait et si cette famille de marchands le traitait bien. Un être aussi jeune garderait-il le souvenir de sa vraie mère, une image vague de son visage peut-être ? L'odeur d'un parfum lui inspirerait-elle un sentiment de malaise, d'insatisfaction dont il ne comprendrait pas la raison ? Le chatolement d'une pierre précieuse, le froissement d'une étoffe vaporeuse feraient-ils soudain déborder son cœur de chagrin ? Ramsès l'avait-il totalement oublié ou pensait-il parfois à sa belle concubine indocile et à l'enfant qu'il lui avait fait ?

Je ne me sentais plus belle. Les travaux avaient rendu mes mains calleuses. Mes pieds, que rien ne protégeait des éléments, étaient devenus larges et durs. Je n'avais pas de khôl autour des yeux mais un réseau de minuscules rides à force de plisser les paupières pour les défendre contre l'éclat du soleil. Mes cheveux avaient perdu leur éclat et leur souplesse. Pourtant, pendant de nombreux mois, le simple miracle d'être encore en vie me fut un immense bonheur. J'avais beau peiner comme la plus humble des servantes du harem, les villageois avaient beau m'ignorer dans le meilleur des cas ou me bombarder d'immondices pour avoir fait connaître leur village comme le lieu de naissance d'une meurtrière, j'étais heureuse.

Je pris l'habitude d'aller vagabonder dans le désert la nuit quand le village et le temple dormaient. Je me reposais un peu après le coucher du soleil, puis, quittant ma cahute, je traversais furtivement les cultures jusqu'à la limite des sables. Là, je me mettais nue et courais jusqu'à épuisement sous la lune en criant et riant, ivre de ma solitude, grisée par l'espace infini et désolé qui s'étendait à perte de vue sous les étoiles.

Dépouillée de tout, je me souvenais de ce moment où, alors que j'attendais de savoir si Pharaon était mort, j'avais failli céder au besoin étrange de m'en aller, de quitter le harem et la ville pour gagner le désert où je pourrais recommencer ma vie, innocente et libre. Ce besoin avait été satisfait. Quand je dansais pieds nus dans le sable mouvant et frais, j'étais en effet innocente. Et j'étais libre.

Je commençai à me demander ce qui se passait au palais.

Pharaon menait-il discrètement son enquête sur les personnages dont je lui avais donné le nom ? Ses hommes surveillaient-ils les conspirateurs pendant qu'ils tramaient un nouveau complot ? Aurais-je un jour la satisfaction de voir détruire le monde suffisant et froid de Houi ?

Alors, Ramsès se souviendrait de moi. Alors, il dépêcherait un messenger à Assouat. Peut-être même viendrait-il en personne. Son héraut frapperait à la porte de ma cahute et m'inviterait à bord de la barque royale. Mais comme il serait hors de question que j'y aille dans l'état où je me trouvais, Ramsès m'enverrait ses servantes. Elles me baigneraient et me frotteraient d'huile ; elles frictionneraient mes mains et mes pieds martyrisés de crèmes apaisantes, me coifferaient et me maquilleraient ; elles me vêtiraient d'une robe chatoyante et me pareraient de bijoux précieux. Puis, des sandales neuves aux pieds, enveloppée d'un nuage de safran, protégée par un parasol, je quitterais ma maison et me dirigerais, pleine de fierté, vers le débarcadère d'Oupouaout. Je monteraï la passerelle pour rejoindre mon amant.

Jusque-là, je continuerais à me montrer la servante obéissante des serviteurs de mon dieu protecteur. Je continuerais à danser seule la nuit dans les dunes du désert. Et je continuerais à écrire en secret ce récit, à raconter l'histoire de mon ascension et de ma chute sur les bouts de papyrus que je parviens à dérober dans le magasin du temple. Lorsque j'aurai fini, qui sait ? je confierai peut-être le rouleau à Pa-ari en espérant qu'il parvienne un jour à mon fils. À moins que je ne le remette à un des hérauts royaux qui vont et viennent sur le fleuve au service de la Couronne, et qu'il ne se retrouve sur le bureau de Pharaon par une belle matinée d'été. Le futur est une aventure périlleuse, après tout. Qui sait ?

FIN